



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIBLIOTHEEK
SNELLAERT.

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



0019354



O-510-0 13742. 1814. compl.
B-L 8508.

L E ~~THE~~
ZODIAQUE

DE LA
VIE HUMAINE.

OU

Préceptes pour diriger la conduite &
les mœurs des hommes.

Divisé en XII. Livres, sous les douze Signes.

Traduit du Poème Latin de MARCEL PALENGÈNE,
célèbre Poète, de la STACCIOLA.

Nouvelle Edition, revue, corrigée, & augmentée de

NOTE S

HISTORIQUES, CRITIQUES, POLITIQUES, MORALES,
& sur autres GRANDES SCIENCES,

Par M^r. J.B.C. DE LA MONNERIE, M^{ce}. PR.

TOME PREMIER.

6220

A LONDRES,

chez LE PREVOST, & COMPAGNIE,
Libraires, sur le Strand.

M. DCC. XXXIII.





A

SON EXCELLENCE
PHILIPPE STANHOPE,
BARON DE CHELFORT,
COMTE
DE CHESTERFIELD,

* PAIR

E P I T R E.

PAIR DE LA GRANDE BRETAGNE, DU CONSEIL PRIVE' DE SA MAJESTE'; CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA JARETIERE; GRAND MAITRE DE LA MAISON DU ROI, ET SON AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE AUPRE'S DE LEURS HAUTES-PUISANCES, LES E'TATS GENE'RAUX DES PROVINCES-UNIES, &c. &c. &c.



Y L O R D ,

Je m'estimerois trop heureux, si la Traduction de PALINGENE, que vous m'avez permis de vous presenter, avoit le bonheur de vous amuser quelques instants.

E P I T R E.

stants. Je me trouve, M Y I O R D ; dans le cas de la plupart des Traducteurs ; & par une juste défiance de mes talents , je crains d'avoir altéré , ou même énervé les beautes de mon Auteur. Il falloit à la tête de ma Traduction un nom comme le Vôtre , M Y I O R D , pour soutenir la foiblesse de mon style. On connoît assez votre délicatesse , & le goût exquis qui vous fait juger sûrement du beau , pour qu'on présume favorablement d'un Ouvrage que vous aurez bien voulu adopter. Mais je me donnerai bien de garde d'en tirer vanité , puisqu'assûrement il y a eu plus d'indulgence de votre part , quand vous m'avez permis de vous le dédier , que je n'ai trouvé de mérite dans ma Traduction. Après tout , M Y I O R D , c'est le sort de vos pareils , d'être les Protecteurs des Muses naissantes ; & vous ne pouvez vous défendre des esfais qu'on vous adresse. La bonté , qui est la compagne inseparable de la vraye Grandeur , vous expose à ces sortes d'importunités. Vous n'aviez que faire qu'on vous traduisit P A L I N G E N E ; vous avez plus

E P I T R E.

plus qu'il ne faut de belles-Lettres pour l'entendre mieux que moi ; la forte curiosité que vous aviez de voir l'air que cet Auteur auroit en François, a pu vous y engager ; & plus, mille fois encore, la grace que vous m'avez faite de m'honorer de votre illustre protection. J'avoue cependant à VÔTRE EXCELLENCE, que je suis dans une surprise inexprimable de ce que, jusquesici, ce Philosophe Poëte n'ait pas été traduit. Il semble que ce soit le propre de tous les bons Livres d'être rendus en différentes Langues, & particulièrement en François ; mais, on cette maxime n'est pas vraye généralement, ou l'on en inféreroit que P A I N G E N E n'en auroit pas valu la peine. Je crois cependant que ce ne seroit pas lui rendre justice, que de penser sur son compte de cette façon : plusieurs Auteurs, du premier ordre, qui le citent & en font mention, tels que Monsieur B A Y L E, Monsieur de la M O N O Y E, & plusieurs autres, en jugent plus avantageusement que S C A L I G E R. On lui reproche à la vérité d'avoir fait un monstrueux assemblage du Sacré

E P I T R E.

Sacré & du Prophane, & d'avoir associé Dieu avec les monstrueuses Divinités du Paganisme; & je conviens qu'en le lisant superficiellement, il paroît être tombé dans cet extravaguant défaut; mais pour peu qu'on veuille l'examiner avec soin, on sent qu'il a une grande aïention, dans tout le corps de son Poème, de placer Dieu dans une catégorie particulière; & l'on voit évidemment que ce qu'il appelle DIVINITÉZ, ne sont que des Intelligences très-pures, dont il prétend que l'Ether & le Ciel sont habités, & que ces Êtres spirituels sont sans cesse prosternez autour du Trône lumineux de Dieu. Il m'a paru qu'il n'avoit eu d'autre dessein que de cacher une Philosophie secrète sous ce mélange, & de gagner la persuasion de ses Lecteurs, par ces ornements & ces descriptions, sans lesquelles le Poème Epique languiroit. Le fameux M Y L T O N s'est donné du moins autant de licence, dans une matière qui a des bornes plus resserrées. En un mot, M Y L O R D , je laisse à vôtre discernement à juger s'il a bien ou mal fait; pour moi, je n'ai eu d'autre

E P I T R E.

tre but, que celui de vous prouver que je suis
& serai toute ma vie, avec un profond res-
pect,

MYLORD,

DE VÔTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,

DE LA MONNERIE.

AVIS



AVIS AU LECTEUR.

JE crois qu'il est absolument nécessaire de faire l'Histoire de ma Traduction, ou, pour mieux dire, des circonstances qui m'ont engagé à rendre en ma Langue Françoise un Auteur, qui, jusqu'à présent, a eu le sort malheureux d'être enséveli dans un profond oubli; sur-tout en France, & d'être confondu avec plusieurs Livres, qui, pour n'être pas entendus du commun des hommes, ont été totalement ignorez.

Je me rendis à la fin de l'année 1729. en Hollande, pour quelques affaires, dont le recit importe très - peu au Public. J'y restai, en deux différents Voyages, environ dix-huit mois; & comme j'étois sur mon retour pour la France, un Libraire Hollandois, avec qui j'avois lié une espéce de commerce, me montra le *PALINGENIUS* Latin, que je lus avec l'avidité qu'on ressent quand on trouve du parfait beau; sa lecture ne me laissoit pas le temps de respirer, par l'admiration perpétuelle qu'excitoit chez moi sa Morale. Sa façon de s'exprimer, sur la Divinité, me conduisoit jusqu'à l'enthousiasme; & le mépris qu'il faisoit de la mort, me tranquillisoit sur tous les événements de la vie, & me faisoit presque souhaiter ma fin. Ce que le commun des hommes déteste & fuit avec horreur.

Tome I.

a Plein

AVIS AU LECTEUR.

Plein de ce sentiment, je résolus d'en donner la Traduction, persuadé qu'une infinité d'honnêtes gens, dont on avoit négligé l'éducation, & chez qui l'esprit rectifioit, ce qui leur manquoit du côté de la science, me sçauroient gré des soins que je me suis donné, pour mettre sous leurs yeux un Auteur, dont ils n'auroient jamais eu aucune notion, si je ne l'avois pas traduit.

Sans différer, je mis la main à l'œuvre. Je traduisis en Hollande les trois premiers livres, & j'eus l'honneur de les communiquer à mes amis. Mylord CHESTERFIELD, & Mr. le Baron de K R E U N I N G, me parûrent y donner leur aprobation ; encouragé, par des suffrages si authentiques, je priai le premier de vouloir bien me permettre de le lui dédier ; ce qu'il m'acorda, avec cette bonté généreuse, qui ne lui laisse jamais refuser les graces qui dépendent de lui.

Mes affaires m'ayant rappelé en France, je laissai à Mr. ROUSSET, à la Haye, ce que j'avois commencé, avec promesse de lui faire tenir le reste de l'Ouvrage, si - tôt que j'aurois eu le temps de le finir. J'effectuai ma parole ; je lui envoyai le tout complet ; il voulut bien en être l'Editeur, & se chargea même d'en faire la Préface, à quoi j'acquiesçai ; mais, outre les soins obligeants qu'il s'est donné, il s'est glissé, dans l'édition d'Hollande, un nombre infini de fautes grossières, qu'il n'a pas eu le tems de corriger, étant d'ailleurs plus sérieusement occupé à

AVIS AU LECTEUR.

À nous donner son RECUEIL DES TRAITEZ DE PAIX, qu'on peut regarder comme une espèce de *Corps Diplomatique* excellent ; cela n'empêche pas que je ne lui aye là-dessus, comme sur bien d'autres choses, des obligations infinies.

Malgré les fautes d'impression, le Livre s'est trouvé totalement vendu ; & je me suis aperçû que le Public ne seroit pas faché d'en avoir une seconde Edition, & que la plus grande partie des Lecteurs desiroient des NOTES, pour l'intelligence parfaite d'un Philosophe qui embrasse tant de matières, comme *Physique*, *Métaphysique*, *Morale*, *Astronomie* ; & autres Sciences, à la portée desquelles tout le monde n'est pas.

Mes occupations, qui ne simpatisent en rien avec les Muses, ne m'ont laissé que peu de tems pour ce travail. J'ai été obligé de prendre sur mon repos, pour suivre le conseil que me donne Mr. ROUSSET, dans sa Préface, de le faire réimprimer avec des NOTES ; & j'ai pris le parti de me faire envoyer par la Poste, au fur & à mesure, les feuilles d'épreuves, au moyen de quoi j'espére que si cet Ouvrage n'est pas parfait, il sera moins défectueux. Au reste, je n'ai eu en vuë que d'amuser mes Lecteurs, en les instruisant. Si j'y ai réussi, j'ai atteint le but que je me suis proposé.



P R É F A C E.

ON peut mettre, entre le prodigieux nombre de fautes & d'inexactitudes, dont fourmille le Dictionnaire de *Moréri*, presque tout ce qu'il y a dit (a) du Poëte *Marcel Palingene*; entr'autres qu'il a composé d'autres Poëmes que celui du *Zodiaque de la vie humaine*, & que celui-ci a été traduit en *François* & en d'autres *Langues*. Quelques recherches que nous ayons faites, & quelques Auteurs que nous ayons consultez, nous n'avons trouvé que dix ou douze endroits de ce Poëte, qui ont été, non traduits, mais imitez en vers *François*, par le célèbre *Scévolé de Ste. Marthe*, qui les fit imprimer en 1569. à la tête de ses premières *Oeuvres*; comme (b) échantillons, disoit-il, enfin de m'éclaircir & s'avoir si l'Ouvrage contentera nos hommes. Car si ainsi est, ce me sera grand contentement de m'employer à faire au moins ce peu de service à mon Païs... sinon, je n'ai pas délibéré de me tourmenter plus longuement l'esprit en une chose de bien grand travail, &c. Or comme on ne trouve nulle part que *Ste. Marthe* ait donné de ce Poëte autre chose que ces échantillons, il a y aparence qu'il en est resté à cet essai, qui est pourtant fort loué par la *Croix*

(a) Dans l'Édition d'Hollande, faite en 1702. & dans celle de Paris, de l'an 1725.

(b) Dans la Préface des premières *Oeuvres* de *Scévolé de Ste. Marthe*.

P R E' F A C E.

Croix du Maine. Excepté cet Auteur, nous ne trouvons personne qui ait seulement entrepris de traduire le *Zodiaque de la Vie humaine*, peut-être par la même raison qui en a dégoûté *Sébastien de Ste. Marthe*; c'est-à-dire, parce qu'on a toujours trouvé que c'étoit un *grand travail & d'assez peu de plaisir*. Le premier peut être vrai, & je n'en doute pas; mais je ne puis passer le second à *Ste. Marthe*; car on peut avancer qu'il y a peu de lecture plus propre à faire plaisir en tous sens, que celle du *Zodiaque de la Vie humaine*; & lui-même avoit déjà dit, *Que c'étoit une œuvre certainement bien recommandable, pour la grande & diverse érudition dont il est plein; j'ose dire, autant plus que Poème qui ait été fait de notre temps, & peut-être aussi du passé.* Ce sont les propres termes de *Ste. Marthe*.

La Traduction que l'on donne ici, est donc la première complète qui ait paru en *Français*; quoiqu'il y ait peu de Poëtes qui aient mérité cet honneur, autant que *Palingene*. Monsieur Baillet a fait la même faute que *Moréri*, en supposant d'autres Ouvrages à *Palingene*, lorsqu'il commence ainsi l'article de ce Poëte; *Le principal Ouvrage de cet Auteur, est un grand Poème Moral, auquel il a donné le titre de zodiaque de la Vie humaine.* Messieurs Baillet & *Moréri* auroient dû au moins indiquer quelques-uns de ces autres Ouvrages, dont nulle *Giraldi*, ni *Melchior Adam*, ni les autres, qui ont parlé de *Palingene*, n'ont dit un seul mot. Monsieur Baillet parle de quatre Editions du *Zodiacus Vita*; savoir, d'une de 1556. à Leyde, in 8°. & d'une autre de 1569. aussi in 8°. dont il ne nomme ni le nom de l'Imprimeur, ni le lieu de l'impression, qui est apparemment celle que Mr. Bayle avoit. Ce savant parle d'une autre, qui précède toutes celles-

P R E F A C E.

Les-là, faite à *Basle*, en 1537. sur une d'*Italie*, qui l'avoit précédée, mais dont on ne scçait pas la date, & la quatrième à *Amsterdam*, en 1698. J'en trouve une de *Rotterdam* in 12. de la même année 1698. où l'on a mis des Sommaires à la tête de chaque Livre, & une table fort ample : elle me feroit douter de celle d'*Amsterdam*, de la même année, citée par *Baillet*, d'autant plus que le titre porte, *Editio nova diu desiderata*. On trouve à la tête un Avertissement en Vers, au Lecteur, par *Thomas Scauranus*, qui apparemment a eu soin de cette édition. La plus belle, & la plus correcte, a paru aussi à *Rotterdam*, en 1722. elle est 8°. avec les Sommaires, & une table encore plus ample que celle de 1698. C'est sur celle-ci qu'a été faite la Traduction que l'on donne ici au Public. Je ne parle point de celle qui doit avoir paru *adjectis Commentariis doctissimis*, du Scavant *Wirsungus*, dont le seul *Melchior Adam* a parlé, que *Mr. Bayle* n'a pas vuë, & que j'ai cherchée en vain ; car j'ai toujours été d'avis que des Notes n'auroient pas été inutiles à une Traduction de *Palingenes* & peut-être que le Commentaire de ce Scavant auroit déterminé *Mr. de la Monnerie* à en ajouter à sa Traduction, suivant mon conseil, puisqu'il y auroit trouvé des secours qu'il n'a pu trouver ailleurs, ou du moins qu'il auroit été obligé de ramasser en divers endroits.

Les éloges que je donnerois à ce Poëte ne seroient point suspects ; je n'en suis pas le Traducteur, & ce ne feroit pas l'amour aveugle, dont ces Messieurs sont ordinairement épris pour leur Auteur, qui me dicteroit tout ce qu'on peut dire à son avantage. *Bayle*, *Baillet*, *Ménage*, *de la Monnoye*, *Naudé*, *Colletet*, *Borrichius*, *Scaliger*

P R E F A C E.

Scaliger même, lui ont prodigué des louanges; & il les a méritées à plusieurs égards, tant par la pureté de sa diction, que par la solidité de ses Préceptes de Morale; sans parler de la vivacité avec laquelle il attaque les superstitions de son temps. Que ne pourroit-on pas dire du courage qu'il eut de fronder, au milieu de l'Italie, les rêveries grossières des Moines, leur vie luxurieuse & débauchée, & les orgueilleuses prétentions du Pape? Il est vrai qu'on l'accuse d'avoir parlé avec peu de respect de la Religion; mais est-il bien difficile de le défendre à cet égard? De quelle Religion s'agit-il? De la Religion, telle qu'elle étoit en Italie dans le XV. Siècle. Un homme, qui a quelque lumière & qui fait usage de son bon sens & de sa raison, peut-il, en bonne foi, respecter une telle Religion? Peut-il se persuader que ce soit un culte digne de l'Etre éternel & souverainement parfait? Peut-il croire que les pratiques superstitieuses, que les absurditez, que les minuties de ce culte ayent été prescrites par cet Etre souverainement sage, & qu'il en soit honoré? Si cela ne se peut, Palingens, qui s'étoit élevé au-dessus de la forte crédulité du vulgaire, étoit-il coupable de ne pas respecter ce qui portoit le nom de la Religion, & qui n'étoit que l'ombre de ce grand nom? On peut même dire qu'il n'a qu'éfleuré le sujet, & qu'il a trop ménagé des crimes qui méritoient d'être frondés; que dis-je? d'être foulroyez.

Peut-être ne seroit-il pas aussi facile de l'excuser d'avoir rapporté les Arguments des Libertins contre la Religion, dans toute leur force, & de n'y avoir répondu que très-foiblement. Chacun n'a pas un même degré de ju-
nière.

PRÉFACE.

mière. *Palingene* peut n'avoir pas senti quelques coups portoient les Arguments qu'il emploie, ou croire les avoir suffisamment réfuté. *Palingene* a pu sentir aussi toute la force de ces Arguments, sans trouver en lui des raisons également fortes à leur oposer. La bonne-foi ne lui permit pas de dissimuler les fortes objections des uns ; sa piété lui mit en main toutes les réponses qu'il put leur oposer, & l'on peut dire qu'il sentit la faiblesse de celle-ci, puisqu'il implore le secours de plus scavants que lui, quand il dit :

Non dcerit qui recte istis respondeat olim.

Questis, nodosque omnes dissolvat ad ungnem.

Vir matte ingenio, vivet tua Gloria mecum,

*Nostraque (quid dubitas ?) laudabunt scripte
minores ;*

Aude opus egregium, Et caelestia differe terris. (a)

Mais on trouve dans le Poème même plus qu'il n'en faut pour justifier les sentiments du Poète ; sa piété, sa religion y éclatent de tous côtés : & sur-tout on n'a qu'à lire les Vers qui suivent ceux que l'on vient de citer, pour être convaincu qu'on ne peut avoir plus de véritable piété.

Qu'on ne s'attende pas de trouver ici une Apologie de la Traduction, ou du Traducteur. Je ne puis rien dire du dernier ; il est mon ami. Ce que je pourrois dire de l'autre déroit être rel, que je ne prétendisse pas ôter aux Lecteurs la liberté d'en juger ; il vaut donc autant ne pas tenter de les prévenir, & employer le peu d'espace qui nous reste à examiner quelques difficultez qui concernent *Palingene* même.

Ce Scavant s'est fait un rang distingué par
mi

(a) Lib. VII. Vers 1032.

P R E F A C E.

mi les Poëtes du XV. Siècle. Il étoit originaire de la *Stellada*, petite Ville du *Ferrarois*, sur la rive Méridionale du Pô: c'est de-là qu'il prend son surnom de *Stellatus*, ou, comme quelques-uns le prétendent, celui *Stellatenfis*, suivant un usage commun à tous les Scavants d'Italie, qui ne manquent pas d'ajouter à leur nom celui de leur Patrie. Cette remarque est du scavant Mr. de la *Monoye*, (a) qui veut qu'on écrive ainsi le titre du *Zodiaque de la Vie*; *Marcelli Palingenii Stellati, Poëta Dottissimi, Zodiatus Vitæ*. Quant à moi, je n'aprouve pas le *Stellatenfis* de *Wirsungus*, Commentateur de *Palingene*, ou plutôt de *Melibior Adam*, qui signifieroit qu'il étoit du territoire de la *Stellada*, au lieu que *Stellatus*, nous apprend qu'il étoit de la Ville même; c'est la différence de *Parisinus* & de *Parisenfis*.

Ainsi *Scaliger*, & d'autres, ont eu grand tort de s'imaginer que *Palingene* ait pris le nom de *Stellatus*, à cause du titre de *Zodiacus* que porte son Poëme; comme qui diroit, Poëte Etoilé, d'où ces Critiques ont pris occasion de le censurer; car, disent-ils, bien loin de traiter des Astres; le sujet de chacun de ses Livres n'a aucun rapport aux influences que l'on attribue communément aux Constellations, qui prédisent aux douze Maisons du *Zodiaque*. Cela s'appelle critiquer, pour avoir simplement le plaisir de critiquer; maladie aussi commune dans ce tems-ci que dans celui de *Scaliger*. *Palingene* a pris le *Zodiaque* pour titre de son Poëme, parce qu'il l'avoit divisé en douze Livres, & qu'il trouvoit douze Signes dans ce Cercle Céleste; sans autre

(a) Dans ses Notes sur *Palingene*; dans les Jugements des Scavants de *Bailes*. Tom. IV, pag. 343. in 40. *Édit. de Paris*.

P R E' F A C E.

tre mystère, que le rapport qu'il peut y avoir entre douze & douze ; comme autrefois *Herodote* a donné le nom des neuf Muses aux IX. Livres de son Histoire. Nous remarquerons ici, en passant, que *Bartbius* a publié aussi un Poème Moral, imité de celui de *Palingene*, sous le titre de *Zodiacus Vita Christiana*, &c. qu'on ne doit pas confondre avec celui de notre Auteur.

Scéole de Ste. Marthe assure, dans sa Préface, que j'ai déjà citée, que notre Auteur étoit Médecin d'*Hercules d'Est II*. Duc de *Ferrare* : on ne voit pas bien sur quoi cette assertion peut étre fondée, à moins qu'il ne voulut dire qu'il l'a été après la publication de son Poème ; car par l'Epître dédicatoire du même Poème, il paroît qu'il ne connoissoit point le Duc de *Ferrare*, & qu'il n'en étoit pas connu ; outre qu'on peut douter qu'il ait jamais été Médecin, puisqu'on ne le trouve pas dans le Catalogue des Médecins Poëtes, dressé par *Bartholin*, qui ne l'auroit pas sûrement oublié. A en juger par l'Epître dédicatoire, & par divers endroits du Poème, notre Auteur passa la meilleure partie de sa vie dans sa Patrie, occupé à la composition de son Poème, & peu favorisé des biens de la fortune : il ne parût à la Cour du Duc de *Ferrare*, qu'à la sollicitation de son ami *Antoine Musa Brafavolus*, qui lui vanta ce Duc, comme un Prince qui avoit du goût, qui favorisoit tous les Sçavants, & qui les encourageoit. C'est le sentiment de Mr. *Bayle*, qui faisoit un cas particulier de notre Poète.

Si l'on en croit Mr. *Konig*, Docteur & Professeur en Médecine, dans l'Université de *Basle*, qui a copié *Michel Meyer*, au Livre 8. *in symb. aurea*

P R E F A C E.

æureæ Mensæ; *Palingene* a été Prêtre; &c, au juge-
ment des Auteurs du Journal des Scavants, (a)
» un Prêtre plein de religion; mais sévère
» Critique, qui ne pouvant souffrir les desor-
» dres de son tems, se mit en tête de les com-
» batte, dans une élégante description de la
» Vie humaine en Vers Latins, où il n'épar-
» gna ni l'Ordre Ecclésiastique, ni l'Ordre Mo-
» nastique.

Reste à examiner ce qui est arrivé à *Palingene*. Quelques années après sa mort, son corps fut exhumé, dit *Melchior Adam*; il fut brûlé par ordre de l'Inquisition, & ses cendres furent jetées au vent. *Guy Patin* rapporte aussi ce fait, mais il ajoute que ce fut pour les choses qui sont dans son Poëme, contre les Prêtres & les Moines, dont l'Inquisition est composée. Quoi qu'il en soit, c'est un acte de l'Inquisition; c'est tout dire. Les Sentences de ce Tribunal ne peuvent être reçues comme décision de la Religion ou du libertinage d'un Auteur; tout ce qu'elles peuvent signifier, c'est qu'il a enseigné quelque chose de contraire aux Dogmes ou à la Religion de l'Inquisition, qui brûle sans pitié tous ceux qui ne pensent pas comme elle. Ainsi ce Jugement posthume ne signifie rien, par rapport à l'Auteur; l'on peut même accuser l'Inquisition d'injustice & de passion à son égard; puisqu'ayant humblement soumis ses sentimens à la censure de l'Eglise, ce Tribunal ne pouvoit sévir que contre ses Ecrits & nullement contre sa Personne; puisqu'il ne doit pas punir les erreurs, mais l'opiniâreté qu'on témoigne en les soutenant. Souvent ce Tribunal met le comble à la gloire d'un Auteur, en brûlant ses

Ecrits:

(a) Mois de Novembre 1703, pag. 1031, *Edict d'Amst.*

PRÉFACE.

Écrits : c'est ordinairement une preuve qu'ils combattent des erreurs avec des arguments auxquels on ne peut répondre, qu'en les réduisant en cendres. Tel a paru *Palingene*, aux Assesseurs & qualificateurs de ce vénérable Tribunal ; mais il paroîtra sans doute tout autre à ceux qui le litront dans d'autres sentiments que ceux dont ces Messieurs sont animés. Son *Zodiaque de la Vie humaine*, disent les Auteurs du *Journal des Savants*, » lui attira quelques pieux ennemis, qui n'ayant pu se venger de lui pendant sa vie, ne manquèrent point de se servir, après sa mort, de l'occasion favorable qu'ils trouvèrent de le faire passer pour Magicien. Ainsi ce seroit dans cette prétendue qualité qu'il auroit été déterré & brûlé ; mais non pas à cause de son Poëme : & comme la Fable de sa prétendue Magie, rapportée par *Meyer*, n'a rien que de ridicule ; peut-être, malgré ce qu'en a dit cet Auteur & *Melchior Adam*, trouvera-t-on quelque jour ses os dans son tombeau, où l'on n'aura point touché. Quoiqu'il en soit, ni le récit de *Meyer*, ni celui d'*Adam*, n'ont rien de la valeur du Poëme de *Palingene* ; & tout ce que l'Inquisition aura pu faire, n'empêchera pas que les Lecteurs n'y trouvent des beautés qu'on cherchoit en vain ailleurs, & que le nom de *Palingene* ne passe à la Postérité la plus reculée. Fasse le Ciel qu'il puisse inspirer la même aversion qu'il portoit à la superstition & aux mauvaises mœurs !

LE

LE
ZODIAQUE
DE
LA VIE HUMAINE,
OU

Préceptes pour diriger la conduite &
les Mœurs des hommes.

LE BELIER.

SOMMAIRE DU LIVRE PREMIER.

L'Auteur après une courte apostrophe à Apollon, aux Muses & au Duc de Ferrare, expose son dessein dans ce Livre, qui ne sert à l'Ouvrage que comme de Préface, ainsi qu'il le désigne lui-même dans le dernier Vers de ce Chant. Son but est d'écrire différentes choses, concernant tant les Sciences & les beaux Arts, que les Mœurs, dans la vûe que ses Lecteurs en puissent retirer quelque utilité. Il y explique la vanité de la plûpart des Ecrivains; il met en question lequel des deux est préférable, d'être homme de bien, ou d'être sçavant, & donne enfin à la probité la préférence sur le sçavoir.

QUELLE héroïque fureur enleve mon esprit & l'embrase du désir de parcourir les Collines du Parnasse, (a) embellies de Lauriers? Et pourquoi les Champs de Castalie, (b) celebrez par les Muses sçavantes, aussi

Tome I. A bien

(a) Montagne où se plaisoit APPOLON avec les neuf Muses. Les Poëtes ont regardé cette Montagne comme le Tribunal qui juge en dernier ressort de tous les Ouvrages de Poësie & belles Lettres. (b) Fontaine du Mont-Parnasse.

2. *Le Zodiaque de la Vie humaine.*

bien que les Forêts, décorées d'une immortelle verdure, que ces Vierges habitent, me sont-elles devenues si désirables ? De quelles épaisles ténèbres vais-je sortir ? Déjà j'aperçois l'aube du jour, qui répand ses premières clartez dans un Ciel serein.

Noire Fille de la nuit, monstrueuse envie, retire-toi & vas te plonger loin de moi dans les abîmes du Styx.

L'amour des Muses s'empare de mon cœur. Je me sens rempli de l'esprit de la Divinité : rien n'est capable d'effrayer la vertu : elle est invincible, & ne craint point de parcourir le plus rude sentier.

Oh ! Apollon, (a) honneur & Père des Poëtes prophétiques, conduis-moi dans le Labyrinthe où je vais m'engager : & vous, Aganyppe, (b) rassasiez la faim insatiable que j'ai de l'Ambrosie : (c) que votre lumiere me montre les chemins qui conduisent au sanctuaire de votre Temple respectable; démêlez-moi du prophane Vulgaire : si votre Divinité bienfaisante accepte mon hommage, par un caressant auspice, je pourrai me flâter de vous être agréable, quoique nouvel & inconnu Sacrificateur.

C'est vous qui tirez de la poussière & ennobliez les hommes : sans vous l'esprit des mortels dépérît, & ils ne peuvent tirer d'une voix enrouée aucun sons harmonieux : mais, si vous m'accordez vos faveurs, je vais m'élever jusqu'aux Astres : mon esprit, la plus noble partie de mon Etre, osera regarder les Divinités.

Latone, (d) Mère des Dieux les plus brillants, secondez

(a) Dieu de la Poësie, de la Musique, des beaux Arts, & de la Médecine.

(b) Fontaine de l'Hélicon, qu'on appelle communément HYPOCRENE.

(c) Mets ordinaire qu'on servoit aux Dieux.

(d) Quelquefois regardée comme la Terre, & aussi comme Maîtresse de Jupiter, avec qui elle conçut deux Jumeaux ; APOLLON & DIANA. Elle étoit fille de Coeus Titan, & de Phœbe sa sœur, selon Apollodore.

secondez mon entreprise, enlevez-moi dans votre sein, ne rejetez pas un Client, qui vous en suplie, si les Destins ne lui sont pas contraires.

Et vous, Nymphe Castalide, (a) si jamais j'approchai votre Temple d'un cœur pur, si tout ce qu'une aveugle jeunesse peut inspirer de séducteur, n'a pu me détourner de votre culte, & si les charmes trompeurs d'une coupable Véronique n'ont pu faire d'impression sur la chasteté de mon ame, faites éclater ma renommée; que je ne sois plus à l'avenir sur la terre un inutile fardeau, & que quand la Parque viendra trancher mes jours, elle puisse trouver une partie de moi-même, sur laquelle elle n'ait point de droits.

Et vous, Prince, (b) qui vous plaisez à porter le nom d'Hercules, & qui l'avez à juste titre, vous êtes au plus haut rang parmi les Héros qu'a fourni l'Italie de notre tems: vous faites la gloire la mieux établie de la Maison d'Est: vous êtes un Nourrisson que Minerve (c) a pris plaisir à éléver dans les grot-

A 2 tes

(a) Surnom qu'il donne aux neuf Muses, par rapport à la Fontaine du Parnasse, appellée **C A S T A L I E**.

(b) Hercules d'Est, second du nom, Due de Ferrate en Italie.

(c) Fille de Jupiter, qui sortit de son cerveau, après que ce Dieu eut ordonné à Vulcain de lui donner un coup de marteau dans la tête. Elle préside aux beaux Arts & à toutes les Sciences; & comme Pallas, elle préside à la Guerre légitime.

Les Poëtes ont peut-être en intention de nous désigner, par cette Fable, que c'étoit de Jupiter, qu'ils regardoient comme le Pere & le Roi des autres Dieux, que procédoient les Sciences & les beaux Arts; & par le coup de marteau de Vulcain, *Dieu du Feu*, ils ont peut-être aussi voulu démontrer que le feu de l'imagination est absolument indispensable pour réussir aux ouvrages d'esprit; ou bien, comme le savant d'Espagnette, Auteur d'un Livre latin, qui a pour titre, *Enchyridion Physica restituta*, nous veut faire entendre la Créo-
tion du Monde.

Par la naissance de Minerve; il conclut que la Sagesse, les beaux Arts, & les Sciences, sont émanées de la Divinité: & par Vulcain, il infère que c'est la lumiere & le feu, qui est son principe, qui ont débrouillé le Chaos.

4 *Le Zodiaque de la Vie humaine.*

tes du Parnasse, & vous avez, dès votre tendre enfance, sucé le lait des neuf Sœurs : (a) c'est de vous qu'elles attendent un honneur immortel ; & c'est enfin sur vous qu'elles se reposent du soin de faire revivre les anciens Lauriers de la Phocydé. (b)

Quoique Mars , (c) jaloux de vous posséder , fasse ses efforts pour vous attirer aux Combats , par les promesses les plus séduisantes , & par les motifs dont il use ordinairement pour entraîner les Héros : mais non , vos victoires vous ont aquis assez d'honneurs , & vos traces sont suffisamment jonchées de Lauriers , daignez être présent à mes Concerts , & jettez un regard favorable sur un Poëte , qui ose s'engager dans des chemins que personne avant lui n'avoit parcourus , & dans lesquels aucune trace ne justifie qu'aucun Sage l'ait devancé.

Qu'une longue vie sur la terre vous soit accordée pour remplir les vœux ardents des Ferrarois : qu'après avoir passé de longs jours, filez d'or & de soye , (d) quand les Destins implacables vous feront regretter sur la terre , vous puissiez vous éléver à l'Empirée : (e) ce jour ne viendra que trop-tôt. Que la cruelle Lachélys (f) en retardé le fatal instant , en filant une longue trame , afin que vous soyiez plus long-tems l'objet de nos Chants : que votre nom fasse retentir l'Inde qu'arrose le Gange ; que les rives de la Mer d'Espagne en résonnent , & le portent , avec votre réputation , jusques dans les Villes hyperborées , (g) & que le bonheur de le faire connoître aux extrémités de la Lybie , (h) me soit réservé.

Je

(a) *Neuf Mases.*

(b) *Contrée d'Achaïe , où étoit le Parnasse.*

(c) *Dieu des Combats.*

(d) *Expression Poétique , pour dire des jours heureux.*

(e) *Le plus élevé des Cieux.*

(f) *L'une des trois Sœurs , qui filoient la trame de la vie des hommes.*

(g) *Nations tout-à-fait au Nord.*

(h) *Grande Contrée de l'Afrique.*

Je publierai jusqu'à quel point vous étendez votre amour pour la justice : je ne craindrai point de prodiguer l'encens des Muses, en exprimant jusqu'où va votre pieté & votre bonne-foi : je ne serai embarrassé que du choix des vertus à laquelle donner la préférence : votre prudence dans les Conseils marchera d'un pas égal, avec votre valeur dans les Combats : votre générosité & votre clémence trouveront place dans mes Chants : votre esprit enfin, & la pureté de vos mœurs,acheveront votre éloge.

Recevez donc cette Offrande légitime d'un œil serein, & donnez votre approbation à mon entreprise. Mon esprit m'entraîne à décrire des choses, dont la grandeur & la différence sont égales : elles ne peuvent s'exprimer en peu de mots, & je m'abandonnerai à mon inspiration, semblable à un nageur qui est jetté d'un flot sur l'autre, qui tantôt surgit à un Port praticable, & tantôt veut s'arrêter sur une Plage dangereuse.

Pendant cette périlleuse Navigation, conduite par la boussole de la seule raison, je sonderai les chemins cachés de la nature, je découvrirai ce qu'elle a d'occulte, & je la suivrai, sur-tout où elle est bienfaisante, & où elle contribue à nous donner les mœurs les plus saintes, qui sont presque éteintes dans ce siècle corrompu.

Qu'est-il, hélas ! de plus fâcheux que d'être obligé d'avonér & forcé même de convenir d'une si triste vérité ? Je n'oublierai aucun des remèdes capables de guérir les maladies d'un esprit languissant : quelle matière est plus digne des Concerts des Muses, qui sont Vierges, que celle qui traite des bonnes mœurs ?

C'est à l'examen de ce sujet que les hommes doivent un jugement sain & un esprit raisonnable. Si une personne hébétée, regardée du même œil que le plus vil des animaux, par rapport à son impieté, laquelle, au mépris de la justice, suivroit la hon-

A 3; teuse.

reuse & brutale passion de la luxure , ou qui se soit sollicitée par une cupidité scelerate , ou intérieurement rongée du cruel poison de l'envie , usant de détours ou de ruses , capable d'imposture , soumise à l'ivresse , ou livrée à tout autre vice ; si elle prétendoit décrire la route que je me propose , elle se-roit justement soupçonnée de s'être voulu procurer une vie impunie .

Aucun de ces lâches-motifs ne m'a fait écrire : c'est ma propre expérience , qui me persuade qu'il n'y a de vraye doctrine que celle que je vais annoncer .

C'est elle qui fait les hommes illustres , qui les destine aux plus grands emplois , & les rend les plus propres à être utiles à eux-mêmes , à leur famille , & à leur Patrie .

Les personnes imbûës de pareils préceptes , sont les plus capables de prendre leur parti dans les af-faires les plus épineuses .

J'avoue , & me fais honneur de cet aveu , que j'ai toujours été moins sensible aux attraits d'un village orné de lis & de roses , de beaux yeux & de beaux cheveux , & aux autres parties du plus beau corps , eussent-elles , dans leur arrangement régulier , l'ordre & l'économie des Astres les plus parfaits : non , je le répète , ils ne m'ont jamais fait de si douce impression que les bonnes mœurs , & le brillant d'une ame vertueuse , exempte de tous vi-ces & adonnée à l'observation de la plus exacte ju-stice , qui , fondée sur une sainte confiance , en con-SEQUENCE de cette morale , agit avec la joye que lui donne une bonne conscience . Une personne dans cet heureux état , marche comme ayant toujours les Dieux propices : elle n'est pas inquiétée des secrets qui se debitent à l'oreille : elle ne craint pas d'être citée au Tribunal des Juges , ni au pied du Trône des Rois .

Il n'en est pas ainsi de celui qui commet le crime : il

Il tremble à chaque instant qu'on ne rende public le forfait qu'il a commis en secret. Celui, au contraire, à qui cette même conscience ne fait aucun reproche, aux plus affreux éclats du plus brûlant tonnerre, n'en craint pas les coups foudroyants : il ne conçoit nul soupçon facheux, quand il voit les gens se parler en particulier : il lui importe peu que ce soit de lui qu'ils s'entretiennent ; parce qu'exempt de crime, il ne redoute point le sujet de leur conversation : il n'a jamais l'embarras de se dire à soi-même, que ferai-je ? la Justice des Rois, ou la rigueur des Judges me poursuit. Il ne tombe pas non plus dans le doute de savoir s'il doit, en les sollicitant, implorer leur clémence, ou éviter, par la fuite, les dangers dont leur Justice menace sa vie.

Une crainte de la vengeance des justes Dieux persécute toujouors les méchants ; car quoique quelquefois le criminel semble se livrer aux plaisirs, il est cependant intérieurement dans une perpétuelle agitation, semblable aux flots écumeux de la Mer, ou au Volcan de l'Etna, (a) tandis qu'il forge ses traits brûlants & bitumineux.

Je n'ai donc point entrepris de chanter la fameuse Troye, qui fut l'objet de l'armement de mille Vaisseaux, & qui dût sa ruine à l'innocente pitié qu'elle eut du traître Synon. (b).

Ce ne sont pas non plus les édifices de cette Ville, attaquéz par surprise, qui feront le sujet de mes Chants. On ne me verra pas débiter un encens imposteur à des Héros chimériques, comme ce n'est que trop la coutume de la plus grande partie des Poëtes. On ne pourra me soupçonner de revêtir le Corbeau des qualitez du Phénix ; j'aimerois autant me frayer une

(a) Volcan de la Sicile, qui jette des flammes.

(b) Transfuge de l'Armée des Grecs, assiégeants de Troye, qui ouvrit la porte du Cheval de bois, lequel renfermoit les Guerriers qui saccagèrent cette Ville.

Le Zodiaque de la Vie humaine.

une route dans le vuide de l'air, Empire de Junon, (a) porté sur des ailes, pareilles à celles que l'ingénieux Dédale attacha à son imprudent fils Icare, (b) qui eut tout lieu de regretter la témérité de sa folle entreprise ; ou bien, que nouvel Ovide, je prisse le futile soin de chanter de nouveau les Métamorphoses impies des hommes & des Dieux.

Pour prix de mes soins, je ne pourrois au plus me flâter que d'avoir rempli des oreilles oisives de sons brûlants & de pénibles bagatelles.

Seroit-il mieux, si j'employois mon loisir à chanter les lascives amours d'une jeunesse effrenée, ou, ce qui ne peut s'imaginer sans horreur, de souiller l'idée sacrée des Divinités, par des paroles prophétiques ou des applications impies ?

En effet, qu'est-il de plus saint, qui souvent ne soit en bute à notre démence ? De quels crimes n'avons-nous pas noirci ces divines idées ? & de quel oprobre honteux ne les avons-nous pas chargées ?

Nous en faisons des Incubes (c) & des Succubus :

(a) Junon, sœur & femme de Jupiter, a été regardée comme la Déesse de l'Air. Les Oyeaux étoient par conséquent du ressort de sa Jurisdiction. On la représente dans un Char, trainé par des Paons.

Le nom de JUNON vient du mot Latin *Jurando* ; parce qu'en qualité de Lucine, elle donnoit secours aux femmes en couche, par une heureuse délivrance. Voyez Monfaucon, *De Antiquitatibus*.

(b) Dédale, Auteur & Architecte du Labyrinthe de Crète, où étoit renfermé le Minotaure, voulant se sauver avec son fils Icare, lui fit des ailes, dont les plumes n'étoient retenues que par de la cire ; elles fondirent au soleil, dont il s'aprocha de trop près, & il tomba dans la Mer, qu'on a depuis appellée M. R. I. C. A. R. I. B. N. N. E.

Icarus Icarias, nomine fecit aquas.

Cette Fable nous désigne la témérité des jeunes gens, qui, au mépris des conseils de leurs Peres, font des entreprises au-dessus de leurs forces. Dédale se sauva en pliant la moyenne région, & l'imprudent Icare périt en s'élevant trop haut.

(c) Démons, ainsi nommez, qu'on a prétendu qui habitoient avec les hommes.

bes : nous polluons leurs celestes substances , en les taxant d'avoir enlevé des garçons : (a) nous les faisons séducteurs de filles innocentes : nous osons loger dans les Cieux , & nous donnons , par une legereté impie , la qualité de Déesse à une chimére , (b) qui fait un commerce infâme & punissable chez les peuples les plus barbares : un honteux adultére enfin y tient une place éclatante.

Oh honte ! oh pieté ! oh crime ! Sont-ce-là les actions-de-graces ? Sont-ce-là les encens , les foïers , les premices des Troupeaux , les Autels , les Hymnes , & les justes louanges qui sont dûes aux justes Dieux ?

Esprits des mortels , de quels mensonges & de quelles monstrueuses fictions n'avez-vous pas été de tous les tems capables , pour vous ouvrir , avec une précipitation indicible , un chemin plus sûr & une licence plus illimitée de vous livrer au crime ?

Oh folle ! oh prophane troupe d'Ecrivains ! qui avez besoin d'une double purgation d'Ellebore d'Anthycire , (c) c'est à vous que ce discours s'adresse : en attaquant les autres , vous faites verser sur vous-mêmes le mépris à pleines mains : vous devez ces fâcheux retours à l'immodérée pétulence d'une langue indiscrete : devez-vous vous étonner que les foudres que vous bralez (d) pour les autres , vous brûlent

(a) Jupiter changé en Aigle , taxé par les Poëtes d'avoir enlevé Ganiméde , fils de Tros & de Calirrohé , pour lequel il avoit conçû un amour criminel.

(b) Les Poëtes font faire à Vénus un commerce détestable , qui dans la plus grossière République seroit noté d'infamie ; ce qui fait que le Poëte traite de chimérique cette Divinité.

(c) Isle , fameuse par l'Ellebore qu'elle produissoit. On a donné à cette Plante la vertu de guérir de la Folie. Je crois seulement qu'elle purge le cerveau , comme la Bétoine. Quand les Romains taxoient une personne de Folie , ils diloient ; *Naviget Anthyciras*.

(d) Terme allégorique , pris de la forge où les Cyclopes forgeoient les foudres de Jupiter.

10 *Le Zodiaque de la Vie humaine.*
brûlent vous-mêmes, & que leurs traits soient res-
versibles ?

Le travail dangereux, auquel vous consacrez vos loisirs & vos veilles, doit retomber sur vous. Quel honneur en pouvez-vous espérer ? Car enfin celui qui n'est occupé que de ses seuls intérêts, & qui au contraire ne se propose pas d'être utile à autrui, mais qui loin de-là se livre à une joie maligne, qui ne doit sa naissance qu'aux maux de son prochain, tandis qu'il croit travailler à son bonheur, par un exact revers de justice, mérite d'être rayé du nombre des hommes & d'être placé au plus bas rang des bêtes les plus stupides.

Il falloit que j'écrivisse de cette façon, pour pouvoir procurer quelque profit à mes lecteurs, afin qu'ils n'eussent pas à se plaindre d'avoir perdu leur temps ou de l'avoir employé à la lecture de pénibles & fausses bagatelles, ou de vaines chimères.

Je me suis proposé de définir le souverain bien en trois Catégories, l'utile, l'agréable, &c, ce qui est encore plus d'usage, les bonnes & les honnêtes mœurs.

Qu'un Poëme soit rempli de quelqu'unes, ou de toutes ces qualitez, il doit en outre ne jamais s'écartier des justes bornes de l'honnêteté & de la pudeur.

Quels têtes affreux, quels noms ne doit-on pas donner, de quel diffamant Corollaire (4) ne doit pas être puni celui qui est sans cesse occupé à débiter des choses vaines, qui loin de rendre aucun fruit, sont plutôt capables de corrompre l'innocence de notre vie, & qui ose rendre publique, par d'odieuses Pan-cartes, la criminelle audace des insensés & prêter de nouvelles armes à leur détestable fureur, en laissant de honteux Monuments de luxure, qui seront dans

(4) S'entend ici comme une mesure excédée, pour exprimer analogiquement le crime outré de ceux que Palinge-ne veut ici corriger.

dans les siècles à venir, des modèles de délice pour les races futures ?

De quels remords de pareils gens ne doivent-ils pas être rongez ? quelle impression fatale de pareils écrits, plus venimeux que l'Aconyth, (a) ne doivent-ils pas faire à d'innocentes ames ? quels dangereux éguillons n'en doivent-elles pas ressentir ?

Une parole scelerate ose pénétrer jusque dans le sanctuaire des ames les plus saintes, & répandre le crime par flots dans un jeune cœur palpitant de honte !

Quelqu'un va m'alléguer que souvent de pareilles futilitez font plaisir à un Grand, dont la salle d'audience se trouve peuplée de Gardes ou de Clients, ou à celui que l'abondance de ses richesses fait respecter, & dont le cerveau retréci & le mince génie a fait tout le mérite auprès d'une aveugle & carrefante fortune ; les choses sont - elles moins défendues, quoi qu'elles aient l'aplaudissement d'un riche licentieux ? Il n'en est pas assurément ainsi.

Si l'animal à deux pieds est couvert d'or, il ne doit pas s'en glorifier davantage, que le Quadrupède n'eut droit de le faire quand il fut chargé de la Pourpre. Il n'est que trop de gens qui sont enorgueillis des couleurs les plus vives que fournit le Poisson Thyrrien, (b) dont le front est ceint de lauriers extorquez, & dont les doigts sont chargez d'énormes brillants ou de perles Orientales. Production fastueuse de leurs innombrables richesses !

Ne feroit - on pas serment, à voir l'extérieur de pareils

(a) Herbe venimeuse, que les Poètes ont prétendu être produite par l'écume de Cerbère.

(b) Poisson de Mer à coquilles, avec lequel on teignoit autrefois la plus belle écarlate.

A present elle se teint avec la Cochenille, qui n'est autre chose qu'une petite Mouche qui vient de l'Inde, du corps de laquelle on tire un suc rouge qui forme cette riche couleur.

12 *Le Zodiaque de la Vie humaine.*

pareils gens , qu'ils surpassent Platon (a) par l'es-
prit , & que la sainteté de leurs mœurs l'emporte
au-dessus de celles qui firent admirer la conduite
& la vie de ce Philosophe ?

Heureux celui qui sans cesse occupe de chanter Apollon , s'est borné aux innocents Concerts des Muses ; sa réputation ne paroît pas avoir beaucoup d'étendue , mais il ne craint point d'être comparé à des Oueres vides , & sa renommée n'est jamais trompeuse.

La volupté est fille de la fortune : la folie l'est de la volupté ; & l'une & l'autre enfin obscurcissent les lumières de la raison : de-là vient qu'on trouve si rarement la sagesse , compagnie de la fortune & des richesses.

Quel est celui qui est assez genereux pour souffrir pour la vertu , si la récompense n'y est pas attachée ? Et qui est avide de cette récompense , sinon le pauvre ? Le riche sacrifice à la joie , à la volupté & aux douceurs du repos : les démarches pénibles lui sont en horreur , aussi - bien que les chemins , presque impratiquables , qui conduisent à la Forteresse (b) où la science est renfermée.

J'entre dans une juste fureur contre les Ouvrages & les Poëtes , qui n'emploient leur Verve (c) dépravée qu'à enseigner une doctrine obscène à des enfants , qui n'ont , pour parer de pareils préceptes , que leur innocence. Je les vois par degréz profiter de ces infâmes leçons , devenir pires de jour en jour , & après avoir été abandonnez de leur première pudeur , se livrer entiers à la sceleratesse de leurs mœurs.

(a) Fameux Philosophe , Disciple de Socrate & Chef d'une Secte , qu'on appelle les Platoniciens. Nous parlerons plus amplement de ce Philosophe dans un lieu plus convenable.

(b) *Non jacet in molli veneranda scientia lecto.*

(c) Sorte d'enthousiasme , qui mettant , pour ainsi dire , le Poëte ou le Peintre au-dessus de lui-même , font attein dre à l'un & à l'autre les beautez de leur art.

De

De pareils Maîtres semblent vouloir augmenter l'ascendant du crime originel, afin de se précipiter avec plus de rapidité dans les abîmes du noir Tat-tare. (a) Mais ce qui me fournit une satisfaisante consolation, c'est de les voir tomber dans l'ignomnie, par les mêmes moyens dont ils s'étoient flatté d'acquérir une louable réputation.

Cat enfin on ne peut juger de pareils gens que par leurs criminels écrits, & l'on infère avec raison qu'ils sont tels que leurs œuvres les représentent ; car il faut convenir que la parole est le miroir de l'ame & le témoin irréprochable des mœurs : celui-là est réputé prendre plaisir aux choses dont il parle le plus souvent & de son plein gré.

Le Laboureur ne s'entretient que de bœufs, de socs, de syllons & de charuës ; le Nautonnier ne parle que de voiles, de rames, de radeaux & de carènes ; le Soldat n'occupe son loisir qu'en rappelant dans sa mémoire le nombre des chevaux, des épées, des lances & des Combats ; ainsi les hommes adonnent à l'obscénité, ne s'écartent guères dans leur conversation des choses qui y ont un honfœux rapport.

Oh ! vous, à la prudence desquels est confiée l'éducation de la jeunesse, qui vous chargez du soin de former leurs esprits, susceptibles de toutes impressions, comme une cire molle qui prend facilement l'empreinte du doigt, quittez, croyez-moi, ces pernicieux écrits, atachez-vous à de plus belles matières, & chargez-vous du soin de leur enseigner des choses moins arides & qu'on puisse citer sans rougir.

Que l'Histoire de leur païs, & celles des étrangers, soient la bâze de leur première instruction

ii

(a) Lieu le plus ténébreux des Enfers, apparemment composé sur ce que la Sainte-Ecriture appelle les T E N E B R E S.

24. *Le Zodiaque de la Vie humaine.*

il faut s'efforcer de la leur insinuer de façon , qu'ils s'en fassent un jeu qui leur soit agréable , afin qu'ils se chargent plus facilement la mémoire des faits qui y sont contenus ; ce sont - là de ces sucs de nectar , (a) qui nourrissent en flâtant le goût ; ils enseignent la conduite de la vie ; ils apprennent ce qu'il faut éviter , indiquent ce qu'il faut suivre , préviennent les fautes par les exemples , & chargent enfin un jeune homme de l'expérience de plusieurs siècles .

On ne doit pas négliger un peu de Fables & de Mythologie , (b) dont il faut faire un choix délicat ; il faut aussi leur faire lire ce que les bonnes Comédies enseignent d'utile , dans les termes les plus châtiez & dans des scènes épurées .

J'avouë qu'il y a dans la plupart des Poëmes des faits soüillez par les mauvaises mœurs ; il ne faut par conséquent choisir que ceux qui sont écrits avec une mâle gravité , & qui cachent sous une écorce riante une instruction aussi douce que le miel , & des préceptes qui peuvent être mis à profit sans crime .

C'est de pareilles viandes qu'il faut alimenter vos jeunes Disciples . Quand ils auront atteint un âge plus avancé , ils auront à parcourir un champ plus vaste , où ils pourront , avec certitude & discernement , cueillir les simples qui leur plairont davantage ; il faut ensuite , pour donner la dernière main à ce précieux chef-d'œuvre de l'éducation , peser avec soin auquel des deux on doit s'attacher le plus & par lequel on doit commencer le premier , ou d'assurer chez eux une probité à toutes épreuves ,

(a) Boisson des Dieux , dont ils étoient privés pendant cent ans , quand ils avoient juré sur le Styx & failli leur serment .

(b) Histoire fabuleuse des Dieux du Paganisme , ou Théologie Payenne .

épreuves, ou de leur enseigner une doctrine fixe & qui n'ait rien de superficiel; car la doctrine est par elle-même toute divine; elle s'insinue facilement aux caractères doux; les orgueilleux en sont incapables: les voluptueux, & ceux qui sont livrés à la nonchalance & au sommeil, y parviennent difficilement; elle ne s'aquiert enfin qu'au bout d'un long-tems & par une pénible étude; mais quels avantages n'en retire-t'on pas?

C'est cette même Doctrine qui gouverne les Villes & les Etats; c'est à elle qu'on est redevable du bon succès des armes, qu'elle met à la main, ou qu'elle fait quitter, selon l'exigence des besoins; elle enseigne quelle est la terre que nous habitons, (a) elle élève nos connaissances jusqu'aux Astres, (b) elle nous apprend l'art de guérir les

B 2 maladies,

(a) Par la Géographie, nous connaissons où sont situés les differens Royaumes ou Monarchies. Nous savons qu'il n'y a qu'une Mer, qui est l'Océan, & que la Méditerranée n'est qu'un Golphe, quoiqu'elle soit appelée Mer improprement, attendu que c'est le plus grand de tous les Golphes. Nous apprenons que ce même Océan change de differens noms, selon les differens Pays qu'il arrose, comme Mer d'Espagne, Mer des Indes, Mer Adriatique, &c. Nous partageons le monde en quatre Parties, EUROPE, ASIE, AFRIQUE, & AMERIQUE. Nous distinguons les Montagnes des Collines, les Collines des Terres, & les derniers des Eminences. Nous connaissons un lâché, d'avec une Langue de Terre; une Isle, d'avec un Continent; & une presqu'île, d'avec une Isle véritable.

Par la Géométrie, nous mesurons un terrain sur cette même terre; par toisé & par arpentage, on en prend le nivelllement; on distingue les mesures courantes, superficielles ou cubes. En un mot, on est à portée de déterminer l'étendue de toutes sortes de terrains.

(b) L'ASTRONOMIE enseigne le cours des Astres, fait prévoir les Phénomènes, & prédire les Eclipses plusieurs années avant qu'elles arrivent. L'ASTROLOGIE-JUDICIAIRE, quoiqu'elle soit décriée dans l'esprit de bien des gens, nous apprend les influences des Astres, & semble, malgré l'incertitude de ses jugemens & de ses calculs, nous faire pénétrer l'avenir.

26 *Le Zodiaque de la Vie humaine.*

maladies, elle renferme la peinture, la sculpture, & l'architecture; en un mot toutes les formes & les figures sont de son ressort; c'est par elle, qu'à l'aide d'une petite quantité de caractères de chiffres, * (a) on s'assure avec certitude des nombres les plus innombrables.

L'art séduisant de la Musique, & de faire parler les instrumens muets, releve de l'Empire de cette fille du Ciel; elle nous conduit jusques dans les voûtes éternelles, séjour immuable de la Divinité, (b) elle pénètre jusqu'au plus profond sanctuaire de la nature, (c) & nous rend les confidens de ses ressorts secrets. Ce n'est que par elle enfin que nous pouvons parvenir à la perfection; elle nous met infiniment au-dessus des autres animaux, & semble nous égaler aux Dieux.

Tous ces talens que la Doctrine renferme perdent cependant tout leur prix & leur éclat; quand elle se trouve mêlée dans la lie des vices, elle se masque d'un visage difforme, comme le Jaspe se salit quand il est plongé dans un vaseux bourbier, ou comme le soleil quand il est couvert d'une épaisse nuée, ou quand il s'éclipse par l'interposition du corps Opaque de sa sœur Diane; non-seulement il perd son éclat, mais ses influences sont nuisibles & dangereuses. Il en est de même de la Doctrine; chez un méchant homme, elle devient ce qu'est une arme dangereuse entre les mains d'un furieux, qui est en état de s'en servir à la ruine de bien des gens, & il paroît extravaguer à mesure qu'il est plus scavant & plus méchant.

Celui-

(b) Ne peut-on pas dire que la M^ETAPHYSIQUE nous aproche de Dieu; celle sur-tout à laquelle la connoissance de la nature a servi de degré?

(c) La PHYSIQUE nous donne une connoissance de la nature, qui, quoiqu'imparfaite, peut se réctifier par la Chymie, qui est la preuve de la physique.

* **QUE**, on s'assûre des nom-
bre des Nombres étoit poussée,
chez les'huic. La raison en est simple.
Les Es valeurs à leur ALPHABETH.
Exemple

ALI, OU ÉOLIQUE.

Chiffres.

EU, OU E'OLIQUE.

Σ rotat. *samech dor.* *ay*

T rotat. *tau*, ou *taf*

T rotat. *"* distinct de l'*v* la-
tin, qui faisoit *ou*

Φ rotat. *fi*

X, rotat. *cher*

Ψ, rotat. *pf*

Ω, rotat. *oméga*, ou.

Est-il
se famil, en parlant & en s'écrivant,

Celui-là au contraire qui fait ses efforts afin que le cours de sa vie soit exempt de crimes , qui respecte les droits des hommes & des Dieux , qui est en garde contre le vice , comme contre les morsures d'un Dragon tourmenté d'une faim dévorante , quand il seroit de la plus basse condition , berger , ou le plus vil esclave , fût-il de la plus crasse ignorance , il doit néanmoins être regardé avec vénération ; on lui doit les louanges les plus exquises ; les hommes , & les Dieux mêmes ne sont pas en droit de le mépriser.

Quel est celui qui n'aimera pas un pareil homme ? Il faudroit n'avoir point d'ame ou être un dangereux ennemi des vertus , pour refuser des éloges à celui qui respecte les choses sacrées , & qui , amateur de la justice , est incorruptible aux présens les plus précieux & à l'or dont les hommes ont fait une aveugle Idole (a) à laquelle tant de gens sacrifient.

Avec ces qualitez cet homme ne veut pas s'emparer du bien d'autrui ; il tend aux malheureux une main secourable ; il s'éloigne avec horreur des infâmes ; il cultive , recherche & prend soin des gens humbles ; il a soin d'éviter la fréquentation impie d'une langue médisante , qui n'épargne pas même les Dieux. Le cynique (b) lui fait horreur ; il seroit fâché d'offenser qui que ce soit ; il est au contraire dans une perpétuelle sollicitude de trouver l'occasion de rendre service à tout le monde ; & , ce qui met le comble à ses vertus , il est humble & modeste à tous égards.

Heureux celui qui est le modèle d'un pareil caractère , mais mille fois plus heureux encore celui qui joint à ces vertus la science. Un pareil homme est digne

(a) Statuë inanimée , que les anciens Payens adoroiennent.

(b) Homme satyrique , mordant ; terme Allégorique pris du chien.

digne du Diadème ; il est autant au-dessus des autres, que l'or est supérieur au clinquant, & le diamant préférable au verre.

Un sçavant fait rarement des fautes, ou du moins elles sont légères ; mais les ignorants qui n'ont aucune pudeur se précipitent ouvertement dans des défauts grossiers ; c'est le propre de la plus rustique ignorance, de se moquer des loix les plus saintes, de même qu'un aveugle ne peut pas se garantir de tomber dans des gouffres profonds ; ses pieds sont chancelants, comme dans la nuit la plus obscure, & pendant que Proserpine (*a*) lui refusant la lumiere, est endormie dans son lit infernal, c'est ainsi qu'un esprit aveugle, qui n'est pas illuminé par les sciences, ne fait nulle difficulté de se plonger dans le crime, par une pente qui lui est comme naturelle : la seule terreur du supplice est capable de l'arrêter, parce qu'il ne regarde comme juste que ce qui le flâte.

A quelques-uns la simple nature a servi de maître, & l'intelligence a été accordée à plusieurs dès leur

(*a*) La sœur d'Apollon, est prise sous différentes dénominations. Elle est au Ciel, regardée comme Lune ; sur la terre, à la chasse & dans les bois, comme Diane ; & aux Enfers, comme Hécate. Il n'est qu'elle qui puisse être prise ici pour Proserpine ; & non pas la fille de Cérès, enlevée par Pluton, *Dieu des Enfers*.

Je ne peux me dispenser de dire ici un mot de Proserpine, fille de Cérès ; les Poëtes feignent qu'elle fut enlevée par Pluton, Dieu des Enfers. Sa mère ne pouvant se passer de la voir, convint avec Pluton son mari, qu'elle passerait six mois de l'année avec lui, & les six autres avec sa mère.

Voici à peu près le sens de cette Fable. Cérès est Déesse des Moissons. Elle donne la vie à Proserpine, qui est la semence, qui demeure durant les six mois d'hyver dans le sein de la terre. Elle est mariée à Pluton, pour marquer que c'est le feu centrique, ou l'archée, qui occasionne la végétation, & elle est six autres mois paroissant sur la surface de la terre.

leur naissance ; ils ont reçû par un céleste présent ce que d'autres n'ont apris qu'aux Ecoles. Qui empêche ces derniers de mener une vie innocente ?

On doit donc avoir quelques obligations à ce-lui , dans les écrits daquel on trouve ces deux dons réunis.

O vous ! Divinez de la double Coline , que j'ai toujouors honorées , ausquelles j'ai consacré mes années , s'il est permis à de foibles mortels d'aspirez à vos faveurs les plus précieuses , acordez - moi des accents assez doux , & sauvez mes écrits d'un méprisable oubli , préservez - les des fureurs de Vulcain. Le Belier , qui est l'entrée de notre Zodiaque , veut céder la place au Taureau , qui s'avance & me presse de passer au prélude d'un nouveau Chant.



LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE TAUREAU.

SOMMAIRE DU LIVRE DEUXIÈME.

L'Auteur ayant à parler du souverain bien, démontre que c'est mal à propos qu'on le recherche dans les richesses, & il le prouve par plusieurs raisons. Il fait un éloge égal de la science & de la vertu; & quoique l'étude des sciences soit difficile au pauvre, parce que les soins, dont l'esprit est agité dans la pauvreté, sont des obstacles qui s'y opposent, aussi-bien que l'inquiétude, causée par les misères & les nécessitez les plus urgentes; il conclut qu'il vaut encore mieux vivre malheureux, parce qu'on est égal aux Dieux, quand on possède la science, que de jouir de richesses immenses, sans sçavoir & sans vertu. Il avance que l'homme sçavant n'a jamais péri par la faim, que le pauvre d'ailleurs a ses plaisirs, & que l'abondance au contraire donne de l'indifférence pour toutes les voluptez.

MON Navire (a) a jouï dans le Port d'un assez long repos, il est tems que les Nau-tonniers mettent à la voile; il faut lever l'ancre; les rigueurs de l'hyver sont adoucies; les neiges, image de la froide vicilleſſe, distilene

(a) Le Poëte envisage ici le Chant qu'il va entreprendre comme une Mer orageuse, ce qui fait qu'il se sert du mot de NAVIRE ou de NACQUE.

distilent du sommet des Montagnes, la terre est couverte d'une nouvelle & riante verdure, les arbres sont ornés d'une chevelure nouvelle, la tendre Philomèle (*a*) fait résonner les échos de ses douces plaintes.

Les Napées, (*b*) les cheveux ornés de guirlandes & de festons de fleurs, sont répandués dans les Prairies; les Dryades (*c*) préparent leurs danses, & les bondissants Satyres (*d*) recommencent leurs lascives chansons, dans leurs grottes tapissées de la mousse la plus tendre.

Cupidon, voltigeant comme une hyrondelle rapide, décoche de toutes parts ses traits dorez & embrase les jeunes cœurs de ses flâmes les plus douces.

La mer invite les mortels à parcourir ses vastes campagnes, l'onde est tranquile, zéphire arrive

du

(*a*) Progné & Philomèle étoient sœurs; Progné, qui étoit l'ainée, épousa Térée Roi de Thrace. Philomèle sa sœur fit un voyage en Thrace, pour venir la voir. Térée devint amoureux de Philomèle, la viola dans un bois, la renferma dans une petite chaumière & lui coupa la langue. La pauvre Philomèle s'avisa de broder sur de la tapisserie des caractères, où elle expliquoit ses malheurs à Progné. Cette dernière dissimula jusqu'au tems de la fête de Cérès. Elle se mit à la tête des Bacchantes, vint délivrer sa sœur, & la ramena furtivement au Palais de Térée. Ensuite elle égorgea le jeune Itis, fils de Térée son mari, le coupa par morceaux, & le fit manger à son propre pere. Après ce barbare repas, elle presenta à Térée la tête de son enfant; Térée la voulant tuér est changé en huppe, Progné en hyrondelle, & Philomèle en rossignol; ce qui a fait dire aux Poëtes que ce petit chantre des forêts avoit toujours les accents plaintifs.

Integrat & Dulcis tristis Philomela querelas.

Apollodore prétend que ce fut Progné qui fut changée en rossignol, & Philomèle en hyrondelle.

(*b*) Nymphes des Valées.

(*c*) Nymphes des Forêts.

(*d*) Hommes jusqu'à la ceinture, ayant des pieds de chèvres.

42 *Le Zodiaque de la Vie humaine.*

du couchant & se rend à nos désirs; bannissons nos craintes, l'air est serain, & les astres Athlantides, (a) en paroissant sur notre horizon, nous annoncent une sûre navigation.

Quelle gloire peut-on aquérir par un repos tranquille? Jamais la nonchalance ne mérita des lauriers; ils ne sont réservés qu'au succès d'une noble entreprise. La fortune seconde le courage, & l'on voit rarement décerner à la timidité les honneurs du triomphe.

Peut-on s'épouvanter des vains aboyements des Monstres de Sylla. (b) Il est honteux que la vertu céde à de pareilles terreurs. Avançons, nous avons tardé trop long-tems, gagnons la pleine mer.

Le Roi tout-puissant, qui préside à l'Univers, qui d'un seul clin d'œil fixé le cours des astres, & donne le mouvement aux Globes lumineux, qui a créé tant d'espèces d'animaux pour habiter l'immense étendue de la terre, qui les a multipliés de tant de façons dans les impénétrables gouffres des mers, qui leur conserve la vie dans cet immense fluide, & qui a jugé à propos que de si vastes éléments ne suffisent pas pour privez de ces Colonies, n'a réservé la connoissance de la vérité qu'à l'homme seul,

(a) Astres, qui ne paroissent que dans le beau temps. On les a nommés Athlantides, parce qu'ils brillent du côté de l'Afrique, où se trouve le MONT-ATHLAS. C'est le nom d'un Roi de Mauritanie, savant Astronome; c'est pourquoi les Poëtes ont feint qu'il portoit le Ciel sur ses épaules.

(b) Gouffre de la Mer Méditerranée, qu'on prétend avoir été une belle Nymphé. La chute des eaux de la Mer, en se précipitant dans ce Gouffre, imite des aboyements de chiens, ce qui a fait feindre aux Poëtes qu'il y avoit des Monstres Marins en cet endroit. C'est un roc dans le Détrroit, appelé le FAR DE MESSINE, de la Côte de Calabre, très-dangereux aux Pilotes.

Incidet in scilicet cupiens uitare Caribdin.

seul, & la faculté de s'en exprimer est chez lui une noble distinction.

Les autres animaux, condamnez à un éternel silence, tournent du côté de la terre leurs stupides regards.

Ce Roi des animaux, seul muni de sa raison, les a tous soumis à sa puissance; les aigles, les tygres, & les colériques lyons, sont sujets à sa domination: les serpents armés d'un venin aussi exalté que celui de l'hydre de Lerne, (a) le craignent: cette énorme masse, qui flote sur les mers, la baleine, en un mot, perd ses forces devant lui.

Quelle confusion auroit régné sur la terre? Sans cette admirable subordination, ses entrailles condensées n'ayant pas ressenti le soc tranchant des charuës, n'eussent pu produire les riches dons de Cérès.

C'éroit à l'homme qu'éroit réservé la production des loix destinées à la conservation des Etats; il devoit marquer sa reconnaissance aux célestes Divinités, par des Temples; l'innombrable invention des arts lui éroit dûe: il est le fatal inventeur de ces horribles machines, (b) qui par leurs éclats & leur rapidité imitent la foudre, autant que par le vomissement des feux dont elles se dégagent, & qui font voler le plomb, quoiqu'inanimé, dans des espaces immenses; les tours les plus fortes, les murailles les plus élevées, succombent sous leurs efforts & sont réduites en poudre; les mugissements affreux que jettent ces foudroyantes machines, imitent de loin les coups du tonnerre.

O vous! fabuleuses Divinités, eussiez-vous résisté aux géants, (c) si quand ils vous attaquèrent

(a) Serpent aquatique, tué par Hercule dans les marais de Lerne. (b) Canons,

(c) On feint que les Géants entassèrent autrefois Montagnes sur Montagnes, pour escalader le Ciel & en chasser Jupiter. Cette Fable me paroit avoir été ajustée sur la Tour de Babylone.

24 *Le Zodiaque de la Vie humaine.*

rent dans les Champs Macédoniens , ils avoient été munis d'armes aussi redoutables ? La navigation a été découverte ; on a osé traverser les mers , & l'on peut se transporter aux extrémités de l'Univers ; les vents même sont destinés à servir l'homme , & le transportent depuis les païs , sur lesquels le soleil jette les premiers regards , jusqu'aux lieux où il précipite sa rapide course dans le vaste Ocean ; depuis les lieux que l'étoile du Nord éclaire , jusqu'à l'autre Pôle , qui est habité par des peuples dont la tête semble se précipiter en bas , & dont les traces des pieds (a) sont opposées aux nôtres.

Malgré cet esprit inventeur , malgré la fougue de son imagination , qui le fait croire issu d'une semence divine , il ne sçait pas encore , il ne veut pas sçavoir (chose étonnante ! crime horrible ! qui dévroit être expié par une hécatombe) (b) de quelle façon il doit vivre , & ce qu'il doit éviter ou suivre.

O ! mortels aveugles , quelles épaisses ténèbres vous environnent ! O ! esprits concentrez dans le tourbillon de la folie , vous marchez dans des déserts sans trouver de route marquée.

Il a été acordé à peu de gens de connoître le chemin qui conduit au souverain bien. La science du Droit , quoique tissuée de détours & de subtilitez , ne nous enseigne rien de pareil ; l'art de chasser les maladies du corps se trouve sans effet contre cette maladie de l'esprit , & l'on consulteroit en vain le Rhéteur & le Grammaire , sans en tirer aucune connoissance.

La seule sagesse nous découvre ce grand mystère ;

(a) Antipodes ; on a prétendu que Péquin , Capitale de la Chine , servoit à Paris d'Antipodes.

(b) Du mot Grec *εκτεμένη* , ou *εκτενή* , qui veut dire *éxtrem* , ce qui a fait qu'on a ainsi nommé un sacrifice de cent bœufs.

cette seule vertu mérite donc à juste titre, le nom de conductrice & de maîtresse des hommes.

Si Dieu m'a donné cette vertu, & qu'avant la fin du jour les trois Scours ne tranchent pas le fil de mes destinées, je vais (comme je l'espére) ouvrir le temple du souverain bien : j'expliquerai par quels moyens on peut y parvenir ; je sens l'étendue de mon entreprise, le païs que je vais parcourir étant sans bornes.

La plus grande partie des hommes place cette félicité & lui donne pour tabernacle un vil coffre rempli des dons abondans de Plutus. (a)

D'autres, dont l'avarice est plus étendue, vouloient posséder autant d'or que le Pactole & le Tage (b) en entraînent dans leurs brillantes eaux ; quelques-uns placent leur chimérique félicité à posséder des champs, égaux en nombre aux cheveux qui ornent leurs têtes ; d'autres s'estimeroient au comble de leurs vœux, s'ils étoient servis par un bataillon d'esclaves, ou s'ils possédoient de grands troupeaux de bœufs ou de bêtes à laine, plus nombreux mille fois que ceux que conduisoit en pâture le fameux Polyphème (c) dans les Pa-cages de la Sicile, qui surpassaient ceux d'Aristée, & plus considérables encore que ceux qu'Her-cules Tyrinthien enleva des fameuses étable d'E-rythée. (d)

D'autres portent leurs souhaits jusqu'aux fruits des

(a) Dieu des richesses.

(b) Le Pactole, fleuve de Lydie, le Tage rivière d'Espagne, dans les sables desquels on trouve quelques petites parties de Mines d'or, charriées apparemment de quelques mines où ces fleuves ont passé.

(c) Fils de Neptune, l'un des Cyclopes à qui Ulysse creva l'œil, si l'on en croit Virgile. Ce Cyclope étoit fort riche en bestiaux. Les offres qu'il fait à Galatée justifient de ses possessions à cet égard.

(d) Isle de Chypre.

Tome I.

C

des Jardins d'Alcinoüs (a) & des Hespérides, (b) & voudroient des Palais incrustez du plus beau marbre de Numydie.

Voilà les objets ordinaires de la cupidité des hommes, ce sont ceux qu'une tendre mère demande aux Dieux, par les vœux les plus ardents, pour un fils qu'elle idolâtre.

Le vulgaire imbécile croit que le souverain bonheur consiste à posséder ces biens avec la dernière profusion. Quelle démence ! Les hommes ignorent quels hydres sont cachez sous ces fleurs apparentes, & combien ces roses sont accompagnées de mortelles épines : s'ils avoient examiné la conduite de celui qui veut devenir riche, ils auroient plaint son sort ; de combien de soins jour & nuit son ame n'est-elle pas enveloppée ?

Quels revers de l'inconstante fortune n'a-t'il pas à esfuyer, quelle foule de pensées diverses & souvent opposées ne l'agitent-elles pas ? Au milieu des douceurs du repas, la barbare avarice lui porte des coups acérez, (c) l'apétit sensuel semble banni des Palais des Princes ; on y quitte avec une précipitation inquiète des tables, où, quoique servies avec profusion, on n'a point de repos.

Une espérance incertaine du plus petit gain ; le croira-

(a) Roi des Phœques, dans l'Île qu'on nomme aujourd'hui CORFOU. Ce Prince étoit fils de Nausithoüs, & petit-fils de Neptune & de Péribée. Homère fait une grande description des Jardins d'Alcinoüs, où croissoient des fruits excellents, qui étoient renouvellez chaque mois de l'année, sans hyver.

(b) Jardins qui produisoient des Pommes d'or. Ils étoient gardez par un Dragon, qui ne dormoit point. Hercule le vainquit, pénétra dans l'intérieur de ces Jardins & cueilla de leurs fruits, ce qui fait qu'on dépeint l'Hercules Farnèze avec trois pommes d'or dans sa main.

(c) Terme étymologique, pris du Grec Αἰγίς, ou Αἰγάς, qui signifie pointe ; Aigies, Acier.

croira-t'on ! est cause de tout ce desordre ; la nuit , dispensatrice du repos pour les animaux les plus imbeciles , refuse à ces avares ses pavots , (a) les yeux inquiets de celui qui veut devenir riche , ne peuvent goûter les douceurs du sommeil ; nulle situation ne le rend tranquile ; il se roule dans un lit destiné au repos , avec autant d'efforts que Sysiphe (b) en emploie à rouler son énorme Rocher : il est agité par avance de ce qu'il doit faire avant le lever de l'aurore , & de ce qui doit l'occuper après que le soleil se sera précipité dans le sein de Thétis. (c)

Quels malheurs n'a-t'on pas à craindre pour la conservation de ces biens , après qu'on les a aquis !

Une

(a) Du Pavot se tire l'Opium , qui est une larme gommeuse qui sort d'elle - même , ou par incision , de la tête d'un Pavot qui croit en Grèce , au Royaume de Cambaye , ou aux environs du Caire en Egypte. Il est vrai que les naturels de ce Pais nous envoyent peu de cette larme gommeuse , qui est le véritable Opium , mais seulement le Méconium , qui est le suc , tiré , par expression , de ces mêmes têtes de Pavot , qu'ils laissent épaissir & l'enveloppent dans des feuilles pour le transport. C'est ce qui s'appelle improprement Opium , duquel se fait le LAUDANUM , avec l'eau de pluye & l'esprit de vin , qui le réduit en consistance d'extrait. C'est le plus certain Somnifére qu'ait aujourd'hui la Médecine ; ce qui a fait donner par les Poëtes , à la nuit , des Pavots pour attributs.

(b) Sysiphe , fils d'hole & d'Enareté , dont la punition est aux Enfers , de monter avec effort un Rocher au haut d'une Montagne , qui retombe sur le champ , pour l'expiation de son indiscretion , d'avoir découvert à Asopus que c'étoit Jupiter qui avoit enlevé sa fille Oegine. Nous nous étendrons ailleurs plus au long sur son compte.

(c) Déesse de la Mer , où les anciens croyoient que le soleil s'alloit précipiter , avant qu'on se fut étendu dans les découvertes du nouveau Monde. Elle est connue pour avoir donné la naissance à Achilles. Jupiter ne voulut jamais avoir de commerce avec elle , parce que les destins avoient prédit qu'il naîtroit d'elle un fils qui seroit plus grand que son pere. Ce fut donc Pelée qui l'épousa , & ce fut à leur noce que la discorde jeta cette Pomme d'or fatale , qui brouilla Junon , Pallas & Vénus , & occasiona la ruine de Troye.

C 2

Une maladie contagieuse & épidémique (*a*) fait périr les bêtes à laine : quel embarras pour le choix des pâtureages ! Un jour d'intempérie porte un dommage irréparable aux bêtes à cornes ; un cocomôme (*b*) de mauvaise foi, des Pastres (*c*) malicieux ravissent les espérances des troupeaux, les loups enlèvent les tendres agneaux, espoir futur de l'agrandissement du troupeau ; le soldat effréné dans un pillage égorgne les troupeaux ; murs, portes, barrières, rien ne résiste à son avidité ; les riches moissons sont en feu, & les présents de Bachus sont savagez par un fer destructeur ; enfin un débiteur infidèle emporte & confond dans son évasion Je capital & les intérêts.

Il n'est plus de bonne foi : la crainte des hauts Dieux est bannie du milieu des hommes.

O ! Jupiter, s'écrie-t'il, qui l'auroit crû ? quel autre que moi n'auroit pas été trompé ? la probité paroistsoit peinte sur le visage de ce fugitif ; de quels discours séduisants ne s'est pas servi ce trompeur ? non, la phisonomie la plus belle & l'extérieur le plus poli ne sont pas le vrai caractère de la probité.

Il faut se consoler. J'ai, poursuit-il, des ressources sûres ; un vaisseau richement chargé m'apporte, des confins du Pôle, les plus précieuses marchandises, l'encens, l'électre, (*d*) l'odoriférante

(*a*) Qui se gagne comme la peste, la petite vérole, qui paroissent extérieurement à la peau. Ces maladies s'appellent ÉPIDEMIQUES, du mot Grec Επιδημία.

(*b*) Conducteur de maison, de Οίκος, domus, MAISON ; & de Νόμος, Norma, RÈGLES ; celui qui a la conduite d'une maison.

(*c*) Bergers.

(*d*) Ambre. Il y en a de gris & de jaune ; le gris est en pâte sèche, dure, légère, qui se trouve en grosses pieces, flotantes sur les eaux, en plusieurs endroits de l'Océan.

Tense canelle , & tout ce que produit l'Arabie-Heureuse : les étoffes les plus précieuses de l'Inde vont enfin réparer mes pertes. Si pour comble de malheurs ce vaisseau alloit périr ; s'il étoit précipité dans les gouffres dévorans de Sylla , ou qu'il fût brisé contre les rochers du Promontoire Capharée , (4) à ce coup ma maison retentiroit de mes cris ; je me baignerois de mes larmes ; je ne rougirais pas de ressembler à une femme , par les démonstrations extérieures que je donnerais de mon desespoir.

Mais non , graces aux Dieux , tant que je vivrai , je ne manquerai pas de richesses ; le commerce du froment étant incertain , j'achèterai des olives , je ferai labourer un champ & l'ensemencera ; j'en recueillerai la moisson , je ferai construire une maison & planter des vignes. J'achèterai ceci , je vendrai cela ; je recevrai tel payement , & m'aquiterai.

Telle est une nombreuse assemblée , les yeux fixez sur un Théâtre , & dont les flots tumultueux , poussiez avec effort les uns sur les autres , semblent se replier sur eux-mêmes ; chaque particulier est affecté de passions différentes & d'atitudes diverses ; l'un aplaudit , l'autre frappe du pied ; la joie , le chagrin , la crainte , l'espérance , la colère , enfin toutes les passions se succèdent avec une continue alternative ; la mer n'est pas plus agitée , quand elle est livrée aux haleines des vents , que

écan. On prétend que ce n'est autre chose qu'un miel consolidé & endurci , qui tombe des roches qui sont au bord de la mer , dans lesquelles les Abeilles font leur miel. C'est la mer ou le soleil qui le durcit , & lui donne sa dernière élaboration. Quelques-uns regardent l'ambré comme une gomme minérale.

(4) Montagne d'Eubée , qui fait un Promontoire.

que n'est ce riche. C'est un véritable Ixion, (4) épris d'amour pour une fantastique nuée, dont le honteux acouplement donna la naissance aux dif-formes Centaures.

Jupiter, Pere & Roi des Dieux, a ordonné qu'en expiation de ce crime, il seroit pour jamais fixement attaché à une rouë, dont les rais sont des serpens, & il est perpétuellement tourmenté par sa volubile vicissitude.

Qu'est-ce que les richesses ? peut-on mieux représenter leur inconstance, qu'en les comparant à une nuée qui disparaît, change de forme & se disperse en fumée, si-tôt qu'elle reçoit la secouste d'un vent du Nord ? Ne croit-on pas quelquefois y aperçevoir des formes humaines ? Qui a-t'il de plus séduisant que le premier aspect du riche ? mais hélas ! on n'est à portée de juger de son bonheur qu'après qu'on ne le possède plus ; ce n'est qu'après la mort qu'on peut assûrer qu'on a été heureux. C'est un beau tableau, dont le revers est hydeux.

La fortune roule l'homme par un continual mouvement. Les serpents représentent les inquiétudes, dont il est sans cesse agité & qui lui rongent les entrailles. De deux choses l'une, ou le riche connaît le prix de ce qu'il possède, ou il n'en est pas persuadé ; s'il n'en est pas persuadé, à quoi l'aservent ses trésors ? il n'en peut recevoir ni bonne ni mauvaise impression : le voilà de niveau avec celui qui ne possède rien.

S'il connaît au contraire ce qui lui appartient, ou il en aime la possession, ou bien elle ne le touche pas ; s'il n'en est pas touché, de quoi lui sera cette possession ?

(4) Il fit mourir avec barbarie sa femme Déé, fille de Déjonée, qu'il avoit épousé, & voulut embrasser Junon. Jupiter lui substitua une nuée, duquel acouplement naquirent les Centaures, en punition de quoi il fut condamné à être éternellement tourné sur une rouë.

possession ? & quel plaisir peut-il ressentir d'une chose qui lui est indifferente & à laquelle il n'est pas plus sensible qu'un homme qui ne boit point de vin , le seroit à une grande quantité de cette liqueur ?

Si le riche au contraire est sensible à son prétendu bonheur , il donne tous ses soins à le conserver : pour y parvenir , quelle inquiétude , quel travail , quelle sollicitude ne ressent-il pas , par la crainte pré-voiante de tous les accidents qui peuvent arriver aux biens périssables qu'il possède ? Il est à la torture ; si quelque partie dépérît , quoiqu'il faille de nécessité que cela arrive , puisque rien ne peut demeurer long-tems dans un état constant , ses pertes seront d'autant plus fréquentes , que ses possessions seront plus étendues ; par conséquent ses soins & ses inquiétudes augmentent à mesure qu'il devient plus en état de faire des pertes .

Pour peu d'ailleurs qu'on veuille envisager combien sont fréquents les dangers qu'on peut effuyer sur la mer , quels périls ne rencontre-t'on pas sur terre , si on veut augmenter son patrimoine , tant de la part des brigans , habitans-vagabonds des forêts , que des Pirates , qui proscrits de tous lieux policez , n'ont d'autre domicile que les immenses mers ?

On sera mille fois échappé ; on est pris à la fin ! Sort affreux ! de cruels assassins livrent le cadavre du malheureux , qu'ils auront massacré , à la voracité des bêtes féroces ou des oiseaux carnassiers , ou l'on tombe dans un dur & honteux esclavage .

Celui-là , dont la téméraire audace l'aura tiré de ces dangers , n'a eu d'autre vuë , en aquérant des richesses , que celle d'être servi ou de commander .

Combien la qualité de maître va-t'elle lui coûter ? A peine est-il en sûreté à sa table ; dans son lit même , n'a-t'il pas à craindre le poison ? La main

main impie d'un esclave avide le surprend endormi & met fin, par sa mort, à ses inquiétudes.

C'est ordinairement la brebis la plus grasse qu'on choisit pour l'immoler, & c'est le plus bel arbre qu'on dépouille de ses fruits; c'est au vin le plus doux que les abeilles & les autres insectes s'attachent; ainsi celui qui a reçû du destin le plus de faveurs, a le plus de dangers & d'embûches à craindre.

Qu'on se rappelle l'histoire du Tyran de Syracuse, (a) & qu'on admire l'adresse dont il se servit pour sa sûreté. On le congratuloit sur sa félicité. On lui disoit, vous êtes bon, rien ne manque à votre bonheur; les boissons délicieuses, les metz exquis & succulents vous nourrissent; vous avez des esclaves sans nombre, le Sceptre enfin & le Diadème, qui sont l'objet de tant de souhaits, les perles, l'or, rien n'égale votre abondance.

Ah ! répondit ce Prince, vous ne voyez donc pas que ma tête à chaque instant est menacée de la chute de cette épée, qui n'est suspendue qu'à un crin délié & les richesses ont toujours été la proie de l'envie, & la plus noire jalouse n'est occupée qu'à détruire le meilleur & le plus heureux.

A ce prix, infortunez mortels, recherchez l'or, livrez vos coeurs aux cuisants éguillons des furies, afin de parvenir à vous précipitez avec plus de vîtesse dans les marais du Styx. (b) La ridicule folie de Mydas, qui reçût de Bachus le don de ce trompeur métal, doit vous servir d'exemple; c'étoit avec justice qu'Apollon lui mit des oreilles d'âne; ces malheureux ne tarda pas à se repentir de la prière inconsidérée qu'il avoit faite aux Dieux, qui lui accordèrent que tout ce qu'il toucheroit seroit converti en

OT-

(a) Ville de Sicile; île qui semble être poussée dans la Mer par l'Italie, qui est faite comme une botte, qui paroît la châsser du pied. Elle est recommandable pour avoir été la patrie d'Archimèdes.

(b) L'un des Fleuves des Enfers, qui coule & soudig d'un Rocher.

or. Il implorâ leur clémence par des vœux contraires, après qu'il eut ressenti que l'indiscretion de son souhait l'exposoit à périr par la faim.

Un sort pareil menace les avares, d'autant plus malheureux, qu'ils possèdent davantage, & que leurs besoins augmentent à proportion qu'ils accumulent de plus grandes richesses.

Ils sont autant de Tantales, brûlez de la soif la plus ardente au milieu des torrents. Malheureux que vous êtes, si l'abondance même étoit soumise à vos volontez, & qu'elle prit à tâche de combler vos desirs, lequel choisiriez-vous du nécessaire ou du superflu? Le dernier nuit, & le premier se possède aisement.

La nature nous a constituez de façon, que nous sommes plus tranquilles à mesure que nous scavons mieux nous contenter de peu, & c'est aller contre ses ordres que d'étendre ses desirs au-delà de la modération.

La table d'un riche est couverte de la dépouille onéreuse des forêts & des mers; toute espèce de volatilles, tout genre de quadrupèdes, & milles poissôns divers viennent s'y placer par l'art magique des richesses. Les vins les plus exquis de Falcône, & ceux des plus riches côteaux, sont prodigiez pour étancher sa soif. Je tombe dans l'étonnement, & je demande si ce gouffre va engloutir tant de metz? cela est contre la vrai-semblance; quand il en auroit le desir, il seroit dans l'impossibilité de le faire: si la nature bien-faisante n'avoit pas mis des bornes à sa cupidité, l'estomach ne pouvant soutenir une si grande abondance de nourritures, il en seroit suffoqué, & il iroit au tombeau plus que rassasié, accompagné d'une troupe d'esclaves rugissans. (4)

Ce

(4) C'étoit la coutume parmi les Romains de faire accompagner le cadavre d'un grand Seigneur par un grand nombre d'esclaves, qui le conduisoient au bucher. Certains peuples mêmes ont poussé la manie jusqu'à faire brûler vifs ces malheureux avec le corps de leur Maître.

Ce n'est qu'à l'intempérance & au trop de nourriture que les disciples d'Esculape (^a) doivent le besoin qu'on a d'eux ; c'est ce qui cause les vomissements & nous précipite dans la plus sale crapule ; c'est de-là que sont produites les fièvres de tant de sortes d'espèces ; c'est enfin du peu de sobriété que nos membres perclus nous deviennent inutiles.

Qui ne sait pas que l'intempérance est la cause de toutes les maladies, & que les dons de Bacchus pris sans modération, irritent les esprits & augmentent, au lieu d'étancher la soif dans nos entrailles ? la tempérance au contraire fait qu'on n'use que de peu de choses au milieu même de l'abondance ; c'est par ce moyen qu'avant le tems on n'abrége point le cours de sa vie, en imitant par une modération volontaire, la modération forcée du pauvre ; l'on sera donc content de porter comme lui un vêtement simple.

Que sera au riche d'être vêtu des habits les plus brillants, de la pourpre, & de la broderie, de porter une chemise du plus fin lin, les martres,

&

(a) Fils d'Apollon & de Coronis, a été le plus célèbre Médecin de l'antiquité. Il peut même être regardé comme le premier qui se soit mêlé avec dignité de cet art. Les Poètes ont feint qu'Esculape étoit fils d'Apollon, qui, comme Phœbus, est Dieu de la lumière & du jour, parce que c'est le soleil qui fait croître les Plantes médicinales, aussi-bien que toutes les autres productions de la nature. Ils font Esculape fils de ce Dieu, pour désigner qu'il faut nécessairement qu'un Médecin soit grand Physicien avant de professer la Médecine, qu'il connoisse les trois Familles de la Nature, les MATERIAUX, VERTAUX, & ANIMAUX, & qu'il s'applique sur-tout à la découverte du principe général de toutes ces productions, dont le célèbre Hermès Trismégiste, nous parle, sous le nom de principe ou Mercure universel, susceptible d'identification à tous les Êtres, & capable de changer de modification aux différentes matières dans lesquelles il se rencontre, & avec lesquelles il s'assimile.

& les peaux d'animaux habitans du Nord ; en un mot les fourrures les plus précieuses ; les joyaux , les colliers de grand prix , destinez à parer la gorge des femmes , garantissent-ils mieux du froid qu'une laine grossière ? Une toille simple ne défend-elle pas aussi-bien des ardeurs du soleil , quand il est au Signe du Lyon (a) & de la Canicule , que les habits de soye les plus déliez.

Ah ! celui qui est orné de vêtemens somptueux , m'allez-vous dire , s'atire le respect ; il s'épargne la peine de saluér ; il croit assez faire , de payer d'une légère inclination de tête celui dont il est abordé.

Le peuple , me dira-t'on , se leve sur son passage ; on l'estime issu d'une race auguste. On pousse la crédulité jusqu'à le croire bon , prudent & digne des honneurs qu'on lui rend ; on se croirait injuste si on ne l'aimoit pas ; on est sur ses gardes , au contraire , & on n'a nulle confiance en celui qui est mal vêtu ; une troupe insolente lui impute , en riant , l'impression que les tems ont fait sur ses habits ; eut-il (continuera-t'on) en partage toute l'éloquence qu'Arpinas s'aquit dans toute l'Italie , quand la douce persuasion s'épancheroit de ses lèvres , comme de celles de ce fameux Orateur , (b) qui , quoiqu'il dût sa naissance à un simple artisan , fit jadis l'admiration de la sçavante Grèce ;

(a) Mois de Juillet.

(b) Démosthène , célèbre Orateur d'Athènes , fils d'un homme du même nom , & de Cléobule. Il fit connoître les talents qu'il avoit pour l'éloquence à l'âge de 17. ans , en plaidant contre ses Tuteurs , & les ayant fait condamner à lui restituer 30. talents , dont il ne voulut pas être payé. Il suça du poison , qu'il avoit dans une plume , quand Archias vint pour le prendre dans l'Isle de Célauria , de la part d'Antipater , héritier de la haine de Philipes & d'Alexandre , contre les Athéniens , & contre les Orateurs , qui avoient déclaré contre ces Princes.

36. *Le Zodiaque de la vie humaine.*

Grèce ; l'art des vers lui fût - il aussi familier qu'il coûtoit peu au fameux Virgile, (a) pût-il former des chants & des concerts aussi doux que ceux du fameux Homère le Lydien, (b) vous n'avez pas encore ce qu'il faut, lui dira-t'on, pour mettre vos talents en évidence ; vous êtes méprisé, sans examen, & l'on vous laisse inconnu dans les dernières places ; l'une & l'autre Vénus enfin ne vous sont pas favorables.

Tant de beaux vêtemens en imposent, comme s'il étoient toujouors destinez à couvrir la vertu ; si vous ne portez cette décoration extérieure, on infére mal de vos mœurs ; on vous refuse les égards & même le respect réciproque, que les hommes se doivent les uns aux autres, & qu'on ne peut pas même refuser au plus vil des esclaves ; vous perdez votre gloire, vous tombez dans le mépris ; jusqu'aux animaux, qu'on destine à la garde des Palais, semblent infectez de cette contagieuse mode & vous font ressentir l'impression que fait sur eux votre mauvaise mine.

Un domestique même, que vous aurez élevé dès l'enfance, s'il vous voit mal vêtu, par avareice, inférera de ce principe tous les autres vices ; il vous acusera de cruauté, d'orgueil, d'être sujet à l'ivresse & de manquer d'esprit.

(a) Fils d'un Potier d'Audes, dans le territoire de Manéhouë. Il composa ses Elogues à l'imitation de Théocrite ; ses Géorgiques à l'imitation d'Hésiode, & son Enéide à l'imitation d'Homère. Il mourut à 52. ans, & fut enterré à Naples. Voici son Epitaphe.

*Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet tunc Parthenope,
cecmi pascua, rura daces.*

(b) Poète Grèc, de son vrai nom appellé MELESIGENT. On prétend qu'il ne prit celui d'Homère, que parce qu'il devint aveugle. On croit qu'il fut si mal pourvu des biens de la fortune, qu'il fut obligé de mendier son pain. Il est Auteur de l'Iliade & de l'Odyssée. On n'a rien de certain sur sa patrie, puisque sept Villes se sont fait honneur de lui avoir donné la naissance.

Pourquoi 2

Pourquoi, fortune injuste ; s'écriera-t'il, ne m'avez-vous pas donné un autre Maître ? Me faudra-t'il long-tems encore porter les fers de celui-ci ?

Que de gens enlevent l'estime publique, qui n'ont pu se sauver d'être méprisez dans leur domestique.

Il n'en faut pas douter, si vous êtes courageux, juste, prudent, modeste, & que ces vertus soient couronnées par une grande science, quelque habit que vous portiez vous serez respecté, & personne, s'il est sensé, ne sera en droit de vous mépriser.

Vous donc qui êtes avides de réputation & de louanges & qui cherchez à aquérir l'amitié, suivez les traces de la vertu, & vous éloignez de celles des vices; soyez sur vos gardes, pour ne point donner de prise à la censure; ne faites rien qui puisse vous faire rougir; la vertu a cela de propre, qu'elle se fait respecter même par ses ennemis, sur-tout quand elle est sans tache; mais quel est celui qui peut atteindre à ce haut degré de perfection ? Quel est celui qui quelquefois ne s'écarte pas de ses traces & qui suit scrupuleusement ce raboteux sentier ? Personne n'étant parfait, celui-là est censé le meilleur, qui péche le moins & le plus rarement; un maintien modeste, des discours polis, font les frais extérieurs du gain de cette estime; la parole est une divinité à qui on rend une sorte de culte; le sage a par elle une force admirable; il commande & se rend maître de l'esprit & des passions; ces choses établissent une réputation plus sûre que les habillements; n'allez pas sur-tout, épris des beautez du visage d'un enfant, vous livrer à cet infâme penchant. (a)

Un tel amour est un crime que le sage doit fuir; car les enfans ne sont capables ni d'esprit ni de raisonnement, ni de discretion. Ah ! pétisse

(a) Ces préceptes sont plus d'usage en Italie, qu'en ce pays, plus septentrional.

risse quiconque ressent des flâmes si déraisonnables. Si les charmes d'une jolie personne ont scû vous engager ; c'est un malheur qui vous conduit, si elle est vertueuse, à vous soumettre aux loix du mariage ; si au contraire elle est Prêtresse de Vénus, vous trouverez l'Abesle de ce Temple sur vôtre chemin. Quelle démence de se mettre dans le cas de désirer & d'espérer ce qu'on nous refuse, tandis que cette maladie n'est pas assez incurable pour que la raison n'y apporte pas un prompt remede ! Les richesses sont désirables, afin qu'on soit plus en état d'aquérir la vertu ; les leçons ne s'aquièrent que par elles ; car il est de nécessité de donner des honoraires aux servants : une bibliotéque coûte, & il faut consacrer la plus grande partie de son tems à l'étude ; ce qu'on ne peut faire, quand une pressante pauvreté nous entraîne à des soins plus urgents & qu'on est obligé de se livrer à des affaires qui ne satisfont pas. Qu'il est difficile, & que peu de gens sont favorisez des Dicux au point de pouvoir s'élever d'un état rempant au comble de la vertu ; & qu'il est rare de voir les honneurs attribuez à celui qui sait suporter la pauvreté avec grandeur !

On doit avouët que des jours, passéz dans cet état, sont une mort perpétuelle. Quel mépris n'at-on pas à essuyer, si l'esprit ne goûte pas quelquefois une innocente volupté, & qu'il soit dans une agitation continue par des inquiétudes toujouors nouvelles & toujouors renaissantes ? Ne marcher enfin que sur les traces de la douleur, il vaut mille fois mieux traverser les marais du Styx & se livrer soi-même en pâture à Cerbère. (a) Quoi, jamais

(a) Chien à triple tête, gardien des Enfers. Quelques personnes se sont imaginé que ces trois têtes désignoient le passé, le présent, & l'avenir. On feint qu'il fut attaché par Hercules, pour marquer que les actions héroïques surmontent les âges & les tems, *Vivit post funera virtus*.

jamais ne pouvoir joüir d'un instant de prospérité, jamais ne goûter les délices d'une douce joye ! Car en effet, quels plaisirs, quelles consolations peut goûter le pauvre, qui ressent les plus pressants besoins. La nourriture, les habits, le logement, tout lui manque, à peine peut-il vivre : de quelle façon peut-il parvenir à goûter les douceurs de la vie ? C'est au seul riche qu'appartient cet état tranquile ; il abonde en toutes choses & il est en état d'ateindre à tout ce qu'il desire ; de tout tems rien n'a résisté à la force impérieuse des richesses ; elles sçavent aplanir les montagnes, éléver les valées ; & ce n'est que par elles que les grands goûtent les plaisirs.

Les chasses, de toutes espèces, dans lesquelles les cerfs les plus vîtes, les chévreuils les plus agiles, les renards les plus rusez, les lièvres les plus timides, cèdent à la course des chiens ; on choisit du vol ou de la pêche ; à ces plaisirs succèdent ceux de Vénus.

Comus (⁴) présente les viandes les plus exquises ; Bachus verse à pleines coupes les vins délicieux ; l'oisiveté, les jeux sont au commandement du riche ; les Spectacles, & la Musique enfin couronnent ses plaisirs ; il possède tout, & le doit à ses richesses.

Hélas ! on peut aisément se passer de ces grands avantages : celui qui brûle du désir de sçavoir peut aisément se priver de ces trompeuses faveurs ; s'il est ferme dans sa résolution, il vaincra les obstacles qui se présentent dans l'épineux sentier de la science ; un homme dans ces sentimens, quoique dépourvû de moyens pour parvenir au but qu'il se propose, tire parti de toutes ses ressources ; il engage maison, terre, meubles, rien enfin ne l'arrête : mais, va-t'on m'alléguer, de quoi vivra-t'il

(b) Dieu des Festins & de la bonne chére.

D 2

t'il après ? il va être réduit à une affreuse mandicité. Ne vaut-il pas mieux être pauvre, quand la science semble nous égaler aux Dieux, que de posséder sans elle les trésors des Rois de Perse. Ce n'est pas au jugement du vulgaire qu'il faut s'en tenir à cet égard ; on ne le trouveroit pas favoriser ce sentiment ; mais qui peut ignorer que ce même vulgaire n'a que des sensations aussi bornées que l'animal le plus imbécile, & que la connoissance du vrai lui est absolument étrangere ? C'est pour vous, ô Sages, que je parle ; souvenez-vous de ces préceptes ; rien n'est permanent que la solide vertu ; les richesses, la beauté, la force, les honneurs, tout pérît, la seule vertu n'a point de fin ; sur elle seule les revers d'une inconstante fortune n'ont point de droits, & jamais elle ne fut soumise à l'empire des tems.

Non, je n'ai jamais vu (& je ne le peux croire) qu'un sçavant soit péri par la faim ; je n'estime même pas possible qu'il ait été réduit à l'affreux état de mandier : sa vertu pare les coups que veut lui porter une fortune ennemie ; la doctrine enfin ne permet pas que ses nourrissons soient long-tems assujettis aux revers de cette capricieuse rivale ; elle leur fournit, au milieu même du naufrage, des secours inopinez, & les conduit à la nage au milieu des flots les plus irritez.

Avec la vertu on parcourt les deserts de l'Arabie ; (a) on n'est pas étranger chez les Ethiopiens basannez : (b) les barbares les plus cruels,

(a) Arabie Pétrée, qu'on croit être le lieu où habitèrent pendant 40. ans les Israélites, & où ils furent nourris par la Manne. C'est-là que sont scituez les Monts de Sinaï & d'Oreb.

(b) On feroit un volume de la relation de l'Ethyopie, de la Basse - Ethyopie sur - tout. Cette contrée est dans l'Afrique, dont la pointe forme les Caps Négre & de Boune-Espérance. Ce dernier est le plus fameux Promontoire du monde. C'est-là que les Vaisseaux, qu'on envoie aux Indes, viennent

éreux, (a) les Indiens, (b) tous semblent la respecter; ce n'est qu'avec son secours qu'on est en état de faire tête à la fortune, & de parvenir à un triomphe assuré après un combat douteux.

Que les dépenses cessent donc d'effrayer & qu'on n'épargne rien pour l'acquérir. S'il arrivoit qu'une fortune barbare nous eut refusé tous moyens de devenir savans, soyons bons, nous sommes assez heureux.

Qu'on fasse ses efforts pour jouir du moins de la conversation des savans, & qu'on mette à profit les paroles qu'ils laissent échaper; laissez aux riches le soin d'en recueillir davantage, s'ils le peuvent, & suporeez votre calamité d'un visage serein.

Si

viennent mouiller, se rafraîchir & passer la mauvaise saison. Le Cap de Bonne - Espérance appartient aux Hollandois. Il produit les plus beaux fruits du monde. Il y a des Mines de toutes espèces. Les originaires de ce pays sont noirs ou très-bâsanez. Ils n'ont d'autres ornements que des boyaux de bêtes qu'ils tuent, dont ils s'entortillent le col, les bras, les jambes, & tout le corps; ce qui fait que ces peuples ont une odeur insupportable. Ils couchent dans les campagnes, avec les bêtes féroces, comme lyons, tygres, &c. qui leur font rarement du mal, & qui dévoreroient les Européens. On les appelle communément CAFRES, ou HENTOTAS. Ces misérables font leurs meilleurs repas de charognes. Tout ce pays est partagé par la Ligne Equinoctiale.

(a) Autre Pays d'Afrique, le long de la Méditerranée, où est situé le Royaume de Fez, qui fait face à Cadix en Espagne, & qui en est séparé par ce qu'on appelle le Détrroit de Gibraltar. Alger, Tunis & Tripoli, sont gouvernez par des Beys, qui sont tributaires du Sultan des Turcs. C'est ce que nous appelons Echelles du Levant; & c'est où les Mâthurins vont racheter les Captifs. Ce Pays étoit la Lybie des anciens.

(b) L'Inde prend son nom du fleuve *Indus*; & c'est une des plus grandes Contrées du monde. Presque tous les Géographes, comme Baudrand, de Fer, de l'Isle, & autres, en donnent d'exactes descriptions. Je me contente de dire: en abrégé que le fleuve *Indus*, qui lui donne son nom, prend sa source d'une Montagne qui fait partie du Caucase.

D. 3

Si par malheur votre tempérament vous entraîne aux plaisirs, vous êtes perdu sans ressource; vous êtes dévoré de la cupidité des richesses. Pour les satisfaire, & pour vous guérir, écoutez les conseils salutaires de la raison; voici comme elle s'exprime.

La volupté est pernicieuse, elle ôte le jugement, elle émousse l'esprit, elle est l'antagoniste de la vertu, le poison des mœurs & la nourriture des vices; elle affaiblit le corps, débile les organes, détruit les sensations les plus délicates, & toujours suivie de l'amertume, elle entraîne à la suite tous les maux.

Tenez-vous-en à cet Oracle & le regardez comme infaillible; tout bien considéré, le pauvre n'a-t'il pas ses plaisirs, qui sont peut-être plus sensibles? Les divertissements flattent davantage, quand on en jouit plus rarement, & le plaisir est d'autant plus aimable, qu'il est plus attendu & qu'il est moins souvent à notre portée; c'est ainsi que les viandes doivent être assaisonnées par l'appétit, & le repos préparé par le travail, la soif rend délicieuse la boisson la plus commune, & le feu n'a jamais tant de charmes qu'après qu'on a ressenti le froid; le passage d'un trop grand chaud à un froid modéré, fait par la même raison un plaisir infini. Vénus redouble de charmes quand elle succéde à la continence; tout enfin puise de nouvelles forces dans ce qui lui est contraire.

Le riche ne veut rien souffrir, accoutumé qu'il est à un fluide de délices dans lequel il semble nager; il est obligé de chercher hors de chez lui, par caprice, les viandes les plus grossières, & de les faire succéder aux mets les plus exquis, qui lui sont devenus insipides pour en avoir fait un trop fréquent usage; rien par conséquent n'est doux qu'il n'ait son amertume & parvient tôt ou tard à lasser par l'usage trop souvent répété.

Les

Les choses qui nous sont étrangères, difficiles ou défendues, ont toujours eu sur nos sens un privilége assuré, & elles ont toujours remporté des avantages certains sur les choses permises; ce ne sont donc pas par conséquent les êtres qui nous satisfont par eux-mêmes, mais bien plutôt le désir que nous en ressentons; & c'est chez nous & non chez eux que se trouve la source de nos contentements.

Tout ce qui plaît a des prérogatives certaines pour être aimable. Ce n'est pas aux viandes exquises qu'on présente à un malade, qu'il faut s'en prendre s'il ne les goûte pas; elles ont leur goût ordinaire; mais plutôt à la fièvre qui lui a enlevé l'appétit; il en est de même d'un vin délicieux qu'on présenteroit à celui qui n'en boit pas.

De-là naissent les différents sentiments pour les différents mets: la Musique, le jeu, les ruelles; chaque amusement enfin a ses spectateurs: dans l'amour même il y a plusieurs classes; l'un recherche avec avidité la Vénus Antiphysique, (a) l'autre convoite les charmes naissants d'une jeune beauté, à laquelle un troisième préfère des traits agonisants, & s'Imagine trouver dans des restes, qui lui paroissent précieux, d'inimitables nouveautés.

C'est dans l'âme même qu'est le trésor des plaisirs, & non dans les objets qu'on se propose: par cette même raison le pauvre en est capable comme le riche; si le premier peut être plus satisfait du peu, que le dernier n'est content du superflu, souvent le riche aquiert à grands frais ce qui ne couté rien au pauvre: le frugal repas d'un

(a) Terme composé des deux mots Grecs, *avti*, & de *επι*. *επινοεστις Natura*, nature contre nature. Crime qui a atiré le feu du Ciel sur Sodome & Gomorthe.

d'un matelot ou d'un bucheron l'emporte de bien loin sur les festins des Rois ; la seule volupté qui soit permise, est celle qui ne porte pas de préjugé & qui ne s'écarte jamais des règles des bonnes mœurs.

On n'est donc heureux qu'à proportion qu'on souhaite moins & qu'on sçait soumettre ses désirs à ses facultez ; par ce moyen on ne risque point d'être trompé par de vaines espérances, & l'on s'épargne les cruels soucis qui accompagnent toujours les souhaits illimités.

C'est par ce frein qu'on parvient à mépriser les richesses, dont nous n'avons besoin qu'autant que nos désirs sont sans bornes, & que nous ne sçavons pas nous renfermer dans l'étroite sphère de la médiocrité.

Le bonheur consiste à se contenter de peu & même de ce qu'on a : quand on s'écarte de cette route, rien n'est sacré. La prospérité est mère de l'orgueil : elle nous fait mépriser les hommes : elle nous amölit & nous arrache des devoirs indispensables, dont nous sommes tenus envers les Dieux.

La vertu incompatible est forcée de nous abandonner ; car en effet, qu'est-il de plus rare qu'un riche vertueux ?

O ! louable & désirable pauvreté ! O ! présence des Dieux, dont on ne connaît pas le mérite ; c'est vous qui êtes gardienne de la vertu, l'assuré rempart de la pudeur, l'obstacle de la luxure & la sûreté de la vie. Ce n'est qu'à vous qu'il est permis de mépriser une fortune contraire, de braver la fureur des vents & la rage des vagues insensées. Vous vous tenez à couvert sous le chaume rustique & ne perdez jamais de vuë le rivage ; les éclats du tonnerre frapent toujours les sommets des montagnes les plus élevées, & les plus grands ormes sont les plus exposés aux secousses des vents.

Une

Une condition médiocre n'est pas sujette aux grands revers, & rarement la foudre tombe-t-elle dans les vallées : les petites herbes restent immobiles au milieu d'une forêt agitée, & jouissent d'une paix tranquille à l'abri des pins les plus orgueilleux.

Anaxagore, (a) Démocrite, (b) & tant d'autres, dont la sagesse a éclaté dans l'Univers, ont eu pour l'or & l'argent un généreux mépris : ils avoient senti de quels maux les richesses sont inseparables : ils ont trouvé le parfait bien dans ce qui est exempt d'inquiétudes, & ils ont évité par cette conduite d'être entraînez dans le gouffre où le vulgaire se précipite.

Fabricius, (c) Caton, (d) Curius* (e) avoient-ils

(a) Philosophe, fils d'Eubule, natif de la Ville de Clazoméne ; son système a pu donner lieu à celui de Descartes, au sujet des atomes. Il pensoit que la Lune étoit habitée. C'est peut-être lui qui a été cause que le célèbre M. de Fontenelle nous a donné sa *Pluralité des Mondes*. Bon mot de ce Philosophe.

On lui reprochoit de mépriser sa patrie. Il répondit, en montrant le Ciel, qu'il l'aimoit infiniment. Il n'admettoit qu'une Divinité, ce qui de son tems lui attira sans doute bien de pieux ennemis. Il a eu l'honneur d'avoir parmi ses disciples, Socrate le Philosophe, Euripide le Poète Tragique, & Pericles, grand Capitaine Athénien & bon Orateur. On peut dire de lui ce qu'on a dit du grand Condé ; Anaxagore eut trois célèbres disciples, & le grand Condé eut trois de ses Pages qui devinrent Maréchaux de France.

(b) Philosophe natif d'Abdéra, & grand voyageur. Il pénétra jusques dans les Indes, pour y consulter les Gymnosophistes qui étoient nuds. Il riait de toutes les folies des hommes ; en cela contraire à Héraclite, qui pleuroit de désespoir. Gymnosophiste est tiré des mots Grecs γυμνος, *Nudus*, nud, & de σοφος, *Sapiens*, Sage nud.

(c) fut plusieurs fois Consul, & méprisa si fort les richesses, que le Sénat de Rome fut obligé de pourvoir aux frais de ses funérailles.

(d) Il paroit que le Poète veut parler ici de Caton le Censeur

46 *Le Zodiaque de la vie humaine.*

ils les mêmes passions, que ressent le commun des hommes ignorants ? Repassez dans votre mémoire ces grands modèles ; c'est par de pareils exemples que vous trouverez les biens parfaits. Combien de fois Quintius a-t'il porté au Capitole les Enseignes ennemis ? Quelle violence ne falloit-il pas lui faire pour l'arracher de la charuë & lui présenter les faiseaux du Consulat & le commandement des armées ? Il leur préféroit le hoïau rustique ; une simple cabanne renfermoit ces grands hommes, & les fruits les plus grossiers étoient leurs nourriture.

Les délices & les Palais semblent ne produire aujourd'hui que des embrions (a) ou des hommes effeminez.

Ecoutez donc, mortels, & sortez des épaisse ténèbres dont vous êtes environnez ; déssilez vos yeux, fixez vos regards, découvrez le précipice où vous conduit votre aveuglement.

Vous êtes semblables aux Dieux par la raison, c'est à elle que vous devez l'Empire du monde ; que ce soit donc elle & non l'erreur qui vous conduise. Proposez-vous une fin dans vos entreprises, que les mets, capables d'apaiser la faim, vous satisfassent ;

Censeur, & non pas de Caton d'Utique, neveu du premier, attendu que le Censeur a marqué une grande opposition au luxe. On lui attribuë trois bons mots. Il disoit qu'il se repentoit de trois choses, d'avoir dit son secret à sa femme, d'avoir passé un jour de sa vie sans rien apprendre, & d'avoir voyagé par eau, quand il l'auroit pu faire par terre.

* (a) C'est celui, surnommé Dentatus. Il fut trouvé par les Ambassadeurs des Samnites, qu'il cuisoit pour sa nourriture des raves dans un pot de terre, après avoir eu les honneurs du triomphe.

(a) Terme tiré du Grec, Εμβογ ; petit enfant, qui commence à se former dans le ventre de sa mère, du Verbe Εγενω, pulluler, grouiller.

risfassent ; que l'habit suffisant à vous garantir de l'intempérie de l'air vous contente ; comptez avoir assez dormi quand vous vous êtes délassé : ces trois choses sont seulement nécessaires , puisque nos corps en ont besoin , & qu'ils ne sont pêtris que d'un corruptible limon ; il n'en faut user que pour prévenir les maladies ; par cette modération on parvient à se passer des remèdes de Galien : (a) la nature marâtre ne nous en fournit que trop : la luxure ne doit ses forces qu'aux viandes dont on fait un usage immodéré ; la délicatesse des habilements même y contribuë.

N'allez pas tomber dans l'inconvénient d'imiter celui qui s'aperçoit à peine qu'il ait vécu , & qui passe sa vie dans une léthargie (b) continue ; il semble s'ôter l'usage des yeux par un sommeil auquel il est presque toujours livré.

Heureux mille fois celui qui ayant apris à se contenter d'une médiocrité desirable , ne s'établit point de vaines espérances de posséder les choses qui sont hors de sa portée. Il ne craint point la barbare férocité des Parques , (c) & les droits qu'ils ont sur les hommes ne l'effrayent pas , parce qu'il a envisagé

(a) Célèbre Médecin de la Ville de Pergame en Italie.

(b) Terme tiré de *ληθαγγος* , personne qui oublie , parce que le propre de cette maladie est de faire oublier ce qu'on a fait.

Crispin & Lisette , dans la Comédie du Légataire du célèbre Poète Mr. Rénard , alléguent à l'oncle Légataire , que c'est sa léthargie qui lui a fait oublier les articles insérez dans son testament. C'est peut-être ce qui a donné le nom de *L E T H A*' au Fleuve d'Oubli de Enfers ,

(c) Cloto , Lachesis , & *Ἄτερπος* , trois sœurs , filles de la nuit & du cahos. La plus jeune filoit la vie des hommes ; la seconde , plus âgée , tournoit le fil sur le fuseau ; & la troisième , déjà vieille , en le coupant , donnoit la mort. Allégorie Mystique , qui représente l'enfance , l'âge mûr , & la vieillesse .

sagé par avance & d'un coup d'œil le court espace de la vie humaine.

Tout ce qui existe sur la terre lui paraît frivole ; accoutumé qu'il est à n'être pas plus abattu de l'adversité , qu'ennorguëilli de la prospérité , il méprise les fureurs du Styx , & la justice de Miuos (a) ne l'épouvante pas ; il s'attend à recevoir enfin tout ce que le destin lui prépare.

Quand on se laisse conduire par les sens , & qu'on n'est touché que des impressions présentes , on n'a pas les vœus plus étendus que les animaux , & l'on est réduit , pour ainsi dire , comme eux au seul instinct.

Autant l'esprit est préférable au corps , autant la réflexion , qui en émane , est supérieure aux sens charnels & grossiers.

Les richesses cessent donc d'être de biens véritables , puisqu'elles ne sont destinées à d'autres usages qu'à la satisfaction des sens matériels , & que toute leur puissance ne peut nous rendre meilleurs.

Qui peut donc les regarder comme le souverain bien ? C'est se mettre de niveau avec les animaux , que de placer son bonheur dans une possession abondante , d'étendre ses désirs au-delà de leurs justes bornes , & leur donner des limites différentes de celles des besoins de la vie ; ce qui est au-delà doit être abandonné aux insensés.

Les amas & les magazins remplis de blé , deviennent superflus à celui qui sait qu'une simple mesure lui suffit ; c'est par la même raison qu'on ne doit pas s'inquiéter de posséder d'abondants celliers , remplis de vin , pourvu qu'on en ait suffisamment pour son usage. Si l'on est favorisé de

(a) L'un des Judges des Enfers , fils de Jupiter , métamorphosé en taureau , & d'Europe sœur de Cadmus. Il a été premier Roi de Crète. Les Poètes en ont fait un Juge des Enfers , par rapport à son équité.

Plutus

Placés & de l'abondance , & qu'un aveugle destin nous comble de richesses ; quel usage en faut-il faire ? comment éviter le dangereux écuëil de se pervertir en les possédant , & n'être pas entraîné par le torrent de la folie , qui semble inséparable de leur possession ?

Parlez , expliquez-vous ; êtes-vous instruit ? De quel discernement ne doit-on pas être capable au milieu de l'abondance ? Hélas ! le seul sage en sçait user.

Tous ceux à qui la nature avoit donné des forces peu communes ont été trompés par ces présents. Les Mylons , (a) les Hercules en font foi. (b) La beauté n'a pas été moins dangereuse. Les Laïs , (c) les Phrynés , * (d) les Narcisses † (e) en sont

(a) Athlette d'une force extraordinaire. Il apporta un bœuf aux Jeux Olympiques , qu'il tua d'un coup de poing. Il se prit les mains dans un arbre , qu'on avoit commencé de fendre , & fut dévoré par les bêtes féroces. La Ville de Crotone produisoit des gens aussi forts , que la Ville de Sybaris en produisoit d'estéminez.

(b) Hercules pérît par un trait de jaloufie de sa femme Déjanire , qui ayant appris qu'Hercules éroit amoureux d'Iole , lui envoya la chemise du Centaure Nesse , qui éroit empoussonnée , pour avoir été trempée dans le sang de ce Centaure , attendu qu'il avoit été blessé d'une flèche d'Hercules , qui avoit été trempée dans le sang de l'Hydre de Lerne. Ces flèches redoutables furent portées au Siège de Troye , après la mort d'Hercules , par Philoctète.

M. Rousseau réfute , en badinant , ce sentiment.

*Ce ne fut point la robe de Nessus ,
Qui consuma l'amoureux fils d'Alcméone ;
Ce fut le feu de cent baisers reçus , &c.*

(c) Fameuse Courtisane , qui fit commerce de ses charmes à Corinthe. Démostène voulut suivre le torrent de ses amants. Sa réthorique ne fut pas persuasive auprès de cette belle interressée. Elle lui demanda une grosse somme d'argent , ce qui occasionna ce bon mot en réponse de sa part : *Tanti peniters non emo.* Cette même Laïs devint amoureuse d'un jeune Thessalien , qu'elle suivit au Camp d'Alexandre. Elle fut assassinée dans un Temple de Vénus , par des femmes jalouses de se voir effacées par elle.

* (d) Cé-

sont un triste exemple. Les talents de l'éloquence n'ont pas eu un plus heureux sort. Quelles persécutions n'ont pas souffert les Cicerons, les Démosthènes ? Mille autres qualitez enfin ont été pernicieuses à ceux qui en étoient doüez.

Quels généreux efforts ne doit-on pas faire pour être en garde contre l'avarice ? Erynnis, (a) la cruelle Erynnis, n'est pas si dangereuse que cette passion, que les Dieux punissent aux enfers, en étanchant sa soif insatiable des eaux du bourbeux Achéron dont elle a pris naissance.

Qu'elle soit sans cesse poursuivie par les flambeaux des Furies, (b) qui brûlent d'un feu obscur, qui n'éclaire jamais le triste séjour des ombres ; qu'elle soit toujours environnée des menaçants objets de mille serpents vénéneux ; & que semblable aux implacables Euménides, toujours avides de sang humain, un souhait en entraîne un autre.

Non, rien n'est sacré pour ceux qui sont tourmentez de cette fureur, les vases, les ornements des

*(a) C'étoit une Courtisane, qui offrit de faire rebâtrir à ses dépends les Murailles de Thèbes, aux conditions qu'on y mettroit cette Inscription, *ALEXANDER DIRUIT SED AMICA PHRYNE REFECIT.* Les Thébains sentirent la tache que leur feroit cette Inscription, & ne voulurent point consentir à cette reconstruction. C'est une chose étrange que l'amour-propre. Cette citation en fait foi.

† (c) Jeune homme d'une grande beauté. On lui prédit qu'il vivroit long-tems, s'il ne se connoissoit pas. Il devint ambureux de lui-même, en se mirant dans une fontaine, qu'il ne quitta plus, charmé de sa propre Effigie. Il fut changé en une fleur, qui porte son nom. Que de Petits-Maitres, tant à la Cour qu'à la Ville, font, devant les miroirs, le personnage de Narcisse.

(a) Furie infernale, qui trouble l'esprit ; Démon des troubles & des Guerres Civiles, *Erynnis Civilis.*

(b) Aleston, Mégère, & Tysiphône ; la plupart du tems appellées Euménides, exécutrices des châtiments aux Enfers.

des Autels, tout ce qui est destiné au culte des Temples des hauts Dieux est exposé à son avidité.

C'est d'elle qu'une foule de maux prennent naissance, la discorde, le carnage, la trahison, les querelles, la fraude, la perte de la pudeur, le mépris des Dieux, le parjure, les divisions & les guerres. Peut-on suffire à les décrire?

On sent donc combien il est important d'éviter cette passion. Rien n'est plus contraire à l'humanité & ne caractérise davantage la basseur de l'âme; quand cette passion s'empare de celle d'une femme, d'un vieillard, ou d'un enfant, on en peut d'ordinaire inférer qu'ils sont fragiles, imbéciles & d'un petit entendement.

La prodigalité, qui est son contraire, quoique moins dangereuse, doit s'éviter avec soin, si on ne veut pas tomber dans le cas de convoiter la table d'autrui, après qu'on a follement dépensé son patrimoine.

C'est au milieu de ces deux extrémités que réside la vertu; c'est à ce centre qu'est fixée la demeure de la sagesse; c'est par elle que nous exerçons notre générosité, sans sortir des bornes de nos facultez.

Le meilleur emploi qu'on puisse faire des richesses, est d'en soulager les malheureux, en commençant par ceux que la liaison ou l'affinité a aprochez de nous. C'est s'aquiter d'un devoir auquel la nature nous a assujettis; c'est remplir les conditions de notre être; c'est enfin s'égaler aux Dieux, que de rendre l'espoir aux desespérés, de sourrir les pauvres & donner des secours aux misérables.

Rien ne nous gagne avec plus de rapidité l'amitié de tout le monde, & rien ne nous établit une si solide & si brillante réputation. C'est à de tels faits que plusieurs ont dû leur apothéose. (a) Encore

(a) Veut dire être mis au rang des Dieux, comme qui soit inter Dieos.

core une fois, c'est remplir les intentions de la nature que de secourir l'homme, qui est son plus parfait ouvrage ; les Ecoles des sages retentissent de ce précepte.

Oh tems ! oh mœurs ! La charité est éteinte ; le riche avare a les mains fermées, tandis qu'il posséde mille choses superflues & qui ne lui ont été données que pour exercer sa générosité ; mais hélas ! ses entrailles ne sont pas compatissantes, son cœur est d'airain, & il fait à peine une légère aumône à un mendiant, dont les pitoyables accents & les larmes ne le touchent que faiblement.

Il réserve sa fortune pour entretenir des bouffons, des Parasites, ou des gens qui ont l'intendance de ses plaisirs honteux, ou les personnes qui en sont le méprisable objet.

Un sçavant, ou un homme de mérite ne participent pas à sa capricieuse libéralité ; c'est même l'se couvrir à ses yeux d'une tache indélébile & d'un ridicule méprisable, que d'osier paroître auteur ou Poëte : il ne peut cependant ignorer que jamais les Muses n'eurent de coffre fort.

La passion des jeux de hazard engloutit ses richesses : qu'est-il de plus honteux que de perdre son bien, par un moyen & une convention dont il ne résulte nul honneur ? sont-ce-là les intentions de la divinité ?

C'est oublier les engagements qu'on prend en naissant, de se secourir mutuellement ; c'est perdre de vûe que nous sommes venus au monde nuds & que la même nudité nous doit suivre au tombeau.

Quelle démence peut faire croire que nous sommes les propriétaires des richesses ? Nous n'en sommes que les dispensateurs & les usufruitiers.

Après que l'infenal Nautonier (a) nous aura conduits au-delà du fleuve redoutable, par lequel les

(a) Caron, bâtelier des Enfers.

les Dieux craignent de jurer en vain, il faudra abandonner la possession de ces choses à de nouveaux successeurs.

Il faut donc les employer à l'usage auquel elles sont destinées, tandis que les Parques nous en laissent le tems.

Je crois avoir suffisamment prouvé que les richesses ne sont pas le souverain bien. Il est tems que ma Nacelle rentre dans le Port : la navigation a été longue & fatiguante; le vent du Midy rassemble les nuës & prépare un orage, qui veut dégorger dans la mer le tribut qu'il en a reçù; le retardement deviendroit dangereux : le perfide Orion (*a*) menace les Nautonniers ; gagnons le rivage, nous pourrons, après la tempête, tenter une navigation nouvelle, & nous éviterons les écueils par le secours de quelque Tryton (*b*) favorable.

(*a*) Signe Céleste. Voyez au Signe du Verseau.

(*b*) Homme marin, à moitié poisson..



34

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LES 9 U M E A U X.

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIEME.

L'Auteur ayant enseigné dans le second Livre que le souverain bien ne se trouve pas dans la possession des richesses, prouve, par ce troisième Chant, qu'il n'existe pas non plus dans la volupté; par le personnage d'Epicure, que l'Auteur fait intervenir, le dogme du souverain bien est établi dans la volupté. Il fait les objections des vertus & des vices, & nio les peines & les récompenses dues après la mort, selon le sentiment des Epicuriens, qui ne conviennent pas de l'immortalité de l'ame. Epicure agite ces questions sans les résoudre; il conduit ensuite l'Auteur, par une route large & fréquentée, à la vñë du Palais de Plutus. Ils parviennent enfin à une forêt très-agréable, où ils trouvent la volupté, ayant à sa droite Vénus & Cupidon, & à sa gauche la gourmandise, avec une troupe innombrable de gens déréglez & dissolus; mais à peine l'Auteur s'est-il éloigné un moment de cette troupe, que la vertu vient à sa rencontre, qui lui explique jusqu'à quel point le visage de la volupté est trompeur; elle l'avertit de son adresse feinte; elle lui conseille de se servir du frein de la raison, pour réprimer les passions immoderées de son ame. Pendant ce temps Epicure va rejoindre la volupté. Iris vient avertir la vertu des crimes des hommes, & elles s'élevent toutes deux vers les Cieux.

L'AVRORE, aux doigts de roses, paroît-
soit à peine sur son Char, atelé de quatre
Cœurs

Courtiers ; (a) les astres perdoient insensiblement leur vacillante lumiere , & sembloient s'évanoüir aux aproches de phœbus.

Le Globe du soleil sembloit partagé , une partie éclairoit encore les habitans antipodes , & l'autre s'élevoit par degréz sur nôtre hémisphère.

J'étois dans l'admiracion de voir des feux sortir du milieu des flots. Ces contraires doivent se détruire , me disois- je à moi-même ! Pourquoi les feux de Tytan (b) ne sont-ils pas éttints dans les eaux ?

(a) Les Poëtes dépeignoient l'Aurore , dans un Char atelé de quatre chevaux , aux doigts de roses. Ce terme désigne que c'est la fraicheur & la rosée , qui précéde le lever du Soleil , qui font éclorer les roses & autres fleurs. C'est dans ce tems qu'auonde ce Mercure , principe qui fertilise la terre ; ce qui a donné lieu à beaucoup de gens de faire bien des expériences inutiles sur les roses des deux Equinoxes.

(b) Est ici regardé comme le Soleil; La MYTHOLOGIE PAYENNE nous enseigne qu'il étoit frere de Saturne , & que l'un & l'autre étoient fils du Ciel. On ne finiroit pas , si l'on vouloit détailler ce que les Payens trouvoient de mystérieux dans cette Fable. Saturne a toujours été regardé comme le Pere des Dieux , & sur-tout des trois plus grands , Jupiter , Neptune & Pluton , qui divisèrent entr'eux trois la Monarchie de l'Univers. Quelques-uns ont regardé Saturne comme le tems qui dévore tout , Tempus edax ; d'autres , qui ont voulu rafiner , ont regardé Saturne comme l'antimoine & le plomb , & se sont fondez sur ce que le plomb étoit le premier des métaux , & qui , en prenant des degrés de perfection , parvenoit à la perfection royale de l'or. On a qu'à lire à ce sujet des milliers de volumes , on verra jusqu'à quel point ce sentiment a été poussé. Hormès a été le premier des anciens , Arnaud , de Villeneuve , Raymond , Lulle , le Trévitan , Zacharie , Flamel ; & mille autres Hermétiques , qui , en écrivant énigmatiquement , ont fait donner dans le travers , les gens même les plus sensés , dont le seul détail ferroit un ample Catalogue. Faisons ici une petite réflexion chimique , & disons qu'effectivement l'antimoine dévore tous les métaux , à l'exception de l'or. Les Latins l'ont appellé Stri-
bium. Il ne ressemble à l'or , qu'en ce qu'il ne se dissout bien radicalement qu'avec l'eau régale. Ces dissolutions sont cependant imparfaites , en ce qu'elles ne font que déchirer les parties

ceaux ? Il n'est donc pas composé de feu , ou le vugaire ignorant est dans l'erreur de croire qu'il se précipite dans l'Océan.

Je faisois de pareilles réflexions en marchant seul sur le rivage de la mer ; je rencontrais un vieillard , qui s'appuyoit sur un bâton d'étable , il étoit vêtu d'une robe blanche , dont la couleur étoit confondue avec une barbe qui lui couvroit toute la poitrine ; sa phisionomie étoit respectable , & ses cheveux blancs étoient tressés de festons de fleurs de diverses couleurs.

Nous nous aprochâmes , & nous nous fîmes un salut réciproque. Il me demanda où j'allois , qui j'étois , & voulut sçavoir mon nom. Je le satisfis , d'un ton qui marquoit ma modestie & la douce impression qu'avoit fait sur moi la personne vénérable.

Je lui fis à mon tour les mêmes questions , & fus surpris quand il m'aprit qu'il s'appelloit Epicure : (4) c'étoit effectivement lui - même.

Jamais

parties du métal , sans le liquéfier ou le réinceruder totalement , ce dont on s'aperçoit par la précipitation , qui fait retrouver tout le métal en poudre impalpables ou en parties intégrantes.

D'autres ont prétendu que ce qui avoit donné lieu à la Fable de Jupiter , qui coupa les génitoires de Saturne son pere & les jeta dans la mer , dont Vénus prit naissance , n'étoit autre chose que le plomb & l'étain sonnant , mêlez & travaillez avec le sel commun , qui produisoit le cuivre. On ne finiroit pas , si l'on vouloit rapporter tous les sentiments à cet égard ; il faudroit plusieurs gros volumes , & je n'ai dessein que de faire une note.

(4) Que n'auroit-on pas à dire de ce Philosophe , de sa personne , de ses mœurs , & de sa doctrine ? C'est le Philosophe le plus connu que nous ayons dans l'antiquité , & peut-être celui dont on a le plus mal interprété la Philosophie. Malgré tous les talents que j'ai admiré dans PALINGENIUS , il me paroît n'avoir saisi que l'écorce du système d'Epicure. Le langage qu'il lui fait tenir m'en est un sûr garant. Contentons -

Jamais un laboureur, qui auroit découvert un trésor dans les entrailles de la terre, ne fut plus charmé

sentons-nous de dire seulement son origine. M. Moréri nous dit qu'il étoit fils de Néocles & de Chérecrate. M. Bayle dit, **CHERESTRATA**. Ils conviennent l'un & l'autre qu'il étoit natif de Gargette ; qu'il fut élevé à Samos, & qu'il s'adonna à la Philosophie, après avoir lu Démocrite. On peut dire que ce Philosophe n'a jamais donné lieu au proverbe qui est dans la bouche du vulgaire, **POURCEAU D'EPICURE**, puisqu'il a toujours vécu avec beaucoup de tempérance. Il acheta un Jardin à Athènes où il érigea son Ecole. S. Jérôme le cite aux Chrétiens pour un modèle de continence ; & Sénèque, quoique Stoïcien, qui étoit de tous les Philosophes la secte la plus sévère, lui prodigue des éloges. Il mourut d'une rétention d'urine, après quatorze jours de douleurs, qu'il supporta avec une fermeté philosophique. Après avoir parlé en abrégé de la vie de ce Philosophe, je crois qu'il n'est pas inutile de parler de sa doctrine philosophique, & de celle de Lucrece, l'un de ses principaux sectateurs.

Commençons par Epicure. Le seul trait suivant va suffire pour dissuader ceux qui s'imaginent que ce Philosophe se livroit aux plus sales voluptez.

Il déclare dans son livre, **DU SOUVERAIN BIEN**, que sans les plaisirs des sens, on ne peut donner le nom de bien à quoi que ce soit. Ciceron le fait ainsi parler.

*Nec eisdem habes quod intelligamus bonum illud,
Destrahens eas voluptates qua sapore percipiuntur;
Destrahens eas etiam qua ardore & canibis;
Destrahens eas etiam qua ex formâ percipiuntur,
Oculis suaves motiones, sive qua alie voluptates.
In toto homine gignuntur quotibet è sensu.*

LIB. III. TUSCUL. Q. Q. PAG. CLV. INIT.

Mais on va le voir s'expliquer différemment, dans la Lettre qu'il écrit à son ami Ménécée.

Voluptates finem esse dicimus non aforum neque in fruenda voluptates positas dicimus, ut quidam ignorantes existimant. sed ut neque corpore doleamus neque animo perturbemus non enim potus, &c.

C'est seulement à une volupté sobre qu'il vise, qui consiste à ne ressentir ni douleur dans le corps ni trouble dans l'esprit, à laquelle volupté l'intempérance est un grand obstacle.

Lucrece, qui semble l'avoir copié, & qui a passé pour un Epicurien outré ; pour se donner plus de carrière, a d'abord imaginé l'âme mortelle, & dit en parlant d'elle :

Prateret

charmé que je le fus à cette découverte. Respectable vieillard, lui dis-je, que les Dieux favorissoient éternellement vos vœux, votre renommée répandue par toute la terre a publié que la sagesse vous avoit comblé de ses dons, acordez à mes instantes prières des préceptes salutaires; instruisez un jeune homme qui s'abandonne à vos conseils, si vous n'avez pas à mieux employer vos moments.

Nulle affaire ne me retient, me répondit-il, j'évite les soins & fuis le travail; j'ai coutume de me promener seul en ces lieux; j'y viens cueillir ces fleurs qui sont l'ornement de ma tête; je vais vous accorder ce que vous me demandez; les gens de mon âge n'ont rien de plus satisfaisant que la conversation; mais afin de n'être point interrompus, cherchons un lieu écarté: ce chêne que vous voyez près

de

*Prateres gigni pariter cum corpore & una.
Crescere sentimus pariter quo senscere mentem.
Ergo corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporis quoniam telis scitu quo laborat
Et quoniam mentem sanari corpus ut agrum
Cernimus, & scicti medicinâ posse videmus.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animam naturam.*

Dans un autre endroit, il continuë:

*Cum corpore fusa peribit
Dissolvisur interit ergo
Fessa fassisest.*

Voilà, selon Lucrece, l'âme détruite avec le corps; mais il va se démentir.

*Cedit item retro de terrâ quod fuit antea
In terras, & quod missum est ex aetheris oris
Id rursus Cœli relatum templâ receptant
Id rursus Cœli fulgentia templâ receptant.*

Voici donc un Philosophe Poète Epicurien, qui convient que la partie corporelle retourne en terre, & la spirituelle monte au Ciel. Quelle délusion chez la même personne! Ne pourroit-on pas dire que les passions de l'homme lui auroient dicté les premiers sentiments, & qu'une faine réflexion lui auroit fait écrire les derniers? D'ailleurs le seul nom d'Epicure fait son éloge; *Επίκουρος* veut dire **AUXILIATOR**, qui donne des secours ou de bons conseils.

de ces eaux nous fournira une ombre fraîche & délicieuse.

Nous nous assîmes, & d'une voix aussi douce que le néistar, il me parla de la sorte.

Oh ! jeune homme, quelque Divinité bienfaisante vous a conduit en ces lieux ; je vois que les destins veulent que vous soyiez initié dans les mystères secrets de la sagesse. Oh Dieux ! s'écria-t'il, dans quelles épaisse ténèbres le genre-humain n'est-il pas plongé ? sa plus considérable partie n'est pas des hommes, ce n'en sont que les simulacres, ce n'est qu'un très-petit nombre de gens qui mérite cette glorieuse qualité, & pour vous parler avec la sincérité que je me dois, le monde est le vase & l'antre de l'erreur.

Prêtez à mes discours une entière attention, si vous avez sincérement résolu de sortir des ténèbres du cahos ; il faut commencer par vous expliquer en quoi consiste le souverain bien.

Cette matière demande une examen particulier, & c'est de ce principe que la sagesse sort comme d'une source & nous désaltére par ses délicieux ruisseaux ; il n'a pas été donné à tous de pénétrer de si sublimes mystères ; le commun des hommes a toujours placé la félicité dans les richesses ou dans les honneurs ; leurs diverses affections partagent leurs désirs à l'une ou à l'autre de ces alternatives ; la seule volupté m'a paru renfermer ce souverain bien ; aussi est-ce à elle seule que je me consacre & à qui je sacrifice.

Je vais tâcher de me servir des arguments invincibles de la raison pour apuyer ce systhème, que j'envisage comme la fin & le but qu'on doit se proposer en tout.

C'est sans doute à la volupté (a) que les hommes

(a) Toute cette tirade philosophique de la volupté me paroit vraye & orthodoxe, jusqu'à l'endroit où il y a, mille gens déclarant & commentant.

mes sacrifient toutes leurs démarches ; ils y viennent, comme un archer s'éforce de conduire sa flèche au but où il la destine.

Quelle peut être, par exemple, l'idée de celui qui déchire les entrailles de la terre par le soc tranchant de la charuë ? Quel dessein anime celui qui garde de nombreux troupeaux ? Quel esprit enfin excite celui qui fait profession des armes ? Qui est celui qui s'évertueroit à l'étude des arts & des sciences ; si ce n'étoit la volupté, dont on se propose de jouir par ces différents moyens ? elle est sans doute le commencement, le milieu & la fin de tous ces travaux.

C'est ici où je vous prie d'apporter toute votre attention.

Tout travail s'entreprend par rapport à une fin ; si on ne se la proposoit pas, on mériteroit d'être regardé comme un insensé ; notre ame se fait une idée de volupté & agit en conséquence ; elle se prescrit une route pour y parvenir ; mais hélas ! après les démarches faites, on est souvent trompé dans ses espérances, & l'on ne porte un jugement sain des choses qu'après leur événement ; la volonté se détermine sur les principes de l'imagination ; elle s'y plaît & nous fait entreprendre un ouvrage, qui paroît d'autant plus doux, que le fruit qu'on espère d'en recueillir se masque sous la forme de la volupté, qui n'est autre chose que notre bien être, pour lequel la nature nous donne une pente douce & involontaire.

Mais comme les novices de ce système ont de la peine à ressentir la force des arguments de la raison, j'aurai recours aux exemples, pour mettre la vérité dans son plus grand jour.

Pourquoi la main endurcie du laboureur creuse-t-elle de profonds sillons dans la terre, sans que la chaleur la plus brûlante ni le froid le plus insupportable soient capables de le détourner de son entreprise ?

prise ? Quel motif peut déterminer le Nautonier téméraire à mépriser la rage des implacables mers ? leurs écuëils & leurs rochers menaçants, & la mort ; qui paroît s'y multiplier & paroître sous tant de formes différentes, rien ne l'arrête, il s'embarque & ne leur oppose que le foible préservatif du mât & de ses voiles.

Quel but en un mot peut avoir le soldat en s'exposant dans les Combats ? Sa barbare féroceur prend un plaisir cruel au son belliqueux des instruments de guerre ; Bellone, qui l'anime & l'agit, lui fait trouver une bruyante douceur aux hennissements des chevaux.

Pourquoi cet autre enfin pâlit-il dans une mer de papiers, & recherche-t'il jour & nuit des Livres de tant d'espèces différentes ? Qui peut l'entraîner & le livrer à un travail si pénible ? Quelle autre raison, sinon sa réputation ou l'intérêt, qui lui paroissent & ne le déterminent que sous la forme ou l'apparence de la volupté.

C'est effectivement elle seule qui nous flâne, les beaux arts cesseront d'avoir des charmes & périront sans le secours qu'ils empruntent d'elle ; les commencements paroissent hérissés d'épines & de difficultez nous rebuteroient, les milieux cesseront d'être intéressants, si la fin n'étoit masquée de l'apparence la plus douce de la volupté.

C'est par elle que les choses les plus honteuses sont vernies de l'extérieur de l'honnêteté, & c'est d'elle que le plus infâme commerce prend des raisons d'étonnements qui nous séduisent.

Les plaisirs les plus lascifs, aussi-bien que la vertu la plus austère, n'enchantent que par les aptitudes de la volupté, qui peut seule concilier ces oppositions.

C'est donc elle qui devient le mobile universel, & c'est d'elle qu'on reçoit l'impulsion involontaire ; les maux les plus affreux paroissent sous une

forme plaisante, l'austère vertu se déride à nos yeux, l'intérêt perd ce qu'il a de froid & ne conserve que les avantages de l'utile; tout emprunte d'elle une forme agréable; c'est à cette divinité qu'il appartient de faire le bonheur des Dieux mêmes.

Leurs besoins, s'ils en ont, sont remplis; leurs désirs sont comblés par ce seul moyen.

Mais, va-t'on m'aléguer, les Dieux abondent en toutes sortes de biens: qu'en résultera-t'il? ce n'est que le plaisir inéfable qu'ils goûtent qui les peut satisfaire, autrement ils seroient semblables, par leur insensibilité, à un bois inanimé qui seroit orné de perles Orientales, ou à des simulacres d'or ou d'argent, qui ne sentent aucun plaisir du prix de la matière précieuse, qui fait leur composition.

Joignez à cet argument que d'une cause parfaite il doit en résulter un effet rempli de perfections; si l'ame est bien disposée, ses spirituelles faulitez se complaisent au bien. Qui peut nier en pareil cas que la volupté ne soit le but que le principe se propose dans ses conséquences?

C'est ce rapport qui fait la source de la volupté. C'est par elle que les mélodieux concerts de la Musique ont des droits impérieux sur l'ouïe: les formes & les couleurs n'agissent que par elle sur la vue; les odeurs lui doivent le doux prurit qu'elles excitent dans notre odorat, & conséquemment des autres sens.

Ce n'est pas à Vénus que tous les animaux doivent leur naissance, c'est à la volupté, puisque le travail & les douleurs, qui sont ses contraires, ont moins de force que les plaisirs qu'elle prépare dans la génération.

Nous ne pouvons plus douter qu'elle ne soit le souverain bien; rien d'ailleurs ne prouve mieux l'excellence d'une chose que le mauvais de son

éposé. La nature , par son seul instinct , recherche avec empressement ce qui la flâne & fuit avec horreur ce qui peut lui nuire ou l'attrister ; peut-on se tromper en plaçant le souverain bien dans les choses recherchées par tous les animaux ? & que recherchent - ils avec plus d'avidité que ce qui les satisfait , qui n'est autre chose que la volupté ?

Mille gens déclament & tonnent , qu'il faut aquérir la vertu , par les sueurs & les travaux les plus pénibles , que notre vie est destinée à cette aquisition , & qu'il faut au contraire fuir la volupté , dont il se faut reserver la jouissance après notre mort , & que les Dieux nous destinent une félicité inexprimable pour prix de nos combats sur nous-mêmes : (a) cette promesse ne paroît pas s'accorder avec un sain raisonnement & semble être absolument vaine .

En effet , peut-on s'imaginer que les ames vivent après la destruction des corps , (b) qu'elles voltigent errantes sur les lacs du Tartare , & soient récompensées ou punies selon leurs mérites ? Il faut pour concevoir une semblable absurdité avoir le cerveau dérangé . Misérables que vous êtes ! de pareilles idées n'ont été forgées que par des esprits furieux & des devins insensés ; c'est la coutume de pareilles gens de debiter pareilles bâbelles , & c'est avec ces fictions qu'ils repaissent les ames foibles .

Ils ont inventé les sombres Royaumes du Styx , le Phlégeton embrasé de flâmes pétillantes , le chymérique chien à trois gueules ; la Tysiphone , redoutable par sa chevelure de serpents de diverses couleurs , les géants qui occupent de vastes espaces , par les énormes masses de leurs corps monstrueux . C'est dans ces lieux que les ombres existent

(a) C'est Epicure qui parle .

(b) Tout ce passage est d'une philosophie abominable , jusqu'à l'endroit où l'on trouve : *J'avoue que ces paroles .*

uent sans lumières, des foyers perpétuels y brûlent sans matière combustible, qui les nourrit & les embrase; le froid des hyvers y régne sans privation & sans saisons; la Nacelle de Caron n'étant composée d'aucun bois, est cependant gémisante, quand ce phantastique Nautonnier traverse les plus grandes ames. Sysiphe, fils d'Eole, y roule un énorme rocher; Tantale y meurt de soif au milieu des torrents d'eaux fugitives; les Daxaïdes tentent un vain travail en voulant remplir des vases percez, & mille autres chimères que les enfants auroient peine à croire.

Ces Royaumes ne doivent leur existence qu'aux fictions Poétiques, ou pour mieux dire n'existent que chez elles.

Oh Dieux! quelle plus grande marque peut-on donner de la petitesse de l'esprit humain, & quelle peine n'avons-nous pas pour les bagatelles merveilleuses? Pourquoi insensez que vous êtes! ajouter foi à de pareilles inventions, qui ne sont soutenues d'aucunes preuves & qui ne peuvent tomber sous les sens? Pourquoi s'allarmer de ces vaines frayeurs? C'est votre facile crédulité qui occasionne votre conviction.

C'est sur de pareilles chimères que les Prêtres fondent leur plus solide revenu; ce sont-là leurs lucratives tromperies. Dès l'instant que la vie nous quitte, il ne reste de nous qu'une vaine fumée, qui se dissipe dans les airs, après la destruction du concert organique des esprits animaux; nous ne sommes pas plus après notre mort que nous n'étions avant notre naissance, & l'humanité n'est composée que d'une complication d'infirmité, de fragilité, d'orgueil & d'audace.

C'est à cette envie que nous avons de ne pas nous manquer qu'est dûe l'invention d'une vie éternelle; cessez de viser au sort des Dieux, vile composition de bouë! Tout ce qui a eu commencé

meurt

ment doit avoir une fin, & tout ce qui est né doit mourir.

Les grandes Villes, les peuples entiers, les Royaumes immenses, les plus hautes montagnes, les fleuves les plus considérables, sont sujets à cette vicissitude; & vous par conséquent, oh mortels! qui n'êtes qu'une vile poussière.

De quelle étonnante confiance ne sont pas capables vos petits génies? C'est se travailler en vain que de chercher la vertu; c'est courir après des phantômes; c'est faire de beaux rêves & se forger des chimères & des illusions; quelle folie de préférer l'incertitude à la réalité, & d'abandonner les choses palpables & sensibles pour les douteuses; mais, comptez-vous pour rien, dira-t'on, ce qu'a de flâleur une grande renommée? Ce n'est rien, puis qu'après votre mort vous n'êtes rien; à quoi servira la réputation, si elle ne touche point les morts? Les pierres & les rochers, avec qui vous êtes de niveau en cette occasion, ressentent-ils les charmes de la réputation?

Jamais il n'y eut de plaisirs posthumes: il n'en est pas d'autres que ceux que vous goûtez pendant votre vie; puisqu'elle est si courte & d'une durée si incertaine, le Sage doit se livrer à la volupté de toutes ses forces & n'être point sensible aux revers de la fortune.

Il doit chercher à réparer, par ce qui pourra lui rester de douceurs, tout ce qui pourroit lui arriver d'amer & de facheux. Pour ne vous pas retenir plus long-tems dans le labyrinthe où vous êtes, oh jeune homme! nous vous exhortons de vous livrer aux plaisirs pendant que les destins vous emportent la faculté, & de donner tous vos soins à bannir de chez vous les idées lugubres & funestes.

J'avoué que ces paroles proférées par un vieillard, dont l'extérieur étoit si vénérable, firent quelque impression sur moi, quoiqu'il m'arracha avec barbarie:

F 3. des

• 66. *Le Zodiaque de la vie humaine.*
des espérances qui souvent avoient été le plus cher
objet de ma spéculation.

Je ne peux, lui dis-je, vous exprimer la vive
reconnaissance que j'ai du service que vous ve-
nez de me rendre, & je vous aurai une obligation
qui ne finira que quand je cesserai de voir la lumie-
re; vos paroles vont être gravées dans mon cœur.

Il me reste, poursuivis-je, un doute; c'est de sça-
voir non-seulement ce que vous faites; mais ce
qu'il faut que je fasse, & que vous m'enseignez par
quels moyens je peux parvenir à posséder cette vo-
lupté, que vous me vantez avec de si grands éloges à
Que je sache, s'il est possible, le chemin qui nous
y peut conduire.

Il en est un, poursuivit Epicure, court, large (a) &
facile à pratiquer, *la Reine Volupté* n'est pas loin
d'ici, si vous voulez suivre mes traces, vous pourrez
bientôt vous réjouir de l'avoir trouvée.

Après cet entretien, le vieillard se leva avec
effort; je le suivis dans un profond silence; nous
marchâmes dans des sentiers écartés. A peine
eûmes nous fait quelques pas, que nous aperçûmes
un Palais de petite structure. Je m'enquis de mon
conducteur à qui apartenoit cet édifice tout brillant
d'or, & quel étoit celui qui en étoit en possession?
C'est, me répondit-il, le Palais de Plutus, (b) des
gardes armez en défendent les aproches, &
s'oposent au passage de ceux qui voudroient y pénétrer,
à moins qu'on ne leur fasse de grandes sou-
missions, ou qu'on n'adoucisse leur férocité par des
présens.

Plutus lui-même réside dans cette Citadelle élé-
vée; il a trois filles qui couchent dans le même lit,
dont

(a) Pour désigner que la route du plaisir est la plus re-
cherchée, & qu'elle a le plus de séducteurs.

(b) Le Poète entend peut-être ici un coffre fort atendu.
La petite structure, & par les Gardes armez, les serrures.

dont voici les noms; *la sordide Luxure*, (a) *la Superbe revêtue d'atours orgueilleux*, (b) & *l'Ignorance*, dont *le visage audacieux semble bouffi de vain gloire*. (c)

Qui donc, lui dis-je, pourra nous introduire & nous faire pénétrer jusqu'au maître de ce Palais?

Il a, répondit le vieillard, trois escaves, par le ministère desquelles vous pourrez parvenir jusqu'à lui, *la Fortune*, *la Fraude*, & *l'Usure*. (d)

C'est sous leur conduite que vous pourrez vous ouvrir un facile chemin.

Mais, lui dis-je, je n'ai rien que je puisse donner, par conséquent je ne pourrois me confier avec assurance à des conductrices aussi intéressées; montrez-moi, je vous en conjure, un autre chemin. Nous nous détournâmes & descendîmes dans une profoade vallée, à laquelle conduisoit un chemin taillé dans le roc où nous n'aperçûmes aucune trace d'hommes.

Nous découvrîmes, chemin faisant, *le domicile de*

(a) Je ne crois pas qu'on puisse donner à la luxure une plus riche épithète que celle de sordide; ce qui quelquefois nous paroit le plus brillant, dans une beasté qui fait l'objet de toute notre tendresse dans l'âge critique des amours, ne sert souvent qu'à cacher un poison dont on ne ressent que trop les dangereux effets.

Beaucoup de gens conviendront en secret de ce que j'avance.

(b) En effet, qu'est-il de plus orgueilleux qu'un Petit-Maître, superbement décoré, qui descend d'un équipage, comblé de domestiques, avec une riche livrée. Cousez avec cet homme, vous ne trouvez qu'un symétrique étalage d'étoffes, portées avec ostentation, par un homme, qui, par ses étoarderries & sa suffisance, deshonneure l'humanité.

(c) Les ignorants semblent avoir des visages faits exprès pour en imposer aux honnêtes gens. Un demi-savant tranché, décide *ex Cibedra*, & sans apel.

(d) Il n'est presque point de fortune rapide qui n'ait été faite par ces deux dernières esclaves. Les fortunes légitimes sont plus lentes; & il faut, pour ainsi dire, plusieurs âges d'hommes pour les établir.

de la Pauprété. Un toît de chaume délabré couvroit ce petit édifice. Nous passâmes ouïre, & nous découvrîmes une vaste forêt.

Le bois, dit-il, que vous voyez, dont les arbres orgueilleux s'élèvent jusqu'aux astres, est la demeure de la Reine Volupté, par laquelle nous pouvons être heureux; mais nous n'en pouvons approcher qu'après nous être lavé les mains & la face; ainsi, autant que vous le pouvez, ornez-vous & vous rassérenez le visage; cette Déesse ne scauroit souffrir ni la mal-propreté ni les soucis cuisants.

Dans cet endroit un ruisseau couloit parmi de petits cailloux, & sembloit par son doux murmure inviter au sommeil. Je m'y lavai, selon l'instruction qui venoit de m'être donnée; j'arrangeai mes cheveux & donnai à mes habits toute la décence dont ils étoient capables. Je pris un air de gaieté, qui me fut inspiré par les ris & les jeux que j'aperçus, qui me marquèrent les aproches du séjour de la volupté.

Je m'avance avec joye, nous étions encore éloignez de la forêt, à la distance qu'une pierre chassée par une fronde pouvoit parcourir, quand nous entendîmes la douce mélodie du chant de mille oyseaux, qui par la confusion de leurs différents râmagés, formoient un rustique, mais agréable concert; les odeurs de mille fleurs, ou de simples diverses, composoient le plus délicieux des parfums; jamais l'Arabie-Heureuse, (a) qui produit l'encens consacré aux Dieux, n'a donné de production si flâteuse aux sens. Tout ce que produit l'Inde & les païs Méridionnaux ne pouvoit lui être comparé;

(a) Entre la Deserte & la Pétrière est une presqu'Isle, où est située Médine, célébre pour être la Cité de Mahomet. La Mecque lui fait de Port. Cette Contrée produit la myrrhe, l'encens, la gomme, la casse, la manne, le baume, & différents autres aromates.

paré ; la Sytie, recommandable par ses rameaux d'or, (a) ni le climat où Atlas porte sur ses robustes épaules le globe Céleste n'égaloient pas ces merveilles. Par tout les Satyres aux pieds de chêvres chantoient les feux qu'allumoient dans leurs coeurs les Nymphes & les Dryades; ils témoignoient leur allégresse, par leurs danses & les folâtres jeux qu'ils faisoient sur une pelouze émaillée de mille couleurs.

Une petite riviere, qui sembloit ralentir sa course, (b.) pour demeurer plus long-tems en ces beaux lieux, en faisoit l'enceinte : un cerf, poussé par la fureur des chiens & des chasseurs, auroit pu franchir ce fleuve charmant, d'un tivage à l'autre; sur un sable brillant rouloient des flots argentez, qui laisoient découvrir à travers leur limpidez des poissons revêtus d'écailles admirables, qui, animez de l'esprit de la divinité qui régnoit en ces lieux, folâtroient au gré de leurs desirs; des pins d'une hauteur prodigieuse, par leur arrangement simétrique, formoient une espèce de muraille à ces bocages enchantez.

Ces arbres sont chéris de Cybelle, (c) parce qu'ils renferment sous leur écorce un jeune homme

(a) Aparentement Eglé, Aréthuse & Hespéréthuse, nièces d'Atlas, filles d'Hesper son frere. On prétend qu'elles avoient un Verger qui produisoit des pommes d'or.

(b) Le fameux Poète latin, M. de Santeuil, s'est servi de cette expression, dans une Inscription sur la Pompe Notre-Dame. Il dit, en parlant de la Seine :

Et dulces nocte in nybe moras

Captus amore locis

Fons fteri gaudet qui modo flumen erat.

(c) Regardée comme femme de Saturne, & comme la terre. On la representoit couronnée de tours, ayant un nombre infini de mannelles, dans un char trainé par quatre animaux, représentant peut-être les quatre Elements, dont la terre est le plus grossier, & la matrice où se forment les productions des trois autres, avoit changé le jeune Atis en pin, après avoir aimé ce jeune homme.

me à qui cette Déesse prodigua ses bontez. Le cyprès, (a) chéri d'Apollon, élevoit sa tête sourcilleuse jusqu'aux nuës, le chêne de trois espèces, (b) l'orme, le platane, l'aulne, le noyer, le peuplier, le tilleul, le palmier, le sapin, le myrrhe, le hêtre, & mille autres, se disputoient la gloire de fournir de l'ombrage.

Ils étoient toujours verds, comme aux tems heureux du siècle d'or & du règne de Saturne; on y trouvoit de la vigne, des figuiers, aussi-bien que l'arbre consacré à Priape, (c) du lierre & des lauriers destinez à couronner les Poëtes; le meunier & le peuplier agréable à Hercules, le poirier, le saule, le prunier, le pâle buis, le néflier, l'olivier, le cérisier, le cormier & l'amandier, qui montre le premier ses fleurs, & mille autres.

On auroit aussi-tôt compté les grains de sable de la mer.

Nous traversâmes un pont, après lequel se rencontroit un vaste espace, où l'on trouvoit en parterre d'une admirable symétrie, émaillé par tout de mille fleurs différentes, entre lesquelles paroissent les roses blanches & rouges, les hyacinthes, les narcisses, les violettes, les lys, & l'immortel amaranthe, le thim, & mille autres fleurs odoriférentes, telles qu'elles croissent dans les bocages d'Idalie. (d) De tous côtés on respiroit.

(a) Cyparisse, jeune homme d'une grande beauté, qui avoit élevé un cerf qu'il tua imprudemment. Apollon, qui l'aimoit, le métamorphosa en cyprés.

(b) Chêne vert, chêne noir, & chêne blanc; en latin: *Quercus, robur, & ilex.*

(c) Obscène Divinité, fils de Bachus & de Vénus. On a prétendu nous faire entendre que de cet accouplement il ne pouvoit rien résulter que de honteux. Priape étoit dans les Jardins un espèce d'épouventail, qui empêchoit les oyseaux, & autres animaux, de manger les fruits. Cette Divinité étoit adorée à Lampsaque.

(d) Dans l'Isle de Cythère, Vénus avoit trois endreits principaux, Idalie, Paphos & Amathonte.

piroit les plus suaves odeurs ; mille espèces d'oiseaux faisoient retentir cette forêt charmante d'un murmure d'une flâteuse douceur , & mettoient l'air en mouvement par des sons différents.

Progné y regrétoit l'amour incestueux de son mari Térée ; la tendre Philomèle y déploroit son sort fatal , & celui du jeune Itis ; le perroquet , d'un goſier ingénieux , imitoit les sons de la voix humaine ; par tout les fontaines étoient bordées de fleurs , & rouloient leurs eaux sur un gravier doré. On n'y entendoit point la voix enrouée du sacrilége Lycaon (*4*) changé en loup , l'ours & le sanglier étoient bannis de ce séjour enchanté , aussi-bien que le serpent à langue dangereuse.

Les abeilles y remplissoient les champs d'un miel plus doux que l'ambrosie.

Ce lieu n'étoit peuplé que d'animaux , amateurs de la paix , comme de lièvres craintifs , de cerfs , de daims & de chèvreüils. Quoiqu'un printemps perpétuel régnât dans ce lieu de délices , cependant , chose admirable ! on n'y manquoit jamais des plus beaux fruits , abondante production de la riche automne. Le flambeau du jour sembloit être fixé au milieu de ces charmantes contrées , où la Déesse faisoit son domicile. Au centre de la forêt étoit une spacieuse campagne , tapissée de gazon odoriférants ; mille tables y étoient servies & chargées de mets exquis.

Il est tems , me dit Epicure , que nous réparions nos forces ; livrons-nous à ces mets qui nous sont destinez ; car il est défendu d'aborder à jeun la Déesse ; elle a en horreur la sobriété. Tout le monde peut , de quelques chitats qu'il arrive , prendre

(4) Cruel tyran d'Arcadie , qui assassinoit ceux qui le visstoient , fut changé en loup par Jupiter. Pour mieux désigner sa cruauté , cette Fable auroit pu être bâtie sur notre **NASUCMODONOSOR**.

prendre place à ces tables, qui doivent leur magnificence à la générosité de la Déesse. Ses Nymphes réparent à l'instant, par des mets nouveaux, ceux qui sont consommez. Nous mangeâmes & nous nous livrâmes aux dons de bacchus, de façon que nous eûmes de la peine à quitter les tables; nos libations furent fréquentes, & nos pas chancelants justifioient que nous étions en état décent pour aborder la Déesse.

Nous marchâmes du côté, où nous vîmes une troupe innombrable qui l'entouroit; des jeunes garçons, des enfans, des jeunes filles, & même des vieillards étoient livrez à des plaisirs qu'on n'auroit pas atendu qu'ils dussent goûter à leur âge.

A la droite de la Déesse étoit une femme d'une beauté ravissante, qui menoit par la main un jeune enfant, qui portoit sur son épaule un carquois rempli de flèches dangereuses; il étoit aveugle & nud, & ses aîles étoient peintes de différentes couleurs; il tenoit un arc dans sa main, & il étoit dans une perpétuelle action de s'en servir.

Cet enfant, quoiqu'aussi beau que le jour, avoit cependant quelque chose de cruel, & quoiqu'avéugle, ses coups étoient inévitables; presque tout le monde en étoit blessé: un trait succédoit à l'autre, avec tant de rapidité, qu'il auroit en peu de tems dépeuplé la Cour de la Déesse, si une certaine femme (a) charitable, touchée de ces maux, n'eut pas apporté les remèdes nécessaires pour en prévenir les suites facheuses; dès sorte qu'aussi-tôt qu'on se sentoit blessé, on avoit recours à ses salutaires remèdes; c'est par-là qu'on conservoit la vie, sans guérir de ses blessures.

A la gauche de la volupté étoit une autre femme, qui paroissoit avoir toujours des viandes dans la bouche, ses habits & ses mains en paroissent (a) La joissance.

soûillez;

souilliez, elle ne sembloit occupée d'autre soin que de satisfaire son apetit extraordinaire : elle vuidoit en un instant une coupe pleine de liqueur ; un jeune enfant marchoit avec elle, qui suportoit avec peine sa tête, de laquelle il faisoit des signes ; ses yeux paroissoient tournez, ses regards étoient indécis, & non fixes, & il ne pouvoit dormir, quoiqu'il parut acablé par les symptômes du sommeil.

L'une & l'autre ne devoient cet état qu'à l'usage immodéré du vin & des viandes ; alternative-
ment elle buvoit d'une sorte de liqueur & rendoit quelques sons enrouez d'un instrument de buis ; d'autres jouoient de differents instruments à cordes.

Orphée (*a*) paroissoit touché du regret de sa chère Euridice, qui étoit morte de la blessure dan-
gereuse de la dent d'un serpent ; il se plaignoit de la dureté des loix des sombres bords, & déploroit l'inutilité des peines qu'il s'étoit données pour la ramener à la lumiere.

Ses chants étoient si doux, que les rochers & les bêtes devenus sensibles, marchoient sur ses traces.

Arion, (*b*) suivi par des Dauphins, raconte son malheureux naufrage, & la perfidie des cruels Nautonniers qui l'avoient précipité dans la mer.

L'illustre

(*a*) Poète de Thrace. Il ne put retirer sa femme Euridi-
ce des Enters, qu'aux conditions qu'il ne retourneroit pas la tête en arrière, en la ramenant à la lumiere. L'inquiétude qu'il avoit qu'elle ne le suivit pas, le fit regarder derrière lui ; il ne put par conséquent exécuter les loix du Manoir té-
nébreux.

(*b*) Fameux joueur de luth, qui se trouva au Festin que Pé-
riandre, Tyrân de Corinthe, donna aux-sept Sages de la Gré-
ce. Il voyagea en differents endroits ; & comme il s'étoit embarqué pour revenir en cette ville, des Matelots le jet-
tèrent à la mer pour avoir son argent. Un Dauphin, char-
mé de l'harmonie de son luth & de sa voix, le porta à terre sur son dos. Périandre, à qui il s'en plaignit à son arrivée, puni la déloyauté de ces Matelots. Cette Fable a quelque
semblance à la vérité qui arriva à JONAS.

Tome I.

G

L'illustre Amphion (*a*) bâtissoit, par ses tendres accents, les Murs de la fameuse Thébes, théâtre affreux des malheurs de la famille d'Oedipe. (*b*) Le reste de la troupe suivoit, en sautant comme des Bachantes; ils paroisoient avoir sur les yeux des bandeaux de ténèbres, & de petits nuages leur entouroient la tête.

J'en vis un parmi eux, que je reconnus à l'inscription qui étoit sur des tablettes qu'il tenoit dans sa

(*a*) Il bâtit les Murailles de Thébes par les sons de sa lyre, pour exprimer qu'il persuada aux Thébains de les rebâtir. C'est ce qu'Horace avance dans son *Art Poétique*, pour exprimer la force de l'expression de la Poësie.

Dictus & Amphion Thebana conditor arcis

Saxa movere sons restituidinis, & prece Blanda

Ducere quo uellet.

Le *prece Blanda* désigne une douce persuasion.

(*b*) Fils de Laius & de Jocaste. Il fut exposé à sa naissance. On lui perça les pieds. On y passa une branche d'arbre, & on le suspendit de cette manière. Il fut délivré par Phorbas, & élevé à la Cour de Polybe. La raison de son exposition fut, que l'Oracle avoit prédit qu'il tueroit son pere & épouseroit sa mere. Il vint effectivement à la Cour de son pere, avec lequel il prit querelle sur le pas, sans le connoître, & le tua. Il monta sur le Mont Cythéron. Il devina l'éénigme du Sphinx.

QUEL EST L'ANIMAL QUI VA LE MATIN A QUATRE PIEDS, A MIDY A DEUX, ET LE SOIR A TROIS?

C'est l'homme, qui dans son enfance, ne pouvant se soutenir, marche sur ses quatre membres; étant homme, il se soutient sur ses jambes, & il a recours à un bâton dans sa vieillesse.

Il tua le Sphinx, moitié femme & moitié lion. C'est un hyéroglyphe, qui représente le secret. Les anciens Egyptiens le gravoient sur leurs Cachets.

Il épousa Jocaste sa mere, & en eut deux fils, Etéocle & Polinice. M. de Cornelle a fait une belle Tragédie d'Oedipe. Le même sujet a été remanié par M. de Voltaire, avec un prodigieux succès, dans un âge encore fort tendre; & M. de Racine a fait la Thébaïde, ou les Frères Ennemis. Il falloit apparemment que les malheurs d'Oedipe, & de sa famille, dussent servir de coups d'essai aux grands hommes de notre temps.

sa main ; c'étoit Sardanapale , (a) jadis Roi d'Assyrie : il s'exprimoit en ces termes. Je posséde à présent tout ce que j'ai mangé , & je jouis de tous les plaisirs que j'ai goûté de mon vivant avec cupidité. Pendant que vous existez , misérables , ne fuyez point les plaisirs ; car il n'y a , je vous l'assure , aucune volupté à espérer après la mort : apprenez-le par mon exemple.

A ces gens succédoient , à la suite de la troupe , deux Monstres , dont un offensoit les passans , par différents coups d'une langue venimeuse , & l'autre les blessoit par des éguillons acérés. L'amerume troublloit ces jeux enchantés ; nous nous aperçûmes de l'envie que le Ciel portoit à leurs plaisirs , & une Divinité ennemie sembloit se réjouir de leurs maux.

Malheureux que nous sommes , puisque nous devons être toujours acablez par l'adversité , pendant le cours d'une vie qui ne finit que trop-tôt , à peine avons - nous une heure exempte de chagrins , un moment de repos nous est refusé , & goûtons-nous jamais un plaisir parfait ? Oh ! vie des mortels , méritez - vous ce nom ? Il faut vous regarder comme un exil ; dequois servent aux Dieux les malheurs des hommes , & pourquoi semblent - ils prendre un barbare plaisir à nous affliger ? Quelle peut être la raison qui a atiré sur nous tant de haine ? La seule patience peut vaincre les Dieux & faire suporter l'adversité.

Nous étions éloignez de la troupe , d'un fort petit espace , quand nous aperçûmes tout - à - coup une femme d'une taille majestueuse , qui avoit le visage d'une Vierge & un sévère maintien ; elle paroîs-

(a) Le dernier des Rois d'Assyrie , de tous les hommes , étoit le plus voluptueux. Il fut obligé de se brûler lui-même dans son Sérail , quand Arbacès fit le Siège de Ninive sa capitale.

paroissoit enfin telle qu'on nous dépeint Jénon, quand elle marche accompagnée de tous les habitans de l'Olympe ; elle vint au-devant de nous, ses cheveux étoient en desordre, son sein paroissoit déchiré & meurtri, une vive douleur étoit répanduë sur son visage, & elle paroissoit couverte de larmes funéraires ; malgré ce desordre, elle inspiroit du respect, & d'un ton d'une douceur persuasive, elle nous tint ce discours.

Où allez-vous, misérables ? où vous conduit votre folie ? Arrêtez, cessez de chercher votre perte, & prêtez-moi un muet silence. Ces paroles nous en imposèrent ; nous nous arrêtâmes pour lui donner une entière attention.

Celle que vous suivez, dit-elle, n'est pas une Déesse ; elle n'est pas même issuë du sang des Dieux. Qui suivez-vous ? Pourquoi grossir sa Cour ? Oh aveugles ! ne reconnoissez-vous pas la cruelle & dangereuse Erynnis ? Elle se jouë sans cesse, sous des apparences trompeuses, de ceux qui ne s'y attendent pas, & au lieu du miel, qu'elle semble présenter, elle cause les plus cuisantes amertumes ; ne soyez pas trompez à la beauté de son visage ; que l'or & les perles, dont elle est parée, cessent de vous éblouir ; si vous la voyez dépouillée de ses trompeurs habits, vous en auriez horreur ; elle cache mille maux & détruit ses propres Courtisants, après les avoir séduits par la plus fausse douceur.

C'est ainsi qu'un pêcheur, armé d'une ligne meurtrière, du haut d'un rocher, sur lequel il est assis, attire les humides habitants par de dangereux hasards, cachez sous une amorce trompeuse ; ils y courront avidement : ils croient posséder ces biens ; ils s'y attachent & en sont entraînez.

Les deserts sablonneux de la Lybie, la demeure d'Anthiphates Roi des Lestrygons, (a) les écuëils dévorans

(a) Peuples cruels, qui vivoient de chair humaine, comme les Cannibales, les Caraïbes, & les Antropophages.

Évorans de Carybde & de Sylla ne sont pas si dangereux que la volupté.

De combien de malheurs n'est-elle pas la cause ? Combien de grands hommes, de villes & de Royaumes n'a-t-elle pas précipitez dans une ruine totale ? Mais vous faut-il d'autre exemple ? Quel Héros fut plus grand qu'Hercules ? Qui peut nombrer ses exploits ? Dans son enfance, étant encore au berceau, il étouffa deux monstrueux serpents, sans autres armes que ses mains enfantines.

N'a-t'il pas terrassé le fameux lion de Némée ? N'est-ce pas lui qui a détruit l'hydre serpent de Lerne, dont les têtes renaissoient à mesure qu'il les coupait ? N'a-t'il pas vaincu à la course la biche aux pieds d'airain ? Ses flèches n'ont-elles pas détruit ces oyseaux Symphalides ? N'a-t'il pas renversé les étables cruelles du Tyran de Thrace, qui faisoit manger ses hôtes par ses chevaux carnassiers ? N'a-t'il pas arraché une corne au fleuve Achéloüs en combat singulier, quand ce Dieu se métamorphosa en taureau pour lui disputer la conquête de Déjanire ? Quelqu'autre que lui eut osé pénétrer l'enceinte du jardin fameux des Hespérides, pour en dépoüiller les arbres des fruits précieux qu'ils produisoient. C'étoit à sa conquête qu'étoient réservés les bœufs de l'habitant de l'Hébre. Né s'est-il pas introduit jusques dans les enfers ? N'en a-t'il pas arraché le Cerbère à triple gueule dévorante, malgré l'écume empoisonnée que ce monstre forme des sucs de l'aconith sa pâture ordinaire ? Le sanglier d'Erymanthe, n'a-t'il pas succombé sous ses coups ? Anthée, fils de la terre, a-t'il pu résister à ses bras nerveux ? Ne l'a-t'il pas étouffé dans les airs, en le séparant de l'atouchement de sa mère qui redoublloit ses forces ? Cacus, fils de Vulcain, n'a-t'il pas porté la juste peine du larcin qu'il avoit fait en enlevant les taureaux à ce fils de Jupiter ? Quel autre pouvoir avoir des épaules assez robustes pour soulager Ath-

G 3 lais

las du poids de l'axe de l'Univers ? C'étoit à la seule volupté que la défaite de ce Héros étoit réservée. La jeunesse & la beauté d'Omphale, Reine de Lydie, pouvoit vaincre les forces de celui que les fureurs de Mégère, que les frimats du Tartare & les flâmes du Phlégeton n'avoient pu épouventer, qui avoit méprisé la rage impuissante des fières Euménides, aussi-bien que les affreux sifflements des serpents de leurs têtes. Le même, tremblant & soumis, étoit atenitif & obéissait servilement au moindre regard d'une maîtresse tendrement aimée ; la moindre menace de sa part le faisoit frémir.

Ce Héros n'a-t'il pas prostitué toute sa gloire en quittant le bouclier pour la quenouille, & en prenant pour casque la coiffure des femmes Asiatiques ? Sa main accoutumée à manier une massue énorme, n'étoit plus occupée qu'à tourner un vil fuseau, & rapportoit à sa maîtresse la tâche du tissu qu'elle lui avoit imposé.

Oh fils d'Alchmène ! quelle fureur vous aveugloit ? Quel poison séducteur pouvoit vous engager à vous revêtir de l'habit d'une femme ? N'a-t-on pas vu Circé (*a*) exercer ses magiques maléfices sur les compagnons du Roi d'Ithaque, les changer en de vils pourceaux, & couvrir en un instant leurs corps des soies de ces animaux immondes.

Cette volupté, poursuivit-elle, n'en fait-elle pas autant à ceux qui lui sont soumis ? Peut-on, après cela, regarder comme Reine, celle qui est au-dessous de la plus vile esclave ! Elle présente une coupe fatale, remplie du plus doux des poisons ; quand quelqu'un boit ce philtre dangereux, il devient à l'instant lion, sanglier écumant, il prend la peuranteux

(*a*) Femme du Roi des Sarmates, qu'elle empoisonna, & s'alla établir sur un Promontoire en Italie, où Ulysse fit naufrage. Elle changea ses Compagnons en différents animaux ; ce qui désigne que la volupté nous abrutit.

santeur & la forme d'un bœuf, celle d'un chien, ou d'un loup dévorant, terreur des troupeaux & des bergers ; d'autres enfin, perdant leur forme ordinaire, sont transmuez en différentes espèces d'animaux. Peu de gens de ce peuple innombrable qui forme sa Cour, sont exempts de la boisson dangereuse. Le même sort vous attend, si vous vous entêtez sous les étendars de cette infâme. Je vous en avertis, fuyez pendant qu'il en est encore tems, fuyez ses cruels enchantements, déterminez votre esprit chancelant, par les exemples qui sont sous vos yeux ; voyez les pièges cachez qu'elle vous tend, semblable à l'aragnée, qui, pour prendre d'innocens moucherons, ourdit une trame déliée & dangereuse ; elle se cache dans une étroite embuscade ; mais si-tôt qu'elle aperçoit sa proye, embarrassée dans ses lacs, elle acourt avec avidité, l'enveloppe dans des nœuds étroits, la met en un monteau, lui arrache sa trompe, & succe son sang, jusqu'à la dernière goutte.

Oh démence aveugle ! qui s'empare des hommes, qui après leur avoir enlevé une raison qu'ils peut conduire sur les traces des Dieux, les entraîne sur les vestiges de Vénus & de sa compagne la volupté ! Ne doit-on pas rougit des voyes honteuses qu'on se fraye pour satisfaire à ses apétits déréglez ?

Mon vieillard conducteur ne put souffrir plus long-tems ces discours ; il perdit patience, & gémissant de honte, il nous quitta brusquement, en murmurant de rage & de colère, & se confondit dans la foule voluptueuse qui lui étoit familiere.

Pour lors la vertu, car c'étoit effectivement elle-même, me dit, ne soyez pas en peine, laissez-le fuir, c'est un oyseau nocturne qui ne peut suporter la lumiere du jour, l'éclat de la vérité l'offusque & les ténèbres les plus épaisse lui sont familières ; c'est un malade dégoûté par une longue fièvre, qui refuse les meilleurs aliments. Il fuit les remèdes qui

qui pourroient lui rendre la santé & se livré à tout ce qui est contraire à la conservation de sa vie. Les insensés fuyent la vérité pour s'atacher à des apparences trompeuses.

Pour vous, continua-t'elle, en m'adressant la parole, s'il vous reste quelqu'amour de vous-même, si votre propre conservation vous interesse, profitez de mes conseils salutaires, suivez-moi, sortez de ces lieux empoisonnez, la fuite est le moyen le plus sûr pour éviter de pareils dangers. Ce que je vois ici me trouble; le bruit de ce peuple tumultueux nous empêche de nous entretenir. Elle m'entraîne; je la suis, & nous allâmes nous placer à l'ombre d'un laurier où elle me tint ce langage.

Le divin ouvrier des Cieux, de la terre & de la mer orgueilleuse, après avoir ordonné que les Orbites lumineux parcourussent des routes dans lesquelles ils semblent venir à la rencontre les uns des autres par une sorte d'opposition, en conséquence de son immense sagesse, a voulu que chez nous la raison fut combattue par des passions opposées, pour empêcher l'esprit de s'engourdir, ce qui n'auroit pas manqué d'arriver s'il avoit régné seul dans un individu.

Dans l'homme, où il est enfermé, comme un Prince au milieu de sa Cour, il se trouve réveillé par les passions, comme le cheval est excité par l'éperon & le bœuf par l'éguillon. Nos sensations ne doivent l'augmentation de leurs forces qu'à ce qui les contrarie; sans cette opposition l'âme tomberoit dans une morne langueur & cesseroit de se porter aux belles actions.

Ce n'est que des rames qu'un vaisseau reçoit son mouvement, & souvent les vents contraires lui font faire la route qu'il se propose.

C'est être dans une erreur grossière que d'imaginer que le sage soit exempt de ces mouvements tumultueux, il ne différoit pas du marbre inanimé;

ce qu'on ne peut concevoir sans tomber dans le délice.

La nature n'a pas en vain donné à l'homme ces mouvements, & il seroit absurde d'estimer cette même nature susceptible d'erreur; il faut régler ses impulsions, par un art légitime & par le secours d'une saine raison. Celui-là seul mérite le nom de sage qui fait tempérer ses passions, comme un écuyer habile sait manier, par le secours des rênes, un coursier indompté, & se garantir, par une sage adresse, d'être emporté par ses ardeurs.

Mais qu'il est peu de gens qui aient trouvé un juste milieu & qui puissent garder d'exactes mesures! De-là vient que les uns tombent dans une extrémité, & les autres dans ce qu'elle a de plus oposé. L'erreur préside aux deux extrêmes: les Dieux seuls jouissent d'une raison entière.

Les bêtes, par exemple, n'ont en partage que les sens qui les entraînent à la volupté, & il n'appartient qu'à la raison, cette noble fille du Ciel, de nous éléver à la sublimité de notre origine; les sens au contraire nous entraînent dans les abîmes les plus profonds & conduisent à l'extravagance. Il faut donc être sur ses gardes contr' eux. O! aveugle nature de l'humanité, qui vous laissez entraîner à leurs poids, cessez de vous livrer aux sens & prenez la raison pour conductrice.

Quelle foule innombrable de malheureux nous venons de voir s'ébatre d'une joye folâtre dans la forêt de la volupté, vous-même suiviez aveuglément vôtre conducteur insensé. Si je ne vous avois pas arraché des mains de ce dangereux maître, que n'aviez-vous pas à craindre de la part des deux monstres qui marchoient sur vos pas? Vous n'en aviez nulle connoissance, & vous étiez suivi, sans le sçavoir, du repentir & de l'infâmie.

Mais pourquoi falut plus long-tems nos entretiens de pareils recits? discourrons des plaisirs spirituels, qui

qui ne procéderent que d'une ame juste & contente de ses mœurs ; j'avoue que ces plaisirs ne se présentent pas en foule ; mais ils sont délicats & procurent une satisfaction exquise , d'autant plus estimable qu'ils sont aprétez par la vertu , au lieu que ceux qui procéderent de la volupté veulent être goûtez en secret ; il en résulteroit une honte inexprimable qui répandroit un fiel amer sur ce qu'ils ont de douceur apparente ; les plaisirs de la vertu au contraire ont cela de propre , que plus on les goûte , plus on aproche de la perfection , & plus on se rend digne du sort immortel des divinités.

Ceux de la volupté détruisent la réputation , & par l'acablement qu'ils nous causent , ils nous réduisent à l'état des animaux les plus stupides ; ils nous nuisent davantage , à proportion que nous en usons plus fréquemment ; ils émoussent les facultez de l'ame & nous exposent aux plus cruels dangers. Je conviens qu'il n'est pas possible que l'esprit soit toujours apliqué , une atention sévère & continue seroit d'un trop pénible usage pour la fragilité de la nature ; il faut que le repos & le délassement succèdent aux réflexions sérieuses ; il est quelquefois avantageux de quitter le sommet des montagnes pour descendre dans la plaine.

C'est ainsi que Jupiter , plein d'une juste horreur pour les crimes du monde , fait porter par son aigle les foudres brasées dans les fournaises bitumineuses de la Sicile ; elle descend de l'Empîtee ; elle admire les voutes Célestes , brillantes de mille es-carboucles ; elle se plaît à considérer ces somptueux Palais , elle en observe les colonnes construites du diamant le plus dur & le plus brillant ; elle se plaît à considérer les planchers couverts de l'ivoire , produite des dents des éléphants Indiens , elle envisage ces espaces immenses , qui contiennent l'intarissable fluide d'une éternelle lumiere : ce sont là les délices des Dieux , dont l'idée est inénarrable

&

& dont nos foibles ames n'ont jamais pu concevoir l'étendue ; elle se transporte d'un vol rapide d'un & d'autre côté , & paroît quelquefois immobile dans l'immense liquide de l'Ether ; elle se balance & s'appuie sur le souffle invisible des vents ; elle paroît avoir abandonné la terre & oublié ses aiglons , tant le séjour du maître du tonnerre a pour elle de charmes ; mais elle perd ses forces : la pâle faim la presse , sa chaleur naturelle diminuë faute d'aliments ; elle abandonne les astres & fond d'un vol précipité sur la terre , qu'elle avoit méprisée , pour y reprendre des nourritures.

Je m'étois tenu depuis long-tems dans un profond silence. Je ne craignis point de l'interrompre & me hazardai de parler en ces termes. Le soleil s'aproche du couchant & s'empresse d'engloutir sa lumiere dans l'Ocean ; avant que son flambeau soit tout-à-fait couvert des voiles de la nuit , ne me refusez pas Déesse , (car je ne puis vous prendre pour une mortelle) de m'enseigner les noms de celles qui accompagnnoient la volupté , & qui sont les enfants qu'elles tenoient par la main.

Je vais , dit-elle , satisfaire votre curiosité , qui n'a rien d'injuste , s'il nous reste assez de tems ; je commence par celle que vous avez vûë à la gauche de la volupté.

Sçachez que c'est la gourmandise ; ses sales inclinations la portent à manger sans cesse & à passer les jours & les nuits dans de bâchiques festins. Le plus grand nombre des hommes en a fait une Déesse ; ce n'est qu'à leur intempérance qu'elle doit son apothéose & leurs adorations ; ils lui sacrifient des vins pétillants , dans des coupes ciselées , & lui consacrent les mets exquis dont leurs tables sont couvertes ; ils placent enfin leur parfait bonheur au culte de cette divinité prétendue.

Quelle

Quelle grossière erreur ! Qu'est-il de plus obscène ? Non, rien n'est plus contraire aux hommes que ces sacrifices impies, qui après les avoir dégradéz les font descendre au rang des animaux immondes. L'intention du grand Jupiter n'étoit pas telle ; il les avoir créez pour une occupation plus noble ; ils étoient destinez à être conduits par l'entendement, & leur vie devoit être employée à aquérir des connoissances qui les missent au rang des habitans de l'Olympe, & les rendissent dignes de l'Empire de l'Univers.

O douleur ! Ceux qui se livrent à l'intempéranee, en suivant leurs apétits déréglez, deviennent imbéciles, & la fumée des viandes fait sur leurs ames la même impression qu'une nuée sur le soleil ; elle les obscurcit au point de les empêcher de voir la vérité malgré son éclat.

La chaleur immodérée du vin émousse, à force d'irriter leurs esprits animaux, & les enveloppe dans les plus épaisles ténèbres. Cet excès les empêche de se livrer à l'étude ; ils abandonnent la recherche de la sagesse, & s'écartent insensiblement de la fin que la nature s'étoit proposée en les mettant sur la terre.

Leurs connoissances diminuent, & ils deviennent aussi bornez que les animaux qui ont le moins d'instinct ; & quand ils poussent la débauche à un certain point, leurs imaginations se confondent ; ils cessent d'aperçeoir les objets tels qu'ils sont ; leurs regards incertains les multiplient ; & ce qui les environne, quoique dans un parfait repos, leur paroît se mouvoir.

O honteuse yvresse ! mort de l'esprit, nourrie des vices & des plus grands forfaits, à quelles extrémitez ne conduisez-vous pas les hommes ? Quelles limites ne leur faites-vous pas franchir, & de quelles extrémitez ne sont-ils pas capables ? Les querelles, les procès, les combats les plus

plus cruels en résultent. Ils goûtent en cet état un barbare plaisir à répandre le sang : les secrets les plus inviolables sont révélés, par d'involontaires confidences, & la plus scélératé médisance régne dans leurs bachiques conversations.

Dans ces instants critiques où vous vous réduisez, la crainte & la pudeur vous abandonnent ; fuyez, misérables, cette peste honteuse, qui vous rend furieux & vous conduit à une démenance égale à celle qui agitait Oreste (*a*) quand il trempa ses mains impies dans le sang de sa mère Clytemnestre.

Qu'est-il de plus sordide ? Que peut-on imaginer de plus vil qu'un homme ivre ? On le voit rejeter des viandes à demi dévorées ; le vin lui donne une odeur désagréable ; il chancelle, tombe, se précipite & se brise : il balbutie ; ses paroles sont inintelligibles. Il fait & dit mille choses dont il rougit, & qu'il condamne avec horreur, quand la nuée est dissipée & qu'il est rentré en possession de son bon sens.

C'est ainsi que le fils de Philippe, le fameux Alexandre Macédonien, assassinoit ses amis (*b*) & se préparoit, dans sa bachique fureur, des regrets qui lui faisoient répandre les larmes les plus amères.

Ce Prince se condamnoit, mais trop tard ; il se livroit à un tardif desespoir, & vouloit, par sa mort, expier celle de ceux qu'il avoit assassiné dans son ivresse.

Qu'on

(*a*) Fils d'Agamemnon. Il tua sa mère Clytemnestre, pour venger la mort d'Agamemnon, que sa mère avoit fait assassiner pour épouser Égiste.

(*b*) Clytus fut tué par Alexandre dans un festin, quoiqu'il fut un des principaux Favoris de ce Prince. Cette action se passa dans l'ivresse. Quand Alexandre eut repris son bon sens, il expia ce crime par un autre plus grand. Il fit égorguer des Villes entières, sur le tombeau de Clytus, pour apaiser ses Mânes.

Qu'on cesse de faire votre éloge, ô montagne de Béotie ! Cythéron, (a) qu'avez-vous de recommandable ? & vous, détestables Orgies, brisez vos thyrses furieux ; imposez un éternel silence à vos bruyantes tymbales ; non, ce n'est pas la race de Cadmus, (b) ce n'est pas le fils de Jupiter & de Sémeté, Bachus n'est pas enfin la divinité dont on célèbre les fêtes ; mais c'est plutôt le fils de l'immense Tartare & de Mégére. Non, ce n'est pas un Dieu ; mais un démon, qui méprise & insulte aux justes Dieux.

Ceux qui se livrent au vin sont ordinairement peu touchez de ce qui regarde les divinités, & jamais l'ivresse ne fit de sacrificeur.

A quoi bon rappeler le nombre des maladies, & les cuisantes douleurs que l'intempérance est capable de nous attirer ? N'est-elle pas la source inépuisable de la fièvre, des ulcères envenimez, de la goutte douloureuse, & de mille autres qui interdisent l'usage des membres ? Elle débile la vûe, elle fait trembler les dents, elle donne une haleine empêtrée, l'estomach devient languissant, l'organique mouvement de ce viscère est déconcerté ; il en résulte enfin une mort subite.

Non, jamais le fer ne commit tant d'homicides que la gourmandise. C'est à la voracité de leurs estomachs,

(b) Montagne de Béotie, consacrée à Bachus, Orgies, étoient des Fêtes consacrées à ce Dieu, où les femmes, furies de débauche & de vin, courroient les champs avec de petites tymbales & des thyrses, qui étoient des bâtons en tortillez de herbe, de pampires & de feuilles de vigne.

(b) Fils d'Agénor, frere d'Europe, enlevée par Jupiter, changé en aureau, reçut ordre de son pere d'aller chercher sa sœur, & de ne pas revenir qu'il ne l'eut trouvée. Il consulta l'Oracle, qui lui dit de passer en Béotie, de suivre la premiere vache qu'il y rencontreroit, & de bâtir une Ville à l'endroit où elle s'arrêteroit. Sémeté étoit fille de Cadmus, & Bachus, fils de Jupiter & de Sémeté,

estomachs, que la plupart des hommes sacrifient leurs biens, leurs maisons & leurs meubles; & c'est souvent par ces moyens qu'on se précipite dans la pauvreté la plus affreuse; il faut se nourrir, pour soutenir sa vie, & ne pas employer ses plus beaux jours au crapule emploi d'une digestion forcée.

Voilà quelle étoit celle que vous avez vuë au côté gauche de la volupté; sçachez maintenant quel étoit l'enfant qui étoit près d'elle, dont la tête chancelante sembloit tenir le milieu entre la veille & le sommeil.

C'est le fils de la gourmandise; le travail est son pere: il s'apelle enfin le sommeil; le Léthé ou l'Oubli l'a nourri de ses pavots: il est frere de la mort; mais il ne s'empare pas comme elle éternellement des hommes; il chasse les soins & les soucis de leurs cœurs; il délassé leurs corps des fatigues du jour & rétablit leurs forces. Quoique nécessaire à la vie, il fait cependant beaucoup de maux: il couvre l'esprit d'épaisses ténèbres; il cause des maladies, il débile les corps & engourdit les membres quand on n'en use pas avec modération.

On s'y livrera sobrement, si l'on ne s'adonne pas à la gourmandise; c'est le propre de la sobriété de dormir peu; l'estomach en cette disposition veille aisément; il se contente d'un sommeil plus court & moins profond, & produit les plus agréables songes; c'est le plus grand soulagement des afflictions, & rien n'est si désirable que le repos à ceux qui ont le cœur pénétré d'un amour violent: il apporte le remède, fait espérer la guérison des maladies les plus desespérées & console des pertes irréparables; en ce cas, il est préférable à tous les trésors. On peut y joindre que le sommeil & la mort rendent tous les hommes égaux.

Celui à qui les destins préparent d'heureux jours,

H 2 qui

qui veut faire de grandes actions & immortaliser sa mémoire, doit souvent veiller; l'on ne peut parvenir aux grandes choses quand on est enlevé dans les bras du sommeil, & la gloire ne fut jamais compagne de la mollesse.

Evitez donc de toutes vos forces un sommeil immodéré; les destins ne vous en réservent qu'un trop durable. Quand cette nuit dernière arrivera, à laquelle le jour ne succéde point; quand cet esprit délicat qui vous anime vous aura abandonné, ce souffle est mille fois plus délié que l'air le plus volatil, & c'est à son départ qu'un sommeil éternel fermera vos yeux pour jamais.

Tandis que la Déesse parloit de la sorte, la messagère Iris(^a) descend du haut des Cieux, & laisse sur ses traces une route variée de mille couleurs, causées par la réfraction du soleil sur les nuées. Elle l'aborda, & de ses lèvres incarnates elle prononça ces paroles.

Je vous saluë, ô la plus chère au Roi, qui fait les délices de l'Univers! ô vertu, selon moi, la plus grande des Déesses! je viens vous prier de revenir avec moi; les divins habitants du séjour Céleste souhaitent votre présence; quittez ces contrées, indignes de vous posséder, & fuyez un séjour peuplé d'hommes si méchants. Ces lieux ne sont pas sûrs pour les bons: les crimes y régneront, la bonne-foi & la Religion en sont bannies; la vertu méprisée voit le sceptre entre les mains de l'ignorance, & la fraude est une monnoye courante dont tout le monde se paye réciproquement dans ces dangereux climats.

Vous n'avez pas de tems à perdre; interrompez vos éloquents discours, le moindre retardement seroit périlleux; remontons ensemble aux Cieux où vous êtes attendue.

La

(a) Messagère de Junon, qui forme l'Arc-en-Ciel.

La vertu jeta sur moi ses précieux regards. Je ne peux, me dit-elle, comme je l'aurois voulu, vous en dire davantage; mais je ne vous quitte pas pour long-tems; demain, si-tôt que l'aurore, par son haleine de roses, aura mis en fuite les pâles ténèbres qui précédent le matin, je vous enverrai qui pourra vous achever les instructions que j'avois commencées de vous donner: adieu.

A ces mots, je les vis s'élever vers le Ciel, leur course rapide me les fit perdre de vue en un moment, les zéphirs les enlevèrent toutes deux, & elles se frayèrent une route lumineuse dans le vuide des airs. C'est ainsi que la perfide Scylla fuit Nysus son pere, Roi de Mégare, à qui elle avoit arraché, pendant son sommeil, le fatal cheveu dont dépendoient les destins de la ville. Elle s'éleve, il la poursuit en colère, & fait plusieurs détours dans l'air pour la punir de sa perfidie; elle fait les efforts pour se cacher dans les nuës & dérober sa honte à tous ceux qui pourroient la voir.

Son pere la poursuit, & ils paroissent tous deux dans une continue agitation. Le soleil avoit déjà plongé son char de feu dans la Mer Athlantique, & Vesper, après avoir atelé les tranquiles couriers de la nuit, revenoit aux ordinaires pâturages d'ambrosie. Je me retirai l'esprit agité; je repris le même chemin par lequel Epicure m'avoit conduit, en atendant avec impatience l'accomplissement des promesses flâteuses qui m'avoient été faites..

LE
ZODIAQUE
 DE
LA VIE HUMAINE.

L'ECREVISSE.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIE'ME.

L'Auteur après avoir fait un invocation à Apollon, à laquelle ce Dieu répond favorablement, est choisi pour juger une dispute élevée entre deux Bergers. Pendant qu'ils lui en exposent le sujet, ils sont interrompus par sept loups. Le fils de la vertu, envoyé par sa mère, arrête le Poète ; il lui fait l'éloge d'un amour légitime, & traite avec exécration les passions dérégées & la luxure des Moines. Il fait voir l'excellence de l'amour sur toutes les autres affections de l'esprit, & démontre que tous les Estres ne doivent leur conservation qu'à l'amour Divin. Il s'étend sur l'éloge de l'amitié & en explique les priviléges ; après avoir donné à la Paix les loisanges qu'elle mérite. Il finit ce Chant par une courte dissertation sur les choses sublunaires.

SOLEIL, qui d'un cours assidu & d'un regard lumineux, pénètrez l'Univers ; en le parcourant, vous donnez la naissance à tous les Estres & leur fournissez une féconde nourriture ; vous êtes le plus brillant ornement des Cieux ; vous avez une juste prééminence sur tous les autres astres ; vous êtes la source inépuisable d'une lumière éternelle, rien enfin n'échape

échape à vos regards ; vous prodiguez vos bénignes influences depuis les extrémités de la Perse ; (a) région trop heureuse d'être éclairée de vos premiers aspects ; vous êtes toujours libéral des écoulements de vos feux , jusqu'à ce que vous finissiez votre course éclatante.

Soit que vous vous plongiez dans la mer voisine de la grande Hespérie , (b) soit que vous vous couchiez aux colonnes d'Hercules , (c) vous n'êtes jamais las de parcourir votre voie brillante..

C'est par vous que tous les Etres se présentent à découvert ; vous chassez les ombres de la nuit , vous formez les couleurs , (d) & votre auguste présence met en fuite les ténèbres du cahos.

Grand

(a) La Perse est sous la Zône tempérée. Ses peuples sont polis & subtils. Ils parlent presque tous l'Arabe , ou , pour mieux dire , la Langue Persane en différe peu. Le soleil , en se levant , passe par-dessus le Royaume des Perses , avant de venir dans l'Italie , d'où étoit PALINGENE , de façon que la plus grande partie de l'Europe est regardée , par les Persans , comme peuples Occidentaux , cet Empire étant dans l'Asie.

(b) Italie , qui portoit ce nom chez les anciens , de HESPER , frere d'Athlas.

(c) Détrroit de Gibraltar , selon la plus commune opinion. Ce Détrroit est fameux , en ce qu'il fait la jonction de l'Océan , avec le plus grand Golphe du monde , qui est la Mer Méditerranée. On l'appelle jonction des deux Mers ; ou bien on entend , par Colonnes d'Hercules , le Cap de Finisterre , comme qui diroit , *sous terra* , fin de la terre ; parce que ce Héros n'a pas cru qu'il se trouva de terre par-dela.

(d) Ce passage me paroît mériter une note. La plupart des Philosophes se sont imaginé qu'il n'y avoit point de couleur autre que la lumiere. Ils ont prétendu que la teinture , dans laquelle on plongeoit un sujet , ne le coloroit pas ; mais que cette même composition de teinture modifioit les surfaces de ce même sujet , teint , de façon , qu'il étoit susceptible de réfléchir d'une certaine maniere la lumiere. Ils ont fondé leur opinion sur ce que l'on a donné differents degrés de lumiere aux couleurs. Le blanc , selon eux , est celui qui abonde le plus en degrés de lumieres. Le jaune ensuite , qui

Grand œil du monde , qui parcoursez successivement les douze célestes Palais , vous changez les saisons & les climats , & vous fixez les tems ; c'est à votre divin flambeau que l'Univers doit sa naissance , & vous êtes le Tabernacle de l'Eternel. (a)

Q le

qui n'est qu'un blanc rembruni. Le rouge , qui est le plus dur & le plus éclatant à la vue , en a moins ; mais il a , selon eux , des surfaces rectilignes , qui portent à la vue une réfraction fatiguante & capable de l'éblouir. Le vert est , selon ces Meilleurs , la couleur la plus douce , parce qu'elle ne renvoie que des rayons de lumières obliques & brisez , qui ne frapent la rétine de l'œil que par contre-coup. Le noir enfin ne renvoie que des corpuscules apondis , qui font que la vue ne sauroit soutenir long-tems les objets de cette couleur , parce qu'elle est dans une indécision plus éblouissante que le blanc même , qui est le plus homogène à la lumière ; ce qui fait , selon eux , une espèce de cercle , qui joint les deux oposez , le blanc & le noir. Le bleu , selon les mêmes , ce bel azur que nous remarquons dans le Ciel , n'est autre chose qu'une lumière immense , dans laquelle notre vue se confond , faute d'un sujet réfléchissant , qui renvoie , comme par contre-coup , la lumière à notre optique. Ils prétendent que ce bleu n'est qu'un espèce de noir lumineux. Ils donnent une sorte de preuve , en ce que , pour faire un beau drap noir , il faut qu'il ait passé par le bleu. Pour être à portée de juger de la vérité de ces sentiments , il faudroit pouvoir discerner sans lumière les objets , & voir s'ils ont une couleur distincte de la lumière ; ce qu'on ne sera jamais à portée d'expérimenter. Ils fondent encore leurs conjectures sur ce qu'un sujet d'une couleur , au grand jour du soleil , perd des degrés de teinture , étant examiné à la lueur d'une bougie. Je laisse au Lynx à décider la question. *

(a) Jo ne peux m'empêcher de citer ici le grand d'Espagnette. C'est lui qui m'a fourni cette expression. (TABERNACLE DE L'ETERNEL.) Voici comme il s'en explique , dans son ENCHYRIDIION PHYSICÆ RESTITUTÆ , Canon 35. , , Deus , , triplicem Divinitatis suæ imaginem in sole expressit pri- , , mam in unitate neque enim solem multiplicem natura , si- , , cut nec Deorum pluritatem Divinitas patitur ; ut sic ab , , uno fluant omnia ; secundam in Trinitate seu triplici mu- , , nere. Sol enim tamquam Dei Vicarius omnia naturæ be- , , neficia distribuit per lucem motum & calorēm inde vita- , , et quæ

O le plus puissant & le plus beau des Dieux !
recevez mes sincères hommages. Ma chétive &
foible voix ne peut fournir à vos loüanges. Jet-
tez un regard favorable sur moi ; amenez sur nô-
tre horizon un beau jour ; revenez toujours plus
brillant & plus serein.

Que les nuées dissipées nous laissent aperçeoir
les voûtes azurées des Cieux ; que les flots salez
de la mer demeurent dans un tranquile repos , &
que les avides Nautonniers puissent avec confian-
ce parcourir les vastes plaines de l'Ocean ; que les
moissons , les forêts , & les riches côteaux , con-
sacrez au fils de Sémelé , (a) ne souffrent point
de dangereux orages ; qu'ils soient garantis des ra-
vages d'un tourbillon furieux & preservez des
carreaux d'une grêle orageuse ; que l'étoile de
Mars caresse les mortels de ses benins aspects ; qu'ils
tressentent à vos aproches la paix la plus tranquile.

Divinité secourable , protégez les chantres de
la

» quæ supremus & perfectissimus est in mundo nostro naturæ
» actus ultra quem progressus non fit sed regressus : à luce
» autem & motu calor procedit sicut tertia a primâ & se-
» cundâ Trinitatis persona , postremo Deus qui est lux
» Æterna infinita & incomprehensibilis per solam lucem se-
» ipsum exprimere & mundo exhibere potuit. Nemo itaque
» miretur , cur Sol Æternus præstatissimam sui ipsius ima-
» ginem cujus ipse sculptor fuit , solem Cœlestem tantis do-
» tibus decoravit in eo enim Tabernaculum suum posuit.

Il me paroît que ce passage a été pris dans l'idée que le
diyin Platon a eu de la Trinité , par une legeré comparai-
son , je l'avouë. Ce Philosophe n'étant pas éclairé des lu-
mieres du Christianisme , a semblé prévoir ce que nous ne
pouvons envisager que par les yeux de la foi & de la vérité
révélée. Ceux qui ont voulu définir ce Mystère sont tombés
dans le Tritéisme Il croyoit que le mouvement & la lumie-
re engen troient la chaleur , de même que les deux hypo-
thèses , du Pere & du Fils , produisent la personne du Saint
Eprit.

(a) Bachus.

94 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
la double coline , animez leurs accents (a) & forme-
mez leurs plus doux concerts ; disposez enfin leurs
organes aux doux sons des neuf Sœurs , (b) cou-
ronnez-

(a) Il faut prendre garde que le Poète , qui avoit d'au-
bord invoqué le Soleil , ou Phœbus, invoque à présent Apol-
lon , qui est le même , comme Dieu de la Poésie.

(b) Neuf Muses , filles de Jupiter & de Mnémofine , qui
veut dire Mémoire. Par Jupiter on a entendu l'Esprit ,
qui , comme le meilleur des dons , procéde du Ciel ; & par
Mnémosyne , la Mémoire , qui arrange & donne l'ordre aux
idées dans le cerveau. L'un & l'autre ont donné la naissance
aux neuf Muses , qui sont :

CLIO , **XALIO** , **GLOIRE** , parce qu'elle préside aux
actions d'éclat & de mémoire.

URANIE , **CYPANOZ** , à l'ASTRONOMIE , & à tout
ce qui concerne le Céleste , & les idées d'élévation. Elle est
habillée de bleu , semé d'étoiles.

CALLIOPE , à la RHETORIQUE , & à certains
Poèmes.

EUTERPE , à la FLÛTE , aux Idyles , aux Pastorales ,
& quelquefois à la Dialectique , du mot Grec *εὐτερ-
λέχτικη* , l'Art de discourir familièrement. C'est une pa-
sion qui ne nous quitte qu'à la mort.

ERATÔ , préside aux AMOURS. Elle est couronnée
de roses & de myrrhes , & a pour attribut un Cupidon.

THALIE , à la GE'OME'TRIE , l'Agriculture , & à la
Comédie ; ce qui est désigné par un Masque qu'elle tient à
la main , & par des Brodequins dont elle est chaussée. Elle
a le visage lascif & folâtre.

MELPOME'NE a un visage sévère , & préside à la
TRAGE'DIE , un habillement riche , qui représente les
Rois ou les vêtements à la Romaine , chaussée avec le
Cothurne , des Sceptres & des Couronnes à ses pieds , & un
poignard à la main , qui désigne le catastrophe de la Tragé-
die ,

onnez-les des Lauriers du Parnasse & les placez
enfin au Temple de Mémoire.

Recevez encore une fois mes sincères adorations ;
tirez l'harmonie de ma lyre ; soutenez mon haleine,
& conduisez enfin ma Nacelle dans un Port assuré.

Pendant que prosterné près des limpides eaux
de la fontaine Castalide, j'adressois ces vœux ar-
dants en présence des Muses assemblées, Apol-
lon du haut de son Temple de Delphes, (a) où
il rend ses Oracles, entendit ma priere. Les por-
tiques du Temple parurent s'émouvoir ; une sain-
te horreur s'empara de mon ame ; je frémis, &
fus frapé d'une éclatante lumiere, qui sembloit
embraser les avenüs du Péristyle.

La Terre, tremblante sous mes pieds, paroî-
soit vouloir s'entr'ouvrir ; une voix formidable se
fit entendre, & s'exprima dans ces termes.

Malheureux jeune homme, qui éprouve les
destins

die, du mot Grec, καταστροφή, dénouément, issuë d'une
chose, du Verbe έτρεφω, tourmenter.

TERPSICORE, au BAL, à la Danse, couronnée
de Guirlandes, une Harpe ou une Lyre à la main, & des
Instruments de Musique à ses pieds.

POLYMNIE, est regardée comme la Muse qui pré-
side à LA MEMOIRE, à l'Histoire, à la Rhétorique. Elle
est couronnée de Perles ; elle a une Robe blanche, la main
droite gestigulante comme un Orateur ; quelquefois, pour la
mieux désigner, on lui met auprès d'elle une Prouë de Vaïs-
seau, appellée en latin *Rostrum*. C'est ainsi que s'apelloit la
Tribune aux Harangues, chez les Romains, selon Cicéron,
& un Rouleau de Papier à la main, où est écrit *Snadere*.

(a) Ville de la Phocide, près du Parnasse, où Apollon
rendoit des Oracles. C'étoit le plus fameux Temple que ce
Dieu eut dans l'Univers.

destins contraires , & dont les années sont traversées par tant d'adversitez , armes-toi d'un généreux courage ; ta patience surmontera tous les obstacles. Quand on s'agit dans une fortune contraire mépriser la prospérité , on s'élève au-dessus du sort , & la vertu prend de nouvelles forces quand elle se soutient contre les attaques d'une destinée ennemie. Par un retour heureux , la fortune élève au plus éminent degré de ses faveurs ceux qui lui servoient de marche-pied ; cette aveugle Divinité se plaît à ces vicissitudes ; rien n'est durable sous le Ciel , tout est conduit par de successives révolutions ; les plus affreuses tempêtes font place aux plus beaux jours ; les flots écumeux de la mer , après une longue agitation , se calment à la fin ; la saison consacrée à la jeunesse , le Printemps couronné de fleurs , succède aux frimats des hyvers. Rassure ton ame , combats généreusement la dureté du sort , & réserve-toi pour des destins plus heureux. Je lis dans le sombre avenir ; je vois arriver les tems ; les jours se succèdent avec empressement , déjà le moment se présente. Si la Parque fatale diffère de couper ta trame , ton nom , aussi connu qu'il est à présent ignoré , fera l'entretien de tous les hommes ; je serai toujours prêt à te secourir , & les neuf Vierges , mes compagnes , favoriseront tes entreprises & t'ouvriront des passages dans les lieux où tu voudras pénétrer ; elles sauront te distinguer de la foule & te rendront illustre dans les siècles à venir.

La Pythonisse (a) agitée , me parla de la sorte : A

(a) Nom qu'on connoit à la Sybile , qui rendoit les Oracles d'Apollon , parce que ce Lieu avoit tué de ses fléches le Serpent Python , qui s'étoit formé du limon de la terre après le Déluge. Réduisons cette Fable à la simplicité , & disons que le soleil , par sa chaleur , purifie & dessèche l'humidité ; ce qui m'a fait , en traduisant , ajouter cette périphrase pour embellir ma traduction.

peine

peine ajoûtaï - je foi aux oracles infaillibles des Dieux, tant l'astre qui préside à ma naissance m'étoit contraire, & tant le Ciel m'avoit acablé de revers assidus. Je me retire transporté de joye; j'errois ça & là, dans les Campagnes, sans tenir de route assurée, & repassois dans mon esprit les hautes prédictions dont je venois d'être flatté.

O ! si par hazard, disois-je, quelque homme ou quelque Dieu venoit à ma rencontre, & que la vertu m'envoyât celui qu'elle m'a promis pour m'instruire des choses qu'elle a obmis de me dire, ou, ce que je souhaiterois avec passion, qu'elle m'enseignât elle-même ses divins préceptes.

En m'entretenant de pareilles choses, j'arrivai près d'une vallée, étendue entre deux montagnes voisines; je pris un sentier de traverse qui se presenta, j'aperçus deux Bergers (a) couchez sur un tendre gazon, à couvert d'une voûte de rocher; leurs pantoufles étoient à côté d'eux; ils sembloient jouër, à l'envi, de leurs cornemuses, & se disputoient le prix par une émulation pastorale; il leur manquoit un Juge dont le sentiment pût décider leur innocente querelle & donner gain de cause au vainqueur.

Du plus loin qu'ils m'aperçurent, l'un & l'autre, ils m'appellèrent d'une commune voix, & m'invitèrent à m'asseoir avec eux sous ces rochers & à décider leurs différends. L'un d'eux, après avoir préludé d'un champêtre chalumeau, levant les yeux au Ciel, proféra ces paroles. O ! vous, Reine d'Amathonte :

(b) *Oh flos Dardania, Puer, ô Dilecta Tonanti,*

Pocula

(a) Cet entretien de bergers est une Imitation des Bucoliques de Virgile, que je n'ai pas voulu traduire littéralement; j'ai mieux aimé y substituer cette espèce de Pastorale. Je n'ai changé que les noms; j'ai substitué Amarillis à Philéthe, & Vénus à Ganiméde.

(b) J'ai cru ne devoir pas traduire ce passage. Ceux qui entendent le latin en sentiront la raison. Je le rapporte tel qu'il est dans l'original, & je lui ai substitué ce morceau d'Imitation.

Tome I.

I

Pocula qui superis spumantia nectare misces?
Cede Palo, jam cede Polo, formosior alter.
In terris nunc est qui pocula sacra ministret:
Jupiter hunc rapiens, te spredo, ad sidera tolles:
Invidiâ rumpere miser, moriere dolore.
Sed potius ve cede Polo, tu vina propines
Cælicolis, maneat mecum mea cura Philetus:
Quo sine nec mihi dulce aliquid, nec vivere gra-
tum est.
Hunc quoties perniciis equi per dovia Tergo
Invectum, capreas arcu cervosque petentem
Najades aspiciunt, cæco stimulantur amore
Multaque cum multis cupiunt dare basia donis
Certatimque ferunt vario de flore Corollas.

Vénus, cédez l'Empire de la beauté, une autre
 surpassé vos charmes ; la belle Amarillis doit faire
 le bonheur des hommes & des Dieux ; le Dieu des
 Combats, le terrible Mars, ne tardera pas à vous la
 préférer ; elle seule pouvoit vous le rendre infidèle ;
 il n'étoit dû qu'à cette innocente bergère d'habiter
 les célestes lambris ; mourez de jalouse, les
 amours vous quitent en foule, grossissent sa Cour,
 & lui apportent en hommage leurs carquois & leur
 brandons.

Mais non, vivez plutôt belle Cythérée, continuez de recevoir les encens qu'on vous offre à Paphos. Restez dans les délicieux jardins d'Amanthonte, & parfumez de votre haleine d'ambre les bocages d'Idalie.

Cédez à Amarillis votre fameuse ceinture ; que les Graces rassemblées viennent la lui apporter, comme elle fait mon unique souci ; qu'elle ne m'abandonne pas ; sans sa présence je cesserai de goûter de solides plaisirs, & la vie me deviendroit insuportable. Soit qu'habillée en Amazone elle monte un cheval indompté, soit qu'armée d'un épieu elle chasse les cerfs & les chévreuils ; les satyres, les faunes, les bergers

bergers & Pan (*a*) lui-même sont éperdus de l'amour le plus violent ; ils souhaitent la combler de leurs plus tendres caresses ; ils lui aportent à l'envi des couronnes de toutes sortes de fleurs , des corbeilles remplies des fruits les plus exquis , & des raisins les plus délicieux.

O ! si cette belle étoit traitable ; si elle se prétoit à l'amour que je ressens pour elle , mon bonheur seroit inexprimable , & mon sort feroit bien des jalous ; mais elle méprise également mes prières & mes plaintes , & me fuit avec la même vitesse qu'une flèche fuit l'arc dont elle est décochée.

Ne me fuyez plus cessez ; de me mépriser, aimable Amarilis ; le sang barbare des Lesthrigons ne coule pas dans mes veines , & si vous me connoissiez vous ne me trouveriez peut-être pas si indigne d'être aimé ; car malgré le poil épais & hérissé qui couvre ma peau , & ma barbe mêlée & touffue , (*b*) je ne suis cependant pas difforme ; la barbe a ses beautez , elle désigne un homme robuste & propte aux exercices de Mars , & ce n'est qu'aux estéminez qu'il convient d'avoir des membres délicats. Eh quoi ! quelque berger est-il plus riche que moi ? J'ai de grand troupeaux de bêtes à cornes & de bêtes à laine ; j'ai mille genisses qui paissent dans ces prairies , & un pareil nombre de porcs répandus dans ces bois ; j'ai des brebis.

(*a*) Dieu des Bergers , fils de Mercure , transformé en Bouc , & de Pénélope. Pan veut aussi dire *tout* , en Grec ; c'est-a-dire , *Dieu de la Nature*. On lui donnoit l'Echo pour femme ; ce qui signifie qu'en connoissant la Nature , on est à portée de parler de tout. Sa naissance donne Dieu à une petite réflexion. Cette sage Pénélope , qui avoit tant refusé d'Amants , & qui se livre à un Bouc , ne désigneroit-elle pas ces jeunes personnes si difficiles quand on veut les marier , & qui , après quelques années de jeunesse écoulées , se marient à un vieillard dégoûtant , hydeux & maléficié ?

(*b*) Imitation du Poliphème d'Ovide , de la description de ses amours avec Galatée , & de ses richesses en troupeaux.

brebis prêtes à mettre bas, & des chèvres qui traînent leurs jeunes chévreaux à leur māmelle. Prenez ce qui peut vous satisfaire, disposez de mon bien, tout ce que je possède est plus à vous qu'à moi-même. Pourquoi refuser mes dons, ingrate que vous êtes ? Si vous m'aimiez, vous viendriez quelquefois avec moi ; je monterois aux plus hauts arbres, j'y cueillerois des fruits pour vous les présenter ; je vous donnerois le miel le plus exquis qu'on tire de sa cire, des fraises meures, & des corbeilles remplies de noix ; je vous embrasserois mille & mille fois.

Croyez-moi, jeune & tendre Bergère, venez avec moi, nous nous assoirons près d'une claire fontaine ; nous goûterons, en nous embrassant, un sommeil délicieux. Le petit bruit que cause le mouvement des feuilles, & le murmure d'un ruisseau, nous y excitera, nous passerons de cette façon les moments où les cygales paresseuses remplissent les campagnes, pendant les grandes chaleurs d'un beau jour.

Malheureux que je suis, vous méprisez ma personne & mes présents ; les larmes les plus amères & les discours les plus flâieurs ne vous font aucune impression. Vous êtes plus cruelle qu'une tygresse des forêts d'Hyrcanie, dont on voudroit enlever les petits ; vous êtes plus sourde à mes plaintes qu'une statue de marbre ; plus insensible & plus dure qu'un rocher des Alpes & qu'un diamant d'Arabie. A quoi vous sert votre beauté, si vous êtes cruelle ? Si vous méprisez tout le monde & que vous fassiez mourir de désespoir ceux qui vous aiment ? Vous êtes semblable, par ces sentiments, à un serpent horrible, caché sous les plus belles fleurs, ou au poison le plus mortel, mêlé au miel le plus doux du Mont-Hymette.

Défatez-vous de vos mépris ; l'orgueil déplaît aux Dieux. Ne vous y trompez pas, votre beauté se passera, vos grâces fugitives se dissiperont & seront enlevées sur les ailes du temps.

tems. (4) La beauté ne dure pas plus qu'une fleur, qui jamais n'est plus belle que dans sa naissance, & qui languit de jour en jour, tant que dure le printemps. Il en est de même d'un beau visage, qui n'emprunte ses charmes que de l'éclat d'un beau teint. Amarillis, ne perdez pas ces tems heureux; usez des dons qui vous sont acordes, tandis qu'ils sont en votre puissance, car les choses ne sont recommandables que par l'usage qu'on en fait.

Un tems viendra que des rides affreuses couvriront votre beau front, une vieillesse décrépite blanchira vos cheveux, qui sont aujourd'hui l'objet de la plus tendre admiration; vous regretterez pour lors mille fois votre beauté inutilement perdue, & vous direz; que sont devenus ces graces que je possédois autrefois? Que sont devenus ces lys confondus avec ces roses? Ils sont évanouis, sans espoir de retour.

Vous serez étonnée du changement de votre visage, quand un miroir trop fidèle vous en fera voir la difformité.

Mais je remplis les airs de plaintes inutiles, semblable à un laboureur qui sémeroit sur des sables arides. Destins cruels & contraires! vous vous faites un barbare plaisir de mes peines, & je suis déchiré par un cruel amour. C'est vous qui décidez souverainement du sort des amants, & vous avez plus de pouvoir sur les cœurs, que tous les trésors & la plus illustre naissance.

Aveugles Destins, vous décidez rarement en faveur du mérite! & l'on voit souvent l'esclave préféré au Potentat. Non, quand vous surpasseriez

un

(4) On dépeint le Tems avec des ailes, pour marquer la vitesse avec laquelle il s'écoule. On lui met une Faule dans une main, & un Sable dans l'autre. Le premier attribut désigne la destruction de toutes choses; & le second, les heures & les moments. Il est aussi quelquefois regardé comme Saturne.

un hydre en cruaute ; dussiez-vous ne pas faire de moi plus de cas , que des feuilles des plantes marécageuses des étangs , je vous suivrai par tout , & vous chérirai à l'égal de ma vie. Amarillis régnera dans mon cœur , & son nom sera toujours dans ma bouche. Il se tut , après ces mots , & l'autre berger lui parla de la sorte.

Quelle erreur d'aimer une cruelle ! (a) Que peut-on attendre d'une personne qui ne nous aime point ? C'est une fureur de vouloir forcer les inclinations. Imitez-moi , j'aime un belle sensible.

O Méline ! s'écria-t-il , vous êtes plus blanche que la fleur de farine , que la chaux vierge , que les écumes de la mer en fureur & que le lait cuit ; plus vermeille que les cérises dans leur maturité & que les meures qui n'ont pas encore pris leur dernière couleur. Vous êtes plus belle que les arbres quand ils fleurissent au printemps ; plus douce qu'une figue sèche & que le vin le plus doux.

Jamais la Reine d'Amathonte n'eut une gorge si belle , des yeux pareils ; & ses lèvres , si vantées , n'aprochent pas de la beauté des vôtres. Que dirai-je de vos cuisses , & des parties de votre beau corps , qui en sont les plus voisines ? mais il faut garder un muet silence , il est beaucoup plus aisè de les imaginer que de les décrire. Ce n'est pas seulement parmi les hommes que Méline fait des conquêtes , elle les étend jusques sur les Dieux mêmes. Je la vis l'autre jour poursuivie par un Satyre , qui l'ateignit à la course & la persécurloit sous un liège ; elle crioit , je volai à son secours ; mais je craignis les cornes de cette Divinité velue , & n'osai avoir affaire à un rival aussi féroce.

Ah !

(a) Pour lier la comparaison des deux Bergers , & donner une suite au défi du Chant de ces Pasteurs , j'ai été obligé de faire la comparaison d'une cruelle avec une sensible , au lieu de comparer le goût de cet amour permis , avec cette passion abominable & dessendue.

Ah ! toutes les fois qu'elle me fait un clin d'œil favorable , qu'elle m'appelle & me serre dans ses bras , plus blancs que la neige , avec la même force que le lierre ou la vigne embrassent les branches d'un arbrisseau qui en est prochain ; la lascive qu'elle est me mord & me donne de petits soufflets ; elle me jure cependant & me fait mille serments qu'elle n'aime que moi .

Je ne suis pas à la vérité bien convaincu de sa sincérité , car rien n'est plus faux que cette belle , même dans les momens critiques où nous nous envoyons réciprocement nos ames errantes sur nos lèvres . (a) Je l'adore sans pouvoir l'estimer ; & je m'en défie , d'autant plus qu'elle me fait de plus grandes caresses .

Ce berger n'en seroit pas demeuré-là ; le sujet de son discours le touchoit de trop près pour qu'il en restât en si beau chemin ; & je me préparois à en entendre la conclusion , quand dans ce même instant sept loups , tourmentez d'une faim dévorante , sortent des bois - taillis , dont le sommet des rochers étoit couvert , & parviennent jusqu'aux troupeaux par un sentier étroit ; ils se précipitent sur les moutons ; ils ravagent & déchirent les innocentes brebis .

On entend le bêlement craintif des tendres agneaux . Leurs gueules sont dégoutantes de sang : le carnage redouble ; une troupe de chiens , armés de colliers de fer , s'oposent à ce ravage ; ils intimident leurs cruels adversaires , par leurs aboyemens .

On est étonné d'un bruit affreux , les vallées retentissent de hurlemens ; les bergers tremblans , se levent abandonnent le défi du chant , & diffèrent à un autre tems à faire valoir la préférence de leurs inclinations . Ils s'arment à la hâte de leur fronde &

(a) J'ai cru embellir ce morceau , qui désigne une joüissance , en y mettant cette citation de Pétrone .

*Quatuor noctis ista sunt diti , dea que quams molis Thorus habet
mox calentes errantes animas hinc & hinc Labellis effundimus .*

& de leurs bâtons de chêne pleins de nœuds, ils courrent & me laissent seul.

Je m'en allai par un autre chemin, flotant entre la crainte & l'espérance. Tandis que j'avancois, agité de doutes & de pensées diverses, je parvins environ à la distance que pourroit parcourir trois fois un boulet lancé avec impétuosité, par une machine guerrière d'airain.

Je trouvai une fontaine claire & pure, qui augmentoit à mesure quelle s'éloignoit de sa source, & qui se distribuoit en différents ruisseaux parmi des platanes touffus; les bords étoient couverts de gazzons verdoitants, parsemés de pierres tendres, destinées sans doute à servir de siéges sacrez aux Nymphes de ces lieux, & à leur procurer une agréable fraîcheur dans les tems que l'Eté répand ses arides influences, ou que la Canicule altérée domine sur notre horizon.

Ces bocages charmants étoient environnez de cormiers, dont les branches plioient sous la pesante quantité de leurs fruits: je m'en aprochai à la hâte; je cueillis les plus mûrs & les mangeai. Je m'aprochai de la fontaine, pour étancher ma soif avec ses eaux pures; j'admirois, en me panchant sur leur miroir de cristal, le brillant du gravier sur lequel elles rouloient.

La divine vertu se ressouvint de moi; un jeune Jouvenceau, aussi beau qu'Apollon, descend de l'Olympe, il fend les airs d'un vol rapide, & surpassé en vitesse les plus dévorants éperviers. (a) Il vient à moi; m'aborde; il me trouve acablé de fatigue, étendu languissant sur le gazon qui bordoit ce ruisseau; il me saluë; je me levo & me prosterne devant lui. Sa taille étoit au - dessus de la commune.

Je suis, dit-il, le fils de la vertu; je m'appelle Tymal-

(a) Oyeaux de proye, milan, épervier, faucon, &c.

Tymalphe, (a) ma mere m'envoye vers vous, afin que je vous explique par ordre, en son nom, ce qui lui restoit à vous dire. Je m'assis près de lui, & il me parla en ces termes; vous avez scû quelle étoit la femme qui étoit au côté gauche de la volupté. Vous n'ignorez pas non plus quel est son fils; ma mere, vous a expliqué ces choses; il me reste à vous apprendre quelle est l'autre qui tenoit un enfant par la main, & qui étoit à la droite de la volupté.

Les hommes l'appellent communément Vénus; ils feignent qu'elle doit sa naissance aux écumes de la mer, & aux parties naturelles de Saturne, que l'impie Jupiter son fils lui coupa & les jeta dans la mer; c'est ainsi que la Mythologie des Grecs l'assure. De tous les tems les hommes se sont repus de bagatelles, & leur inclination à parler beaucoup les a rendus auteurs de mille fictions chimériques.

Uranius (b) & la Nymphe Lopade, sont ses pere & mere. Uranius est le pere de toutes choses; il est plus grand qu'Athlas, que le féroce Encelade, que l'orgueil-

(a) Ce nom peut bien avoir été composé par PALINGENUS, des mots *timor*, crainte; & d' $\alpha\lambda\phi\alpha$, qui est la premiere lettre des Grecs, qui signifie quelquesfois *D* *U*.

Initium sapientia timor Domini.

(b) Uranius est ici regardé comme le Ciel, du mot Grec, *ΟΥΡΑΝΟΣ*, *Calum.* La Nymphe Lopade est regardée comme la premiere matière, ou la semence de tous les Estres; c'est ce que nous veulent désigner tous les Philosophes hermétiques, par leur Vierge ailée. *Virginem alas opisme losam & mandatam semine spirituali primi masculi impragnatam in semetata Virginis gloria remanente gravidam tinete puniceo colore gena prodent.* ARCANUM HERMETICÆ PHILOSOPHIE OPUS. Canon 58.

Cette Lopade pourroit bien être l'ancienne *Isis* des Egyptiens, d'autant qu'on la représente couronnée d'épics de blé, qui caractérisent la fécondité de la terre. De tout ce que dessus, on peut inférer que le Poëte n'entend par l'amour que la fécondité de tous les Estres, comme Lucrece sien est lui-même exprimé.

l'orgueilleux Typhon , (a) & que tous les géants ; monstrueux enfans de la terre. La nature lui donna neuf têtes , (b) l'une desquelles est sans yeux & toujours tournée du côté des rivages de l'Andalousie ; les autres sont tournées du côté de l'aurore , ou du soleil levant.

La seconde de ces têtes a des yeux , au nombre de plus de mille ; les têtes restantes ont chacune un œil seul ; sa main droite a le gouvernement du monde , du côté Septentrional ; & sa gauche s'étend du côté que desséchent les brûlantes haleines des Vents du Midy . Il contient l'Univers dans ses deux mains ; ses pieds

(a) Géans , qui vou'urent détrôner Jupiter pour le chasser de l'Olimpe. Il les fouroya & les enterra sous les ruines des montagnes , qu'ils avoient entassé les unes sur les autres.

(b) Expression figurée , pour dire que le vaste espace qui environne la terre est partagé en neuf Cercles ; le plus éloigné s'appelle le premier mobile . Quand il dit que la première de ces têtes n'a point d'yeux , il entend ce même premier mobile où il n'y a point d'étoiles . Cette seconde tête est le second Cercle , ou le Ciel des étoiles , qui en est tout parsemé , qui a par conséquent des yeux plus de mille ; & les sept autres têtes , qui ont chacune un œil , sont les Cercles sur lesquels roulement les sept Plalettes ; il s'en explique ainsi lui-même dans son Chant du Verseau .

Quand il dit que cet URANIUS a sa tête élevée jusqu' sur l'Empirée & ses pieds jusqu'au sombre séjour des Manes , on peut entendre qu'il a voulu parler de Dieu , dont l'Esprit saint & adorable est présent partout ; aussi l'Ecriture-Sainte se sert-elle du terme *Gigas* : elle dépeint Dieu comme un GIGANT . On ne peut assez admirer ces Mytères , ces nombres septenaires , ces 7. Eglises de l'APOCALYPSIS , ces 7. Esprits qui sont devant le trône de Dieu , ces 7. Chandeliers d'Or , ces 7. Etoiles dans la main droite du Fils-de-l'Homme , ces 7. Planettes , les 7. tons de Musique , & les 7. Métaux , qu'on prétend qui émanent des 7. Planettes , ces 4. Animaux , ces 24. Vieillards . S'il étoit permis d'interpréter , ces 4. Animaux ne seroient-ils pas les 4. Éléments , ces 24. Vieillards , les 24. heures ou les 24. moitiés de Lune ? cet Ange , qui a un pied sur la Terre & l'autre sur la Mer , ne seroit-il pas le modèle sur lequel notre Poète auroit formé son URANIUS ?

pieds pénètrent jusqu'au sombre séjour des Mânes, & sa tête s'élève jusqu'à l'Empirée. Il repaît avec une riche fécondité les animaux de toutes espèces; & c'est par lui que les terres deviennent fécondes. Les animaux se multiplient à l'infini, & leur nombre n'auroit plus de bornes, si son fils Panphagus,(a) ou Dieu du Tems, monstre plein de rage, armé de trois goziers, ne dévoroit continuellement tous les Estres avec sa femme Atropos.

Cette Vénus est donc la fille d'Uranius, qu'il a marié avec le Dieu boiteux, Vulcain,(b) afin qu'ils produisissent des races nouvelles, qui fussent substituées à celles qui auroient été détruites par Panphage & Atropos? Voilà quelle est Vénus. C'est à elle que l'Univers doit ses habitans & les Divinitez leurs cultes. Sans elle, l'Univers dépeuplé, seroit dans les plus solitaires horreurs; elle est donc destinée à réparer les bûches du tems? Ce que Dieu même a établi ne peut être condamnable.

Que peut-on dire de ceux, qui, passant la vie dans le célibat, ne se mettent pas en peine d'avoir des enfants? Ceux-là meurent radicalement, & ne laissent sur la terre aucun monumens qui atestent qu'ils ont existé; ils agissent certainement contre les loix de la nature; & s'il faut rendre justice à la vérité,

(a) Terme composé de *μαν*, tout, & de *εγει*, mange, **MANGE TOUT**, ce qu'on appelle le tems; *Edax*, ou la mort, & *ατροπει*.

(b) Dieu du feu, pour marquer que toutes les GRANDEURS ne se peuvent faire sans le chaud & l'humide. VIRGILE s'en exprime ainsi.

*Inde hominum pecundum qui Genus
Vira que violentum
Et que marmoreo fert monstra sur
Æquore ponens
Igneus est illis vigor & Cœlestis
Origo.
Scandinibus.*

rité, celui-là n'étoit pas digne de naître, par qui un autre n'a pas reçù la naissance: nous sommes, en naissant, redevables à nos peres, & nous devons nous aquiter envers eux de la naissance qu'ils nous ont donnée, en la procurant à nos enfants.

Ce devoir est indispensable, à moins qu'une maladie, ou quelque autre raison n'empêche chez nous les fonctions de cette vicissitude. Telle est, par exemple, une juste crainte de donner la naissance à des malheureux, auxquels on ne pourroit laisser d'autre héritage qu'une affreuse pauvreté, ou bien le desir de passer sa vie dans la contemplation de la Sagesse Eternelle & des choses Célestes.

Peu de gens sont déterminez par ce dernier motif; c'est à ces conditions que l'abstinence est permise. Mais ceux qui ne veulent pas épouser une femme, pour avoir plus de liberté d'abuser d'un plus grand nombre d'autres, & de pouvoir plus librement fourager dans les pâtrages de l'amour, & qui, pour mieux tromper le public, ne font point de difficulté de se livrer aux choses Sacrées, au service des Temples & au culte des Dieux; & qui conséquemment se soumettent à différentes règles, & vêtissent des habits extraordinaire, dans l'espérance de gagner le Ciel par une Tonsure; ceux-là fuient le monde, pour suivre l'immonde.

C'est souvent pour mieux se livrer à la gourmandise & à la paresse, qui sont les alimens de la méchanceté. Ils font parade d'une pudeur extérieure, & cachent leurs vices sous les obscures ténèbres & les voiles d'une nuit très-épaisse.

Peu de gens nez avec un tempérament sain peuvent parvenir à être chastes, & l'on ne doit souvent la tempérance qu'aux infirmités de la vieillesse, à une nonchalante langueur, ou à quelque grand chagrin qui occupe l'esprit; mais on doit regarder, comme un présent du Ciel, celle qui n'est dûe qu'à la sagesse; c'est elle seule qui peut nous contenir dans les bornes de la pudeur,

C'est

C'est le propre de la nature, de faire sortir de tous les corps ce qui leur est superflu; c'est à cette opération naturelle que Vénus doit l'empire qu'elle a sur nous, dans les rêves ou des plaisirs idéels, enfans de l'imagination, imitent la réalité.

Il en est beaucoup qui ne doivent la réputation, qu'ils ont d'être chastes, qu'au soin qu'ils prennent de cacher leur intempérante.

Je veux supposer même que ces gens l'emportent sur les Vestales (*a*) & les Sybiles, par leur chasteté: qu'en doit-on inférer à leur avantage? Je demande lequel est préférable, ou d'un arbre stérile ou de celui qui apporte des fruits, d'une terre abondante, ou de celle qui est en friche?

O vains soins des hommes! ô vœux inutiles! Apprenez à ne vous pas écarter des loix de la nature, dont les desseins ont été que celui qui a été engendré, engendrât à son tour. Elle n'a pas placé tant de volupté, & une si chatoüilleuse démangeaison (*b*) aux exercices de Vénus, pour nous en éloigner; mais plutôt pour nous y exciter. Pourquoi s'opposer à ses intentions? Vénus cesse d'être coupable, quand elle est légitime & qu'elle est renfermée dans les bornes de l'équité. Quand on l'excite trop, elle énerve les forces, elle affoiblit les membres, elle émousse l'esprit & racourcit la vie.

Nous avons à présent à parler du fils de Vénus. Il est le conquérant des hommes & des Dieux; son carquois & son flambeau épouventent l'Univers; rien

(*a*) Filles consacrées à entretenir le feu perpétuel dans le Temple de la Déesse VESTA, qui étoit regardée comme fille & quelquefois comme mère de Saturne, grand objet de Mystère chez les Payens; ces filles se pouvoient marier au bout de 30. années de vestalité. Je crois qu'elles trouvoient peu de curieux d'une virginité aussi suranée.

(*b*) Je dois cette expression à M. Moriceau, célèbre Acoucheur, en son Traité de MULIERIBUS. GRAVIDIS PRÆGNANTIBUS, &c.

rien ne peut échaper à cet enfant, quoiqu'il soit aveugle. Les habitants de la terre ; les humides citoyens des mers ; les volatiles animaux de l'air ; les Cieux mêmes sont du ressort de sa juridiction.

Que de feux & d'incendies allume cet amour enfant ! Aucunes forces ne lui résistent ; les bêtes, les hommes & les Dieux ne peuvent éviter son brandon. Combien de fois le grand Jupiter, blessé de ses traits, n'a-t'il pas soupiré ? De quelles métamorphoses n'a-t'il pas été capable, pour obéir aux douces impulsions de Cupidon ? On l'a vu mille fois mettre bas les foudres, abandonner l'Olympe & ne pas dédaigner de descendre sur la terre ; quelquefois, sous la forme d'un aigle, sous celle d'un jeune taureau, d'un berger, d'un serpent, quelquefois sous les aparances du feu, sous la figure d'un Satyre, en pluie d'or, & sous la métamorphose d'un cygne d'une blancheur éclatante.

Le Dieu des Mers ressent parcelllement les flâmes de Cupidon, il quitte l'humide élément, quand il ressent la force de ses traits ; il devient dauphin, bétier, coursier, & ne peut éteindre, par toutes les eaux de la mer, les feux allumés dans son ame. Que n'autoit-on pas à dire de tous les autres Dieux ?

Apollon, pour le même sujet, est quelquefois épervier & quelquefois lion.

Pluton, environné du redoutable Styx, n'a pu se garantir des forces de l'amour. Pourquoi employer un tems inutile au recit de pareils faits ? Veut-on nombrer les demi-Dieux & les Héroïnes, qui en ont reçû des blessures mortelles ? Quelle immense description ce seroit entreprendre ! Le soleil auroit plutôt plongé les rouës fumantes de son char dans la mer de la grande Hespéries, que l'on n'auroit achevé.

Passons-les sous silence, assez d'autres en ont parlé ; attachons-nous à la vérité. Ce n'est pas Bâchus qui est le pere de cet enfant, comme la Grèce savante

Scavante veut nous le faire croire ; si cela étoit , ceux , qui ne boivent point de vin , ne seroient pas adonnez à l'amour ; mais il est le fils du destin. (a)

C'est par le destin que sont formées les plus douces sympathies ; & toutes les choses corruptibles & mortelles sont sujettes à sa puissance. C'est lui qui forme nos mœurs , qui décide de notre bonheur , & fixe la durée de nos ans. Nous devons souvent plus au destin qu'au mérite. C'est donc par lui que le feu du desir est allumé , & il enchaîne les jeunes cœurs avec des liens indissolubles.

Les richesses ne s'autoient prévaloir contre lui ; quoi qu'on dise que le fils de Saturne ne s'est introduit dans la tour de Danaé qu'en pluie d'or. (b) La fréquentation continue , la liberté de demeurer souvent ensemble , pouvoir se parler sans témoins , sont les moyens qui conduisent les jeunes cœurs à l'amour ; c'est par de telles occasions qu'on donne prise à cet enfant suborneur , qui n'auroit point de force si le destin lui étoit contraire. C'est par le même destin que les inclinations sont unies & que les liaisons se rompent ; une personne laide , de basse naissance & pauvre , plaira au préjudice de celle qui concilie les richesses , la naissance & la beauté.

Une femme belle & sage sera méprisee de son mari ,

(a) Les Payens imaginoient que tous les Dieux étoient subordonnez au destin , ce qui faisoit qu'ils croyoient presque tous à la prédestination. Virgile fait parler Jupiter lui-même , comme soumis à l'ordre des destins.

(b) Fille d'Acrise , renfermée dans une tour d'airain , parce que ce Prince craignoit la prédiction qui lui avoit été faite , que celui qui naîtroit de sa fille le tueroit. Jupiter , pour en jouir , se transforma en Pluie d'or. Elle accoucha de Persée. Quelqu'Amant libéral , qui , par ses présents gagna le Géolier de cette tour , pourroit bien étre le Jupiter de cette Danaé. Il est plus d'un exemple pareil ne nos jours , & nous voyons plus d'un Amant n'avoir réussi que par ces moyens , pour flétrir les Dames en Espagne & en Italie.

mari, qui lui préférera une concubine, dont il partage les faveurs avec le public; une femme, par le même caprice du destin, ne pourra souffrir son mari, quoique bienfait, & lui préférera le plus vil des esclaves, ou quelque heureux avanturier qu'elle connoît à peine.

Si les destins ne fixoient pas à chacun les inclinations qui lui sont propres & qu'il n'y eut point de bornes pour chaque individu à cet égard, il s'ensuivroit qu'une seule personne pourroit se faire aimer de tout le monde & pourroit aussi, par un retour égal, concilier les inclinations de tout l'Univers, & chacun pourroit par conséquent jouir indifféremment de celle qui lui plairoit.

Il n'en est pas ainsi, le pêcheur ne peut pas prendre tous les poissons, l'oiseleur tous les oiseaux, & le chasseur ne peut dépeupler toutes les tanières des bêtes fauves. Chacun ne reçoit que ce que le sort lui acorde; c'est donc par un ordre supérieur que les sentimens sont assortis; que l'esclave est admis au lit de sa maîtresse; le vieillard lippu, hydeux, maléficié lui a l'obligation de posséder une fort belle fille.

C'est le même destin, qui conduit à bon port un marchand à travers les flots & les écueils, & qui fait faire naufrage à l'autre ou le fait prendre par des Forbans. Personne ne peut résister à une destinée contraire; c'est perdre son tems que de la combattre; vouloir se faire aimer, malgré le sort, c'est s'exposer à une honte certaine, & quelquefois à la mort, qui est la suite d'un desespoir amoureux.

Celui, au contraire, qui a la fortune propice & les destins favorables, jouit d'une paix profonde. Il peut aimer avec tranquilité. Ces faveurs ne sont accordées qu'à un très-petit nombre, & peu de gens sont assez amis des Dieux, pour jouir de ces célestes dons, auquel cas il est de la prudence de cacher son bonheur; il n'en faut faire confidence à personne:

sonne : on ne doit se fier à qui que ce soit. Presque tous les hommes sont fourbes & trompeurs ; chacun en veut imposer à son pareil , & l'on craint un ami si-tôt qu'on l'a fait dépositaire de son secret ; on craint du moins que l'amitié ne se rompe ; on appréhende , qu'ayant changé de sentiment , il ne révèle ce qu'il tenoit auparavant caché dans le fond de son cœur.

Si vous voulez conserver votre liberté , ne faites jamais de confidence grave. Il y a de l'injustice à exiger qu'un autre garde notre secret , quand nous , qui y sommes les plus intéressés , ne pouvons pas le garder nous-mêmes ; & nous devons regarder nos amis comme pouvant un jour devenir nos ennemis. (a)

Les véritables amis sont rares ; l'envie broüille les plus belles amitiés : elle en veut sur-tout à la prospérité.

Amants , je vous en avertis , craignez l'envie , personne ne connoît jamais les inclinations du sage , & son feu reste toujours caché dans le fond de son cœur. Monstre horrible de l'envie ! peste cruelle & mal mortel ! tu poursuis sans cesse la vertu ; tu déchires , par tes traits empoisonnez , les plus belles actions en leur donnant une interprétation maligne ; tu haïs jusqu'à l'honneur des plus honnêtes gens ; tu rougis des justes éloges qu'on donne à ce-lui qui les mérite.

Quelques efforts qu'on fasse pour cacher ses inclinations , on ne peut le faire si le destin ne se met pas du secret , & si des influences ennemis contribuent à les découvrir. La prudence humaine n'apporte que de fôibles obstacles à la volonté des Dieux , & c'est se travailler inutilement que d'entreprendre quelque chose sans leur aveu.

Cela ne doit cependant pas empêcher qu'on n'apporte

(a) Ce sentiment est tiré de Machiavel. Je ne l'aprouve pas.

porte tous ses soins , & toute son étude pour se bien conduire , & l'on ne mérite pas moins de louange , quand le succès ne justifie pas une entreprise formée par la prudence : s'il y a du blâme à encourir , il doit être pour le compte des destins , qui souvent couronnent de la réussite les plus noirs forfaits & s'oposent à l'exécution des justes entreprises.

Heureux qui est favorisé des Cieux , à qui les Dieux sont propices & qui se trouve né sous une heureuse constellation ; il réussira au gré de ses désirs & goûtera une joie exempte d'amertume. Tout ce qu'on aime nous paroît doux ; l'objet aimé seul nous flatté ; ce n'est qu'à lui qu'il appartient de nous faire goûter les jeux & les délices , & il ne le peut faire qu'avec l'aveu du destin , sans lequel l'amertume se mêle aux plaisirs les plus exquis.

Celui qui jamais n'éprouva les traits empoisonnez d'un destin contraire , doit être regardé comme un homme à qui l'expérience manque ; le creuset de l'adversité le raffine , sans quoi il a quelque chose de moins que les animaux , qui quoi qu'affection de passions pour des choses viles & de petite conséquence , sont cependant tourmentez des soins que forme le désir.

Il semble que les arrêts du destin ont rendu les choses divines à proportion qu'elles sont plus aimées ; & si le maître des hommes & des Dieux cessoit un instant d'être touché d'un ardent amour (a) pour tout ce qui existe , le monde entier seroit détruit , & les élémens confondus rentreroient bien-tôt dans leur ancien cahos.

Il conserve tous les Estres , parce qu'il les aime , & cesseroit de les défendre de la destruction , s'il cessoit de les aimer.

Grand

(a) C'est le sentiment du Poète Lucrece. Il prétend que c'est à Vénus que tous les Estres doivent leur naissance , & à l'amour leur conservation.

Grand argument pour la durée éternelle de la matière ! Car n'y ayant point de succession dans Dieu, ses affections devant être éternelles comme son essence, il la doit conserver éternellement; car quoique nous voyons mourir ce qui est né, nous ne voyons cependant périr aucune espèce; c'est pour la conservation de ces espèces différentes que Dieu donne ses soins, & non pour la conservation particulière des individus qui doivent payer un tribut à la mort, à la destruction ou au changement de forme.

Personne ne permet la destruction de ce qu'il aime, s'il le peut conserver; or tout le monde convient de la toute-puissance de Dieu. Il peut donc conserver ce qui lui plaît? Ce n'est donc pas pour les individus que la Divinité a de l'affection, mais pour les différentes espèces, qui sont les différentes catégories des individus, qu'on voit être conservées sans altération.

Qu'importe-t'il au potier de terre si tel ou tel autre vase d'argile se brise? Un tour de rouë en forme de nouveaux, qui lui font mépriser les premiers.

Le Ciel, la terre, l'air, la mer, le feu & la machine entière de l'Univers, durent depuis tant de siècles par un arrangement indissoluble; ils ne doivent leur conservation qu'à cet amour de leur auteur, sans lequel les Estres se détruiroient réciproquement & briseroient les liens de leur union.

Le Ciel refuseroit à la terre sa lumière éclatante: ses rayons de chaleur cessant d'agir, la faculté génératrice de toutes les productions seroit détruite.

Le feu dévorant consumeroit l'air, qui en est l'élément le plus voisin.

L'air cesseroit de répandre des pluies fécondes; la terre ne produiroit plus; les eaux éteindroient le feu, ou lui-même, en les desséchant, détruiroît les habitans de cet immense fluide.

L'on verroit arriver un dérangement pareil à celui que

que causa autrefois Phaëton, (a) fils de Climène, pour n'avoit pas scû conduire les chevaux du soleil; épouventé qu'il fut par les Monstres du Zodiaque, il oublia les leçons de son Pere, ses souhaits ardents furent sa ruine; le monde s'embrasoit d'un affreux incendie, si la foudre ne l'eut pas précipité au milieu des eaux de l'Eridan pour y éteindre ses feux.

La Paix est fille de l'amour, & elle est le plus rare présent des Cieux. Tous les Estres ne sont formez que par la paix; c'est par elle que tout fructifie; on ne sauroit lui donner de trop grands éloges. C'est d'elle que procéde toute volupté; elle fait la sûreté des hommes; c'est à elle que le voyageur doit la liberté des chemins; c'est par elle qu'il est préservé des cruels brigands.

C'est pendant le règne de la paix que les abeilles produisent leur plus douce ambrosie, que les troupeaux se multiplient, que les campagnes sont cultivées, & qu'elles tendent dans la riche Automne les abondantes moissons de la blonde Cérès.

Le lait, plus doux que le nectar, coule dans des vases; Bachus fournit sa séduisante liqueur; c'est dans ce tems heureux qu'on exprime l'huile, riche présent de l'arbre de Pallas. (b)

Les

(a) Fils du Soleil & de Climène. Il fut si faché du reproche que lui fit Epaphe, fils de Jupiter, qu'il n'étoit qu'un fils supposé du Soleil, qu'il alla trouver son pere & le pria de lui donner la conduite de son Char pendant un jour; mais comme il ignoroit la route, le monde alloit périr d'un affreux incendie, si Jupiter ne l'eut pas foudroyé. Grand argument pour ceux qui forment des entreprises au-dessus de leurs forces. Que de Phaëtons dans les grandes Charges!

(b) Ici regardée comme Minerve. Elle eut une grande contestation avec Neptune à qui nommeroit la ville d'Athènes. Des Juges conviennent que celui qui feroit naître la chose la plus utile auroit la préférence. Neptune frappa la terre de son Trident, & il en sortit un Cheval, *SYMBOLE DE LA GUERRE*; Pallas frappa de sa Pique, à son tour, & fit naître un Olivier, *SYMBOL DE LA PAIX*. La dernière eut la préférence. Un Gouvernement tranquille est préférable à toutes les belliqueuses folies.

Les jeux & les ris marchent sur les traces de la paix , & le champêtre chalumeau excite les danses rustiques : tout abonde dans ces tems heureux ; il n'a partent qu'aux insensez d'en être ennemis & de rechercher les combats.

C'est ainsi que couloient avec rapidité les jours délicieux de l'âge d'or , sous le règne du pacifique Saturne.

O âge enchanté ! qu'êtes-vous devenu ? ô douleur ! la discorde , par ses mouvemens tumultueux , étonne , frappe , renverse ; rien ne résiste à ses fureurs. La cruauté devient nécessaire ; on enfraine les Loix les plus saintes : la Justice ne se régle que par le pouvoir arbitraire. On s'arme des serpents & des flambeaux des furies ; les habitans de l'Univers semblent autant de Bachantes : les cruelles Euménides enfin ébranlent les Etats & les Monarchies par les plus violentes secousses.

Pourquoi , misérables mortels , hâtez-vous votre mort par d'inhumains combats ? Craignez-vous qu'elle n'arrive trop tard ? Cruel orgueil , vous cauez tous ces maux ! Desirs insensez ! cupidité insatiable ! reconnoissez-vous à vos fureurs. Pourquoi , jusqu'à présent , la possession d'une vile terre a-t'elle été recherchée avec tant d'empressement par les orgueilleux mortels ? Je vois déjà la pourriture qui s'empare de leurs personnes , & des insectes fétides & cadavereux se préparent à leur ronger les entrailles.

Croyez-vous tenir la victoire asservie ? Est-elle convenue de suivre votre char ? Regardez en arrière , & par un retour sensé sur vous-mêmes voyez la courte durée de vos jours.

La plus petite urne suffit pour contenir vos cendres , & l'espace d'un tombeau n'est pas fort étendu.

Si l'amour réciproque animoit vos esprits , vous penseriez bien autrement ; chacun se feroit une loi sacrée de servir un ami malheureux , & l'on secouroit

zeroit avec empressement ceux que l'on aimeroit.

Qu'est-il de plus flâleur que de savoir qu'on est aimé & de pouvoir être persuadé que quelqu'un dans le monde s'interesse aussi parfaitement que nous-mêmes à tout ce qui nous arrive?

C'est dans l'adversité qu'on reconnoît le prix d'un ami. Quelle consolation ! quelle tranquilité pour l'ame ! on réussit par les tendres efforts de ses amis ; ils détruisent les bruits injurieux & les cuisans soucis ; ils réparent les pertes & la réputation attaquée ; ils partagent enfin vos peines & vos plaisirs. Non, jamais on n'a péri quand on est riche en amis.

Dans une fortune riante, partagez avec eux vos commoditez & vos satisfactions : faites-les avec vous célébrer votre bonheur au milieu des festins où régne une joye innocente. Ils augmentent vos possessions par leurs soins ou par leurs conseils. En un mot, ce n'est qu'à proportion du nombre des vrais amis qu'on parvient à passer une vie plus délicieuse, & cela par bien des raisons que je vais faire mes efforts pour déduire.

Il faut premierement savoir que ce qu'on appelle vulgairement amour, est un certain mouvement de la volonté dont nous reconnoissons l'excellence en ce qu'elle nous porte à aimer. Cette même faculté de l'ame se pance du côté qui lui paroît bon & fuît ce qui a les aparances du mauvais ; c'est par ces deux contraires qu'elle s'émeut : ce sont-là les fondements certains de l'amour.

Or tout ce qui est bon peut se diviser en trois classes ; la première renferme ce qui plaît ; la seconde ce qui est honnête, & la troisième ce qui est utile. Le mal est triple aussi, le ruineux, le honteux & l'incommode. Nous n'aimons que par le mouvement que fait l'ame, pour suivre les premiers & pour fuir les derniers. Il y a donc différent amour, comme la source dont il procéde est différente ; & il est conséquemment à son principe digne de blâme ou de louian-

loüanges. Ces trois sources de l'amour different non-seulement entr'elles par le genre , mais elles sont encore distinguées par espèces ; le délectable , l'utile & l'honnête, produisent différents amours, comme nous avons dit.

L'utile doit s'entendre par tout ce qui nous est avantageux , tant du côté du corps que de l'ame.

Les avantages du corps sont , la force , la santé , la beauté & la légèreté ; & tout ce qui peut procurer ces avantages , soit homme , soit autre chose , est mis au rang de l'utile.

L'ame renferme les mœurs & la doctrine , & elle a aussi deux vertus ou facultez.

La volonté d'où émanent les mœurs , & l'esprit ou l'intellect , du ressort duquel est le jugement & la connoissance de la vérité.

Les avantages de l'esprit se divisent en neuf sciences principales , ausquelles les Poëtes ont donné le nom de Muses , qui président à l'enchaînement de toutes les sciences , qu'on nomme ENCYCLOPEDIE.

La volonté a aussi plusieurs avantages , dont les quatre principaux sont , la prudence , la justice , le courage qui nous porte aux grandes entreprises , & la modestie qui lui sert de frein.

De ces vertus procèdent toutes les autres. Pour s'instruire plus en détail , qu'on ait recours aux livres d'Aristote & de Platon ; (a) ils méritent d'être

(a) Commençons par l'Ecolier avant de parler du Maître, puisqu'ils sont arrangez de cette façon. Aristote étoit Disciple de Platon , & ce dernier de Socrate. Il étoit infatigable à l'étude , & il tenoit toujours une main hors de son lit , dans laquelle étoit une boule , pour qu'elle le réveilla par sa chute dans un vase d'airain ; ce qu'Alexandre , qui a été son Disciple , a aussi exécuté pour ne pas trop dormir. Il enseigna à Alexandre , en huit ans , l'Eloquence , la Physique , la Morale , la Politique , & une sorte de Science , qu'il ne communiquoit à personne , qui étoit la SCIENCE HERMETIQUE , dont il nous a laissé des Traitez très-obscurz. Il se brouilla avec

tre regardez comme les deux lumières du monde.

Nous devons donc regarder comme utile tout ce qui nous enrichit de pareilles qualitez. Nous devons regarder ces préceptes, comme une médecine souveraine à la conservation de la santé des corps & à celle de la pureté de l'ame. Nous devons donner le premier rang à ce qui influë sur l'esprit, parce qu'il est beaucoup plus noble que le corps.

Il y a entr'eux la différence du maître à l'esclave, du navire au Nautonnier, & du cocher au char.

Il y a cependant entr'eux un rapport mitoyen ou une liaison immédiate. On peut attribuer le même rapport à ce qui flâte; on peut le diviser en plus d'une espèce, & l'on est à portée de distinguer plusieurs

avec ce Prince, vint à Athènes où les Magistrats lui donnèrent le Lycée pour y ériger ses Ecoles. Il étoit chef de la Secte des PY'RIPATHE'TICIENS qui étudioient en se promenant. Il y a différents sentiments sur le genre de sa mort; quelques-uns croient qu'il se jeta dans l'Europe, Détroit près de l'Isle de Négreponct, où il y a sept flux & reflux dans un jour, en disant ces paroles; PUISQUE JE NE PUIS TE COMPRENDRE, COMPRENDS-MOI; ou, comme quelques-uns l'estiment, il mourut d'une colique, ce qui me paroît plus vrai-semblable. Je crois que ces flux & reflux de l'Europe ne procèdent que des courants qui se rencontrent en opposition dans ce Détroit. Le Pilote de l'onde vive prétend les expliquer; mais c'est d'une façon plus allégorique que démonstrative.

Platon, chef de la Secte, qu'on appelle ACADMICIENS, ainsi appellée, parce que ses Ecoles Philosophiques se tenoient à Athènes, dans une maison qui avoit appartenu à ACADEMUS. Il suivoit la Physique d'Héraclite, la Logique de Plthagore, & la Morale de Socrate son Maître. Il n'admettoit qu'un seul Dieu, souverain Créateur de toutes choses. Saint Augustin avoué qu'il a trouvé dans les Livres de Platon presque tout le commencement de l'Evangile de S. Jean. Saint Justin, S. Clément, Eusèbe, & plusieurs autres grands Personnages, disent que Platon avoit pénétré dans le Mystère de la Très-Sainte-Trinité. Il mourut à 81. an, le propre jour de sa naissance.

membres

membres de ce tout , dont quelques - uns sont destinés à réjouir les esprits , d'autres à rétablir & conserver les corps.

Les plaisirs de l'esprit sont plus vrais que ceux du corps , plus durables , plus nobles , & nous sont communs avec les Dieux .

De même que nous partageons ceux du corps ou des sens avec les bêtes qui en sont flattées comme nous .

Ceux de l'esprit , au contraire , sont interdits aux animaux , qui n'étant pas susceptibles de sensations si délicates , sont bornés aux plaisirs du goût & de l'atouchement ; ils sont insensibles à l'harmonie & aux odeurs .

Les tableaux d'Apelles , ou les vases d'airain de Corinthe , ne leur font nulle impression ; les spectacles du Colysée , (4) & les applaudissements qu'on y donne , ne leur causent aucune admiration .

Si les odeurs , les sons & la vue , semblent quelquefois les déterminer , ce n'est que par le rapport qu'ils ont avec le goût & l'atouchement .

De la même maniere qu'un lion affamé , saute , bondit , hérisse ses crins , & par les mouvements de sa queue témoigne sa joie , en voyant une genisse , par l'avidité qu'il ressent de dévorer cette proye , ou bien lorsqu'un cheval rencontre au milieu des prairies une jument , il est entraîné par l'aiguillon de Vénus ; après s'être roulé dans des bruyères inhabitées , il s'avance en bondissant , & remplit l'air de ses hennissements . Puisque les viandes & les plaisirs de Vénus sont du ressort des sensations des animaux , ce sont les plaisirs les plus méprisables : ils sont infiniment au-dessous des esclaves les plus bornés .

Un usage immoderé de ces vils plaisirs rend l'esprit hébété & fait à nos corps un tort irréparable .

Celui ,

(4) Amphithéâtre fait en cercle , pour asseoir le peuple aux Spectacles .

Tome I.

L

322 *Le Zodiaque de la vie humaine.*

Celui par conséquent qui s'y livre , devient insensé & plus propre à servir qu'à commander. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit honteux de s'y livrer avec modération ; mais souvenez-vous de ce que j'ai dit ci-devant ; la doctrine & les mœurs sont les mets de l'esprit.

Gravez sur-tout dans votre mémoire ce que je vais vous apprendre. Les biens qui font la félicité de la plupart des hommes , plus ils sont de durée & plus ils méritent le nom de vrais plaisirs ; mais ceux qui sont passagers & momentanez , comme ceux de Vénus , & celui que nous causent les sons harmonieux de la Musique ; en un mot , tout ce qui flâne nos sens corporels , quoique regardé à certain égard comme utile , n'est pas le vrai bien. Il ne nous satisfait que de la même manière que la santé flâne nos corps : mais le vrai bien , est la Médecine qui nous la procure.

Par conséquent ce qui procure les biens de l'esprit doit , à bien plus forte raison , être placé au premier degré de l'utile ; car dès l'instant qu'on est en possession des biens de l'esprit , on en retire l'agréable & l'honnête , parce que nous devons mettre au premier rang de l'utile ce qui nous rend vertueux ; & dès l'instant que nous sommes en possession de la vertu , nous le sommes aussi de l'agréable & de l'honnête , par l'honneur & la récompense qui doit être attribuée à la seule vertu ,

Quiconque veut donc s'atirer l'amitié pendant sa vie , doit s'attacher à plaire ou à être utile. Il faut supposer , avant toutes choses , qu'il ait les vertus requises , que les méchants eux - mêmes sont forcés d'admirer & de respecter , malgré la haine qu'ils leur portent. Il faut pour plaire s'attacher à connaître les mœurs de ceux à qui on veut faire cette douce impression. Tous les hommes n'ont pas la même volonté , & sont par conséquent affectés d'inclinations différentes.

Autant la nature , en formant les hommes , a mis de

de différence entr'eux, autant leurs affections sont diverses.

Celui-ci, par exemple, recherche avec empressement ce que cet autre ne scauroit souffrir; celui-ci fait l'éloge d'une chose que celui-là condamne de toutes ses forces.

Les mêmes choses n'ayant pas le don de plaire universellement, les hommes ne regardent donc pas les mêmes comme utiles & honnêtes. Il faut en pareil cas s'efforcer de connoître ce qui est regardé comme le plus universellement utile, sans quoi on perdroit son tems & ses soins, & ce feroit labourez le sable de la mer. Il n'est pas non plus difficile de s'apercevoir des choses qui déplaisent.

L'entretien de ceux à qui on a affaire vous met bien-tôt au fait de leurs mœurs & du goût de leur esprit. Celui-là parle fréquemment de ce qu'il aime le plus & ressent du plaisir d'en entendre parler. On connoît les inclinations des hommes jusqu'à dans leurs maisons.

On trouvera, par exemple, dans celle d'un laboureur, des socs, des jougs pour acoupler les bœufs, des aiguillons, des bêches & des hoyaux.

Chez le soldat, les murs sont garnis d'armes offensives; & l'on doit regarder, comme amateurs de l'étude, ceux chez lesquels on trouve beaucoup de livres; ainsi des autres hommes; les gestes, les discours d'ailleurs découvrent les secrets de leurs cœurs.

Il faut donc, pour se faire des amis, s'étudier à plaire par la sympathie & la douceur.

Mais, me dira-t'on, la plupart des hommes ne recherchent que leur intérêt, l'argent ou les présens, & c'est par ces derniers qu'on aquiert beaucoup d'amis; à quoi je réponds, qu'une amitié gagnée de cette façon, n'est durable qu'autant que l'utilité y est attachée & que l'espoir d'un gain nouveau la peut conserver, ce qui part d'une vüe servile & d'un intérêt grossier.

Il est peu de gens qui aiment leurs bienfaiteurs ; le nombre des ingrats n'est que trop considérable. Les gens reconnoissans sont des Phénix, (a) que l'Uni-

(a) Sorte d'oiseau fabuleux, qu'on prétend qui renaitoit de ses cendres. On dit qu'il est unique, qu'il habite dans l'Arabie-Heureuse, & qu'au bout de six cens ans il bâtit un petit bucher de bois odoriférants, qui s'embrase à l'ardeur du soleil ; le Phénix se met dessus, le souffle du battement de ses ailes & se brûle lui-même. J'ai vu des gens regarder cette Fable comme allégorique, & prétendre qu'elle désignoit la coction de l'Oeuvre Philosophal. Ils prétendoient que les cendres, dont ce Phénix renaitoit, étoit la couleur blanche qui succédoit dans l'œuf Philosophique, à la putréfaction ou aja couleur noire, qui devenoit blanche après qu'on avoit coupé la tête du corbeau.

Voyons ce qu'en dit le PILOTE DE L'ONDE VIVE, Pag. 124.
 „ Il met au jour plusieurs sentiments. Par le premier, il dé-
 „ peint cet oiseau comme ayant un plumage luisant de cou-
 „ leur changeante, comme la gorge d'un Pigeon, & l'appelle
 „ A L C I O N. Il prétend qu'il fait ses petits en hyver, dans
 „ l'écume grasse, qui est poussée au bord de la mer par l'im-
 „ pulsion des ondes & des flots, qui pendant neuf jours, qui
 „ est le tems qu'il emploie pour les éclore, la mer se calme
 „ & ne s'y fait jamais d'orage, & que les Crocodils du Nil
 „ dorment pendant ce tems.

Ce passage a quelque ressemblance à la haute Montagne, que nous décrit Nicolas Flamel, dans ses FIGURES D'ABRAHAM JUIF.

„ Le second sentiment, PAG. 125. est que son plumage est
 „ grisâtre; que c'est un Phénix, & qu'il se renouvelle au prin-
 „ temps; que ces petites sources d'eau claire & limpide qui
 „ l'environnent se dessèchent peu de tems après, & en leur
 „ lieu succéde un Jonc odorant & piquant, duquel, lorsqu'il

* Ces 12 „ est sec & fort, cet oiseau dresse un bucher, de douze brins
 „ brins, né „ seulement, & l'allume par son mouvement à la faveur des
 „ servient- „ rayons du soleil, se consomme, & renait de ses cendres
 „ ils point „ beaucoup plus fort qu'il n'étoit.

les 12 „, Le troisième, que son plumage est très-luisant, mais d'un
 „ mois ? „ rouge-brun; qu'il fait ses petits en été; que c'est un Péli-
 „ lican, parce (dit-il) que ses petits naissent de ces sources

† Les „ d'eau, & qu'après qu'ils sont éclos, de son bec il ouvre sa
 „ Philosophie „ poitrine & les nourrit de son sang; † il meurt & ressuscite
 „ plus fort que la première fois.
 „ viennent que la Pierre étant conduite à une certaine rougeur, & multipliée,
 „ elle communique aux sept Métaux, ses enfants, la scintille & la fixité. „ La

l'Univers produit en petit nombre ; malgré cela ,
l'on doit se faire une loi sacrée de rendre service à
tout .

„ Le quatrième enfin , qu'il a son plumage luisant & noir* . * Cela
„ comme l'aigle ; qu'il est presque fait comme un dragon ; peut s'en-
„ qu'il fait ses petits en automne , & que c'est un serpent ailé tendre
„ de la mer ; qu'il habite avec les dragons , & conçoit ; & pendant
„ lorsque les petits qu'il a dans son ventre sont à terme , ils la péné-
„ treront les flancs , le tuent & se repaissent de son sang fécund , &
„ & de sa chair , meurent & ressuscitent ensemble . Laquelle

„ Et dans un autre endroit , PAG. 128. il poursuit de cette façon ;
„ après avoir marché une heure , ou environ , éxa- verdeur .
„ minant en passant toutes les écumes que nous rencontrions .
„ le long de la mer , nous entendimes une forte piaillerie
„ d'oiseaux ; ayant tiré de ce côté & en étant proche ; notre
„ voyage sera heureux , dit mon Pilote , car j'aperçois un
„ flocon d'écume extraordinairement élevé , & une infinité
„ d'oiseaux marins qui l'environt , qui est une marque
„ indubitable que celui que nous cherchons n'en est pas loin :
„ comme nous aprochions , ces oiseaux nous voyant , se re-
„ titèrent dans des trous , qui étoient à des rochers près de là ,
„ & nous regardoient si fixement , qu'ils nous donnoient de la
„ crainte ; néanmoins ils ne bramèrent pas , & nous laissèrent
„ examiner à loisir cette écume , que nous trouvâmes d'une
„ qualité grasse comme bitume , & d'une consistance si soli-
„ de , que nous la pouvions facilement manier sans la rompre .

„ Après en avoir examiné quantité , nous parvinmes enfin
„ à un flocon plus élevé que les autres ; nous étant avancez ,
„ nous y aperçumes une ouverture , comme celle d'un nid
„ d'oiseau , & un petit œuf dedans , avec plusieurs petites
„ sources d'eau , plus claire que du cristal , qui adhéroient à
„ l'écume tout autour du nid .

Cette écume de mer , dont il est tant parlé dans les quatre descriptions ci-dessus du Phénix , ne ressemble pas mal à ce que les Philosophes appellent leur FRAY DE GRENOUILLES : il paroît que les Grecs entendoient seulement , par ce terme φοίνιξ , un Palmier , soit que cet oiseau fabuleux eut une couleur ressemblante à cet arbre , ou bien qu'ils voulussent désigner , par cette Fable , la fin d'une grande entreprise qui mérite des Palmes , comme signe de la victoire ; soit enfin qu'ils voulussent marquer que cet oiseau fabuleux bâtissoit son bûcher de branches de Palmier ; ou que ce soit la chose introuvable qu'on auroit voulu figurer . Il semble que dans les grandes Sciences , il y a une fin chimérique que les hommes se sont

L 3. proposé .

C'est s'ouvrir une route assurée dans les Cieux. C'est le chemin par lequel le grand Hercules, & plusieurs autres Héros, y sont montez. Leur illustre renommée dure encore & se soutiendra toujours. Celui qui donne avec magnificence, ressemble le plus aux Dieux. La plus grande partie des hommes recherchant leur bien-être, chérissent par conséquent ceux qui leur fournissent les moyens d'en jouir; jusqu'aux enfans, & aux jeunes gens, recherchent le plaisir & les divertissemens: c'est leur plaisir sûrement que de les leur procurer. Mais on risque de ne conserver leur amitié qu'autant de tems que durent les satisfactions qu'on leur occasionne ou qu'ils en espèrent de nouvelles; & les bornes de leur amitié sont celles de leurs plaisirs ou des espérances d'en ressentir.

C'est par l'art de plaire qu'on aquiert les richesses & la faveur. Il est permis de se faire une étude de se faire aimer, pourvû qu'on n'employe pour y réussir que des moyens justes & honnêtes.

Il y a deux voyes pour y parvenir, les paroles & les actions; il est cependant plus sûr, & l'on sacrifice beaucoup moins en cherchant à plaire par les seules paroles; on doit donc s'attacher à connoître par quels moyens on peut parvenir à ce but.

C'est par des paroles instructives & des avertissements salutaires qu'on se rendutile, & en faisant sentir aux hommes la différence de ce qui peut leur servir ou leur être nuisible, & par quelles voyes ils peuvent

proposé pour but, afin d'encourager mieux ceux qui les apprennent. Dans la Chimie, le grand Oeuvre ou la Pièce Philosophale, dans les Mathématiques, le Mouvement Pépéuel, dans l'Art de Galien, la Medecine-Universelle inseparable, à ce qu'on prétend, du grand Oeuvre; dans la Navigation les Longitudes, & dans la Géométrie la Quadrature-du-Cercle.

vent aquérir l'un & éviter l'autre; de faire des vœux pour le rétablissement des affaires de celui que tourmente une âpre adversité, d'agir pour eux par recommandations, ou de faire les efforts pour leur procurer quelques consolations. Vous aquerez infailliblement leur amitié par ces moyens.

Si vous voulez flâter quelqu'un par vos paroles, cachez louer avec décence leurs personnes & leurs actions; atachez-vous à leur prouver que ce qu'ils ont fait de bien mérite les louanges que vous leur attribuez. Ayez pour principe que le sage est avide de louanges comme l'insensé.

Vous captivez leur bienveillance par des paroles polies, elles excitent chez eux une douce joie dont ils vous savent gré. Ne dites rien que d'agréable, y réussiez-vous employer la fable ou rapporter quelque histoire qui ait quelque chose de relatif ou de flâleur pour les faits sur lesquels vous voulez répandre des éloges. En un mot, ne vous atachez qu'à ce qui peut être agréable.

Paroissez toujours du sentiment de celui qui parle, autant que les règles austères de la vérité vous le permettent, ou s'il vous falloit souffrir de convenir des faits avancez, gardez le silence.

C'est par lui que le prudent dissimule. Celui-là ne sait jamais vivre qui ne sait pas dissimuler. Il est quelquefois dangereux de prendre le parti de la vérité : il faut avoir égard au tems, aux lieux & à la condition de ceux ausquels on a affaire.

Cette conduite prévient de facheux démêlez. Les louanges qu'on donne à une personne absente sont plus délicates, plus agréables, moins suspectes & portent moins à faux. On évite la qualité de flâleur, qui ne s'occupe qu'à louer la personne présente pour extorquer son amitié. Ces mêmes gens sont suspects, & par un retour d'inconstance qui leur est naturelle, ils médisent avec autant de fiel des absents, qu'ils louent avec une basse flâterie les personnes présentes. Les

Les éloges de pareilles personnes sont méprisables. Assez d'autres se chargent du soin de rapporter ce qui s'est dit des absens & de leur rendre un compte fidèle de votre conversation.

Ces vils délateurs fourmillent, & ce sont eux qui remettent en main propre la louange & le blâme; & l'on ne voit que trop de ces personnes chargées de recits de blâme ou de louanges dont ils se veulent faire un criminel mérite.

Pour conclusion, enfin, rien ne plaît plus universellement que des mœurs franches & ingénues, & qu'une vie intégrée & irréprochable.

Les connaissances aquises & les richesses mêmes ne sont pas d'un aussi grand mérite; rien n'atire plus indubitablement l'amitié.

Le méchant, quoique fort scévant & abondamment pourvu des biens de la fortune, ne s'œuroit de faire aimer; les vices ayant cela de particulier qu'ils sont par tout odieux.

L'honnête homme, au contraire, s'il n'est pas aimé, du moins ne sera pas hâti. Un Proverbe ancien justifie ce que j'avance: c'est la conformité des mœurs qui fait nos attachemens & l'objet de notre étude; c'est elle qui fait la liaison subite de la plus solide amitié; c'est pour cela qu'un homme vain s'attache à celui qui est orgueilleux. Le studieux recherche celui qui est adonné à l'étude; les animaux se plaignent avec ceux de leur même espèce.

J'ose l'atester; rien n'est capable de former des liens d'union entre gens d'esprit & de volonté différents; puisque le propre de l'amitié est de n'agir qu'en conséquence de la sympathie.

Les traitez faits entre les scélérats s'enfraignent aisément; le commerce des insensés n'est pas de longue durée; les gens de mauvaise foi ne cherchent que leur propre utilité: le permis & l'illécit, tout leur est bon; l'envie cruelle de nuire, apanage ordinaire des méchans, l'orgueil & la colère étant les

les compagnes assiduës des insenlez, ces passions ne tardent pas à allumer entr'eux le flambeau de la discorde ; elles excitent des querelles & des démêlez irréconciliables.

Quand la vertu fait la base & le fondement de l'amitié, elle est durable ; elle semble être fille de la probité. Il n'est, en un mot, que les espris sincères & les hommes pieux qui soient susceptibles d'une union inseparable ; chez eux elle a plus de pouvoir que les liens du sang & de l'affinité. C'est par elle que le pere & le fils se chérissent & que les aliez sont unis ; sans elle le pere déteste son fils, & le fils, par un retour impie, abhorre son pere, & le frere tend des pièges à son propre germain.

C'est par elle qu'on a vu Oreste attaché à Pilade, & le dernier s'exposer à mourir pour Oreste.

Ce seroit faire de vains efforts que de vouloir s'acquérir une amitié générale ; plus l'amitié est partagée, moins elle a d'action ; il en est d'elle comme de la force, qui n'emprunte sa vigueur que de l'unité de son principe, & qui perd sa puissance à proportion de la multiplicité des sujets auxquels elle est distribuée. C'est donc avec raison qu'on avance ; faites-vous un petit nombre d'amis. Il est presque impossible de pouvoir vivre avec tout le monde ; on ne peut payer d'affiduité qu'à un très-petit nombre de gens ; la foi mutuelle ne peut s'observer qu'entre peu de personnes, & ne peut habiter que dans un petit cercle de gens.

Ne comptez donc pas sur la fidélité de plusieurs, & ne vissez pas à acquérir une amitié vulgaire.

La tumultueuse discorde est le partage du peuple : la paix réside rarement dans les grandes assemblées. Choisissez un petit nombre d'honnêtes gens avec qui vous puissiez passer une vie tranquile.

Nous ne pouvons aimer avec violence plusieurs personnes à la fois ni ne pouvons espérer d'eux un retour sincère, parce que l'amitié se paye par l'amitié, & l'on seroit injuste d'en exiger de celui pour lequel on auroit de la haine.

Il est cependant une amitié générale & civile qu'on doit avoir pour son prochain, qui nous fait vivre avec les bons & souffrir les mauvais; elle nous empêche de faire tort à qui ce soit, par paroles ou par effets; c'est elle qui nous fait vivre en paix avec tout le monde & nous exempte de tous reproches.

Elle consiste en des dehors de civilité & de politesse & en des saluts réciproques; mais il faut surtout ne pas se répandre avec le grand monde, ou le faire rarement. C'est le plus sûr moyen d'éviter tous débats & de vivre tranquille à l'abri des méchants. On ne peut éviter de se blesser, quand on marche à travers des ronces & des épines.

L'amitié des méchants ne mérite pas qu'on se donne le soin de se l'aquérir; il suffit de n'en être pas hâï, & l'on encourt rarement leur haine quand on n'a nul commerce avec eux. Le serpent ne blesse que celui qui est sur son chemin.

Si par son état on est dans la nécessité de parler en public & de se confondre avec une troupe de peuple, quels ménagemens ne faut-il pas avoir dans ses discours? Peut-on trop peser ses expressions? Ne doit-on pas écouter volontiers & s'armer de silence? Ce sont ces maximes qui attirent le respect, qu'on accorde rarement à celui qui parle beaucoup. On a mauvaise idée de sa gravité, & il tombe dans des défauts inévitables au grand parleur.

Les éloges semblent être réservés aux constes harangues, & les honneurs sont une récompense immanquable à celui qui agit avec cette prudence.

Que vos paroles ne puissent porter coup aux absens ni aux présens; c'est la première règle & le conseil le plus salutaire qu'on puisse suivre.

Retranchez l'inutile; que les discours soient remplis de raison & de sens. Si l'on parle à quelqu'un ou qu'on lui réponde, le faire avec réflexion pour ne pas tomber dans le ridicule. Il faut se consulter avant de prononcer la moindre parole; il n'en est plus

plus tems après avoir parlé , & l'on souhaiteroit en vain retenir un mot hazardé dans ces occasions.

Il sied bien de pouvoir citer les gens sages ; on est bien reçu à donner les idées des grands hommes.

Un passage d'histoire convenable au discours l'embellit. Il faut un peu de lecture , a fin d'en pouvoir ramasser les traits , comme une abeille recueille le suc des fleurs.

Il faut en un mot parler sans passion , sans colère , & sur-tout sans orgueil. On n'aime pas ceux qui parlent avec ces sortes d'emportemens ; la douceur & la modération préparent l'attention & assûrent d'avance l'impression du discours.

Si quelqu'un vous offense , repoussez l'injure par les convictions de la raison & de l'esprit , & ne vous servez pas des armes de la passion.

Les forces obéissent au génie , & la prudence victorieuse soumet tout à ses douces Loix.

L'art adoucit la rage du tygre & soumet la féroce-
té du lion. C'est par l'adresse que la mer est soumise au Nautonnier ; que l'Elephant , (a) dressé à la guerre , porte une tour sur ses robustes épaules ; que le taureau est soumis au joug ; que le cheval est dompté par l'écuyer & conduit par le mors. Le corps exécute les ordres de l'esprit.

C'est le propre des ames foibles de faire des menaces dont ils ne sont pas capables.

Les paroles conviennent à une femme , & les faits aux hommes.

Le prudent dissimule ; le courageux se taît ; mais il agit avec vigueur quand l'occasion se présente.

Evitez

(a) Dans les Guerres qu'Alexandre fit à Darius , ce dernier avoit dans son Armée des Elephans instruits à porter une tour , avec des Soldats qui y étoient renfermez. On prétend que de tous les animaux , l'Elephant est le plus susceptible de discipline & d'instruction.

M. de la Mothe , de son vivant Académicien , universellement regrétré de tous les Savants , commence ainsi une de ses Fables , *Parmi les animaux l'Elephant est un sage.*

132 *Le zodiaque de la vie humaine.*

Evitez que quelqu'un ait droit de se plaindre de vous ; si vous êtes offensé, vangez-vous avec justice, si vous le pouvez : sinon dissimulez votre chagrin, afin de ne pas vous attirer de plus fâcheuses affaires.

C'est être insensé que d'irriter un ennemi trop puissant ; c'est augmenter son mal par des paroles insultantes.

Le sage attend le tems de la vengeance & cache sa colère ; il céde avec prudence, & adoucit par des termes polis la fureur de son ennemi ; il l'attire par de douces caresses, jusqu'à ce qu'il l'ait précipité dans les filets. (a) C'est ainsi qu'un habile écuyer dompte un jeune poulain, & que le laboureur sciait façonner au joug un jeune taureau ; c'est ainsi que les lions (b) traînent docilement le char de Cybelle, que les féroces tygres sont attelés à celui de Bâchus. (c) La victoire la plus sûre se gagne par la

(a) Machiavelisine, Italien contraire aux bonnes mœurs ; ce dernier trait de morale a le goût de terroir.

(b) Athalante fut recherchée en mariage par plusieurs jeunes hommes ; son pere ne la promit qu'à celui qui la vaincroit à la course. Hypoméne eut cet avantage, par une ruse dont il se servit ; il lui jeta, en trois différences fois, trois pommes d'or que Vénus lui avoit données. Pendant que cette belle courueuse s'amusoit à les ramasser, il atteignit le but de la carrière. Je n'en suis pas surpris ; quelles fausses démarques l'or ne fait-il pas faire aux belles ? Hypoméne l'emmena avec lui. Il étoit trop amoureux pour retarder la consommation du mariage, jusqu'à ce qu'il eut emmené sa femme chez lui ; cette cérémonie nuptiale se passa dans le Temple de Cibelle. La bonne Dame, fâchée de ce que ces jeunes gens souilloient son Temple, les métamorphosa en lions. Ce sont eux qui traînent son char. Que de lions, si les prophétions qui se commettent dans nos Temples étoient aussi sévèrement punies.

(c) Son char étoit traîné par des tygres, parce que le vin & la bonne chère adoucissent la féroceur de bien des gens, ce qui fait qu'on a appellé Bâchus *Lysien*, ou *Dionys* *ur*, parce qu'il fait développer les secrêts & qu'il occasionne des confidences & des épanchements de cœur. Il n'est point de plus sûr moyen de racommoder deux personnes que de les faire boire ensemble.

douceur,

douceur, quand on fait cacher son chagrin jusqu'au temps convenable.

Ne vous livrez pas à un rire éclatant : il faut rire avec modération, quand les choses en méritent la peine. Un rire excédé est la marque d'un esprit borné ; être trop sérieux dénote un homme sévère ; fuyez ces deux extrêmes. Le milieu fut toujours la demeure de la sagesse ; soyez enfin enjoué, sans être bouffon.

Mais je m'aperçois que je vous ai suffisamment entretenu ; je me suis aiguillé des ordres de ma mère, qui m'a fait descendre de l'Olympe pour vous instruire. Il est temps que je quitte ces bas lieux, & que d'un rapide vol je regagne les célestes demeures. C'est de-là que j'envisage la terre, qui paraît ronde & n'excède pas la grosseur d'une pomme. Elle est contre-balancée dans le milieu de l'air, où elle se soutient sans effort par l'équilibre de son propre poids. Je vois l'Océan qui l'environne, comme un serpent par ses tortueux replis. Du sommet de ces voûtes brillantes, les liquides plaines de Négrée ne paroissent qu'un petit ruisseau, le Pau, le Tanaïs, le Gange, ne sont pas plus considérables, que les creux formez par les inégalitez de la terre, qui se remplissent de pluie. Et vous, fleuve du Nil, quand je regarde vos sept immenses embouchûres, elles me paroissent de fort petits canaux. Je vois les bataillons combattre, avec leurs armes brillantes & polies ; j'aperçois avec horreur les campagnes teintes de sang. Et vous, Rois insensés, qui courez après des biens fugitifs & imaginaires, qui vous croyez immortels, qui faites la guerre sur de légers prétextes & exposez à la mort des peuples innocens, quels tristes spectacles ne donnez-vous pas aux Dieux ? Quelle vicissitude fait la décoration de l'Univers ? Je vois les mers reculer leurs lames, les fleuves changer leurs cours, les fontaines jaillir par des sources nouvelles ; les montagnes

les plus élevées s'affaissent & deviennent de profondes vallées, les plaines se gonflent au niveau des montagnes; par la révolution des tems; les forêts les plus antiques, sont tranchées par le soc des charuës, &, par un retour naturel, les plaines reproduisent des cèdres nouveaux; les villes & les Etats entiers, transportez de côté & d'autre, sont sujets à l'inconstance des tems.

Heureux qui peut jouir d'un spectacle pareil! Il voit avec indifférence le luxe & la mollesse des Asiatiques, la féroce de la Lybie, & n'envie point à l'Europe sa fertilité & ses inclinations belliqueuses. L'Ethiopic, brûlée par les aspects du Tropique du Cancer, est soumise à ses regards; les Indes sur lesquelles Phœbus à son lever prodigue ses influences; les Affriquains, les Tartares agiles, les brigands de Cilicie, les Sauromathes, les Parthes adroits à tirer de l'arc, les peuples de l'Arabie-Heureuse, les Thraces, les Scythes vigoureux de l'Asie, les Espagnols; ceux qui boivent les eaux de l'Eridan; ceux qui habitent les bords du Rhône; les Bretons forts & vigoureux, & tant d'autres peuples que le soleil éclaire par sa route orbiculaire, sont soumis à ses connaissances.

Que vous seriez heureux de pouvoir monter dans ces lieux, où jamais on ne parvint revêtu d'un corps mortel! Les seuls habitans des Cieux ont cette faculté; ils ne sont composez que du plus pur Ether, (4) & leurs corps ne sont plus apesantis du poids des éléments. Qu'allez-vous devenir, jusqu'à l'heureux moment que votre esprit sera délivré de votre corps mortel? Adieu; je vous quitte à regret. Je me préparois à le remercier; mais il me quitta avec une vitesse égale à la rapidité des vents, & remonta dans les Temples Célestes.

(4) Région du feu,

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE LION.

SOMMAIRE DU LIVRE CINQUIÈME.

Le Poète, après avoir méprisé les richesses & les autres biens du corps, ne regarde comme biens véritables que ceux qui concernent l'esprit ; il envisage Dieu, principe de toutes choses & leur unique fin, comme le seul souverain bien. Il prend de-là occasion de parler, en passant, des misères & de la félicité des hommes. Il expose les avantages & les inconvénients du mariage ; il en établit la nécessité, donne des conseils convenables aux gens mariés, & des préceptes pour l'éducation des enfants, parmi lesquels il avertit les femmes de ne pas donner entrée chez elles aux Moines, qu'il dépeint avec des couleurs affreuses. Il maltraite les Médecins, dont il regarde l'art comme superficiel ; & il finit en assurant que celui-là, qui a pu acquérir la sagesse & la vertu, n'a plus rien à désirer.

CEn ne sont pas les richesses de l'Arabie qui excitent mes désirs. Les pierres précieuses, que produit la Mer Rouge me sont indifférentes. Les sables d'or, que l'Hébre & le Tage (a) roulent dans leurs lits brillants, ne me font nulle envie. Jamais je n'aspirerai au Gouvernement des grandes Monarchies. Je regarde avec indifférence le Diadème des grands Rois. Les destins ne m'ont

(a) Ces deux Fleuves ont déjà été définis à la note du Taureau, PAG. 25.

m'ont pas réservé pour de si grandes choses, & l'on ne m'entendra pas pour cela les taxer d'injustice.

Je sens les dangers qu'on encourt quand on possède de grandes richesses, soit qu'on en fasse un bon ou un mauvais usage, le péril est à peu près égal. Car combien de fois a-t'on vu ceindre du Diadème des têtes sans esprit ?

Qu'il y a peu de ceux qui sont revêtus de la Peur-pre Tyrienne (a) qui méritent cette décoration ! Pour moi je borne mes souhaits & prie l'Auteur de la nature de m'accorder tout ce que les méchants & les gens sans esprit ne peuvent posséder; je veux dire la science & la vertu.

Ce sont ces qualitez qui aprochent l'homme du caractère des Dieux. C'est de vous, Jupiter tout-puissant, que ces dons émanent; nous ne pouvons les tenir que de vos bienfaits.

La beauté, la force, & les richesses, sont des présents de la nature & du hazard, qui se rencontrent par tout où président ces deux Divinitez.

Mais quel autre que vous, Arbitre Souverain de l'immense Univers, peut acorder la sagesse ? Peut-on s'imaginer qu'il y ait de l'avantage à être Roi & à commander à des insensés ? On infère avantageusement d'un Potentat, à proportion que les sujets qui lui sont soumis sont plus nobles. Il est assurément plus glorieux, dira-t'on, de commander de nombreuses Armées que de conduire des Troupeaux d'animaux: hélas ! cette illusion ne nous séduit que pour mieux nous confondre & nous montrer plus clairement combien la puissance infinie se joue de la vanité de nos projets.

Les

(b) Tir, capitale de la Phénicie, recommandable par son grand commerce. On y teignoit mieux qu'ailleurs l'écarlate. Aparemment qu'on péchoit sur les Cotes de cette ville ce petit Poisson à coquilles, dont on a parlé à la Pag. 11. & duquel se tiroit la plus belle teinture. M. de Fénelon, dans son *Télémaque*, en fait une ample description.

Les mortels les plus élévez ne sont à ses yeux que de vils bouffons ; toute la vie n'est qu'une belle fable & un songe imposteur ; de la même maniere qu'un singe est ridicule, par ses gestes & ses mouvements, les hommes deviennent le jouet des Célestes habitants, toutes les fois que l'orgueil s'empare de leur ame, & qu'ils font des démarches conséquentes à des illusions qu'ils se sont forgées. Quand ils recherchent d'un cerveau indécis, tantôt les honneurs & tantôt les richesses, ou bien qu'ils respirent l'air contagieux de l'ambition, alors ils ne visent qu'aux plus grandes chimères ; & en sont d'autant plus flânez, que leurs espérances sont plus outrées & plus au-dessus de leurs forces.

Telles gens font des Pantomimes qui se donnent en spectacle ; ce sont des hybous couronnez & armez du Sceptre, sur-tout lorsqu'ils méprisent leurs semblables & qu'ils regardent les autres hommes comme des animaux sans jugement.

On aperçoit d'autant plus les défauts de leurs personnes, qu'ils sont dans le plus grand jour du Thron. C'est le vil Quadrupède chargé de reliques ; ils veulent être maîtres, & poussent la manie jusqu'à exiger des adorations ; ils souffrent enfin qu'on leur baise les pieds.

Insenséz que vous êtes ! ne voyez-vous pas combien votre état est frivole, & combien vos grandeurs ressemblent à ces bouteilles d'eau ou à ces cotonnages volatils qui viennent de certaines plantes ? Je le déclare ; je ne pense pas comme vous, & vos projets ne furent jamais de mon goût.

O vous ! citoyens de l'Ether, auxquels seuls il appartient d'être heureux, vous auxquels une félicité éternelle est assurée ; si du milieu des torrents de délices qui vous environnent, vous êtes sensibles aux prières des misérables mortels, & si vous vous souvenez du sort malheureux des humains, acordez-moi un esprit & un cœur purs qui fâchent démêler

le faux d'avec le vrai, qui choisissent les biens véritables, & qui me garantissent de ce qui est contraire à cette vérité. Que je ne prenne pas enfin le change, en évitant ce qu'il faudroit suivre & en fuyant ce qu'il faudroit rechercher. Ah ! si jamais les mortels furent capables d'être heureux, ils ne parvinrent à la félicité que par les secours que je vous demande. Mais hélas ! je me trompe, & tous ceux qui croient qu'il est un bonheur parfait. Jamais personne ne fut, n'est, ni ne sera heureux en ce monde.

La riche possession de l'Univers entier ne pourroit satisfaire à l'immensité des désirs de l'homme ; la sagesse de tous les Mâges (a) ensemble ne lui fourniroit qu'une imparfaite félicité.

N'endoutez plus, lecteurs, je crois l'avoir suffisamment prouvé ; la matière que je traite vous doit convaincre, combien le parfait bonheur est au-dessus des forces humaines.

Et vous, Nymphes Pierrides, (b) ouvrez votre saint Temple, & rassasiez mon avidité, par les sources intarissables des eaux du Parnasse. Faites-moi pénétrer les entrées les plus étroites & les plus secrètes ; découvrez-moi l'aimable vérité.

Le cercle des tems, le passé, le présent & l'avenir, vous sont connus ; c'est par votre divin secours que je vais expliquer, quel est celui qui seul mérite d'être regardé comme heureux. Je marcherai ensuite sur les traces d'Apollon & me livrerai à l'effort

de

(a) La plupart des hommes ont regardé les Mâges comme des Magiciens, trompez par le sens littéral. Les Mâges étoient d'anciens Sages & Philologues Persans. On les a regardés comme des Magiciens, parce que ces Philosophes connoissoient la nature mieux que les autres hommes & causaient, par leurs expériences, de l'admiration au commun peuple, qui n'étoit pas initié comme eux dans les Arcanes naturels. Le mot de Mage est souvent synonyme à celui de sage.

On a souvent choisi, entre ces Philosophes, des gens pour gouverner l'Empire des Perses. Ils s'atachoient à l'Astrologie, à la Devination, & à la plus pratique Physique.

(b) Les Muses.

de son inspiration. J'avance que celui-là seul doit être regardé comme heureux qui possède le souverain bien; mais helas! que peu de gens le connaissent.

On n'imagine les choses bonnes qu'à proportion qu'elles nous plaisent davantage. Le cheval & la mulet préféreront l'orge aux viandes les plus exquises & aux poissons de mer les mieux aprêtes; ainsi l'avare s'en tient aux richesses; l'ambitieux aux honneurs, & l'éféméné ne fait cas que des plaisirs de Vénus.

Qu'il y a peu de gens en état de connaître la vérité! dans quelles épaisse ténèbres nos jugements ne sont-ils pas ensevelis? & qu'il est accordé à peu de jouir d'un esprit sain. Chacun parle & juge selon l'affection de ses mœurs. (a) Il y a cependant des biens réels qui existent par eux-mêmes, sans avoir besoin que notre fertile imagination y mette le prix.

Peu sujets au goût, aux lieux & aux caprices, ils subsistent par eux-mêmes, sans être susceptibles d'être altérés par des qualitez contraires.

Il est d'autres biens qui ne sont pas tels par eux-mêmes; ceux-là ont deux faces, & sont quelquefois utiles & quelquefois nuisibles; tels sont ceux qui concernent le corps, qui ne doivent être regardés que comme biens étrangers. Ce n'est que leur usage qui en fait la différence. La force, par exemple, qu'un homme auroit reçue de la nature, si elle étoit employée pour la conservation de la Patrie, dévroit être regardée comme un bien; mais si le même l'employoit à la destruction de ses concitoyens; cette même force, en cessant d'être un bien, deviendroit un mal pernicieux.

Il en est de même des honneurs, des richesses, des Empires & de plusieurs autres choses de même nature. L'on a souvent vu des gens périr, quoiqu'ils

(a) Ancien proverbe Latin.

Quisque loquitur pro se affectus est.

146 *Et Zodiaque de la vie humaine.*
qu'ils se servissent de ces biens prétendus, sans s'écartier des règles de la modération.

C'est ainsi que le miel peut nuire aux abeilles. Une trop abondante transpiration énerve les corps, & une trop grande quantité d'eau fait déborder les fleuves ; ils sortent de leurs lits ordinaires, ils n'ont plus de routes assurées & ils inondent les campagnes de toutes parts.

Ce ne sont pas-là les biens véritables ; leur possession ne nous permet pas d'être heureux, parce qu'on ne peut regarder comme biens parfaits les choses qui ont deux faces ; car autrement le poison seroit un bien, par la raison que souvent on en fait une Médecine excellente. Rien par conséquent ne seroit mauvais dans l'Univers, parce qu'il n'est pas de chose si mauvaise & si nuisible par elle-même qui ne puisse quelquefois devenir très-utile. On ne doit donc regarder comme bien parfait, que ce qui est tel par lui-même, qui jamais ne peut nuire & qui fait toujours la félicité de celui qui le possède. Mais tout le monde ne connaît pas ce bien ; je l'ai cherché avec un soin extrême, & j'espére le trouver par l'inspiration de Minerve.

On voit aisément qu'il n'est pas placé au nombre des biens corporels, puisque j'exclus les dons de la fortune qui ne regardent que le corps, mais qu'il doit être placé parmi les biens qui concernent l'esprit. C'est aprocher de mon sentiment, je l'avoue, mais on n'est pas encore au but. Il faut entrer auparavant dans des détails généraux, qui puissent indiquer les chemins pour y parvenir, & répandre une clarté pareille à celle que les torches allumées rendent dans une nuit obscure.

Tout ce qui existe, est, ou un ouvrage, ou une opération, ou l'agent qui opère. (4) Il faut s'appliquer

(4) On appelle *Agents*, ce qui produit quelqu'effet, quelque chose, ou quelque terme distinct de soi.

quer à connoître quelle est la plus noble de ces trois choses.

Tout ce qui donne le mouvement est préférable à ce qui le reçoit : cela est clair ; la fin détermine par conséquent celui qui agit ; car il cesse soit d'agir sans elle ; elle est donc la plus noble ?

L'action d'agir doit céder la primauté à la fin qui la détermine ; cela prouve évidemment que le souverain bien doit être une fin générale & un but commun où doivent tendre toutes les opérations.

Toute fin n'étant pas bonne par elle-même ; celle-là seule doit être réputée bien , qui est la dernière de toutes & la plus excellente.

En cette qualité elle est comme une mer , à laquelle aboutissent toutes les autres fins , comme les ruisseaux & les rivières se vont dégorger dans l'Océan. Nous devons aussi inférer que l'imparfait doit tendre à la perfection , & que , par une pente naturelle , il s'efforce de devenir meilleur , sans quoi il n'y auroit point d'ordre progressif dans la nature.

Il faut donc par conséquent croire que ce qui est la dernière fin de tout , est le souverain & le plus parfait des biens ; elle commence où les autres fins finissent. (a)

L'Univers est rempli de deux sortes de choses , de celles qui sont vivantes & de celles qui sont inanimées ;

(a) Expliquons un peu ce Théorème : l'Auteur veut prouver ici que la dernière des fins est la plus noble & la plus éloignée , qui est par conséquent Dieu.

E x e m p l e. Un homme veut faire son salut. Il croit qu'un Monastère est le lieu le plus propre à la méditation. Pour parvenir à être reçü dans ce lieu , il étudie les Langues Grecques & Latines. La fin qu'il se propose la plus prochaine est l'étude , qui elle-même a une fin plus noble , qui est celle de vivre religieusement. La fin , qui suit cette seconde , est de mourir selon la Morale Chrétienne. Cette troisième est plus noble encore. La dernière enfin est de jouir de la Béatitude , accordée aux justes , qui est donc la plus noble , la dernière & la plus éloignée , qui est Dieu même.

mées ; celles qui jouissent de la vie sont les plus nobles ; le plus parfait des biens doit par conséquent être vivant.

Les choses qui jouissent de la vie doivent être partagées en plusieurs classes , celles qui sont douées de raison & celles qui en sont privées , aussi-bien que de l'usage de la parole. Les Estres les plus estimables sont ceux qui jouissent du raisonnement & de la parole. Le souverain bien doit donc jouir par excellence de ces deux prérogatives ?

Parmi les Estres , qui peuvent parler & se servir de la raison , il y a encore deux classes ; savoir les Estres , dont la vie est tissuée d'une félicité durable , & ceux dont la vie est remplie de peines & de travaux. Ceux qui jouissent d'une vie heureuse doivent être les plus nobles ; donc la vie du souverain bien doit être une mer de félicité.

Les Estres qui jouissent d'une vie heureuse se partagent encore en deux classes ; savoir , ceux qui après avoir joui d'une vie heureuse sont obligés , après de courtes années , de payer un tribut à la mort , & ceux à qui les Parques fléent des jours éternels & dont les plaisirs sont impérissables. Ces derniers , sans doute , sont les plus nobles. Le souverain bien doit par conséquent être la source des plaisirs impérissables ; c'est-là précisément ce que nous appelons Dieu ; car quel autre que lui peut renfermer les qualitez de vivant , puisqu'il est la source de la vie , de raisonnable parlant , puisque c'est lui de qui nous tenons la faculté de nous exprimer ? Il doit par conséquent être un Océan de délices impérissables .

C'est lui qu'on a appelé Jupiter ; il est le dépositaire des foudres ; c'est lui qui avec un bruit , qui fait frémir les plus audacieux , lance les feux destructeurs qui partent de la nuée ; il obscurcit l'air , par les orages & les ténèbres les plus épais ; il lâche les vents orageux , qui renversent les flots , les

Les précipitent les uns sur les autres & les brisent enfin, avec des mugissements épouvantables, sur les rivages d'Amphytrites; (a) ils ébranlent la terre, jusques dans ses fondements, par l'effort qu'ils emploient à sortir des souterrains affreux & des profondes cavernes dans lesquelles ils sont prisonniers; ils renversent les tours les plus fortes & les Citadelles les mieux bâties; les villes entières aédent enfin à leur furie impétueuse.

Quelqu'un, peut-être, reste dans le doute de sçavoir si ce même Jupiter, que nous avons prouvé devoir être le souverain bien, est aussi la fin de toutes choses? L'argument précédent ne laisse là-dessus aucun doute. Il n'est personne, pour peu qu'il soit capable de penser, qui puisse croire qu'il ait jamais eu de commencement ni de milieu, il a toujours été & n'aura jamais de fin. Il a tout créé, & n'a reçû de qui que ce soit la création; rien ne fut avant lui & rien n'existera après. Quelqu'un peut-il douter de cette importante vérité? Nous disons donc que le premier Agent de toutes choses, & de tout l'Univers, est Dieu. Nous avançons qu'il en est aussi la fin. Il ne nous est donc pas permis de le confondre avec ses ouvrages, (b) quelques

(a) La Mer, la partie prise ici pour le tout. Il y a eu deux Amphytrites. La première est une Néréïde, parce qu'elle étoit fille de Nérée & de Doris. La seconde étoit fille de l'Océan & de Thétis. Elle fut femme de Neptune. Elle nourrit Eunolpe, à la priere de son mari. Cet Eunolpe étoit fils de Neptune & de Chionne, fille d'Orythie.

(b) PALINGENIE avoit aperçument connu, dans son temps, des gens qui pensoient comme Spinoza; erreur Chinoise, qui depuis a donné lieu à son système que M. Bayle combat, avec toute la force du raisonnement dont ce grand homme étoit capable; *Il ne nous est donc pas permis de confondre Dieu avec ses ouvrages, quelques parfaits qu'ils soient*, dit PALINGENIE. Ce passage confond les Spinoalistes. Selon ces derniers, Dieu, cet Etre si pur & si parfait, est tout au plus l'ame matérielle du monde, & en cette qualité Dieu ferroit susceptible de destruction, comme la matière dont le monde

ques parfaits qu'ils soient, car jamais la fin ne fut la même chose que l'ouvrage ?

Celui qui fait un ouvrage, ne le fait pas pour l'ouvrage même, mais pour le but où il se propose de parvenir en le faisant; ses pensées s'étendent bien au-delà.

Celui qui, par exemple, fait un coffre ne se propose pas pour but & pour fin la peine de le fabriquer; ses vœux sont plus étendus: il ne le fait que pour le vendre, ou pour y renfermer quelque chose. Plus la fin qu'on se propose est éloignée plus elle est noble. C'est par cet éloignement que les choses les moins bonnes sont conduites de degré en degré à toute la perfection dont elles sont capables.

Dieu est donc la dernière fin à laquelle toutes choses tendent, puisqu'il est la fin la plus éloignée. C'est pour lui & par lui que le monde, & tout ce qui en dépend, est formé. Comme il est Créateur, il a tout fait pour lui-même & non pas pour nous, comme de vains Docteurs le publient hautement dans les Chaires. Ils font une honteuse profession d'enseigner de

monde est composé, ce qui est absurde; ou il faut reconnoître qu'il n'y a point d'esprit ni d'âme dans l'Univers, mais seulement la matière; s'il n'y a que la matière, il ne doit se trouver ni ordre ni arrangement. Or nous voyons un ordre & un arrangement admirable; nous devons donc inférer qu'il y a un esprit intelligent qui y préside, qui est Dieu? Cet Esprit intelligent n'est point matière; il en est totalement distinct & peut subsister sans elle; raison pourquoi si cet Esprit, selon les Spinozistes, étoit confondu avec la matière, il seroit entraîné par elle sans pouvoir combattre son action; il cesseroit conséquemment d'avoir l'empire; dès lors plus d'ordre & plus d'arrangement. Nous voyons l'ordre & l'arrangement, donc l'esprit n'est pas confondu avec la matière? Il y préside & lui commande impérativement & peut subsister distinct & sans elle. Disons, en passant, que Spinoza étoit né Juif, qu'il a long-tems demeuré à la Haye en Hollande, qu'il étoit presque toujours retiré à la campagne où une infinité d'honnêtes gens, à la Doctrine près, alloient le visiter.

folles

Folles chimères & de duper le prophane vulgaire, qu'ils imbuent de leurs fatales erreurs, & trompent par leurs enseignements captieux le peuple insensé.

Quel mérite avons-nous, quelle sagesse est la nôtre, pour avoir mérité qu'un si grand Prince eut construit un si parfait ouvrage ? Adonnez que nous sommes de tout tems au crime, conduits sans cesse par la folie, de quel front osons-nous nous flâter d'avoir tant mérité de grâces ?

Est-il un homme sur la terre exempt d'avarice ou de passions déréglées ? La colère nous entraîne & l'aveugle volupté nous conduit; par quel étrange caprice avons-nous pu imaginer qu'un si grand Ouvrier ait tout fait pour nous ? Ces terres si fertiles, ce fluide immense, ces mers, cet Ether resplendissant d'escarboucles étoillez.

Mais, dira-on, il nous aime, quoique nous soyons indignes. Quelle erreur à imaginer ! Qui est celui qui aime une chose qui n'en vaut pas la peine, à moins qu'il ne soit insensé; & comment des Etres d'une si immense disproportion pourroient-ils s'aimer ? (a)

Dieu

(a) Cet endroit mérite une explication. Dieu n'aime chez nous ni la matière, qui nous compose, ni l'esprit qui nous anime; il aime seulement le degré de perfection, auquel nous fait parvenir la solide méditation de sa grandeur. Plus notre ame se livre à la contemplation des choses Célestes, plus nous aquérons de degrés de cet amour Divin, qui est le trésor impérissable des vertus & l'assuré garant des récompenses. Dieu met devant nos yeux un spectacle éternel de beauté; il prodigue ses largesses & ses bienfaits pour concilier notre amour, qui est produit par une juste reconnaissance, qui procéde de notre libre arbitre. Ce n'est donc que la contemplation qui nous conduit à l'adoration & au culte, qui sont agréables à Dieu, & non pas nous-mêmes. Quant nous ne sommes pas ornés de ces qualitez, nous sommes seulement des matières animées, qui nous écartons de la fin pour laquelle nous sommes néz; je veux dire de l'adoration; en cet état nous sommes indifférents à Dieu.

Termes I.

N

Dieu est au-dessus des siècles, il n'a point eu d'origine & n'aura point de fin ; il est très-bon, tout-puissant & immense ; rien n'approche de ses perfections ; rien n'est si grand, si parfait, si excellent : il n'a besoin de rien, & tous les Êtres ne peuvent un instant se passer de lui ; il voit tout, & rien ne le voit ; c'est la source intarissable, qui renferme, dans sa divine essence, tous les biens & qui est impassible à tous les maux.

Nous misérables, au contraire, nez d'une honteuse semence, destinez aux pleurs, aux gémissements, & à mille & mille dangers, affligez sans cesse par des maladies de mille espèces différentes, nous passons une vie courte, d'une durée incertaine & tissuée d'une infinité de travaux ; nous marchons dans d'épaisses ténèbres, conduits par la pusillanimité de nos faibles entendements, exposés sans cesse à différents dangers ou à de périlleux hazards ; nous pleurons & regrétons continuellement, tantôt une chose & tantôt l'autre ; nous ne sommes affectez que de vices, de crimes & de fraude. Après tant de maux, nous sommes obligés d'abandonner une vie courte, misérable & souvent scélérate & de porter nos membres à un sépulchre pourri, où nous sommes enfin changez en une vile poussière, sans nom & sans mémoire.

Quelle distance, ô mon Dieu, est entre vous & nous ! Le plus petit insecte, le cyron enfin, diffère beaucoup moins de l'éléphant. Quel nœud d'amour joindra ces deux oppositions ? (a) Qui peut rapprocher des extrémités si éloignées ? Ce n'est qu'entre les semblables que l'amour domine ; la haine & la discorde régnent entre les extrémités opposées, ou du moins l'on ne voit jamais ni confiance

(a) Le Verbe Incarné a semblé descendre de la dignité de Dieu, pour s'abaisser à la condition de l'homme, afin de concilier ces oppositions.

france ni douce liaison entre ceux dont les caractères & les sentimens sont opposés. En vain les Moines en capuchonnes, pleins de l'espérance de posséder le Ciel & la compagnie des Dieux, nous appellent - ils Hérétiques, prophanes, insensés & d'un esprit épais; en vain veulent-ils nous flâter de l'espoir d'une félicité éternelle & de mille autres bagatelles.

Il n'y a qu'un esprit fou & hébété qui nous puisse promettre de telles choses, aussi-bien qu'une langue babillarde, qui nous met au-dessus des autres animaux.

Car en effet, si les Dieux, (4) par un présent Céleste, ne nous avoient pas accordé la parole, & les deux mains qui opèrent les plus grands ouvrages, nul animal n'auroit été plus malheureux que l'homme, dont la nature ne doit qu'à ces deux distinctions sa prééminence sur les autres animaux. C'est cette seule différence qui fait la base de tout notre orgueil; c'est de ces dons que procèdent les Arts & les Sciences. On se sert de la parole pour avertir la personne présente

(4) Ce Passage est réfutable. Un homme sourd & muet, par exemple, est capable de bien peindre, parce que les mains lui relèvent pour exécuter ce que son esprit a conçu. Nous connaissons, par ses ouvrages, qu'il a pensé. Il est vrai que s'il n'avoit point eu de mains, nous ne jugerions pas si aisément qu'il auroit pensé; ce qui ne seroit pas moins, quoique nous n'en eussions pas eu de preuves. J'ai connu un très-habile peintre en signature qui étoit sourd & muet. Je suppose que cet homme vienne à perdre ses mains, il ne sera pas moins peintre en puissance, quoiqu'il ne le fût plus en acte. Si dès sa naissance ce même homme n'avoit pas eu de mains, il n'avoit pas moins eu chez lui cet esprit de comparaison & de discernement, qui l'ont fait parvenir par degréz à la perfection de son art. Il auroit été en état d'exécuter, si la nature lui avoit fourni les outils, qui sont les mains; ainsi P A L I N G E N E a tort de confondre l'homme avec les animaux, en lui ôtant la langue & les mains; aussi ai-je mis à la fin de cette tirade, PAG. 148. LIG. 31. Voilà les bons arguments des libertins les plus abominables.

¶ 48 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
présente de ce qu'il faut faire ou éviter ; c'est par elle qu'on écrit à la personne absente..

Si les autres animaux pouvoient en parlant découvrir leurs secrètes pensées , s'entretenir entr'eux ; enfin faire des Livres, l'âne seroit plus sage que nous , & les moindres animaux auroient plus de raison.

Ils pourroient préférer leur espèce à toutes les autres & la regarder comme beaucoup plus noble que la nôtre. C'est la langue & les mains , & non la raison , qui nous soumettent toutes choses.

Qu'on mette dans les bois des hommes élevez par des parens muets ; qu'on leur coupe les mains & la langue , & qu'on les laisse éloignez de tout commerce & de toute fréquentation ; dès l'instant qu'ils seront privés de ces organes , que deviendra l'esprit humain ? Quelle raison trouvera-t'on chez eux ? Ils vivront comme les autres animaux , sous un corps grossier ; ils cesseront de rien avoir qui les distinguent.

L'esprit est le même dans tous les animaux , & ils ne diffèrent que par les apparences extérieures , ou parce que leurs membres sont douez de facultez différentes ; de même que parmi plusieurs ouvriers égaux dans le même art , si l'on ôte les outils aux uns , ils paraîtront infiniment inférieurs aux autres , & ne pourront rien faire de ce qui concerne leur profession s'ils n'ont les instrumens nécessaires.

Le Poëte de Thrace auroit-il , sans sa lyre , entraîné après lui les rochers & les bêtes féroces ? Paris armé n'auroit pas été vaincu par Achilles , sans armes.

Voilà les honteux argumens des libertins les plus abominables ; voilà les discours dont ils tâchent de séduire nôtre crédulité. Mais on me verra me servir de raisons oposées & plus convainquantes , quand il sera question de prouver l'immortalité de l'ame , & de démontrer qu'elle participe en quelque façon de la Divinité. Avantage que l'ame humaine a de plus que celle des bêtes. Je reviens à ma première proposition.

Dieu

Dieu est le suprême & le souverain bien; celui qui peut parvenir à le posséder doit seul être regardé comme heureux.

Mais, dira-t'on encore, qui peut y parvenir? Car toute possession est ordinairement inférieure à celui qui la possède, & la chose possédée est plus vile que la personne qui en est en possession. On auroit plutôt renfermé le vaste Ocean dans une petite coquille.

O bouë mortelle! ô étincelle exposée à être éteinte par les aquillons! par quel moyen pouvez-vous renfermer votre Maître? (a) Dieu seul embrasse tout, & il est seul capable de se contenir soi-même; il est donc le seul qui soit heureux?

Il est donc un autre souverain bien que tout animal peut posséder; mais il n'est pas le même pour tous les animaux. La nature ayant mis entr'eux de la différence, une chose convient aux uns & point aux autres. Tout le genre animal peut donc être heureux? mais non pas simplement & parfaitement comme Dieu lui-même.

L'animal est censé posséder ce bien, par certains moyens & pendant la durée d'un tems limité, pourvu qu'il se trouve possesseur de ce qui lui convient & qu'il ne souffre rien de ce qui lui est contraire. Mais passons sous silence les autres animaux, pour n'avoir à parler que de l'homme.

Celui-là doit être regardé comme heureux qui en sa puissance tout ce qui est homogène à sa nature, & qui, dans le cours de sa vie, ne sent point de fâcheux revers. Nous devons ensuite regarder comme souverain bien, celui qui renferme tous les autres biens & qui éloigne tous les maux, qui n'a en soi rien de triste ni de fâcheux & chez qui les douleurs.

(a) Il faut entendre cet endroit. L'homme, en possédant Dieu, n'est pas censé le renfermer; mais il est censé s'unir intimement avec le principe de tout bien.

ceurs abondent davantage ; car la seule vertu & la seule volupté ne peuvent chacune en particulier rendre l'homme heureux ; c'est le bonheur imaginaire & romanesque des bergers d'Arcadie. (a)

Quelques-uns attribuent le souverain bien , plûtôt à la possession abondante de plusieurs biens à la fois , qu'à une petite quantité de choses avantageuses , de la même maniere qu'ils préféreroient un monceau à un seul grain de blé.

Nous ne pouvons pas être heureux par une seule chose , quoiqu' excellente & la premiere en qualités mais il faut , pour être parfaitement heureux , un concours de biens dont on se trouve pour ainsi dire environné.

Un Potentat , par exemple , ne compose pas lui seul une Ville ou un Etat ; le pouce ne fait pas la main , quoiqu'il en soit le doigt le plus considérable.

Nous sommes composez de deux parties , le corps & l'esprit : pour être vrayement heureux , il faut que l'un & l'autre soient satisfaits ; il faut au corps , de l'agilité , de la beauté , de la force & de la santé ; il faut à l'esprit , de la sagesse , de la grandeur d'ame , de la prudence , de la science & de la bonté . Avec ces sens corporels , parfaits , & ces dons de l'esprit , il faut n'être pas tourmenté de la pauvreté & n'avoir pas de fâcheux revers à essuyer .

Tous les agréments de la vie ne suffisent pas encore . il faut en joüir long-tems ; car le bien qui n'est pas durable doit être compté presque pour rien ; & , comme nous l'enseigne le proverbe , un seul jour , ni un seule hyronnelle ne font pas le printemps .

(a) On estime que l'Eglogue , l'Idile & la Pastorale , ont pris naissance en Arcadie , parce que les Arcadiens étoient amateurs de la Musique . Les païtres & les bergers y étoient polis & avoient des mœurs douces . C'est le propre de la Musique & de la Poësie d'adoucir la féroceité , ce qui fait que M. de Fénelon fait passer son *TÉLÉMAQUE* par l'école de berger .

tems. Il faut, pour former le souverain bien, jouir avec facilité de la vie, & on passe le Styx sans regret. Il faut outre cela que la gloire, qu'on a possédée pendant la vie, survive après notre mort. Quel est celui qui a pu réunir tant de choses à la fois ? Je crois qu'on est encore à le trouver. En est-il un qui possède tout ce qu'il peut désirer, à qui il ne soit jamais rien arrivé de fâcheux dans le cours de sa vie, & qui après des jours heureux soit parvenu à une douce mort ? Celui-là est le Phénix, inventé par les Grecs amateurs de fictions.

C'est à la dépravation du cerveau de ces peuples que cette fable doit sa naissance ; comment en effet avoient-ils pu imaginer qu'une espèce pût être formée par un seul individu ; qu'un oyseau pût renaitre de ses propres cendres ? Aussi est-on encore à le découvrir. (a)

Mais ce ne sont pas là les seules bagatelles qu'ils ayent forgées ; le merveilleux fut toujours du goût de la Grèce ; elle le préféroit à la vérité ; elle semble avoir été de tout tems livrée aux idées monstrueuses. Les Latins ont hérité de cette contagion, & ont admiré avec surprise ces modèles de délire. Si l'homme heureux est aussi rare que le Phénix, nous devons donc inférer que nous sommes tous misérables, du plus au moins ? car tout le monde n'est pas dans le même état ni dans la même condition.

Celui-là doit être censé le plus heureux, qui abonde davantage en biens & qui souffre par conséquent le moins d'adversité ; & par la raison du contraire, celui-là est réputé pour plus misérable qu'à le moins de biens & le plus d'adversité. N'y ayant donc personne d'heureux, il faut par conséquent rechercher le moyen d'être le moins misérable qu'il est possible.

Pour

(a.) Voyez la note du Phénix, dans le Chant de l'Ergo-nisse, Pag. 124.

Pour y parvenir, il faut s'attacher à l'usage de la vie le plus noble, le meilleur & le plus flatteur. Je ne crois pas, comme le vulgaire se l'imagine, que la félicité soit inséparable des Thyatres & des Diadèmes, exclusivement à tous autres états, ni que ceux qui les possèdent passent de plus heureux jours que les autres hommes. Dans les richesses, comme dans toutes les autres choses, tout ce qui est extrême est toujours un mal; il n'est de salutaire que le milieu. Tout ce qui est au-delà, nuit; une trop grande abondance est aussi pernicieuse qu'une trop grande pauvreté; l'uno & l'autre nous exposent à des maux pareils.

Un homme trop gros ou trop gras, par exemple, qui par la vaste enflure d'un énorme ventre, n'étant susceptible ni de disposition, ni de mouvement, est à plaindre; aussi-bien que celui qui, par une trop grande maigreur, a la peau adhérente aux os. Celui-là ne peut, non plus que le premier, avoir de forces dans un corps épuisé de maigreur; ils sont sans doute l'un & l'autre également malheureux; comme, lorsque pendant les rigueurs de l'hiver, la mer s'enfle, gonfle ses flots écumeux & les élève de niveau aux plus hautes montagnes, ou bien qu'elle ouvre des gouffres immenses qui semblent découvrir la route du noir Tartare; le tout, selon le caprice des vents, la même chose arrive; mais avec plus de bruit & des mugissements plus affreux: quand elle a à combattre des rochers ou un rivage sableux, sa fureur augmente à proportion de la résistance qu'elle rencontre.

Il en est de même des Rois, qui, étant placés au comble de l'élévation, ont beaucoup plus de soucis & d'inquiétudes que les autres hommes; ils cachent leurs playes avec une politique plus forcée; ils ressentent de très-violentes douleurs, quoique muettes. Ils sont souvent tourmentez par des craintes & des erreurs panniques, qu'ils accompagnent par tout.

Tout

Tout leur est suspect ; ils imaginent rencontrer des embûches sous leurs pas. Ils craignent le poison : ils n'osent concevoir l'idée de marcher seuls : ils sont réduits enfin au point de misère de n'osier manger , avant que quelqu'un ait goûté ou fait l'essai des viandes qui leur sont destinées.

Chère liberté ! vous êtes sans prix & vous mériterez la préférence sur tous les trésors ; c'est chez vous que se rencontre le souverain bien ; rien sans vous n'est doux dans la vie ; les hommes n'ont rien de plus agréable , & c'est une mort continue que de vivre sans vous posséder.

Le pauvre jouit le jour comme la nuit d'une profonde sécurité ; il se transporte en tous lieux au gré de ses désirs : la ville , la campagne, les spectacles, & les tombeaux , lui présentent une égale assurance. Tout lui est indifférent. La douce solitude de la campagne ne l'effraye pas : il marche seul , exempt du tumulte , confus d'un grand nombre de domestiques : il n'est pas incommodé d'une fatigante troupe de courtisans ; il peut satisfaire à ses apétits , sans craindre que ses viandes ou sa boisson soient empoisonnées.

Les oyseaux , par exemple , se nourrissent de viandes mille fois plus exquises , au milieu des forêts , quoiqu'elles leurs coûtent de grand soins pour en faire la recherche , que si on leur présentoit les mets les plus exquis de la table des Rois , dans une cage d'yvoire , d'or ou de perles. Les mêmes Rois sont sans doute plus misérables qu'eux. Il n'appartient qu'aux insensés de regarder le Diadème avec des yeux d'envie. C'est ne pas connoître l'amertume qui en est inseparable.

Celui qui jouit d'une fortune médiocre , qui vit sans ambition & sans envie , qui , content d'une maison honnête , ne souhaite pas la possession d'une terre d'un gros revenu : quand un petit champ bien cultivé lui suffit ; il est content , dis-je , d'une moisson médiocre & d'une suffisante récolte de vin ou d'autres fruits , sans avoir besoin de les acheter.

Combien profite une terre bien cultivée ! Celle qui la laboure prudemment & avec soin manquera de très-peu de choses : on y plante des arbres d'espèces différentes ; on les range par allées ; on les environne de petits fossés afin que les pluies , qui les emplissent , en humectent la racine ; ils rapportent en cet état de grands profits , sans presque éxiger de dépenses : on fait des couches ; on engrange , dans de petits sillons , mille différentes légumes ; ou , si l'on veut , on peut cultiver des jardins , dont les productions fournissent des mets , d'autant plus délicieux , qu'ils sont préparés par la nature & la frugalité.

Non , ces nourritures ne le cèdent en rien aux mets servis sur les tables somptueuses des Rois. On doit s'en contenter , dès qu'on préfère la raison à la gourmandise.

C'est le bien médiocre qui est le plus désirable , de quelque façon qu'il nous soit échû en partage ; soit par le caprice du sort , par un héritage , ou la dot d'une femme , on doit en être satisfait ; soit encore que nous ayons aquis ce bien par quelqu'art ou métier ; soit par l'industrie d'un esprit soigneux & appliqué au commerce , par lequel on achète à propos , pour revendre dans un autre temps ; soit en nourrissant & en faisant multiplier des troupeaux de bêtes à laine & à corne dans de grandes étables , ou en peuplant un colombier d'oiseaux consacrés à Vénus , ou avec des ruches de mouches à miel ; en exprimant sous le presoir pendant l'hiver l'huile d'olive , ou enfin en faisant broyer , sous de lourdes meules , les riches présens de Cérès.

Mille façons en un mor , présentent un gain sur à ceux qui ne s'abandonnent pas à une paresse létargique ; mal , d'autant plus dangereux , qu'il est plus doux ; venin , d'autant plus pernicieux , qu'il est plus flatteur. J'avoue cependant qu'il faut que la fortune seconde les entreprises : c'est elle assûrément qui cou-
ronne

onne les travaux d'un succès assuré ; tout est en sa possession , & elle est la dispensatrice des richesses.

Quels efforts ne doit-on pas faire pour ne dépendre de personne ? Une ame généreuse n'a rien plus à cœur que sa liberté. C'est être né esclave ; c'est avoir des sentimens ignobles ; c'est , en un mot , le dernier des malheurs que d'appartenir à quelqu'un & d'être obligé d'exécuter ses ordres. Est-il quelque gain qui puisse dédommager du joug de la servitude ?

L'espérance de la plus grande possession de terres , tout l'or de l'Univers , toutes les pierres précieuses , que l'avide Indien ramasse sur les sables de la Mer Arabique , peuvent-ils consoler de la peine qu'il y a d'attendre , pour manger , l'apétit d'un maître ? Pour dormir , qu'il prenne le repos ? Quel supplice de se transporter dans différents endroits , selon ses ordres ou ses caprices , comme un balon est poussé selon l'intention du joueur ? Comment supporter la domination d'un maître tyrannique , qui souvent est pire que nous , ignorant , insensé , ou livré au vin & à la luxure ? N'est-il pas honteux que , pouvant vivre de peu , l'on cherche dans la servitude le moyen de vivre plus grassement ; de vendre sa liberté pour cela , & de se soumettre à l'esclavage d'un maître orgueilieux ?

Que cherchez-vous , ames viles , dans les Cours des Grands , finon de vous déshonorer en leur faisant honneur ? Malheur à vous , qui , semblables à des animaux , avez besoin d'un berger qui vous mène en pâture , ne pouvant pas vivre par vous-même ! celui qui sera , de quelque façon que ce soit , ne peut être heureux , il est de niveau à la bête de charge.

Celui qui est bien élevé , & qui doit le jour à des peres & meres d'une noble origine , a assez reçû des Dieux & doit être content de son sort.

Examions maintenant lequel est préférable du célibat ou du mariage. Une femme , dira-t'on , est souvent d'un esprit altier , querelleuse , d'une humeur difficile ,

On y joindra les inquiétudes que causent les enfants. Une maladie, dont on ignore la nature, l'es fait languir; ils meurent. Une fille, déjà grande, attend impatiemment d'être pourvûe; il lui faut une dot & un mari: on peut craindre que son impatience ne la porte à des extrémités qui deshonorent une famille. Si c'est un fils, il peut s'adonner au larcin, aux femmes de mauvaise vie: il peut être étourdi, querelleur, effronté; en un mot, l'aquisition d'une femme semble être le signal de la perte de la liberté, & le commencement de tous les maux.

Il faut changer de mœurs, abandonner la vie de jeune homme, être tranquile dans son ménage, ne pas s'écartier beaucoup, renoncer aux voyages; cesser de courir la ville pendant la nuit & d'aller, en ce qu'on appelle improprement, *bonnes fortunes*. Il faut se comporter avec plus de gravité, avoir soin de ses affaires, afin qu'elles augmentent, au lieu de déperir, si l'on veut éviter de tomber dans la pauvreté pendant la vieillesse.

Malgré tous ces inconvénients, je crois qu'il vaut mieux allumer le flambeau d'un hymen légitime, & suivre l'exemple que la prévoyante nature nous donne par les oyseaux & les animaux les plus féroces. On voit chez eux le mâle se joindre à la femelle, demeurer ensemble & nourrir de concert, par un soin assidu, les petits auxquels ils ont donné l'être, sans quoi le genre auroit péri & n'auroit pu subsister tant de siècles.

L'empire que l'amour a non-seulement sur nous, mais sur tous les animaux, nous oblige de nous soumettre au lien du mariage, ou, ce qui est beaucoup plus dangereux, de nous livrer à l'insatiable cupidité d'une maîtresse, qui, comme un gouffre, engloutit les richesses.

On meurt sans enfants, & on a le chagrin d'enrichir, par sa mort, un héritier collatéral. On devient

vient vieux ; une maladie de longue durée vient assiéger ; on est sans secours & sans consolation. Qui peut vous soulager en cet état ? Sera-ce un cousin, un ami, un frère même ? Ils aimeroient mieux mille fois vous voir dans le cercueil, afin de jouir avec plus de vitesse de votre succession. Les caresses qu'ils vous font pendant votre vie, ne tendent qu'à vous dépoüiller après votre mort ; & ce sont vos richesses qu'ils respectent, & non votre personne.

O scélérate & détestable cupidité de posséder ! contagion misérable, qui est répandue dans l'Univers ! chacun, au préjudice de la vertu, ne vise qu'à l'utile. L'espérance d'un petit gain fait mépriser la justice & la probité, & l'or fait taire les loix les plus saintes ; il prévaut aux liens du sang ; la pudeur, la bonne-foi, le culte des Dieux mêmes lui sont sacrifiés.

Il n'en est pas de même d'une femme ; elle abandonne ses pere & mere & la maison où elle a pris naissance, pour vous suivre & demeurer avec vous. Elle vous donne une race féconde & devient la source d'une famille nouvelle ; elle vous fournit des secours & vous rend ses services. Vous partagez avec elle les biens & les dangers ; elle a sa part enfin dans tout ce qui vous arrive d'avantageux.

Si une maladie vous survient, ou que la vieillesse vous acable ; elle vous parle, vous exhorte, vous console, vous donne ses soins, vous veille & vous fert.

D'ailleurs des enfants carent leur pere de toutes leurs forces ; vous voyez dans leur visage un mélange d'une double ressemblance : après votre mort, enfin, vous ne mourrez pas entier, & vous paroissez revivre en eux.

Il est des gens qui aiment mieux avoir des enfants d'une maîtresse, (ce qui les éloigne du mariage:) je blâme de pareilles personnes. Je ne les crois même pas sensées : en voici les raisons.

Une femme vous apporte une dot ; une maîtresse

Tome I,

O

ac

158 *Le Zedinqe de la vie humaine.*

ne vous en donne point : les parents d'une femme sont vos amis ; ceux d'une maîtresse sont vos plus irréconciliables ennemis : vous possédez l'une avec honneur & sûreté , & vous ne vivez avec l'autre qu'avec honte & inquiétude : l'une est fidèle , & l'autre est perfide ; elle s'empare de votre bien , parce qu'elle craint d'être abandonnée ; elle fait enfin ses efforts pour se mettre en état de se passer de vous. En un mot , les biens & les meubles ne sont pas en sûreté avec une maîtresse. Vous avez des enfants légitimes & certains d'une femme , au lieu que ceux d'une maîtresse sont tachez d'infâme , & souvent très-douteux. Il faut donc prendre une femme ; mais on ne sçauoit trop prendre garde au choix qu'on en doit faire.

Il faut d'abord examiner les mœurs de ses pere & mere ; car souvent les enfants leur ressemblent. Tel est l'arbre , tels sont ses fruits. Il faut s'informer d'elle secrètement dans le voisinage ; & si vous connoissez quelque femme à qui vous puissiez vous fier , l'envoyer , sans qu'il paroisse que ce soit de votre part , aux informations ; qu'elle s'enquière avec finesse si elle n'a point de défauts cachez sur sa personne ; si elle est laborieuse , & si elle est capable de s'occuper des petits soins inseparables du ménage.

Une femme qui s'occupe chez elle conserve ordinairement sa pudeur ; l'oisiveté est presque toujors la source de tous les vices , & le libertinage s'en écarte rarement.

C'est elle qui a renversé les plus grandes villes. Si Lucrèce & Pénélope (a) ne s'étoient pas occupées chez

(a) La première Dame Romaine , femme de Collatin ; ce dernier vanta indiscrettement la beauté de sa femme devant Sexte Tarquin , l'aîné des fils du Superbe , qui la viola. Cette Dame se poignarda de desespoir en présence de ses parents. Quelques gens auroient voulu qu'elle le fut poignardée plutôt devant qu'après avoir été violée.

Péné-

chez elles à leurs ouvrages de laine, de mille amants qui les sollicitoient, un plus heureux auroit été écouté; & Lucrèce, en mourant, n'auroit pas eu de si grands éloges pour sa chasteté.

On doit même, pour l'examen de ses talents, ne s'en rapporter qu'à soi-même; car il est très-rare de trouver des agents fidèles, puisque la plus grande partie des hommes se fait une loi d'en imposer. Une chose qui touche d'aussi près mérite d'être examinée par soi-même, & l'on ne sauroit s'enquérir avec trop de loin de celle qu'on veut épouser, si l'on veut s'épargner un subit repentir.

Si cependant, par un destin & une Junon (4) contraires, on est assez malheureux pour avoir une femme de mauvaises mœurs, il faut d'abord l'avertir de ce qui déplaît dans sa conduite, tâcher de la ramener par la douceur, l'apaiser par de petits présents & la charmer par des caresses.

On doit, en pareil cas, l'embrasser, lui donner les baisers les plus tendres, oposer la douceur à toute sa furie. Si ces moyens ne réussissent pas, il faut avoir recours à la rigueur: il faut parler avec autorité, l'épouventer par des menaces; si les paroles n'y suffisent pas, il en faut venir aux effets; mais le plus tard qu'on peut.

Si une femme est suspecte & que sa pudeur soit chancelante, il faut éviter d'avoir chez soi de beaux domestiques & ne lui pas procurer de fréquentation avec gens dangereux sur la coquetterie. Sur cet article aucun ami n'est fidèle, & c'est le propre de Vénus

Pénélope, femme d'Ulysse, pendant les 20. ans que son mari fut à la guerre de Troyes, éluda ses amants qui voulaient l'épouser, sous le prétexte de la mort de son mari, en leur promettant de se remarier quand elle auroit fini un ouvrage de laine qu'elle avoit commencé. Elle défaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait pendant la journée. Cette fable signifie qu'une femme qui s'occupe ne donne point de prise à l'amour.

(4) Cette Déesse préside au mariage, conjointement avec l'hymen, chez les Payens.

nus de faire des perfides ; cette Déesse se plaît à la tromperie, & l'amour ne procéde que de la fraude ; mais sur-tout défendez les aproches de votre maison aux Prêtres & aux Moines ; (4) fuyez-les comme la peste la plus dangereuse.

Ils sont la lie des hommes, la source de la folie & l'égout de tous les maux ; ce sont des loups sous des peaux d'agneau, & c'est plus souvent l'intérêt que la pieté qui les fait se vouer à Dieu.

Ils trompent les infensez, par des aparences farâdes, & couvrent du voile de la Religion mille actions défendues & mille crimes qu'il faudroit expier.

Ils sont ravisseurs, adultères, corrupteurs d'enfants, entièrement adonner à la luxure & à la gourmandise ; ils font un commerce impie des choses Célestes.

De quelles monstrueuses fictions ne sont-ils pas capables ? Quels miracles ne suposent-ils pas, afin de tromper le peuple, duquel ils retirent le prix lucratif de leurs pieuses tromperies ? C'est delà que procéde la superstition ; c'est ce qui fait que l'on tourne en ridicule une Religion dont les Dieux mêmes, s'ils sont sages, comme on doit le croire, doivent se moquer, ou du moins rejeter ces ridicules adorations.

Jamais le juste n'adora Dieu par intérêt, mais par amour.

Oiez aux Moines le gain, qui résulte des Autels, ils cesseront de prêcher l'existence des Dieux, & rien ne leur sera plus sacré. Cette troupe ne sert donc pas la Divinité, mais se sert elle-même. La seule utilité chez eux est ce qui donne aux Dieux leur existence.

Si

(4) Ces invectives ne regardent que les mauvais Moines. PALINGSBNE étoit Italien. On prétend que les Moines de ce País sont licentieux. Il auroit sans doute pensé différemment sur leur compte en France, où ils sont censez être moins libidineux.

Si vous ôtez l'utile, les Temples seront renversés, les Autels détruits & Jupiter cessera d'être adoré.

Chassez ces imposteurs, plus remplis d'astuces que les plus fins renards; ne les laissez même pas approcher de votre porte, & craignez que leur probité simulée ne vous coëffe comme les maris des chévres.

Ne vous confiez pas trop à certains compères; car bien des gens se sont efficacement servis de ce nom pour abuser de leurs commères. Observez que votre servante ne sorte pas trop souvent seule de chez vous; défendez-lui d'avoir commerce dans les maisons voisines; car c'est assez ordinairement dans le voisinage que le galant de la maîtresse du logis au coutume de se cacher.

Ayez soin que votre épouse ne fréquente que des femmes d'une chasteté & de mœurs éprouvées. Interrompez le honteux commerce qu'elle pourroit avoir avec d'infâmes vieilles, qui sont ordinairement des avares avarailleuses.

Vous, de votre côté, soyez sage. N'allez pas, épris de l'amour d'une maîtresse nouvelle, rechercher à souiller la couche d'autrui. Fuyez le concubinage; rien ne peut vous causer de plus violents chagrins, & rien n'exige une vengeance plus implacable que les infidélitez entre gens mariés.

Une femme brûle de se venger de son mari, par les mêmes moyens dont il l'a offensée; il se forme entre eux une haine implacable; l'épouse devient fureuse, comme une Prêtresse de Bachus, qui a pris une trop forte dose des libations de ce Dieu. Il en est peu, croyez-moi, qui ne cherchent à se dédommager des droits voluptueux dont leurs maris les privent.

Si la constitution de leur tempéramment ne les portent pas à une vengeance où le corps ait part, leur esprit s'aliène & leur volonté se porte au vice par le mauvais exemple qu'on leur donne.

S'il arrivoit qu'elle fût surprise en adultére, ne rougissez pas d'avoir recours aux Loix. Le respect qu'on doit avoir pour elles nous engage à y avoir recours. Elles sont la règle principale de notre vie. N'allez pas aussi, par un aveuglement de colére, exiger une punition qui ne soit pas proportionnée au crime. C'est en pareil cas offenser la Divinité, & c'est s'assujettir à une façon de penser vulgaire dont la raison ne fut jamais le principe. Qui peut ignorer que le vulgaire est sujet aux mêmes fureurs & aux mêmes mouvements impétueux que les animaux les plus stupides?

Dès l'instant qu'on est marié, on cesse d'être libre. Préférez, en cet état, le permis à l'illicite. Cessez d'être errant pendant la nuit, & abandonnez la folle façon d'agir des gens qui ne sont pas obligés aux engagements du mariage. Leur liberté prétendue n'est qu'un libertinage & une licence dépravée; c'est être esclave que d'être libre à pareil prix. Une telle liberté n'est pas désirable, puisqu'elle précipite dans des désordres inévitables celui qui en jouit. Il est toujours mieux de n'avoir pas la faculté de commettre le mal, (a) que d'être libre à tous égards pour pouvoir s'y livrer.

Combien

(a) *Système Anglais.* Cette Nation judicieuse laisse à son Roi le pouvoir arbitraire, pour faire tout le bien qu'il veut, & il a les bras liés pour faire le moindre mal. Quelques spéculatifs, parmi ces Peuples, regardent leur Prince comme le soleil qui, par ses aspects, ne peut faire que du bien, & ne peut jamais être la cause d'aucun mal. Heureuses Loix! qui le rendent juste malgré lui. Heureuse impuissance! que celle qui l'empêche de nuire. J'en ai vu, parmi eux, qui pousoient plus loin ce sentiment. On leur reprochoit d'avoir fait perir leur Roi sur un échafaut, & conséquemment d'être tous CRIMINELS DE L B Z E - M A j e s t E . Ils répondent à cet argument, sans s'échauffer, que chez eux la Majesté ne réside pas dans la personne du Roi; mais bien dans la Nation rassemblée. Que quand cette Nation appelle un sujet au Trône, soit par la succession du Sang, ou par le

Combien de gens ont péri pour avoir jouï de cette dangereuse liberté ? combien d'autres ne doivent leur conservation qu'à en avoir été privés ! Pourquoi se livrer au chagrin, si une maladie emporte vos enfants ? Secouez-les des remèdes dont vous êtes capables ; s'ils sont insuffisants, ce n'est plus votre faute. Consolez-vous cependant de leur mort, après avoir rempli tous les engagements de l'état de pere. Vous n'êtes assurément pas le seul affligé, & bien d'autres que vous sont dans le même cas.

Il semble que les maux partagez soient soulagez en quelque façon. Ne doit-on pas se faire une raison sur la mort ? Pour peu qu'on réfléchisse que notre naissance n'est qu'un engagement de mort, & que l'action de naître est précisément la source de celle de mourir. Chacun de nous a reçû en partage une certaine mesure de jours. C'est plus tôt ou plus tard que nous devons passer les ondes du Styx. La mort devient la fin de tous les maux. Un homme courageux n'appréhende pas ce passage. Pourquoi donc regretter les morts ? Est-ce une si grande perte que de quitter la folie de ce monde, de s'arracher à mille dangers qui nous menacent sans cesse, & de faire succéder une paix tranquile à tant d'agitations ?

De quelque façon, en un mot, qu'on envisage la mort, ou elle est un repos éternel, ou le commencement d'une véritable vie.

Dans quelque état fâcheux que vous vous trouvez, quelque douleur que vous ressentez, il est consolant

le choix de la Nation ; elle a en vû que ce Prince fasse son bonheur, & non pas que sa servitude fasse la félicité d'un seul homme. On le fait jurer sur les Saintes Ecritures de maintenir les Loix Angloises. Si-tôt qu'il s'écarte de ces mêmes Loix, il devient lui-même CRIMINEL DE LEZEMAJESTE. Ce sentiment ne seroit pas bien reçû dans les Gouvernemens arbitraires.

solant d'imaginer que vos larmes & vos gémissements finiron, & que les tems mettront enfin des bornes à vos soucis.

Si vos enfans sont adoucés à la luxure ou à tout autre défaut qui puisse les faire rougir : perçez négligents, c'est presque toujours votre faute ; vous méritez vous-mêmes les châtiments dont vous ne les avez pas punis, tandis qu'un âge tendre vous permettoit de plier leurs caractères & qu'une jeunesse, susceptible de bonnes impressions, vous donnoit la facilité de les élever sans de grands soins, qui deviennent tardifs dès qu'un âge avancé les a acoûumez & endurcis aux chaînes des vices.

Pourquoi, au contraire, ne les avoir pas imbus des semences de la vertu ? Vous vous êtes attachés à la nourriture de leurs corps & vous avez négligé les talents de leurs ames. C'est pour cela que nous voyons abonder dans tous les états des gens mal élevés, qui représentent dans les Villes ce que la fougère, l'ortie, & le figuier sauvage, (qui est la véritable image de ceux qui font parade d'un vain-savoir) représentent dans les jardins mal cultivez.

Quel est celui qui peut dans sa vieillesse être maître de l'ascendant de l'éducation qu'il a eue dans sa jeunesse ? Qui peut vaincre de si forts préjugés ? Il tombera dans l'âge adulte, dans les mêmes défauts qui lui ont été familiers dans sa jeunesse.

Un jeune & tendre arbrisseau se plie de tous côtés ; mais un arbre formé n'est plus capable de céder à aucunes forces.

Rarement est-on susceptible d'autres mouvements que de ceux qu'on a reçus dès l'enfance. L'âme d'un jeune enfant est disposée à se porter indifféremment de tous côtés : mais dans un âge avancé, il ne s'écarte plus de la route que l'éducation de la jeunesse lui a prescrite. On ne détruit pas aisément ce qui s'est fortifié avec les années, & l'usage est une seconde nature. La dernière céde partie de ses forces aux actes répétés. Ah !

Ah ! quel bonheur, quand les Dieux se mêlent de notre éducation, & que dès le sein de sa mère on est rempli d'un penchant heureux. (a) Celui qui est né sous de pareils aspects, en reçoit les bénignes influences pendant le cours de toute sa vie. Celui-là, au contraire, qui est livré au mal dès sa naissance, est rarement corrigé par les instructions morales de la plus sage Académie.

Mille & mille maîtres peuvent bien donner un frein à la nature ; mais jamais ils ne peuvent la changer, & toujours l'art lui céde avec soumission. Un long usage cependant la corrige ; & nous voyons les champs les plus stériles céder à une culture assidue. C'est par l'éducation que les lions les plus féroces obéissent à l'homme. L'art enfin ne doit sa perfection qu'à l'usage. Dans un âge tendre instruisez vos enfants à la pratique des vertus ; apprenez-leur de bonne heure à suivre la route de la probité ; ne leur laissez pas la liberté d'aller où les portent leur penchant. Rien n'est si pernicieux que la licence pour de jeunes âmes. Arrêtez-les, si vous êtes sage ; la nature des mortels ne les portent qu'au mal ; si on ne les conduit par un frein & un travail assidu, la nature sans l'art ne produit rien de bon.

Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous retirer de la lècharge dans laquelle nous aurions été plongez, sans cette sage disposition.

Ce sont les soins & les soucis qui nous réveillent & nous excitent ; ce sont les éperons qui font marcher le paresseux.

Il est un lieu délicieux au sommet d'un Mont escarpé. Jamais on ne vit rien qui aprocât des beautés de cet endroit enchanté ; jamais la Vallée de Tempé (b) en Thessalie, ombragée dans quel-

ques

(a) *Gaudient bene nati.*

(b) Agréable Vallée, entre les Montagnes d'Ossa & d'Olimpe, arrosée par le Fleuve Pénée, très-célébrée par les Poètes.

ques cantons d'arbres toujou rs verds, & arroste de ruisseaux de l'onde la plus pure, aussi-bien que les demeures fortunées des justes aux Champs Eli-siens, n'ont aproché de la beauté du séjour céleste de la vertu. Ce lieu est voisin du Pôle & confine avec les astres les plus élevés. On ne parvient à ce séjour que par un chemin étroit, difficile & raboteux. Mille sentiers de traverses nous écartent de la droite route, & formént un labyrinthe où se perdent les esprits lâches & souillés du poids des choses terrestres. Il n'y a que ceux qu'un esprit de feu, ou que le choix du grand Jupiter autorisent, qui puissent y parvenir.

O vertu ! que de peines & de soins il faut pour vous aquérir ! la pente précipitée que nous avons aux vices nous éloigne sans cesse de vous. On ne scauroit donc aporter trop d'attention pour élever ses enfants, quand on ne veut pas se répercuter de porter la qualité de pere.

Rien au monde ne s'aquiert sans peine; & il n'appartient qu'au travail sans relâche de surmonter tous les obstacles. C'est à vous, pères, que ce discours s'adresse. Empêchez avec une tendre sollicitude que vos enfants ne se trouvent dans la compagnie des méchans. L'habitude a sur les mœurs un empire absolu, & les hommes les plus saints ne peuvent le garantir d'être pervertis par la fréquentation des scélérats, sur-tout dans une jeunesse sans expérience.

C'est à cet âge critique que le mal se préfère au bien; que l'obscénité fait la baze de la conversation, & que les choses les plus honteuses sont les plus à la mode.

La luxure ayant sur la jeunesse des droits impérieux, que la compagnie contagieuse des jeunes gens soit donc interdite à vos enfants. Employez les paroles sévères & les châtimens, s'il en est besoin; n'ayez pas pour eux trop de douceur; dissimulez avec soin l'amour paternel, & paroissez vraiment en colère.

Ricq

Rien n'est si dangereux que de trop flâter les enfants. Soyez en garde contre les détours de ces jeunes imposteurs, & n'allez pas réputer pour légitimes les excuses qu'ils vous donnent.

Qu'un amour extravagant n'aille pas vous aveugler sur leurs défauts. La seule crainte les corrige & non pas la raison; & par une pente naturelle, ils se livrent au vice, si on ne les tient pas de court. Ils y tombent d'eux-mêmes, & sont incapables d'en sortir si on ne les en retire. Ils ne sont enfin que ce qu'on les fait être.

Il faut ensuite s'attacher à conserver leur santé, qui est le plus précieux de tous les biens. Celui qui, en bêchant la terre, jouit d'une santé robuste, est plus heureux mille fois qu'un Roi malade. Il faut par conséquent étudier quelle est la source de toutes les maladies qui nous affligen : quand on en connaît la cause, on en prévient bien-tôt l'effet.

Quelques-uns sont néz d'une mauvaise constitution & sont mal disposés par la nature; les mêmes ressentent des tourments qui procèdent du Ciel; ces derniers sont ordinairement formez d'une semence impure, & leurs peres sont la cause de leurs maladies.

Il y a plusieurs autres causes, telles que le repos, le travail, le chaud, le froid, le sommeil, les nourritures, & Vénus. Chacune de ces choses débile les forces & nuit aux fonctions des membres, soit que nous en fassions un usage immoderé ou une abstinence outrée. L'une & l'autre extrémité est également dangereuse; la médiocrité au contraire, dans la façon de s'en servir, est plus utile que nuisible & conserve la vie. Les passions illimitées de l'ame causent aussi des maladies. Une crainte violente, le chagrin, la douleur; une trop grande joie même nous tuë, si l'on en croit mille faits historiques qui l'attestent. L'air, l'eau même, deviennent nuisibles, quand ils ont contracté quelque chose de contagieux. De-là naissent les pestes, qui brûlent les entrailles

&

& donnent une mort générale à des peuples entiers.

Les querelles, les accidents, & mille dangers de la vie enfin, nous rendent malades de la même manière. Employez donc votre raison à connoître les sources & les fondements de tous ces maux, si vous voulez jouir d'une santé parfaite.

Si malgré ces précautions vous devenez malade, ne différez pas de recourir aux remèdes. Donnez tous vos soins à ce que la maladie ne prenne pas des forces que vous auriez peine à détruire. Avez que cet ennemi ait pénétré jusqu'à l'intérieur de la maison : il faut peu d'eau pour éteindre un feu qui n'est pas encore bien allumé ; mais quand il s'est acrû & que ses flammes montent jusqu'au Ciel, les puits, les fontaines, les fleuves entiers peuvent à peine l'éteindre.

Connoissez de bonne heure la cause d'une maladie, & prenez ce qui lui est contraire. (a) Ce n'est que par leurs opposés que les maux se guérisent.

Si vous êtes incommodé d'un trop grand froid, guérissez-vous par des remèdes chauds. Faites la même chose à une maladie qui procéde d'un travail outré ou d'avoir trop mangé. Ayez recours à leurs contraires ; car ils se détruisent alternativement.

Consultez, s'il est besoin, un Médecin ou un Chirurgien. L'art du dernier est beaucoup plus certain. Tout ce qu'il fait est assuré & se démontre clairement. Le Médecin, qui se vante mal-à-propos d'être Physicien, qui ne s'attache qu'à un breuvage malheureux, tâte le pouls, examine les excréments : il croit faire beaucoup. Il trompe les autres & se trompe lui-même. Ah malheureuse condition des hommes ! Le malade meurt, & donne occasion aux Moines & aux Prêtres de chanter. Un autre, largement payé de ses visites, met les Dieux en jeu, & s'en

(a) Il y a des Auteurs qui prétendent que toutes les maladies procèdent de l'une des quatre humeurs, BILLE, FLEGME, PITUITE, SERROSITEZ, ou bien du froid & de l'humide, du chaux & du sec.

prend

prend aux destins si quelqu'un meurt. Il remplit cependant sa bourse.

Le seul hazard guérit les malades, sans le secours de l'art. (a)

Celui, au contraire, qui connoît la Médecine fera rarement des fautes. (b) Mais ceux dont je veux parler, à peine de cent d'entr'eux s'en trouvera-t'il un qui puisse guérir un malade pour mille qu'il assassine. D'où vient cet abus? Il ne part que de leur profonde ignorance. Dans leurs études ils le remplissent l'esprit d'arguments sophistiques & de grands mots d'une dialectique outrée, dont ils éblouissent le vulgaire; à peine savent-ils les éléments de la Médecine; ils ne chargent leur mémoire que de détours, & ne sont armés que de silogismes imparfaits. Vous les voyez, parlez de ces talents, marchez avec orgueil

(a) Molière a dit qu'un Médecin étoit un homme gagé pour entretenir un malade, jusqu'à ce que la nature ou la mort eussent décidé entr'elles à qui en seroit la maîtresse.

(b) La Médecine, selon PALINGEN, étoit une science fort simple. Il n'est question d'autre chose que de connoître le dissolvant universel de tous les Mixtes de la nature, & par son moyen d'extraire le sel essentiel de ses trois règnes, pour les appliquer aux maladies, dont ils sont les correctifs.

Dans la Chimie vulgaire on extrait, par l'addition des eaux corrosives, & à l'aide du feu élémentaire, un sel imparfait, dépoillé de son Souphre & de son Mercure, & par con'équent sans action. Le Souphre a été brûlé par le feu, & le Mercure a été mis en fuite par la rapidité de ce destructeur. Ainsi l'on peut dire que toute la Chimie & la Pharmacie ordinaires, ne peuvent pas nous donner un sel essentiel. Le seul dissolvant universel en est capable, puisqu'il dissout tous les corps, sans aucune addition de principes étrangers, sans corrosion & sans feu, & par la seule volatilisation des sels. C'est donc par lui que nous conservons, sous les seules apparences du sel d'un Mixte, les Sel, Souphre & Mercure du même Mixte; de façon, que 15. grains de sel de QUINQUINA, extraits par ce dissolvant, guériront plutôt la fièvre, que dix onces de sel de QUINQUINA extraits par la Chimie vulgaire. Cela soit dit en passant.

guéil & demander effrontément les plus grandes récompenses ; ils croient qu'il leur suffit (& ils ne se trompent pas à cet égard) d'être, sous un nom honnête, les boureaux du genre-humain.

Misérables Loix qui souffrez de tels crimes ! aveugles Rois, qui ne vous en apercevez pas. Vous qui avez l'empire & les rênes du monde, ne permettez pas de si grands abus ; chassez cette peste, & que le genre-humain vous ait cette obligation. Combien nuit & jour ces cruels n'en envoient-ils pas au tombeau ? Qu'ils apprennent parfaitement leur art, ou qu'ils ne s'en mêlent pas. On peut dans les autres sciences tolérer la médiocrité ; mais celle-ci, si elle n'est pas parfaite, est très-dangeruse & plus nuisible qu'une peste cachée & domestique. Il faut prendre garde de ne se pas livrer à ces sortes de gens, dont toute la doctrine consiste à paroître bien habillez & à porter au doigt un beau diamant.

Observez ce que je vais vous dire : pour prévenir leurs abus, soyez atentif sur votre nourriture, ne mangez & ne prenez rien de nuisible ; voilà les deux choses les plus pernicieuses, rien ne cause tant de maladies ; ne mangez que des viandes faites & qui soient bien cuites. Donnez tous les jours à votre corps de l'exercice pour réveiller la chaleur naturelle.

Le mouvement est la cause de la chaleur ; il aide l'estomac & rétablit ses forces ; il dissout les humeurs inutiles & chasse les corrompus.

Prenez un repos modéré ; le sommeil répare les forces du corps & de l'esprit. Une veille trop longue énerve l'un & l'autre. Il faut ne point prendre de chagrin & regarder la tristesse comme pernicieuse aux corps. C'est elle qui blanchit les cheveux avant le tems ; la gayeté au contraire rajeunit les corps & fortifie les membres.

Il est enfin une chose plus précieuse & plus noble qui seule peut faire le bonheur des hommes, les rendre semblables aux Dieux, & les faire jouir sur la terre de

La félicité des Cieux. Cette grace est accordée à peu de gens; un très-petit nombre est digne de cet honneur; je veux dire la sagesse. Elle est préférable à tous les biens, & les Dieux ne peuvent nous faire un présent plus considérable. Toutes les richesses de la Mer Rouge, du Tage, du Pactole, & les Royaumes entiers, ne lui sont pas comparables.

C'est la vertu qui est la mère des demi-Dieux. Heureux, trois fois heureux, celui qui la possède. Mais quelqu'un demandera, peut-être, qu'est-ce que c'est que la sagesse? C'est la première des Sciences; c'est elle qui nous rend libres des affections terrestres, qui nous fait parcourir les Cieux & nous entretenir avec les Dieux. Elle nous fait mépriser, comme fribolles, toutes les choses mortnelles. Elle est comme un feu qui monte toujours en haut. Elle s'élève infiniment au-dessus de la terre. Ce n'est qu'à elle enfin qu'il est permis de discerner les biens & les maux, & le faux d'avec le vrai.

Elle regarde, avec un souverain mépris, les Royaumes, les plaisirs, les richesses, & les orgueilleux triomphes, qui font l'objet de la cupidité des hommes, & pour l'aquisition desquels ils emploient les jours & les nuits. Elle regarde en pitié tous ces vains soucis.

Elle montre la façon de bien vivre & celle de bien mourir. En un mot, le sage est autant au-dessus des autres hommes, que le soleil est au-dessus des autres astres; il méprise en sûreté l'empire de la fortune, & foulé aux pieds, d'un courage inébranlable, tous les événements. La mort même ne l'assauroit l'épouvanter. Sa conscience ne lui faisant aucun reproches, il n'appréhende pas les peines des enfers; il meurt content; il se rit des vains phantômes qui épouventent le vulgaire, & ne balance pas à quitter une vie pleine de travaux, pour aquérir une paix éternelle. Le sage enfin ne céde qu'au seul Jupiter.

Quatre choses lui conviennent & le font reconnoître

172 *Le Zodiaque de la vie humaine, &c.*
nostre; il prend de justes mesures; il juge sainement, il est exempt d'erreur & capable de bien gouverner, & ce n'est qu'à lui qu'il appartient de penser avec discernement des choses Divines & humaines.

Quel tresor peut être comparé à ces qualitez? Personne ne sçauoit de venir sage qu'il ne soit exempt de tous crimes. La sageſſe n'habite pas dans un cœur souillé, & sa pureté a en horreur les esprits immondes. Elle ne marche pas sans la prudence & sans la doctrine. Voilà les degrés par où on l'aquist. Il me paroît qu'en voilà assez; la queue du lion est déjà suffisamment étendue. Muse, restez dans le silence, & vous reposez pour quelque-tems.



LE

LE
ZODIAQUE
 DE
LA VIE HUMAINE.

LA VIERGE.

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIÈME.

Calliope se trouve à la rencontre du Poète, épouventé de la considération des vanitez humaines. Il est démontré, par le personnage de cette Muse, combien il est impossible à un esprit, plein d'une confiance téméraire, de connoître les véritables biens, au nombre desquels la Noblesse, & à plus forte raison les richesses & la volupté, ne doivent pas être placées. C'est pourquoi il parle de la Noblesse dans ce sixième Livre. Il aprofondit cette matière fort au long; il démontre que ce ne sont pas les arbres généalogiques, la réputation ni les honneurs; mais bien plutôt la vertu & la science, qui ennoblissent les hommes. Et après avoir passé en revue les misères infinies de la vie humaine, il conclut par dire qu'on ne doit pas tant craindre la mort; mais que bien plutôt on doit se hâter de la recevoir, comme le seul azile contre tous ses maux.



L peut y avoir des gens de mauvaise humeur, d'un visage sévère, qui s'imaginent qu'il n'est réservé qu'à eux de sçavoir & connoître le vrai, & qu'ils sont les seuls à qui les Dieux aient accordé d'examiner & de définir les choses les plus difficiles & les plus embrouillées avec un jugement sain.

Ces mêmes gens diront peut-être que je n'ai pas
mais bû des eaux sacrées de la Phocide, ni connu
les heureuses fontaines de la Béotie, & que par con-
séquent je ne mérite ni le titre ni les lauriers de
Poëte, & cela pour ne m'être pas attaché à décrire
des bagatelles enflées & des monstres merveilleux,
pour n'avoir pas débité des illusions dans de vaines
fictions.

Ces gens semblent n'exiger des Poëtes que des
Fables, comme si il étoit honteux & même défendu
aux Poëtes de dire la vérité.

J'appelle du jugement de pareilles gens, que je re-
garde comme faux & condamnable; rien ne m'ayant
paru meilleur & plus doux que d'embrasser la véri-
té; j'ai crû que les bagatelles, ou les Fables, de-
voient être abandonnées, comme apartenantes aux
vieilles femmes & aux enfants.

Que d'autres exaltent avec pompe les guerres des
féroces Géants; les cruelles Hârpies, (a) les Gor-
gones, (b) les Cyclopes, & les Nautonniers épris
du chant séducteur des Syrènes; (c) qu'ils chan-
tent

(a) Filles de la terre & de l'Ocean. Elles étoient trois, Stello, Occipete & Sténolo. Elles représentent l'avarice.

Voyez Virgile, dans son ENIDE.

(b) Trois sœurs, filles de Phorcus & de Céta, qui s'appeloient Méduse, Euriale & Sténio. Elles représentent les passions, en ce qu'elles pétrifioient ceux qui les regardoient; Pour désigner que ceux qui se laissent aller à leurs désirs, perdent le sens & sont semblables aux choses les plus inan-
mées. Perfée coupa la tête de Méduse & la mit sur l'Egide de Minerve, dont l'aspect pétrifioit ceux qui la regardoient; ce qui justifie que quand on s'est rendu maître de ses pa-
sions, on se sert de cette victoire comme d'un contre-poi-
son, qui n'est autre chose que l'expérience contre les pa-
sions mêmes.

(c) Trois sœurs, moitié femmes & moitié poisssons, Par-
thénope, Ligée & Léucosie. Elles atiroient sur les Cotes de Sicile les passants. On prétend qu'elles étoient trois sœurs,
qui, par leurs charmes, trompoient les jeunes gens. Ulys-
ses les évita, en se faisant attacher au mât de son Vaissseau,
les

rent Circé , qui produit des monstres & la triple chimère. (a) Athlas, changé en énorme rocher, qui porte sur ses robustes épaules le Ciel étoilé ; Persée (b) qui s'élève jusqu'aux nuës ; Tantale , (c) Titie , & le téméraire Prométhée , (d) justement punis pour avoir dérobé le feu Céleste ; les Danaïdes , (e) &c.

Les oreilles bouchées , pour nous marquer qu'on n'évite le danger de l'amour qu'en fuyant l'objet & en ne l'écoutant point.

(a) Montagne de Licie , qu'on a prétendu être un Volcan. Les Poetes ont feint un animal monstrueux à tête de Lion , corps de Chévres & queue de Dragon , que Bellérophon avoit tué. La vérité est que ce même rendit la Montagne chimère habitable. A son sommet étoient des Lions & autres bêtes féroces , à mi côte des troupeaux de Chévres & autres ; & le pied de la Montagne abondoit en serpents & autres reptiles , atendu ses eaux croupies.

(b) Fils de Jupiter & de Danaé , s'leva dans les nuës , monté sur le Cheval Pégase , & vint fondre sur le Monstre qui alloit dévorer Androméde. Après avoir tué le Monstre , il épousa celle qu'il venoit de délivrer. Cette Fable me paroit avoir été copiée sur le fils de TOBIE , a qui l'Ange , qui l'avoit conduit à Ragès , chez Gabélos , debiteur de son pere , donna un parfum pour chasser le Démon , qui avoit étranglé les maris de SARAH , qu'il épousa.

(c) Roi de Phrigie , fort avare , qui a donné lieu au Tantale des enfers , mourant de soif au milieu des eaux.

(d) Fils de Japet , taxé par les Poetes d'avoir dérobé le feu du Ciel , pour en animer la composition de terre & d'eau , dont il avoit formé l'homme , fut attaché sur le Caucase , pour que ses entrailles , toujours renaissantes , fussent rongées par un Vautour ; grand ASTRONÔME , perpétuellement appliqué sur le sommet de cette Montagne , à la connoissance de l'Astronomie. On lui attribue l'invention de tirer le feu du caillou , en le battant contre le fer , dont il se servoit à allumer des foyers , qui raninoient les habitans de cette Montagne transis de froid.

(e) Cinquante filles de Danaüs. Elles épousèrent leurs cinquante cousins germains , fils d'EGYPTUS. Les uns & les autres avoient pour ayeul Bélos , issu de Neptune & de Lydie , la dernière fille d'Epaphe , dont la mere fut Io , ou Memphis , fille du Nil. Dans ce seul trait on reconnoit le fondement

& tout ce que la Grèce a fait dans un extravagante délice ; contagion qui s'est répandue sur les Latins, qui nous l'ont transmise.

Je regrettérois d'employer la boisson des eaux de l'Hypocrate à chanter le Monstre de Bellérophon ; & je croirois souiller les lauriers d'Apollon. Je renoncerois plutôt à ceindre ma tête de couronnes de lierre, consacré à Bacchus, que d'être saisi d'une pareille folie ; & je rougirais mille fois de la qualité de Poète, s'il falloit s'asservir à ne reciter que des amusements enfantins, ou qu'il falut que je me livrasse à d'agréables mensonges, au mépris de la vérité.

Bien des gens ont de l'éloquence ; mais il est rare de trouver du jugement. On en trouve aisément qui font des vers sublimes & qui sont savans dans les Langues Grecques & Latines ; ils savent beaucoup de choses qui ne leur procurent pas la sagesse. Leurs paroles sont brillantes comme des colliers de pierres précieuses : mais dans un sérieux examen, elles n'ont rien dont on puisse profiter. C'est une peinture délicate & plate qu'on regarde extérieurement, mais qui n'a ni suc ni substance. Quel fruit l'esprit en peut-il retirer ? Que peut-on apprendre d'une pareille lecture ? Que sait-on enfin, sinon des songes & des rêveries, qui ne servent pas à la conduite de la vie & qui ne rendent rien d'utile. L'on est aussi avancé à les savoir qu'à les ignorer.

Que le vulgaire m'accorde ou me refuse le titre de Poète, je ne debiterai pas des mensonges si vains ; je suivrai la vérité, parce que c'est elle qui perfectionne l'esprit. Nous sommes plus heureux & plus

sem-

fondement de la Religion des anciens Egyptiens, leur Isis, leur Osiris, &c. Ces cruelles Danaïdes égorgèrent, pendant la nuit de leurs noces, leurs maris. On prétend que pour l'expiation de leur crime, elles sont condamnées aux enfers de remplir une cuve percée.

semblables aux Dieux à mesure que nous la connaissons davantage, quoi qu'il n'y ait pas de grands applaudissements sur cette matière à espérer du vulgaire ignorant, & qu'il ne reçoive peut-être pas ces traitez avec beaucoup d'empressement, ni qu'il n'y ait pas une grande renommée attachée à manier des sujets pareils.

Cependant je vais, en présence des Muses & des critiques, entrer dans un chemin couvert de l'ombre funeste de l'if & du cyprès. (a)

J'aperçois déjà les tristes champs des morts & les pâles Royaumes de Proserpine, qu'entourent les torrents du Léthé (b) de leurs ondes obscures, des campagnes couvertes de lividus pavots, où règne le sommeil & un affreux silence.

Où me conduisez-vous, Calliope? (c) Quels monstres me faites-vous voir? Quelles clamours me faites-vous entendre? Les forêts retentissent des cris funestes des hybous, & l'affreuse chouette forme des accents funèbres; des phantômes hydeux m'effrayent par leurs hurlements. Encore une fois, où m'entraînez-vous, Muse? Les colines, les vallées, & l'écho même, retentissent du bruit affreux des tons plaintifs qu'on entend dans ces tristes lieux? Quel est donc le sujet d'une si grande douleur? Quel est ce peuple vêtu de voiles obscurs? Ils traînent après eux de funestes lambeaux. Ils ont la tête voilée & remplissent l'air de leurs tristes plaintes.

Que vois-je? Quel horrible carnage! La terre est de tous côtés jonchée d'affreux cadavres! Qui a pu se baigner dans ces flots de sang? Combien vois-je de corps de Rois & de Pontifes? Je les reconnois-

(a) Sortes d'arbres mortuaires, parce qu'on les mettoit, chez les Romains, à la porte des maisons quand quelqu'un étoit mort.

(b) Fleuve d'Oubli des Enfers.

(c) Voyez la Note du Cancer.

connois aux marques de leurs dignitez; mais la mort n'est pas loin; je la vois s'approcher furieuse.

Quel horrible aspect! sa cruelle faulx est toute ensanglantée! mille bataillons de maladies la précédent, & mille dangers la devancent. De combien de cruels Ministres est-elle accompagnée? Mais que dit-elle avec tant de bruit? Elle s'avance; je l'entends, & je vais le redire.

Je suis la mort, dit cette cruelle; je moissonne, avec cette faulx, tout ce qui est sur la terre, comme on fauche le foin. Jupiter m'a donné sur l'Univers des droits incontestables. J'ai des ordres de n'épargner personne. Le pauvre, en sa cabanne, est soumis à mes loix, & la garde des Palais les plus somptueux n'en scauroit garantir les Monarques. (a)

Personne ne peut m'échaper. Les Rois sont soumis à mon joug; j'humilie & j'atterre le faste orgueilleux des Pontifes. Il n'est enfin point de tête exempte de ce tribut. On se réfugieroit en vain aux extrémités de l'Ourse glacée. (b) Les confins du monde ne peuvent cacher ni mettre les hommes à couvert de ma colère. Mes coups sont par tout inévitables.

Dût-on se précipiter dans le sombre séjour des Mânes, (c) se réfugier sur les plages Méridionales les plus reculées; dût-on enfin monter jusqu'aux astres les plus inconnus, on me trouve par tout, & cette faulx abbat les jeunes gens, comme les vieillards. Je n'ai nul égard pour les richesses, ni pour la Noblesse, fondée sur les plus anciens monuments.

Combien

(a) *Mors æque pulsat pede Regum tueros.*

Pauperum que Tabernas

Horat.

(b) Constellation du Pôle - Arctique, ainsi nommé de *περτος*, qui signifie Ourse.

(c) Divinitez infernales, ou ames des morts, du salut desquelles on étoit incertain. *LEMUR* - AMES des damnés; & *LARAS*, ames des justes.

Combien d'hommes cette main a-t'elle précipitez dans les abysses du Tartare ? Priam (*a*) frapé aux pieds des Autels, a été ma victime. Ce superbe Roi de Macédoine (*b*) qui, par l'effort de ses armes, avoit renversé de si grands Royaumes, dont l'immense Univers ne pouvoit contenir l'esprit vaste, a été assené de ce dard dans la superbe Babylone.

Peut-on nombrer les Héros Latins, descendants de Mars, qui ont plié sous l'effort de mes coups ? Ces Maîtres de la terre, dont la vertu héroïque avoit porté la renommée jusqu'aux astres, & qui s'étoient assujettis l'Océan, n'ont pu m'échaper. Quel est celui qui m'a résisté, & qui a pu s'exempter de la loi générale ? J'ay arraché le Sceptre de la main des uns, & enlevé le Diadème de la tête orgueilleuse des autres : la parole leur a manqué ; je les ai privez de l'éclatante lumière ; leurs corps inanimés, dépourvus enfin de mouvement, ont été renfermez dans de ténébreuses sépultures.

L'Indien, l'Arabe, le Maure, le Scythe, l'Européen, l'Asiatique, & l'Afrique, brûlé des chaleurs de la Lybie, me craignent également. Je n'ai nul égard pour les personnes ni pour les différents lieux. Les tems, les mœurs, & les années, me sont indifférents. Le méchant & l'homme de probité ; le sage & l'insensé ; les enfans, les jeunes gens, les vieillards ; la laideur & la beauté n'ont aucune recommandation auprès de moi.

Celui

(*a*) Roi de Troyes, Ville fameuse par le siège de dix ans qu'en firent les Grecs, qui a donné lieu à l'ILIADE D'HOMERE, du mot *Ilium*, Forteresse de Troyes.

(*b*) Aléxandre se plaignoit de ce que l'Univers étoit trop petit pour le renfermer, & souhaitoit un monde nouveau pour avoir le plaisir de le conquérir. Quel monstre d'orgueil. M. Despreaux lui rend une éxacte justice, en disant :

Heureux si de son tems, pour cent bonnes raisons,

La Macédoine eut eu des petites maisons.

Et qu'un sage tuteur, l'eut dans cette demeure,

Par avis de parents, renfermé de bonne-heure.

Celui-là même que je vois qui entre avant le tems dans mon Royaume, sera mis au rang des pâles ombres quand les destins l'auront ordonné. Cette sarcilége implacableacheva ce discours.

Une grand frayeur s'empara de mon ame ; mon sang glacé se retira dans le fond de mon cœur ; surtout quand j'aperçus cette sourde exécutrice députée dans tout l'Univers ses cruels Ministres, qui compoisoient une troupe innombrable. Elle paroilloit se glorifier d'une ruine générale. Les détestables exécuteurs de ses cruelles volontez se distribuënt de toutes parts, chacun d'eux s'empare d'une personne différente.

On voyoit des corps languissants par terre, tourmentez des plus affreuses douleurs ; elle arrivoit ensuite elle-même, & mettoit fin par sa faulx redoutable à leurs peines mortelles : elle remarquoit, en passant, ceux dont la trame n'étoit pasachevée de filer par Lachéfis, & dont le destin n'étoit pas rempli, & prenoit une joye barbare au carnage futur qu'elle devoit en faire.

Etonné, confus & tremblant, je proféra ces mots. O soins inutiles ! ô vœux des hommes ! ô vains travaux ! espérances trompeuses ! consolations d'un esprit aveuglé ! ô honneurs des humains ! que vous êtes passagers ! ô tems ! que vous êtes sujet à des variations ! que notre vie est courte, incertaine & remplie de maux & de dangers ! que vos aparences sont trompeuses ! vous paroissez extérieurement douce & agréable, mais quel fiel & quel venin ne renfermez-vous pas ?

Que sommes-nous, misérables ? sinon une poussière élevée par les vents, aussi fragiles que le verre, aussi peu considérables que l'ombre fugitive, d'autant courte durée que les roses, qui brillent le matin & languissent le soir. A present guais & vivants, dans l'instant la pâture des vers ; maintenant forts & douez de beauté, peu de tems après des cadavres hydeux.

De

De quoi peut nous servir d'amasser des trésors ? A quoi sont bonnes les perles, l'or, l'argent & les habits précieux ? A quoi peut même servir la Royauté ? De quel usage sont les Palais incrustez de marbre de Numidie ? Pourquoi d'un regard orgueilleux mépriser tout le monde & vouloir s'égalier aux Dieux, si la mort enleve tout ; si, misérables que nous sommes, nous devons périr comme l'ombre & la poussière ; si, tôt ou tard, notre faute & notre vaine gloire doivent être détruits sans retour ?

Comme je faisois en moi-même ces réflexions, Callioppe, mère d'Orphée, vit la pâleur peinte sur mon visage, la crainte marquée sur mon front, tremblant & pâle, j'observois & marchois en frémissant.

Rassurez-vous, me dit-elle, & munissez-vous d'une noble hardiesse. La crainte ne convient qu'à une ame vile ; elle ne sied pas aux grands hommes. Quelle raison avez-vous de tant craindre la mort ?

Déesse, lui répondis-je, ma crainte est légitime : ce mouvement est donné par la nature à tous les animaux : il n'en est pas un qui n'en ait horreur & ne la fuie. Elle ôte la vie, les richesses & les délices : elle détruit le corps, le réduit au néant ; & jusques aux os mêmes, sont réduits en poussière : elle prive de tous les biens ; elle est enfin le plus grand des maux. Il faudroit être de fer pour ne pas appréhender un monstre si cruel.

La fille de Jupiter me dit, en souriant, vous vous trompez & vous vous laissez de cevoir par l'apparence & par l'ombre du vrai ; mais il n'a pas été accordé à tout le monde de découvrir la vérité.

Il y a un rameau (*a*) au milieu de cette forêt, entouré d'arbres les plus épais & caché dans les détours les plus reculés ; ce rameau d'or enfin n'est découvert

(*a*) Imitation de l'ENSEigne de VIRGILE.

Quem tergit omnis

Lucus, & obscuris claudens convallis umbra.

Tome I.

vert que par ceux à qui des colombes (a) pures le démontrent. Pour moi, qui suis de l'illustre sang des Dieux, il m'est permis de connoître la vérité, & je peux vous la dire si vous voulez me prêter attention. Déesse, lui répondis-je, je n'ai rien plus à cœur. Il faut, dit-elle, nous écarter un peu d'ici & suivez-moi.

Elle me conduisit dans un lieu élevé, qui n'étoit pas éloigné: on y voyoit la lumière du soleil, qui frappoit le sommet de la montagne de ses rayons les plus purs. Cet agréable flambeau en avoit chassé les plus épaisses ténèbres. Nous nous assîmes auprès d'une fontaine, à l'ombre d'un laurier, & ma conductrice, de sa bouche divine, prononça ce discours.

L'homme qui se confie témérairement à son esprit & à ses lumières, devient la risée & le jouet des Dieux; quand il ose sur-tout pénétrer les secrets de la nature & fouiller dans les arcanes Divins: comme son esprit est effectivement imbécile à ce point qu'il ne peut distinguer ce qu'il a devant ses pieds, de quel droit peut-il espérer de découvrir ce que Dieu a caché dans le sein de la nature? Il croit cependant tout scâvoir: il est causeur, malheureux, aveugle, téméraire, plein de démence. Il se flâte lui-même & s'estime beaucoup: l'amour-propre est l'origine de cette folie. C'est le nuage épais qui l'empêche de connoître la vérité.

Défitez-vous de l'amour-propre, vos yeux verront plus clair, & ce qui vous paroît bon, ne tardera pas à vous paroître moins bon ou peut-être mauvais. Ce que vous envisagez comme de grands maux, deviendra le plus souverain des biens.

Après

(a) Autre Imitation de l'Enfer.

*Maternas agnesci: aves,
Et gemma cui forte columba,
Ipsa sub or: viri car: venere
Volantes.*

On n'a qu'à lire d'Espagnol, & l'on trouvera l'allégorie de ce passage,

Après avoir chassé les épaisses ténèbres qui vous environnent, apprenez que le genre-humain n'est autre chose qu'un Outre rempli de vents, que la fortune roule avec sa boule d'un & d'autre côté; mais hélas! celui qui est sage préfère la mort à la vie, puisque les hommes sont continuellement tourmentez pendant qu'ils sont sur la terre, ou qu'ils ne jouissent tout au plus que de biens périssables mêlez d'un affreuse amerume.

Vous serez aisément persuadé de cette vérité, si je vous représente les biens & les maux de la vie des hommes; ce que je vais faire le plus succinctement qu'il me sera possible. Après les avoir comparez, vous connoîtrez la vie telle qu'elle est, & vous verrez si la mort est si redoutable que vous vous l'êtes figuré. Il faut commencer par les richesses, que tout le monde desire & recherche, qu'on loue & qu'on admire: je vais m'efforcer de vous démontrer ce qu'elles sont. Déesse, répondis-je, vous pouvez vous épargner cette peine, j'ai apris de Minerve jusqu'à quel point elles sont méprisables. La vertu, & son fils Timalphes, m'ont fait mépriser la volupté. A ces deux choses près, Déesse, parlez & m'enseignez, de grace, ce qu'il vous plaira. Nous allons donc commencer par la Noblesse, répondit-elle, qui est placée au nombre des souverains biens.

Aujourd'hui tout le monde veut être noble, & chacun croit l'être à juste titre, quoi qu'on soit aussi éloigné d'en mériter la glorieuse qualité, qu'il y a de distance de l'Ebre aux Indes. Mais qu'est-ce au fond que la Noblesse pour en faire tant de cas! je tâcherai de ne pas m'écartez de la vérité; mais, hélas! à quoi bon la confesser si l'on refuse de la croire? Certains animaux naissent & fuient le jour, & ne marchent que dans les ténèbres. (a) C'est de cette manière

(a) Comme la Chouette, la Chauve-souris, le Duc, &c.

maniere que la plupart des hommes ne peuvent connoître la vérité & ne s'en soucient même pas. C'est de cette façon que Dieu & la nature ont distingué mille catégories (*a*) différentes dans la race mortelle; & celui-là, qui a un juste discernement, reconnoît dans la seule espèce des hommes tous les autres animaux rassemblez, puisque jusqu'à présent les hommes ont différentes mœurs & différents génies.

La plus considérable partie du genre-humain suit les ombres & les ténèbres, & ils ne peuvent reconnoître la vérité; leurs foibles yeux ne peuvent soutenir l'éclat du soleil, & un très-petit nombre est capable de le regarder fixement. Ces derniers sont douez d'un esprit Divin.

La Noblesse, selon les idées du vulgaire ignorant, procède ou des grandes richesses ou du sang, lorsque quelqu'un doit sa naissance à une illustre origine, dont l'arbre généalogique fait parade d'yeux, de bisayeux & de blazons antiques.

On y voit de somptueux éloges rendus à la vertu des peres. Mais, hélas! que le jugement du vulgaire s'écarte en pareil cas de la vérité, comme ce n'est que trop la coutume. L'opinion commune est le partage de bien des gens; mais la raison n'est du ressort que de peu de personnes.

Si celui qui est riche doit être regardé comme noble, il s'ensuivra qu'un boucher, un barbier, un pêcheur, un marchand de chevaux, un berger, un boulanger, un corroyeur, un bouvier, un fripon, un brigand, & tout autre, de la plus basse lie du peuple, y pourra parvenir; car il faut avouer que plusieurs de ces gens se trouvent riches, ou peuvent le devenir. (*b*)

H

(*a*) Du mot Grec, *κατηγορία*, certaines classes ou distributions dans lesquelles les Philosophes renferment toutes choses, & qui forment les partages d'un discours ou les articles d'une science.

(*b*) En effet, que de gens se sont levés Roturiers qui se couchent

Il arrive souvent que la fortune élève les misérables , & quelquefois les précipite , selon le caprice inconstant de sa rouë. Marius (a) ne fut-il noble que quand il entra en triomphe dans la ville de Rome , avec les applaudissements du peuple & du Sénat , couronné de lauriers , monté sur un char , traîné par quatre chevaux plus blancs que le nége ? Mais , le même , après avoir été chassé par Sylla , exilé de sa patrie , obligé de se cacher à Minturne , dans le Royaume de Naples , & même d'être renfermé dans une honteuse prison ; quand , dis-je , il étoit obligé de mandier dans les campagnes de Carthage & qu'il mangeoit du pain destiné aux gens qui bêchoient la terre ; le même cessoit-il d'être noble ?

O jugement des Dieux , que vous êtes impénétrable ! Mais non , dira le peuple imbécile , sa Noblesse l'avoit abandonné , & elle n'est revenue que quand Marius revint à Rome , le sort ayant changé de face , ce sentiment seroit extravagant sans doute.

Sila Noblesse procéde de l'or , qui naît de la terre , de la fraude , du vol ou de l'usure , la Noblesse par conséquent tireroit son origine de l'usure , du vol & de la fraude. O jugement insensé du vulgaire & troupe sans ame ! jamais les richesses n'ont pu ennoblir

soucheant le soir Nobles , après avoir obtenu certaines Pancharthes munies de certains Sceaux , tandis qu'un homme aura exposé pendant des 40. ans sa vie pour le salut de sa Patrie , auquel le degré de Lieutenant-Général des Armées ne peut donner la Noblesse. Mr. de Catinat , & le Maréchal de Fabert , nous en sont d'illustres exemples.

(a) Il étoit d'une obscure origine. Il fut sept fois Consul. La brigue de Sylla s'étant trouvée plus forte que celle de Marius , le dernier fut obligé de se sauver & de se cacher dans les roseaux d'un marais , près de Minturne. On dit qu'un soldat , qu'on avoit chargé de le tuér , sentit à la vue tant de respect qu'il ne put exécuter son assassinat. Il fut long-tems en Afrique , menant la condition d'un pauvre barbu.

Q.F

ennoblir l'homme : la vraye Noblesse est sans prix & ne peut s'acquérir au poids de l'or.

Quoi, race misérable ! vous vantez la vertu de vos peres ; vous louez votre illustre origine, lorsque par vous-mêmes vous feriez rougir ces illustres morts, s'ils étoient capables de sentiments ! On se contente de raconter les actions de ses peres ; on montre les monuments glorieux de ses ancêtres, & les trophées élévez par ses bâs yeux, tandis que soi-même on est livré à des crimes innombrables, & pendant que l'on est lâche & sans vertu ; & l'on ose se croire noble, par ce qu'on doit le jour à un sang illustre.

De quel droits'aproprier les dépouilles d'autrui ? Et pourquoi la louange aquise par vos peres seroit-elle la vôtre, puisque vous leur faites des honneur, & que, dégénérant de leurs vertus, vous êtes un infâme ? C'est le geay qui prend le nom du cygne, & la corneille, qui, revêtue des plumes du paon, veut paroître telle : mais la nature vous fait reconnoître ; elle est la source de la Noblesse ; c'est d'elle que procéderont les ames viles, aussi-bien que les cœurs Célestes. C'est elle qui donne les semences à tous les Estres : C'est à l'esprit que la Noblesse est due, & non pas au corps.

On voit tous les jours des esclaves qui sont beaux, grands & robustes. La Noblesse est la décoration de l'ame ; c'est un certain courage qui naît avec nous, qui nous porte aux grandes actions & nous fait mépriser les choses viles. Elle s'éforce de monter en haut, comme le feu, & veut pénétrer jusqu'aux nuës.

Celui qui, par un céleste présent, a reçû cette force, deviendra bon, patient dans l'adversité, sera doué d'un jugement sain & sera atentif & avide d'acquérir de la louange à juste titre. Mais, hélas ! la nature n'accorde pas à tout le monde un si grand bien.

La mémoire du petit nombre de gens, qu'elle en a grâ-

à gratifiez, se conserve long-tems après leur mort. Cependant, ô mœurs ! ô folie ! chacun se dit & veut être crû noble.

O troupe de fourbes audacieux ! ô vil troupeau ! les grands noms vous flattent ; la réputation & la gloire vous plaisent. Pourquoil le travail & la vertu n'ont-ils pas sur vos cœurs le même ascendant, puisque c'est par eux que vous pouvez être nobles à juste titre ? Mais, hélas ! vous préférez d'être regardez comme sages & justes, sans en avoir aquis le nom glorieux ! Pourquoi une monnoye fausse, & une chose qui n'a que la ressemblance du pain, sans en être effectivement, ne vous plaisent-ils pas, comme le faux nom de la Noblesse ?

Aptenez, ô esprits folz ! à mettre un frein à vos désirs, à réprimer vos passions aveugles & à vous servir de votre raison, pour vous empêcher de tomber dans le crime & pour vous faire suivre la justice. Commencez par vous connoître vous-mêmes ; que le travail cesse de vous effrayer, fuyez la nonchalance ; ce sont les vrais moyens d'acquérir la vertu ; pour lors vous êtes nobles à juste titre : voilà la vraie Noblesse ; ce sont les vrais présents des Dieux, inconnus des ignorants. C'est par de pareils moyens que les Romains, issus de la Race Troyenne, (a) ont porté jusqu'aux astres la gloire de leur Empire. C'est en quittant cette route qu'ils se sont détruits & précipitez ; car dès l'instant que leurs lâches descendants, (b) au milieu de la prospérité & d'un Empire tranquile, se sont livrés aux délices, aux jeux & au luxe, ils ont en peu de tems dégénéré de la gloire de leurs ancêtres.

La

(a) Enée, fils d'Anchise, étoit Troyen & a jeté les premiers fondements de l'Empire Romain ; ce qui a donné lieu à l'ENÉIDE DE VIRGILE.

(b) Les Romains se sont conservés dans leur vigueur, sous leurs Consuls, & ont commencé à dégénérer sous leurs Empereurs.

La vraye Noblesse, pour laquelle ils avoient conçû de l'aversiōn, les a abandonnez ; elle s'est retirée chez les Dieux. La luxure & le vice de leurs neveux, croissant de jour en jour, tout l'orgueil de Rome s'est enfin trouvé confondu.

Non, ce n'est ni la race ni le sang ni l'ordre successif des statuës antiques ni l'abondance de l'or qui peuvent ennoblir; mais la seule vertu; c'est d'elle qu'Hector (4) & Hercules ont reçû la Noblesse, aussi-bien que celui qui a aquis à Troyes une gloire immortelle, & tant d'autres Héros, dont la réputation s'est conservée depuis tant de siècles.

Pourquoi se glorifier d'être issu de parents nobles ? Qu'en peut-on inférer à votre avantage, si vous n'êtes rien par vous-mêmes & si vous souillez une illustre famille à laquelle vous faites une tache irreparable, si vous en êtes la honte & le deshonneur ? C'est comme si un lion dennoit la naissance à un âne. Vous n'êtes plus qu'un monstre, qui deshonnez une grande maison.

La Noblesse, croyez-moi, ne se laisse pas par testament ; la vertu n'est pas héréditaire ; comme une maison des champs & des meubles. C'est un don que la nature avoit fait à vos ancêtres, qu'elle ne prodigue pas à tout le monde.

Remontez jusqu'à l'origine de votre race, vous y trouverez des artisans, des laboureurs, & vous en verrez un qui, né du plus bas lieu, a tracé le premier à ses descendants le principe de la Noblesse, qui s'est accru petit-à-petit & par degrés pendant un long-tems, & qui vieillit & se détruit à la fin. Le tems enlève

(4) Fils de Priam, Roi de Troyes, grand guerrier, qui fut vaincu par Achilles.

Je me souviens à cet égard d'un parfaitement beau vers Latin, fait à l'éloge de Monseigneur le Maréchal de Villars. Ce grand Capitaine s'appelle Hector.

*Hic nomen. Hector adeo est quoniam contra
Nullus Achilles.*

C'est-à-dire qu'il est invincible.

leve & détruit tout. Qu'est devenue la Race des Pompées (a) & des Césars ? (b) Qu'est enfin devenu Scipion, (c) qui par sa vertu avoit aquis le fameux surnom d'Afriquain ? Qui pourroit croire l'extinction d'une Race si illustre ?

Une grande maison tombe, se détruit presque, est ensuite relevée, & retombe à la fin. Rien enfin n'est durable en ce monde. Si le Ciel a coutume de varier, il en est ainsi de toutes les choses périssables. Pouvez-vous reconnoître la race, pouvez-vous discerner l'arbre que par ses fruits ? Rien ne prouve mieux qu'on est d'une Race illustre, que de l'être soi-même : mais, hélas ! il n'en est pas ainsi.

De grands Seigneurs ont souvent donné la naissance à un homme méprisable : la laideur quelquefois nâquit de la beauté.

Les gens les plus robustes ont eu des enfants faibles & infirmes, & l'on a vu des fols devoir l'estre à des gens très-sensés.

L'esprit, comme le corps, émanent de nos pères. Ils ne sont cependant pas les maîtres de nous accorder l'esprit. C'est à la nature que ce droit est réservé.

La plus noble origine ne fera rien de bon, si elle n'est pas secondée des Célestes influences. Rien n'est

si

(a) D'une race très-noble, parmi les Sénateurs. Il triompha de l'Afrique, de l'Europe & de l'Asie. César le défit à la Bataille de Pharsale. Il se retira chez Ptolomée Roi d'Egypte, où un vil esclave lui coupa la tête, après trois Consulats, autant de triomphes, & après avoir remporté des Victoires dans toutes les parties du monde. Qui peut être assez insensé pour se fier à la prospérité ?

(b) Originaire d'ANCUS MARTIUS, quatrième Roi de Rome ; & du côté paternel, d' IULUS ou ASCAGNE, fils d'Enée, premier Prince Romain. Il fut assassiné au Sénat. Il dit, avec beaucoup de douceur à Brutus, l'un de ses assassins ; *Tu quoque mi Brutus.*

(c) Il étoit d'une très-illustre famille de Rome. On ne sauroit tarir sur l'éloge de ce fameux Romain. Il étoit magnanime, courageux, debonnaire. Il vainquit Annibal, & conquit Carthage ; ce qui le fit surnommer l'AFRIQUAIN.

190 *Le Zodiaque de la vie humaine.*

si vrai que le proverbe vulgaire : c'est l'année qui produit les moillons & non pas la culture. Les meilleures graines , si elles sont ensemencées sous des astres contraires , ne produiront que de l'yvroye ou périront tout-à-fait.

Ce n'est donc pas un pere qui peut seul donner la naissance à des enfants nobles ? Il faut que le Ciel y concoure; c'est pour cela qu'on voit naître du milieu du plus bas peuple , des gens illustres qui s'aquierent une grande renommée qui leur survit.

Qui étoit Virgile ? (a) Qu'étoit-ce que Ciceron ? (b) Le sage Caton (c) lui-même ? En un mot , qui étoit Horace ? (d) Ils étoient tous nez du milieu du peuple. Quel étoit le sçavant Homère , (e) auquel nous ne connoissons ni patrie ni parents certains ? Quel étoit le pere de Démosthénès ? (f) La mere d'Euripide ? (g) Qui étoit Socrate (h) le divin ? Socrate , dans les leçons

(a) Fils d'un Potier d'Andes, dans le territoire de Mantouë.

(b) Je crois que PALINGENS s'est trompé , quand il regarde Ciceron comme issu d'une basse origine. Il étoit fils de Chevalier Romain , & issu de TATIUS Roi des Sabins.

(c) C'est apparemment Caton d'Utique & le Philosophe ; il étoit neveu de Caton le Censeur , dont on n'a jamais bien sçû l'origine.

(d) Fameux Poëte Latin Lyrique , étoit fils d'un affranchi. Son pere avoit par conséquent été esclave.

(e) Voyez la note d'Homère , dans le Taureau , PAG. 36.

(f) Il me paroît que PALINGENS s'est mépris , en regardant Démosthénès comme issu d'une basse extraction. Il falloit qu'il dût sa naissance du moins à des Bourgeois aisez , puisqu'il fut condamner ses tuteurs à lui rendre trente talents.

(g) Fameux Poëte Tragique , contemporain de Platon & de Socrate. On dit qu'il fut dévoré par des chiens ; d'autres , qu'il fut mis en pièces par des femmes. Peut-être eut-il beaucoup de jaloux , des ouvrages qu'il mit au jour en son tems , qui sont les chiens & les femmes qui le dévorèrent & le déchirèrent.

(h) L'Oracle d'Apollon , étant consulté pour sçavoir quel étoit le plus sage des Athéniens , nomma S O C R A T E. Cet Oracle pouvoit bien être la voix publique.

Vox populi, vox Dei.

Il mourut empoisonné par du jus de ciguë.

leçons duquel Platon a puisé, comme dans des sources Divines, & qui, au jugement d'Apollon même, a paru être le seul qui fut vraiment sage ? Le même étoit fils d'un marbrier, & sa mere étoit une matrone ou une accoucheuse.

N'avons-nous pas vu des Rois s'élever du milieu du peuple, des Consuls, des Empereurs ? Enfin, pourquoi les chevaux, les chiens, & les autres brutes, dégénèrent-ils de leur première race ? Aucune chose ne reste long-tems dans son premier état. Tout déperit. C'est la loi de la nature & du destin. De nouvelles choses renaissent & se rétablissent ; c'est la vieillesse du monde.

Dieu, du milieu de sa gloire, a fait les plus grandes, des plus petits commencements ; & il réduit, avec la même facilité qu'il augmente, avec magnificence, & change à chaque instant la face de l'Univers avec une sagesse infinie. (a)

Je ne veux pas pour cela inférer qu'il ne soit avantageux d'avoir des parents illustres & de naître d'une race noble : c'est un avantage qu'on doit au destin. Un grand nom fournit quelquefois des secours, des exemples : c'est une perpétuelle exhortation au bien qu'une haute naissance, & souvent de pareils enfants ressemblent à leurs peres, pourvu que les destins & la fortune ne s'oposent pas au dessein de la nature.

C'est cette même nature qu'il faut suivre ; s'écartter de ses loix, c'est entasser montagnes sur montagnes, pour chasser Jupiter de son Trône Céleste, comme l'entreprirent autrefois les Géans dans la Macédoine, quand ils entassèrent Ossa sur l'Olympe, & Pélion sur Ossa.

Il faut donc conclure qu'il ne suffit pas d'être regardé comme noble par le peuple, pour l'être effectivement. Si vous êtes toujours paré, le visage lavé,

(a) *Atroniti mirentur qui rerum causas ignorant videntes mundum nihil aliud esse quam perpetuam metamorphosim.*

lavé, nourri de mets exquis, magnifique dans vos habits, & que vous parliez avec ostentation de votre famille ou de votre maison, vous n'êtes pas noble pour cela, mais seulement fortuné : vous êtes un Outre doré, ou semblable à une statuë de marbre : cependant personne ne s'embarrasse d'autre chose ; l'on se contente du simple nom de la Noblesse & de la vertu, & l'on aime mieux paroître homme que de l'être effectivement.

O Dieux ! chacun veut porter des noms magnifiques & des titres illustres ; on les affecte, on se les arroge, on les recherche, on les dérobe enfin, comme s'ils étoient dûs : c'est un âne qui veut passer pour un léopard, & une fourmi pour un lion.

On s'embarrasse peu d'être sage, généreux, juste, savant, & même honnête homme. On est content de l'écorce, & de passer pour tels.

L'ombre de ces choses est le voile qui cache les plus mauvaises mœurs ; c'est un lys qui n'est blanc que de nom & non pas d'effet. C'est à pareil titre que bien des gens sont nobles, comme Pasquin passé à Rome pour être un homme ; parce que souvent on lui donne des épithètes, de courageux, de noble, de femme de mauvaise vie.

Cette statuë de marbre prend-elle pour cela ces qualitez ? Je suppose même que vous soyez noble, de nom & d'effet ; qu'en résultera-t'il ? Mais j'aurai des louanges & des honneurs, me direz-vous, ces choses ne méritent-t'elles pas d'être recherchées ?

La vertu procéde de la vraye Noblesse : la louange & les honneurs procèdent de la vertu. Qu'il est difficile de l'acquérir cette vertu ! Si vos vüës étoient moins bornées, vous connoîtriez quels travaux en toute l'aquisition : combien les hommes ont de peine à la posséder, & combien elle rend la vie amère, quoi qu'en puissent dire les Stoïciens. (a)

Examinons

(a) Sexte de Philosophes, disciples de Zénon, ainsi nom-

Examinons d'abord quelle est la vertu, qu'on appelle morale ; cette partie est difficile. Quels immenses travaux ne faut-il pas employer pour la posséder ? Il faut déclarer une guerre ouverte à la nature, puisqu'elle a créé le genre-humain infirme, ayant une pente involontaire au mal & une opposition directe au bien.

O Dieux ! combien nos pas sont glissants vers le vice ! Pourquoi ces semences pour le mal sont-elles si homogènes à l'homme ?

O Prométhée ! fut-ce votre faute ? ou bien si, comme on le dit, un mauvais démon a mis ces maladies dans nos coeurs & nous a pêtris de l'amour prophane du crime ? O chemin plein de difficultez, de détours & de travaux ! qui nous conduisez à la pratique des bonnes mœurs & à la vie des Dieux.

Qui est-ce qui est bon ? Personne ne l'est de son propre mouvement. Qui est-ce qui n'est pas mauvais, sinon celui qui refuse de pécher par la crainte des Loix ? (a) Heureuse impuissance qui nous empêchez de commettre le crime ! qu'il est difficile de résister au fatal penchant de la nature ! & que ne coûte pas la victoire qu'on remporte sur soi-même ? Que les folles passions du cœur ont de force ! c'est pourquoi il faut dès l'enfance leur livrer un combat continual, afin de pouvoir donner des rênes aux vices.

La seule habitude peut rompre les forces de la nature, & il faut bien des années pour affermir la pratique des vertus.

La vie de l'homme est un combat perpétuel ; c'est un champ rempli d'ennemis & une embuscade pleine

nommée, du mot Grec Στοά, *Portique*, parce qu'ils discourroient publiquement sous les Porriques d'Athènes. La base de leur système étoit de croire qu'un homme vertueux ne souffroit rien, même au milieu des supplices.

(a) Ce proverbe Latin le justifie, *Nimis, in vetitum.*

Tome I,

R

194 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
ne de voleurs. Quel est l'athlette assez vigoureux pour échaper à tant de dangers ?

Quand on est partagé des faveurs de la fortune, les passions dérégées s'emparent de notre ame ; l'orgueil nous attaque de toutes ses forces, la paix, la gourmandise & l'audace impudente se mettent de la partie. Si au contraire on se trouve dans l'adversité ; la douleur & la crainte nous assiègent, le cruel poison de l'envie & de la colère nous tourmentent. On saisit avec avidité tous les moyens qui se présentent pour chasser la pauvreté ; la fraude, les rapines, le larcin sont employez pour réparer la cruauté du sort.

O mortels ! vous flotez entre Scylla & Carybde, & vous trouvez de toutes parts les écueils des vices : pour éviter un mal, vous tombez dans un autre. Que de travaux, que de dangers n'avez-vous pas à soutenir pour devenir vertueux ?

Pour aquérir cette vertu, qui est la modératrice des actions, il faut abandonner les plaisirs, pour se livrer à une triste prudence & mener une vie peu agréable; pour suivre la justice, il faut abandonner l'utile.

Chacun aime la justice chez autrui, & peu de gens veulent loger chez eux cette vertu.

Sil'on veut être prudent, on devient martyr des précautions & la douce confiance est bannie de nos cœurs, puisqu'on ne rencontre de toutes parts que fourbes & que détours.

Celui, qui est bon & doux, est souvent offensé ; il est plus en danger, & les embûches semblent naître sous ses pas.

Le monde est une maison remplie de maux & la partie des crimes. La probité en est exilée.

On voit le chasseur sans cesse occupé à chasser les lièvres, les daims & les chèvreuils. Ces animaux sont doux & timides ; mais le voit-on si souvent occupé à chasser les ours & les lions, qui au contraire restent tranquilles dans leurs forêts ?

Soyez

Soyez doux & simple de cœur , & de mœurs innocentes , vous ne tarderez pas à être la proye des loups dévorants. Le monde semble être le païs natal de tous les tyrans; le fort écrase le foible , & le grand oprime le petit : l'aigle , porte-foudres , épouvente les cygnes timides , & l'épervier dévore les grives & les colombes : le serpent , émaillé de diverses couleurs , engloutit les misérables grenouilles. Dans les forêts , les bêtes féroces font une guerre continue aux bêtes fauves. Et vous , Empire de Nérée ; (a) n'avez-vous pas vos monstres , qui absorbent dans leurs énormes gosiers les plus petits poissons ?

Dangers de toutes parts , sur mer , sur terre , jusqu'aux dans l'air ; l'ennemi est par tout.

A quoi sert donc l'innocence ? Quel avantage a donc cette vertu qui nous rend doux , puisqu'elle nous livre desarmez au milieu de nos ennemis ? Mais , m'allez-vous dire , la probité est protégée par les Loix & par les Princes. Plût-il aux Dieux que cela fût !

Les Loix par tout se taisent devant les richesses & la faveur : les Rois s'apaisent par des présents & se laissent flétrir par les prières de leurs Courtisans. Ils condamnent souvent la personne , qui n'a fait d'autre crime que celui d'être pauvre & de n'avoir pas de faveur. D'autres sortent innocents des mains de la justice.

Hélas ! un petit moucheron reste enveloppé dans une toile d'araignée , tandis qu'une grosse mouche au contraire brise la toile & se retire saine & sauve. Les Loix , disoit le sage Scythe Anacharsis , (b) n'enveloppent que les misérables ; mais elles fournissent de larges issuës aux gens puissants.

L'autre partie de la vertu , qui s'applique à la recherche

(a) Fils de l'Océan & de Thétis. Il étoit pere des cinquante Néréides.

(b) L'un des sept Sages de la Grèce.

cherche des causes de la nature & de la vérité presque impénétrable, est d'une difficulté & d'un travail qui ne peut être exprimé que par ceux qui la connoissent.

Il faut, dès la plus tendre jeunesse, être soumis à la férule d'un pédant de Précepteur, essuyer des châtiments de toutes espèces, reciter les larmes aux yeux d'ennuyeuses leçons, être renfermé dans une école, comme dans le plus obscur cachot: nulle liberté d'aller où l'on veut, que sous le bon plaisir d'un Pédagogue tyran. Il faut même se gêner sur les nécessitez les plus naturelles, & se passer enfin de manger & de jouér; privation difficile à décrire pour de jeunes écoliers.

On arrive à l'âge de puberté; nouvelles études; il faut se rendre à Naples, s'exposer sur le Golphe Adriatique & courir les Mers de Toscane. Un autre va à Pérouse ou à Rome. (4) Quelle incommodité n'a-t'on pas à souffrir, éloigné de sa patrie? Il faut presque renoncer à la nourriture, au sommeil & à Vénus, pour se livrer entier à la lecture & à l'étude; sans quoi l'on ne peut parvenir à être vraiment savant; beaucoup en ayant le nom, mais très-peu l'étant en effet. Il faut que ceux qui visent au comble de la doctrine, renoncent aux plaisirs & abandonnent la séduisante volupté; elles détournent l'esprit du pénible chemin qu'il faut parcourir pour arriver au sanctuaire de la blonde Minerve, & il faut sacrifier de longs & assidus travaux pour aquérir de la réputation & se faire un nom dans le monde.

A force d'études l'estomac se débile & ne fait plus sa coction ordinaire; la vuë s'affoiblit, la pâleur, la maigreure & la vieillesse mettent fin à tous nos maux. Qu'y a-t'il d'étonnant en cela? Il n'est pas de la nature des hommes de connoître la vérité; c'est le propre des Dieux. C'est comme une chauve-

(4) Il faut se souvenir que l'auteur étoit Italien.

chauve-souris, qui a la vuë trop foible pour soutenir les rayons du soleil : ainsi l'esprit humain est forcé de retomber, toutes les fois qu'il veut s'élever trop haut & pénétrer jusqu'aux Cieux d'un vol téméraire, & les mortels n'entreprendront pas impunément ce qui n'est possible qu'aux Dieux. Ils extravaguent d'autant plus, qu'ils en sont plus entêts, n'ayant par eux-mêmes aucune connaissance que les secours & les lumières qu'ils reçoivent d'en-haut.

O heureuses intelligences ! quel est celui des mortels qui connaît le monde ? Qui peut avoir une juste idée de son immensité ? Qui peut avoir la moindre notion de sa formation ? Quel est l'imagination qui peut concevoir la grandeur du Maître de ce monde, des espèces qu'il a animées & des innombrables causes cachées de tous les êtres, les semences dont ils procèdent & leurs qualitez occultes ?

O suprêmes intelligences ! ces connaissances sont les attributs de la félicité de votre vie, & sont vos éternels plaisirs, exempts du soin de prendre des nourritures, de vous livrer au sommeil ; affranchis de maladies, de travaux, de soucis, de crainte & d'espérance, votre essence impassible n'est éternellement occupée que de la vérité.

C'est à vous seuls que convient la sagesse : les mortels, incapables de l'acquérir en entier, doivent se contenter d'être prudents à se conduire, d'éviter ce qui les incommode le plus, de rechercher ce qui leur est utile afin de passer doucement cette vie d'exil.

Que peut faire de mieux l'homme, que ce qui lui est enseigné par la prudence ? C'est elle qu'on doit consulter pour la conduite de la vie ; elle seule nous peut préserver des épines, au milieu desquelles nous marchons.

En effet, ne doit-on pas regarder comme insensé celui qui, au mépris des choses utiles & qui lui sont propres, recherche avec empressement les choses

R 3 : vaines.

vaines & qui lui sont étrangères ? Mal instruit de ses propres forces , il entreprend ce qui est au-dessus d'elles ; il s'élève trop haut & se trouve forcé de tomber , avec autant de précipitation qu'Icare qui fut englouti dans la mer.

C'est l'image de la grenouille, orgueilleuse imitatrice du bœuf : c'est un Phaëton , qui d'une main mortelle s'empare des rênes des chevaux Célestes , qui est précipité dans le Pô , & quitte le char lumineux avec la vie.

Le prudent se renferme dans les bornes de la nature ; sa hardiesse est mesurée , & s'il se livre à une heureuse audace , il ne le fait qu'avec les secours de la Divinité.

Mortels , n'allez donc pas entreprendre des choses au-dessus de vos forces , & jaloux des droits des Dieux n'empiez pas sur leurs facultez.

Les hautes entreprises sont ordinairement suivies de chutes précipitées & de railleries. C'est un bœuf qui voudroit voler du haut d'un rocher , ou un âne jouer de la guitare.

Quand un homme rassembleroit tous les talents & toute la doctrine , qu'il seroit en état d'écrire sur tous les sujets , qu'en résultera-t'il d'avantageux pour lui ? Quelle récompense est attachée à de si grands travaux ? La louange , la gloire & la réputation , m'allez-vous dire , ou l'immortalité de la renommée. Je vois qu'il faut que je vous explique ce que c'est que la louange , l'honneur & la réputation. Ces choses paroissent bien différentes de ce qu'elles sont en effet ; leur apparence fascine les yeux par un ombre & par un voile épais. C'est par leur faux extérieur que séduits , nous prenons les maux pour les biens , & la honte pour la louange. Voilà la source de la folie. C'est un cuivre argenté ou un fer doré : ce sont des châtaignes pourries enfermées d'une écorce trompeuse , & des loups revêtus de la peau des agneaux : ce sont des murailles couvertes

tes de tapisseries, dont les fentes antiques sont cachées.

La partie de l'esprit, qui examine les choses par leur intérieur, & qui les examine jusques dans ce qu'elles ont de plus caché, est préférable: c'est d'elle qu'on doit se servir; c'est avec elle qu'on juge sainement & qu'on fait des découvertes merveilleuses.

Je demande à ceux qui pensent de cette façon à quoi sera la réputation, la gloire & la louange à ceux qui sont endormis ou privés de la vie? Non, ces vanitez ne leur font pas plus d'impression, que les sons harmoineux d'une guitare n'en font à un sourd, & les spectacles les plus pompeux à un aveugle.

On peut me répondre qu'ils en jouissent, quand ils sont éveillez & vivants. Mais, hélas! la réputation éclatante ne s'acquiert qu'en bravant les plus grands dangers, & il faut pour l'acquérir répandre très-souvent tout son sang. L'ambition est l'éperon qui pousse la plus grande partie des hommes aux actions d'éclat: c'est elle enfin qui les élève à la forteresse de la vertu. C'est l'aiguillon qui réveille les paresseux & les lâches, & leur fait prendre les armes: si les forces leur manquent, ils s'efforcent du moins à s'immortaliser par leur génie.

Cette ambition est cependant un vice dont personne ne veut être taxé: il porte avec lui une idée de légèreté, d'inconstance & même le caractère de quelque chose de honteux.

C'est ainsi qu'autrefois les plus grands Romains ayant mis bas toute honte prioient les Plébatiens, (a) dont ils achetoient les suffrages. Ils captivoient les esprits des plus vils artisans, par les démarches les plus serviles & les soumissions les plus honteuses, pour avoir le maniment des affaires publiques, au mépris de leurs affaires particulières, dans la vue ambitieuse de paroître escortez d'une foule de clients

(a) Race populaire, chez les Romains.

200 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
clients dans une place publique, aussi gonflez d'orgueil qu'un soufflet l'est de vent.

C'est pour elle-même qu'on doit rechercher la vertu, & non pour l'honneur qui en est inseparable. Il n'appartient qu'au peuple imbécile de n'être pas touché par la vertu seule : il s'en moque, au contraire, quand la fortune & les richesses ne sont pas de la partie.

C'est de cet assemblage que résultent l'honneur & la louange publiques dont on fait tant de cas.

La vertu isolée est par tout languissante. Le jaspe est cependant toujours précieux, quoi qu'enfermé dans la boue.

L'honnête homme, content par lui-même de posséder la vertu, méprisé & à même de la haine pour les louanges publiques. Il n'est point avide de cette fumée & ne se repaît pas de ce vent imposteur..

Un beau visage n'a que faire d'ornements ; l'or, qui est beau par lui-même, se montre nud : mais celui qui n'a pas ces qualitez réunies dans sa personne même, ne peut éclater que par quelque industrie. Il est obligé de se revêtir d'un personnage comme un Comédien..

Prenez-y garde, toute la vie n'est qu'une belle fable, & le monde, sujet à révolutions, n'est qu'un tissu de scènes différentes : chaque homme y joue un différent personnage, & l'on en impose au peuple hébété par des fausses ressemblances. C'est ainsi que dans tous les siècles les hommes ont prêté à dire aux Dieux.

L'honneur, la réputation, la gloire & la louange ne sont que de beaux songes qui ne conduisent à rien, sur-tout quand ils sont aquis par le hazard & non par la vertu. Je suppose même qu'on s'en soit rendu digne, à quoi peuvent-ils être bons pour nos corps & nos ames ? Ils ne font que nous enorgueillir & nous causer des inquiétudes. Celui qui en est ambitieux, doit faire auprès de certaines gens, des soumissions & même

même des basseuses. Il faut solliciter, prier, faire enfin des présents : cet homme outre cela puisé chez les uns la grandeur en gros, pour la distribuer en détail aux autres. Une telle vie est tellement misérable & pleine de troubles, qu'elle est toujours soumise à l'envie & souvent au danger.

Celui, au contraire, qui pratique la vertu, par la seule satisfaction d'être vertueux, est tranquille, heureux & abandonne sagement aux Dieux tout autre soin.

Celui-là est assez honoré qui se sent digne des honneurs; ceux que l'on attribue à celui qui ne les mérite pas sont pour lui un fardeau. C'est une raillerie comme celle qui retombe sur un bouffon, qui dans un spectacle représente le Roi. Parlons maintenant des maux qui assiègent le gente-humain.

L'homme est à peine sorti (a) d'un lieu fétide, je veux dire le sein de sa mère, qu'encore souillé de sang & d'ordure, il gémit & naît sous les auspices des larmes. La nature semble lui désigner par-là combien la vie est mauvaise, & lui montrer de combien de dangers il va devenir la proye. C'est ainsi qu'un marchand, qui se prépare à faire par mer un long voyage, est d'avance épouventé. Il tire du fond de son cœur des gémissements plaintifs; il craint par prévoyance les écueils, les détros, les vents, le naufrage, la rencontre des Pirates : en un mot, tous les dangers de la terrible mer.

A peine l'enfant est-il né, qu'il est comme enchaîné; on emmaillotte ses membres délicats dans des bandes, qui sont les fâcheux présages de la dure servitude

(a) Monsieur Rousseau, dans ses MISE'RES HUMAINES, a pensé comme PALINGENS.

Que l'homme est bien, pendant sa vie.

Un parfait miroir de douleurs.

Ces vers semblent avoir été faits sur ce passage de PALINGENS.

vitude à laquelle il va être livré : car en effet, quel est celui qui est véritablement libre ? Tous les hommes sont sujets aux Loix, quelquefois aux Rois, aux vices & aux jugements des hommes.

Les uns s'affirment de bon gré, n'entretenant rien que dans l'espoir de la récompense ; les autres sont esclaves par le contraire ; je veux dire par force.

Tout animal marche & va où il lui plaît immédiatement après sa naissance : il n'en est pas de même de l'homme ; il est long-tems sans pouvoir se servir de ses pieds, de sa bouche & de son esprit. C'est enfin une statuë qui rend des sons ; il remplit l'air de ses cris ; il trouble le repos de ceux qui lui ont donné la naissance, & semble leur reprocher la fatalité du présent qu'ils lui ont fait. Quand il peut se soutenir sur ses jambes & qu'il commence à s'exprimer, il débute par devenir esclave ; il se trouve assujetti aux ordres, aux menaces & au châtiment d'un maître : il est exposé aux mauvais traitements d'un pere, d'une mere, & quelquefois d'un frere. Que sera-ce s'il a affaire à un beau-pere ou à une belle-mere ?

Il entre dans la jeunesse, ses forces augmentent ; alors il méprise les conseils ; il se soustrait à la domination paternelle ; il néglige & ne fait pas de cas des avis salutaires. Il commence à devenir furieux de colère & de luxure. Il se livre à tout avec une réméraire imprudence : il s'adonne au plus mauvais penchant, au mépris des avertissements charitables qu'on lui donne ; content, pourvu qu'il satisfasse aveuglément sa passion déréglée : il dispute, il conteste contre les droits des hommes.

Esclave des préjugez de son cerveau, il veut se soustraire au joug des Loix. En un mot, la plus grande partie des jeunes gens semblent être agitez des furies. Un très-petit nombre, arrêté par la crainte, la pudeur ou la prudence, passent leur jeunesse sans tache.

Un âge plus grave, meilleur & plus prudent, succéde à cette fougue. Il est accompagné de soucis & de travaux. A peine est-on homme, qu'on s'éforce de faire sa fortune de mille façons & qu'on se donne mille tortures pour y parvenir. Par conséquent on n'est jamais débarrassé d'affaires, tant à la ville qu'à la campagne & dans les Païs étrangers : ces soins redoublent, si l'on est chargé d'une femme, d'enfans & de domestiques. On est acablé seul de tous les soucis des autres. A peine a-t'on le tems de manger avec agrément, & l'on passe peu de nuits tranquilles. L'ambition vous sollicite d'ailleurs à parvenir aux Charges publiques ; tandis qu'on se livre follement à de vains honneurs, on souffre mille maux de la part de la haine & de l'envie qu'on porte à votre avancement.

Les cheveux blanchissent, & l'on parvient enfin à une vieillesse ridée ; on se trouve à la fois assailli des incommoditez du corps & de celle de l'esprit ; les forces se détruisent ; le visage devient difforme ; le coloris se perd ; les sensations se débilitent. On entend & l'on voit à piene : les viandes semblent perdre leur goût ; plusieurs maladies vous attaquent. A peine peut-on manger, avec une bouche démeublée. Vos jambes, aidées d'un bâton, refusent de vous porter. L'esprit baisse, on tombe en enfance & l'on est acablé sous le poids des années. (a)

Il est outre cela des maux communs à tous les âges ; le froid aigu vous pénètre ; les néges des hivers vous glacent ; le tempétueux vent du Nord vient vous incommoder. Pendant ce tems, d'horribles goûtes d'eau congelée pendent aux toits des maisons, & les rivières sont immobiles & glacées.

L'Eté, d'autre côté, vous brûle par ses chaleurs, dans

(a) Le même Poète François finit comme PALINGEN.

*Il meurt enfin, peu regretté ;
C'étoit bien La peine de naître.*

dans le tems de la canicule ; les campagnes & les moissons languissent , & la terre arride & calcinée semble , par ses fentes , comme par autant de bouches , demander la pluyc. Les herbes mourantes n'ont plus d'humidité ; les viviers & les marais se dessèchent ; l'air est embrasé de feux Célestes. La soif , la famine & la disette de toutes les choses nécessaires vous tourmentent. Qui peut enfin nombrer les incommoditez auxquelles la vie eſt ſuſſette ? Que de fiévres , de langueurs , de douleurs , de la tête aux pieds , le corps humain eſt affligé dedans & dehors ! La nature ſemble avoir répandu le verin dans tous nos membres , avec le ſang. La tête , les mains , les pieds , le côté , l'estomach , les oreilles , les yeux , le goſier , les reins , rien n'en eſt exempt. J'aurois plutôt compté les cygnes du tortueux Méandre. (a)

L'esprit auſſi ſe déplace de ſon aſſiette naturelle , par des breuvages , des enchantements ou une maladie dangereufe. On paroît comme insenſé , comme poſſédé d'un mauvais génie , ou comme dans une yvrelle furieufe. Nous voyons , par expérience , que l'avarice , l'ambition , la douleur , la colère & la volupté , nous tent l'usage des ſens¹ , comme le vin , & couvrent l'esprit de ténèbres. Il faut enfin avouer que la plus grande partie des hommes paroît ennyvrée de ſes folles paſſions. Il en eſt peu , qui ne chancelent , qui voyent ſainement les objets tels qu'ils ſont & qui ſoient gouvernez par la raſon.

C'étoit avec justice que quelqu'un diſoit , que tous les hommes étoient une troupe d'insenſez ; car quel eſt celui qui n'a pas beſoin d'une dose d'ellébore blanc ? Hélas ! tout celui que produit l'Isle d'Anthycire ni ſuffiroit pas.

(a) Fleuve de Phrygie , qui faifoit beaucoup de détours. On prétend qu'il s'y trouvoit une abondante quantité de cygnes , qui , quand ils étoient prêts à mourir , avoient une voie très-mélodieufe.

A peine

À peine la Grèce, parmi tant de milliers d'hommes, a-t'elle pu rassembler sept personnes qui méritaient d'être apellez Sages. (a)

Assurement la folie est la mère & la nourrice du genre - humain : sans elle toutes les choses mortelles périront : les hommes ne feront aucunes démarches.

C'est par les influences de la folie (b) qu'on se fait la guerre ; sans elle les Combats, les armes, les boucliers, & tant d'enseignes & d'étendarts, distinguez par différentes figures, deviendroient inutiles. C'est elle qui a fourni l'invention des jeux, des danses & des chœurs de Musique ; tant de délices, de spectacles & d'ornements lui doivent leur invention, ainsi que les Bibliothèques les plus nombreuses de livres, dont elle semble avoir dicté le style & partagé la distribution.

Quels intarissables torrents de bagatelles n'a-t-elle pas formez ? Presque toutes les actions des hommes, en un mot, viennent de cette source. L'homme le plus éloquent enfin ne pourroit rapporter toutes les misères, les inconvénients & les événements sinistres auxquels les malheureux mortels sont exposés.

Celui-ci, par son avidité pour les richesses, se noye dans les eaux & devient la pâture des poissons : cet autre tombe, se tué, ou languit après s'être brisé les membres : un autre est enterré dans des gouffres remplis de neige, de grêle ou de pluie ; l'autre se trouve frapé d'un coup de foudre inopiné : cet autre est écrasé sous les décombres d'un bâtiment : un autre pérît dans un incendie : cet autre est empoisonné d'une herbe vénimeuse ou d'un champignon :

(a) Les sept Sages de la Grèce étoient, Périandre, Solon, Pittacus, Anacharsis, Thales, &c.

(b) Lisez L'ÉLOGE DE LA FOLIE, du savant Erasme ; son seul nom fait son éloge, *εραστής*, qui veut dire *aimable*.

gnon : d'autres s'étouffent en mangeant. Combien n'ont pas péri, par la morsure de quelques bêtes, ou par des coups de pieds de chevaux ou de cornes de taureaux furieux ? Combien ne pourrois-je pas citer de dangers, qui ne sont arrivés aux hommes le plus souvent que par leurs fautes ?

Mais, hélas ! il n'est pas de bête si farouche, qu'on doive tant appréhender que l'homme. Que de voleurs, de brigands, de sacriléges, de délateurs, de faux-témoins, d'adultères & de boureaux, qui troublent la tranquilité de la vie, comme une lionne effraye de jeunes taureaux ! L'un offense avec la langue, l'autre avec le fer, & la plupart avec la fraude & la tromperie. Celui-ci pille ouvertement cet autre en cachette. Combien en trouve-t'on, qui sous le beau nom de l'amitié, sous le prétexte respectable de la Religion, en imposent à plusieurs, qu'ils ont trouvé remplis d'une trop facile crédulité & de trop de bonne-foy ? Race détestable ! presque tous se réjouissent des maux d'autrui : il n'est point de confiance entre le frère, entre les amis, ni même entre le père & le fils ; & l'on trouve sur la terre toutes les horreurs du Tartare ; le Cerbère, les furies, le cahos & le Styx ; en un mot, tous les crimes qui peuplent le sombre Royaume de Pluton.

Le seul tems que les hommes employent au sommeil est celui de la paix : c'est le tems le plus doux qu'on passe dans la vie, pourvu qu'on ne soit pas encore inquiété par des songes affreux. Il délivre des soins & des soucis, & embrasse de ses ailes tranquilles les malheureux mortels. Il semble cependant que la nature ait envie aux hommes ce court intervalle de repos : ces plaisirs pacifiques sont interrompus par les piqûres de différents insectes. Elle sembloit appréhender que les maux ne nous manquassent jour & nuit.

La mort est donc mille fois préférable au sommeil qui en est l'image : car quiconque a passé le détroit

détroit de la vie , après une navigation périlleuse , doit regarder la mort comme un port assuré : il est à l'ancre ; il se rit des vents & des tempêtes : il adore les Dieux marins ; & la tête couronnée , il offre des présents à Mélicerte , (a) fils d'Athamas , & célébre divers jeux sur un rivage sûr.

La mort met fin à toutes les peines ; elle rompt les chaînes & finit l'esclavage ; elle dissipe la crainte & les dangers. On se trouve dans le même état où l'on étoit avant de naître. Dans l'une & l'autre situation , on ne souffre ni douleur ni pauvreté. Peut - on avoir à se plaindre des moments dans lesquels on n'a pas vécu , & dans ceux où l'on ne doit pas vivre ?

Peut - on se plaindre d'un sommeil qui nous plonge dans une insensibilité , pareille à celle d'un bois inanimé ou d'un cadavre sans chaleur & sans vie ?

La mort n'est autre chose qu'un sommeil éternel , & le sommeil représente une courte mort.

Mais on va m'alléguer que les ames sont immortelles , & me démontrer que les morts jouissent d'une nouvelle vie après avoir été dépouilllez de leurs corps , comme un limaçon qu'on a tiré de sa coquille ; qu'en cet état elles se rendent avec précipitation dans les Royaumes sombres de Pluton & dans le noir Tartare. On feint qu'il est un bois de myrrhe , qui est le séjour des amants & où leurs désirs sont comblés ; qu'on trouve en d'autres lieux des monstres , qui exhalent de leurs goziers du poison plus subtil que celui des vipères , où les enfants rendent des gémissements affreux. Un autre où les cruelles Euménides punissent les coupables avec des fouets ensanglantés & de lugubres flambeaux , & qu'il est enfin

(a) Fils d'Athamas & d'Ino , se précipita dans la mer , & fut changé en Dieu-Marin. On célébroit , en son honneur , les Jeux Istmiques sur le rivage de la mer , après une heureuse navigation.

enfin des campagnes décorées d'une verdure éternelle où les bienheureux font leur demeure ; & mille autres choses qu'on nous dit des Mânes & des ombres. Que ceux, qui pendant leur vie ont été Justes, sont élevés au Ciel & placés au rang des astres ; que ceux, au contraire, qui, semblables aux animaux, n'ont satisfait qu'à la brutalité & abandonné le culte des Dieux, par un juste Jugement, sont revêtus des corps de bêtes. Qu'ils expient pendant quelque-tems leurs crimes en cet état, ne faisant que changer de prison, & qu'ils sont ensuite enlevés dans les espaces de l'Ether.

Si ces choses sont vraies, il faut craindre jusqu'à la mort même, & il faut passer sa vie sans se livrer aux vices, puisque les justes seront récompensés & les injustes punis ; il est plus sûr d'être juste, de quelque manière qu'on examine les choses, soit qu'après la mort nous soyons capables de sentiments, soit que nous soyons inanimés & détruits comme les néges de l'hiver, qui fondent au soleil du printemps, ou comme les nuées qui sont dissipées par les vents. Il ne m'appartient pas de décider l'alternative.

Consultons la sagesse à cet égard : c'est elle qui s'applique à de pareilles recherches : elle est toujours occupée des causes occultes & de la perquisition de la vérité. Vous pourrez, par son moyen, connoître la nature des Estres animez. Pour moi, je me contente de vous dire que la mort n'est pas à craindre, surtout pour ceux qui ont vécu avec un cœur pur, parce qu'ils jouiront d'une paix durable, & trouveront des récompenses qui feront leur éternelle félicité. C'est pourquoi il faut donner tous ses soins à acquérir de saintes mœurs, & faire les derniers efforts pour bannir de son cœur tous les vices : à ces conditions, la mort cessera d'effrayer.

C'est en pareil état qu'on rend volontiers à la nature le dépôt qu'elle nous avoit confié, & l'on meurt avec confiance & avec joie.

Faites-

Faites-vous à vous-même ce raisonnement : quel tort peut me faire la mort ? assûrément aucun : que peut-elle m'ôter ? les richesses ; je n'en aurai plus besoin. Ne serai-je pas beaucoup plus riche, quand je n'aurai plus besoin d'aucunes choses ? L'on ne doit pas regarder comme plus riche celui qui posséde davantage : mais bien plutôt celui qui a le moins de besoins. Je vais mépriser l'or, l'argent, les perles, les Palais, les héritages, les habits & toutes les autres choses de cette nature. Rien de tout cela ne me conviendra plus : la volupté cessera d'avoir de l'empire sur mes sens ; les animaux ressentent-ils la privation de n'avoir pas des vins délicieux & des gâteaux de miel & de saffran ; & perd-on quelque chose en ne possédant pas ce qu'on ne desire point ?

Mais, dira-t'on, être obligé d'abandonner ses enfants & ses amis ? Qu'y a-t'il de si fâcheux ? Ne seroit-il pas bien plus mortifiant de leur survivre, & d'avoir de leur perte un chagrin éternel, pareil à celui que ressentit Nestor, (a) après la mort de son fils ? Ou à celui d'Evandre, (b) à la perte du sien, quand Rutulus le tua dans l'armée des Troyens ? Ce Prince en eut un regret qui ne finit qu'avec sa vie.

Ne peut-on pas d'ailleurs se consoler, en se disant à soi-même ; je quitte les personnes qui me sont les plus chères ; je ne fais que les précéder, & elles me suivront peu de tems après ; je leur serai réuni, quand Dieu l'aura jugé à propos ; elles marcheront sur mes traces, si les Mânes existent, & que l'ame soit immortelle, comme les Préceptes du Christ & ceux de plusieurs sages l'enseignent ?

Quel-

(a) Il se trouva au Siège de Troyes, avec Agamemnon. Il étoit Roi de Pyle. Il vécut trois âges d'hommes ou 300. ans.

(b) Il enseigna le labourage aux Latins. Il reçut favorablement Enée, à son passage en Italie, & lui donna quelques troupes Auxiliaires, commandées par son fils, pour faire la guerre à Rutulus, qui étoit promis à Lavinie ; ENÉE DE VIRGILE.

S 3.

Quelque chose qu'il en soit enfin, jamais la mort ne peut me paraître dure pour m'ôter les richesses & les plaisirs.

Qui peut ignorer que ces choses ne nous ont été que prêtées ? La nature n'en a accordé que l'usufruit aux misérables mortels : rien de ces dons ne nous appartenant, doit-on, en mourant, regréter ce qui ne nous appartient pas ? Quand on ne perd rien du sien & qu'on n'abandonne que des choses étrangères, pourquoi se plaindre de rendre à la nature ce qui lui appartient ?

Pour peu qu'on veuille se rendre justice, on consent aisément à s'en aller nud de ce monde, pour peu qu'on se souvienne qu'on y est venu en pareil état. (a)

Le monde doit être regardé comme un lieu d'hospice, dans lequel vient loger une troupe innombrable d'Estres animes, qui pendant un tems limité jouissent des nourritures que le maître de cet hospice leur fournit *gratis* & libéralement.

Il me semble l'entendre parler & leur dire ; prenez, ce n'est pas à vos mérites que vous devez ces largesses, mais à ma magnificence : je vous fournirai de ces mets exquis, jusqu'à ce qu'il me plaise de vous renvoyer ; en attendant alleyez-vous à ce banquet ; mangez & soyez contents ; mais quand la dernière heure sera venue, & que je vous commanderai de vous retirer, obéissez de bon gré & cédez la place de bonne grâce à de nouveaux conviez, afin qu'ils puissent jouir à leur tour des bienfaits de ma munificence.

Quel est celui qui refusera, en pareil cas, de se retirer de la maison d'autrui, à moins qu'il ne fut ingrat, injuste ou insensé ? Osera-t'il rester, malgré le consentement du maître de la maison, qui seroit en droit

(a) Un Philosophe faisoit à Dieu cette priere. *Nudas
veni dubius vires incotus morior, ens enitum causa causa
misericordia mea.*

droit de lui dire ; allez méchant , retirez-vous , ou de le faire chasser par force ?

Pourquoi donc vouloir jouir de la vie malgré l'Arbitre de l'urne fatale ? Pourquoi suivre en cela le mauvais exemple de la plupart des hommes ? Il faut avec grandeur d'ame quitter ce monde ; rien ne console davantage que de se rappeler de combien de crimes il est rempli , de combien de fraudes , de tromperies , d'incestes , & de rapines ; qu'on n'y trouve ni bonne-foi , ni piété , ni justice , ni paix , ni repos ; où abondent tous les forfaits , où le frere veut tromper son propre frere , où le fils attend la mort de son pere avec une impatience impie , la femme celle de son mari , le mari celle de son épouse ; où il n'est presque personne qui ne vole , quand il croit le faire avec impunité , & qui ne soit au moins trompeur .

Ne pourroit-on pas regarder le monde comme une grotte de brigands ? Les Rois & les Pontifes , sous un nom honnête , ne dépouillent-ils pas les peuples ? Ne pillent-ils pas , comme à l'envi , leurs Citoyens , déchirant les entrailles de la Patrie , qui , comme une mere , leur a donné la naissance ? Ne voit-on pas dans ce même monde des gens qui se font un honneur infâme de deshonorier les jeunes filles ? Tout est rempli de passions déréglées , qui tous les jours font de nouveaux progrès . On enterrer en cachette des jeunes gens assassinés . (a) Rougit-on d'être adultere ?

Ceux qui sont initiez dans les saints Mystères , & les Moines rusez , à qui il convient d'être chastes , & de prêcher d'exemple , font publiquement jour & nuit un infâme commerce avec des filles de mauvaise vie , des matrones & des vierges ; & , en cachette , avec des enfants . Il en est encore qui poussent le cri-

me

(a) Il a été un tems où l'on assassinoit communément en Italie ; mais Sixte-Quint , par sa Police , a bien corrigé ces désordres .

me jusqu'à l'inceste & à la bestialité. Ils font enfin des champs, des bois & de la ville, un horrible lieu de débauches.

Que de hazards, que de dangers vous menacent, malheureux mortels, que de travaux !

Des bataillons de superstitions vous imposent surtout un joug onéreux; peut-on le reciter sans rougir? Quand les peuples, les villes, les Etats sont soumis & livrez à des ignorants, insensez, stupides, qui osent se mêler de prêcher la Doctrine, n'ayant d'autre étude que celle des jeux de hazard, d'autre soin que d'entretenir un grand nombre de chevaux, des meutes de chiens, des oiseaux de proye, & de passer leur vie fainéante dans les jeux & dans les plaisirs. Voilà d'où procéde cette lèpre incurable d'erreurs, cet amas de folies, & tant de sortes de crimes.

Repassez toutes ces choses dans votre mémoire, vous quitterez sans regret un pareil monde. De semblables réflexions feroient presque louer la résolution de ceux qui se sont donné une mort volontaire, pour sortir de cet antre de crimes & de cette étable de bêtes. Ils ont hâté les destins, (a) trop lents à leur gré: ils étoient ennuyez de repaître ce corps moribond & d'être asservis aux besoins d'une chair malheureuse.

Si les Loix de Platon, la Religion, Dieu même, ne le deffendoient pas, je vous exhorterois à vous donner la mort & à abandonner ce monde scélérat. On ne souhaite pas le vin, pour le vin même; mais en tant qu'il renferme une bonne qualité.

La vie, considérée simplement comme vie, n'est rien, si elle n'est pas bonne; que si elle est misérable, elle mérite d'être méprisée, comme du vin gâté.

Ua

(a) On a quelquefois vu des Anglois se détruire, sans aucun chagrin apparent, & par le seul ennui de la vie. Ce procédé est contraire aux Loix de la Divinité & de la nature.

Un estre par soi-même, ne mérite pas d'être aimé ni d'être haï. La plus petite chose possède l'estre, puisqu'elle existe : le vermisseau, la mouche, la pierre, &c. possèdent la qualité d'estre, & n'en sont pas pour cela plus recommandables ; rien de toutes les choses du monde ne peut être désirable si on lui ôte la qualité de bon. Si donc un tel estre n'est pas bon, je ne vois pas qu'on doive l'aimer ni le désirer : c'est pourquoi celui qui craint la mort me paraît insensé, puisqu'il préfère de souffrir beaucoup de maux, tant du corps que de l'esprit, plutôt que de subir la mort & de jouir d'une paix perpétuelle.

Car qu'est-il de plus flâleur que ne plus craindre de douleurs & de parcourir tout le monde avec les Dieux, de jouir d'une spéculation inénarrable, de marcher sur les ailes des vents, (a) d'être débarrassé du poids des vices qui nous entraînent vers la terre ? Calliope se leva, après avoir parlé de la sorte, me mit la Couronne d'Apollon sur la tête, malgré mes refus, disparut dans l'immensité du vuide & regagna les Cieux.

(a) Expression figurée, tirée de l'Ecriture-Sainte, où il est dit : *Doms qui de ambulas super alas ventorum.*

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE Des Sommaires, Livres & Signes, contenus au Tom. I.

SOMMAIRE DU LIVRE PREMIER. LE BELIER.

L'Auteur après une courte apostrophe à Apollon, aux Muses & au Duc de Ferrare, expose son dessein dans ce Livre, qui ne sert à l'Ouvrage que comme de Préface, ainsi qu'il le désigne lui-même dans le dernier Vers de ce Chant. Son but est d'écrire différentes choses, concernant tant les Sciences & les beaux Arts, que les Mœurs, dans la vûe que ses Lecteurs en puissent retirer quelque utilité. Il y explique la vanité de la plupart des Ecrivains; il met en question lequel des deux est préférable, d'être homme de bien, ou d'être savant, & donne enfin à la probité la préférence sur le savoir. Pag. 1

SOMMAIRE DU LIVRE DEUXIÈME.

LE TAVREAU.

L'Auteur ayant à parler du souverain bien, démontre que c'est mal à propos qu'on le recherche dans les richesses, & il le prouve par plusieurs raisons. Il fait un éloge égal de la science & de la vertu; & quoique l'étude des sciences soit difficile au pauvre, parce que les soins, dont l'esprit est agité dans la pauvreté, sont des obstacles qui s'y opposent, aussi-bien que l'inquiétude, causée par les misères & les nécessitez les plus urgentes; il conclut qu'il vaut encore mieux vivre malheureux, parce qu'on est égal aux Dieux, quand on posséde la sciente, que de joüir de richesses immenses, sans savoir & sans vertu. Il avance que l'homme savant n'a jamais péri par la faim, que le pauvre ailleurs à ses plaisirs, & que l'abondance au contraire donne de l'indifférence pour toutes les voluptez. 20

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIÈME.

LES TAVRES.

L'Auteur ayant enseigné dans le second Livre que le souverain bien ne se trouve pas dans la possession des richesses, prouve, par ce troisième Chant, qu'il n'existe

T A B L E.

pas non plus dans la volupté; par le personnage d'Epicure, que l'Auteur fait intervenir, le dogme du souverain bien est établi dans la volupté par ce Philosophe. Il fait les objections des vertus & des vices, & nie les peines & les récompenses dues après la mort, selon le sentiment des Epicuriens, qui ne conviennent pas de l'immortalité de l'ame. Epicure agite ces questions sans les résoudre; il conduit ensuite l'Auteur, par une route large & fréquentée, à la vuë du Palais de Plutus. Ils parviennent enfin à une forêt très-agréable, où ils trouvent la volupté, ayant à sa droite Vénus & Cupidon, & à sa gauche la gourmandise, avec une troupe innombrable de gens déréglés & dissolus; mais à peine l'Auteur s'est-il éloigné un moment de cette troupe, que la vertu vient à sa rencontre, qui lui explique jusqu'à quel point le visage de la volupté est trompeur; elle l'avertit de son adresse feinte; & elle lui conseille de se servir du frein de la raison, pour réprimer les passions immodérées de son ame. Pendant ce tems Epicure va rejoindre la volupté. Iris vient avertir la vertu des crimes des hommes, & elles s'élèvent toutes deux vers les Cieux.

54

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIE'ME.

L' E C R E V I S S E.

L'Auteur après avoir fait une invocation à Apollon, à laquelle ce Dieu répond favorablement, est choisi pour juger une dispute élevée entre deux Bergers. Pendant qu'ils lui en exposent le sujet, ils sont interrompus par sept loups. Le fils de la vertu, envoyé par sa mere, arrête le Poète; il lui fait l'éloge d'un amour légitime, & traite avec exécration les passions déréglées & la luxure des Moines. Il fait voir l'excellence de l'amour sur toutes les autres affections de l'esprit, & démontre que tous les Estres ne doivent leur conservation qu'à l'amour Divin. Il s'étend sur l'éloge de l'amitié & en explique les priviléges, après avoir donné à la Paix les louanges qu'elle mérite. Il finit ce Chant par une courroie

T A B L E.
dissertation sur les choses sublunaires.
SOMMAIRE DU LIVRE CINQUIE'ME.
L E L I O N.

Le Poëte, après avoir méprisé les richesses & les autres biens du corps, ne regarde comme biens véritable que ceux qui concernent l'esprit ; il envisage Dieu, principe de toutes choses & leur unique fin, comme le seul souverain bien. Il prend de-là occasion de parler, en passant, des misères & de la félicité des hommes. Il expose les avantages & les incommodeitez du mariage ; il en établit la nécessité, donne des conseils convenables aux gens mariez, & des préceptes pour l'éducation des enfants, parmi lesquels il avertit les femmes de ne pas donner entrée chez elles aux Moines, qu'il dépeint avec des couleurs affreuses. Il maltraite les Médecins, dont il regarde l'art comme superficiel ; & il finit en assurant que celui-là, qui a pu aquérir la sagesse & la vertu, n'a plus rien à désirer. 135

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIE'ME.

L A V I E R G E.

Calliope se trouve à la rencontre du Poëte, épouventé de la considération des vanitez humaines. Il est démontré, par le personnage de cette Muse, combien il est impossible à un esprit, plein d'une confiance témeraire, de connoître les véritables biens, au nombre desquels la Noblesse, & à plus forte raison les richesses & la volupté, ne doivent pas être placées. C'est pourquoi il parle de la Noblesse dans ce sixième Livre. Il aprofondit cette matière fort au long ; il démontre que ce ne sont pas les arbres généalogiques, la réputation ni les honneurs ; mais bien plutôt la vertu & la science, qui ennoblissent les hommes. Et après avoir passé en revue les misères infinies de la vie humaine, il conclut par dire qu'on ne doit pas tant craindre la mort ; mais que bien plutôt on doit se hâter de la reçevoir, comme le seul asile contre tous ses maux. 178

Fin de la Table du Tome I.

LE
ZODIAQUE
DE LA
VIE HUMAINE,
OU

Préceptes pour diriger la conduite &
les mœurs des hommes.

Divisé en XII. Livres, sous les douze Signes.

Traduit du Poëme Latin de MARCEL PALINGENS,
célèbre Poëte, de la STELLADA.

Nouvelle Edition, revûte, corrigée, & augmentée de

NOTES

HISTORIQUES, CRITIQUES, POLITIQUES, MORALES,
& sur autres GRANDES SCIENCES,

Par M^r. J.B.C. DE LA MONNERIE, M^re. Pr.

TOME SECOND.



A LONDRES.

Chez LE PREVOST, & COMPAGNIE,
Libraires, sur le Strand.

M. DCC. XXXIII.

LE ZODIAQUE

DE LA VIE HUMAINE.

LA BALANCE.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIEME.

Dans ce Chant, l'unité de Dieu, premier principe de toutes choses, est prouvée ; on y montre évidemment qu'il est souverainement parfait, simple, existant, très-sage ; qu'il est le souverain bien ; qu'il est éternel, infini & incorporel. Le Poète traite, en passant, de la pesanteur & de la legereté. Il y établit qu'au défaut des sens, qui sont trompeurs, on doit se conduire par une saine raison, qui est la règle infaillible de la vérité. Il développe son système des habitans raisonnables de l'Ether, qu'il regarde comme des créatures beaucoup plus nobles que les hommes. Il recherche s'il y a plusieurs Mondes, & connaît de la difficulté qu'on rencontre quand on veut définir la nature de l'ame : il attribue la cause du mouvement à la volonté & à la chaleur : il donne ensuite son sentiment sur la douleur & la lassitude, sur les passions de l'ame & les sens du corps. Il croit que c'est l'ame seule qui agit par les organes corporels ; que par conséquent ce ne sont pas les yeux qui voyent ni les oreilles qui entendent, & ainsi des autres sens ; ce qu'il prouve clairement, par des arguments tirés des plus pures sources de la Philosophie. Il montre enfin évidemment l'immortalité de l'ame, la nécessité & l'utilité de ce dogme, qu'il insinue & qu'il inculque, en se faisant à lui-même des objections qu'il réfute.

Mais, c'est à présent qu'il faut s'armer d'une sainte témérité ; préparez-vous à des sons harmonieux & livrez-vous à de pompeux accents ; em-
Tome II. A prunetz

Le Zodiaque de la vie humaine.

pruntez des ailes nouvelles pour vous éléver au sublime, & méprisez désormais tous sujets bas & rampants. C'est dans l'élévation que vous aquérerez la gloire & que vous trouverez un honneur immortel.

Allez, partez, volez, & d'une aile rapide élévez-vous jusques aux Dieux : parcourez le lumineux espace de l'Ether. (a) C'est-là que régne un printemps sans interruption & une paix éternelle, où un globe immense des feux les plus purs n'est jamais éclipsé, où le jour, (b) pere de la vie, n'est pas interrompu par d'affreuses ténèbres. L'orageux vent du Midy, & les aquilons infensez y font place aux caressantes haleines des zéphirs, qui font fructifier des Pacages (c) heureux d'ambrosie.

C'est ce Céleste espace, Musé, que vous avez à parcourir : c'est-là, qu'avec une liberté sainte, vous pourrez vous transporter du centre au centre, (d) de la fin au commencement, (e) & redescendre du principe (f) aux conséquences,

Elavez-

(a) Région du feu,

(b) Le Poète, par cette expression de jour, pere de la vie, veut nous faire entendre que la vie, qui n'est autre chose que la chaleur, procéde de la lumiere & du mouvement.

(c) S'entend ici comme pâtures.

(d) Le Poète entend ici l'unité de la Divinité, conséquemment à ce qu'a dit un fameux Philosophe, en voulant définir Dieu, (C'est un Estre) dit-il, dont le centre est partout, & dont la circonference ne se trouve à pas un lieu. Ce qui a fait que je me suis servi de cette expression, est que l'on compare Dieu à un cercle, parce que c'est la figure Géométrique la plus parfaite. Tout cercle n'a que des vertus finies. Nous pouvons en trouver le centre & la circonference ; mais Dieu, qui est un cercle infini, & dont les parties ne se peuvent donner, a par conséquent son centre partout, & sa circonference n'est nulle part, parce qu'il est infini.

(e) De la fin au commencement ; cette expression se trouve prouyée par ces termes de l'Ecriture ; je suis l'αλφ & l'ωμεγα : *Ego sum qui sum.*

(f) Du principe aux conséquences, pour exprimer la Créeur aux créatures,

U.S.

S.

re.
e.

aces.

ce

Elevez vous par-dessus les astres , comme on a coutume de chercher les lieux les plus exhaustez pour être mieux à la découverte. Pénètrez jusqu'au Parvis Sacré du Palais de Jupiter ; là , comme d'une citadelle élevée , vous verrez l'Univers éclairé d'une lumière inextingible. (a)

Il n'est qu'un seul premier principe , immense , admirable , grand , d'où , comme d'une source éternelle & intarissable , découlent tous les Estres divers. (b) Ce seroit révolter l'imagination que d'en admettre plusieurs ; car s'il y avoit une multiplicité de premiers principes , ou ils ne pourroient différer rien entr'eux , & par conséquent ils ne seroient qu'un ; ou bien , au contraire , il y auroit entr'eux une grande disproportion. Il faudroit donc , de nécessité , parmi eux il s'en rencontrât un plus grand , meilleur & plus excellent , qui seroit la source des principes inférieurs.

Il seroit de la volonté immuable de ce dernier que d'autres principes recevroient leur motion ; car si plusieurs principes étoient égaux en puissance ; si ils mouvoient , avec des forces égales , un mouvement parallèle , ils ne pourroient avoir le même esprit & la même volonté ; il se feroit entr'eux de cruels combats ; il se corde interromproit par conséquent le mouvement harmonique : comme si , par exemple , plusieurs vents poustoient un vaisseau , (c) à l'envi les uns d'autres , il seroit arrêté , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. Agité par ces souffles différents , incertain quel il obéiroit , il demeureroit immobile dans un même lieu , sans pouvoir faire route. Si , au contraire , on

(a) L'Univers est éclairé d'une lumiere inextingible , par que sa source est en Dieu , qui n'aura jamais de fin.

(b) Renvoy à la Table de l'économie , &c. T. 2. P. 3.

(c) Quand à la mer , si on veut rester immobile malgré le vent , on expose une voile de façon , que le vent pousse le Vaisseau en avant ; & une autre de façon , qu'il est poussé en arrière ; ce qui s'appelle mettre en panne.

on admet que ces principes aient la même volonté, ils doivent cesser d'être plusieurs, & ne sont plus qu'un; car si un principe ne suffit pas & qu'il ait besoin du secours des autres, & s'ils ne peuvent accorder le mouvement que quand ils sont unis, il faut par conséquent que chacun d'eux en particulier soit imparfait: ils cesseront donc de devoir être regardés comme premiers principes; (a) car il faut que le parfait soit devant & précéde l'imparfait; le simple doit l'emporter sur le composé, & l'unité sur la pluralité, (b) le simple sur le mixte; ce qu'aucune personne sensée ne peut nier. Il est besoin de prouver cela par la raison.

La cause précéde l'effet; l'auteur est devant l'ouvrage; le parfait contient toutes ses parties; il ne lui manque rien; il est par conséquent le plus fort & le plus robuste; donc il agit, il meut, & commande, d'où l'on infère qu'il est cause & auteur.

L'imparfait, au contraire, est foible, parce qu'il n'a pas toutes ses parties & qu'il lui manque quelque chose. C'est pourquoi il est soumis, & reçoit le mouvement & l'ordre du parfait; il obéit & ne commande pas: par conséquent on doit le regarder comme un effet ou comme un ouvrage, & il doit être moins estimé que le parfait.

Que

(a) Ce passage détruit l'erreur des Manichéens & des Gnostiques, qui admettoient deux premiers principes, l'un bon & l'autre mauvais. Ils croyoient que du bon procédoit tout bien, & du mauvais tout le mal. De deux choses l'une, ou ces deux principes étoient égaux en puissance, l'un dans le bien & l'autre dans le mal, ou ils étoient inférieurs; s'ils étoient égaux, ils avoient assez d'occupation à se combattre. L'un l'autre, pour qu'ils ne pussent faire aucune diversion, qui occasionnât dans le monde le bien ou le mal; ou bien si l'un des deux étoit inférieur à l'autre, il s'en suit nécessairement que le supérieur doit détruire l'inférieur. Il est impossible d'ailleurs d'admettre plus d'un principe ni de lui donner d'autre qualité que celle de souverainement bon, puisque le bien est l'image de l'Estre, comme le mal l'est du néant.

(b) Tous les nombres n'ont composez que d'unités répétées.

Que si le premier principe , qui a tout créé , étoit imparfait , il seroit lui-même misérable , & rien de parfait n'en auroit pu jusqu'ici résulter : il seroit semblable à l'art , qui n'étant pas parfait ne peut donner à aucun ouvrage le degré de perfection. C'est donc pour cela qu'il ne peut pas y avoir plusieurs principes des choses ; mais seulement un , parce qu'il n'y a de parfait que l'unité , d'où procéde l'ordre éternel de tous les Estres , de même que les nombres les plus innombrables ne procéderent que du nombre d'un , ou de l'unité , qui est aussi pure & simple ; car les autres nombres qui le suivent sont mixtes & composez.

Or comment pourroit-on composer , ou faire un mélange , si on ne trouvoit pas ce point d'un pour le faire ? Il a falu auparavant que chacun de ces nombres existât en unité , chacun en son particulier , a fin qu'on pût les joindre & les réunir : donc le premier principe , comme nous l'avons dit , est un , simple & pur ?

Il faut à présent prouver qu'il vit ; car s'il ne vivoit pas , d'où pourroit procéder la vie des autres Estres , qui ne la tiennent tous que de lui ? Il vit donc , & il est sage : Sans la sagesse il n'auroit pu créer tant de différentes choses , si bonnes & si belles , & avec un si grand ordre . Et il ne pourroit , s'il n'étoit pas sage , connoître tout parfaitement. (a)

Non-seulement on ne sçauroit douter , mais on est encore obligé d'avouer , de cœur & de bouche , qu'il est par lui-même le bien parfait , qu'il ne peut & ne doit jamais manquer de bonté , & qu'il est par conséquent l'origine & la cause de tous les biens ; car une source d'eau douce ne produit pas des ruisseaux amers.

Ou l'on ne doit rien admettre de bon , ou l'on doit donner

(a) Le mot *sapiens* , vient du Verbe *sapere* , qui veut dire *Sçavoir* .

6 *Le Zodiaque de la vie humaine.*

donner cette qualité , par excellence , à celui qui est l'origine de tous les Estres & le grand Auteur du monde.. Les hommes ont donné à l'Estre Souverain différents noms.

Pour nous, qui parlons en langue latine , nous l'appelons la plupart du tems **D i e u** , & quelquefois **J U P I T E R** , lequel étant le premier Estre & le Créateur de toutes choses , est par conséquent par lui-même vivant , sage & bon. Il n'a reçû de personne tout ce qu'il possède , & tous les autres Estres ont tout reçû de lui : ils peuvent par conséquent perdre ce qu'ils possèdent , quand ce magnifique distributeur de tous dons voudra cesser ses fécondes largesses , de la même maniere que les ruisseaux se desséchent quand la source leur refuse les eaux , sans que pour cela la source cesse d'exister ; car elle produit les eaux par elle-même sans dépendre de rien.

Ainsi Dieu , qui existe par lui-même , ne peut jamais manquer ; quand tout l'Univers périrroit , il ne pourroit être entraîné dans cette ruine générale , parce que tout ce qui existe par soi-même doit toujours durer ; puisqu'il n'a besoin d'aucune chose pour sa restauration & qu'il ne dépend que de soi ; & comme il ne peut pas périr malgré lui , il ne le doit pas ni ne peut le faire de son plein gré : il est enfin le tout ; & tout ce qui existe n'est que ses parties ; il est cependant un tout indépendant de ces mêmes parties , & distinct par lui-même. (a) Il n'en est pas composé , puisqu'il est simple sur toutes choses ; mais il est tout par vertu , parce qu'il a créé l'Univers si vaste , & tout ce qu'il contient dans son immense étendue.

Tous les Estres vivants , & ceux qui sont privés de vie ; tout ce qui paroît , & tout ce qui ne paroît pas , lui doit sa création. Il a tout fait lui seul , le conserve , & le maintient seul : c'est par cette raison

(a) Ce passage détruit le Spinozisme.

Ton qu'il est appellé **TOUT**, & qu'il l'est effectivement; comme la semence contient en elle tout un arbre, puisque d'elle, quoique fort petite, il en naît un qui, par ses branches acrues, fournit beaucoup d'ombre.

Il y a des gens qui s'imaginent que Dieu est un **corps**. Ceux-là croient que rien n'existe qui ne soit **corporel**; & qu'il n'y a d'existant que les choses qui se peuvent comprendre par les sens corporels. Exammons si ces gens-là pensent juste.

Tout ce qui est **corps** doit être distingué par **qualité** & par **extension**; ce sont ces deux choses qui rendent le **corps sensible** & **palpable**; s'il n'avoit pas ces deux qualitez, il cesseroit d'être susceptible des sensations corporelles: or tout ce qui a **qualité** & **extension** est composé. Dieu étant simple par lui-même, comme nous l'avons dit, par conséquent n'est point **corps**.

Joignez à cet argument que tout **corps** est composé de matière, ou du moins de forme.

Dieu, pour être **Eternel**, doit avoir une **vertu infinie**, & une **qualité sans bornes**, sans quoi le monde se détruirroit: or nul **corps** ne possède cette vertu infinie.

Tout **corps** est fini; soit qu'il soit rond, la rondeur étant la plus parfaite des formes, parce qu'elle est environnée par des bornes égales, ou bien qu'il soit **quarré**, **triangulaire**, ou de tout autre forme ou configuration. Ces **corps** n'ont pas une **vertu infinie**, & je le démontre de cette façon.

Que la **Lettre A.** soit supposée le milieu d'un **corps**, que la **Lettre B.** soit l'autre partie **A.** pourra-t'il autant que **B.** & je demande si l'une & l'autre de ces parties ont une puissance infinie? Si elles l'avoient, une des deux parties seroit inutile & même superflue; l'autre suffiroit. Or si chacune des parties a des forces finies, il est absolument nécessaire que le tout soit comme ses parties & qu'il n'ait qu'une vertu finie.

Qui

Qui pourra à présent être assez téméraire pour dire que l'infini lui-même soit composé de parties finies : il y auroit de la folie. Donc celui qui a créé tous les corps n'en a pas lui-même.

Mais quelqu'un va peut-être m'objecter, Dieu est un corps infini. Je nie que cela puisse être ; car il remplirait tout l'espace, & il ne resteroit plus de lieu vide pour contenir les autres Estres : il n'y auroit point de monde ; nous ne serions point. Rien en effet n'existe soit

Nous devons admettre que tout corps vivant est plus noble & meilleur que celui qui est privé de vie ; l'action de vivre lui devient une qualité qu'il possède de plus que celui qui ne vit point.

Je demande à présent si la vie est substance, & si un corps mort à quelques modifications ou accidents de moins qu'un vivant ? Non assurément. Si la vie étoit substance, elle seroit beaucoup moins noble que tout ce qui n'est pas substance ; ce seroit, selon le sentiment de tous les Philosophes, une absurdité d'estimer le substantiel autant que le spirituel : d'ailleurs, si la vie étoit une substance, elle n'auroit pas besoin d'être jointe à un corps ; elle existeroit plus purement & plus commodément par elle-même, qu'elle n'existe jointe à un corps.

Qu'auroit-elle besoin d'un corps, si elle pouvoit subsister libre par elle-même, à l'imitation du Créateur du monde ? Elle doit naturellement regarder la masse du corps comme lui étant superflue, comme une prison, où ses forces sont renfermées & qui ôte à l'ame la liberté d'aller où elle voudroit.

Or ce Prince suprême, bon, tout-puissant, éternel & sage, vit & existe sans avoir de corps. Ce qui fait que la plus grande partie des hommes n'est pas de ce sentiment, c'est qu'êtant enveloppé d'un corps épais ; ils ne peuvent, avec leurs sensations corporelles, pénétrer au-delà de ce qui est corps ; de la même manière que si on se met devant les yeux un verre,

verre, de couleur quelconque, trompé qu'on est, par l'apparence du verre, on croit que tous les objets qu'on voit à travers sont de la même couleur.

Toute erreur à part, nous devons l'avoir & même croire qu'il y a une prodigieuse quantité d'autres Estres, qui vivent sans avoir de corps, ou qui, s'ils en ont, sont si déliés qu'ils sont invisibles & impalpables, & par conséquent meilleurs & plus nobles que les nôtres; ce qui peut se prouver par cet exemple.

Une chose pesante & épaisse, & dont la composition renferme des fécès terrestres, est sans doute beaucoup plus vile que celle dont la masse est composée de matières subtiles, légères & délicates.

Chacun des métaux ne nous laisse aucun doute de cette vérité; car dès l'instant qu'on le met au feu, il se fond & se liquéfie; alors ses plus mauvaises parties, dans lesquelles il y a plus de terre & de pesanteur, ne sont comptées pour rien & se tournent en scories. (a) Les plus délicates parties, au contraire, sont d'une pureté plus brillante, ont un meilleur son & une meilleure apparence: de même, le meilleur pain se fait de la meilleure farine; c'est-là le pain des Maîtres; le plus matériel est la nourriture des domestiques; & le son, en un mot, est la pâture destinée aux chiens qui gardent les troupeaux. Il en est de même de l'eau, du vin, de l'huile, & de toute liqueur, qui est estimée plus précieuse à mesure qu'elle est plus subtile. Il en est ainsi de toutes les nourritures, dont les parties les plus terrestres se tournent dans le corps en excréments, & celles qui sont les plus délicates & les moins pesantes, se convertissent en chair, en sang, & en nourritures.

On infère la même chose des pierres, dont les unes sont viles, parce qu'elles ont une substance opâque &

(a) Terme Chimique, pour dire ordure.

& grossière ; & d'autres sont précieuses, comme les perles & le marbre ; ces derniers ont moins de terrestréitez : (a) la liaison de leurs parties est plus exacte ; car ce n'est que la condensation des parties terrestres qui donne le poids, qui ôte la qualité diaphâne & le brillant. Les choses enfin ne sont d'autant plus belles, qu'elles participent moins de la terre.

On en peut dire autant de tous les Estres ; car la terre est le plus vil des éléments, & peut même passer pour leur crasse. (b) C'est pourquoi le grand Ouvrier l'a mise au plus bas lieu, & l'a éloignée, le plus qu'il étoit possible, de l'Ether ou de l'élément du feu. Il l'a rassemblée en un globe rond, afin que ses parties étant plus serrées, elle tînt moins de place & nuisît moins à l'écoulement de la lumiere des astres, & empêchât moins les Intelligences de pénétrer de leurs regards jusques dans l'intérieur de l'immense Univers.

Dieu s'est plu à orner l'Amphithéâtre (c) où sont placées les Intelligences, de mille & mille étoiles lumineuses : il a ensuite ordonné aux vents de disperser & de dissiper tout ce qui pourroit être resté d'impar & de matériel. On les voit exécuter avec soumission les ordres de ce grand Maître.

Depuis ces tems, les aquilons, le vent du Midy, celui d'Orient, & les zéphirs, balient à l'envi les campagnes de l'air, & rassemblent en un monceau la poussiere impure & la pressent enfin par leurs haleines.

C'est ainsi que la terre a été faite, dont toutes les parties,

(a) Terme Chimique, pour exprimer les parties les plus terrestres.

(b) Terme de Chimie. On appelle crasse, *terre d'amour*, ou *terre morte* ; ce qui reste dans la cornue après la distillation d'un Mixte.

(c) Expression métaphorique, pour dire le **CIEL DES ETOILES.**

parties , chassées également de tous côtés de l'Ether , se sont trouvé forcées de se réfugier au centre , comme dans un lieu de repos & de gravité , n'ayant rencontré d'autre endroit , ni plus éloigné , ni plus bas , où la terre pût se placer. (a)

Les qualitez de la terre sont moindres que celles des autres éléments , aussi est-elle plus foible & plus infirme ; car si elle est fendue par la chaleur , par le fer , ou par quelqu'autre raison , elle ne peut pas retourner sur elle-même ni rejoindre ses parties séparées ; comme l'eau , qui étant divisée , se réunit sur le champ & redévient entière comme auparavant. Il en est de même de l'air & du feu ; on a beau en partager les parties , elles se rassemblent à l'instant , sans qu'il paroisse aucune cicatrice de la blesure qu'ils ont reçue. (b) Cela n'arrive , que parce que ces éléments sont meilleurs & plus parfaits , & sont capables de se mouvoir par leur propre vertu.

Or la terre est dans un repos , occasionné par son poids & sa gravité , & les autres Estres sont immobiles & ne peuvent d'eux-mêmes changer de lieu à proportion qu'ils participent davantage de sa nature ; parce que plus il y a de poids , & moins il y a de mouvement ; & par la raison des contraires , plus il y a de légereté plus le mouvement est facile ; & plus enfin il y a d'affinité avec la vie , qui est celle-même la cause du mouvement.

Ce

(a) Tous les Philosophes ont prétendu que la terre étoit contre-balancée dans le milieu de notre tourbillon , par une égale pression de colonnes d'air , de fluide ou de matière subtile , qui la pressoient également & lui faisoient occuper le centre de ce tourbillon , comme les rais d'une roue tiennent le moyeu dans le centre , en le pressant également de toutes parts.

(b) C'est peut-être la raison qui a déterminé plus d'un Alchymiste à donner tant de vertu au Mercure métallique , parce qu'il a la faculté de se réunir , comme le feu , l'air & l'eau ; ce que les autres métaux ne peuvent faire , si le feu ne liquéfie leurs parties ,

Ce qui est prouvé, en ce que les choses mortes sont privées de mouvement ; mais comme les choses vivantes sont les meilleures ; rien n'étant si précieux que la vie par elle-même , il s'ensuit sans doute que les Estres, les plus légers & les plus mobiles, sont les plus nobles & les plus précieux.

C'est donc une erreur de croire qu'il n'y a d'existant que les Estres , qui paroissent aux yeux & qui sont palpables & grossiers : car en effet , qu'est-il de plus subtil que l'air ? Qu'y a-t'il quise puisse moins voir & moins toucher ? Ce qui a même fait croire à quelques-uns que ce n'étoit autre chose que le vuide.

C'est cependant un Estre, mais parfaitement délicat : c'est un corps, & l'un des quatre premiers éléments, qui est plus noble que la terre & les eaux qui l'humectent : c'est pour cela qu'il occupe une place plus élevée : car on doit regarder comme plus nobles les choses qui aprochent le plus du Ciel & des étoiles.

Les vents, par exemple, sont si délicats qu'ils échappent aux regards ; on ne peut cependant disconvenir que ce ne soit des corps, puisqu'après être sortis avec effort , & avoir brisé les barrières des prisons d'Eole, ils ébranlent les plus grosses montagnes , ils renversent les ormes, après avoir fracassé leurs fortes racines ; ils bouleversent la mer ; ils pénètrent jusques dans les gouffres les plus profonds ; ils chassent & dissipent les nuées ; ils excitent des tonnerres terribles, & précipitent la foudre avec la dernière violence.

Peut-on refuser l'Estre à des choses qui ont tant de force , par la seule raison qu'on ne peut les voir ni les prendre dans la main ?

Il y a de la folie à vouloir juger de tout par ses sens : les yeux trompent souvent , & nous font voir une chose pour l'autre. Plongez , par exemple, un bâton droit dans des eaux claires , il vous paroîtra courbe. Qu'on soit dans une chaloupe , qui vogue avec rapidité , en côtoyant un rivage , le rivage paroîtra courir & la chaloupe rester tranquille.

Lc

Les sens sont susceptibles d'erreur, soit par l'âge ou par une maladie, & sont altérés par mille autres causes; ils diffèrent même chez différentes personnes. Ne voit-on pas des gens qui trouvent beau ce que d'autres trouvent difforme? Une chose paraît douce à l'un & amère à l'autre; l'un regarde de sens froid ce que l'autre brûle de posséder: les sens, en un mot, sont variés par le corps; les chairs sont différentes, & l'on suit l'impression des parties par lesquelles on agit.

Un homme yvre aperçoit deux flammes où il n'y en a qu'une, & voit mouvoir les choses qui sont dans un tranquile repos. Les yeux troublez par le vin, troublent aussi le rapport qu'ils en font à l'intellect. L'air ne fait-il pas différentes impressions sur les sens, selon qu'il est clair, obscur, humide, sec, épais ou léger? Il présente aux sens différentes illusions: c'est de-là que le soleil paraît quelquefois rouge (a) comme du sang, & que la lune semble plus ou moins grande.

C'est par cette même raison que quelques gens se sont récriez qu'ils avoient vu des spectres, donc leurs oreilles trompées avoient entendu les voix effrayantes.

Il y a enfin mille façons de se tromper. C'est en pareil cas à la raison qu'il faut avoir recours: c'est par elle qu'on démêle la vérité, parmi mille bagatelles & mille rêveries. Celui qui est sage, l'aime, la suit & s'y attache de toutes ses forces.

Celui qui a l'esprit vif l'emporte ordinairement sur les autres pour le génie; son ame participe plus de l'Ether: mais il n'appartient pas au vulgaire épais de discerner les objets; il a les yeux louches; c'est de-là que résulte l'erreur, la sotie crétinité, l'opiniâtrerie, & l'aveuglement des sentiments.

La

(a) L'or dissous, par l'ALKÈST, paraît sous la forme d'un sel rouge.

Tome II.

B

La raison est la conductrice des gens prudens ; mais le peuple n'est entraîné que par l'opinion. Cherchons donc de toutes nos forces le chemin de la raison : elle doit être regardée comme le soleil qui prescrit une route certaine : c'est elle enfin qui nous distingué des bêtes brutes.

L'opinion ressemble en quelque façon à la lune, par la lumière obscure & par la facilité qu'elle a de changer. La raison enfin nous dicte qu'il y a plusieurs Estres vivants, qui ne sont pas perceptibles à nos sens, parce qu'ils sont trop subtils & trop déliés, (n)

Si le grand Ouvrier de l'Univers n'avoit rien fait de meilleur & de plus noble que le genre-humain, ses ouvrages seroient bien moins admirables, son Empire seroit moins parfait & moins noble. Les lieux les plus bas sont occupés par l'homme & par les bêtes viles, sans esprit, misérables, uniquement occupées de se repaître & de dormir. S'il n'y avoit point d'estres animez plus nobles, le monde ne seroit qu'une honteuse étable de bêtes féroces, remplie d'épines & de fumier.

Dieu ne seroit qu'un berger de bêtes à corne & à laine. Ah ! dira-t'on, il a fait l'homme, cet ouvrage n'est-il pas assez glorieux ? A-t'il pu ou dû rien faire de meilleur ? L'Univers pouvoit-il être plus parfait ? C'est-là qu'on voit éclater sa puissance infinie.

Est-il permis que l'amour-propre nous dicte pareilles choses ? N'est-ce pas s'écartez d'une saine raison d'oser même le penser. Qu'est-ce que l'homme, sinon un animal fol & malin, & plus misérable mille fois que tous les autres, s'il se connoissoit ? Hélas ! quel est celui qui de son plein gré ne suit pas le mauvais & le large chemin des vices, dans lequel il se hâte

(n) L'on découvre, dans le vinaigre & dans plusieurs autres liqueurs, de petits animaux, quand on a un bon microscope.

hâte & se précipite de marcher ? Ce chemin est toujours rempli : à peine les conseils, la loi, les supplices & la crainte même peuvent - ils en détourner les hommes. Ne faut-il pas les contraindre & les forcer même de suivre le sentier étroit de la vertu ? Que peu de gens le suivent de leur propre mouvement !

Quel est le sage ? Se trouve-t'il parmi les enfants, parmi les femmes, & au milieu du petit peuple ? Non, sans doute, c'est une troupe insensée : ils sont dans d'aveugles ténèbres ; conduits par leurs seules passions, il n'en est point qui suivent la raison, ou du moins il n'y a que le petit nombre qui a choisi le Maître de l'Olympe. (a)

Quel est celui qui est capable de contemplation ? Avons-nous assez de loisir pour chercher la vérité cachée ? Distraits par mille soins, nous employons la meilleure partie de notre vie à dormir & à être malades ; des peines assidues nous détournent ; la tyrannique pauvreté nous trouble ; la paresse & la volupté furieuse nous dérobent à nous - mêmes ; nous sommes insensés ; la sagesse ne peut résider en nous : elle demande une étude longue & assidue ; un esprit en paix & une ame tranquille. (b) Ah ! si je ne me trompe, il est assez démontré dans le Livre VI. combien le genre-humain est misérable, de combien de crimes & de folies nous sommes capables. A quel nombre de punitions ne sommes-nous pas sujets ? Dans la situation même la plus abondante, peut-on être exempt de mille inquiétudes ?

Cependant le vulgaire stupide & épais ne pense pas, rempli de la folie, il chante au milieu des plus affreux travaux

(a)

Pausay

*Quos agnus amavit,**Jupiter aut ardens evexit ad aethera virtus.*

(b) Ne pourroit-on pas appliquer ici cette belle Anagramme latine.

Oh ! beata solitudo,
Sola beatitudine.

travaux; il rit; il perd de vûë sa misère; il souffre mille peines, qu'il oublie sur le champ, pourvû qu'une légère douceur leur succéde. (a) Ah! c'est le Fleuve d'Oubli, qui par avance influë sur nos ames; la nature sage & prévoyante en a usé ainsi; car en effet, si nous pensions avec délicatesse, qui pourroit supporter les ennuis de cette vie misérable?

La sageſſe enfante la tristesse & les ſoucis les plus fatigants.

Mais la nature nous flâte d'une vaine espérance, fans laquelle, qui pourroit différer un instant de se donner la mort? L'espérance & la folie (b) font les deux remèdes pharmaceutiques que la prudente nature nous fournit, afin que nous ne soyons pas acablez par tant de maux.

Ah! s'il n'est pas d'animal plus excellent que l'homme, que seroit l'Auteur de la nature? Il deviendroit le Roi, le Pere, le Prince, le Seigneur des fous, des misérables & des scélérats.

Oh! le bel Empire! le grand & admirable Royaume! oh! les jolis compagnons que les hommes pour un si grand Auteur. Ecoutez leur amour-propre; voici le langage qu'ils vont vous tenir.

Avez-vous besoin d'autres choses, grand Jupiter? Vous n'êtes pas seul, & vous avez bien fait de créer un si beau monde pour l'amour d'eux. Pouviez-vous en moins faire, que de créer le Ciel, le soleil, la lune, les astres, l'air, la terre, la mer? Et pourquoi non? diront ces insensés orgueilleux. Hélas! rien ne les guérit de leur amour-propre; ils sont réduits

(a) On voit la vérité de ce passage dans la joye folâtre, qui anime le peuple de Paris, quand ils s'assemblent en troupes un jour de fête, & qu'il se répand dans différentes Tavernes des environs de cette Capitale, pour y consommer, dans de bâchiques fureurs en un jour, le salaire des travaux d'une semaine.

(b) L'amour-propre, qui est une folie, & l'espérance, ne nous quittent qu'à la mort.

réduits en cendres ; ils périssent , comme la neige aux aroches de la chaleur , & comme les feuilles au commencement de l'hyver. Comblen n'en est-il pas d'assez imbéciles pour penser de cette façon ? Le genre-humain entier ne fait qu'un fort petit nombre , dont la durée des jours est mesurée à leur petitesse.

Doit-on s'imaginer qu'il n'y ait que la terre & la mer qui soient habitées ? Le Ciel , & tout ce qui en dépend , n'est-il rien ? Qu'est-ce que la terre & la mer , en comparaison de l'espace immense & admirable du monde ? Si vous l'examinez avec atention , vous trouverez que l'Orbe terrestre que nous habitons n'est qu'un point.

Le moindre des astres n'est-il pas plus grand , si l'on en croit les supputations astronomiques ? (a) Quoi ! un lieu si petit & si vil sera peuplé de poissons , d'hommes , d'animaux , d'oiseaux , de bêtes féroces , &c. tandis que le reste de l'Univers sera vide d'habitans ? Quoi , l'air & l'Olympe seront deserts ? Non , il faut être hébété pour pouvoir le penser .

Au contraire , il faut croire que de plus excellentes colonies peuplent ces lieux charmants , & que leur félicité est proportionnée à l'excellence des lieux qu'ils habitent , & avouer avec franchise que la terre est la dernière des habitations , encose trop bonne pour les hommes & les bêtes. Mais l'air , supérieur aux nuës , est un Ciel heureux & serein. C'est-là que régne une paix éternelle : c'est-là que brille la lumiere du plus beau jour : c'est-là la royale demeure des Dieux , que nos yeux corporels ne peuvent aperçeovoir. La nature déliée & délicate des Divinités ne peut tomber sous nos connaissances .

Ces

(a) La terre n'a que neuf mille lieuës de circuit , par conséquent trois mille lieuës de diamètre , & le soleil a un million de lieuës de circuit , par conséquent trois cens trente-trois mille lieuës de diamètre .

B 3

Ces hautes intelligences (a) sont en plus grand nombre que les grains de sable des rivages d'Amphyrite & que les herbes des gazons verdoyants qui décorent la nature.

Encore une fois, quel délire peut imaginer que l'immensité du Ciel & que sa beauté soient desertes, lorsqu'une terre vile fourmille d'habitans ? De quelles épaisse ténèbres ne faut-il pas être aveuglé ? Il faut, pour le croire, être enseveli, comme les bêtes les plus stupides, dans la lie la plus terrestre.

Si l'on a pu trouver des Isles fortunées dans le vaste Ocean ; (b) lieux enchantés, remplis de biens & de délices, où la vie ne fut jamais attaquée de douleurs ; le Ciel ne peut-il pas à cet égard être regardé comme l'Ocean, à qui il communique sa couleur & sa vitesse ? Et ses étoiles ne pourraient-elles pas passer pour des Isles ? Pourquoi non ? Les Philosophes ne leur ont-ils pas donné le nom de Maisons ? (c) Ne sont-elles pas chacunes distinctes & séparées ? C'est une erreur que de contestez cette vérité.

Ne voyons-nous pas leurs représentations dans les Isles de notre Ocean ? Ah ! que les Rois ambitieux ne tarderoient pas d'y porter la guerre & d'attaquer ces Isles, pour les joindre à leur domination, s'ils en pouvoient aborder. Il est vrai que toutes ces choses ne sont que des fictions inventées par la Grèce ; mais on ne peut pas disconvenir que le Ciel & les astres ne soient peuplés.

C'est

(a) Ce sentiment me paraît émané de la secte des Caïnites, qui s'éroit formée en partie sur celle des Gnostiques. Monsieur Bayle, dans l'article des Caïnites, défend avec énergie le sentiment des Caïnites, sur l'existence des Génies, en paroissant les condamner. Je m'en rapporte à cet égard au jugement des gens sensés qui voudront le lire.

(b) Plusieurs Voyageurs rapportent avoir abordé dans des Isles, qu'ils n'ont pu retrouver dans un autre voyage ; ce qui peut donner lieu à croire que ces Isles étoient flotantes.

(c) Les Astronomes appellent Maisons, les douze Signes du Zodiaque, & quelques-uns les autres constellations.

C'est porter envie aux bienheureux & blasphémer la Majesté de Dieu, que d'en contredire le dogme. N'est-ce pas en effet un blasphème que d'osé dire que le Ciel est desert, qu'il n'a point de citoyens, & que Dieu ne commande qu'aux hommes & aux bêtes, qui sont de si petits, de si misérables & de si ridicules animaux ? Certes, le tout-puissant a scû, a pu & a voulu créer des Estres meilleurs que nous.

Il les a destinez à vivre dans des lieux plus agréables, afin que sa gloire & son Empire fussent plus grands & l'Univers plus parfait.

Plus ses œuvres sont abondantes & bonnes, plus l'ornement du monde & la puissance de Dieu se manifestent. Il est à présent question de scâvoir si ce sont des formes pures & sans-corps, ou si ces heureux habitants sont composez de membres comme nous ?

La raison nous dicte que tous les habitants de l'air & du feu doivent avoir des corps ; car s'ils ne sont pas corporels, l'air & le feu sont des espaces, & l'un & l'autre élément sera appellé vuide ; car il n'y a que le corps qui occupe une place, & ce qui n'a point de corps n'a point de lieu ; il n'en a pas besoin, comme nous l'enseigne les sentiments de tous les Philosophes.

Il faut encore examiner si ces Estres sont mortels. Il faut croire qu'ils vivent long-tems dans une grande félicité & qu'ils meurent ensuite ; car si l'air & le feu sont susceptibles de corruption, les Estres qui les habitent y doivent être sujets à proportion.

On sera curieux, sans doute, de scâvoir quel est la nature du lieu & de quelle espèce & figure sont ces choses ? Il est naturel de croire que ces Estres ont un visage, un extérieur & une forme qui diffère totalement des Estres destinez à habiter la terre & l'eau : ils ont par conséquent une nature plus parfaite & plus noble que la nôtre, sans que nous puissions ni les voir ni les définir au juste. Nous devons aussi croire que les habitans du Ciel, qui vivent dans les étoiles & dans la plus pure région du feu, doi-

vent

vent être immortels ; parce que nous ne voyons pas les astres vieillir , & qu'aucun âge n'aporte de changement à l'Olympe. (a)

Nous devons par conséquent conclure que ces Estres ont des corps plus forts , plus déliez & plus lumineux que ceux qui sont dessous l'Ether , qui habitent les éléments & qui sont sujets à la vicissitude des tems.

Mais , dira-t'on , à quoi s'occupent-ils ? Ils usent de différentes choses & jouissent d'admirables délices , tels enfin que l'esprit humain ne peut les imaginer ni notre langue les décrire.

Ce sont ces régions qu'on peut appeler monde à juste titre : ce sont les véritables Estres , qui jouissent des vraies richesses , qui ont des mœurs pures & des plaisirs parfaits ; mais ici , au contraire , ce ne sont que les images frivoles des choses , qui se fondent en un moment comme de la cire .

Notre monde n'en est qu'une imitation , qui en diffère autant , que la peinture diffère de la réalité de l'objet. Quelques-uns croient , & avec une apparente vérité , que hors de ce Ciel , & sur tous les corps , il y a un autre monde meilleur & incorporel , que les sens ne peuvent imaginer ; mais qui est compris par l'esprit : car de la même manière que nous voyons jusqu'à quel point l'esprit l'emporte sur les sens ; pourquoi cet esprit n'auroit-il pas un monde qui lui fut propre , & des Estres qui lui soient adoptifs , qui existent vraiment & qui soient susceptibles de ses perceptions ? Pourquoi le borner à des ombres délicates , à des songes & à de vains spectres ? Tout ce

(a) Cet endroit me paroît mériter une petite objection. Le Poète a prétendu que les Génies , qui habitent le soleil & les étoiles , étoient immortels , parce que ces Globes ne paroissent pas diminuer de leur essence. Ces conjectures pourroient être fausses , par la même raison que les hommes meurent , quoique la terre que nous habitons ne vieillisse pas.

ce qui n'existe pas par soi-même ne peut se regarder comme un Estre.

Ou l'esprit par lui-même n'est rien , ou la nature lui a créé un monde qui lui est convenable , qui contient en soi des choses vrayes , stables , pures & immatérielles , qui existent par elles-mêmes d'une façon plus noble que les choses sensibles.

Ce monde archétype doit être regardé comme l'original des autres mondes , par conséquent comme plus parfait. On doit lui attribuer sur les autres mondes la même prééminence que celle que l'esprit a sur les corps dans ce monde.

Le soleil doit y faire la fonction de divinité du premier ordre , & les autres astres y doivent être regardés comme des divinités d'un ordre inférieur.

Ce monde étant plus parfait , doit renfermer plus de choses & plus diversifiées que le monde matériel & corporel. Tout doit y être exempt de corruption.

Le tems & le mouvement n'en doivent pas altérer les Estres ; tout doit au contraire y subsister , fixe , éternel , sans avoir besoin de place , & sans être sujet au détriment de la variation. C'est-là que doivent être placées les causes & les semences de toutes choses.

Le monde sensible doit découler , comme d'une source , de ce spirituel archétype , dont il n'est que l'imparfaite imitation. C'est-là que se rencontrent les choses parfaites & les totalitez ; c'est de-là que procèdent les parties des choses , qui se propagent par la jonction vicieuse de la matière.

C'est ainsi que les animaux se sont multipliez ; c'est de cette vertu créatrice que procèdent les cerfs , les renards , les lions , & les autres animaux contenus dans notre tourbillon.

En un mot , toutes les choses multipliées par leur nombre , & unique par leurs espèces , en procédent , & ne doivent leur Estre qu'aux vertus de cet archétype. De la même façon que plusieurs ouvriers , de diffé-

25 *Le Zodiaque de la vie humaine.*

différentes professions, font différentes choses dans une grande Ville ; de la même manière, le monde que nous habitons, n'est composé que de parties ; le monde original est complé de tous vivants, chacun par soi-même & d'une nature différente les uns des autres.

Il y a des gens dont le sentiment est, que les astres sont des mondes, & que la terre que nous habitons est un astre opâque, (a) auquel préside la Divinité de l'ordre le plus inférieur ; parce que son empire est au-dessous des nuées, & que c'est elle qui produit les habitants de la terre, de la mer & de l'air le plus grossier : qu'il est le Seigneur des ombres ; qu'il gouverne des simulacres vivants ; qu'il a le maniment & le soin des choses, qui ne peuvent être regardées que comme des ombres, à cause qu'elles sont sujettes au tems, & par conséquent d'une courte durée.

Je crois que c'est-là le Pluton (b) dont les Poëtes ont voulu parler ; que ce sont-là les Royaumes ténébreux, parce qu'au-dessous des nuées régne une perpétuelle nuit, en comparaison de la lumière brillante & de la splendeur éternelle qui est au-dessus.

Dieu, (c) le Roi & le Pere des autres Dieux, lui a donné le plus vil Royaume, & a distribué aux autres de meilleurs astres, selon qu'ils étoient plus excellents en qualité, & a partagé de cette façon son Empire à ses enfants. Aucun de nous cependant ne peut regarder ces choses comme certaines : car qui peut connoître les secrets de Dieu ? Qui a jamais été

26

(a) Ceux qui admettent la pluralité des Mondes, prétendent que la terre, que nous habitons, est une lune ; ainsi la sœur de Phœbus, & notre terre, se servent réciproquement de lunes respectives, par la réfraction de leurs mers, dans lesquelles le soleil est réfléchi comme dans un miroir. La terre est par conséquent une huitième Planète.

(b) J e s u s - C H R I S T a dit le Prince du monde.

(c) Le Poëte me paroît confondre ici Dieu avec Saturne.

au Ciel ? Qui en est revenu pour en dire des particuliitez ? Le genre-humain n'est pas réservé à de si grandes choses : notre esprit a trop de pente vers la terre, trop d'éloignement pour les choses Célestes, & nos regards, accoutumez à une nuit éternelle, ne peuvent se fixer sur le soleil.

Chacun, conduit par son propre génie, invente des choses nouvelles, en conséquence de son imagination,

Les Poëtes sur-tout, parce qu'ils abondent davantage en confiance pour eux-mêmes. Il semble que de tous les tems il leur ait été permis d'extravaguer impunément, quand ils sont agitez de l'enthousiasme d'Apollon ou étourdis d'une bacchique fureur. N'auraient-ils pas pu dire la vérité dans leur plus fort délice ?

Les Sybillles, remplies du Dieu qui les rendoit furies, malgré leurs convulsions sacrées, ne s'écartoient jamais de la route du vrai. (a)

Mais je me suis suffisamment aquit de ma parole : je crois avoir démontré qu'il y a bien des choses qui existent, qui l'emportent sur nous par leur degré d'excellence & que nous ne pouvons voir ; que ces Estres cependant vivent & sont douiez de raison. Les plus sçavants des Philosophes apuyent mon système,

en

(a) Les SYBILLES étoient des filles Payennes. Ce nom tire son étymologie du Grec, qui veut dire *Conseil des Dieux*. On en compte dix.

La DELPHIQUE, parce qu'elle rendoit les Oracles, d'Apollon au Temple de Delphes.

La SYBILLE ERYTHRE' E.

La SYBILLE DE CUME.

La SAMIENNE.

L'HELES POUTIQUE.

La LYBIQUE.

Celle de PERSSE.

Celle d'ANCYRE.

La PHRIGIENNE,

Et l'ALBUN'E,

en donnant à nos ames la qualité d'immortelles ; ils conviennent de leur éternelle durée, quand elles sont dépouillées de nos corps mortels.

Platon, le Philosophe Samien, le divin Plotin,(a) ont été de ce sentiment : presque tous les Poëtes rentissent de l'immortalité de l'ame. Il me paroît donc juste de s'attacher à prouver cette vérité, qu'on ne peut ignorer sans crime : car que peut-on faire de mieux que de s'appliquer à se connoître ? Les enfants mêmes ont une connaissance assez exacte du corps, qui n'est qu'une poussière extraite d'une autre ; (b) mais la difficulté consiste à connoître parfaitement quelle est l'ame.

Plein de confiance, par l'inspiration des Muses, je vais, de toutes les forces de mon esprit, tâcher de démontrer cette matière & de la mettre dans tout son jour ; après-quoi je quitterai le Signe de la Balance, pour entrer dans celui du Scorpion. Là, je parlerai des forces & des droits des destins, pourvu qu'eux-mêmes ne me soient pas contraires. Mais comme dans les choses ambiguës & d'une difficile explication, l'ordre progressif est absolument nécessaire, nous commencerons par celles qui sont les plus certaines & les plus aisées à démontrer : car si les commencements & les principes étoient obscurs, les conséquences seroient incertaines ; & si les fondements ne sont pas solides, ce qu'on auroit apuyé sur eux se trouvoit en peu de tems détruit. Les effets nous sont toujours mieux connus & plus certains que les causes

(a) Célèbre Philosophe du troisième siècle. Il enseigna la Philosophie, indifféremment aux Chrétiens & aux Idolâtres. Il voulut mettre en pratique l'idée de la République de Platon. Il est un de ceux qui a le plus combattu les Gnostiques. MARCILE FICIN, Ecclésiastique de Florence, mit en latin les *Oeuvres des grands hommes*, qui avoient souscrit à la Philosophie de Platon, à la tête desquels est PLOTIN.

(b) Notre corps n'est effectivement que terre. *Memento huius quia pulvis es & in pulvorem reverteris.*

dont

dont ils émanent. Commençons donc par ces mêmes effets, afin de pouvoir ouvrir les portes des secrets de la nature.

Commençons par le mouvement, qui est une qualité qui convient aux êtres vivants: & comme enfin le mouvement est le principal principe de la vie, comme on peut s'en apercevoir, nous voyons que les corps sont destinez par eux-mêmes à l'inaction, au repos & à la dégradation de la pourriture.

La chaleur est la cause du mouvement, comme la chaleur qui est dans le sang. Mais, dira-t'on, les choses vivantes restent souvent immobiles, quoiqu'elles soient pourvues de sang & de chaleur toutes les fois qu'elles veulent se reposer? Il s'ensuivroit de-là que ce seroit la volonté qu'il faudroit regarder comme le principe & la cause du mouvement.

On répondra que souvent les choses animées, veulent se mouvoir & ne le peuvent pas: il faut que ces deux conditions réunies fassent le mouvement. L'une commande, & l'autre exécute; car l'action de vouloir n'est rien, si elle n'est suivie par la possibilité de l'exécution; or qui est-ce qui détermine la volonté de l'animal pour changer de lieu?

Comme la volonté est muë, par un bien que l'esprit lui montre, elle est elle-même émuë & attirée par la vertu de l'objet, comme le feu est attiré par une matière combustible, comme le fer est attiré par la pierre d'aimant, les pailles par l'ambre, qui transporte ces corps de côté & d'autre. C'est ainsi que le Tout-puissant a constitué le monde par un ordre admirable; de façon que plusieurs choses se joignissent d'un nœud sympathique, & que d'autres, au contraire, se combatisseient sans cesse, par une antipathie insurmontable.

Ce qui a fait croire à quelques Philosophes, que l'amitié & la haine étoient les deux principes moteurs, & qu'ils avoient opéré toutes les créations.

Le bien, comme nous le disons, donne le premier

Tome II.

C mouve-

mouvement à la volonté, qui le rend elle-même aux membres & les agite, a fin qu'ils transportent le corps de côté & d'autre. Par conséquent le même bien n'est pas le moteur de tous les animaux, parce qu'ils n'ont pas le même désir.

Differentes animaux sont affectez par differentes choses, & la nature leur a donné à chacun des objets qui leur procurent des plaisirs; comme nous voyons qu'un enfant aime & desire des choses differentes de celles qui flattent dans un âge meur.

Car autant il y a de corps, autant trouve-t'on le plus souvent d'esprits, & par conséquent de volontez: ce qui fait aussi que nous changeons de goût, que nous voulons tantôt une chose & tantôt l'autre, & que nous parvenons à mépriser ce qui avoit auparavant été l'objet de notre plus ardente amitié: ce qui n'arrive qu'à cause que le corps est lui-même sujet au changement, & qu'il se revêt de differentes habitudes dans differentes tems.

Il entraîne avec soi la nature de l'ame; comme nous voyons que cela arrive, par la faim, la soif & l'ardeur pour les voluptez de Vénus. Bien des choses encore changent le corps; l'âge, le tems ou les accidents; le boire, le manger, l'air; & si l'on en croit plusieurs, les astres.

Non-seulement l'objet peut mouvoir la volonté; mais la constitution présente du corps y influë aussi.

Il est un petit nombre de gens qui se laissent conduire par la raison, & qui suivent le chemin que leur prescrit la vertu. Il faut convenir que cette route n'est pas fort fréquentée; car les affections corporelles obscurcissent autant les lumieres de l'esprit, comme les fumées, qui épaisissent l'air, nuisent au flambeau du jour.

C'est cependant par ces causes que le corps mortel est émû.

La qualité, motrice de l'ame, exécute les ordres de la volonté qui lui commande, & elle est à l'instant distri-

distribuée dans les membres & leur donne une impulsion au-dedans, au-dehors & de tous côtés, pourvu qu'ils ne soient pas empêchés par quelque accident.

Mais on demandera par quelle raison les membres sont languissants, quand ils ont souffert un trop grand travail ? Et pourquoi les bras & les jambes paraissent engourdis ? Je crois que cela procéde de ce que le sang étant dissous par la trop grande chaleur, son mouvement étant interrompu & son fluide congelé, il cesse de circuler dans les parties & s'exhale en sueurs par des transpirations trop abondantes ; de la même façon à peu près que quand les fièvres exténuent les corps.

Car le sang, ou tout autre humeur qui tient sa place (telle que la lymphe, qui y est ordinairement mêlée) se répand, par le moyen de la circulation, dans les membres, y porte l'ame & la vie, nourrit le corps, & c'est par lui que la force motrice anime les membres & les jointures.

L'esprit (^a) est quelque chose de délié & de délicat qui est formé par la chaleur, ou bien ce n'est qu'un sang exalté en vapeur par la même chaleur; de la même manière que les rayons du soleil exaltent, subliment & dissolvent l'eau & la changent en un air très-subtil & très-délié.

Cet esprit, étant renfermé dans les viscères, s'écoule dans les veines, les artères & les petites cellules du corps, & se trouve toujours à propos pour servir l'ame, quand elle veut que quelque chose se fasse ou que le corps soit mis dans quelque mouvement.

Mais on va m'objecter, comment se peut-il faire que

(a) Ici le Poète regarde l'esprit comme le milieu d'union entre le corps & l'ame. C'est l'union de ces trois parties qui nous compose, que quelques Philosophes ont appelé *Hyle*, *Azoth*, & *Arch'e*, qui veulent dire, *ame*, *esprit*, & *corps*.

que ceux qui dorment puissent se donner du mouvement ? Comme les Somnambules , qui quelquefois se levent tout endormis , prennent les armes , montent à cheval , éerivent , à ce qu'on dit , & jouent enfin de la guitare .

I' faut sçavoir que les images des choses que nous avons vûes , & qui nous ont fait une forte impression , demeurent chez nous ; ce qui fait que souvent nous croyons voir une personne absente , qu'il nous semble entendre encore des voix que nous avons entendues .

Dans cet état , la vapeur volatile qui monte du fond de l'estomac , excite ces images , renfermées dans les petites cellules du cerveau . Dès-lors l'esprit reçoit la motion & la communique au corps , quand l'image est bien forte .

Mais , dira-t'on , est-ce la volonté qui donne le mouvement à la partie de la queue qu'on a coupée à une couleuvre , ou à un serpent , ou si c'est la force de l'ame , que les Grecs ont appellée fantaisie ou imagination ? Comme ceux qui sont dans une phrénésie , ou qui sont tourmentez par une yvresse violente , ou par ce qu'on appelle rêveries ? Ce mouvement arrive à la partie de la couleuvre de toute autre manière .

C'est que l'esprit végétal se trouvant enfermé dans les parties noueuses de la queue de l'animal , cherche de toutes ses forces à s'échaper & à se mettre en liberté , & il excite , par ses efforts , les replis tortueux que nous lui voyons faire , jusqu'à ce que , petit-à-petit , il se soit exhalé dans les airs .

Ou bien la partie de l'ame , qui est restée divisée dans cette partie de la queue , en excite le mouvement ; car , par la même raison , je crois que ceux qui ont perdu le jugement , ne peuvent ressentir de douleur ni avoir aucun autre sentiment , parce que toutes les forces des sensations ne procèdent que de la connoissance . Et l'on doit conclure que plus une personne

personne à de connoissance & de jugement , & plus elle est capable de peine & de plaisirs.

Les gens stupides & hébêtez , au contraire , ont moins de souci ; leurs blessures sont moins grandes , ils sont moins sujets à la crainte ; le froid & le chaud leur font de moindres impressions : à peine distinguent-ils l'adversité d'avec la prospérité. (a) Ce n'est pas que je veuille dire que cette partie coupée du serpent s'émeuve , parce qu'elle ressent de la douleur : elle n'est capable d'aucun sentiment , parce que le jugement n'y est pas , mais il est resté dans la tête , qui est la plus noble partie de l'animal : ce qui prouve de nouveau ma première thèse.

Le mouvement enfin procéde de ce que les choses vivantes ont entr'elles une perpétuelle agitation ou communication d'esprits : ajoutons cependant cette circonstance que le bien , quoique présent , aisé à posséder & à obtenir n'émeut point , quand on ne le connoît pas pour tel qu'il est : donc la connoissance est le principe du mouvement ?

Qui est-ce qui s'avise de souhaiter les choses qu'il ne connoît pas ? La volonté est par elle-même aveugle , & personne n'a de désir qu'en conséquence des notions de l'ame : & c'est enfin le défaut de lumières de l'ame , qui nous fait prendre le change & nous fait tomber dans l'erreur , parce que nous sommes déçus par les apérences d'un bien trompeur ; mais en voilà assez sur le mouvement.

Examinons maintenant de quelle manière le corps vivant s'acroît & s'agrandit , & pourquoi sa croissance s'arrête à un certain terme ?

Il est un certain feu éthéré , qui étant renfermé & répandu également dans les membres & dans l'estomac des animaux , leur donne la vie : cette humeur

(a) On prétend que les gens bouchez & mal organisés , sont moins sensibles , parce qu'ils sont moins délicats , & par conséquent moins spirituels.

meur génératrice nourrit à peu près de la même manière, que l'huile d'olive nourrit la flâme renfermée dans une lanterne.

C'est elle qui cuit les aliments dans l'estomac, & de ce centre les parties les plus subtiles sont répandues dans les membres : c'est de-là que procèdent la moueule, les os, la chair, les nerfs & le sang : c'est enfin par-là que le corps s'augmente, peu-à-peu, de la même manière que les herbes croissent, quand elles sont arrosées par les pluies, & aidées par la chaleur du soleil. Si le feu est plus fort & plus proportionné à l'humidité, la croissance est plus précipitée.

Elle est cependant bornée, & ses limites sont les mêmes que celles de la chaleur, qui lui est convenable, qui n'a qu'une vertu finie, au-delà de laquelle le corps commence à languir & à dépérir : ce que nous voyons arriver aux vieillards ; car ils diminuent ; ils se voûtent ; ils deviennent courbez, & regardent la terre, leur mère, avec des yeux creux.

C'est le feu éthéré qui manque ; cette chaleur animale qui languit ; l'humidité génératrice qui se dessèche, sans laquelle on ne s'çauroit vivre, de la même manière que la flâme s'éteint au défaut d'aliments combustibles, & les ténèbres lui succèdent. Nous allons à présent expliquer quels sont les mouvements de l'esprit & d'où ils procèdent. Quoique cette matière soit obscure & abstraite, nous tâcherons cependant de la mettre dans tout son jour ; nous parlerons aussi de la colère, autant que nous le permettra l'étendue bornée de nos connaissances.

C'est la colère, dont le propre est de mépriser les dangers qui rend les gens audacieux. Elle augmente la force & l'a fait excéder le tempéramment. C'est fort souvent à elle qu'on doit l'assurance qu'on a devant ses ennemis, & qu'on s'expose à des combats très-sanglants : c'est elle enfin qui nous fait prendre les armes meurtrières.

La cause de cette passion n'est autre chose qu'un lang

sang qui s'embrase, & le cœur, qui, dans les moments où il est agité, semble vomir des flammes. C'est enfin la liqueur d'un fiel amer qui paroît se répandre; car le fiel paroît être le siège de la colère, & c'est la bile qui fournit les éguillons & la matière nutritive de la plus aveugle fureur.

C'est pour cela que nous voyons les animaux, qui n'ont point de fiel, incapables de colère & amateurs de la paix. Ils sont timides & fuient les combats: (a) ceux, au contraire, dont le sang est dans une plus grande effervescence, & dont la chaleur naturelle est plus forte, sont plus sujets à cette passion. Les jeunes gens, par exemple, & les gens pleins de vin y sont les plus livrez.

L'ame, indignée dans ces moments, mêle la bile avec le sang; les mains courent aux armes; les blessures & le carnage en résultent. L'injure a d'abord blessé & troublé l'ame, qui communique son trouble au corps.

C'est-là ce qui prouve l'erreur de ceux qui croient (comme les Stoïciens) que l'ame est incapable d'émotion; car si l'ame n'étoit pas émuë, le corps, dans lequel elle est renfermée, resteroit toujours dans la même assiette. Ce n'est que par les différents mouvements du corps que nous distinguons la différence du moteur.

Les ombres ne se meuvent que par la motion du soleil; & ce n'est que le mouvement des organes qui fait la différence de sons qui en émanent. Ce ne sont enfin que les mouvements de la main, & les différents atouchements, qui font rendre à la flûte les sons différents.

C'est ainsi que l'ame reçoit en secret les différentes affectiōns qu'elle rend publiques, ou elle veut qu'elles soient telles & se fera de différents membres pour y parvenir, & elle partage à l'organe, dont elle

(a) Comme la tourterelle & la colombe, qui sont les symboles de la douceur.

32 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
Il a besoin, ce qu'elle a de caché chez elle, a fin qu'il le rende apparent, de la même manière qu'un Roi, qui fait à un favori fidèle une importante confidence, afin que le même la rende publique à ses peuples.

C'est de cette façon que l'amour se forme dans le cœur ; car l'âme, qui souhaite quelque chose d'agréable, se sert du ministère du cœur pour déclarer son amour. C'est enfin dans le cœur que la colère, la crainte, les vœux, l'espérance, les soins & la volupté résident avec l'âme, comme dans une citadelle, d'où ils sortent, par le moyen des membres, pour se répandre dans le corps, comme dans une ville. Nous pourrons sur ce sujet nous étendre davantage, s'il plaît au Souverain de l'Univers, & si les Muses nous en fournissent les moyens.

Qu'il suffise donc de sçavoir que toutes les passions prennent naissance dans l'âme, par les causes extérieures qui la touchent, & qu'elles éclatent ensuite par les secours du sang & des humeurs. Il est d'ailleurs nécessaire que le corps & l'esprit soient susceptibles des mêmes mouvements, puisqu'ils sont intimement unis, & qu'ils doivent réciproquement se faire part de ce qui les blesse & les offense ; & l'un ne peut rester insensible tandis que l'autre est touché, tant leur sympathie & la convention, qui les unissent, sont étroites.

Et vous, Muse, comme vous aprochez des serres du Scorpion, hâlez-vous de parler des sens.

La nature a donné cinq sens aux animaux les plus parfaits, & elle en a donné moins à ceux qui n'ont pas ce degré de perfection ; du nombre des derniers, sont les vers, les taupes, les coquillages de mer, l'escargot, & le piquant hérisson.

Celui des sens, qui est le plus estimable, est la vue ; (a) c'est celui qui fait à l'âme les plus fidèles rapports ;

(a)	<i>Propolitent sensibus,</i> <i>Lynx visu.</i> <i>Canis odoratu.</i>	<i>Vulpes auditu.</i> <i>Simia gustu.</i> <i>Aranea tactu.</i>
-----	--	--

raports ; il lui montre presque tous les estres que forme la nature , par un instinct & une vertu admirable : tant de fleurs , d'herbes , de fruits , d'animaux , de plantes ; tant d'espèces de pierres & de métaux .

Il lui fait distinguer les différentes sortes de peuples écaillés , qui habitent la mer & qui font les troupeaux que Prothée (a) a soin de paître : il lui fait aperçeovoir les monstres qui nagent dans son fluide ; & , ce qui est encore plus grand , il lui fait découvrir les Temples Célestes des Dieux ; les globes des étoiles , & les rayons lumineux du soleil respectable .

Je passe enfin sous silence mille actions des hommes , qu'il seroit impossible de détailler & qui ne parviennent à la connoissance de l'ame que par ce sens , qui doit à juste titre être regardé comme le plus beau & le meilleur de tous .

On croit , avec justice , qu'il est le siège & le palais de l'ame . Toutes les fois que nous parlons à quelqu'un , par une action purement naturelle , nous fixons l'un sur l'autre nos regards mutuels , comme si l'homme & l'ame entière se trouvoient concentrez dans ce petit espace : c'est donc avec raison qu'on l'a appellé le miroir de l'ame ; c'est dans les yeux que brille le tendre amour ; c'est-là que paroissent successivement la haine , la féroceité , la clémence , le chagrin , la joye , la mauvaise-foi , la piété , la prudence , la folie , l'ambition , la crainte , la colère , l'audace , & les reproches du crime . Je laisse à d'autres gens le soin de rassembler tous les sentiments des Philosophes au sujet de la façon dont ce sens agit ; pour moi je me contenterai de rapporter ceux de leurs sentiments qui m'ont paru les plus judicieux .

II

(a) Fils & Pasteur de Néptune , il avoit la faculté de prendre toutes sortes de formes . C'étoit un Roi d'Egypte , qui avoit ses Etats le long de la mer , qui changeoit souvent d'armures , ou bien la mer changeoit souvent la disposition de ses Etats , par les sables mouvants qu'elle entraînoit ou qu'elle charroit .

Il faut sçavoir que l'ame est une , & quoiqu'elle soit si délicate , qu'on ne sçauroit l'aperçevvoir , elle est cependant capable d'émouvoir les forces innombrables que la nature & le souverain Créateur lui ont accordées.

C'est elle qui augmente , nourrit , engendre , émeut , affecte , entend , goûte , flaire , touche , voit & connaît ; c'est elle qui a la principale & la plus grande vertu : elle participe à la nature des habitants du Ciel ; c'est elle qui distribuë les forces & l'action à chacune des parties ; elle reçoit , par les yux , la lumiere & les différentes couleurs ; par le moyen de la prunelle , elle distingue les figures & considère enfin tout l'Univers.

Par les narines , elle recuëille les différentes odeurs . Par les oreilles , elle puise les sens , les voix & le bruit ; par le goût , elle différentie les diverses saveurs ; par le toucher , elle distingue les choses dures d'avec celles qui sont molles & tendres ; elle sent le chaud & le froid . Voilà en un mot les cinq compagnons & les fidèles ministres de l'ame ; c'est par eux que ses connaissances sont exactes , & ils ne la quittent que dans le sommeil de la mort .

Les yeux étant diaphânes , d'une composition transparente comme le verre & d'un éclat condensé , se faisissent des simulacres des choses & les retiennent ; comme un miroir represente la lumiere qui lui est opposée ; de même la faculté des yeux est une source inépuisable des images des choses qu'ils rendent , à l'ame , qui est prochaine & dont le siège est fixé dans la tête , où elle habite comme dans une citadelle élevée .

Alors l'esprit se sert de son discernement , pour connoître la chose qui lui est représentée . Il en use de la même maniere pour distinguer les sons , quand un air délicat , mobile & frapé par les corps sonores , s'insinuë dans les oreilles ; c'est à ses parties déliées que l'air doit son mouvement .

Ces petits corpuscules se poussent les uns les autres , &

& l'air frapé rend le coup à l'air le plus voisin, & ainsi successivement, jusqu'à ce que le son soit parvenu à s'insinuer avec violence dans la cavité des oreilles qu'il pénètre, quoiqu'elles soient exactement fermées.

Mais l'air est si subtil & si délié, que les poissons fuient le moindre bruit que les pêcheurs font en parlant, quoique l'eau soit interposée entr'eux, & ils se précipitent, tout épouvez, dans des filets. L'air ne pénètre-t'il pas jusques dans les gouffres de la mer ? Ne fait-il pas enfler les flots, sur-tout dans l'hyver, tems fâcheux qui fait souvent faire aux Nautonniers des vœux forcez ?

Toutes les fois donc que des corps durs se frappent, l'air est poussé avec violence & pénètre les petites ouvertures des oreilles. De-là procèdent les sons & les voix différentes, selon la nature des choses & des lieux, qui occasionnent la violence du mouvement de l'air ; comme dans les différents instruments où l'air forme des sons. Ce qui fait qu'une trompette se fait entendre de plus loin qu'une flûte, & que le sistre de Diamète diffère des sons du psaltérier.

De la même manière que quand on jette une pierre dans l'eau, ce fluide se retire & forme différents cercles ; l'air frapé fait de même plusieurs cercles autour du centre de son mouvement, ce qui fait qu'une seule voix se fait entendre à plusieurs oreilles, & qu'une image fait avec la lumiere une impression à plusieurs miroirs.

Il faut expliquer à présent l'odeur ; elle pénètre les narines ; il sort toujours des fumées délicates ou des corpuscules des choses qui sont sulphureuses & qui ont par conséquent de l'odeur ; ils parfument l'air, comme quand on brûle de l'encens dans un encensoir. Le goût se fait par l'atouchement de la langue & du palais ; c'est par eux qu'est ressentie l'humidité des choses qui ont du goût, qui touche

ce sens & forme les saveurs succulentes ; c'est aussi le sang & l'esprit qui forment le toucher, parce qu'ils fluent dans toute l'habitude du corps.

Ce sens est dans tous les animaux, & il y a de l'apparence que le goût se rencontre aussi généralement chez eux ; mais l'un & l'autre sont plus délicats dans l'homme. L'homme est aussi doué d'une prudence supérieure à celle des bêtes.

Il y a des gens dont le sentiment est différent, & qui prétendent que les choses susdites se passent d'une autre façon ; ils nient que les images des choses reçues par les yeux soient la cause de la vue, & que l'air ne contribue ni à la vue ni à l'ouïe, & prétendent que Dieu a donné à l'ame autant de qualitez & de forces, qu'il a lui-même créé de genres de choses différentes, afin qu'elle les pût comprendre toutes.

Chaque animal a de son genre une connoissance parfaite qui ne s'étend pas beaucoup plus loin ; mais l'ame contemple toutes choses ; elle est capable de les examiner avec un jugement sain, & de peser, par une sérieuse atention, les objets qu'elle aperçoit par le moyen des sens.

L'esprit est le soleil de l'ame, les astres sont les sens ; c'est le sentiment de quelques gens ; ce que nous laissons à examiner à d'autres, parce que nous approchons de la fin de ce Chant, & que nous touchons presque les pinces du Scorpion. Il faut cependant insérer de ce que nous avons dit ci-dessus, que l'ame est quelque chose qui participe de l'Ether, qui vit sans corps, qui vivifie tout, qui a la connoissance de toutes choses, autant cependant que l'a voulu le pere des hommes & des Dieux : car c'est lui qui a donné une puissance certaine & finie à chaque chose ; il est le seul qui ait une force sans bornes ; il peut faire toutes les choses qui sont faisables ; il est exempt & supérieur aux loix & aux règles.

L'ame

L'ame ne peut être regardée que comme incorporelle , puisqu'elle sent & comprend toutes choses ; elle n'est ni de terre , ni d'eau , ni d'air , ni de feu. Les choses , qui sont composées des quatre éléments , ne sont pas douées des mêmes forces que l'ame. Il faut donc qu'elle soit quelque chose de Céleste & qu'elle procéde de Jupiter , puisqu'il lui a accordé autant de connoissance qu'elle en a besoin pour comprendre tout l'Univers.

Les atômes , qui sont la base du système de plusieurs Philosophes , ont plutôt dû contribuer à la formation des corps qu'à celle de l'ame. Nous le voyons , puisque les corps ont de l'extension & peuvent se partager de toutes parts : l'ame , au contraire , est indivisible & immatérielle ; elle est comme le centre d'un cercle , où plusieurs lignes aboutissent , qui sont les sens qu'ils cherchent , comme les fleuves se précipitent dans la mer.

Je ne peux affirmer n'étonner qu'il y ait des gens qui puissent croire que l'ame & le corps sont détruits ensemble ; quand même cela seroit , on dévroit s'en taire : ces choses ne doivent pas se dire ouvertement & ne doivent pas être divulguées au peuple : la plupart des hommes sont méchants & seroient capables de tous les crimes , s'ils croyoient la mortalité de l'ame , & qu'ils ne craignissent pas les punitions destinées à cette ame. Ils se précipiteroient dans les plus grands forfaits & ne tarderoient pas à confondre le permis & le défendu.

Outre cela , c'est l'espérance de la félicité après la mort , & d'être toujours inseparablement unis à Dieu , qui engage les hommes à la pratique des vertus : c'est-là le principe de leur charité , les uns envers les autres ; sans quoi ils s'engourdiroient dans une affreuse nonchalance. Les dons charitables cesserоient ; les Temples les plus beaux seroient renversés , les Autels d'or & de marbre ne fumeroient plus du sang des Victimes ; enfin , la Religion , la piété ,

l'honneur, & le culte des grands Dieux seroient absolument détruits, si les hommes estimoient ne se pas survivre, & que leurs ames fussent dissipées par les vents.

Le peuple, à moitié féroce, doit être arrêté par un frein & par la crainte des punitions. L'esprit populaire est naturellement enclin au mal; il ne va jamais au bien par son propre mouvement, & la vertu lui est absolument à charge.

La Religion est l'honneur & la gloire du genre-humain; elle nous unit aux Dieux; elle nous joint à l'Olympe. Non, il n'est pas d'honnête homme qui ose dire ouvertement que l'ame soit mortelle. Nous allons prouver, par la force de la raison, qu'elle est exempte de mort, & par conséquent éternelle, comme tout bon chrétien doit le croire, & comme le fameux Juif, (a) qui le premier fit Circoncire son peuple, nous l'enseigne. (b)

Dieu ne se seroit pas servi de lui pour enseigner le dogme de la Circoncision, s'il ne l'avoit pas jugé à propos; & presque toutes les nations, même les plus barbares, d'une voix unanime sont persuadées de la vérité incontestable de l'immortalité de l'ame.

Que peut-on en effet imaginer dans l'Univers qui soit plus semblable que l'ame au principe tout-puissant, Maître de tous les Estres? Qu'est-il de plus durable & de plus parfait? Car qui est-ce qui peut nier que ce qui n'est que d'une courte durée ne soit pas imparfait? Ce qui fait que les choses Célestes durent toujours, c'est qu'elles sont les plus divines & les plus parfaites; mais les choses, au contraire, qui sont les plus prochaines de la terre & plus éloignées du Ciel, étant plus imparfaites, ne peuvent durer long-tems.

Mais

(a) Moïse,

(b) Abraham a été le premier, avant Moïse, qui se fit Circoncire, & fit faire cette opération à plus de 400. hommes, qui composoient sa famille & son domestique.

Mais notre esprit , dira-t'on , quoiqu'il paroisse doué de vie & de connoissance , & qu'il semble approcher le plus de la Nature-Divine , se trouvant renfermé dans des bornes corporelles , ne doit pas avoir une durée plus étendue ni vivre au-delà du corps.

Malgré ce raisonnement captieux , je dis que l'esprit est incapable de corruption , par la raison qu'il est simple & séparé de la matière. On peut aussi joindre à ce raisonnement l'expérience , qui nous démontre qu'à mesure que le corps s'afroblit , l'esprit semble augmenter de force.

Ce qui fait que les vieilles gens ont plus de prudence & de bon sens que les jeunes hommes , & que nous voyons rarement les gens extrêmement vigoureux de corps être spirituels. Il est rare que Dieu ait réuni ces dons : l'on ne voit presque pas les gens en même-tems très-robustes de tempérament , être fort délicats par leur génie.

On doit donc inférer que si l'esprit semble se revêtir des forces qu'une longue vie a ôtées au corps , qu'il en est absolument indépendant , & qu'il est quelque chose qui existe par soi-même & qu'il survit à la mort. Mais , dira-t'on , quand on a mal au pied , l'esprit souffre , en indiquant la nature de la douleur : cela est sans doute.

Il faut examiner de quelle manière cette douleur parvient jusqu'à l'esprit. Monte-elle du bas en haut , petit-à-petit , comme une fumée ? Non assurément ; car si cela étoit , il faudroit que toutes les parties , par où cette fumée passeroit , ressentissent du mal à son passage. Le pied ne seroit donc plus le seul à être malade , & il faudroit de nécessité que ce fut la partie la plus voisine de l'esprit qui fut la plus malade , pour donner connoissance à l'ame de sa douleur ; ce qui n'est pas ; par conséquent l'ame n'est pas corporelle ni mortelle , puisqu'elle distingue les parties du corps dans lesquelles elle est renfermée , sans être susceptible des mêmes impressions ; & que d'ail-

D 2 leurs

leurs elle n'a pas besoin d'aucun milieu pour sçavoir ce qui se passe d'une extrémité à l'autre du corps.

Il faut faire encore cette réflexion, que toutes les fois que nous voulons nous ressouvenir de quelque chose, faire quelque ouvrage, ou entendre ce qui est le plus difficile, nous semblons séparer notre ame de nos sens; nous la recueillons en elle-même en fermant nos yeux, en nous enfonçant dans la retraite, en prenant le tems de la nuit & du silence.

C'est dans ce tems que nous semblons jouir de notre ame, indépendante du corps. Les sens troublent l'ame, aussi-bien que les différentes passions; elles la rendent débile & la plongent dans les ténèbres, de même que les nuées obscurcissent l'éclat du soleil.

Si donc cette ame est plus capable de réflexion, quand elle est séparée des sens & des passions violentes, & qu'elle est absolument renfermée en elle-même, il s'ensuit indubitablement que quand elle pourra être libre & délivrée de cette chair mortelle, que ses connaissances seront bien plus étendues, qu'elle ne sera plus attachée qu'aux choses les plus parfaites, & que par conséquent sa durée doit être éternelle.

Il y a d'ailleurs une autre réflexion à faire; l'homme semble être le milieu entre les intelligences & les brutes; il doit par conséquent être composé de quelque chose de commun à ces deux extrémités. Le corps participe des brutes, & l'esprit des Célestes habitans; par conséquent une partie est mortelle & l'autre éternelle. Ainsi la mort ne détruit qu'une partie de nous-mêmes. On peut encore ajouterz cette preuve, que si après notre mort nous étions totalement détruits, Dieu par-là paroîtroit injuste, & ce seroit une faveur qu'il acorderoit aux méchants, parce qu'ils jouissent souvent pendant leur vie des richesses, de la volupté, des honneurs & de l'amitié du peuple, & que les honnêtes gens, au contraire, sont maltraiiez par la fortune & par les adver-

adversitez ; tantôt pauvres, tantôt malades, & presque toujours dans une affreuse tristesse.

Il paroît juste qu'il y ait une compensation, & qu'après la mort on soit récompensé ou puni selon ses mérites ; mille preuves nous indiquent que l'ame est immortelle & absolument incorporelle. Mais en voilà suffisamment sur cette matière.

Il y a des gens qui regardent l'ame comme une harmonie , (a) de la même manière que de plusieurs voix & de plusieurs instruments , il en résulte un tout harmonieux , ou que de plusieurs drogues & simples , il en résulte un composé médeccinal excellent. On pourroit inférer , selon ce sentiment , que l'ame est un composé de la vertu des Cieux & de la jonction des éléments ; qu'elle est renfermée dans des limites , en partie corporelles & en partie spirituelles ; comme ce qu'on appelle la vuë , qui est composée de deux choses ; sçavoir , de l'objet qu'on voit , & de la vertu de la vuë qui l'aperçoit ; que le Ciel est la cause première qui forme tous les estres , & que sans lui la terre & la mer cesserouient d'être seconds : ce sentiment me paroît faux ; car , si cela étoit ainsi , le corps ne pourroit se révolter contre l'ame , non plus que l'ame ne pourroit résister aux inclinations du corps ; le consentement seroit entre eux unanime , & ils auroient une force égale , telle qu'est celle qu'on trouve dans tous les mixtes qui naissent par la puissance Divine , comme dans le genre des herbes & des pierres précieuses .

D'autres s'imaginent , avec aussi peu de raison , que l'ame est détruite avec le corps ; & ils se fondent sur ce que le sommeil , qui est l'image de la mort , nous ôte l'esprit & les sens : ils apuient leur sentiment

(a) Queques Mathématiciens se sont imaginé que l'ame n'étoit autre chose que l'accord & l'harmonie des organes & des sens , & que cet accord venant à se desunir , l'ame , qui n'en étoit que le concert , se détruisoit . Erreur pitoyable .

ment sur ce qu'ils voyent que l'ame a ses malades qui l'empêchent de jouir de ses facultez: ils observent que l'esprit est sujet à être blessé & même détruit, qu'il croît & dépérît avec le corps, comme on le voit dans les enfants, les vieillards & les hommes: l'enfant est ignorant, l'homme est prudent, & le vieillard est en enfance: la vieillesse détruit le corps & l'esprit.

Que ne disent-ils pas enfin. Si l'ame, continuellement, est divine, & peut vivre séparée des membres mortels, pourquoi se revêt-elle de cette chair misérable, avec laquelle elle est obligée de souffrir tant de maux & de se prêter à tant de crimes?

Il faut donc qu'elle soit insensée, si elle s'y joint de son bon gré. Ou bien, qui est-ce qui la force à entrer malgré elle dans cette prison? Est-ce Dieu même? Il la hait donc, puisqu'il l'a renfermée de cette manière? Ils ajoutent que cette ame n'étant pas corps & n'ayant par conséquent point d'extension, le corps ne peut la renfermer d'aucune manière. Ils disent encore qu'elle ne sait rien par elle-même, qu'elle ne l'apprenne avec beaucoup de soin, & qu'elle est assez foible pour l'oublier en peu de tems: ils éconcluent enfin par assurer que l'esprit n'est rien sans le corps; qu'il ne peut rien apprendre sans les sens, qui sont les organes par lesquels se forme la doctrine.

D'autres, d'un sentiment différent, prétendent qu'il n'y a qu'une seule ame (*a*) dans le monde, qui distribue la vie à tous les Etres vivants, de même que le soleil est l'unique cause qui éclaire & fait que tous les yeux voyent: ils la croient éternelle, quoique les

(a) Détestable erreur de Spinoza, Athée par système, qui prétendoit que Dieu n'étoit autre chose que la vertu de la nature répandue dans toutes les Créatures. Est-il possible que l'esprit de l'homme puisse concevoir de pareilles absurditez!

Les corps se détruisent, de la même manière que les yeux des morts ne voyent plus la lumière du soleil. Il est aisément de détruire toutes ces bagatelles par les secours d'une solide raison; mais j'appréhende d'être trop long. Quelqu'un sans doute se joindra un jour à moi pour les confondre & réfuter totalement leur système. Homme courageux! qui que vous soyez, votre gloire sera mêlée avec la mienne, & nos arrières-neveux loueront nos écrits. Osez entreprendre ce grand ouvrage, & aquitez-vous sur terre d'un devoir digne des Dieux.

Oùi, je le proteste, que celui qui veut être persuadé de l'immortalité de l'âme y parviendra, s'il sait réprimer toutes ses passions; si, au mépris de ce qui fait la félicité des mortels, il se détache parfaitement du soin des choses terrestres, & s'il fait des efforts assidus pour éléver son esprit vers le Ciel, il connoîtra bien-tôt qu'il porte dans son sein quelque chose de divin; il deviendra sage au plus parfait degré; il aura de l'avenir des notions certaines, soit par rêves ou par révélations.

C'est à cet heureux état que les Prophètes autrefois ont dû la connoissance de l'avenir. Un esprit sobre s'approche d'autant plus de l'Ether, qu'il s'éloigne davantage de la terre & de l'amour charnel. Mais, hélas! presque tous les hommes ne suivent que les plaisirs des sens, & ne connoissent d'autres biens que ceux du corps. C'est-là ce qui les fait croire que l'âme est mortelle. Leurs yeux affaiblis ne peuvent soutenir les regards des objets divins, & d'épais nuages leur obscurcissent la vue. Mais c'est assez parler de l'âme: revenons au grand Auteur du monde.

Nous concluons qu'il n'a point de corps, non plus qu'une quantité d'autres Estres, qui lui sont infinitémenr inférieurs, plus nombreux mille fois que les feuilles de la plus vaste forêt, ou que si ces Estres ont un corps, il est si délicat qu'il n'est perceptible

par

par aucun sens, & ne peut être vu que par les yeux de l'esprit : que ces Intelligences sont des Estres par excellence & qui ne sont souilliez par rien de charnel. Il est tems, Muse, de garder le silence ; dans peu de tems, avec l'assistance de celui qui donne le mouvement à mes lèvres, vous aprofondirez avec moi les causes des choses qui arrivent dans ce monde sublunaire ; vous examinerez si elles sont conduites par un capricieux destin ou par une raison éclairée.

Enfin, pendant que le soleil, par ses rayons brûlants, échauffera les traces du lion de Némée, & que les paresseuses cigales, à l'ombre des feuilles épaisses, formeront leurs sons rauques & peu harmonieux, nous irons respirer un air rafraîchissant & une odeur délicieuse à l'ombre d'un laurier ou d'un myrrhe, près d'un ruisseau, qui par son doux murmure nous provoque à un tranquile sommeil.

Le doux repos délassé l'esprit, rétablit la vigueur : mais quand après le repos j'aurai pris des forces nouvelles, Muse, reprenez vos accents les plus pompeux ; soyez ma compagne fidèle & ne me refusez pas vos inspirations ; réchauffez mon zèle, j'entreprendrai de nouveaux Chants : & si, par hazard, la fortune, émuë de pitié pour tous nos maux, jette sur nous un regard favorable, qu'elle chasse la pauvreté & les soucis les plus pressants ; je serai pour lors tout entier avec vous : je serai sans celle renfermée dans les grottes des Muses. Quelles consolations mutuelles ne goûterons-nous pas ? Nous nous désaltérerons à longs traits de eaux de l'Hypocrène, & nous ferons retentir le Mont-Sacré d'une mélodie nouvelle..

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE SCORPION.

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIÈME.

L'Auteur parle de la destinée, qu'il dit n'être autre chose que l'ordre que Dieu a une fois prononcé ; que c'est delà que procèdent l'économie & l'arrangement de toutes les causes secondes ; il en conclut fort juste, que le hazard & la fortune ne sont que des noms vains qui ne signifient rien. Il s'efforce de concilier la Providence Divine avec le Libre-Arbitre, en expliquant ce que c'est que le Libre-Arbitre, qui ne consiste qu'à se conduire selon les loix de la droite raison, & qu'il prouve n'être pas contraire à la Providence Divine ; mais bien plutôt qu'il concourt avec elle. Il avance que l'ame humaine jouit d'une parfaite liberté, si-tôt qu'elle a dompté les passions, qui déclarent une guerre continue à la raison ; que si, au contraire, elle est folâtre & entraînée par les passions déréglées, elle doit être regardée comme esclave ; il établit & traite fort au long ce sentiment. Il propose deux ou trois autres objections, & paroit un peu trop favoriser le sentiment des Epicuriens, en résolvant la dernière, & dément ce qu'il a ci-devant avancé. Il résout assez heureusement l'objection, pourquoi les honnêtes gens sont souvent malheureux & les méchants presque toujours fortunez, & cela par la distinction qu'il fait des biens du corps & de ceux de l'esprit, de ceux du vulgaire & de ceux des sages. Dans toute l'étendue de ce Livre enfin, il défend avec force & énergie la Providence Divine contre les libertins.

ENSEIGNEZ - MOI, belle Nymphe Piéride, pourquoi les choses mortelles sont conduites par une route différente ? Pourquoi les unes sont en honneur

neur dans cette vie, tandis que les autres semblent tourmentées par des peines infinies ; ce n'est qu'à vous qu'il est permis d'être admise au conseil des Dieux & de connoître les causes secrètes.

En vain s'Imagine-t'on que pour ce qui arrive dans la vie est conduit par un aveugle hazard, sans que la raison se mêle des événements de ce monde : les hommes sont entraînés à penser de cette façon, parce qu'ils voyent souvent les crimes couronnés du plus heureux succès, & les vertus échouées être regardées avec indignation. Ils aperçoivent les hommes justes & prudents gémir dans une injuste oppression, & les scélérats, au contraire, enlever les faveurs d'une aveugle fortune ; ils sentent que le vice est préféré à la vertu, les Temples frapés & consumés par la foudre, & les plus heureux criminels parvenir au comble des honneurs, par les mêmes moyens qui les devoient conduire à la plus méprisable infâme.

Quand on voit de pareils revers, la plupart des hommes croient, ou que les Dieux n'existent point, ou qu'au mépris de la terre, leurs soins sont bornés dans les Cieux, & ils attribuent tout à un hazard incertain.

Ou bien l'on vous donne, fortune chimérique, (a) la conduite de l'Univers ; on vous croit la maîtresse & la dispensatrice des Sceptrs ; on attribue au revers incertain de votre roué ces aventures monstrueuses. C'est à cette folle opinion que vous devez les Autels sacriléges, que les anciens ignorants vous ont érigés, aussi-bien que les prophanes hosties qu'ils vous ont immolées.

Les destins ont eu leur part de ces sacrifices ; on les

(a) Personne ne démontre mieux que Juvenal, combien la fortune est une chimérique divinité. Il s'étoit de son temps au-dessus des préjugés vulgaires.

*Nullum numen adest si sit prudentia sed re,
Nos facimus fortuna deus ex quo locamus.*

Les a regardez comme les Législateurs du monde ; on a crû qu'ils avoient le gouvernement du Globe terrestre , & qu'ils le régissoient par un ordre éternel & permanent : on les a envisagez comme les distributeurs des fêtes & des triomphes ; on a crû que chaque personne reçeoit d'eux ce qui lui étoit destiné. Mais , hélas ! de tout tems les fables ont été reçûës des humains avec avidité , & le merveilleux aura toujours des droits sur les mortels. Cette question utile & difficile à agiter , m'a parû digne des Muses.

Non , rien ne peut exister ni être fait sans une cause , & ce n'est que la distance qui se trouve , de la cause à l'effet , qui en fait la différence ; rien ne s'engendre , rien ne se produit , rien enfin ne peut être la cause de soi-même : il y a non-seulement dans les causes une infinité de progrès différents ; mais il faut encore qu'il y ait quelque chose qu'elles précéde , d'où résulte & commence leur grand ordre , qui par degréz parvient jusqu'à des effets entièrement finis.

Nous avons apellé destin cet ordre des causes , qui n'est autre chose que le decret que Dieu a une fois prononcé , qui devient une loi permanente : or plus chaque cause est voisine de ce premier degré , plus elle a de dignité ; elle commande & gouverne les causes qui la suivent , & ainsi successivement jusqu'aux effets.

On prétend , par exemple , que le premier Estre est une cause , & que ce qui est opposé à l'autre extrémité doit être regardé comme l'effet ; que tout ce qui tient le milieu entre ces deux extrêmes doit donc être participant aux deux qualitez ; qu'il y a un nœud & une continuité perpétuelle des causes ; qu'une chose dépend immédiatement de l'autre , & qu'il se trouve un enchaînement qui s'étend , par différents chaînons , depuis l'Olympe jusqu'aux sombres bords ; ce qui paroît absurde.

Car pour que cela fût , il faudroit que plusieurs premiers

mers principes, & plusieurs causes premières, furent réunis dans un même sujet : tant de Rois ne pourroient subfister long-tems d'accord entr'eux ; ils ne tarderoient pas long-tems à se combattre ; parce que la puissance souveraine ne peut se partager. Le monde cesseroit d'être unique , dont l'unité fait l'ordre admirable de ses parties.

Mais on peut objecter que plusieurs causes , distinctes & séparées entr'elles , procèdent du souverain principe de tout , qui est un , de la même manière que plusieurs rayons émanent du soleil , qui ont cependant entr'eux une différence , qui fait qu'un rayon ne dépend absolument point de l'autre , quoiqu'ils sortent tous de la même source , & que malgré cela ils ne sont pas dans le cas de se combattre & de se nuire l'un à l'autre , puisque chacun d'eux a une route séparée qui lui est propre. Ce sentiment paroît apuyé sur la vray-semblance & peut être vrai.

Examinons-le cependant intérieurement , afin de tirer notre entendement des ténèbres. L'esprit humain ne sçauroit en si peu de tems rencontrer la vérité ; il est sujet à se tromper facilement ; c'est ce qui a donné lieu à tant de séctes différentes & à tant de sentiments contraires. Celui-ci assure avec opinionnâtreté ce que l'autre nie absolument.

En un mot , l'opinion nous est propre , comme la raison l'est aux Dieux , & nous n'avons de certain que l'incertitude. S'il y a donc plusieurs causes , qui procèdent immédiatement de la première , comme nous l'avons dit , je demande si chacune d'elles est égale en perfection , auquel cas il cessera d'y avoir de l'ordre entr'elles ; car où l'on ne trouve ni primauté , ni degré , ni différence , il cesse d'y avoir de l'ordre. Dans quelque genre que ce soit , il y a le commencement , le milieu & la fin ; il n'est pas conséquent pas de genre sans ordre : si , au contraire , chacune de ces causes diffère en perfection , il s'en-
suivra

suivra que Dieu a fait quelque chose d'imparfait & ce qui me paroît difficile à imaginer.

Je suis donc du sentiment de croire que les causes sont en leur particulier chacune également parfaite, de façon que l'effet primitif, qui en résulte, doit être très-parfait à tous égards; mais qu'à proportion que ces effets s'éloignent de leur premier principe, ils sont plus ou moins parfaits; de la même maniere qu'un arbre ou une plante s'abatardie & ne rend pas des fruits également bons, à mesure qu'elle s'éloigne de la semence primordiale; ce qui fait qu'on voit les maux excéder en nombre les biens, & les choses affligeantes beaucoup plus fréquentes que les choses qui nous procurent de la satisfaction: parmi ces causes, celle qui a le plus de vie & de raison, est la plus puissante, la meilleure, la plus simple & de la plus pure substance; celle, au contraire, qui renferme le moins de vie & de raison, doit être regardée comme la plus foible, la plus épaisse & d'une substance la plus imparfaite; ce qui est justifié par ce qui arrive sur la terre, où tous les Estres ne sont pas de longue durée, où à peine trouve-t'on quelqu'un de raisonnable, où rien n'est pur & où toutes choses sont des mixtes, composéz de plusieurs autres choses.

Il n'y a presque pas dans le monde de substance pure; on ne la connaît même point, & elle n'est honorée que du petit nombre de gens qui la connaissent: (a) elle est cachée dans d'obscures cavernes.

(a) Le Poëte a sans doute entendu ici parler de la première matière du Dissolvant Universel de tous les mixtes de la nature, qui est le principe dont ils sont tous composez, que veut nous désigner obscurément Aristée, par ces termes; PRENDRE L'AIR DE L'AIR. Il faut observer ici que ce qui donne le change à presque tous les hommes, c'est qu'ils ne se sont pas aperçus que toutes les choses qui sont dans la nature, sont couvertes d'une robe ou d'une écorce,

E

vernes. C'est ce qui fait qu'on fait plus de eas des biens du corps & de la fortune , que de ceux de l'esprit ; car la substance est presque la même chose que la vertu ; mais cette substance est dans ce monde , comme dans un exil : sa patrie , & son siège ordinaire , est le Ciel , où elle a pour compagnons fidèles , la vérité & le bien parfait ; c'est de cette façon que le monde n'est qu'un tissu de causes ; il conserve toutes choses par une convention certaine. Rien ne peut briser cette chaîne , ni les tems , ni la force ; Dieu seul peut la briser. C'est de ces causes que provient tout ce qui a été , tout ce qui est , ou qui sera. Ces causes ont reçû leurs forces du Roi des Divinités ; c'est lui qui leur a prescrit les tems , les limites & leurs progressions.

Il faut sçavoir que plusieurs causes concourent pour faire une chose ; mais ce concours n'est jamais fortuit ; au contraire , tout marche par un ordre certain des destins ; le tout - puissant Ouvrier des astres a tout soumis à des loix certaines & a mesuré les jours qu'il a créez. Il n'est donc pas vrai qu'il n'y ait rien de certain , que tout soit conduit par le hazard , & que Dieu abandonne les choses mortelles.

Le hazard n'est par lui-même autre chose qu'une futile opinion , qui ne diffère pas de l'image d'un songe ; quoiqu'en disent Aristote , & plusieurs autres Philosophes : leur sentiment ne me fait nulle impression , quand ils s'écartent de la vérité. Il est souvent arrivé que les plus grands hommes , les plus graves , & dont la réputation éroit la mieux établie , ont erré , & leur grand nom a entraîné dans l'erreur beaucoup de sectateurs , qui ont prêché leur doctrine ; tant l'exemple

écorce , ce qui fait retentir tous les Philosophes Hermétiques de ce précepte.

*Cape, quod non videretur donec
Sagaci artifici placet,*

L'exemple & l'erreur ont de puissance. Pour moi, qui ne suis partisan de personne, je me livre à la seule raison, qui est la fidèle conductrice des sages. Le Scrutateur de la vérité doit l'aimer & la suivre sur toutes choses.

C'est cette même raison, dont la puissance me fait croire que rien n'arrive par hazard; car si (comme il a été dit) tout procéde de causes, d'ordre & de tems certains, par l'ordre du suprême dispensateur, ce qui étoit nécessaire, pour que le monde fût parfait, & pour empêcher que le desordre ne détruisit un si grand ouvrage; que devient le hazard, qui est ambigu & plus changeant que Vertumme & Prothée.(a)

La nature, en un mot, a en horreur le hazard, comme le vuide; rien n'est incertain dans le monde; Dieu lui-même, la nature, l'Ether, les éléments, & tout ce qui en résulte, a été & sera éternellement. Si quelque chose étoit incertain, l'esprit de Dieu ne scauroit pas tout, & il seroit lui-même susceptible d'erreur, (b) ce qui est absurde; car celui qui a tout fait, doit tout scavoir; rien en aucun endroit ne lui peut être caché: quoique quelques gens disent, que si le Père des lumières connoissoit tout ce qui se passe ici bas, cette connoissance diminueroit sa grandeur.

Ce sentiment est erroné; car l'on ne devient pas mauvais pour connoître ce qui est tel; l'on n'est pas avili

(a) Vertumme, regardé comme Dieu des Jardins & du Printemps, & comme l'union des fleurs & des fruits, ce qui fait qu'on l'a feint Amant de Pomône. Les Poëtes ont prétendu qu'il avoit la faculté de se transformer en toutes sortes de formes, ce qui prouve encore cette première matière de tous les Estres, ou cette matière sans formes d'Aristote, qui l'a fait critiquer par tous les ignorants Philosophastes, Prothée fils & Pasteur des troupeaux de Néptune.

(b) Dieu, par sa prescience infinie, scait l'avenir, comme le passé & le présent. S'achant l'avenir, rien n'arrive sans son ordre ou sans sa permission; l'avenir cesse donc d'être gouverné par le hazard, puisque Dieu le scait & le prévoit?

avili pour ignorer les choses les plus sublimes; & une personne ne blanchit pas pour avoir la connoissance d'une chose blanche; le soleil ne perd pas de son éclat pour éclairer les méchans & ne se salit pas en éclairant un bourbier; la lumiere enfin ne perd pas sa pureté, quoiqu'elle touche à des choses sales: ainsi l'esprit peut comprendre les choses les plus viles, sans s'avilir pour cela: il convient de connoître le mal, comme il est défendu de le faire.

Dieu n'ignore donc rien, il sait le passé, le présent, & l'avenir; tout lui est certain, sans quoi il ne le sauroit pas; car on ne peut l'avoir les choses incertaines; c'est pourquoi les Prophètes, quand ils prédisent l'avenir, ils prédisent des jours certains, & des choses certaines; ce qu'ils ne pourroient faire, si le passé, le présent & l'avenir, ne leur étoient pas certains.

Il faut cependant avouer que plusieurs choses passoient arriver par pur hazard; comme quand une tuile, chassée du haut d'une maison, par la force du vent, vient fraper quelqu'un, ou bien qu'on trouve un tresor, en creusant un puits.

Le vulgaire croit que cela arrive par hazard; mais nous ne pensons pas de même; car quoique de telles choses nous arrivent contre notre espérance, nous ne devons pas pour cela croire que le hazard y ait part; car soit que nous les achions, ou que nous ignorions ce qui nous arrive, l'ordre des événements n'est pas pour cela changé: le soleil n'est pas brillant, la neige blanche, & le feu chaud, parce que nous savons qu'ils sont tels; mais parce qu'au contraire ils sont tels naturellement; & nous ne savons leurs qualitez que parce qu'ils les possèdent réellement.

Notre esprit peut se tromper, mais jamais la chose; or c'est de la chose dont il est question dans l'événement. Je demande à présent si l'on peut admettre que le hazard la domine? Si une chose se fait, soit que nous la sachions ou que nous ne la sachions pas?

¶ 25. Le hazard se trouve en nous, & non dans la chose qui se fait à son tems marqué. Il n'y a de hazard que quand nous y en croyons, & ce, parce que nous en ignorons la cause, qui est très-connue de Dieu.

Tout est donc certain : le Ciel a toujours le même mouvement; les mêmes choses naissent toujours des mêmes semences; les éléments conservent toujours leurs facultez; l'année a toujours les mêmes parties; la chaleur de l'été succéde au printemps; l'automne, avec ses fruits & ses raisins, suit l'été; & l'hiver vient ensuite, avec ses frimatz & ses vents, qui congelent tout; les herbes ne changent point; les animaux ont toujours les mêmes membres & les mêmes coutumes: il ne faut pas croire que les monstres (a) soient formez par hazard; ils ont des causes certaines qui les font naître, d'où leurs noms précédent, & qui les font regarder comme monstres.

C'est de son propre mouvement que la nature les fait; elle semble se jouer en les formant, comme un peintre qui, quoiqu'il excellent dans son art, & grand maître, se fait un plaisir de faire des figures grotesques, (b) sans proportion; digne spectacle du petit peuple.

Toutes choses se faisant donc de cette façon, le hazard cesse d'avoir des droits dans l'Univers, qui n'est régi que par la souveraine puissance de Dieu; ce dont on ne s'eauroit douter, pour peu qu'on examine l'ordre perpétuel & admirable, & l'harmonie parfaite avec lesquels ce monde a été créé & se conserve; & pour peu qu'on jette les yeux sur l'exacte proportion des membres des animaux, sur leurs fonctions, on sera pleinement convaincu que Dieu, & la nature, n'ont rien fait en vain & par hazard.

On

(a) Se doit ici entendre comme production, qui s'écarte des loix ordinaires de la nature. Un mulot, par exemple, est un monstre, parce qu'il doit la naissance à l'accouplement de deux sexes d'espèces différentes.

(b) Comme Calot.

On y verra, au contraire, une raison & une prudence accomplies, qui ne peut procéder que des suprêmes décrets de la Divinité.

Il faut à présent examiner si la fortune gouverne les choses mortelles, comme quelques gens se le font imaginer. C'est à cet examen que nous allons donner une entière attention. Il faut d'abord sçavoir ce qu'on a entendu sous le nom de fortune. Les anciens l'ont adorée, la croyant une Déesse puissante au Ciel & sur la terre; ils lui ont érigé des Autels & fait des offrandes. Cette Divinité (*a*) ne pouvoit pas être une femme, ni l'épouse de quelque Dieu, comme ils l'ont crû: mais elle devoit être aussi-tôt un Dieu, qu'une Déesse; car les Divinitez n'ont point de sexe; ils ne sont pas engendrez, ni sujets à la mort, comme les anciens Poëtes les ont dépeints, semblables à nous, & les ont chargez de toutes nos infirmitez. Il faloit que ces gens fussent bien aveuglez.

Oh! cerveaux infensez, de quelle dose d'ellébore n'avez-vous pas besoin, quand vous vous êtes chimériquement figurez que les Dieux étoient comme nous, qu'ils entroient dans un lit nuptial, & qu'ils engendroient des enfants, par le tendre embrassement des Déesses!

Regardons par conséquent la fortune comme un Dieu de l'ordre le plus inférieur: ce qui fait qu'il est occupé du soin des vils Royaumes de la terre & de la mer, où régnent tant de maux & de dangers, où rien n'est assuré; car tout est plein d'embûches & de fraudes.

Cette Divinité a été appellée par le Christ, & par S. Paul, le Prince de ce Monde; les Poëtes l'appellent

(*a*) Les Romains & les Grecs la regardoient comme fortune favorable. En ce cas, ils la dépeignoient avec une roue & une corne d'abondance. Quand on la regardoit comme favorable aux amours, on la dépeignoit avec un toupet de cheveux, qui marquoit qu'il falloit saisir l'occasion & sçavoir profiter de l'heure du berger. Elle étoit alors accompagnée d'un amour, armé d'un carquois & d'un brandon.

sent Pluton, ou la richesse, (a) qui prodigue ses faveurs aux méchants & aux insensés, & se fait un cruel plaisir d'être contraire à ceux qui ont des mœurs innocentes. Le Siège, le Palais & le Trône, est digne du tyran, que nous appelons la fortune, puisque sa domination s'étend sur le monde sublunaire, qui n'est rempli que de maux, où régne une nuit perpétuelle, des tempêtes affreuses, le froid, la chaleur, l'importune vieillesse, la pauvreté, qui excite au crime, (b) le travail, la douleur, la mauvaise foi, & la mort.

Au contraire, dans le monde supérieur à la lune, ségnaient la joie & une paix perpétuelle; le tems, l'erreur, la mort en sont bannies, aussi-bien que la vieillesse; en un mot, tout ce qui est nuisible.

Heureux mille fois celui à qui les Dieux, par un céleste présent, ont accordé d'habiter de si belles, si agréables & si heureuses demeures! Au reste quelques gens ont cru que ce monde sublunaire étoit rempli de Génies, qui passoient leurs vies dans les spacieuses campagnes de l'air.

Les Grecs leur ont donné le nom de Démons, (c) & ils ont cru qu'ils prenoient soin des hommes, des animaux & de tout ce que la terre nourrit,

(a) Junon étoit aussi la dispensatrice des richesses, des grandeurs, des Royaumes & des posséssions. J'ai vu quelques gens interpréter cette fable, & dire que Junon, comme Déesse de l'Air, préside aux accouchements, parce qu'ils prétendent que dans l'air est renfermée la vie de tous les Estres. *Vita rerum est aér.* On dépeint cette Déesse, trainée par des Paons; & on lui donne, pour Messagère, Iris, pour désigner le changement des couleurs, qui se succéderent entre la dissolution & la coagulation d'un mixte.

(b) On pourroit appliquer ici cette belle maxime, *Quid non mortalibus pectora cogis, auri sacra fames.* aussi-bien que ce beau passage d'Horace.

Mox refici rases indocilis pauperiem pati.

(c) Du mot Grec *Δαιμόνιον*, Dieu, Ange, Intelligence.

rit, (a) que c'étoit eux qui, à leur gré, faisoient faire naufrage sur mer; qu'ils étoient les dispensateurs des maux, des honneurs, de la félicité & des richesses, aussi-bien que de l'adversité, d'où ils infèrent qu'il est absolument nécessaire de leur plaisir; ce qui se peut faire, selon le sentiment de quelques-uns, par des paroles, des charmes, & par l'art magique.

On estime que si l'on appelle ces Génies, comme on doit le faire, qu'ils paroissent, qu'ils parlent & se rendent à nos vœux; que rien n'est plus avantageux à l'homme que leur conversation, ce que je crois être arrivé à peu de gens, du petit nombre de ceux qui sont justes, & qui par un généreux effort, ayant évité les charmes de la volupté charnelle, ont scû mépriser les plaisirs lascifs; qui se sont dépouillés des soucis terrestres, pour se livrer tout entiers à la contemplation des choses Célestes.

Les gens de cette opinion ont crû que parmi ces Démons, il y en avoit de mauvais qui obéissoient aux méchants, quand ils étoient forcez par des charmes magiques, & que les choses honteuses s'operoient par leur moyen. (b) Je n'ai pas deffain d'examiner cette matière; ce n'en est pas ici le lieu: j'en parlerai dans le Chant où président les Poissons, brillants de leurs écailles dorées: là je m'entreindrai des Dieux, si la Divinité suprême me le permet & me dicte mes accents.

Passons donc ces choses sous silence, à peine puis-je croire qu'il y ait quelque mauvaise Divinité; la sagesse est incapable de faire du mal: l'ignorance,

au

(a) Les Caïnites, sorte de Secte, qui révéroient Caïn, & qui ne diffère que de peu de choses avec les Gnostiques, ont prétendu, d'après les Grecs, qu'il n'y avoit pas de si petite créature qui n'eut un génie qui en prit soin. Jusqu'aux moindres herbes avoient le leur, selon eux.

(b) C'est ce qu'on a entendu, par le terme de Magie-noire.

au contraire, est mère de l'erreur, des fautes & du crime; il paroît même que personne de son plein gré ne veut être méchant. Il me semble que la volonté est naturellement portée au bien; il est sûr qu'un Démon (*a*) est sage & prévoyant, ou il ne mérite pas ce nom; s'il est vrai qu'on leur ait accordé, aussi-bien qu'à la fortune, les rênes & le gouvernement de ce monde. Rien ne me paroît donc abandonné à l'aveugle destin; l'Esprit-Saint, du suprême Roi des Rois, mesure tout avec une sagesse inéfable, & rien ne se fait sans son ordre ou à son inscù; de-là on infère qu'il y a une destinée, qui est un nœud gordien, (*b*) pour ainsi dire inexplicables; pour le dénouer, il ne faut pas moins que les forces d'Hercules, ou la teméraire valeur d'Alexandre.

C'est-là ce qui de tout tems a troublé les esprits & a été la source de plus d'une hérésie; car si le destin ordonne des choses, il faut nécessairement qu'elles soient faites comme il l'a ordonné; nos actions cessent donc d'être libres, & les Dieux mêmes ne peuvent pas disposer de leur volonté; le Libre-Arbitre est détruit; la vertu par conséquent cesserà d'être récompensée & le vice d'être puni, ce qui est absurde à imaginer.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des Dieux; mais attachons-nous plutôt à l'examen de nous-mêmes

82

(*a*) La qualité de Démon s'entend ici comme Esprit élémentaire.

(*b*) Nœud d'écorces d'arbres, qui nouoit le joug d'un couple de bœufs. Ce joug fut consacré à Jupiter par Midas, en reconnaissance de ce que son pere *Gordius* avait été élu Roi de Phrigie, étant monté sur le chariot où ce nœud étoit attaché. On assure qu'il étoit si adroitemment noué, qu'on n'en pouvoit trouver les bouts; & c'étoit à celui qui le dénoueroit, qu'on disoit qu'étoit réservé l'Empire de l'Asie. Alexandre vint à Gordes, & le coupa en deux d'un coup d'épée. C'est ainsi que la politique des Souverains les fait s'assujétir en partie aux préjugez regus, sans cependant devoir en être trop captives.

& aux choses qui sont soumises à nos connaissances & qui peuvent être examinées par les simples secours des lumières humaines.

Je dis donc que dans les choses qui sont soumises à l'empire de la fortune, rien ne s'exécute sans les ordres du destin; comme la distribution des richesses, des consolations, des plaisirs, des honneurs: pour les Sceptres & les Couronnes, elles procèdent d'en-haut, notre volonté ne peut nous les aquérir; car quel est celui qui ne les ambitionneroit pas? Mais la volonté n'y fait rien, elle y nuit même, si les destins sont contraires.

Que de gens ont fait des efforts inutiles pour s'élever, que les destins adverses ont toujours précipitez! chacune de leurs entreprises réitérée est tournée par le destin en une nouvelle ruine: ceux, au contraire, qui ont les astres favorables, reçoivent de la fortune des faveurs inespérées, qui s'offrent d'elles-mêmes, sans qu'ils aient pris le soin de les rechercher.

Ce sont des pêcheurs heureux, qui pendant qu'ils ont dormi, trouvent leurs filets remplis de poissons; ce sont de ces fortunez mortels qui doivent le jour à un pere riche & d'une illustre famille, qui suagent les délices avec le lait, qui s'élevent au faute des grandes, & qui sont (quoique souvent indignes) destinés à commander & gouverner les autres.

Ce sont des aveugles choisis pour régir des gens qui ne sont pas beaucoup plus éclairez, & qui ne leur donnent d'autre exemple que celui d'une vie licenseuse.

D'autres, au contraire, doivent la naissance à de pauvres parents & d'une origine obscure; ils sont livrés à la peine & aux larmes; ils sont surchargez de travaux assidus & souvent inutiles; tous leurs soins & toute leur vigilance peuvent à peine les garantir de la faim, & ils sont toujours écraséz par la plus affreuse misére. Qui peut ajer que ces choses n'arriverent

Éivent par l'ordre des destins ? Les uns sont beaux, agiles, vigoureux ; les autres naissent difformes, maladifs & délicats.

Peut-on croire que cette différence soit occasionnée par nos mérites, ou bien par nos crimes ; & notre Libre-Arbitre est-il consulté en pareil cas ? Tout cela procéde assurément des destins ; les choses mêmes qui concernent nos corps y sont sujettes ; jusqu'à l'heure, & le genre de notre mort, en dépendent.

L'un pérît d'une mort infâme ; l'autre est assassiné ; celui-ci est noyé ; un autre finit ses jours par un incendie ; cet autre par le froid ; celui-ci par la faim ; celui-là par trop de nourriture ; & la plus grande partie par la douleur, les maladies & les accidents, ou bien ils sont abatûs par la vieillesse.

La mort est certaine à tous les hommes, mais la durée de leurs jours n'est pas déterminée. La sombre mort donne des bornes au cours de notre vie.

C'est ainsi que par un jonc mourut le fameux Apologiste (*a*) du grand Achilles.

Eschyle (*b*) pérît sur les confins de la Sicile, écrasé par l'écaille d'une tortue.

Anacréon (*c*) finit ses jours, étranglé par un pepin de raisin. O mort cruelle ! de combien de moyens ne

(*a*) Homére.

(*b*) Fameux Poète Grec, Prédécesseur de Sophocles. Le même Eschyle, avoit été aussi grand guerrier, que Poète. Il fut tué en Sicile, où il s'étoit retiré, par la chute d'une tortue qu'un aigle avoit enlevé pour la manger, qui ne pouvant venir à bout d'en briser les écailles, la laissa tomber sur la tête chauve de ce Poète Drammatique, la prenant pour une pointe de rocher. On prétend qu'on lui avoit prédit qu'il périrroit par la chute d'une maison. Je trouve plus simple de croire que ce fut l'effet du hazard, & que l'aigle, lassé du poids de la tortue, l'aura laissé tomber sans aucun rafinement.

(*c*) Poète Lyrique, Grec de naissance, étoit homme de bonne chére ; un pepin de raisin l'étrangla ; ce qui est possible, atendu la grosseur des raisins de la Grèce.

ne vous servez-vous pas pour détruire le genre-humain! Plus on la croit éloignée, plus elle nous menace : rien n'est plus certain que la nécessité de mourir, & rien n'est si incertain que le tems de la mort.

Quelques Astrologues se sont piquez de prédire, par la connoissance de l'état du Ciel, & du Pôle Céleste, les choses à venir, l'heure & le genre de mort, je ne sais quelle divinité instruisoit ces inspirez, parce que la nature de l'avoir est certaine, comme celle du passé & du présent : je dis certaine, dans la cause première & dans les causes secondes, qui en dépendent par enchaînement. Ne peut-on pas aussi croire que les biens & les maux, qui concernent l'esprit, proviennent du destin ? Le génie & la doctrine en paroissent aussi émanez. Qui est-ce qui pourra être instruit, si l n'a pas un certain génie ; & si la nature ne lui en fournit pas les forces, & si la fortune & une santé languissante lui sont contraires ?

L'un devient Rhéteur, l'autre Philosophe, un autre s'aplique à expliquer les Mystères des Dieux & s'atache à l'Astrologie; d'autres, ennyvrez de la Poésie, boivent les eaux de la fontaine de Castalie, dans une grande pauvreté, & aquérant, en souffrant la faim, la proche patente, la renommée.

Encore une fois, d'où procèdent ces inclinations, si ce n'est du destin ? C'est de lui que dépendent les arts & les Charges publiques : la nature se plaît à ces différences, qui ornent différemment le théâtre du monde. C'est par ces différentes routes, par ces travaux divers, par ce culte différentié que l'Univers est décoré. Il faut examiner à présent si c'est le destin ou la volonté qui forment en nous les mœurs & les différentes inclinations. Ce n'est pas une chose d'une discussion facile que de découvrir cette vérité.

Il faut assurément qu'il nous reste quelque partie de notre Libre-Arbitre, sans quoic ce seroit fait de nous, & la faculté du choix seroit ôtée au genre-humain : si l'on acordoit au destin une puissance sans

Tous bornes, il nous forceroit d'être méchans, & nous ne pourrions plus oposer au crime le frein de la raison. Il faut donner à cet examen toute l'attention dont nous sommes capables, & nous espérons, avec l'assistance de Dieu, de découvrir la vérité.

Il faut d'abord expliquer ce qu'on entend par Libre-Arbitre, (4) qui n'est autre chose qu'une puissance libre & absolue, que Dieu a accordée à l'homme, par laquelle il dépend de lui de suivre le bien ou le mal. Cette liberté ne lui a cependant pas été accordée, afin qu'il s'adonnât au vice, au préjudice de la vertu; mais afin qu'il s'appliquât, au contraire, à acquérir de bonnes mœurs, au mépris du vice; car les mauvaises actions sont nuisibles, & les bonnes méritent une juste louange.

Il faut examiner ensuite si le Libre-Arbitre est égal en toutes choses & si sa durée a des tems limites. Il ne se rencontre pas assurément dans les enfants, non plus que dans ceux qui sont tourmentez d'une maladie trop violente, ou dans ceux qui sont dans un profond sommeil; puisqu'il est regardé comme l'image de la mort. Si l'on veut examiner avec soin la vérité, on trouvera peu de gens, parmi le grand nombre, qui se servent de leur Franc-Arbitre & de leur liberté.

Je passe sous silence les fautes de la jeunesse & je pardonne aux premières années: j'excepte encore les gens endormis, les fébricitants & les malades de toute autre espèce. Le nombre de ces premiers est grand; mais il n'égale pas, à beaucoup près, celui des

(4) Je dirai, en passant, que si l'homme n'avoit pas son Libre-Arbitre, il cesseroit de mériter envers Dieu; une personne ne peut mériter qu'autant qu'elle fait le bien par choix, ce qui donne le mérite à la bonne action, sans cela Dieu récompenseroit, non pas le bien qu'on auroit fait, mais celui qu'il auroit forcé de faire, & puniroit de même des maux involontaires. Prédilection terrible, qui jetteroit l'homme dans le découragement.

Tom. II.

F

des gens dont l'esprit est livré aux crimes les plus honteux , & dont l'ame est souillée des maladies de l'esprit : ceux-là s'écartent de la raison & du droit chemin, qu'on doit se prescrire pendant le cours de sa vie. Je demande si ces sortes de gens ont leur Libre-Arbitre , & s'ils jouissent de ce qu'on appelle libre-puissance ? Cette question est problématique , & je nçais plus d'une personne qui n'en conviendra pas.

Il faut prendre garde qu'on ne doit regarder comme libre, que la personne qui se conduit par la raison, qui sait résister à ses passions & ne se laisse pas emporter avec impétuosité dans les écueils de la mer orageuse de ses désirs éfrénés ; mais qui , au contraire , les combat de toutes ses forces , qui tient le gouvernail avec intrépidité & gagne enfin le port.

Celui-là seul mérite d'être regardé comme homme libre & sage ; il peut , par la raison seule , corriger les mouvements de l'esprit & les sens révoltez ; mais les autres hommes n'en peuvent pas faire autant. Pourquoi , dira-t'on , Dieu ne leur a-t'il pas donné leur Libre-Arbitre ? La raison est par tout assurément avec la liberté ; elles marchent toujours de compagnie ; c'est ce qui fait que les bêtes n'ont point de Libre-Arbitre , parce qu'elles sont dépourvues de raison ; & , par la preuve du contraire , comme les hommes ont tous de la raison , ils ont par conséquent cette liberté du choix.

La raison est une certaine lumière & une force de l'esprit , qui nous fait discerner ce qui est courbé d'avec ce qui est droit , & le honteux d'avec ce qui est honnête ; elle s'appelle ordinairement l'œil de l'esprit. C'est peut-être ce que les Poëtes ont voulu nous marquer par l'œil du Cyclope Poliphème , (a) dont il

se

(a) Le plus fort & le plus grand des Cyclopes. On prétendait qu'ils habitoient en Sicile , près le Volcan Etna. On feint qu'ils y forgeoient , sous la conduite de Vulcain , les foudres de Jupiter , parce que ce pays est un climat très-chaud ,

Le servoit pour admirer la blancheur du corps de Galathée (*a*) qui se baignoit dans la mer ; mais le méchant & le cruel Ulysse le lui creva d'une souche embrasée ; (qui peut, hélas ! se garantir des méchants ?) & priva le visage de ce Cyclope de son plus bel ornement. (*b*)

La raison enfin ressemble à l'œil du lynx, (*c*) qui pénètre seul à travers des ténèbres & de la nuit la plus obscure. La souveraine sagesse de Prométhée, (*d*) qui, en nous créant, a fait de si admirables ouvrages d'argile, nous a donné à tous un œil semi-

chaud, & que d'ailleurs les mines de souffre & de bitume y sont abondantes, ce qui y cause des tremblements de terre & de fréquents tonnerres.

(*a*) Divinité Marine, fille de Nérée & de Doris, ainsi que s'en explique Apollodore. On prétend que Poliphème devint amouteux de cette Nymphe. Je crois qu'il est plus aisé d'imaginer que le nom de Galatée procéde de celui de Galatie, Γαλατία, région de l'Asie Mineure ; comme si l'on disoit Γαλατία ; LACTEA, composé de γαλα ; & ακτος, LAC DU LAICT. Les Gaulois prennent leur nom de γαλα, LAC, à cause de la blancheur de leur teint. Elle a été aussi nommée GALLOGRÆCIA, parce que les Gaulois la conquirent.

(*b*) Je ne suis pas de l'avis de PALINGENIE, quand il traite Ulysse de méchant, pour avoir crevé l'œil de Poliphème. Il étoit question d'aveugler ce Cyclope, ou d'en être mangé ; fâcheuse alternative. Je suis certain que PALINGENIE n'auroit pas balancé à prendre le parti que prit Ulysse en pareil cas. J'avoué que ce Grec étoit un grand fourbe & un méchant homme ; mais je le justifie volontiers, par ce qu'il fit dans la conjure du Cyclope.

(*c*) Sorte d'animal fabuleux, qu'on prétend qui avoit de si bons yeux, qu'il discernoit les objets à travers les plus épaisses murailles & dans les plus obscures ténèbres. C'est peut-être ce qu'on nous a voulu faire entendre par le basilic.

Super aspidem & basilicum.

Ambulabis & concubabis,

Leonem & draconem.

(*d*) Prométhée est ici allégoriquement pris pour Dieu.

semblable ; mais , hélas ! peu de gens en font usage ; il n'est que ceux qui sont chéris du juste Jupiter.

C'est de-là que procèdent tant de crimes & d'erreurs ; car si tout le monde suivoit la raison , une paix éternelle régneroit sur la terre ; la cruelle épée de Mars n'auroit pas tant fait de carnages ; elle n'auroit pas fait verser tant de larmes , & les murs de tant de Villes n'auroient pas été renversés ; tant d'armes n'auroient pas été fabriquées par les Euménides (a) dans les forges des enfers ; les terres auroient été cultivées , & l'on eût changé ces armes dangereuses en socs & en hoyaux.

Les abeilles , & d'innombrables troupeaux , richesses rustiques des laboureurs , auroient peuplé les campagnes ; le siècle d'or (b) renaitroit ; les hommes & les Dieux n'auroient eu qu'une même demeure , & on les verroit encore habiter parmi nous.

Je vais expliquer , autant qu'il me sera possible , pourquoi si peu de gens se servent de leur raison & paroissent n'avoir pas plus de Libre-Arbitre que les bêtes , qu'ils imitent dans leur façon de vivre.

Il y a en nous quelque chose de divin , qui est ce qu'on appelle esprit & raison ; la prudente nature les a placez dans la tête , (c) comme le lieu le plus élevé ;

(a) Nom qu'on donne aux Furies. —

(b) Il y a eu quatre Siècles ; celui d'Or , sous le règne de Saturne & de Rhéa , sa sœur & sa femme. Ces mariages incestueux étoient de fâmes unions chez les anciens Grecs. Ignicoles , ou adorateurs du feu ; celui d'Argent. Là , suivit ensuite celui d'Airain , & celui de Fer. Cette Fable me paroit avoir été copiée sur la fameuse statuë que vit en songe NABUCHODONOSOR.

(c) On n'est pas bien d'accord sur le siège de l'âme ; quelques Philosophes ont prétendu qu'elle furnageoit sur le fluide du sang , qui circule dans toute l'habitude du corps. Ils ont fondé leur opinion sur ce qu'ils regardent l'homme comme le Microcosme , ou petit Monde , fait à l'imitation du Macrocosme , ou grand Monde ; ils s'appuient sur l'Ecriture , qui nous dit : *In principio Spiritus. Dei ferebatur super aquas.*

Ils ont cru , que de la même manière l'esprit de l'hom-
me

Élevé; elle a ordonné que les sens en fussent les claves, par le secours desquels l'homme pût concevoir les idées du Ciel, de la terre, de la mer; en un mot, toutes les choses qui sont comprises dans l'Univers.

Il y a aussi quelque chose de mortel (a) renfermé

me flué sur son sang. Il me paroît plus naturel de croire que le siège de l'ame est la tête, puisque les organes les plus délicats y sont attachés. L'ame est donc renfermée en essence dans la tête, & répandue par puissance dans tous le corps, comme Dieu est en essence dans les plus hauts Cieux, & en puissance sur la terre & dans tout l'Univers.

Je crois convenable de rapporter à ce sujet quelques fragments d'un chapitre du *Traité sur l'Homme*, imprimé à Paris en 1714. *in-quarto*, p. 126.

„ De même c'est par le moyen d'une glande, appellée pineale, à cause qu'ils prétendent qu'elle est en forme de pomme de pin; que le corps de l'homme a tous ses mouvements, parce que cette glande étant suspendue vers le milieu du cerveau, auquel aboutissent les nerfs des organes corporels & qui tire de lui leur origine. Les diverses impressions des objets extérieurs, sur ces organes, ne peuvent ébranler cette glande & en changer la disposition, que l'ame présente substantiellement, & par elle-même, à cette glande, qu'elle ne soit avertie en même-tems de tout ce qui se passe dans le corps & dans chacune de ses parties; de sorte qu'aussi-tôt que ces objets des sens viennent à faire impression sur quelqu'un des organes du corps, ils ébranlent tellement les fibres des nerfs, qui touchent à cette glande, que par le moyen de ces fibres leur impression passe jusqu'à la glande, dont la disposition ne peut être changée, que l'ame n'ait des idées de ces objets convenables à l'impression qu'ils font sur la glande, à laquelle l'ame est présente substantiellement & par elle-même.

(a) Ce quelque chose est l'esprit corporel, qui est insensible de végétation & d'acroissement; ce qu'on appelle humide radical. C'est précisément de lui que procèdent les passions qui tendent à satisfaire les apétits corporels; c'est lui qui renferme la faculté séminale. Il est, en un mot, dans le corps, ce que la semence est dans le sperme la deux mille deux centième partie, comme l'ont prétendu les plus grands Philosophes. Je crois que le siège de cet esprit corporel est dans le cœur, qui est le Soleil du Microcosme.

mé dans notre sein , par le secours de qui nous croissons & nous végétons , par le ministère du feu qui est renfermé chez nous : ce dernier est l'ennemi juré de l'esprit (les Dieux l'ont voulu ainsi ;) il diminue les facultez de l'ame , il la débilité & la trouble : ce quelque chose a plus d'un satérite , tel que la paresseuse volupté , la colére , la douleur , la crainte , la détestable cupidité , & l'ambition , qu'on peut comparer à une fumée qui monte à la tête.

C'est avec ces esclaves , & ces sortes de soldats , qu'il déclare la guerre à l'esprit. On peut les comparer à ces géants féroces , qui firent leurs effors pour chasser Jupiter de l'Olympe , tels que Japet ,^(a) le farouche Gyges ,^(b) l'orgueilleux Typhon , le cruel Encélade , livré aux conseils sanguinaires , & le redoutable Briarée.

Ces passions entassent les soins les uns sur les autres , comme des montagnes , pour assiéger la partie divine qui est dans la tête , jusqu'à ce que la grace , venant du haut du Ciel au secours , les précipite à l'imitation de la foudre ; de la même maniere qu'un cocher , qui a laissé échaper les rênes , voit briser en éclats son char , tout fracassé par l'impétuosité de sa course. C'est dans les commencements qu'il faut combattre avec le plus de force.

Une petite étincelle paroît d'abord languissante ; mais l'incendie venant à croître , la flame sort avec impétuosité par le toit & monte jusqu'au Ciel ; sur tout

(a) Ce Japet étoit fils du Ciel & de la terre , selon Apollodore. J'imagine ce Japet fabuleux , avoir été copié sur le JAPHE T , fils de Noé , qui , avec ses frères , SEM & CHAM , se renfermèrent dans l'Arche au tems du Déluge.

(b) Pour mieux dire , selon Apollodore , Gyas étoit frere de Briarée. Ils avoient chacun cent mains. Ils étoient fils du Ciel , qui s'appelle en Grec ουρανος , dont notre Poète a fait U R A N I U S , & qui a donné le nom à la Muse Uranie , qui préside à l'Astrologie. Encélade & Typhon , autres Titans.

tout si elle est excitée par le glacial Borée, (a) & c'est en vain alors que le trop lent voisinage apporte de l'eau pour l'éteindre; c'est une énorme pierre qui tombe du haut d'un rocher: qui peut la retenir? Elle renverse, par sa chute rapide & impétueuse, les ormes, enfants des montagnes; le moindre apui l'auroit pu retenir dans les commencements.

Il en est de même des mouvements de l'esprit; quand ils ont toutes leurs forces, la raison impuissante s'y oppose en vain; elle est obligée d'abandonner le gouvernail; elle est batue des vents & des flots, & elle devient captive de l'ennemi.

C'est donc les semences des vices qu'il faut commencer à déraciner, & en détruire les causes avant qu'elles aient pris des forces. C'est alors que l'on jouit du Libre-Arbitre & que l'esprit est en liberté. Honorez alors votre victoire des palmes glorieuses de l'Idumée; (b) mais si vous avez laissé engager le combat, si déjà le féroce & cruel ennemi ébranlé la citadelle, & si le Bélier (c) a renversé les murailles; la raison, croyez-moi, s'acombe sous tant d'efforts, à moins qu'une divinité bienfaisante ne vous prête une main secourable.

Ne voit-on pas combien la liqueur du fils de Serméle (d) nuit à l'esprit? De quelle fureur ne le rend-il pas capable, sur-tout si l'on en use sans réserve & sans mélange? L'yvresse s'empare de la tête & l'afflîge de ses fumées: la sobriété, au contraire, jouit du Libre-Arbitre: la personne à jeun se laisse conduire par la raison; mais dans l'yvresse elle ne

(a) Vent du Nord, qui enleva Orythie.

(b) Province de la Palestine, selon l'Ecriture-Sainte; Edom qui produisoit des palmiers.

(c) Sorte de machine de Guerre, dont se servoient les anciens, pour ébranler les murailles des Villes dans les Sièges, avant l'invention de la poudre & des canons. Voyez les Commentaires de César à ce sujet.

(d) Bacchus.

Le ne sçait ce qu'elle fait , & fait ce qu'elle ne vous droit pas faire ; elle ne tarde pas à s'en repentir ; quand le bon sens a repris tous ses droits , elle rougit pour lors d'une honte inexprimable.

Les passions n'ennuyrent pas moins l'esprit & ne dérangent pas moins le cerveau que la vapeur du vin , & elles l'enveloppent d'épaisses ténèbres.

On ne doit donc regarder comme libre , & comme possesseur du Franc - Arbitre , que celui qui est gouverné par la raison : ce n'est que celui qui se rend maître de ses passions , qui s'est acoutumé dès sa tendre jeunesse à la pratique des vertus & qui s'est livré aux beaux arts , tant l'habitude & l'usage ont de forces.

Les autres hommes se conduisent comme les bêtes ; ce qui a fait dire au Poëte , (a) que chacun se laisse entraîner par la volupté qui lui est propre : ce qui fait que le Franc - Arbitre perd entièrement ses forces. Celui qui veut donc être vraiment libre , doit résister aux passions dès leur naissance , les soumettre à la raison , & leur imposer des rênes.

La chair s'éleve & déclare à l'esprit une guerre perpétuelle ; l'esprit de son côté , est porté , par sa nature & sa délicatesse , à s'élever aux contemplations sublimes ; la chair , au contraire , ne desire que les choses de la terre , parce qu'étant terre elle-même , elle y doit retourner. C'est ainsi que Dieu a rassemblé deux choses si différentes en un même sujet.

Quand même vous seriez parvenu à posséder la sagesse , à ne vous laisser conduire que par la seule raison , & que vous joüiriez parfaitement de votre Libre - Arbitre ; croyez - vous pour cela être exempt d'être agité par un destin contraire ? Non assûrement , vous y serez encore davantage assujetti ; mais vous sçauriez lui obéir , & vous ferez un sacrifice

(a) *Sus trahis quelques voluptés.*

ficie d'obéissance à la volonté divine, en vous y soumettant sans murmure : c'est le comble de la sagesse que cette soumission.

L'insensé & le méchant, au contraire, en a honte & veut, d'une tête orgueilleuse, éviter d'exécuter les ordres divins. Mais, dira quelqu'an, il est donc libre, puisqu'il n'obéit point au destin ? Non assurément, car il est dans l'esclavage du crime & de l'adultére la folie; ce qui est beaucoup plus facheux, quoique cela procéde encore de la permission divine & non de ses ordres : ainsi tout est soumis au destin, les biens comme les maux. Dieu permet les uns & ordonne les autres, & il est le premier auteur du destin.

En conséquence de ce principe, j'entends des gens se récrier : mortels, livrez-vous aux plaisirs, tandis que Lachesis (^a) file votre trame ; chassez de votre esprit les soucis cuisants ; le seul présent doit vous toucher, sans vous embarrasser de l'avenir ; car tout se fait par une loi établie, & tout marche dans un ordre certain & déterminé. Pourquoi se laisser tourmenter par une douleur & une crainte vainne ? Chacun a son sort fixé, chacun porte sa destinée écritée dans son sein, sans sçavoir qu'elle elle est. Chaque jour nous la dévelope & nous l'explique peu-à-peu.

Qu'a-t'on besoin de se livrer aux larmes & aux gémissements ? Les corps Célestes ne rétrogradent jamais ; tout ce que Dieu a une fois établi est immuable, parce que l'ordre qu'il a ordonné est parfait. Que s'il arrivoit, par supposition, que quelque chose s'écartât de cet ordre, ce qui est impossible, ce ne seroit que pour devenir pire ; car elle ne pourroit devenir meilleure, n'y ayant rien de plus parfait que le parfait même.

On peut encore faire cette douteuse, grande & admirable objection : si toutes choses, comme on vient de le dire, sont sujettes au destin ; pourquoi, dira-

(a) L'une des trois Sœurs, qui filoient la vie des hommes.

70 *Le Zodiaque de la vie humaine.*

dira-t'on, Dieu tourmente & punit-il certaines choses ; & pourquoi, au contraire, semble-t'il récompenser certaines autres ? Pourquoi la condition de toutes n'est-elle pas égale ? Pourquoi y a-t'il une plus grande félicité attribuée aux unes qu'aux autres ? Pourquoi la nature est-elle une mère tendre & bienfaisante aux unes, & une marâtre cruelle pour les autres ? Il est aisé de résoudre cette difficulté, diront quelques gens.

C'est que Dieu punit, par les maux, les coupables, & acorde les biens, comme une récompense à la justice. Je ne crois pas cela, dira-t'on, & cela est contre la vray-femblance ; car qu'ont pu mériter les brutes qui n'ont pas de raison ? Quelle faute, ou quel crime les arbres ont-ils pu commettre ? On voit cependant qu'ils éprouvent un sort bien différent. Les bêtes sont dans le même cas : un voleur, par exemple, en dérobe une ; un boucher en égorgue une autre ; les loups en mangent quelques autres ; d'autres meurent de maladies, se noyent ou périssent par le froid ; quelques-unes enfin vieillissent ; les unes ont un sort plus heureux que les autres.

Les arbres ont une destinée aussi différente ; les uns sont cassez ou déracinez par les vents ; un autre est coupé pour être employé à divers usages des métiers ou des arts ; l'autre est destiné à servir d'aliment au feu ; un autre enfin est foudroyé : en un mot, les bêtes, les poissons mêmes ont un sort différent, que le destin leur a partagé.

Cependant le sensitif, (a) comme le végétal, sont

(a) Quelques Philosophes ont dit qu'il y avoit de trois sortes d'âmes ; l'âme raisonnante, qui est celle de l'homme ; la sensitive, qui est celle de la brute ; la végétative, qui est celle de la plante ou de l'arbre. Je pourrois en admettre une quatrième matérielle, qui est la minérale ; car si l'on acorde une âme à un arbre, parce qu'il est susceptible d'acroissement, & par conséquent de vie, pourquoi la refuser à une pierre, qui est susceptible de ces deux qualitez dans les entrailles

sont incapables de pécher. Outre cela nous voyons, parmi les hommes, les bons & les justes être perpétuellement agitez par une fortune contraire : nous la voyons accorder ses faveurs avec prodigalité aux criminels & aux scélérats, qui se trouvent placés au comble des honneurs.

Les présents du destin ne sont donc pas proportionnés aux mérites ; il faut donc chercher ailleurs la cause de cette distribution. Quelqu'un dira, la cause n'est autre que la volonté divine, & s'en tiendra-là. Cela ne suffit pas ; il faut tâcher de pénétrer l'intérieur de cette douteuse vérité.

Il n'est pas raisonnable d'avancer que Dieu étant sage, & très-bon, puisse vouloir quelque chose qui manque de raison : la divine volonté, au contraire, choisit toujours ce qu'il y a de plus parfait pour le mettre à exécution ; c'est pour cela qu'il faut dire que chacune des causes devient pire, à proportion qu'elle s'éloigne & qu'elle est moins semblable à la cause première, & à proportion que son effet s'accorde moins avec les desseins de la cause primordiale.

Dieu étant simple par lui-même, au plus parfait degré, la dernière des causes, qui est la plus éloignée de lui, est la moins simple, & produit différents effets, à proportion des différences, des modifications & des mélanges qu'elle a contractez dans son éloignement ; ses effets doivent donc être aussi variés que ses forces.

C'est donc cette cause mixte qui gouverne le monde & les choses terrestres ; c'est elle qui est la source de l'incertitude des événements que nous voyons

trailles de la terre. J'ose même avancer qu'il y a, dans tous les Estres de la nature, une partie fixe, qu'on appelle ame, qui est indestructible. Un grain de chênevis, passé par le feu de réverbère le plus violent, laisse des cendres, où est renfermé un sel fixe que rien ne peut détruire.

voyous arriver ; c'est-là cette fortune qui différencie ses facultez , & qui prend plaisir à tourmenter les hommes par différents accidents.

Il est difficile de connoître la raison , qui fait que l'un est plus heureux que l'autre ; pourquoi l'un est riche, l'autre pauvre ? Pourquoi les peines ontreuless écrasent celui-ci , & les honneurs sont distribuez avec profusion à cet autre ; cela est aussi inexplicable que de définir pourquoi le feu est chaud , la neige blanche , l'absynthe amère ; pourquoi cette herbe est vénimeuse , cette autre bienfaisante ; pourquoi tel arbre a les feuilles faites de telle façon ; d'où vient que certains animaux sont naturellement chauds & d'autres plus imbéciles ; pourquoi l'ambre enlève la paille , l'aimant le fer , & pourquoi il perd sa faculté attractive quand il est près du diamant.

Dieu a enveloppé ces secrets dans d'obscures ténèbres ; il a borné les hommes par une sphère de connaissances limitées , au-delà desquelles on s'efforce en vain de pénétrer.

Si un potier de terre a séparé une masse d'argile , & qu'il destine les différentes parties de cette masse à différentes figures ; pourquoi , dira-t'on , fait-il de l'une une marmite , un plat , ou une tasse ? Pourquoi , de l'autre , fait-il une urne , & de l'autre enfin une petite cruche ou un pot à l'eau ? Il n'a assûrément d'autre raison , que sa seule volonté , & son seul Franc-Arbitre lui a fait faire le tout comme il lui a plu.

Il est aussi difficile de pénétrer les raisons de ce suprême Artiste. De même , celui qui veut connoître pourquoi la fortune opprime l'un & favorise l'autre , recherche des choses impossibles à résoudre ; qu'il lui suffise de sçavoir que la souveraine Puissance du monde , & des choses terrestres , lui ont été accordées , que Jupiter lui a donné la liberté de faire ce qu'il lui plaît , en suivant cependant l'ordre du destin. Pourquoi n'en usera-t-elle pas ? Et quelle loi est capable de la reprendre ? Non , jamais les esclaves n'imposseront

S'èrent des loix à leurs maîtres, & nous lui sommes assûrément asservis pendant que nous vivons.

Ce démon nous peut conduire où il lui plaît. Il n'a cependant pas de pouvoir sur notre ame, puisqu'elle est d'une céleste origine, & Dieu l'a exemptée seule du joug de cette tyranie. Il a livré, tout ce qui dépend de la terre & de la mer, à son capricieux arbitre & lui a permis de faire tout ce qu'il lui plaît, soit qu'il soit juste, ou qu'il soit inique.

Mais quelqu'un va objecter, Dieu est donc la cause des maux, & par conséquent injuste; par la raison que celui qui fait le mal, comme celui qui ne l'empêche pas d'être fait, quand il le peut, commettent l'un & l'autre le crime & péchent tous deux également; les Loix mêmes destinent à l'un comme à l'autre une égale punition: c'est pourquoi, si Dieu souffre tant de maux sur la terre & qu'il ne les empêche pas, pouvant le faire, il paroît être la cause du mal & consentir au crime?

Je vais répondre à ce captieux argument, auquel je suis préparé, pourvu qu'un rayon de la lumière Divine m'éclaire. Il faut d'abord remarquer, avec un esprit industrieux, que parmi les causes il en est de viles & de méprisables, de plus nobles & plus excellentes qui marchent les premières; de la même façon que les Généraux précédent une grande armée, dont la soldatesque n'est regardée que comme un vil troupeau.

Le Souverain Pere de toutes choses, & le Seigneur des seigneurs, qui habite une lumière immense, qui est au-delà de l'enceinte du monde la plus reculée, & qui d'un clin d'œil fait mouvoir les globes des astres, en a, dis-je, confié le gouvernement avec une raison admirable à ces causes primitives; il leur a attribué les forces & les dons, & les a renfermées dans des limites certaines, afin qu'elles agissent selon ses décrets, & qu'il ne leur fût pas permis de transgresser de telles bornes.

Comme il a disposé tout avec sagesse ; il faut que toutes choses conservent éternellement un ordre constant ; parce que ce qui a été une fois bien fait ne doit pas être capable de changer , par aucune erreur ni par aucun tems. L'ordre des choses est donc immuable ; parce que la suprême Sagesse de la Divinité a tout bien fait : c'est pour cela que si le Démon , qui préside à la terre , tombe dans l'erreur , c'est qu'il est naturellement méchant ; & ce , parce qu'il n'est qu'une cause très - éloignée de la cause première & de la lumière ; & qu'au contraire , il est très-voisin des ténèbres ; ce qui fait qu'il préfère la vray-semblance à la vérité même , dont il ne saisit que l'écorce. Il faut expliquer à présent pourquoi Dieu le souffre.

Le bel ordre des choses , & la perfection du monde , exige cette tolérance , de la même manière que l'ombre marque l'espace de la lumière & lui augmente de son prix ; de même que les contraires se succèdent les uns aux autres , sans quoi on ne pourroit les distinguer.

Il est donc nécessaire que le nombre & l'ordre successif des bonnes causes , soient terminéz par une cause dépravée & misérable , qui doit naturellement influer sur les Royaumes les plus vils & les plus méchants ; (a) c'est d'elle que procéderont la discorde , les

(a) Expliquons , s'il est possible , ce qu'a entendu PALINGENE , il a envisagé Dieu comme un Soleil de Justice ; plus une chose , par sa nature , est éloignée de ce Soleil de Justice , plus elle est souillée d'iniquité ; de la même manière qu'un objet , plus il est éloigné du Soleil du Monde , qui est le Vicaire de Dieu ; moins il est éclairé , & plus il est enfoncé dans les entrailles de la terre , il est totalement ténébreux ; de même Dieu , qui est Soleil de Justice du Monde archétype , abandonne à leur sort réprouvé les ames qui se sciaillent de vices & qui se livrent aux apétits du corps , qui est l'enveloppe & la terre qui obscurcit l'âme , & qui la dérobe à la contemplation de son Dieu.

les querelles, les disputes, les combats, les guerres, les fourberies, les fraudes, les incendies, les carnages, les larcins, les vols, les embuscades, la disette, & la peste : les tremblements de terre les plus effrayants, les plus cruelles tempêtes, tant de maladies & tant de dangers si fréquents : en un mot, tous les maux, qui arrivent de toutes parts, proviennent de cette cause malheureuse & du Prince du monde.

Ah ! qu'Hermès Trismégiste a eu grande raison, quand il s'est récrié que le monde étoit l'assemblage de tous les maux. Et cela, parce que le Démon, qui préside à l'Univers, est mauvais & se plaît à une cruelle tyranie ; de la même façon, que la première cause est la source de tous les biens, la dernière est celle de tous les maux.

Ce n'est donc plus la faute de la suprême Divinité, si de nouveaux Sardanapales occupent les Trônes de l'Univers, si le Diadème est conféré à des brutes, sous la figure de Rois, si la garde des brebis est confiée aux loups, si les Temples sont habitez par des femmes de mauvaise vie & des efféminés, si une main impie offre les sacrifices d'expiation du Christ, si le Prêtre avare vend le Ciel & les enfers, & si tant de choses honteuses se commettent impunément; il faut s'en prendre à ce Démon, que nous nommons, tantôt la fortune, & quelquefois Pluton.

On pourroit l'appeler Dieu charnel, puisqu'il a la puissance & la domination de la chair. Celui qui est charnel, & qui aime son corps plus qu'il ne faut, lui fait de perpétuels sacrifices; les corps lui appartiennent, parce qu'ils sont enclins aux vices, & sont ennemis des esprits, parce que l'origine & la force des ames est céleste, & que les corps sont terrestres & ennemis du Ciel.

Ce Dieu charnel, qui préside donc au bas monde, hait, persécute, tourmente, opprime, nuit, & chagrine les hommes Célestes, qui méprisent les satis-

G 2 factions

factions charnelles, qui sont adonnez à la vertu & aux plaisirs de l'esprit : il agit avec eux comme un Prince insensé & un cruel tyran, qui se fait un barbare plaisir d'incommoder sans cesse les gens les plus sages & les meilleurs, par la seule raison que la vertu est odieuse & suspecte aux méchants. Il est naturel que chacun haitte ses ennemis, qu'on les craigne & qu'on s'en défie ; c'est pourquoi ce mauvais Démon oppose le plus d'obstacles à ceux dont l'esprit est plus élevé ; qui ne sont occupéz que de la flâneuse idée des demeures Célestes & des ressorts cachés de la nature.

Ce Dieu charnel ne veut pas être connu ; il y perdroit trop, si sa difformité étoit dans un plus grand jour ; on découvriroit en lui le Pere de tous les crimes ; on détesteroit avec horreur le boureau ensanglanté du genre-humain ; on le haitroit avec une juste fureur, & on l'acableroit des plus exécrables malédictions.

De quels noms affreux ne l'appelleroit-on pas ? Cruel, insensé, trompeur, détestable, n'exprime-roient pas ses forfaits : mais il se tient à couvert & caché, comme la médisance, & fuît les gens sages, qu'il déteste, & dont il ne veut pas être connu : il ne craint pas les aveugles ; mais les yeux du lynx l'éfrayent ; c'est ainsi qu'en usent les voleurs, & tous les scélérats, ennemis de la lumière ; ils se plaisent dans les ténèbres, à l'ombre desquels ils cachent leurs larcins & leurs méfaits.

Voilà ce qui est cause que toutes les fois que les mortels souffrent quelque revers fâcheux, par leur ignorance & l'aveuglement de leurs esprits, qui sont la cause de toutes les erreurs, ils s'en prennent à l'Auteur de tous biens ; ils osent blasphémer (a) son

(a) Je ne crois pas qu'il y ait d'assez rigoureux supplices pour les blasphémateurs. Il seroit à souhaiter que ce ne fut que pour eux qu'eut été établie l'Inquisition. En ce cas, il n'y

Son Saint & adorable nom , par de sacriléges imprécations.

Dans ces instants , le mauvais Démon tressaillit de joie , & se félicite furtivement de n'être pas connu & d'avoir pu nuire sans paroître l'avoir fait , parce qu'il est l'ennemi de Dieu , dont il veut être l'imitateur & l'émule , ce qui est cause que Dieu l'a chassé du Ciel , & qu'il se trouve renfermé entre la lune & la terre , où il régne.

Aprenez , misérables mortels , aprenez enfin quelle est la cause de tous vos maux ; connoissez la source d'où fluë ce qui vous afflige sans cesse ; voyez quel est votre meurtrier : il n'est autre que ce Dieu charnel , le perfide Sarcothée , (a) qui vous tourmente sans relâche & prend une joie cruelle à vos plus grands chagrins.

De la même maniere que les Romains , issus du Dieu Mars , (b) après avoir conquis le monde , trouvoient une barbare douceur aux spectacles , où régnoit le carnage de misérables hommes ou de bêtes féroces.

Les Sénateurs , les Chevaliers , & tout le peuple enfin , se trouvoient répandus dans un Cirque spacieux , selon les ordres de l'Empereur Othon.

n'y auroit pas d'honnête homme qui desaprouvât les Auto-dafé du Saint-Office. On ne peut donner de trop grands éloges à François I. pour avoir réformé ces abus..

Ora impia leges repressit.

(b) Nom , composé de σάρξ . *Caro* , chair ; & δεός , *Deus* , Dieu . Divinité de la chair , Dieu charnel.

(a) Romulus , frere de Rémus , fils de Rhéa-Silvia , fille de Numitor , Roi légitime d'Albe , détrôné par son frere Amulius , qui mit , parmi les Vestales , cette Rhéa-Silvia saignée , qui devint grosse du fait de Mars , & acoucha de Rémus & de Romulus , freres jumeaux. Ce dernier fut fondateur de Rome ; ce qui fait dire au Poète , les Romains issus du Dieu Mars.

Othon. (4) On voyoit entrer sur l'arène un gladiateur, ou quelque autre misérable, qui alloit être déchiré par les bêtes féroces, par les lions ou par les tigres, ou toute autre bête, qui étoit prête dans ces Jeux, pour servir de spectacle aux Romains, soit par sa mort, soit en répandant tout son sang par ses blessures.

Hélas ! on ne voit que trop souvent la douleur des uns faire le plaisir des autres. C'est par conséquent agir, avec la dernière scéléterefle, que d'oséir irriter l'Estre Souverain par des paroles de blasphème, lui qui est la cause de tous biens ; de qui proprement il ne peut jamais procéder de mal, sinon indirectement ; comme quand le soleil produit les ténèbres, quand il est aux antipodes, ou bien comme le froid, qui ne procéde que de la privation du feu, (5) sans qu'on puisse inférer pour cela que le soleil soit obscur & le feu froid.

C'est ce qui fait que je suis étonné de voir certains Docteurs assurer que ce Souverain & vrai Bien est offensé, est en colère, & qu'il nous punit par la peste, par la famine & par la guerre ; car s'il pouvoit être offensé par les actions des hommes, qui seroit dans le monde plus malheureux que lui ? A chaque heure & à chaque moment, il se fait plusieurs crimes dans

(4) Marcus - Silvius - Otho a été Favori de Néron, & ensuite Courtisan de Galba, successeur de Néron. Il fit massacrer ce dernier avec Pison, qu'il avoit adopté, & fut lui-même Empereur. Il fut Instituteur de ces barbares spectacles, que critique PALINGEN, & qu'on peut reprocher aux Anglois, qui, à cet article près, peuvent pasier pour les peuples les plus scavants de l'Europe.

(5) La chaleur est un accident, & le froid une privation. L'accident est une chose qui se joint à une autre, & qui, par sa jonction, lui donne une nouvelle modification. Le feu échauffe le sujet dont il s'empare, & en lui donnant une modification chaude, est nommé accident ; au lieu que le froid est la qualité naturelle de tous les Estres, qui, par la privation du feu, sont froids.

dans le monde ; la bouche des hommes est sans cesse remplie de blasphèmes ; il ne seroit pas un instant en repos , & Dieu même cesseroit d'être heureux , s'il étoit offensé toutes les fois que les hommes péchent & s'il étoit ému de leurs paroles & de leurs actions injustes.

Dieu ne peut être offensé ni blessé , si nous consultons la vérité ; tant la nature de Dieu est puissante , parfaite , & plus éloignée de nos basseflles , mille fois que nous ne le sommes de la condition du plus vil des animaux . Comment , misérables & abjects que nous sommes , pourrions-nous donc offenser une Divinité grande & si puissante ?

Dieu n'est-il pas impassible ? Peut-il sentir de la douleur , puisqu'il est éternellement heureux ? Convient-il à un grand Roi de se mettre en colère si un vil bouffon lui dit quelque chose d'offensant ? Il le doit mépriser sans doute . Convient-il à un géant de combattre contre un enfant ?

Outre cela , puisqu'il est sage & qu'il a la prescience infinie , a-t'il dû créer quelque chose qui pût lui nuire & dont il eut lieu de se repentir , sans doute que celui qui prend soin de l'Univers , adû prendre le soin de lui-même .

Qu'on réponde à cette question ; s'il est capable d'être offensé , veut-il l'être ? S'il le veut , il cesse donc d'être offensé ; au contraire , il se plaît à l'être ? S'il ne le veut pas , pourquoi le permet-il ? N'est-il pas tout-puissant ? Sans doute ; tout le monde convient : il devroit donc l'empêcher , ce qu'il ne fait pas .

Ce qui fait que la raison nous dicte qu'il ne peut rien sentir qu'il fâche & qu'il est toujours tranquille . On va dire , s'il est vrai qu'on n'est pas capable d'offenser Dieu ; livrons-nous donc au vice & précipitons-nous dans le crime . Il faut , pour en être détourné , écouter ce que je vais dire ; par la bouche de la vérité .

Toutes

Toutes les fois que quelqu'un péche, il se soustrait de la source du bien, il abandonne la justice, la lumière & la paix; outre qu'il se fait toujours tort à lui-même. Telle est la nature des oposez, que plus vous vous écartez d'une extrémité, plus vous vous aprochez de l'autre.

C'est ainsi qu'en péchant, on s'éloigne de Dieu, & l'on s'aproche du Dieu charnel, qui, quand il vous a une fois imposé son joug cruel, vous punit de différents maux; & ce tyran vous afflige de différentes douleurs: par conséquent on ne peut pécher impunément.

Quoique Dieu, proprement & par lui-même, ne puisse être la cause d'aucuns maux, comme nous l'avons dit, celui qui péche cependant se prépare une punition & se livre au supplice du tyran de ce monde. Delà il résulte une question douteuse; car si le péché est la cause de nos maux; pourquoi, dira-t'on, l'injuste, le scélérat, l'impie, passe-t'il une vie heureuse & finit-il par une heureuse mort? Pourquoi l'honnête homme, & pieux, au contraire, est-il exposé pendant sa vie aux plus grands maux, & meurt-il très-souvent d'une mort misérable? Il a été démontré ci-dessus, & pleinement prouvé, que les biens & les maux nous arrivent indifféremment, sans égard pour nos bonnes ou mauvaises actions; mais que cette distribution est faite par l'ordre capricieux d'une Divinité, qui est en possession de la terre, de la mer & de l'air.

• Pourquoi, dira-t'on, suis-je contraire à moi-même, & pourquoi mes sentiments paroissent-ils oposez? Qui que vous soyez, lecteur, vous pourrez reconnoître la vérité, & vous pourrez chasser les ténèbres de votre entendement, si vous voulez accorder une oreille attentive à mes discours.

Sçachez que ce qu'on appelle bien, est partagé en deux classes; celui du vulgaire, & celui des sages; il en est de même du mal: or le sentiment vulgaire est

est toujours le plus mauvais ; car il part ordinairement d'un cerveau épais & hébété , & il manque absolument de jugement; ce qui fait qu'il n'admiré & ne desire que les biens de la fortune & du corps , & n'a nulle connoissance des biens de l'esprit , qu'il regarde comme frivoles.; le sage, au contraire, ne fait cas que de ces derniers & méprise tout autre chose. Ci-devant nous avons suivi les biens du vulgaire dans la thèse précédente ; à présent nous en sortons, en distinguant les biens & les maux des sages & du vulgaire ; c'est par-là que je ne me contrarie pas dans mes arguments : par-là je peux assurer qu'il n'arrive aucun bien aux méchants & aucun maux aux bons; ce que je vais démontrer clairement & par les secours de la raison.

Il faut d'abord sçavoir que tous les vices ou les crimes sont une maladie de l'esprit . car les hommes sont sujets aux maladies d'esprit comme à celles du corps. Tout homme méchant est malade, parce que sa volonté est telle , aussi-bien que son jugement , ce qui fait que , misérable qu'il est , il préfère les choses nuisibles à celles qui lui sont utiles , & les choses honteuses à celles qui sont honnêtes ; si son esprit & sa volonté n'étoient pas malades , il ne pourroit être méchant ; il seroit , au contraire , juste & pieux.

Voilà donc en quoi consiste la différence : ainsi le corps languit, quand l'esprit & le cerveau sont malades , comme l'esprit souffre quand le cœur & la volonté sont affligez : de la même maniere que la nourriture la plus douce paroît amère à un estomach languissant & n'est d'aucune utilité aux malades ; de même rien de bon ne peut plaire aux méchants ; ce que je vais prouver par ce qui suit.

Un homme , par exemple , qui sera grand Juris-consulte , qui connoîtra parfaitement les loix , & qui sera rusé pour les mal interpréter , injuste , plein de cupidité & de mépris pour la probité ; à quoi lui peut-

peut servir la science ? Qu'en résulte-t'il de bon ? hélas ! il dépouille & trompe de pauvres clients & fait tort à beaucoup d'autres.

La doctrine est chez le méchant , ce que l'épée est entre les mains d'un furieux ; car le méchant a coutume d'abuser des choses qu'il possède; il ne s'en sert que pour le dommage d'autrui , pour détruire sa propre réputation & le faire haïr : ce sont des épingles qu'il sème , qui lui blescent les pieds , & il est réduit à craindre les ennemis qu'il s'est fait.

Peut-on alors regarder comme un bien cette science qui ne sert qu'à nuire aux autres , comme un serpent dangereux , & qui n'épargne pas ceux qui ont quelque chose à perdre ? Il en est de même de tout autre talent dont le méchant peut être doué ; on ne peut assûrément convenir que ce soient des biens. Mais ce méchant est , dira-t'on , riche en perles & en or ; ces richesses ne sont-elles pas véritables ? Je réponds que non ; & pourquoi ? va-t'on repliquer ; je crois l'avoir suffisamment prouvé. Parce qu'il s'en sert honteusement à entretenir sa gourmandise & des femmes débauchées : il en use pour corrompre une pauvre fille , afin qu'elle lui accorde tout ce que la passion lui suggère. Il ne s'embarrasse pas des droits des hommes ni des Dieux ; la justice & la piété ne lui font aucune impression. Que si ce même homme est avare , de quel crime ne sera-t'il pas capable ? Il sera semblable à un loup , qui a toujours la gueule ensanglantée du carnage d'un troupeau ; il se précipite avec fureur où l'entraîne sa cupidité.

Rien n'est plus insupportable qu'un riche avare , qu'un fou qui a des facultez , & qu'un homme injuste fortuné : ces sortes de gens ne s'attachent qu'aux choses charnelles , comme les bêtes ; ce sont des Tantales , qui se nuisent à eux-mêmes à force d'épargner leurs bourses & ce qu'ils ont d'aquis ; ils amassent sans sçavoir pour qui , comme le pourceau

qui

qui s'engraisse, non pour sa propre utilité, mais pour celle des autres.

Je crois qu'il est évident que les richesses, entre les mains des méchants, cessent d'être des biens. Si le méchant possède une santé robuste ; il sera querelleur, violent ; il insultera les uns & les autres ; il s'adonnera à la guerre, ou deviendra volceur, parce qu'il se plaît au carnage & dans le sang, comme les bêtes féroces : farouche qu'il est, il préférera les armes, la guerre, & le crime, à une réputation aquise par la vertu, & il deviendra par conséquent l'opprobre & la perte des siens.

Combien de fois les forces du corps, quand elles ne sont pas accompagnées de l'esprit & de la probité, ont-elles apporté du dommage à l'homme ? Qu'elles sont peu durables & parviennent rarement jusqu'à la vieillesse ! mais qu'est-il besoin de s'étendre davantage sur ces choses ? Les exemples que nous avons rapportez ne sont-ils pas suffisants pour faire connoître la vérité ? Il faut examiner maintenant s'il peut arriver du mal aux hommes justes & de probité, comme plusieurs gens l'affirment. La question est épineuse ; je vais cependant la développer, enhardi par le secours des Muses & de la Divinité du Parnasse.

Pour qu'un homme soit censé bon, il faut qu'il soit sain d'ame & d'esprit, quand même son corps seroit malade & languissant, que ses membres seroient tourmentez des douleurs les plus violentes, pourvû qu'un sain jugement, & une volonté déterminée, ne l'ayent pas abandonné ; car, sans ces choses, on ne peut être bon ni pieux : ce sont-là les fondements d'une vertu solide.

Un pareil homme use avec sagesse des dons qu'il possède chez lui : la science, l'argent, les forces, en un mot, tout ce qu'il a, devient autant de biens, parce que ce n'est que l'usage des choses qui les rend bonnes ou mauvaises ; & si les Dieux immortels sont chargés de quelques loins, ils doivent sans doute être occupés

à ses

à secourir & protéger les gens pieux & justes ; s'ils ne le faisoient pas , ils manqueroient de raison ; ils cesserroient de mériter des Temples, des encens & des Autels.

Ce qui fait que je ne vois pas de quelle façon le bon pourroit souffrir du mal , tant du corps que de l'esprit , puisque Dieu l'aime , en prend soin & le preserve de danger ; car quel est celui qui ne défend pas son ami , quand il le peut , s'il l'aime véritablement ? Mais , malgré tout cela , dira-t'on , le juste paroît être misérable , souffrir la pauvreté , les maladies & les accidents: cela n'arrive que quand il n'est pas vraiment juste , mais hypocrite , tel qu'on en trouve en grand nombre , qui sous une peau d'agneau & un extérieur composé , cachent un poison de vipères & des mœurs de loups , & trompent par ce moyen les crédules esprits par l'aparence simulée de la vertu.

Dieu, qui connoît les cœurs & les secrets de l'ame , ne les conserve ni ne les aime ; mais nous , qui pensons d'une façon grossière & superficielle , nous nous imaginons que le juste souffre (a) & qu'il est misérable. Hélas ! combien les jugements des hommes sont faux & insensez , & que l'esprit humain est peu capable de connoître la vérité ! chacun se plaît à soi-même & se croit sage : jusqu'à quel point ne devons-nous pas servir de raillerie aux Dieux par une erreur aussi grossière ?

Quand bien même le juste seroit affligé de maladies ; quand il passeroit sa vie dans l'obscurité de la plus affreuse pauvreté ; quand il seroit exilé de sa patrie ou dans une dure captivité , & assailli de mille autres dangers ; il ne souffre pas pour cela de véritables maux , parce que ces fâcheuses épreuves le rendent meilleur & plus illustre. Toutes ces calamitez tournent au profit du juste , par l'ordre de Jupiter.

(a) Bien des gens se sont récriez contre la Justice Divine , en voyant souffrir le juste , & ont dit , avec l'Apôtre : *Oh aliquid divisarum.*

Dt

De la même manière que les Médecins emploient souvent l'aloës (a) & les sucs les plus amers pour guérir leurs malades, Dieu, de la même façon, éprouve les justes, pour les exciter & les fortifier davantage dans la pratique de la vertu : car, comme la volupté rend les hommes fous & dépravez, ainsi la douleur nous recueille en nous-mêmes, excite en nous la réflexion & corrige le vice : c'est un frein contre le crime, & l'éperon des vertus.

Ne voit-on pas l'or se rafiner au feu, & la terre devenir plus fertile, quand elle a senti le soc tranchant de la charruë : l'eau, qui n'a point d'agitation, se croupit ; plus on se fera du fer, plus il est brillant & beau ; il se rouille, au contraire, quand on n'en fait pas d'usage : il y a une infinité de choses que l'agitation perfectionne ; la vertu sur-tout, qui brille d'autant plus, qu'elle est accompagnée de mauvais succès, comme le feu est plus resplendissant dans les ténèbres.

C'est pourquoi l'homme bon & juste ne souffre rien, ou, si cela lui arrive, sa patience est tournée à son profit, & elle devient une médecine très-salutaire, malgré son amertume : ce que je dis est constant, & je n'invente pas de fictions, en avançant que la même chose peut être très-utile aux uns & très-pernicieuse aux autres : c'est ainsi qu'on voit le vin & les viandes faire mal aux uns, & l'absinthe (b) être excel-

(a) Suc épaisse d'une plante, portant le même nom, qu'on croit aux pays chauds. On l'appelle hépatique & SUCCOTRIN ; parce qu'il est, à ce qu'on prétend, analogue au foie, & qu'on en tiroit de l'île de Soccotra. Il a une odeur désagréable, & il est fort amer. Les Maréchaux se servent du plus grossier aloës, surnommé CABALIN, parce qu'ils l'emploient pour les chevaux.

(b) Plante très-sulphureuse, qui contient une huile éxaltée, qui lui donne beaucoup d'odeur, beaucoup de sel, & très-peu de flegme. Ses propriétés sont de tuer les vers, de fortifier l'estomach. Elle est vulnéraire, apéritive & hysterique.

excellente pour les autres : c'est ainsi que la chaleur dissout la cire , la neige & la glace , & endurcit l'argile ; ainsi différentes choses produisent différents effets dans les corps : certaines paroles font rire quelques-uns , & attristent ou mettent en colère quelques autres ; les choses changent , à proportion du lieu où elles se trouvent ; le meilleur vin s'altère dans de mauvais tonneaux ; mais tout se conserve en bon état dans des lieux sains , & les meilleures choses sont capables d'incommoder & même de faire mourir des gens malades ,

Ainsi , pour revenir à mon discours , les maux du corps , & les aiguillons de la fortune , sont pernicieux aux méchants ; mais ils sont utiles aux bons , en leur voulant nuire . Je crois que voilà qui est suffisant ; ma Muse m'ordonne de finir ce livre & apelle le Sagittaire Chiron , qui meurt du désir de décrire les mœurs des hommes , & d'examiner les choses les plus sacrées de la vie .

C'est pourquoi il faut que j'abandonne , pour quelque-tems , les tons du Parnasse , & qu'en silence je me repose dans les bois consacrez aux Muses , que je pende ma lyre à la voûte des grottes pierrides , jusqu'à ce que ces tems fâcheux & déplorables soient passez , où la discorde entre les Princes fait tous ses efforts pour ruiner l'Italie par une guerre sanglante : ce qui fait que Rome recherche ses Dieux Pénates dispersez .

Narny , Pavie , ont été ruinées , & Naples illustre , pour être le tombeau des Syrénes , a vu ravaager ses vergers par la main des François . Qu'ai-je affaire de rappeler la scandaleuse histoire de ces flammes , qui par leur éclat ont effacé le Ciel , & de ces sauterelles de mauvaise augure , qui , comme une nuée , ont obsecrui le soleil & détruit les moissons , espérance future des avides laboureurs ? Combien de villes la peste & la famine n'ont-elles pas dépeuplé de Citoyens ? Que d'endroits rayagez par des torts

torrents & des déluges ! Les vengeances des justes Dieux nous punissent sévèrement : quels crimes en effet n'avons-nous pas commis ? Qu'est devenue la justice ? Où est l'amour & le culte des Dieux ? La Religion n'est plus que tromperie ; on vend les choses Célestes ; les choses sacrées sont prophanées par les mains de gens qui font un commerce exécrable. Les Rois de la terre voyent ces choses avec tranquilité & gardent un honteux silence , sans s'embarrasser qu'on déshonore le Christ : nous sommes gouvernez par des Idoles. Je vais m'enfoncer dans les rochers élevés du Parnasse , & m'y cacherai jusqu'à ce que ma Muse m'en fasse sortir de nouveau.



L E
Z O D I A Q U E
 D E.
LA VIE HUMAINE.

LE SAGITTAIRE.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

Ce Livre contient des leçons pour l'ame, quant aux mœurs : l'Auteur feint qu'il est enlevé dans la lune, où pendant qu'il expose ce qu'il a vu, il semble proposer le sentiment des Pithagoriciens sur la Métempsicose : la folie & les crimes peuplent le genre-humain & l'excitent à la volupté, à l'avarice, à l'orgueil & à l'envie. Les Démons conspirent avec eux dans l'air. Il dépeint analogiquement quatre Rois, qui sont soumis à un seul plus grand Roi, & qui partagent leurs Démons en quatre troupes, qui excitent les hommes aux quatre vices ci-dessus. Il tourne ensuite son examen sur le spectacle des choses humaines. Il distingue cinq espèces d'hommes ; sçavoir, les pieux, les prudents, les rusiez, les fols, & les faveux. Il corrige, par la seule doctrine des mœurs, les fols & les rusiez. La science & la sagesse sont différentes entr'elles, & on néglige tout-à-fait celle qui est la plus nécessaire. Il prend delà occasion de donner différents préceptes succincts & solides pour la culture de l'ame, quant aux mœurs. Il maltraite avec aigreur, quoiqu'indirectement, les Moines, & le Papel lui-même, à la fin de ce livre.

MUSE, que tardez-vous ? Déjà l'aurore, avant-couriere de Phœbus, paroît sur l'horizon : nous nous sommes assez reposiez dans les antres de Castalie.

Castalié. Reprenez le courage, l'archet & la lyre. Acordez vos accents; faites résonner votre ancienne mélodie à la manière acoûtumée. Que votre esprit enfante les vers harmonieux, que le caressant Apollon vous dictoit autrefois dans les bois de lauliers, près des claires eaux du Fleuve du Pérmeuse.

Une entreprise bien plus glorieuse nous appelle; nous allons, de la cime élevée du Parnasse, contempler la vie & les différentes mœurs des hommes.

Ma nacelle avoit déjà traversé la moitié du Fleuve, & les cimes des arbres étoient encore couvertes de gelées blanches, (a) quand je ne sciais quelle Divinité s'arrêta devant moi, qui par sa lumière éclatante éloignoit le sombre crépuscule (b) du matin.

Je découvris un rocher, dont la cime orgueilleuse s'élevoit par-dessus les nuës, d'où l'on pouvoit apercevoir le Ciel ouvert: il étoit difficile d'y monter; sa base étoit environnée de grosses pierres, qui ne laissoient que des sentiers rudes, étroits, coupez & presqu'impraticables; le bas de cette roche étoit d'ailleurs entourée de toutes parts de buissons champêtres & de hâliers rustiques, qu'il étoit difficile de pénétrer. A mesure qu'on montoit, le chemin paroissoit s'adoucir, de plus en plus, à proportion qu'on approchoit des demeures Ethérées.

Ce rocher se nommoit Théosée. (c) Mon génie me

(a) Pour exprimer les fraîches matinées de l'Automne, ou du mois de Novembre, où préside le Sagittaire.

(b) Il y a deux sortes de Crépuscules; celui du matin & celui du soir. L'un & l'autre semblent être une sorte de mélange de la lumière & des ténèbres.

(c) Montagne Divine, Rocher Divin. Il est à remarquer que tous les lieux élevés semblent être faits pour la contemplation. Je ne suis pas étonné de ce que les voyageurs, qui visitent la Chartreuse de Grenoble, ressentent une douce extase en montant sur les rochers, sur lesquels elle est située. Cet effet est naturel & divin. Quand nous sommes dans des lieux bas, notre vue est bornée par une infinité d'objets qui nous distraient de l'intérieur de nous-mêmes;

me conduisit en cet endroit : quand nous fûmes parvenus au sommet , j'aperçus d'admirables délices ; le soleil se seroit plutôt précipité aux antipodes , & la nuit auroit plutôt caché le monde par son voile humide , que je ne les aurois racontées .

Tandis qu'étonné , je m'arrêtai à admirer ces lieux enchantez , une voix se fait entendre du haut du Ciel , & me dit , en me nommant , prosternez - vous & priez ; en suppliant le maître & le Roi des habitants des Cieux , sans l'invocation de qui vous ne pourriez goûter les délices qu'on ressent sur ce rocher mystérieux . Adorez donc Dieu avec humilité ; c'est de lui que procèdent tous les biens qui enrichissent la terre . Rien n'est plus salutaire aux mortels malheureux que de rechercher , par des oraisons saintes & pieuses , les célestes secours qu'on reçoit des Dieux .

A peine cette voix eut - elle achevé ces mots , que , prosterné la face contre terre , je fis cette priere .

O Pere immortel des Dieux , souveraine puissance de l'Univers , qui êtes plus grand que toutes choses , qui , fort éloigné d'exister dans une masse corporelle , êtes cependant le Créateur de tous les corps ; qui , sans être sujet au changement , avez devancé les tems les plus recuelez ! Principe qui jamais n'avez eu de commencement ; source de laquelle , avec une immense effusion , dérivent tous les biens ; Auteur puissant ,

au lieu que , dans les lieux elevez , notre horizon étant moins borné , nous sommes plus à portée d'admirer l'immensité du Ciel ; réflexion qui naturellement nous conduit à Dieu , outre que les lieux elevez sont environnez de précipices , qui nous effrayent & qui nous laissent en proye à notre timidité . Délicieux instants , qui nous font chercher ailleurs , que dans la prudence humaine , un Protecteur invincible , dont alors nous sentons l'existence . Il n'est point de navigateur , quelque déterminé qu'il soit , qui dans une grande tempête , n'ait senti ces syndéres de cœur , qui l'ont fait implorer l'Auteur de la nature .

puissant, & sage conservateur de la nature, vous comprenez tout & rien ne fauroit vous comprendre; Majesté immense, bien parfait, Sageesse infinie, vie immortelle, ordre sans dérangement, honneur, dernière fin, esprit, vérité, lumiere éclatante, voie, vertu, qui habitez par tout, sans qu'on vous trouve à pas un lieu.

Vous êtes immobile & donnez le mouvement & assidu à tous les Estres; c'est de vous que tout procéde; c'est en vous que tout est contenu; & c'est par vous enfin que tout existe.

Vôtre condition est éternellement la même, & les milliers de siècles n'y peuvent apporter d'altération! O la premiere & la plus sublime des causes, qui fixez le cours des Globes énormes des astres, par une loi certaine & permanente; les irrévocables destinées (a) sont soumises à vôtre saint Empire!

Roi des Rois, qui êtes environné & servi de mille & mille Chérubins, & des innombrables Armées de Célestes Intelligences, qui, éperduës de joie, chantent des hymnes à vôtre loüange, dans des campagnes d'une immense (b) lumiere, hors de l'enceinte du monde.

C'est-

(a) *Afra regunt homines.*

Deus autem afra regit.

Sapiens vero dominabitur astris.

Par la priere, on peut forcer la destinée.

(b) PALINGEN envisage ici le plus élevé des Cieux, comme le Marche-pied de la Divinité. Par les Campagnes d'immense lumiere, il entend cette lumiere incorporelle, qui a sa source dans Dieu, qui illumine nos entendements, comme le soleil illumine nos corps. Les plus grands Philosophes ont cru que nos ames étoient créatures de cette lumiere inextingible, comme tous les corps du monde matériels n'étoient composez que de la lumiere corporelle du soleil; qu'ainsi nos ames devoient être immortelles, ayant pris leur origine d'une source éternelle, qui est Dieu, de la même manière que les corps subissent la destruction; parce qu'ils ne doivent leur origine qu'au soleil, qui est une créature.

92. *Le Zodiaque de la vie humaine.*

C'est-là qu'est le séjour éternel de la vérité. (a) Je vous aime, je vous respecte, je vous adore avec révérence, & vous supplie enfin que vous daigniez jeter sur moi un regard favorable, que vous exauciez ma prière : couvrez-moi d'un rayon de votre lumière ; chassiez les ténèbres de mon ame, oprimée dans un corps moribond ; (b) enseignez-moi le chemin de la justice ; empêchez-moi d'être entraîné par une nuisible erreur, une vaine crédulité ou une opinion aveugle, afin que je ne sois pas précipité dans les embarras des choses terrestres & contagieuses de la vie.

Sans votre secours, l'esprit humain ne peut s'élèver ni quitter la terre, sur laquelle il rampe.

Quand on n'est soutenu que de la vertu humaine, on est précipité, comme Icare le fut autrefois, après la désunion de ses ailes, & jamais on ne peut parvenir à la connoissance de la vérité qui semble se cacher ; on ne sait de quel côté & par quel moyen rechercher le salut.

Accordez-moi donc, ô le plus digne Roi des Rois, que je puissé vous plaire, vous connaître & me connaitre moi-même ! Aprenez-moi quelle est la cause qui m'a mis au monde ; d'où j'y suis venu, & où je dois me rendre à la fin de ma vie ; ce qu'il faut que je fasse ; déquoit il faut que je me garde pendant la durée incertaine de mes jours ; afin que quand la cruelle Lachesis aura achevé de filer la trame de ma destinée, & que j'aurai déposé mes membres dans

un

(a) On peut appliquer ici cette maxime :

Omnis homo mendax.

Omnis vero intelligentia falsa vera.

(b) Ne doit pas s'entendre ici comme prêt à mourir, mais comme sujet à la mort.

Sicut enim est omnis homo mortuus,

Sicut et morti.

un triste tombeau , je trouve dans la mort un doux repos & un port salutaire. (a)

Je

(a) On peut dire que PALINGENS se livre , par la précédente prière , à la plus respectueuse adoration ; loin de vouloir définir , par la Théologie ordinaire cet Etre si incompréhensible , il s'en forme une idée proportionnée à l'étendue de ses lumières ; il ne veut pas l'aprofondir ; il veut seulement l'adorer ; il n'est donc pas coupable d'une indiscreté curiosité ? En cela fort éloigné de ces Philosophes prophanes , qui , après des définitions ampoulées , ressentent chez eux un vuide qui ne remplit pas leur atente. Mr. Bayle nous cite à ce sujet un beau passage , dans son TRAITE DES ATHE'ES.

M. Balsac , dit - il , a dit d'excellentes choses dans le cinquième Discours de son SOCRATE CHRE'TIEN. En voici un échantillon , sur lequel on pourra juger de la pièce.

„ Ceux qui ont traduit , d'une langue en une autre avec „ le plus de succès , ont pris souvent le change ; les rivières „ sont devenues montagnes ; les villes ont été à leurs yeux „ fascinez de simples hommes : les Docteurs commenta- „ teurs ont été soumis à de pareils qui-pro-que. Il est un pro- „ verbe qui dit , qu'on ne doit pas être curieux dans la ré- „ publique d'autrui.

„ Quelle audace est-ce , je vous prie , quel atentât à un „ citoyen du bas monde , à un vil habitant de la terre , de „ se mêler si avant des choses supérieures & des affaires du „ Ciel ? En quel pais est-il plus étranger qu'en celui-là ? Est- „ il république qui lui soit plus inconnuë ? Est-il un autre „ dont il soit plus éloigné , avec lequel il ait moins de so- „ ciété & de commerce ?

„ Nous devons ce respect à cette Majesté , qui se cache , „ de ne vouloir pas la découvrir , de ne la pas rechercher „ avec tant de diligence & d'empressement. Arrêtons-nous „ à ses dehors & à ses ramparts , sans la poursuivre jusques „ dans son fort & dans ses retranchements.

„ Adorons tes voiles & les nuages , qui sont entr'elle & „ nous : puisqu'elle habite une lumière inaccessible , ne fai- „ sons point de téméraires desseins sur le lieu de sa demeure. „ N'essayons point de la surprendre , par la subtilité de nos „ questions , & de la forcer par la violence de nos argu- „ ments. Si nous avons soin de la conservation de nos yeux : „ si notre vie nous est chére , fuyons cette présence redou- „ table , cette fatale lumière , qui éblouit les Anges & tue „ les hommes.

„ Eloie

Je n'eus pas achevé cette ardente priere , qu'une nouvelle voix se fit entendre & proféra ces mots & vous vous êtes rendu la divinité propice , & vos vœux sont devenus un sacrifice agréable à ses yeux.

Rassurez-vous ; il vous est accordé de pouvoir demeurer sur ce rocher & d'y pouvoit cueillir les fruits Célestes ; (a) après ces mots , elle se tut.

Je me sentis à l'instant rempli d'un esprit nouveau ; une nouvelle lumière éclaira mes yeux , dont les avides regards n'étoient plus bornez. Jamais le lynx ne découvrit de si loin & avec tant de justesse ; je me sentis enlever avec une délicieuse douceur , & les vents me portèrent jusqu'aux Voûtes Eternelles d'un Ciel plus transparent que le cristal. (b) Semblable à l'oiseau de Jupiter , quand il porte les foudres forgées par Vulcain , qui ébranlant le Ciel , par leurs flammes brillantes & leurs coups foudroyants , effrayent les scélérats , dont les forfaits méritent le tonnerre.

Dejà j'aprochois de la sphère de la lune ; je voyois les portes , dont une partie brillois d'or , & l'autre de l'écla-

„ Blaignez que nous sommes d'elle , d'une distance qui ne se peut mesurer , confinez au plus bas étage du monde , qu'il a bâti , nous voulons monter sur son Trône & toucher à sa Couronne.

„ Nous aspirons à sa plus étroite confidence & à sa dernière familiarité ; au moins prétendons-nous l'entrevoir avec des yeux de chair , de la comprendre avec un esprit , noyé dans le sang & enlevé dans la matière , nous entreprendrons de discouvrir de sa nature & de son essence , de faire des relations de sa conduite & de ses desseins , avec le jargon de la Philosophie ordinaire.

Hélas ! les vrais Philosophes admirent , adorent en conséquence & restent dans un silence de stupéfaction ; ils ne font que trop souvent , malgré cela , contre leurs intentions , les Patriarches des hérétiques.

(a) Les graces Célestes..

(b) Le plus élevé des Cieux , est apelé Ciel Cristal ,
A P O C A L Y P S E , Ch. 21. v. 11.

l'éclatante blancheur de l'argent, dont elles étoient composées. (a) J'entre, je porte par tout des regards avides & curieux; je rencontre un jeune homme d'une figure parfaite; mais plus considérable encore par l'auguste vertu qui brilloit dans les traits. C'étoit enfin Timalphes, qui devoit sa naissance à Jupiter & à la vertu même; il me reconnut à l'instant; (car il m'avoit autrefois parlé, par l'ordre de sa mère;) après nous être salués réciproquement de part & d'autre, il me fait avec étonnement mille questions; il me conduit enfin dans une Ville plus grande que les plus considérables Citez de l'Univers.

Ses murailles étoient construites du diamant, le plus dur & le plus brillant; ses forteresses étoient bâties d'escarboucles enflammés. Qui peut nombrer les Palais que j'aperçus? Qui peut décrire leur magnificence? Quels temples, quels spectacles, quelles places publiques! Les rues étoient pavées d'or, d'argent & de pierres précieuses. (b) J'y vis, en un mot, les plus belles choses: ma mémoire ne peut suffire les décrire; & quand j'en aurois la faculté, les Dieux ne veulent pas que de pareils secrets soient révélés au vulgaire.

J'y vis un peuple immense & des Citoyens innombrables, vêtus de robes plus blanches que la neige. Ils étoient couronnés, & leurs cheveux étoient tressés de festons de fleurs; ils portoient chacun à leur main des lys, au lieu de palmes victorieuses; ils chantoient de concert des hymnes, à la louange du Monarque Souverain des Royaumes lunaires, & formaient des sons plus doux que ceux des rossignols; leur tendre mélodie, & leurs rimes harmonieuses, retentissoient de son nom, & l'écho, toujours renouvelé, répéroit le nom de Ménarque,

C'est lui, disoient-ils, qui, après un combat heureux

(a) Toute cette description, de ce que l'Auteur aperçoit dans la lune, semble avoir été imitée de l'Apocalypse.

(b) Imitation de la *Jérusalem Céleste*.

zeux, a terrassé les géants d'Arcadie. Timalphes à cet endroit prit la parole ; il faut que vous l'écachiez, me dit-il, que toute l'Arcadie étoit autrefois une vaste plaine & des campagnes immenses ; elle n'avoit pas de montagnes ; les géants, Manales, Pholoë, Lycas, amateur de la prostitution, qui portoit sur ses robustes épaules la peau du sanglier d'Erymanthe, & Cyllene, brûlant de haine contre les habitants des Cieux, furent les premiers, qui se confiant à la force qu'ils avoient reçue de la nature, osèrent injurier la lune ; disant qu'ils étoient néz avant elle ; (a) qu'ils étoient d'une plus illustre origine ; qu'ils méritoient mieux d'être placez au rang des astres, & d'être regardez comme des Divinités.

Que ne firent pas ces insensés ? Ils bâtirent votre Tour fastueuse, ô Nemroth ! (b) pour s'élever jusqu'aux astres ; & par un fer crochu, ils firent trois fois des efforts inutiles pour arracher (c) des Cieux cette Divinité, dont le visage a la couleur du sang & qui craint les armes mortelles.

Trois fois Ménarque les repoussa avec force, & trois fois il leur jeta du suc exprimé de l'herbe du noir Saturne, (d) & le poison s'insinua jusques dans leurs veines ; ils se roidirent à l'instant, & acabiez

(a) Les Géants, suivant la Mythologie Payenne, étoient fils du Ciel & de la terre, & par conséquent se croyoient plus anciens que la lune, qui est le petit luminaire.

(b) Petit-fils de Cham, l'un des fils de Noë, grand chasseur. On prétend que Nemroth étoit le même que le Saturne des anciens, qu'il étoit aussi le même que Bélus. Il fut premier Roi d'Assyrie. Il bâtit cette suberce Babylone, & commença d'édifier cette fameuse TOUR DE BABYLONE. Semiramis y travailla depuis, & fit ces Jardins, qui ont été regardez comme une des SEPT MERVEILLES DU MONDE.

(c) Pour démontrer l'orgueil de ces premiers habitants du monde, qui voulurent s'élever jusqu'au Ciel, il y a dans cet endroit une Philosophie mystérieuse, que les MAGIS n'ont communiquée qu'à leurs favoris.

(d) Signifie ici la confusion des Langues, ou celle du cahos,

de

de douleurs, ils abandonnèrent la vie & leurs ames, pour être éternellement tourmentez dans le noir Tartare.

Leurs corps, renversez par la force de ce poison, ont été transmuez en montagnes, qui, quoique changée de figure, ont conservé leurs noms. Voilà pourquoi les habitans de la lune, en mémoire de ce fait & d'une si éclatante victoire, célébrent un pompeux & solennel anniversaire, & renouvellent triomphans la gloire de leur Roi.

Nous nous avançâmes enfin près de la citadelle, qui brilloit d'or, & étoit parsemée de toutes les couleurs des pierres précieuses.

Mon conducteur me dit, il n'est permis à personne d'y entrer. Nous nous arrêtâmes aux portes, dans un très-grand espace, nous vîmes de toutes parts arriver des ames (a) dans cette place immense; elles s'arrestoient devant un Tribunal, que étoit placé vis-à-vis de la citadelle, & préparé avec un art merveilleux: c'étoit-là qu'on rendoit la justice aux ames; & des Judges, qui étoient assis sur des estrades élevées, opinoient sur les crimes & remarquoient les bonnes actions; ils étoient tous trois fils de Jupiter & de la science.

Télescope, Dorophon, & Philorthe, ami de la Justice, y pesoient les crimes & les vertus avec une juste balance. Un très-petit nombre, après avoir suivi leurs jugements irrévocables, s'élevoit vers les astres; mais une innombrable multitude étoit précipitée vers la terre; quelques-uns restoient dans la lune, après un muet étonnement. Je rompis le silence, & fis cette question à mon conducteur.

Dites-

(a) La Secte des Gnostiques, s'imaginoit que les ames, après cette vie, montoient dans la Sphère de la Lune. Il me paroît que ce passage est puisé dans cette source, en le prenant à la lettre; mais il y en a une plus mystique, qu'un petit nombre de Savants entendent.

Tome II.

I

Dites-moi, je vous prie, si les enfers sont dans les entrailles de la terre & proche de son centre, & si c'est-là qu'Eaque, Minos, & le terrible Radamanthe, font conduire les ames après la mort, pour les punir ou les récompenser selon leurs mérites? Pourquoi est-ce que je vois faire les mêmes choses ici? Pourquoi expose-t'on de nouveau les actions des hommes, & d'où vient les juger une seconde fois? Il me répondit, en ces termes.

L'erreur & l'ignorance tiennent l'esprit humain enfermé dans l'épaisse prison du corps, ce qui fait que les hommes donnent tête baissée dans des bagatelles & des rêveries; & ils s'éloignent de la vérité pour se livrer à des chimères, à moins que quelque Divinité ne les secoure. Vous ne devez plus être étonné si vos Poëtes feignent tant de faussetez, parce que le vrai, leur est absolument inconnu.

Pour vous, gravez dans votre mémoire ce que je vais vous dire; cachez que tout ce qui est au-dessus de la lune est éternel & bon, & que rien de sinistre & de fâcheux n'approche des choses Célestes, & que tout ce que la nature a placé au-dessous de la lune est mauvais & sujet aux loix sévères de la mort & du temps détructeur.

Le milieu du globe de la lune est le point de séparation, entre le monde terrestre & les confins du Ciel; une partie du Globe lunaire participe par conséquent de la terre, & l'autre du Ciel. Toutes les ames, après avoir quitté leurs corps terrestres, viennent ici pour y rendre à ces Juges un compte exact de leurs actions, & sont ensuite jugées à occuper les lieux les plus convenables à leurs mœurs & où elles trouvent ce qu'elles ont mérité.

Plus ces ames ont été apesantes par la lie des vices, plus elles se trouvent enfoncées dans les lieux obscurs du centre de la terre; & plus ces mêmes ames, au contraire, sont pieuses, plus elles s'élèvent vers le Ciel & les extrémités du Globe; & celles enfin, chez

chez qui la mesure du bien & du mal est égale, demeurent ici & habitent long-tems les Royaumes lunaires : après plusieurs siècles, si elles retombent encore une fois dans le vice, elles sont précipitées de nouveau vers la terre ; ou bien, quand elles se sont données toutes entières à la pratique des vertus, elles sont élevées vers les astres. (a)

Pourquoi, lui dis-je, en est-il si peu qui montent aux astres & qui gagnent l'Olympe ? Pourquoi, par une pente naturelle, tombent-elles dans le vice & fuyent-elles la vertu ? Par quelle raison préférer les ténèbres à la lumière ? Quelle fureur les engage à se livrer aux choses honteuses, au mépris de la pureté ? Qu'est-ce qui peut aveugler leur volonté jusqu'à ce point ? Ce Céleste Héros me répondit de la sorte.

Je veux bien vous découvrir beaucoup de choses, qui sont d'une grande conséquence & qui méritent d'être scuës, comme vous en allez juger ; ce que je me crois permis de faire, parce que j'estime que vous n'êtes pas parvenu jusqu'ici sans la permission des Dieux, qui veulent aparemment bien que vous soyez instruit, puisqu'aucun homme vivant n'est parvenu dans ces Royaumes, sans que les Dieux ne l'y aient transporté. Donnez-moi donc toute votre attention, & gravez profondément dans

votre

(a) Cette description n'est formée que sur la Métempscose de Pythagore. Ce Philosophe étoit natif de Samos, où Epicure fut élevé. Il voyagea en Chaldée, pour y apprendre la doctrine des Mâges. Il s'y mit au fait de la Religion des Juifs ; il fut depuis Chef de la Secte Italique. Il fut grand Mathématicien, & aquit parfaitement la Science des Nombres. Comme il croyoit l'immortalité des ames ; il s'avisa, pour mieux le prouver, de faire son Système de leur transmigration d'un corps en un autre. On prétend que la ville de Mérapont lui dressa des Autels. Ce Philosophe auroit dû être mis au nombre des Sages de la Grèce, & même au premier rang. Il est vrai qu'il n'étoit pas contemporain des sept, dont la Grèce fait mention.

vôtre mémoire ce que je vais vous dire. Nous allâmes ensemble nous asseoir dans un lieu élevé, d'où nous pouvions découvrir le globe de la terre & de la mer, & il commença de cette sorte.

Les ames, qui sont émanées de l'Ether, ne peuvent être mauvaises par elles-mêmes, & de leur propre mouvement, elles ne peuvent se livrer au vice, puisque leur origine vient d'une semence Divine: la nature des ames, que Dieu a créées lui-même, ne peut donc être mauvaise, puisque Dieu n'est Auteur d'aucun mal; mais il y a d'autres causes qui les précipitent dans le noir Tartare & les souillent de crimes, entr'autres le corps, qui est la prison de l'ame, & qui, pendant qu'elle est étroitement unie aux membres, émousse la pointe la plus délicate de l'esprit; de la même manière qu'une flâme, quand elle est renfermée dans un vase d'argile fermé, ou comme ces nuées qui couvrent les extrémités du globe de feu, ainsi l'ame renfermée oublie toute chose, elle boit du Lethé & devient semblable à un tableau d'une surface très-unie & où l'on ne retrouve plus aucun traits.

Dans cet état de captivité, prisonnière d'un corps moribond, mille monstres & mille maux l'assiègent de toutes parts & se servent de toutes sortes de ruses pour la tenter; de même que quand un chardonneret, renfermé dans une cage d'osier, qui charme sa captivité par son chant, est guetté par un chat trompeur; il s'en approche, il l'épourente de toutes parts; ce chasseur de souris & d'oiseaux poursuit le fugitif, qui craignant la rage de ce brigand, vole dans tous les coins de sa petite prison; cet oiseau conserve sa vie par sa fuite; mais si un second ennemi vient avec une égale fureur, il l'effarouche & l'étonne, jusqu'à ce qu'après l'avoir arraché avec ses griffes, par le plus large intervalle de sa cage, il le dévore, en grondant, selon la coutume de ces animaux.

C'est

C'est de la même façon que l'ame malheureuse est pressée de toutes parts par ses ennemis ; elle n'évite un piège que pour tomber dans un autre ; tant qu'elle est renfermée dans la prison du corps , elle ne sait que faire , où fuir , ni où se réfugier , trompée qu'elle est , par l'aparence du bien , elle chancelle , comme si elle étoit dans l'yvresse ; elle cherche incessamment le mal & fuit toujours le bien ; si des conseils salutaires , ou des leçons utiles ne la ramènent à la lumière , après l'avoir tirée des ténèbres où elle est plongée.

La première tache , la première maladie contagieuse , & le premier des maux que l'ame contracte , par sa liaison avec le corps , est l'ignorance du bien & de la vérité ; d'où s'ensuit un jugement faux , qui est la principale peste du genre-humain , d'où viennent deux monstres , le crime & la folie :

C'est de ces derniers que procèdent tous les maux , que les mortels font & qu'ils souffrent ; vu que tous les hommes péchent , parce qu'ils suivent de faux biens , sous la conduite de la folie , ou bien parce que le crime les aiguillonner & les engage à commettre jusqu'aux impiéitez . Celui donc qui péche , en abandonnant la raison , mérite à juste titre d'être regardé comme fou & comme scélérat .

La folie choisit la partie de l'ame à son gré ; elle prend celle qu'elle veut pour y établir son domicile , & le crime se loge dans la partie irascible , (a) qui fait prendre les armes , qui fait avoir recours aux trahisons & aux plus dangereux poisons . Voilà les deux grands Rois , qui sont à la tête de deux nombreuses armées de vices qui les suivent pour ravager le genre-humain .

Ce sont eux enfin , qui ne connoissant pas la vérité ,

(a) Irascible , ou colérique ; cette partie de l'ame a son siège , à ce qu'on a prétendu , dans la bile , qui est la plus chaude des quatre humeurs .

sité , & qui n'ayant , au contraire , qu'un faux-jugement , entraînent dans les trois étangs de l'Erébe (a) & de la mort , les ames ensevelies dans la chair , qui ne se ressouviennent plus de la pureté de leur origine .

Un de ces étangs est bourbeux ; c'est celui où précipite la volupté ; l'autre est plein d'épines , où règne l'avarice & l'avidité , illimitée du gain ; le dernier est rempli de fumée , où l'orgueilleuse soif des honneurs & l'ambition enfin tiennent leur empire .

La plus grande partie des hommes se précipite dans ces trois étangs ; c'est l'attachement à la chair & aux biens fugitifs , qui les plongent dans ces eaux , aussi - bien que ceux qui se sont oublié au point de croire qu'il n'y a pas d'autre vie que celle du corps & qui estiment être entièrement détruits par la mort .

O viles & grossières ames , que vous êtes éloignées de l'Ether ! Vous n'êtes capables de rien concevoir de beau & de sublime : vos vues sont bornées par la terre , comme celles des bêtes les plus stupides .

Il y a encore d'autres causes qui rendent les ames dépravées , ce qui fait qu'elles sont justement punies par différents maux ; car quand les nuées s'épaississent , que les pluies se forment , & que les vents , par leurs horribles sifflements , excitent les tempêtes & les foudres , il y a , dans cette moyenne région de l'air , de mauvais Démons , qui enfantent les pestes , les guerres & les orages furieux , qui arrivent sur terre & sur mer .

C'est à leur instigation persuasive , & par leur trompeuse impulsion , que la troupe ignorante des hommes

(b) Quelquefois regardé comme Dieu des Enfers , fils du cahos & des ténèbres , que les Poëtes ont marié à la Nuit , dans le présent passage . C'est le nom d'un Fleuve de l'Enfer . VIRGILE s'en explique ainsi :

Et magnus eris transvallis amnis.

hommes se précipite dans les crimes les plus honteux : c'est ce qui leur fait oublier la justice & la probité : mais comme il n'a été permis qu'à un petit nombre de gens de pouvoir aperçevvoir ces mauvais Démons tentateurs ; c'est-là ce qui fait qu'on doute de leur existence , & qu'on croit que ce n'est qu'un nom chimérique & imaginaire , & l'on s'amuse , comme des rêveries d'une fièvre chaude..

Pour vous , poursuivit-il , prenez-garde de tomber dans la même erreur : ayez à mes paroles une foi entière , puisqu'elles sont la vérité même. Et pour mieux vous faire voir que je ne vous avance pas des bagatelles , je veux que vous les voyez par vous - mêmes : mais il faut auparavant faire des vœux à l'Iris , messagère de Junon , pour vous la rendre propice , afin qu'elle dissipe les nuées par le vent ; qu'elle rende le Ciel serein ; afin qu'un air , trouble & épais , ne vous empêche pas de découvrir les objets. Je fis donc à l'Iris cette priere:

Belle Iris , honneur du Ciel , qui paroissez éclatante des plus vives couleurs , qui formez un arc immense de l'humidité de la nuë ; qui , par votre opposition , réfléchissez les lumières de Phœbus , qui puisez & enlevez les eaux pour les changer en nuées : Iris , étonnement des hommes , & la messagère de la grande Junon , fille admirable de l'ancien Thaumante , rendez à l'Ether toute sa pureté. Belle Déesse , enfermez les vents pluvieux du Midy , dans la prison d'Eole & leur substituez le serein Borée , pour parcourir les immenses campagnes d'un beau Ciel étoilé. A peine avois - je achevé ces paroles , que sept vents partent & s'élèvent de la grande Ourse , qui par leurs sèches haleines purifièrent les airs.

Je ne sçais de quelle liqueur mon conducteur me me frota les yeux : regardez , me dit-il , vous voyez tous les secrets les plus cachés du monde.

Muses , c'est à présent qu'il faut m'ouvrir vos fontaines sacrées & vos groces mystérieuses : c'est à vous ,

vous, sçavantes Sœurs, qui régnez sur le double coupeau du Parnasse, ombragé de lauriers immortels, que j'ai recours. C'est à présent que j'aurois besoin de cent bouches, pour exprimer mes accents, pour décrire les Rois Aériens & les peuples malins, qui se jouent des mortels & sont les instigateurs des crimes, qui par une constante cruauté tourmentent les hommes, & qui par de détestables artifices précipitent les ames humaines dans les abîmes du Tartare.

Du côté du lever de la jeune Aurore, où cette aimable épouse du vieux Tython, (a) sort du sein de l'Ocean, assise sur un char brillant, du rouge le plus éclatant; si-tôt qu'elle a chassé les humides ténèbres de la nuit, je vis un Roi, d'une grandeur énorme, assis sur un Trône proportionné: il portoit sur sa tête un diadème enflammé; il avoit le visage & la poitrine enfléz, les yeux très-brillants, le sourcil élevé, & son visage sembloit être toujours menaçant; ses narines étoient larges, aussi-bien que les cornes qu'il portoit; il étoit entièrement noir.

La nature a donné aux mauvais Démons des corps de cette couleur & des figures hydeuses: il avoit les dents blanches, & deux défenses lui sortoient de la bouche: il avoit aux épaules des aîles, semblables à celles des chauve-souris, faites de membranes étenduës; ses pieds étoient semblables à ceux des canards, amateurs des rivieres, ou des oyes, dont le cri sauva jadis le Capitole. (b) Il avoit la queue d'un

(a) Tython, étoit fils de Laomédon & de Strymno. L'Aurore l'enleva, à cause de sa grande beauté, & l'aima jusques dans une vieillesse décrépite. Elle pria Jupiter de le rajeunir, qui lui accorda sa prière, à des conditions onéreuses, pour l'amour qu'elle lui portoit. Mr. de Montérit a mis cette Fable en vers, avec beaucoup de succès, & l'a intitulée: **LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.**

(b) Nom de la forteresse de Rome, ainsi nommée, d'une tête que les Latins nomment **CAPUT**, qui fut trouvée en creusant les fondements du Temple de Jupiter.

d'un lion ; il étoit aud , & son corps étoit couvert de longs poils ; il étoit environné de gardes & d'une troupe innombrable.

Jamais Xerxès (a) n'eut une armée si nombreuse , quand il voulut attaquer les Grecs , & que , défaillé , il eut peine à se sauver par sa fuite. Chacun de ces Démons tenoit un croc & un soufflet , le dernier étoit destiné à enfler & remplir de vent les têtes de ceux que la fortune a comblé de richesses , ou qui ont été doüez de science , de force , de beauté , de noblesse ou d'autres dons : & leur crochet servoit à les attirer dans les étangs ensuimez du Tartare , après qu'ils avoient eu la tête enflée & remplie : là ils devenoient la proye des crapeaux , des serpents & d'autres monstres qui sont dans ce gouffre ; ce Roi s'appelloit Typhurgon , à ce que m'aprit mon conducteur.

Je tournai mes regards curieux , du côté que le soleil se plonge dans les eaux des Mers Occidentales & que son char se précipite aux confins de l'Espagne ; je vis un autre Roi , semblable au premier , qui étoit comme lui assis sur un Trône élevé , il se nommoit Apleston , & gouvernoit des peuples innombrables d'esprits de toutes les nations , situées au couchant du soleil ; chacun des Démons de son Empire , portoit d'une main un petit serpent très-dangereux , & de l'autre un crochet.

Timalphes me fit faire cette remarque ; voyez-vous , me dit-il , comme ils irritent sans cesse les serpents dont ils sont armez , afin que leurs morsures &

(a) Second fils de Darius , vint à Sardes , avec une armée de huit cents mille hommes. Il fit jeter un Pont , sur le Déroit de l'Héllespont. Il arriva à celui des Thermopiles , qui fut courageusement dessendu par Léonidas , à la tête de trois cents Lacédémoniens. Les Athéniens en même-tems gagnèrent la Bataille Navale de Salamine. Ce succès des Athéniens , avec divers naufrages que firent les Perses , effraya si fort Xercès , qu'il se retira dans son pays.

& leurs poisons soient plus dangereux, & qu'ils fassent des bleslûres plus mortelles aux cœurs des hommes, afin que ceux qui sont mordus de leurs dents pestiférées, perdent le jugement, méprisent les choses Célestes, & soient brûlez de la soif insatiable d'avoir & de posséder ; pendant que ces malheureux boivent, sans pouvoir se désaltérer, ils perdent la mémoire & cessent de se souvenir de la mort, de leur sort, du Ciel, & d'eux-mêmes ; les Démons les entraînent, avec leurs crochets, & les plongent, alertez qu'ils sont encore, dans les gouffres de l'étang épineux.

Ils y souffrent mille peines différentes ; mille monstres & mille supplices les y tourmentent, comme des sangsûrs, qui les piquent jour & nuit sans relâche, & rendent aux autres le sang qu'ils leur ont autrefois suçé, sans que les plus longs siècles aportent de soulagement à leurs peines : c'est de cette façon que ce Roi punit ceux qu'il a rendus avares.

Je tournai ensuite la vuë du côté des astres froids de la petite Ourse, où le Bouvier conduit sa pesante voiture ; j'y découvris un autre Roi, & j'y vis des troupes innombrables d'esprits, qui habitoient les Royaumes des gelez aquilons ; ils portoient dans leurs mains des hameçons.

Ce Roi, me dit mon conducteur, qui régne dans les cantons Boreaux, est le Prince de la luxure & de la gourmandise ; il s'appelle Philocrée, & ne céde en rien aux autres, pour les forces & la fraude. Combien ne nuit-il pas aux mortels ! Il cache, sous les apérences d'une douce nourriture, ses apas dangereux ; cette viande est infectée d'un poison occulte, aussi vénimeux que le Styx : les insensez s'y trompent, & se laissent entraîner dans les étangs noirs & boueux ; ils sont abîmez dans leurs gouffres & changez en différentes bêtes brutes, en porcs, en ânes, en taureaux, en renards, en ours, en loups, & autres animaux semblables, aux vices dont l'esprit humain

main est capable. Ils n'en sont pas quites pour cette métamorphose , ils sont continuellement tourmentez par des guêpes , des frelons , des écarbots , & autres insectes volants , qui ne quittent jamais les rives de cet étang infernal.

Les peuples de ce Roi Philocrée se plaisent aux tourments de ceux qui se sont livrez aux plaisirs charnels & qui ont abandonné la vertu. Je me tournai ensuite du côté le plus élevé du Pôle , je veux dire au Midy , qui engendre le vent pluvieux & qui le chasse dans les contrées de la Lybie , qui produit des serpents.

Je regarde avec attention. Quelle troupe je découvre ! Quelles assemblées de Démons j'aperçois , qui volent de toutes parts , avec des ailes noires, dans un immense fluide ! Leur Roi paroissoit au milieu d'eux , d'une énorme grandeur , & avoit une couronne qui le distinguoit ; il avoit un regard affreux , un visage malin; il grinçoit les dents & agitoit, dans une gueule béante , une langue à trois pointes , comme les vipères ; il vomissoit le poison & le sang corrompu.

Comme un serpent épris d'amour pour une lamproye , & qui craignant de souiller les plaisirs de son accouplement , se décharge de tout son venin sur un rocher ; il le répand parmi des cailloux , & puis se précipite d'un saut dans un fleuve plein de détours , & cherche celle qu'il aime avec d'horribles fistements : la lamproye accourt au bruit , & ils joignent leurs corps par mille noeuds différents ; mais après qu'ils ont goûté les délices de Vénus, le serpent joyeux sort de l'eau , il reprend le poison qu'il avoit laissé sur le rocher & se munit prudemment de ses armes ; mais il ne les retrouve plus , ou qu'on les ait foulées aux pieds , il en ressent une si vive douleur , qu'il en connaît une forte haine pour la vie ; il se frappe trois ou quatre fois la tête contre les pierres les plus pointues , jusqu'à ce qu'il ait terminé son chagrin par mort..

Ce Roi paroissoit tel à peu près que le serpent que je

je viens de décrire, & ses peuples lui ressemblaient ; le peuple eſt ordinairement l'imitateur des Rois, dont il copie les mœurs :) leurs mains droites étoient armées d'un bâton trompeur, qui renfermoit un poignard ; leurs visages étoient livides ; leurs dents noires, & leurs lèvres remplies d'écume. Timalphes me disoit que ce Roi éroit pere de l'envie, qu'il s'appelloit Miasstore, & que ses Ministres, par ses ordres, avoient le soin de remplir les cœurs des hommes d'écume du Tartare, & que cette peste se répandoit ensuite dans tous leurs membres, qu'elle troubloit, sur-tout, les yeux de façon, qu'ils ne pouvoient plus supporter la prospérité d'autrui, & que cette vüe les faisoit sécher & tomber en langueur, jusqu'à ce qu'un Démon, leur plongeant son poignard dans le dos, leur arrachât leur ame, qui est ensuite dévorée par le triple gozier de Cerbère & changée en aconith.

Leurs corps deviennent des scorpions, qui blessent de la pointe de leurs queuës, quoiqu'ils paroissent flâteurs. Mais regardez au milieu des airs, me dit Timalphes ; voyez Sarcothée, qui est le premier Roi & le plus méchant de tous ; les autres Rois le craignent & l'adorent ; il commande à tout l'Empire des Démons ; c'est de lui, d'où, comme d'un centre, procéderont tous les maux, comme les rayons du soleil émanent de son globe.

Je le vis ; il éroit cruel, horrible ; il éroit assis sur un Trône superbe & tenoit un Sceptre criminel ; il avoit sept cornes, & sept crêtes de sang. Ces sept cornes portoient chacune une tour ; le feu lui sortoit par les yeux, les oreilles & les narines ; & sa bouche jettoit des flâmes & de la fumée. Combien n'avoit-il pas de compagnons ! Quelles innombrables Phalanges, qui lançoient des traits & faisoient d'affreux bourdonnements ! En un mot, ce tyran fait incessamment de vains efforts pour briser le Ciel, comme s'il vouloit chasser les Dieux des Célestes lambris. Mon conducteur me dit ; celui-ci a autre fois

fois été la plus belle de toutes les créatures , & celle que Jupiter aimoit le mieux ; mais la malheureuse condition de son esprit , & l'orgueil , proche parent de la prospérité , ont fait sa ruine ; parce qu'il a voulu s'égalter à Dieu , & s'est voulu asseoir sur son Trône ; il a mérité d'être relégué du Ciel , & l'Archange Michel a eu ordre de lui fixer de certaines bornes dans les nuées. Il lui passe souvent des ressouvenirs de ses anciens honneurs ; il déclare la guerre aux Dieux ; trompé d'une vaine espérance , il essaye de s'emparer du Ciel. C'est delà que procèdent les bruits des tonnerres , des foudres , des feux & des éclairs , qui partent du milieu d'une noire nuée & semblent partager le bandeau de la nuit.

Les bêtes en sont épouventées , & les hommes en frémissent d'horreur ; mais ses fureurs sont vaines & ses travaux inutiles : il ne peut pénétrer dans les demeures Ethérées. Enfin lui , qui s'appeloit autrefois Lucifer , ou , porte-lumière , est devenu amateur de la nuit : c'est pendant ce tems qu'il se plaît à marcher , & il entraîne après soi les phantômes Hydeux , les lutins , les spectres , & les esprits folets.

Toutes les fois qu'il veut députer ses armées de Démons , qu'il veut joncher les campagnes de corps morts , qu'il prépare aux Nautoniers une cruelle destinée , en ouvrant leurs Vaisseaux , ou qu'il médite quelque grand crime , pour lors il se montre à la lumière , mais en cachette , & il envoie secrètement ses Ministres en certains lieux , qui inspirent les cœurs des mortels malheureux : ils les agitent & les remplissent de fureurs , en parlant à leur esprit un langage muet. A la fin , je dis à mon conducteur , passons sous silence les Démons , afin d'examiner les choses humaines ; car de cet endroit élevé il est facile de voir la terre & la mer ; ce spectacle est plus satisfaisant.

Nous commençâmes donc à faire nos contemplations.

tions. J'admirois les différentes couleurs qui distinguoient les corps des peuples : la nation , par exemple , qui habite sous le milieu de la Zône - torride , est noire ; elle a les lèvres épaisses & les cheveux crêpus; elle est nue ou grossièrement vêtue de peaux de chévres : la nation , au contraire , qui habite les contrées glacia' es , où régne le Borée , surpassé la neige en blancheur & se garantit à peine du froid , par les habits les plus longs & les étoffes les plus moëleuses. Les peuples innombrables , qui sont entre ces deux nations , sont d'une couleur bazanée , qui tient du blanc & du noir , selon qu'ils sont plus ou moins éloignez du soleil.

Tandis que j'admirois follement ces choses ; à quelles bagatelles vous amusez-vous , me dit mon conducteur ? Pourquoi examiner les différentes couleurs des carnations humaines ? Ne vaut-il pas bien mieux examiner leurs mœurs ; les différentes habitudes de leurs ames , & les différences de leurs ouvrages , d'où vous apprendrez , par mon secours , quelle est la vie des hommes , & combien est grand le cahos de l'erreur qui en est inseparable ?

Imaginez-vous , pour un moment , que le genre des hommes est , par exemple , comme la main tournée de façon , que le pouce soit du côté du Ciel : mettez à ce pouce le genre de ceux dont l'âme est excellente , qui méprisent les choses humaines & ne sont épris que des divines ; qui sur-tout possèdent la sagesse , qui se plaisent à contempler la nature & les Cieux ; qui ont des mœurs innocentes ; qui sont doux , justes & pieux , qui s'embarrassent peu des richesses & des plaisirs charnels , & qui ne sont pas flattéz par le faux brillant des vains honneurs. Ces hommes célestes sont des Divinités , revêtues d'un corps humain ; qu'ils sont rares : hélas ! les choses parfaites se trouvent difficilement. O p'ut à Dieu que Jupiter vous rendit tel !

Le doigt le plus prochain du pouce est l'index, où il

Il faut placer les gens prudens ; ce genre n'est que le second ; il est cependant bon , mais il pance vers la terre : il est propre à gouverner les villes & les peuples , à s'occuper aux grandes choses ; il observe la Justice , la fidélité & ne s'écarte jamais des loix de la pudeur ; mais il n'est pas tout-à-fait dépouillé de l'amour des choses terrestres. Si Dieu confie aux hommes de cet ordre les rênes d'un gouvernement ; si les honneurs de la souveraine puissance étoient entre les mains de pareilles gens , ils seroient renaitre le siècle d'or . la vertu fleuriroit , & Astrée reviendroit habiter sur la terre : la paix y régneroit , & le vice seroit fortement réprimé.

Le doigt du milicu suit , qui est regardé comme moins pur ; il faut y placer un autre genre ; celui , par exemple , de ceux qui ont une grande habileté de génie , une grande vigueur d'entendement , & une grande éloquence ; ceux-là sont mauvais , injustes & sujets aux vices ; toujours atachez à la terre , jamais ils ne regardent le Ciel ; ils sont sur-tout russez & portent un renard dans leur cœur ; il trompent le vulgaire ignorant ; ils n'aiment pas la vertu , & méprisent les Dieux ; ils feignent cependant d'être justes & vertueux : ces gens parlent différemment de ce qu'ils pensent , & ne font rien que pour l'intérêt & le vain honneur ; ils ne craignent & n'espèrent que la vie présente ; ces personnes sont toujours contraires aux gens prudens ; ils s'arment de tromperies , & se confient à la faveur qu'ils se sont conciliée , par des actions basses & par des présents flâteurs ; ils s'oposent aux saintes entreprises des gens prudens , & s'étudient à embrouiller les meilleures raisons : s'ils ne peuvent réussir par artifice , ils employent la force , le fer , le feu , & même le poison ; s'ils ne peuvent porter des coups cachez , ils attaquent à découvert.

C'est par ces sortes de soldats que le mauvais Démon défend ses Royaumes & sa personne , & voilà

la force sur laquelle il s'apuye. C'est par de tels secours enfin qu'il se soumet toute la terre ; car il y a un bien plus grand nombre de ces gens durs & rusiez, qu'il n'y a de gens prudents ; ce qui fait qu'ils reimportent la victoire & triomphent de la probité.

Quand ces gens se sont emparez du Sceptre & du gouvernement des Etats, leur règne est un siècle de fer : l'Univers est ravagé, par les guerres les plus violentes ; la fureur desarme la justice & les loix : tous les vices se commettent impunément, & la vertu languissante est tout-à-fait oprimée. Voilà l'espèce des hommes, la plus scélérat & la plus odieuse aux habitans des Cieux.

Il y a ensuite l'espèce des insensez, qui est la plus nombreuse, & qu'il faut placer au doigt annulaire. On ne peut presque pas douter que la nature ne trouve du plaisir à former des insensez, comme elle se plaît à produire des mauves, des ortyes, & d'autres mauvaises herbes : ces sortes de gens ont un esprit borné & un cerveau épais ; ils n'estiment nullement les biens de l'esprit, & ne recherchent que les plaisirs grossiers & corporels de Vénus & de la gourmandise. Les gens rusiez conduisent, par mille artifices, ces animaux à deux pieds, leur persuadent facilement les choses les plus injustes & les plus fausses, & les mènent ou les précipitent, par leur éloquence, où bon leur semble. Les fols & les enfants sont ordinairement crédules, sur-tout quand il est question du vice, & ceux qui ont l'esprit le plus mauvais s'attachent le plus fortement à la plus mauvaise opinion ; ce qui fait que les insensez ont beaucoup plus de foi pour les discours des gens rusiez, que pour ceux des personnes prudentes. Les rusiez leur donnent de mauvais & de fourbes conseils, & leur masquent le vice sous une belle apparence. Quoiqu'ils aient mille façons de mener les insensez, cependant celle qui leur est la plus ordinaire, la plus facile & la mieux connue dans tous les tems, est la superstition dont se servent les rusiez. Ils

Ils se consacrent ordinairement au culte des Temples & desservent les Autels. C'est alors qu'on les voit épouvanter les ames crédules des infensez ; ils les effrayent par des menaces, s'ils n'apaisent, par des présents, les Dieux irritez ; & ils leur font racheter leurs péchez à force d'argent : ils ont le soin de s'approprier cette offrande, & ces chastes Prêtres s'en servent à entretenir des femmes de mauvaise vie & à engraisser des mules. Quoi, ne voit-on pas la façon dont les Prêtres trompent les infensez ? Ils le font cependant impunément, tant la clémence des Rois est grande, qui de leur côté ne s'occupent qu'au jeu, à la gourmandise & à la luxure. Les Dieux faciles tolèrent ces abus, & semblent même ne pas se soucier quelle main & quel cœur traite les choses sacrées, ni ne paroissent s'interresser au bon, ou mauvais culte qu'on leur rend.

Mais revenons aux infensez. Ne diroit-on pas que la fortune se réjouit quand elle les met dans les grandes Places ? C'est dans des cas pareils qu'on voit régner la folie. Peut-t'on nombrer les maux qui en résultent ? La mauvaise-foi triomphe, & la vertu devient l'objet de la risée. On ne songe qu'aux danses, aux festins, aux fêtes, & aux jeux. On voit partout des bataillons de Prêtresses de Vénus, & des femmes qui font les plus honteux commerces. L'infâme volupté régne alors sur la terre. Tel est un Roi, tel est ordinairement le peuple qui lui est soumis, & les sujets ont le plus souvent les mêmes inclinations qu'ils voyent à leurs Princes.

La volupté n'est pas la seule passion qui domine les infensez ; ils sont outre cela sujets à la colère ; car l'ame d'un fol s'embrase facilement ; pour lors il est capable de tous les crimes, quand il se trouve bouffi d'un fiel ému : on a pour lors recours au fer, on se livre les plus sanglants combats ; on se tué ; c'est pourquoi on ne s'çauroit trop se défier de ce genre d'hommes féroces. Nous sommes enfin parvenus au

K 3 petit

petit doigt, qu'on nomme le plus souvent auriculaire.

C'est ici le lieu de ceux qui ayant absolument perdu le sens, ont l'esprit aliéné, & qui sont tout-à-fait privés de la raison, du nombre desquels on doit mettre ceux qui sont furieux, sans aucun intervalles. Ils doivent être tués, la mort étant le seul remède à la maladie de ces malheureux. Il n'y a donc que deux espèces d'hommes qui soient bonnes ; il faut éviter les autres genres, comme mauvais ; ou, si l'on ne peut les éviter, prendre garde de les irriter ; le vulgaire étant un bête cruelle qui devient furieuse & féroce. Après que Timalphea eut parlé de la sorte, ne pourroit-on pas, lui-je, ramener du vice à la vertu les gens rusés & les fols ? N'y a-t'il aucun moyen de remédier au crime ? Ah ! s'il en est quelqu'un, faites-moi la grâce de me l'apprendre. Il me répondit en ces termes.

De la même manière que la nature a assujetti le corps à beaucoup de maladies, de même l'esprit a beaucoup d'affections contagieuses ; elle a par conséquent préparé des peines à ces deux parties qui composent l'homme. Vous voyez jusqu'à quel point le genre des humains se livre à l'amour. Cependant la nature lui a fourni plusieurs remèdes pour se garantir de cette folle passion. Si elle ne lui auroit donné de tels moyens, on auroit raison de se plaindre d'elle & de croire qu'elle auroit été de mauvaise humeur en vous formant.

Il faut donc convenir que la même nature, en vous nuisant, vous a été utile, & qu'elle a été aussi ingénieuse à vous donner les remèdes, qu'elle l'a été en vous occasionnant les maux ; ce qui fait qu'on peut douter si elle est une tendre mere ou une cruelle marrâtre. Mais passons sous silence les maladies & les remèdes pharmaceutiques, qui concernent le corps : assez de livres ont traité ces matières, pour n'avoit à nous entretenir que de l'esprit ; afin que vous compreniez mieux l'explication de ce que vous m'avez demandé.

demandé, je vais m'étendre autant que la chose le requiert.

Comme, dès les commencements, la nature ne produit que des orties, des chardons, & de méchantes herbes, si la terre n'est fréquemment cultivée, & si l'on n'a pas soin, par un travail assidu, de détruire les mauvaises productions, avec le râteau & le soc: ce qui ne suffit pas encore, il faut substituer à ces mauvaises herbes de bonnes semences, & les cultiver avec soin, après les avoir semées; de la même façon, l'esprit, tant qu'il est renfermé dans la prison corporelle, est hérissé de toutes sortes de vices, & devient presque féroce, si l'on ne se donne pas un soin infini de le cultiver. Il faut en arracher les vices, & à leur place ensemencer les vertus.

Vous êtes sans doute curieux de sçavoir quelle est la culture de l'esprit? C'est la sagesse; c'est-à-dire, celle qui enseigne les bonnes mœurs, qui rend les hommes bons, qui apprend aux mortels la façon de vivre bien, & qui leur persuade d'aimer la piété & la justice, & d'éviter les crimes: voilà quelle est la véritable sagesse, & non pas celle à laquelle, dans le tems présent, s'attachent jour & nuit les Médecins & les Moines rusés, qui ne cherchent qu'à pénétrer les causes secrètes de la nature & à découvrir ses ressorts cachés; ne retirant d'au re utilité de cette étude, que de prononcer les grands mots de matière première, de vuide & de mille autres chimères, & cela pour paroître sçavants: ils n'en recueillent pas plus d'utilité, qu'une personne qui rempliroit sa bourse d'air.

O la belle sagesse, dont l'étude ne procure à la jeunesse qu'une grande avidité de gain & une stérile & orgueilleuse ambition, sans aucune utilité! On ne peut pas dire que cette étude contribuë à cultiver l'esprit, & l'on ne peut l'appeler sagesse, mais tout au plus, science; si elle ne découvre pas les détours ambigus de la vérité; celui qui l'a apris, l'a fait, & n'est pas sage.

Ces

Ces deux choses sont distinguées par un grand intervalle : la sagesse produit le fruit de vie , & la science en produit la fleur ; l'une est utile & nécessaire , & l'autre embellit & donne l'ornement ; la première s'attache à considérer l'intérieur de l'homme , & la seconde est occupée à l'examen des choses extérieures ; l'une le rend pieux & juste ; l'autre le rend savant & éclairé : la sagesse est enfin la seule qui cultive l'ame & qui enseigne les bonnes mœurs ; elle détruit tous les vices & séme les vertus , qu'elle arrose & fait fructifier par une pluie Céleste.

O lumière du genre-humain ! O véritable chemin de salut , secours , port , soulagement , règle de la vie , paix , médecine de l'ame , azile respectable ! O sagesse , plus douce & meilleure que le nectar ! Qui est-ce , hélas ! qui vous aime aujourd'hui ? Qui est-ce qui vous suit ? Dans quel endroit êtes-vous honoré sur la terre ? Vous régniez autrefois dans les Temples , dans le Lycée & le Portique , dans les Colléges , où l'on instruisoit la jeunesse , dans les Conseils & dans les Cours des Rois.

Vous êtes à présent inconnuë à tout le monde ; les bagatelles & les rêveries Poétiques régnent à votre place . Qu'enseigne-t'on aujourd'hui aux enfants , qu'aprend-on autre chose à cette imprudente jeunesse , que des Fables honteuses , ou du moins inutiles ?

On voit dans les écoles un Précepteur assis sur le trône élevé de l'ignorance , qui tient un livre ouvert , d'où il tire ses leçons ; il regarde de part & d'autre ses jeunes Disciples , qui ont la bouche bâinte , les yeux ouverts , & les oreilles attentives ; il leur debite d'une voix tonnante , des mascarades tragiques ; il commence à leur raconter les actions les plus infâmes & les plus comiques ; il leur fait un détail circonstancié des amours insensées des anciens , & leur fait un honteux arrêt de choses monstrueuses , cruelles & déplorables .

O têtes , qui avez b^e soin d'une forte doze d'hebdomades ! C'est de pareilles leçons que sont imbuës de jeunesse

jeunes ames ; vous nourrissez de pareils fruits ces tendres innocents : c'est de ce sel enfin que vous réveillez leur adolescence pétulante. Ne rougirez-vous point de passer votre vie dans de pareils emplois ? Devez-vous être étonnez , après de pareilles leçons, de voir par tout des pervers & des scélérats ? Voilà la dangereuse semence qui multiplie les vices. Puisque la chose que vous négligez le plus est la culture de ces jeunes ames , vous méritez , à bien plus juste titre , le nom de corrupteurs que de Précepteurs des enfants. Commencez par vous connoître vous-mêmes , avant de vous charger du soin d'enseigner aux autres la façon de vivre ; revêtez - vous de saintes mœurs , & n'imitez pas la façon de vivre des bêtes les plus méprisables.

Pour vous , me dit mon conducteur , écoutez-moi ; je vais vous enseigner en peu de mots de quelle façon l'ame doit être cultivée. Sur-tout méditez fréquemment , qu'il est un seul Dieu , immense , éternel , très-grand , très-bon & tout-puissant , qui a créé de rien , & par sa seule volonté , le Ciel & tous les astres innombrables , dont il est éclairé , & toutes les choses visibles , aussi - bien que celles que notre vuë ne scauroit découvrir : il les a créées sans qu'on puisse en citer l'époque ; il les conserve & les gouverne avec une atention toute divine. Respectez-le , craignez-le , adorez-le , louez-le , & priez-le souvent ; le jour , la nuit , au lever de l'aurore , à midi & au coucher du soleil : voilà la première vertu ; voilà la première sagesse. Reconnaissez-le pour Roi des habitans Célestes & pour Pere des hommes ; aimez-le , louez-le avec sincérité ; craignez sa juste colère & la flétrissez par des vœux ardents ; sans ce principe il n'est pas de vertus ; cela suffit à l'homme.

Ayez toujours Dieu dans le cœur & le priez souvent de bouche ; vous ne pouvez rien aquérir de plus grand qu'une piété pareille ; voilà la porte des autres vertus qui ne peuvent être aquises , ni les vices chassés sans le secours divin.

Sou-

Souvenez-vous d'invoquer les Citoyens Célestes, les Angéliques-Phalanges, serviteurs de ce Roi souverain, les saints Ministres, qui exécutent les ordres de sa divine Majesté, & qui environnent en tout tems son Trône formidable, dans les campagnes immenses des feux les plus purs & les plus sereins: priez-les, dis-je, qu'ils vous assistent, qu'ils éloignent de vous les dangers, & qu'ils daignent enfin vous recommander à Dieu; ils le peuvent assûrément, & les esprits Angéliques ont coutume de secourir celui qui les prie, & ils font réussir les vœux des humains.

Gardez-vous, je vous prie, du système ignorant de ceux qui croient que rien n'est plus estimable que la nature de l'homme, & que jamais Dieu n'a rien fait de meilleur; les infensez qu'ils sont voyent tant d'animaux habiter la terre & les mers, & s'imaginent que l'Ether & les globes des étoiles n'ont aucun habitant; & ils croient deserts les espaces immenses du Ciel.

O esprits dépravez! ô ames aveuglées de ténèbres! hélas! les sens humains peuvent-ils tout comprendre? Il y a mille choses qui trompent les yeux & que l'on conçoit cependant par la réflexion. Doit-on préférer les sensations que les organes rapportent à l'esprit, préférablement aux choses que conçoit la raison & la réflexion, qui nous enseignent qu'il y a des Dieux & que le Ciel est habité. Donc les étoiles sont elles-mêmes des divinités, ou des temples lumineux, dans lesquels habitent les Dieux?

Ces fondements étant jetés, embrassez la justice; ne faites tort à qui que ce soit, n'en paroles ni en actions quelconques; ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui vous fut fait; voilà la loi la meilleure de la nature, sans laquelle vous ne pouvez plaire à Dieu ni aquérir la Céleste éternité.

Respectez l'honneur, la réputation & le bien de votre prochain; que l'envie, la colère & la cupidité ne vous entraînent pas; secourez de vos soins charitables,

tables, ceux que vous connoissez être bons, faites du bien enfin jusques aux méchants mêmes, afin qu'ils ne vous nuisent ni ne vous fassent point de mal.

Soyez incorruptible aux présents; que l'amour ni la haine ne vous écartent pas de la justice; ce sont ces trois choses qui éteignent la lumière de l'ame & l'écartent du droit chemin.

Souvenez-vous toujours de Dieu, & que vous deviez mourir un jour; fuyez tous les charmes & les plaisirs du corps; mettez un frein à la volupté, elle est très-pernicieuse au genre-humain; rien n'est plus contraire à la vertu, qui veut sans cesse s'élever vers les astres, dont elle a pris naissance, que la volupté, dont le propre est de ramper dans les lieux bas & terrestres; elle n'applique ses regards qu'à la terre, à la façon des bêtes; elle suffoque les forces de l'ame & du corps; elle rend les hommes lâches & paresseux & leur cause les plus cruelles maladies.

Voilà la Circé, les Syrènes & l'hameçon de l'inique Démon: c'est par ce filet qu'il en prend une innombrable quantité, qu'il les empêche après leur mort d'entrer dans le Ciel, leur patrie, & qu'il les renferme avec lui dans les ténèbres de l'averne. Fuyez - donc avec soin le flâleur & doux poison de cet ennemi infernal, de peur que vous ne vous en repeniez trop tard.

Quand un âge avancé vous fera sentir que vous avez sacrifié votre esprit, votre réputation, votre corps, & tout ce que vous ayiez de plus cher à ce petit goût de miel & à cette vaine douceur, alors vous vous récrierez comme beaucoup d'autres.

O beaux temps, que je vous ai mal connus! Où fuyez-vous? Hélas, misérables que je suis, si Jupiter me rendoit les années de mon enfance & qu'il me fut permis de revenir sur la terre, que je suivrois avec plaisir le sentier étroit de la vertu! Rien n'est meilleur au monde. C'est elle qui nous reste dans tous les tems: les honneurs & la louange lui sont

sont attribuez ; elle augmente le bien , conserve la vie , & survit après la mort.

Malheureux que je suis ! la flâneuse volupté m'a trompé ; elle s'est retirée & m'a abandonné dans mes malheurs ; tandis que j'étois jeune , je ne fréquentois que des lieux de prostitution , pendant que je me livrois à la gourmandise , au sommeil & au jeu : insensé que j'étois ! je n'ai voulu rien apprendre ; je haïssois les livres & l'étude ; j'ai méprisé les beaux arts ; je me trouve à présent ignorant , infâme , sans fortune , le corps cassé , l'esprit hébété & les sens débilitiez.

J'ai vécu jusqu'à présent , comme celui qui croit veiller pendant qu'il dort , & se trompe . Les lâches & les paresseux tiennent de pareils discours quand ils tombent dans la vieillesse , & que prêts à mourir , ils font sur leur vie passée un trop tardif examen . Ces sortes de gens ferment les étables quand les troupeaux se sont perdus ; c'est vouloir profiter de l'occasion quand on l'a laissé échaper , & chercher le Médecin quand il n'y a plus d'espérance de salut .

O misérables ! connoissez le prix du tems pendant que vous le possédez ; l'heure s'échape avec vitesse & ne revient jamais : les larmes & les gémissements ne font rien à une personne morte ; la Médecine veut être administrée à tems ; il faut donc embrasser la vertu dans la fleur de son âge & choisir le vrai chemin de la vie ; il faut alors se servir de la raison & se livrer à des études honnêtes : c'est lorsque l'esprit est encore souple qu'il le faut soumettre à la prudence , de peur qu'il ne devienne l'esclave des voluptés & ne s'écarte du droit chemin : c'est être sage que de l'être de bonne heure ; la sagesse tardive ressemble à la folie ; elle se repent en vain , en déplorant le tems perdu qui est irréparable .

Il faut outre cela se garder de la soif des richesses & de l'avidité de l'or ; car l'avarice renferme presque tous les vices , les actions lâches , l'impiété , le

Le parjure, le larcin, les rapines, la fraude, les tromperies, les embusches, les trahisons, les querelles, les carnages : je n'aurois jamais fait de les dénombrer ; rien enfin n'est si sordide que l'avare, qui s'enterre lui-même comme une taupe ; il ne souhaite, il n'aime & ne connoît rien, que ce qui procéde de la terre ; c'est pour des choses si basles qu'il commet toutes sortes de crimes. L'insensé qu'il est n'a d'autre Dieu que son argent, qu'il adore ; il ne voit pas, ce malheureux déplorable, combien la vie de l'homme est courte & fragile ; il n'aperçoit pas la mort qui d'un arc toujours bandé décoche des fléches dans le cœur des hommes, & qui n'épargne ni le jeune, ni le sçavant, ni le riche, ne fait nulle différence des sujets.

Souvent la mort est plus près de lui qu'il ne pense & lui porte des coups imprévus.

Pour vous, me dit Timalphea, gardez-vous bien d'estimer les richesses de la terre, & les biens soumis à l'empire de l'aveugle destin : personne ne les possède en propre ; ils dépendent de l'Arbitre de la fortune, qui les ôte & les donne à son gré, & l'on est obligé de les abandonner à la mort.

Ces biens changent de maîtres avec vicissitude ; ce sont donc d'autres biens qu'il faut que vous cherchiez ; il faut que vous souhaitiez de meilleures richesses, qui sont durables, sur lesquelles ni la mort, ni le sort n'ont aucune puissance ; c'est celles-là qu'il faut accumuler jour & nuit ; vous serez alors vraiment riche & vraiment heureux.

Quand même vous auriez tout ce que le peuple admire & désire, comme de l'argent, un fond de terre, une maison, des troupeaux, vous pouvez vous en servir, mais avec modestie & justice. Ayez pitié du pauvre autant que vous le pourrez, ne méprisez jamais les misérables ; par ce moyen vous aquérez la louange & le salut éternel, & vous échangerez vos biens terrestres contre des biens Célestes.

C'est être un loup, & non pas un homme, que de ne pas avoir de la clémence, de n'être pas touché du sort misérable d'autrui & de refuser ses secours à un ami qui vous les demande : si, au contraire, vous êtes pauvre, soutenez votre pauvreté avec patience ; celui à qui le sort a le plus donné de biens, a plus de soins, de soucis & d'accidents fâcheux à éfuyer que vous ; il est opprime par le poids de ses possessions, de façon qu'à peine peut-il s'élever à la contemplation des choses Célestes.

Il faut être débarrassé de tous poids terrestres, quand on veut s'élever jusqu'aux astres ; car plus on recherche la terre, plus on s'éloigne du Ciel & de la lumière : or celui qui a des trésors, a son cœur dans le même endroit, qui semble tourner autour du lieu où ils sont cachés.

La pauvreté est utile à beaucoup de gens, elle les allége & les soulage, & semble leur prêter des ailes pour s'élever aux astres. Il faut aussi que vous évitez l'orgueil, qui est la source des contestations & de la haine ; l'ambition partage les Villes en factions différentes ; elle est la cause de la ruine de beaucoup de gens.

Rome n'a été détruite que par cette peste, & n'a été oprimée que par la guerre civile. Fuyez ce monstre infernal, si vous voulez être l'ami de Dieu, & jouir du Ciel après votre mort.

Jamais le superbe n'aima les Dieux ni n'en fut aimé ; Dieu aime les gens humbles & doux, & il habite volontiers dans les ames de bonnaires & sans ambition ; il écarte de lui, au contraire, les ames pleines d'un vent des vanitez & ne permet pas qu'elles souillent le Ciel de leurs présences, ni qu'elles habitent avec lui.

Hommes, qui n'êtes que des autres vides, de quoi vous ferez donc votre orgueil, vos titres illustres & vos grands noms, que la mort vous enlève à l'instant & qu'elle vous fait oublier dans les cœurs du

Léthec :

Léthé ? Vous cherchez à mériter les louanges du vulgaire ; vous voulez lui p'aire : de quel jugement, dites-moi, le petit peuple est - il capable ? Qu'importe qu'il vous croye des Dieux , quand vous n'êtes que des animaux , qui n'avez d'humain que la figure extérieure ?

Si vous trompez des hommes ignorants , croyez - vous aussi en imposer aux Dieux ? Hélas ! vous exercez chez eux un rôle pitoyable ; car ils connoissent vos mœurs & vos crimes cachés.

Mais, que dis-je, aveugles que vous êtes, vous ne connoissez pas de Dieux ; vous ne croyez pas que vos ames survivent à la destruction de vos corps : vous ne cherchez & ne desirez que les commoditez de la vie présente , & vous vous moquez de la future. Que de bêtes , hélas ! vivent dans un corps humain. Voilà la cause de votre erreur & de votre ruine ; c'est que vous ne connoissez , avec un esprit épais , que des corps grossiers ; vous n'avez nulle idée des choses vrayes , vous n'en connoissez que les ombres & les simulacres , & la plus grande partie des hommes se plaît à se repaître de fumée. Insensez que vous êtes , qui a-t'il de plus léger & de plus vain ? Qu'y a-t'il en effet de plus ridicule que de rechercher des honneurs qu'on n'a pas mérité , tandis qu'on ne daigne pas s'en procurer un véritable ?

Nous voyons les méchants , les ignorants , les gens sans esprit , élévez à des postes éminents ; nous les voyons commander à des gens qui valent mieux qu'eux & auxquels ils dévroient être asservis , parce que la fortune se joue des choses humaines : elle confond tout , sans aucun ordre ; elle élève le plus souvent de lâches esclaves , qui ont mérité la prison & les supplices.

Si cette fortune étoit sensée , elle donneroit aux seuls sages la conduite de l'Univers , comme il seroit juste qu'elle le fit , alors tout seroit dans l'ordre ; les loix reprendroient leur vigueur ; les choses sa-

crées seroient entre les mains de Ministres purs & innocents, & les Dieux se communiqueroient aux hommes; mais, hélas! elle se plaît à favoriser des Pantomimes.

Dieu souffre pourtant ces choses, qu'il pourroit corriger; pourquoi ne les souffririons-nous pas? Hélas! il est fort inutile de prouver la vérité par la plus solide raison; on ne fait de grands progrès; on se charge de la haine publique; on se fait mépriser, & la sagesse a toujours tort, quand elle n'est pas soutenue de la force ou de l'autorité; ce qui fait qu'il vaut mieux se taire. Pour vous, méprisez les louanges du vulgaire insensé & les présents de l'aveugle fortune, & ne vous attachez de toutes vos forces qu'à plaire à Dieu.

C'est la vraie gloire & le véritable honneur dont vous êtes sûr de jouir après votre mort; prérogative qui n'est accordée dans le Ciel qu'aux hommes justes & pieux. Voilà le vrai bonheur, qui est réservé à ceux qui sont doux & humbles de cœur: les orgueilleux, au contraire, plongez dans une tristesse inexprimable, répandant des larmes amères dans les valées du Styx.

Calmez donc votre colère, elle engendre la fureur, qui fait proférer des paroles insultantes, les querelles en procéder, les bleslures s'ensuivent, & une mort malheureuse en résulte.

La colère confond le jugement de façon, que l'esprit ennyvré d'une bile échauffée ne sçait plus ce qu'il doit faire; il perd le discernement & ne sçait même pas reconnoître sa route. Les actions inconsidérées sont d'ailleurs suivies de honte & de chagrin. Fuyez-là donc; rendez-vous maître de votre ame; surmontez-vous vous-même; ayez la force de tolérer; la patience est une excellente vertu; il faut manquer de probité pour ne pas être patient; il faut être absolument féroce, querelleur & litigieux.

Les combats ne conviennent qu'aux bêtes; comme

me la paix la plus tranquile est le propre des hommes, le sage la recherche sur toutes choses, & préfere de souffrir de légères offenses, plutôt que d'encourir des peines plus violentes: il est perpétuellement sur ses gardes, pour empêcher que d'un petit feu il ne s'allume un grand incendie.

Celui qui ne veut rien souffrir, doit se bannir du commerce des hommes & se retirer dans les montagnes ou dans les bois; mais celui qui veut habiter dans les Villes, doit passer beaucoup de choses, doit donner un frein à sa colère, renfermer son chagrin dans son cœur & ne pas rompre légèrement les liens de la paix; il doit pardonner à ses amis, autant qu'il est possible, pour qu'il se rende digne lui-même du pardon qu'il a accordé aux autres.

J'ai crû devoir dire ce peu de choses concernant l'âme, en voilà suffisamment. Celui à qui ce discours aura paru court, trouvera certainement ce que j'ai pu ômettre, qui se présentera volontiers à ses yeux; car il est compris tacitement, ou sous-entendu dans ce que j'ai dit.

Il faut aussi lire avec attention les Livres des Sages, rechercher les causes des choses, a fin d'orner son esprit de différentes sciences; car l'esprit sans doctrine, paroît sans courage & émoussé. Par ce moyen, comme il a été dit ci-devant, les fols & les rusez peuvent, en cultivant leur esprit, avoir du mérite & de la vertu, & parvenir à posséder les demeures Célestes.

Tandis que mon conducteur m'entretenoit de la sorte, voilà le messager des Dieux le petit-fils d'Atlas, envoyé par Jupiter même, qui s'approche de nous pour annoncer à Timalphea qu'il étoit attendu dans les Cieux; parce que tous les Dieux devoient se rassembler dans le Palais de Jupiter, qui vouloit les entretenir de choses importantes; savoir, s'il convenoit à Momus de dépouiller de leurs biens certains Moines, demeurez sur une colline hors de la

L 3 Ville,

Ville, dont les murs sont arrosez par le poissonneux Fleuve d'Arimini, dont les eaux vont se jeter dans la Mer Adriatique, & s'il faloit leur éter certaines parties, dont les villageoises privent quelquefois leurs Coes, puisque ces Moines étoient trop lascifs & trop orgueilleux, qu'ils méprisoient les autres hommes & commettoient licentieusement les choses les plus honteuses, à l'exemple du vieillard qui leur préside.

O honte ! comment l'Eglise peut-elle toléter la vie de ces Porcs, qui ne sont occupez d'autres soins que de satisfaire leur gourmandise, la luxure & le sommeil. Ce qu'ayant entendu, le fils de la vertu disparut, après m'avoir recommandé à Mercure, qui s'en alloit aux enfers porter à Pluton les ordres secrets de son pere. Il me prit, & m'ayant fait traverser les nubes, il me descendit sur la terre, dans le tems que Clément, natif de Toscane, étoit à Boulogne avec l'Empereur, & que le même fatignoit Florence par un long siège.

Le petit-fils d'Atlas, à force d'agiter ses talonnières aîlées dans les airs, parvint aux rochers escarpez de S. Martin, qui touchent presque les astres, & après un très-petit saut me posa doucement à terre, sur une petite élévation, dans de grasses campagnes, & se hâta de descendre aux enfers.



LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE CAPRICORNE.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIEME.

Dans ce Livre, l'Auteur traite à fond de la culture de l'ame, pour les Sciences & les beaux Arts. Au commencement il s'emporte, avec véhémence & ironiquement, contre la luxure & l'hypocrisie des Moines, & donne la méthode d'étudier. Le sage porte aisément tout avec lui, ce que le riche en fond de terre ne sauroit faire. Les anciens Philosophes, après avoir prié Dieu, ont obtenu de lui la Pierre Philosophale. L'Auteur décrit énigmatiquement la manière de la préparer. Il avance qu'il ne convient pas au sage de se marier. Qu'il ne faut faire la guerre que dans l'extrême, où l'on est réduit à défendre les Autels & les foyers domestiques. Il excite les hommes à l'amour de la vertu, en leur proposant l'exemple d'un certain Hermite, à qui les péchez des hommes causoient des maux de cœur & des envies de vomir. L'esprit de Dieu est le seul qui purifie les cœurs ; si-tôt qu'on en est parfaitement rempli, on n'a plus besoin que de très-peu de choses pour le soutien de la vie, qui est double, celle de l'esprit & celle du corps. Les sages vivent de celle de l'esprit, & le vulgaire de celle du corps. Les méchants croient l'ame mortelle, & souhaitent qu'elle soit telle ; les gens de bien, au contraire, se réjouissent de son immortalité. Il parle avec force & énergie de la méditation des misères humaines, qui élèvent l'homme à Dieu. Il attaque, en passant, la Cour du Pape Clément lui-même ; & il finit ce Livre, en considérant combien il est difficile de parvenir à la vraie sagesse dans ce monde.

JE vous saluë, petit-fils d'Atlas. Quoi ! êtes-vous déjà de retour de la valée du Styx ? Dites-moi, je

je vous prie, ce qui se passe à la Cour de Pluton? Il y a, répondit Mercure, un grand tumulte & une grande dispute. Pourquoi cela? Je vous le dirai volontiers, quoique je sois fort presté de retourner vers les Dieux.

Il y a dans les Royaumes sombres une si innombrable troupe de Musulmans, de Chrétiens & de Juifs, que la place n'est pas assez grande pour les contenir. Il n'est pas un coin de vuide, tout est rempli; le vestibule, les salles, tout le Palais du Roi infernal; les Temples, les maisons, les rues, les places publiques, les remparts, & toute la Ville enfin est occupée; les campagnes, les collines & les vallées; ils se pressent les uns les autres de façon, qu'ils se poussent à coups de pieds & de poings; ils se mordent & se battent avec fureur. Heureusement les Mânes n'ont point d'épées; car ils ne peuvent mourir une seconde fois.

A peine ai-je pu passer & pénétrer la foule des ombres, tant elles étoient pressées; mais je me suis ouvert un passage à force de les frapper de mon caducée. Je suis enfin parvenu jusqu'à l'intérieur du Palais du Roi des ténèbres, qui soupiroit & paroisoit touché d'une amère tristesse.

Je lui ai exposé les ordres de mon père; qu'il eût à faire sortir l'Antechrist de sa prison où il éroit renfermé, & qu'on lui donnât la liberté d'aller par tout le monde, d'y faire de faux-miracles; de prêcher l'arrivée du dernier jour, & la ruine du Monde; de mettre tout en désordre, & de troubler les hommes & les Dieux; car c'est-là l'ordre des immuables destinées. J'ai demandé à Pluton le sujet de sa tristesse. Ne vous paroît-il pas indigne, injuste, & criminel, m'a-t'il dit, que vous occviez le Ciel, si large & si immense, où vous êtes en si petit nombre, & où trois hommes à peine, ou du moins un très-petit nombre de plus, sont depuis très-long-tems allé l'habiter avec vous, tandis qu'il viene à chaque instant

stant dans mon Royaume , qui est très-petit & très-étroit , une innombrable multitude d'hommes , comme tous les Juifs & tous les Mahométans ? J'avoué que tous les Chrétiens n'y viennent pas ; mais du moins la plus grande partie de ces derniers descendant ici bas & s'y viennent ranger pêle-mêle.

Pourquoi les envoie-t'on plutôt dans mes Etats qu'ailleurs ? Et pourquoi mon frere , qui possède l'Ether , ne reçoit-il pas du moins les Prêtres , les Freres Laïcs & les Moines ? Que ne leur fait-il habiter les confins du Pôle & remplir ses Etats ? N'a-t'il pas de honte de ne pas recevoir ces hommes , qui chantent si bien dans les Temples chaque jour ? Qui fatiguent l'air par les lugubres sons de leurs cloches sacrées ? Qui brûlent tant d'encens ? Qui sont si pitoyables pour les femmes de mauvaise vie : Qui absolvent les autres , sans pouvoir absoudre leurs propres péchez ? Qui enterrent la nuit les gens en cage ? Qui ornent les Temples des Dieux de statués , de peintures & de tombeaux ? (a)

N'a-t'il pas de honte d'envoyer aux enfers & de tourmenter tant de milliers d'hommes , qui sont en beaucoup plus grand nombre qu'en été les mouches de la Pouille ? (b) Il n'a même aucun égard pour les Souverains Pontifes , à qui il fait souffrir des supplices plus cruels qu'aux autres hommes : ce qui fait que ces misérables sont renfermez au fond de l'Exrèbe & y sont tourmentez d'une façon effrayante.

C'est pourquoi , Mereure , lorsque vous retournerez au Ciel , dites , je vous prie , à mon frere qu'il ait égard à la petite étendue de mon terrain ; qu'il ne méprise pas tant mon Domaine ; qu'il retire d'ici quelques Moines , ou bien qu'il élargisse le Tartare. Je le ferai , lui dis-je , & après je me suis retiré.

Je vais à présent retrouver les Dieux ; il faut que je :

(a) L'Auteur critique les Statués & les Peintures qui sont dans les Temples , en cela de l'avis des ICONOCLASTES , ou briseurs d'Images.

(b) Province d'Italie , dans le Royaume de Naples.

je me dépêche. Allez en paix, lui dis-je, ne m'oubliez pas : souvenez-vous quelquefois de ma Muse : dictez-moi mes vers ; le papier & les plumes sont prêts, & j'ai pour écrire du loisir de reste. Commencez par m'enseigner de quel ordre est l'homme sage. Celui qui doit être tel, aussi-bien qu'heureux, doit d'abord être né sous un astre favorable ; car il y a une grande différence de naître sous tel, ou tel autre aspect des Planètes, si l'on en croit ceux qui connaissent les facultés, les mouvements & les noms des astres ; qui observent l'heure de la naissance des hommes, & prédisent, par ces moyens, leurs destinctes.

O combien grande, & combien admirable est la puissance du Ciel ! Sans lui la terre cesserait de produire, & la mer d'engendrer ses humides habitants. Le Ciel est l'Océan, Père de toutes choses ; les Astres sont les Nymphes, ses Sœurs ; c'est delà que tous les biens se répandent sur la terre.

Personne ne peut donc être sage & heureux, s'il est né sous un Ciel contraire & sous des Astres sinistres. Il importe beaucoup aussi à quels parents on doit la naissance ; aussi-bien que la façon dont on a été nourri ou élevé ; car on se ressouviens ordinairement, dans l'âge adulte, des mœurs qu'on a reçues & des sciences qu'on a apprises dans l'enfance ; ces choses durent long-tems, & font une forte impression sur l'esprit ; ce sont enfin les préjugés des premières années.

Il faut donc qu'un maître ait de la probité, de la science & de la prudence pour instruire un enfant ; qu'il l'acoutume de bonne heure à la vertu, & qu'il le conduise de part & d'autre, comme un habile Ecuyer conduit un cheval, en se servant tantôt de la bride & tantôt de l'éperon..

On ne doit pas se contenter de l'enseigner par des paroles, on doit encore l'engager plus fortement par l'exemple ; car on diroit en vain de belles choses, si les actions démentoient les paroles. On doit s'attacher

tacher à s'éloigner de la fréquentation des gens criminels & luxurieux.

Les commerces honteux corrompent les mœurs les plus saintes; ce poison en a fait périr plusieurs. Si l'on veut connoître quel est un homme, il faut sçavoir quels sont ses amis; la nature & Dieu même unissent les semblables: les gens habitent & vivent volontiers avec ceux qui leur ressemblent.

Que les parens, & un Précepteur, prennent donc garde, de concert, que quelque jeune débauché ne souille, par des mœurs obscènes, l'enfant qu'on souhaite avec ardent qui soit un jour heureux; nôtre penchant vers le vice n'est déjà que trop fort.

Il faut que le jeune élève, qu'on veut rendre sage, lise les Auteurs grecs & latins, afin, qu'autant qu'il se pourra, il y puisse la doctrine. Qu'il s'atache aux Auteurs les plus châtiez, & qu'il fuye tous les écrits qui ne sont pas dans les bornes de l'honnêteté.

Il arrive rarement qu'un ignorant soit honnête homme; l'ignorance précipite l'esprit dans les plus noires ténèbres de l'erreur. Il ne faut cependant pas fatiguer cet élève, par une étude trop violente ni par un travail trop assidu, de crainte qu'au lieu de lui inspirer la sagesse on ne le fasse devenir insensé, ou qu'il ne tombe malade, ou même n'en meure: toutes choses immodérées nuisent & ne peuvent durer long-tems; celui, au contraire, qui ménage son atention, & donne du relâche à son esprit, par les amusements & la récréation, trouve une nouvelle vigueur dans le repos & dans une oisiveté de quelque heures. Quoiqu'il y ait beaucoup de bonnes manières d'élever la jeunesse, les principales sont cependant celles qui enseignent & démontrent quelle est la nature & les astres. Que nôtre jeune Philosophe s'y applique donc de toutes ses forces, & à mesure qu'il parviendra à un âge plus avancé, qu'il y consacre ses plus meilleures années, aussi-bien qu'à la lecture du livre donc

sous

nous venons de parler. Qu'il exerce son esprit avec soin, en le cultivant; qu'il devienne juste & pieux, & couronne sa vie d'un double laurier.

Qu'il est beau qu'un même homme réunisse la science & la probité, la prudence & la doctrine! La science insensée est cependant dangereuse; le savant injuste est un furieux, armé d'une épée. Il ne suffit pas encore de prendre soin de l'esprit & de l'ornier de la science & des bonnes mœurs, si l'on ne donne une grande attention au corps; car quand ce dernier ne jouit pas de la santé, il refuse d'exécuter les ordres de l'esprit, qui conçoit les plus beaux & les plus grands desseins.

Il faut donc s'attacher à ne se nourrir que de viandes saines, afin qu'il en résulte un sang pur; car les humeurs pécantes, qui affligen les membres, ne sont ordinairement formées que par les mauvaises nourritures. Il faut fuir l'yvresse, & éviter l'excès des viandes, qui incommodent la tête & l'estomac & enveloppent le cerveau de fumées, d'où s'ensuit la stupidité & un assoupiissement journalier.

L'homme savant & juste doit donc boire & manger avec modération, & doit aussi faire un exercice modéré dans des tems marquez, pour rétablir ses forces: la paresse les diminue; une trop grandeoisiveté débile les nerfs, & le repos trop assidu affoiblit les jointures.

Il faut être en garde en outre contre un trop grand chaud & un trop grand froid; un air trop épais, par exemple, & un païs trop marécageux peuvent nuire, sur-tout en été, pendant la canicule, & dans le tems qu'on entend le chant des cigales, cachées sous les feuilles. Il faut enfin aporter toute son étude à tenir le corps en bonne santé, afin qu'il puisse exécuter les ordres de l'esprit; ce qui ne peut arriver aisément, si l'on est dans la pauvreté: il faut donc posséder un peu de richesses, soit par un héritage, soit par le hazard, ou qu'elles soient aquises par le travail.

Le

Le pauvre a beaucoup à souffrir par tout, & il n'est pas possible de mener une vie heureuse sans un peu de fortune. Ah que la vertu est gémisante, quand elle est privée de secours ! Combien de mépris n'a-t-elle pas à esuyer quand elle est pauvre ?

Celui-là est riche à juste titre, qui a de l'esprit, de l'éloquence, de la prudence, & quelque art avec lequel il puisse, par tout où il se trouve, gagner dès-quoi vivre honnêtement; dans quelques endroits éloignez qu'il se rencontre, il porte ses biens avec lui, & ne manque pas de commoditez, qui lui font passer une vie heureuse; il ne craint pas les voleurs ni les armes des cruels brigands, & il est aussi-tôt revêtu qu'il a été dépouillé.

La véritable vertu ne céde pas à la fortune; chaque ville, tout l'Univers enfin est la patrie d'un homme vertueux & courageux; mais celui, au contraire, qui n'est pas vertueux, quoiqu'il possède de fort grands héritages & une prodigieuse quantité d'or, ne peut pas aller où il veut; il ne peut parcourir le monde ni examiner les différentes mœurs des hommes; il ne s'çauroit voir différents païs ni vivre par tout; il ne peut entraîner à sa suite, ses terres, ses maisons ni ses coffres forts; il craint les voleurs & l'inconstance de la mer, & il s'croit bien-tôt réduit à la triste mendicité & à vivre des charitez d'autrui, s'il s'y exposoit: il est donc forcé de ne point changer de demeure & de ne point sortir de sa patrie, où il fait sa récolte & sa vendange. Il est comme renfermé dans les bornes des biens qu'il a reçus du sort, auxquels la petitesse de son génie le force de se tenir; ce qui fait qu'il ne s'çauroit contempler une infinité de belles choses qui sont dans l'Univers, & qu'il est forcé d'habiter sa prison.

C'est-là ce qui a déterminé les anciens sages à inventer, par une recherche subtile, *la Pierre* (a) qui leur

(a) Je ne doute nullement que le lecteur ne m'atende à *Tomus II.* M. ceux

leur pût servir de fidèle Viatique, qui pût les suivre en tous lieux, & jamais ne leur manquer; c'est par son

cette Note, comme à une pierre d'achopement. Cette Science a fait broncher de beaucoup plus habiles gens que moi. Il n'a pas été accordé à tous les hommes de pénétrer les plus sublimes mystères de la nature, parmi lesquels **LA PIERRE PHILOSOPHAL** a tenu le premier degré.

J'ai lu presque tous les Auteurs qui traitent de ce **GRAND ART**, sans pouvoir les aprofondir. J'ai consulté ceux qui avoient le plus de réputation sur ces matières. Je n'ai pas même négligé les Manuscrits; & j'avoué que toutes les connaissances que j'en ai pu tirer, ne sont encore qu'imparfaites.

Je me mets, malgré tous mes soins, au plus bas rang de ceux que les Adeptes appellent prophanes. J'ai même la témérité de penser que bien des Auteurs, qui ont la réputation d'avoir opéré le **GRAND OEUVRE**, ne l'ont aquise qu'en écrivant obscurément, & en copiant les passages des vrais Philosophes, sur l'interprétation desquels ils avoient faits de vains efforts.

Ce n'est pas que je nie la possibilité du **GRAND OEUVRE**; j'en suis, au contraire, pleinement convaincu. Il ne ieroit pas possible que de si grands hommes, qui en ont fait de si amples Traitez, eussent pu donner la plus sérieuse étude de leur vie à une chimére, ou s'ils avoient été entraînez par une aveugle crédulité, on n'en liroit pas, parmi eux, qui feroient les serments les plus authentiques, & qui prendroient à témoign les choses les plus respectables & les plus sacrées de la vérité, qu'ils vont vous avancer.

J'avoué que bien des gens ont été séduits par l'imposture. Je conviens qu'une infinité de malheureux ont impunément pris le nom de Philosophes. Il est sûr que ces mêmes ont eu beau jeu, pour en imposer à la plus grande partie des hommes, au sujet de la *Transmutation Métallique*.

Tous les Chimistes vulgaires, qui ont un peu d'expérience, savent, à n'en point douter, qu'en dessoulphrant, avec des corrosifs les deux Métaux parfaits, & en jettant ce soufre sur pareille quantité ou poids de de Mercure, ou Métaux imparfaits, la Transmutation se fait à l'instant.

Cependant le commun des hommes crie miracle à de pareilles expériences; les bourses s'ouvrent, & le frauduleux Alchimiste profite de leur simplicité.

LA PIERRE DES PHILOSOPHES est d'une toute autre nature; elle transmua les Métaux, sans avoir besoin d'emprunter les Soulfhres des autres Métaux parfaits, & elle est

En secours qu'ils ont parcouru différents Royaumes & diverses Provinces, où ils ont puisé des connoissances

c'est la souveraine Médecine pour guérir les Mixtes des trois Régnes.

Je ne m'amuserai pas à faire une plus ample description. Je me contenterai de donner au Public une sorte de Programme ou d'Introduction à cette Science, faite par un Seigneur Allemand, qui m'a été envoyé par un de mes amis.

Ce morceau est suffisant, pour donner une idée juste de l'ART, pour faire voir de suite ce que des milliers de volumes ont écrit sans ordre. C'est, en un mot, une sorte de Thèse que ce Seigneur prétend soutenir à la face de l'Univers.

Il s'y donne pour le tenant du Tournoy, & semble inviter à la dispute les Savants sur cette matière, à la maniére d'Allemagne, où l'on soutient des Thèses publiques sur cette Science.

Ce petit Ouvrage est en Latin; mais je le donne en François, pour la commodité de bien des ENFANTS DE L'ART, qui ne sont pas lettrés.

S C I E N C E E C R I T E DE TOUT L'ART HERMETIQUE,

Qui n'a pas été puisée dans les Livres d'autrui; mais qui a été justifiée & prouvée par l'expérience même.

Mise en lumiere, en l'honneur & gloire des ENFANTS DE L'ART, les Ides de Septembre de l'année 1731. par un Philosophe, connu pour tel.

I.

L'ALCHIMIE est une étude, qui imite la nature, & va beaucoup plus loin que cette servante de la Divinité.

I I.

Ce n'est pas la lecture des Livres Philosophiques qui constituent le Philosophe; mais bien plutôt la pratique, précédée des découvertes d'un fidèle ami, qui nous démontre l'ART.

I I I.

Notre ART est aisé & difficile, très-précieux & vil, selon le sujet qui s'y applique & s'y attache.

M 2

I V.

sances sans bornes. Ils ont autrefois, dans la plus profonde tristesse, imploré les Dieux, après leur avoir

I V.

Il est aisé, en ce qu'il ne se conduit que selon la voie de la simple nature.

V.

Il est difficile, en ce qu'il nous découvre tous les mystères de cette savante ouvrerie, & nous rend les conduits de ses ressorts cachés.

V I.

Il est très-précieux, par rapport à ceux qui recherchent notre ART, dans les choses précieuses & chères.

V I I.

Il est vil, en ce qu'il tire son origine d'une chose, finos vile, du moins très-commune & très-connue.

V I I I.

La Matière des Philosophes est unique, en essence & en nombre, & ne dépend point de plusieurs sujets.

I X.

Ce n'est point dans le règne Astral qu'il faut chercher notre matière, quoiqu'elle renferme toute la vertu des Autres.

X.

Ce n'est pas aussi dans les Eléments, quoiqu'elle les ait concentré en elle-même.

X I.

Le règne Animal ne peut pas non plus nous la donner, quoiqu'elle soit douée d'une ame très-noble.

X I I.

Le règne Végétal ne peut pas nous fournir notre Matière, quoiqu'elle ait un esprit végétatif & une vertu beaucoup plus multipliant que tous les Végétaux.

X I I I.

C'est enfin dans la dernière Famille de la nature, je veux dire le règne Minéral, qu'il faut la découvrir, quoiqu'elle ne soit ni or, ni argent, ni Mercure vif, ni aucun des autres Métaux & Minéraux, majeurs & mineurs, à l'exception de ce que les Philosophes appellent leur ELECTRE MINERAL, non meur, ou la Magnésie Philosophique, qu'ils appellent leur SATURNUS, qui n'est nullement le commun, & qui ne peut être compris par le sens ordinaire des Chimistes vulgaires.

X I V.

La Matière des Philosophes doit être crue; c'est-à-dire, n'avoir jamais passé par le feu.

X V.

avoir sacrifié , selon la coutume , des brebis de deux ans ; ils se sont sur-tout adressé à Mercure , au Soleil , à la

X V.

Notre MAGNE'SIE est la vraye & unique Matière de LA PIERRE PHILOSOPHALE , dans notre voye universelle , qui est humide & sèche.

X V I.

La solution de notre Matière est , ou violente , ou douce , ou bénigne .

X V I I.

Le Feu des Philosophes , en tant que le plus grand & le premier de leurs Secrets . (puisque c'est sa seule connoissance qui distingue le Philosophe des Sophistes) est triple , le naturel , le furnaturel , & l'élémentaire .

X V I I I.

(C'est le Feu naturel , qui fait le Soulphre d'Or de la MAGNE'SIE .

X I X.

Le Feu furnaturel , est le M E U S T R U B dissolvant des Philosophes , qui n'est pas corrosif . C'est un feu non igné , une eau non aqueuse , un esprit corporel , & un corps spirituel ; en un mot , un feu froid , dont la chaleur l'emporte cependant sur la naturelle & l'artificielle . Il n'est que cette chaleur qui puisse dissoudre l'Or radicalement , sans aucune corrosion , & le rendre fusible & potable , qui est , de toutes les Médecines & de tous les remèdes , le meilleur & le plus agissant .

X X.

Le Feu Elémentaire est la clef du naturel & du furnaturel , & cependant les deux derniers engendrent le premier .

X X I.

Le Feu furnaturel est la Mère du Mercure des Philosophes ; le naturel en est le Pere , & l'Elémentaire en est la Nourrice & la Gouvernante .

X X I I.

Le Mercure des Philosophes est simple , ou double , ou triple .

X X I I I.

Le simple , est la FONTAINE AIGRELETTE des Philosophes , ou leur Vinaigre Philosophique , qui est le premier fondement , & l'unique principe de la PIERRE ; c'est lui qui extrait les Soulphres des Métaux , résout & volatilise leurs Sels .

338 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
à la Lune, & leur ont fait cette prière avec un cœur pur !

O hon-

X X I V.

Le double, qui est la Terre Feuillée Philosophique, est un Parfum & un Oxierat très-doux, une eau qui ne mouille pas les mains; enfin il est, ce que les Philosophes appellent leur

* Azoth A Z O T H. *

frénésie

comment- Le Mercure triple, est la première Matière des Philosophes, qui renferme leurs trois principes; l'avoisin, Sel, Souffre, & Mercure Philosophiques, unis inseparablement par composition, le lien de conjonction. C'est enfin ce Mercure, qui se scelle par les Hermétiquement de lui-même, & cette eau mêlée de feu.

Philoso-

phe, Nous avons cinq solutions de notre Matière.

d'Alpha 1°. De la Matière crue, pour en tirer le Feu des Philosophes.

& d'Omega

2°. Afin que ce feu secret, étant extrait, il fasse paroître & dernie- le Feu Vitriol, non commun; mais Philosophique, qu'on re le- appelle PLOMBE DES PHILOSOPHES.

tres des 3°. Que ce Feu Vitriolique passe, par la putréfaction, au Grecs; du Cahos des Philosophes.

2, der- 4°. De l'Or PHILOSOPHIQUE, par le propre Aimant Mercuriel;

Latins; & 5°. De la Terre PHILOSOPHIQUE, afin d'en du Tau, former le double Mercure.

dernière

lettre des Hébreux, Il paraît deux Putréfactions; celle de notre Vitriol, & celle que quel- de la Terre Adamique, ainsi appellée par les Philosophes, afin ques spé. d'en préparer la Terre Feuillée, ou le double Mercure.

culatifs

ont pré-

tendu re-

présenter

myste-

rieuse-

ment la

Croix de

Iesu-

Christ.

Les Philosophes n'ont qu'un Aimant & deux Aciers.

X X I X.

Le Mercure simple des Philosophes, est l'Aimant de leur Souphre. C'est par lui qu'on tire l'Or des Philosophes, qui est beaucoup plus précieux que l'Or Vulgaire. Il est aussi l'Aimant du Sel Philosophique. C'est avec lui qu'on lave la Terre Philosophique, & qu'on la rend volatile, afin qu'ils se joignent exactement, & qu'ils fassent, ce qu'on appelle Mercure double.

X X X.

L'un & l'autre Acier, tant sulphureux que salin, doit faire Coat onze fois avec l'Aimant Mercuriel, afin qu'il aquier- re,

O honneur du monde ! ô Titan , le plus beau des Dieux ! ô Fille de Latone , qui chassez les ombres de là.

re , par cette cohabitation réitérée , une nature régénérée , très-noble.

X X X I.

La volatilisation de la Terre Philosophique , par l'Esprit du Mercure , (afin que le Sel des Métaux , qui est la PIERRE même , soit engendrée) demande un Artiste ingénieux , assidu & patient.

X X X I I.

Le grand mystère , est de sçavoir volatiliser la Terre Philosophique . Sans cette volatilisation , les autres travaux sont inutiles & vains . Les Philosophes ont été très-réservez sur cet article ; Raymond-Lulle , Bazile Valentin , Théophraoste , Paracelse , Geberd , Arnould de Villeneuve , Melchior , Michel Sendivogius , le Comte Trevisan , le Morien , & plusieurs autres , ont été très-secrets & très-obscurs . Ils n'en ont dépeint le procédé qu'avec différents hiéroglyphes , & en ont parlé avec des termes très-variez . Eu égard à la diversité des Phénomènes qui paroissent dans cette élaboration ; les uns lui ont donné le nom de NITRE VIERGE , extrait de la TERRE ADAMIQUE , d'autres l'ont nommé GRANDS JOURS DE SALOMON , quelquefois les CHAMPS DE MARS ; ailleurs , BENOITE VERDEUR DE VENUS , quelquefois MIROIRS D'OR DE VENUS ; en d'autres endroits , TERRE DE PARADIS ; quelquefois MOISSON PORTANT FEUILLES ET FRUITS ; dans des occasions HUILE DE TALC DES PHILOSOPHES ; tantôt MERCURE AMALGAMÉ ; d'autres MASSE DE PERLES , prête à se coaguler , MASSE STYGIENNE , MER GLACIALE ; quelquefois LUNE ENGROSSEÉ PAR MERCURE ; quelquefois DIAMANT PHILOSOPHIQUE , TERRE-FEUILLEÉ , TARTRE DES PHILOSOPHES , MANNE , DRAGON DEVORANT SA PROPRE QUEUE . On ne finiroit pas à les rapporter.

X X X I I I.

La Terre Feuillée des Philosophes se compose avec leur Or liquide , selon le poids de nature : elle est pour lors première Matière , à laquelle , si l'on proportionne le Feu Grandé Philosophique (que les Philosophes appellent l'Huile de Saturne , ou le Cacher d'Hermès .) cette Terre est conduite à l'Eléxit blanc & rouge : elle se teint & se parfait par ses propres Eléments , qui sont l'Air & le Feu , & se multiplie à l'infini .

140 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
la nuit ! ô inconstant & fugitif enfant de Jupiter &
de Maïa , qui avez la faculté de vous changer ca-
tant

X X X I V.

Il n'y a point de voie particulière qu'elle ne soit émanée
de la Source universelle. Il ne faut donc pas ajouter foi aux
fables des Sophistes du temps présent , qui s'garent extorquer
de l'argent aux fojets trop crédules , & les trompent par
l'espoir d'un gain futur , qui n'arrivera jamais.

X X X V.

Les Particuliers réels , se font par le simple Esprit du Mer-
cure des Philosophes , qui est Solaire & Lunaire , comme la
Pierre de Feu de Bazile Valentin , l'augmentation de l'Or &
de l'Argent , le Cuivre conduit à des degrés de perfection.
La Transmutation de l'Or & de l'Argent , en une teinture
Tingente ; la maturation du Mercure vif , en Argent & en Or ,
& plusieurs autres.

X X X V I.

Le double Mercure des Philosophes rend l'Huile de Tale ,
que quelques - uns ont appelé leur G u r. Il conserve la
sueur de la jeunesse , jusqu'à dans la vieillesse la plus avancée.
Il peut dissoudre plusieurs petites perles , pour en faire de
très-grosses , plus belles de beaucoup , en qualité & en beau-
té , que les naturelles.

X X X V I I.

La Teinture parfaite , outre la Transmutation des Métaux ,
multipliée à l'infini , rétablit & fortifie la santé ; elle rend
fécondes les femmes stériles ; elle transmuë les Cristaux en
Pierres précieuses & en Diamants ; elle exubère les derniers
en Escarboucles , & rend le verre Malléable.

X X X V I I I.

En un mot , les mystères de la P i e r r e sont si grands ,
qu'à peine la raison humaine peut-elle les concevoir.

X X X I X.

C'est ainsi , dit Hermès , que Dieu créa le monde.

X L.

La P i e r r e renferme en elle enfin , les secrets , les
richesses , les miracles , & les forces des trois Régnes.

LE TOUT PROCEDE D'UNE SEULE CHOSE.

T R E S - C E L E B R E M E D E C I N , ou C H Y M I S T E ,
qui que vous soyez , résolvez-moi , si vous le pouvez , &
s'il vous plaît , ce Syllogisme ; finon , si vous m'en fournissez
l'occasion , je suis prêt à vous le résoudre démonstrativement.

Je

tant de manières & de vous revêtir de tant de formes ; soyez-nous favorables , & écoutez nos plaintes ! Nous sommes un petit nombre de gens , qui élevons notre esprit aux choses sublimes , dont le génie & le cœur sont remplis de sagesse ; tandis que nous faisons nos efforts pour connoître les causes des choses ,

Je dirai , en passant , que ce Programme jettera tous ses lecteurs dans les expériences des Minéraux , atenu qu'il désigne cet *Électre Minéral* , non meur , comme la Matière de la Pierre.

Tâchons d'expliquer ce que les Philosophes entendent par leur *Électre Minéral*.

Notre Matière , disent-ils tous , se trouve sur mer & sur terre. Ils disent vrai.

Mais , dans un autre endroit , ils avertissent qu'on ne la peut trouver en aucun endroit du monde. Ils ne nous trompent pas.

On entend , par des Minéraux , les Sels quelconques ; c'est ce Sel Philosophique , dont parle *Philaléthe* , & qu'il appelle le premier Estre de tous les Sels , qu'il faut rendre tel ; c'est-à-dire , le composer par un Aimant attractif des vertus Célestes , qui est la première Matière de la Pierre , & qui est l'*Électre Minéral* , paroissant sous la forme d'un *Fray de Grenouilles* . Ils n'ont donc pas tort d'exclure tous Métaux & Minéraux ; puisque ce Minéral est formé par l'Artiste d'une chose , tirée d'une Minière , qui n'est rien moins que les Mines ordinaires , & cette chose est l'Aimant des vertus Célestes ; aussi , se récrient-ils , notre Matière a ses propres Minières.

Ce qui a trompé encore une infinité d'Artistes , qui ont travaillé sur la vraye Matière sans fruit , c'est qu'ils ont pris le Sceau d'Hermès pour un Vase luité , à la Lampe d'émailleur , ou exactement bouché par un Luth.

Et je crois qu'il faut que notre Matière se fasse un Luth elle-même ; c'est-à-dire , que le Ver à Soye se renferme de lui-même en sa Coque.

Je crois en outre qu'aucun des Feux des Chimistes ne doit servir à l'Oeuvre.

Sur l'Attestation des Philosophes , j'exclus tous les Feux de Fosseaux à Vent , de Révorte , de Réverbère , de Lampo . de Ventre de Cheval , & m'en tiendrois à leur Pou secret.

chooses, pour pénétrer les secrets de la nature, & mesurer le Ciel par notre raisonnement, nous sommes écrasés par la pauvreté, nous souffrons mille incommoditez & nous mourons de faim ; pendant qu'un peuple vil & insensé s'empare de toutes les richesses, personne n'a pitié de nous ; si nous avons secours à quelqu'un dans nos nécessitez, on nous montre au doigt, & l'on se moque de nos spéculations ; nous sommes réduits enfin à bêcher la terre, à avoir soin des bestiaux, à tirer le fumier des étables, & à servir des infenses pour gagner notre pain.

O Divinités bien-faisantes, ayez pitié de nous ! (Si les Dieux sont sensibles aux prières des bons) montrez-nous un chemin facile pour vivre honnêtement ; que nous puissions pénétrer les détours où se renferme la vérité.

Ces Dieux arrivèrent à cette invocation ; Phœbus répondit le premier.

Respectable race de demi-Dieux, digne du Ciel & de la faveur des habitants de l'Olympe, soyez attentifs & renfermez mes paroles dans vos ames.

Prenez ce jeune Arcadien, infidèle & trop fugitif, plongez-le, & le noyez dans les eaux du Styx ; que le Dieu, que la terre de Lemnos adore, le reçoive dans son giron, enfermé dans une prison de verre, afin qu'il l'élève & le mette en croix ; ensévelissez-en la pourriture ; un esprit émané de notre corps pénétrera ses membres dégoûtants ; & par un ordre admirable, le retirera peu-à-peu des ombres noires ; alors il paraîtra revêtu d'une robe dorée & sera tout brillant d'argent ; mettez-le sur les charbons, il deviendra tout autre & sera renouvelé comme le Phœnix ; tous les corps qu'il aura touchés seront rendus parfaits, & il vaincra l'ordre & les loix de la nature ; il changera les espèces, & mettra en fuite la pauvreté.

Phœbus se tut, après ces paroles ; Mercure & Diane firent un signe d'aprobation, & se retirèrent ensuite tous trois vers les Cieux.

Alors

Alors les hommes réfléchirent sur ces **Oracles** énigmatiques des esprits divins : leurs pensées douzeuses leur firent faire plusieurs expériences à grands frais , & ils trouvèrent enfin ce grand Art qui l'emporte de bien loin au-dessus de tous les autres : ils firent la *Pierre Ethérée* , qu'il n'est pas permis au Vulgaire de connoître , & que les méchants recherchent inutilement.

Celui qui est assez heureux de la posséder , peut habiter par tout avec honneur ; il ne craint ni les revers de fortune ni les atentats des brigands ; mais les Dieux n'acordent ce don précieux qu'à un petit nombre de gens.

Quelqu'un demandera , peut-être , s'il convient au sage de se marier , de s'occuper à faire des enfants , & de s'enchaîner par le lien de l'hymenée ?

Quoique quelques gens aient fait l'éloge de cet état ; il ne convient cependant pas , selon moi , aux hommes sublimes.

Une femme , l'amour qu'on a pour ses enfants , détournent les divins esprits des sages de la contemplation des choses Célestes. Que celui-là , qui est attaché aux choses de la terre , fasse ses plaisirs d'une femme & de ses enfants ; qu'il se soumette au joug de plusieurs hyménées , cela convient à son inclination ; mais le vrai sage n'a de goût que pour le célibat ; il doit être chaste , & pur d'esprit & de corps ; car celui qui sait se contenter de peu de nourriture , se passe aisément des plaisirs de Vénus ; il prie souvent son Dieu avec une fervente dévotion ; il contemple & élève son esprit vers les choses Célestes : il jouira de Dieu ; il aura des visions & possédera l'inéfable honneur de s'entretenir avec lui ; il deviendra heureux , & lira dans l'avenir.

Une virginité pure est la chose la plus agréable aux Dieux ; ils se communiquent à celui qui est dans cet heureux état , & lui révèlent les plus occultes arcanes : ils fuyent , au contraire , la luxure & ses hon-

honteux passe-tems, & détestent la lubricité.

Cependant personne ne peut posséder la virginité, que par les secours & la présence de Dieu; c'est un don Céleste, au-dessus des mérites & des forces humaines; sans lui on ne peut être parfaitement sage.

Examinons à présent s'il convient au sage de porter les armes, de souiller la main dans le sang d'un ennemi, & d'acquérir, par les combats, une réputation immortelle? Beaucoup de gens estiment qu'on ne sauroit acquérir de vertu, de louange, de gloire, & de réputation véritables, qu'à la guerre.

O aveugles! ô misérables! pourquoi croyez-vous que la guerre soit préférable à la paix? Il n'est rien de si honteux que la guerre, & rien n'est plus éloigné de la raison; car si la raison & les Loix faisoient par tout la règle des actions des hommes, il n'y auroit jamais de guerre, & l'on joüiroit d'une paix inviolable.

La Justice est oprimée par la guerre, & les Loix se raisent par la violence: alors la fureur & le vice sont dans une honteuse liberté; les méchants mettent des casques & des plumes; ils frapent, ils volent, ils tuent impunément, & prophangent tout sans aucune crainte pour la Justice.

La paix convient à l'homme, & la guerre à la bête féroce. L'insensé aime les armes, & les desire dans la seule vûe de la fainéantise, & pour mener une vie plus luxurieuse & plus licentieuse que ne lui permet son revenu.

Le soldat, en un mot, s'engage, vend sa vie à vil prix & s'expose aux dangers, afin de rapporter chez lui du butin & des dépouilles; mais celui qui est content du patrimoine de ses peres, & qui a quelques talents pour s'entretenir & nourrir les siens, s'il jouit de son bon sens, il fuit la guerre & ne demande que la paix.

Mais, dira-t'on, les grands Rois & les grands Capitaines se plaisent souvent aux armes, & se livrent aux

aux exercices de Mars. Que s'ensuit-il pour cela? Ne sçait-on pas que ces mêmes personnes sont souvent dans le délire & sont infectez de cette contagion des crimes, & que des Etats entiers ont été détruits par leurs belliqueuses folies.

Leur avarice leur fait souhaiter davantage, à proportion que leur Domaine est plus étendu; tout l'or du Tage ne suffiroit pas à les entichir. C'est cette fureur qui fait prendre les armes aux Rois & aux Capitaines; c'est enfin pour gagner un Empire, par le carnage de beaucoup de misérables.

Quoique la guerre soit honteuse, mortelle & illicite, elle a cependant son utilité. Pendant la paix, les usuriers & les malhonnêtes gens amassent & s'approprient tous les biens; dans le tems de la guerre, au contraire, le soldat enlève par violence les biens mal aquis de ces mêmes gens.

On peut dire, avec justice, que ce sont les loups qui se vangent du renard, & les forts qui rendent la pareille aux rusiez; tout est ainsi varié par le tems.

Outre cela les Rois, pendant la paix, dépoüillent leurs peuples & exigent de l'argent, par mille rusies & par mille moyens; le trésor Royal engloutiroit enfin toutes les richesses, si par un justç retour, en tems de guerre, cet amas, fait par une seule personne, ne se trouvoit distribué à plusieurs.

Il se trouve encore une certaine espèce d'hommes paresseux, qui n'ont ni bien, ni sciences, ni profession, ni métier, qui sont adonnez à la méchanceté & au crime, qui sont hardis & impies: Dieu envoie à la guerre de tels hommes; ou, pour mieux dire, ces ombres d'hommes, dans certains tems, pour y être tuez: c'est ainsi que sa sagesse infinie purge le genre-humain.

Pour lors ceux qui restent au monde vivent plusieurs années, contents d'être délivrez de cette peste, jusqu'à ce qu'il recroisse encore de ces mauvaises herbes, destinées à être arrachées par une

nouvelle guerre & à être coupées par le fer.

C'est de cette façon que Jupiter écume le monde, & qu'il le purifie par le ministère des furies ; voilà l'ordre qu'il a établi depuis la première origine. Les destins ont conduit cette vicissitude, depuis que le téméraire Prométhée aporta les feux d'Ethérez sur la terre ; depuis que Déucalion & Pirrha, son épouse, donnèrent la naissance à tant de milliers d'hommes, en jettant des pierres par-dessus leurs têtes.

Le sage doit donc n'être guidé que par la raison, aimer sur-tout la paix, & donner tous ses soins & faire tous ses efforts pour la conserver, à moins qu'il ne se trouve forcé de combattre pour sa Patrie, pour sa propre défense, ou pour celle des siens ; il mérite pour lors le pardon, & une guerre pareille cesse d'être criminelle.

Le droit, & la plus exacte Justice, permettent de repousser la force, par la force, & la fraude, par la fraude, de même qu'il est juste de récompenser le mérite.

Il faut examiner à présent si le sage doit professer quelque art pour se secourir dans la pauvreté, au cas que quelque accident lui ait enlevé son patrimoine, ou qu'une fortune contraire l'ait précipité dans l'adversité, après lui avoir ôté tous ses moyens, afin qu'il ne mendie pas & ne souffre ni la faim ni le froid ? Le sage peut faire quelque chose honnêtement, dont il se soulage dans sa misère.

S'il est bon & savant Médecin, son art lui donnera suffisamment de quoi vivre, & il guérira les maladies. Apollon autrefois s'est plu à cette science, & son fils Esculape, (a) l'élève de Chiron, s'est immortalisé par elle.

Le

(a) Fils d'Apollon & de Coronis ; il fut tiré du sein de sa Mère, qu'Apollon tua pour son infidélité. Il fut alors élevé par une chèvre, & l'on confia le soin de son éducation au Centaure

Le fameux Achilles enfin, quoique fils de Pélee & de Thétis, l'a aprise. Péon (*a*) & Machaon (*b*) s'y sont rendus illustres : Hypocrates (*c*) y a aquis un honneur immortel. Qu'ai-je besoin de citer tant d'autres exemples de gens à qui cet art a fourni du gain, des louanges & de la réputation après leur mort ?

Jamais un bon Médecin ne sera mendiant, parce que l'art de la Médecine découvre plusieurs sciences occultes, & démontre les propriétés des fleurs, des herbes, des pierres, & de tout ce que la terre renferme dans son sein, & elle donne des connaissances certaines des forces de la prévoyante nature ; elle considère toutes les parties du corps humain & ramène beaucoup de gens des portes de la mort.

Quel est l'art qui peut mieux convenir au sage, que celui qui met en état de guérir les esprits par des conseils,

taure Chiron en Thessalie (qui éleva aussi Achilles, & le nourrit de moële de Lion.) Il aprit au jeune Esculape la Médecine ; il guérit des maladies, si désespérées, que Jupiter, indigné, le foudroya. Apollon, son pere, le mit dans le Ciel parmi les Astres. La peste étant à Rome, l'Oracle consulté, répondit qu'il falloit amener Esculape de son Temple d'Epidaur. Les peuples ne voulant pas consentir qu'on leur enlevât leur Divinité, Esculape passa dans le Navire des Romains en forme de Dragon. Ce Dragon est un Mystère, à ce qu'on prétend, de la pierre, & plusieurs Auteurs confondent Esculape avec Hermès, quoiqu'ils ne fussent pas Contemporains, se mettant peu en peine de l'Anacronisme, pour parvenir à faire recevoir leurs idées.

(*a*) Grand Médecin, qu'on disoit avoir guéri les Dieux. Pluton, blessé par Hercules, eut recours à lui.

(*b*) On prétend qu'il fut tué au Siège de Troyes.

(*c*) Natif de l'Isle de Cos. Il étoit fils d'Héraclides & de Praxitée. Son pere étoit descendant d'Esculape. Il fut le premier qui donna des Préceptes de Médecine. Il étoit en telle réputation, qu'on fit le proverbe.

Hippocrates qui tam fallere quam falli nescit.

conseils, & les corps par des remèdes ? C'est conserver l'une & l'autre partie de l'homme. Ce n'est donc qu'au sage qu'il appartient de conserver l'homme entier.

Quand le sage commence à vieillir, que sa barbe & ses cheveux commencent à blanchir, il faut alors qu'il se repose, qu'il s'arrête, qu'il cesse de courir le monde, qu'il se fixe une demeure assurée, propre à lui faire passer tranquillement le reste de sa vie, & où il ne puisse manquer de rien pendant sa vieillesse.

Alors il doit rechercher la retraite & se contenter d'un petit nombre d'amis ; il doit souvent être seul, prier Dieu d'un cœur pur ; se livrer souvent à la contemplation des choses divines, & chasser de son ame tous les soins humains.

Les Dieux ne manqueront pas d'habiter avec celui qui se retire dans une petite retraite, dans une vallée écartée, sur une colline solitaire, dans le plus épais d'un bois, ou sur le sommet d'une montagne. Il n'y a pas pour lui tant de sûreté à vivre avec beaucoup de gens, ni d'habiter les grandes Villes, remplies d'hommes insensés, parmi des voleurs, des facéties, des gens avides, qu'étreilleurs, ambitieux.

Le sage fuit le commerce du grand monde. La sagesse est toujours odieuse aux hommes, à cause qu'elle diffère de bien loin de leurs mœurs : les choses contraires se nuisent & se détruisent toujours ; voilà ce qui a fait périr plusieurs sages ; ce n'est que pour avoir voulu corriger les mœurs des fous, quand ils les voyoient se conduire mal, pour leur avoir parlé avec vérité, & n'avoir pu garder un criminel silence à la vue de leurs forfaits, qu'ils ont été persécutés & assassinés par ces scélérats.

Il faut donc que le sage se retire du vulgaire, qu'il se cache, afin que pendant qu'il s'applique à la connoissance de la vérité, il ne soit pas le témoin des actions honteuses & n'encoure aucun danger ; qu'il ait peu d'amis,

d'amis, savants & sages ; avec ces précautions la présence des Dieux ne le quittera pas.

Les immortels se plaisent avec le sage ; ils se communiquent, se font voir, & se font entendre par lui, & ils remplissent son ame de douceurs admirables ; le sage enfin est heureux sur la terre & dans le Ciel.

Allez, ô aveugles mortels ! allez amasser des richesses, remplissez vos coffres de trésors : employez-y les moyens permis & même les défendus ; ornez-vous d'anneaux précieux ; portez des colliers de perles les plus rares ; revêtez-vous des habits de soie les plus magnifiques ; faites-vous précéder sur les places publiques par d'éclatantes trompettes : allez, vous dis-je, ô aveugles mortels ! allez rechercher les Sceptres, les Diadèmes, les Empires, & tout ce qu'une aveugle fortune vous peut acorder par un inconstant caprice. Hélas ! de si belles choses sont d'une courte durée ! Ce sont de beaux songes & de belles chimères, que le destin vous ôte, que la mort détruit & qui s'échappent sans retour, comme une vaine fumée.

Allez, vous dis-je, misérables, vous saisissez de ces nuées chimériques ; vous vous ressouviendrez dans les derniers moments de votre vie de l'excès de votre dépravation ; vous connoîtrez jusqu'à quel point vous avez été insensés, & vous vous repentirez en vain de n'avoir pas suivi le véritable chemin.

Reconnaissez donc votre erreur, pendant qu'il en est encore tems. O ames sans droiture ! ô cœurs avisés ! Pourquoi, à l'imitation des bêtes, ne tournez-vous vos regards que vers la terre ? Pourquoi n'élévez-vous pas vos contemplations vers les Célestes demeures ? C'est-là qu'est placé le monde véritable ; c'est-là que ceux qui craignent & servent Dieu reçoivent une vie véritable ; c'est-là qu'on cesse d'être sous la puissance de la mort & des destins ; ce sont-là les vraies richesses & les vrais délices, que le tout-puissant réserve pour les seuls sages & pour

N 3 ceux

ceux qui ne sont plus assujétis à la courte dureté des tems.

C'est donc pour l'aquisition de ces choses qu'il faut aporter toute votre atention, tandis que les destins vous le permettent & que les Parques vous en donnent le loisir. Hélas ! la vie des hommes ne dépend-elle pas d'un cheveu délié ? Ne voit-on pas les choses de la terre ne durer que très-peu de tems & se dissiper dans les airs, comme une fumée délicate ?

Où sont à présent tant de Rois ennorguëillis de leurs trésors ? Que sont devenus tant de Souverains Pontifes, qui s'estimoient égaux aux Dieux ? Ils ont disparu ; leurs ossements pourris gissoient dans des sépulcres, & peut-être leurs ames, éloignées des demeures des Bienheureux, sont-elles dans les enfers, où elles reçoivent la juste punition de leur faste & de leurs crimes. Ah qu'ils voudroient à présent être revêtus de leurs corps anciens, ou de membres nouveaux ! On les verroit mépriser les richesses, & abandonner les Royaumes, pour mener une vie pure & sans tache dans la plus pauvre cabanne, afin d'apaiser la Divinité, par la justice de leurs mœurs, & jouir après leur mort des demeures Ethérees : mais leurs regrets son inutiles ; & c'est être sage en vain que de l'être trop tard.

Qu'on se hâte donc de plaire à Dieu par ses vertus ; & qu'on s'éforce de gagner le Ciel, par un mépris généreux de tous les biens terrestres.

Apprenez, par l'exemple du sage, à faire peu de cas des choses humaines, à mépriser les commoditez fugitives de la vie présente, pour vous assurer les délices d'une vie future, qui vous sont promises par les Dieux mêmes.

C'est ainsi, que sur le sommet des Montagnes de Galacie, vivoit de mon tems un sage, qui se contentoit d'un petit nombre d'amis ; il passoit sa vie dans une petite cabanne où il se livroit au jeûne ; il étoit maigre, avoit la barbe longue, & il étoit grossièrement

ment vêtu. Il possédoit une profonde érudition ; son air & son visage étoient vénérables ; il habitoit un Hermitage , écarté de tout commerce , au milieu des forêts ; il avoit une exacte connoissance de l'avenir , & rendoit des Oracles à ceux qui le consultoient , dont l'effet justifioit la vérité , & qui ne cédoient pas à ceux de Delphes.

Informé , par sa réputation , je fis un grand chemin & montai au faîte du Mont Sacré , où il faisoit sa demeure ; je trouvai ce vieillard assis sous un rocher , exposé au soleil : après nous être réciproquement saluez , il m'engagea à m'asseoir près de lui ; ce que je fis : je lui demandai pourquoi il avoit choisi un pareil genre de vie , & de quelle maniere il pouvoit habiter ces roches , où manquoient toutes les choses nécessaires aux usages humains ?

Ce saing homme me répondit de la sorte : j'ai vécu autrefois dans les Villes , quand je croyois qu'il n'y avoit autre chose à désirer que les richesses & les commoditez de la vie présente : je suivrois l'exemple & l'erreur du vulgaire ; je me plaisois à la compagnie des hommes & je me livrois avec précipitation à leurs plaisirs vains & déréglez ; j'étois trompé sans cesse , par les aparences d'un bien séducteur & qui n'avoit que des illusions ; mais quand , par les secours de l'âge , j'eus aquis une prudence plus consommée , je fis une plus sérieuse étude des mœurs & des actions des hommes ; alors la Divinité permit que je fusse capable d'aprofondir leurs façons de vivre , avec les secours d'un examen plus sensé .

Je découvris bien-tôt qu'il n'y avoit chez eux que honte & scélérité , couvertes d'un vain nom de vertus .

Je vis les innocents (a) exposez aux supplices , & les

(a) Pour peu que le lecteur se ressouvienne d'une petite pièce de Poësie , qui a couru , il y a environ 14. à 15. ans , à Paris , & qui finissoit , après plusieurs ; j'ai vu , répétez de

les coupables marcher tête levée avec impunité ; je vis, ce qu'on appelle la vertu, confonduë avec le vice, & le vice honoré des nomis de la vertu ; je vis le pauvre oprimé, & la faveur l'emporter sur le mérite ; je vis vendre la justice, la bonne-foi cesser d'exister, & la pudeur céder la place à l'effronterie ; je vis les beaux arts employez au maintien de la fraude ; je vis des brigands tenir des logements & des hôtelleries publiques, a fin d'être plus en état de voler & d'égorger les étrangers endormis.

Je contemplais mille gens, qui n'avoient d'autre talent que le larcin & la fraude, & dont les paroles & les actions honteuses les rendoient dignes du dernier supplice ; j'ai vu craindre & louer de pareilles gens ; j'ai vu revêtir d'honneurs & de dignitez des hommes, qui n'en méritoient pas le nom & dont la conduite deshonoroit l'humanité ; j'ai vu la Religion souillée par l'avarice : j'ai vu des Prêtres n'avoient d'autre occupation que celle de satisfaire leur luxure & leurs apétits déréglez, dont l'application entière enfin éroit d'acquérir des richesses, par les apparences d'une piété simulée, d'épuiser avec adresse les trésors du peuple hébété.

J'ai vu ces mêmes s'arroger avec effronterie l'autorité d'ouvrir les Cieux, de fermer les enfers, d'envoyer, selon leurs volontez, les ames d'un côté ou de l'autre, & prêcher avec une ostentation impie l'efficacité de leurs prières sur les Dieux, dont ils se disoient disposer à leur volonté.

Voilà quels sont les sujets de ma retraite ; ce sont là les motifs qui m'ont fait quitter le séjour des Villes. J'ai trouvé plus de sûreté au milieu de ces déseris, & j'ai formé le dessein de passer le reste de mes

de suite, toutes ces choses, & je n'ai pas vingt ans. Il s'apercevra aisément qu'elle a été totalement copiée dans ce passage de PALINGENE.

mes jours sur cette montagne , où est la Chapelle de S. Sylvestre , où sont retracez les glorieux monumens de la pénitence de ce grand homme.

Quoique ces lieux paroissent inhabitables , ce sont cependant ceux qui sont les plus propres à faire la demeure des Saints , des amateurs de la paix , & de ceux dont l'unique félicité est de servir Dieu , de se livrer entiers aux délices de la contemplation , & de s'unir intimement aux Citoyens heureux de l'Ether.

Mais vous êtes sans doute surpris de me voir vivre parmi ces pierres & ces rochers inhabitez , où manque tout ce qui est nécessaire aux usages de la vie des hommes ? Hélas ! vous cesseriez bien-tôt d'être étonné , si vous aviez reçû un souffle Céleste , si l'Esprit Saint de Dieu , qui épure les cœurs , s'étoit emparé du vôtre.

C'est lui qui élève les ames , les plus ensevelies dans une chair mortelle , comme le Mercure se sublime par la rapidité du feu sur lequel on l'a posé , où il aquiert , par sa purification , une blancheur plus éclatante que la nége : cet Esprit Saint , de la même manièr , embellit nôtre ame , dirige nôtre cœur & nous revêt de l'amour Céleste , après nous avoir débarrassé des desirs des choses terrestres.

L'esprit , embrasé de ce feu Divin , ne trouve rien d'insupportable ; les plus rudes travaux lui paroissent legers , parce que l'amour le conduit , & qu'il est d'ailleurs gagné par l'espoir d'une récompense sans bornes.

L'espérance & l'amour sont les deux aiguillons , qui nous donnent une sainte audace & un généreux mépris pour les plus grands travaux. Il faut demander ces graces , par des prières ferventes & assiduës , afin que cet Esprit Saint nous pénètre & que , de concert avec l'espoir de cette grande récompense , il produise chez nous cet amour Divin , avec lequel nôtre esprit embrasé s'éve jusqu'aux Cieux ; qu'il quitte avec dedain la terre & les plaisirs corporels ,

&c

et fasse les derniers efforts pour s'unir à Dieu.

Pouvez-vous à présent être étonné de me voir habiter ces lieux, secouru que je suis de cette flamme Divine. La vie la plus dure a pour moi des douceurs, au milieu de ces rochers arides; quoique, par un perpétuel miracle, je n'aye jamais manqué sur cette montagne d'aucunes des choses nécessaires à la vie, autant qu'a pu l'exiger une nature modérée et dérachée du luxe.

Celui qui aime la vertu se contente de peu; il se borne au nécessaire. Quand on préfère la vie de l'esprit à celle du corps, on ne s'embarrasse jamais des désirs du superflu. Il faut que vous fâchiez qu'il y a deux vies, une qui regarde le corps, qui est celle des infenses et du peuple imbécile, qui n'a aucune élévation dans ses idées, & qui fait de ses apérits dérègler une divinité prophane.

Cette vie lui est commune, avec les animaux & les bêtes féroces; mais l'autre vie, au contraire, qui est celle de l'esprit, est la même que celle des Dieux; c'est elle qui anime les nobles descendants de ces Etres illustres; c'est elle enfin qui leur a fait décerner, à cause de leurs grandes actions, les honneurs de l'Apothéose, ou la qualité de Héros & demi-Dieux.

La terre produit rarement de pareils hommes. Cette mère des méchants, & cette marâtre des justes, ne produit les derniers qu'avec effort. Mais comme je m'aperçois que vous êtes attentif à mes discours, je vais vous dire quelque chose de satisfaisant sur cette vie de l'esprit, qui, quand il est compris par une personne juste, n'a jamais manqué de lui plaire.

Il est certain que l'homme n'est pas seulement composé du corps, mais qu'il l'est encore de l'ame. C'est cette dernière qui est la source de la vie; c'est d'elle que procèdent le mouvement & la sensation, enfermées au-dedans de nous-mêmes; c'est elle enfin.

enfin qui nous donne l'esprit, qui est la plus noble des parties qui nous composent, & par laquelle les hommes ont opéré de tous tems des choses merveilleuses dans l'Univers.

Quelques gens ont prétendu qu'elle étoit mortelle; qu'elle subissoit la destruction avec le corps & se trouvoit enfin entièrement anéantie. Hélas ! il n'est que des dépravez, qui sont livrez aux plaisirs charnels, aux vices & au mépris des Dieux, qui puissent imaginer l'ame mortelle ! Ils desirent qu'elle soit telle, parce qu'ils redoutent les justes supplices qu'ont mérité leurs forfaits, & souhaitent que leurs Mânes ne leur survivent pas, par la crainte qu'ils ont du séjour du Tartare.

Ils n'ont d'autre ressource qu'un pareil délire, pour éviter les tourments que méritent leurs crimes; mais il est une autre partie d'hommes, meilleure & plus excellente, qui est embrasée de l'amour des vertus & indignée par l'horreur des vices : ceux-là croient l'ame impérissable; ils se félicitent de son immortalité; parce qu'ils espèrent des récompenses & qu'ils comptent jouir d'une meilleure vie.

Assûrément le sentiment des derniers est le plus juste & le plus excellent : l'opinion des honnêtes gens sur une chose, sur laquelle il pourroit y avoir quelque doute, doit étre toujours préférée à celle des méchants; & l'on doit, sans balancer, suivre l'exemple des grands hommes & des plus Saints personnages. Il y a beaucoup plus de sûreté à se joindre au parti des justes qu'à celui des impies.

Et l'on peut dire qu'on doit moins examiner ce que certaines gens ont avancé, que ce qu'ils ont été, & qu'elle conduite ils ont tenu: il est donc par conséquent beaucoup plus avantageux de croire, avec un petit nombre de justes, que les ames sont immortelles, que de s'appuyer sur le jugement des méchants, pour croire qu'elles ne survivent pas à la destruction de nos corps. Mais je vais mieux prouver

256 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
ver encore l'immortalité des ames , par le raisonnement suivant.

Si Dieu fait toujours ce qui est le mieux (comme les personnes justes & les gens pieux en conviennent , & comme la sagesse nous le dicte) il n'y a plus de doute que les ames sont immortelles ; parce qu'il est assûrement meilleur qu'elles joüissent d'une vie éternelle , que si elles étoient détruites avec les corps ; ce que je démontre de la façon suivante.

Si la mort détruit les ames , & s'il n'est pas d'autre vie que la corporelle , il s'ensuit qu'on doit regarder Dieu comme injuste & comme méchant , par la raison qu'on voit prospérer quantité d'hommes lâches , ignorants & pervers ; nous les voyons comblez de richesses , d'honneurs , de dignitez , & même quelquefois de l'autorité Souveraine : ils péchent avec impunité & joüissent d'un sort heureux dans ce monde.

On voit les justes & les bons , au contraire , opprimés par l'adversité , tourmentez par la pauvreté , & passer leur vie dans un méprisable oubli.

Ou bien Dieu est injuste de souffrir de telles choses , ou bien il faut convenir qu'il acorde des récompenses dans une autre vie ; sinon , il faudroit qu'il ne voulût pas sçavoir ce que font les hommes sur la terre ; alors Dieu pourroit-il passer pour élement ? Dévroit-on le regarder comme bon , s'il ne nous avoit acordé qu'une vie d'une durée si courte & si incertaine , dont la plus grande partie est employée au sommeil , l'autre à une infinité de peines & de soucis différents , & qui se passe enfin avec plus de vitesse que le cours des eaux les plus rapides ?

Pourquoi donc , misérables mortels , bâtissez-vous des Temples magnifiques ? Pour quel dessein chargez-vous les Autels de richesses offrandes ? Pourquoi , les jours de Fêtes , ornez-vous de l'autiers les Portiques Sacrez ? Pourquoi brûlez-vous des encens ? A quel dessein faites-vous des fumigations & d'autres

tres honorables offrandes ? Est-ce seulement pour la conservation de cette vie misérable, qui est tourmentée sans cesse ; tantôt par un froid insupportable, tantôt par une chaleur immodérée, par la peste, par une cruelle famine, ou par les horreurs de la guerre ? Vous êtes sans cesse en butte aux maladies, à des accidents & à la triste pauvreté, exposéz enfin aux attaques de mille insectes.

Réjouissez-vous de passer une vie aussi désagréable, remplie de tant de travaux ; préparez vos nourritures à la sueur de votre front ; & après un très-court espace, il faut subir la mort irrévocable, pour être mis dans le tombeau & y devenir la pâture des vers.

O la belle vie ! ô le beau présent des Dieux & l'homme est né dans ce monde, parmi les animaux & les bêtes féroces ; il vit parmi des infenses & des impies ; il y est tourmenté par la pluie, la neige, la glace, la boue, la poussière ; la nuit il respire un air souvent corrompu par les nuées, les vents & les plus obscures tempêtes ; il y souffre de la douleur, il est dans les gémissements ; & pour combler tous ses maux, il meurt enfin.

O l'heureuse patrie ! ô le bien-heureux séjour, pour en faire tant d'honneurs aux Dieux ! Il mérite assurément beaucoup que nous les fatiguions par nos prières, si nous n'avons d'autre vie que celle de ce corps impur & fragile. Je ne vois pas que nous devions tant de louanges aux Dieux ; nous ne sommes plus tenus de leur faire tant d'honneurs dans leurs Temples, pour nous avoir créés de si misérables habitans d'un séjour insupportable, pour y souffrir tant de maux & pour être éternellement anéantis.

Il faut donc absolument convenir que les ames ne sont pas détruites par la mort ; mais qu'au contraire elles vivent, ou dans les airs, ou dans le Ciel, à l'imitation des Dieux, ou il faudroit taxer Dieu d'injustice & de cruauté.

Ces ames existent dans ces demeures sans corps, O sans
Tome II.

sans avoir besoin de dormir & de se nourrir ; elles y reçoivent les récompenses & les peines qu'elles ont méritées.

Conservez , me dit le vieillard , ces choses au fond de votre cœur ; car si on les debite aux infenses , ils s'en moquent ; aucune lumière ne peut éclairer de pareils aveugles : pour vous , continua-t'il , croyez fermement , & tenez pour certain que la nature de l'esprit est immortelle , qu'elle est indépendante du sort & de l'Empire des Parques : c'est-là la baze & le fondement du salut.

Après avoir posé ces principes , parlons à présent de la vie de l'ame , qui nous rend semblables aux Dieux & nous met en état de jouir du séjour de l'Olympe : mais parce que les contraires paroissent mieux quand ils sont en oposition , il faut auparavant parler de la vie du corps , qui nous précipite vers la terre & nous arrache des demeures Ethérees , en nous rendant semblables aux brutes , par des affections absolument contraires à l'esprit.

C'est cette vie corporelle , qui anime celui qui recherche les superbes honneurs & qui est avide des vaines louanges , sans les vouloir aquérir par la vertu ; qui n'a d'autre but que de plaire aux yeux des hommes ; qui fait son unique étude d'aquérir des richesses indifféremment , ou par les voyes permises ou par des moyens frauduleux , & qui place en ces biens périssables toute son inclination.

Cet homme doit être regardé comme une taupe , qui est toujours ensevelie dans les entrailles de la terre ; c'est un aveugle qui ne peut plus éléver ses regards vers le Ciel : il est enchaîné par la luxure , la gourmandise , & par les charmes décevants de la chair ; il cesse d'avoir de la pudeur ; il se livre aux plaisirs de Vénus ; il n'est occupé que du soin de satisfaire à ses apérits déréglez ; il ne recueille à sa mort , pour fruit de sa démence , que d'être une plus grasse nourriture des yers.

Ces sortes de gens sont méprisables ; ils se couvrent d'infâmie , & ils doivent à juste titre être regardés comme des hommes charnels , par l'amour qu'ils ont pour la chair. La vie de pareilles gens diffère peu de celle des bêtes brutes : celui , au contraire , qui est détaché des louanges humaines , qui a pour les plaisirs de la terre un mépris généreux , qui , pendant sa vie a conservé sa chasteté & sa piété , est assûrément un homme chez qui les inclinations de l'esprit ont prévalu.

Chez lui l'ame , après avoir soumis le corps & ses actions dérégées , commande avec liberté , & du haut de la tête , comme d'une citadelle élevée , gouverne tout le corps.

La vie de l'esprit n'est donc autre chose que de sçavoir donner des bornes à une honteuse volupté , & de dompter la gourmandise & les apétits révoltes de la chair ; de soumettre cette dernière à l'esprit , de mépriser tout ce qui doit à la terre sa production , & d'être uniquement attaché aux Célestes contentements , de souhaiter seulement le Ciel , & de faire tous ses efforts pour le pouvoir aquérir.

C'est la Patrie des esprits & le séjour de la félicité. C'est-là qu'après leur mort , les ames justes & brillantes de leurs vertus , vont se rendre : c'est-là , que dans une lumière éternelle , elles jouissent d'une récompense sans bornes & sans fin. Pour parvenir à ce bonheur , il faut appliquer son esprit à la lecture & à l'étude des Livres qui traitent de l'ame , des Dieux , de la mort , de la miserable condition de cette vie , & de pareilles choses : c'est à ces écrits , que l'homme spirituel & sage , doit s'appliquer avec soin jour & nuit : il doit se plaire à les lire , à en parler , & à y réfléchir en lui-même. Qu'il évite avec soin la lecture des Auteurs obscènes , & qu'il fuye les conversations honteuses , qui ont corrompu beaucoup d'âmes excellentes ; car la bonne lecture nourrit l'esprit ; mais lecture des mauvais livres fait un aussi

O 2 grand

grand dommage , à celui qui les lit , qu'une mau-
vaise nourriture fait de tort à celui qui la mange.

Quoiqu'il faille observer avec soin ces préceptes ; on doit en outre vainquer , avec un soin extrême , à la méditation ; rien ne nous aproche davantage de Dieu & ne nous éloigne plus du vil amour de la chair : c'est par ce moyen que nous parvenons à connoître la misérable condition de cette vie , dont la courte durée , & les maux qui l'accompagnent , la font regarder plutôt comme une mort que comme une vie véritable.

Quel est l'homme sensé , qui ne la regardera pas comme infiniment au - dessous de la mort même ! Quel est le sage qui ne ressentira pas l'amertume dont elle est de toutes parts accompagnée ? Si l'on en examine avec soin les événements , on ne peut s'empêcher d'avouer qu'elle n'a aucun bien véritable & sincère : la nature a jeté un vénin sur toutes les choses de la vie ; elles ont presque toutes une double face ; l'extérieur en paroît blanc & flâleur , & l'intérieur en est noir & affreux ; c'est par ces fausses apparences que les yeux des hommes sont fascinés.

Hélas ! s'il y a quelque avantage & quelque bien en cette vie , il est aussi passager que la fumée & aussi peu durable qu'une nuée. La révolution des tems change avec vitesse les choses de la vie : la dure Atropos ne permet pas que rien subsiste sur la terre dans un état constant ; la mort rend vains tous les projets des hommes & foule aux pieds leurs fastueuses entreprises , qui se dissipent par la course rapide de la vicissitude.

O gloire humaine , que vous êtes labile & fugitive ! Vous ressemblez aux bouteilles qui s'élèvent sur l'eau dans son bouillonnement ; elles s'enflent & périssent à l'instant , au souffle du moindre vent : de même , un moment de courte durée , enlève tous les biens & il n'en reste que le ressouvenir , qui paroît même fabuleux.

On

On raconte que tel a existé, qu'il a fait telle chose, qu'il a combattu, vaincu; qu'il a été amoureux, qu'il a régné, conquis des nations & subjugué des peuples entiers; qu'il a composé des ouvrages. Que sont devenus toutes ces choses? On n'en trouve qu'à peine le souvenir. Où est à présent un tel homme? On ne le trouve nulle part. Qu'est-il à présent? Rien. Où est-il allé? Il s'est dissipé dans les airs.

Hélas! tout ce qui se passe de plus merveilleux & de plus beau sur la terre, n'est qu'un amusement puérile, de beaux songes & de merveilleuses rêveries.

A quoi peut nous servir le passé? Une chose éxistante n'est - elle pas préférable à mille choses qui ont cessé d'exister? Mais, hélas! le présent s'envole sur des ailes fugitives & entraîne après lui ce qui a fait l'objet de notre plus soumise vénération. Celui qui s'est fait une douce habitude de méditer souvent sur de pareils sujets, & qui s'en retrace à tous moments les passagères images, n'est pas long-tems à se dépouiller de l'amour du monde.

Plein d'horreut pour la terre, il élève ses desirs vers l'Olympe; pour peu d'ailleurs qu'il récapitule en lui-même de combien de misères & de bassesses la condition humaine est chargée, qu'il réfléchisse qu'il est contraint par les désirs d'une chair fragile, que sa structure est tissuë d'ossements endurcis, qu'il est rempli de fécès immondes & d'un sang corrompu; qu'il est enfin toujours mal-propre, à moins qu'un soin assidu & un bain perpétuel ne lui rende toute sa netteté.

O vase affreux! ô séjour peu suportable de l'âme! C'est par vous que nous souffrons tant de maladies; vous êtes la source éternelle de nos besoins. O habillement insuportable! ô dure prison! ô sépulcre animé! C'est vous qui étouffez l'esprit & la raison, & qui l'envelopez de ténèbres effroyables: c'est de vous enfin que procéde l'ignorance qui acable le genre-humain.

O 3 O terre,

O terre, qui devez être métamorphosée en terre, votre premier principe, & qui devez un jour servir de nourriture aux vers dans le court espace d'un tombeau ! Que celui-là est à plaindre, qui s'atache à vos vains désirs & qui abandonne la véritable vie de l'esprit & les Célestes présents que l'on reçoit des Dieux ! Tandis qu'il n'est occupé que des commodités du corps, il abandonne entièrement la justice & la piété ; il s'imagine qu'il n'est point d'autre vie que celle qui l'anime ; il tombe dans la démence ; il oublie quel il est, & perd entièrement de vue sa première Patrie ; il ne se souvient plus d'où il est parti, pour venir habiter ces ténèbres & ces Royaumes sombres, il devient enfin participant des maîtres de la chair, sa prison.

En effet, peut-on douter qu'un esprit, qui se borne dans l'étendue des apétits du corps & qui se fait un capital de s'associer aux besoins de ces membres terrestres ; peut-on douter, dis-je, qu'il ne soit misérable, jusqu'à ce qu'il ait brisé de pareils liens & se soit rendu aux climats Ethérez, si le poids des vices ne l'arrête pas en chemin & ne le précipite pas vers la terre, ou dans les plus basses régions de l'air ; car l'Ether ne s'çauroit rien souffrir d'imput, & jamais les méchants & les insensés ne sont parvenus aux Célestes Portiques.

Pendant que le vieillard me tenoit ce langage, le soleil avoit fini sa carrière, & ses Couriers s'alloient repaître d'ambrosie pour se délasser des fatigues du jour ; la nuit se préparoit à couvrir notre hémisphère d'un voile ténébreux : je me retirai enfin & repris le chemin de Rome.

Tandis que je poursuivois ma route, la lune, dans son plein, communiquoit à la nuit sa lumière : je marchois seul, en méditant ce que je venois d'entendre : tout-à-coup je fus abordé par trois compagnons de voyage ; je leur parlai d'une façon, qui leur témoignoit ma joie de les avoir rencontré, & leur

lent demandai où ils se rendoient? Nous allons à Rome, me répondirent-ils.

Sur ces entrefaites un d'eux me regarda, & m'appelant par mon nom; d'où venez-vous à présent, me dit-il? Je satisfis sa curiosité, en lui disant que je quitois un sage, qui habitoit sur le sommet escarpé de la Montagne d'Apollon: il se mit sur le champ à rire. Que vous êtes insensé, me dit-il, si vous pensez trouver quelque sage sur la face de la terre! Sachez que celui-là paroît sage qui est le moins fol, quoiqu'il soit encore en démence.

La sagesse est un attribut qui n'appartient qu'aux Dieux seuls, du nombre desquels nous sommes tous trois. Je m'appelle SARRACIEU; celui-ci SATHIEL, & celui-là JANA. Quoique nous paroissions sous la figure humaine, nous sommes cependant des Dieux, & nous habitons les confins des Royaumes lunaires; car c'est-là qu'habite une grande quantité de Divinités d'un ordre inférieur; & c'est à eux enfin que l'Empire de la terre & de la mer a été accordé.

Ces paroles me firent frémir; je cachai cependant ma frayeur, & je m'enhardis à leur demander la raison qui les obligeoit de se rendre à Rome. Nous avons un compagnon, qui s'apelle AMMON, me répondit le même, qu'un certain jeune homme natif d'Ombrie, & l'un des principaux Courtisans du Grand-Prêtre UR SIN, retient de force à son service & qu'il a constraint, par art magique, d'exécuter ses volontez.

O combien grande est la puissance accordée au genre-humain, puisqu'il force les Dieux mêmes! Vous devez de-là conclure que vos ames sont divines & qu'elles ne sont pas assujéties au tribut de la mort. En effet, s'il ne restoit rien de vous, si votre ame enfin étoit mortelle, comme votre corps, quel droit un si vil animal, une si frivole image, auroit-il sur les Dieux? S'il n'y avoit chez vous rien de sacré, pourquoi les Dieux feroient-ils tant de cas des hommes?

mes ? Et pour quelle raison pourroient-ils leur céder en quelque façon ? Moi-même, qui vous parle, je me suis vu forcé d'exécuter les volontez d'un certain Allemand & de me renfermer dans un corps de crystal ; mais un mien PETIT FRÈRE BARBU, brisa mes liens, & me délivra, en rompant ma prison.

Nous allons donc à Rome, à dessein de délivrer notre compagnon du dur esclavage où il se trouve réduit, si nous en pouvons trouver les moyens, & pour conduire en même-tems aux enfers, cette nuit, certains des plus grands Signeurs de Rome.

A peine achevoit-il de parler, qu'il s'éleva à l'instant un vent doux. SATHIEL prit la parole, & s'écria, chers Compagnons, voilà notre frère relâché de la Ville ; ce petit souffle, qui le précéde, me l'annonce. L'effet justifia aussi-tôt ce qu'il avoit avancé ; car il parut sur le champ, sous la figure d'un beau jeune homme : ils le félicitent sur son arrivée ; ils lui témoignent leur joie, en le saluant, & lui demandent, avec empressement, ce qui se passe à Rome. Tout le monde, répondit-il, s'abandonne à l'envie, à la luxure, à la gourmandise, au vol & à la fourberie ; on y confond enfin les deux sexes. Le Grand-Piètre Clément se prépare à prendre les armes pour écraser Martin Luther ; & c'est pour cette exécution qu'il garde à sa solde les Troupes Espagnoles.

Ce n'est plus par la voie d'une juste décision, ni en conséquence d'une dispute en règle, qu'il prétend défendre ses droits ; mais c'est aux armes qu'il a recours.

Il semble qu'on s'embarrasse peu que ce soit le Concile, ou les fictions de Luther(^a) qui l'emportent ; les

(a) M^r. Bayle, dans ses *Conjectures*, pour scavoir comment s'appelloit de son vrai nom PALINGENE, dit qu'il étoit de ces scavants Luthériens, à qui la Reine de Suède faisoit pension. La façon dont il traite Luther, justifie qu'il n'étoit

Les Pontifes n'ont de goût que pour la guerre ; ils font peu de cas de toute autre chose , & paroissent se soucier peu des Préceptes des SS. Peres & des divins Dogmes de J. C. Ils se vantent d'être les Maîtres de l'Univers & que tout leur est permis.

Hélas , celui qui a la force , ne s'embarrasse plus de la Justice , qu'il oprime par la violence ! Mais , après tout , mes chers compagnons , nous avons de grandes espérances dans de pareilles conjonctures , & nous pouvons nous flâter , au milieu du carnage de tant de milliers d'hommes , de conduire bien des ames au Mânoir ténébreux.

Après qu'il eut parlé de la sorte , ils se dirent encore entr'eux plusieurs choses : ils disparurent ensuite & me laissèrent seul , abandonné à la plus violente tristesse. Quoi , disois-je en moi-même , **S A R R A C I L E** m'a dit qu'il n'étoit point de sage sur la terre ! La plus amère inquiétude s'empara de mon cœur. Hélas , c'est donc en vain , poursuivis-je , qu'on vous recherche avec tant de soin , sagesse désirable ! Les louanges qu'on vous donne sont donc vaines , & l'espoir qu'on fonde , en vous désirant , est donc inutile , puisque vous n'êtes accordée qu'aux habitants du Ciel ? Quoi , il est donc indispensable aux mortels de tomber dans le délire pendant le cours de cette vie misérable , d'être perpétuellement ridicules , & de donner aux Dieux des spectacles burlesques ? ô malheureux genre-humain !

O luxure effrénée de nos peres ! d'où vous est venue cette malheureuse cupidité de procréer des enfants ? Arrêtez ; que faites-vous ? Vous donnez le jour à des misérables & à des insensés. Pourquoi donc , à la naissance d'un premier né , célèbrez-vous des

n'étoit pas son Secrétaire. Je crois avoir débrouillé ce cas. **PALINGEN** s'appelloit de son vrai nom , **PEDRO ANGELO - MANZOLI**.

des jeux & donnez-vous des festins superbes ? Vous vous abandonnez à une joie folâtre ; vous faites des libations au milieu des danses bacchantes. Hélas ! cet enfant, dont vous célébrez la naissance, va passer ses jours sous la conduite de la misère & de la folie ; ou bien (ce qui seroit préférable) il sera mis au rang des pâles ombres.

O aveuglement de l'esprit humain ! vous ignorez le sort qui vous attend. Misérables mortels, vous vous réjouissez des choses qui dévroient faire l'objet de vos plus tristes réflexions ! Je méditois ainsi ; j'étois rempli de ces fâcheuses idées, en regagnant le lieu de mon séjour pour y prendre du repos. Le paresseux sommeil s'empara de mes sens. En voilà assez sur le sage ; il est temps, ô Musé, de quitter la lyre ; cessons de toucher des cordes qui ne sont plus d'accord, & prions l'Auteur & le Maître du monde, que sa clémence nous permette d'achever, par nos accents, les deux Signes de notre Zodiaque. Nous avons des choses beaucoup plus merveilleuses à chanter. Quoique mon esprit ressente son insuffisance pour annoncer de si grands Mystères ; notre Verseau va découvrir la nature entière, & notre dernier Chant décrira le Tabernacle fait des Dieux.



LE ZODIAQUE¹⁶⁷ DE LA VIE HUMAINE.

LE VERSEAU.

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIE'ME.

Ce Livre donne des préceptes Astronomiques ; il décrit tous les Cercles du monde , l'ordre & le mouvement des Planettes, selon le système de Ptolomée; il fait une énumération exacte , non-seulement des Signes du Zodiaque , mais encore de tous ceux du Ciel , & des étoiles qui les composent ; il décrit en outre le lever & le coucher de chacun d'iceux , après-quoi il agite la question de la matière & de la forme. Il avance que l'Ether , le plus pur & le plus élevé , est plus dur que le diamant. Il donne , pour raison des Eclipses , l'interposition de la Lune. Il prouve que le Ciel , en tournant , ne fait aucun bruit & ne rend point de son. Il avance que les Astres changent & gouvernent tout , & qu'ils se meuvent avec le Soleil. Il explique pour-quoi les Planettes ne jettent point d'étincelles. Il prouve que le Ciel est le premier mobile ; & que tous les Globes , aussi-bien que lui , tournent sans cesse , par un ordre une fois donné par le Créateur : que ce sont les formes qui donnent l'Etre aux choses ; que l'Ether est peuplé d'habitans , qui vivent sans avoir besoin de nourriture. Il donne la raison des taches qu'on aperçoit dans la Lune. Il affirme , en Physicien , que la matière est éternelle ; & en qualité de Théologien , il nie que cela puisse être. Il parle , selon la Philosophie à la fin du présent Livre , des Eléments & des Météores , & ensuite il donne son sentiment.

— A M O U R de la nature , mère de tout ce qui existe , & la cupidité , née avec moi , de con-
oître les causes secrètes de la vie & de toutes les choses ,

chooses, me persuade de puiser de nouveau dans les fontaines des Muses, & de me reposer encore sur les cimes du Parnasse à l'ombre des lauriers qu'elles produisent.

Revenez, Muse, aportez votre lyre : c'est à présent qu'il vous faut une veine féconde, que vous avez besoin de tous les efforts de votre génie & des dons de la plus savante voix. Rien n'est plus grave que les sujets que vous avez à traiter : vous allez décrire la face de la nature entière, & vous allez faire l'énumération de l'Univers.

Tout ce qui a été dans le commencement des siècles ; ce qui est, ou qui sera jamais, est appelé Etre. Ce nom renferme toutes choses ; mais parmi toutes celles que la sagesse de Dieu a créées, il n'en est qui jouissent de la vie sans avoir de corps ; d'autres, au contraire, sont inanimées, ou vivent dans un corps : ce Livre ne parlera pas des premières ; mais celui qui le suit ne laissera rien à desier sur cet objet.

Ma Muse va chanter d'autres sujets ; elle va décrire les lieux les plus élevés de la masse du monde, & les confins les plus reculés que le Ciel environne dans ses espaces immenses, qu'il entraîne par un mouvement éternel & circulaire, & par lequel il renferme tous les Estres au-dedans de lui-même.

Il est partagé en cinq Zônes, ou Ceintures, chacune desquelles est habitée par des peuples qui sont convenables à sa température ; du moins n'y a-t'il rien qui puisse empêcher qu'on le présume ; car les Divinités ne sont sensibles ni au froid le plus rigoureux, ni à la chaleur la plus brûlante ; de pareilles incommoditez n'étant faites que pour la terre. Le respectable Ether n'a jamais de glace & ne craint point les embrasements du feu. Quoiqu'il roule sans cesse, il demeure cependant toujours le même, sans jamais quitter le lieu qu'il occupe ; car il a été placé, par une raison toute Divine, entre deux Pôles fixes & stables qui le retiennent, un desquels nous paroît

paroît toujours & entraîne avec soi les deux Ourses du côté de l'Océan ; l'autre Pôle est placé à la partie opposée du Globe de la Terre & paroît , aux yeux des Antipodes , comme une faible lumière qui ressemble à la nuit.

Des Cercles , égaux en nombre aux Zônes , partagent toute la masse de l'Ether en autant de parties égales. Celui qui est le plus proche de l'Ourse , s'appelle Arctique ; après suit le Cercle , qui coupe le Cancer par le milieu , & qui contraint le Soleil de s'éloigner un peu de nous & de rétrograder. Le Cercle suivant partage le Globe en deux moitiés égales , & rend les jours égaux aux nuits. (a) Le Cercle , qui vient ensuite , coupe en deux le Capricorne , au-delà duquel le Soleil ne peut passer , & duquel il recommence à revenir petit-à-petit vers nous : le cinquième , & dernier Cercle (b) enfin , qui est le plus voisin du Midy , comme du Pôle Méridional , opposé au nôtre , en retient le nom.

Par-dessus tous ces Segments , il se trouve un autre Cercle oblique , qui partage le Ciel , & sous lequel le Soleil décrit sa route & fournit l'espace d'une année , composée de douze Mois. (c) Il y a aussi un Cercle Lactee , (d) qui coupe les genoux des Jumeaux , la queue du Scorpion , les deux Tropiques , le Zodiaque oblique , le milieu de l'Arc du Sagittaire , les cuisses du Centaure , l'Aigle , le Cocher , le Cygne , & touche enfin Persée. Il y a des Cercles que les Grecs nomment parallèles ; le Soleil en forme un chaque jour , en faisant son cours , d'Orient

(a) Ce Cercle s'appelle la Ligne Equinoxiale.

(b) Méridional.

(c) Le Zodiaque.

(d) Voies , l'Acte , ainsi nommée , parce qu'elle est plus brillante & plus blanche , étant composée d'une infinité d'étoiles pressées , qui la font paroître plus resplendissante pendant la nuit , que le reste du Ciel. La moindre de ces étoiles est , à ce qu'on prétend , plus grosse que la lune.

d'Orient en Occident ; ils sont coupez par deux grands Cercles , qu'on nomme les Colûres , (a) passant d'un Pôle à l'autre ; l'un marque les Solstices , aux points où commencent l'Ecrevice & le Capricorne ; l'autre désigne les Equinoxes , en touchant le Bélier & la Balance. Il y a encore plusieurs Cercles qui s'entrecoupent sous les Pôles & qu'on nomme les Méridiens ; ceux - là passent par notre Zénith. (b) L'Horizon (c) est un autre Cercle , qui coupe le Globe en deux Hémisphères & borne notre vûe de tous côtés , ce qui lui a fait donner ce nom par les Grecs.

Le vaste espace , qui environne la Terre , est divisé en neuf Orbis , dont le plus éloigné porte le nom de premier Mobile ; (d) il a son mouvement d'Orient en Occident ; il quitte les Indes , pour passer chez les Espagnols & les Maures ; il fait sa course en un jour , & entraîne avec rapidité tous les Corps Célestes , sans qu'aucun Astre le fasse distinguer ; (e) les autres Orbis prennent une route opposée , & courent de l'Occident vers l'Orient.

Le plus grand est tout brillant d'un nombre infini d'étoiles , à peine parcourt - il un degré en cent ans.

Le

(a) Cercles en la Sphère , dont l'un passe par les Points des Equinoxes , & l'autre par ceux des Tropiques , se coupant au Pôle à Angles droits , ainsi nommez , parce qu'il n'y en a jamais que la moitié sur l'horizon des mots Κολύροι , couper , retrancher , & de οὐπερ , qu'en , extrémité .

(b) Point du CIEL , au-dessus de notre tête , ou point VERTICAL ; comme NADIR est le point sous nos pieds .

(c) Cercle , qui borne notre hémisphère , ορίζων , qui termine ορίζω , finis termino ; Ορός , borne , qui termine .

(d) C'est lui qui donne le mouvement .

(e) Ce Cercle n'a point d'Astres , ce même premier Mobile .

Le Ciel de Saturne (*a*) est placé le plus proche de celui-là : il fait sa révolution en trente années.

Jupiter (*b*) est au-dessous, & au bout de douze ans il revient au point d'où il étoit parti.

Mars, (*c*) dont la révolution est achevée en deux ans, sort au-dessous de Jupiter ; le Soleil (*d*) vient ensuite,

(*a*) On appelle le Ciel de Saturne, comme des autres six Planètes, le Cercle que chacune d'elles parcourt.

S A T U R N E a vingt-huit mille cinq cens une lieuës de diamètre, font quatre-vingt-cinq mille cinq cens trois lieuës de circuit. Il tourne autour du Soleil, en vingt-neuf ans cinq mois cinq jours & treize heures. Il est dix fois plus éloigné de la Terre que le Soleil, puisqu'il est à trois cens millions cinq cens quatre-vingt-dix mille soixante-dix lieuës d'elle ; de sorte qu'une meule de moulin, qui fera quinze toises en une seconde, mille toises ou demie lieuë en une minute, trente lieuës en une heure, sept cens vingt lieuës en un jour ; il lui faudra onze cens quarante ans pour tomber de Saturne jusqu'à nous.

Le plus grand des Rois de la terre se tient très-orgueilleux de dominer la plus grande partie de l'Asie, qui n'est qu'une des quatre parties du petit Monde que nous occupons, lequel Monde n'est qu'un point dans l'Univers ; cependant le Roi de la Chine croit y tenir un grand rang. Quel sujet d'humiliation pour lui, si ses Astronomes lui représentent quelques-fois cette immensité.

(*b*) J U P I T E R a vingt-neuf mille six cens quatre-vingt-neuf lieuës de diamètre, par conséquent quatre-vingt-neuf mille soixante-sept lieuës de circuit. Il tourne autour du Soleil en onze ans dix mois & seize jours. Sa distance de la terre est de cent soixante-trois millions huit cens soixante-dix-huit mille lieuës.

(*c*) M A R S a quinze cens cinquante-un lieuë de diamètre, par conséquent quatre mille six cens cinquante-trois lieuës de circuit. Il tourne autour du Soleil en un an dix mois vingt-un jours & dix-huit heures ; sa distance de la terre est de quarante-huit millions vingt-huit mille huit cens soixante lieuës. Voilà les trois Planètes, qu'on appelle supérieures, parce qu'elles sont au-dessus du Soleil.

(*d*) L E S O L E I L est la Planète, appellée Médiane, parce qu'il tient le milieu des autres Planètes ; & , selon le système de Copernic, il est au centre de l'Univers connu ; car chacune des Etoiles pourroit bien être un Soleil d'un monde inconnu.

172 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
ensuite, qui parcourt tout l'Oymp en trois cens
soixante-cinq jours & six heures.

Il voit sous lui l'Orbe de Vénus, (a) qui emploie
à sa course dix-sept jours moins que le Soleil.

Mercure, (b) qui la suit, va d'un pas encore plus
rapide, & sa révolution est achevée en neuf jours
moins que ne dure celle de Vénus.

Enfin la Lune (c) occupe le dernier Orbe, & au
bout

inconnu. Quoiqu'il en soit ; soit que la Terre tourne, comme huitième Planète ; soit que le Soleil fasse cette fonction, selon Proloemée ; ce Roi des Autres a deux cens quatre vingt-six mille cinq cens lieuës de diamètre, qui font huit cens cinquante-neuf mille cinq cens lieuës de circuit. Il tourne, ou fait tourner la Terre, en trois cens soixante-cinq jours & six heures, qui font l'année de douze mois ; ou bien il tourne sur lui-même en un mois ; sa distance de la Terre est de trente millions neuf cens soixante-dix-neuf mille deux cens quinze lieuës.

(a) VENUS est la première des Planètes inférieures ; elle a deux mille huit cens vingt lieuës de diamètre, par conséquent huit mille quatre cens soixante de circuit. Elle tourne autour du Soleil en sept mois quatorze jours & sept heures ; sa distance de la Terre est de vingt-deux millions sept cens quatre-vingt-cinq mille trois cens quarante-cinq lieuës.

(b) MERCURE a onze cens quatre-vingt-sept lieuës de diamètre, par conséquent trois mille cinq cens soixante-une lieuës de circuit. Il tourne en deux mois & vingt-huit jours ; sa distance de la Terre est de douze millions cent quatre-vingt-seize mille trois cens cinq lieuës.

(c) LA LUNE a sept cens soixante-quatorze lieuës de diamètre, par conséquent deux mille trois cens trente-deux de circuit. Elle tourne autour de la Terre en vingt-cinq jours sept heures quarante-cinq minutes six secondes ; sa distance de la Terre est de quatre-vingt-trois mille deux cens soixante-quatre lieuës.

LA TERRE enfin, qui est regardée comme la huitième Planète, a trois mille lieuës de diamètre, par conséquent neuf mille lieuës de tour, ou trois cens soixante degrés, chaque degré a vingt-cinq lieuës, qui font juste les neuf mille lieuës.

Il faut observer que les proportions que j'ai données, de diamètre

bout de vingt-neuf jours & huit heures elle commence toujours son cours.

Il y a sept Etoiles errantes ; la plus élevée se nomme Saturne ; il a deux stations ; l'une est Ganyméde, ou le Verseau ; l'autre est le Capricorne.

Jupiter occupe celles des Poissons & du Sagittaire.

Le Scorpion, & le Bélier, sont destinez pour Mars.

Le Soleil s'est approprié le Lion..

Vénus se repose dans la Balance & le Taureau.

L'aimable Vierge, & les Jumeaux, sont pour Mercure, & l'Ecrevice pour la Lune.

Et voici ce qu'il faut sçavoir des Signes Célestes.

Le Zodiaque, que le Soleil parcourt en un an, en contient douze, dont six portent le surnom de Septentrionaux, & les six autres celui de Méridionaux ; les premiers commencent par le Bélier, & finissent avec la Vierge ; ceux qui sont vers le Midy, commencent par la Balance & finissent par les Poissons.. En voici les noms propres, qui sont à la tête de mes Chants, (a) le Bélier, le Taureau, les Jumeaux, l'Ecrevice, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons..

Deux de ces Signes sont toujours en opposition ; c'est-

diamètre à la circonference, ne sont pas totalement justes : parce que, selon la supputation commune, trois fois le diamètre font la circonference; c'est sur celle-là que je me suis tenu. Or, selon Archimède, cette proportion n'est pas juste ; car le diamètre, selon ce dernier, est, par rapport à la circonference, ce que sept est à vingt-deux ; c'est-à-dire, que le diamètre est un peu moins que le tiers de la circonference. J'ai seulement voulu donner une idée de la grandeur & de la distance de ces Globes, sans entrer dans des fractions Atronomiques, pour lesquelles je sens mon insuffisance. Les Sept Planètes désignent aussi quelquefois les sept Métaux.

(a) Les douze Signes du Zodiaque servent aussi quelquefois de Caractères Chimiques, pour désigner les douze principales opérations de la Chimie.

174 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
c'est-à-dire, que quand le premier se lève, le septième se couche; lorsque le Bélier se montre sur l'horizon.

Syntaxis commandante.

♈ -- CALCINER.
♉ -- CONGELER.
♊ -- FIXER.
♋ -- DISSOUDRE.
♌ -- COHOSER.
♍ -- DISTILER.

Mirideneaux obéissants.

♉ -- SUBLIMER.
♊ -- SEPARER.
♋ -- INCERER.
♌ -- FERMENTER.
♍ -- MULTIPLIER.
♎ -- PROYETER.

Les douze Signes du Zodiaque s'expriment par deux Vers latins,

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,

Libra, que Serpens, Arietemens, Caper, Amphora, Pista.

Je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver les raisons simples, qui ont déterminé les Anciens à donner aux douze Signes les noms qu'ils portent. On trouvera par la suite les raisons Mythologiques.

Le Soleil, au Printemps, renouvelle l'année. C'est au tems de Pâques qu'on mange les jeunes Agneaux, ce qui fait que le mois de Mars porte le nom du Bélier, pere de l'Agneau.

Avril, porte celui du TAUREAU; parce que c'est la saison de manger le Veau.

May, celui des JUMEAUX, parce que les Chévres, qui sont en chaleur en Novembre & qui portent cinq mois, mettent bas ordinairement deux petits au mois de May.

Le Soleil, en Juin, parvient au Solstice d'Esté, & cesse de s'avancer vers le Pôle. Il commence à rétrograder vers l'Equateur; ce qui fait qu'on a nommé ECRIVAIN le Signe de ce mois, puisque son auteur est d'aller à reculons.

Le Soleil, en Juillet, est dans toute la force de sa chaleur; & comme on prend le LION pour désigner la force, il sera ici de hyéroglyphe à ce mois.

Août, tems où l'on moissonne, est caractérisé par LA VIERGE, qui tient un épis. Il ne faut point d'explication pour faire connoître qu'on a voulu désigner les Moissonnées.

Septembre, où LA BALANCE désigne l'Equinoxe, marque l'égalité des journées & des nuits.

Octobre,

l'horizon, la Balance fuit dessous ; il en est de même du Taureau & du Scorpion : quand celui-ci se couche, l'autre paroît sur notre Hémisphère.

Les Constellations, qui sont entre la tête de l'Ecrevisse & les extrémités du Sagittaire, se nomment droites; celles, au contraire, qui se trouvent depuis le commencement du Scorpion jusqu'aux Jumeaux, sont obliques.

Chaque Signe occupe trente degrés en longueur, sur douze de largeur. (a) Il y en a trois Terrestres, qui sont, le Capricorne, le Taureau & la Vierge; trois Aériens, la Balance, le Verseau, les Jumeaux; trois Aquatiques, le Scorpion, l'Ecrevisse, les Poissons; enfin, trois Ignez; le Bélier, le Sagittaire, le Lion.

Ces trois derniers, & les trois Aériens, président sur l'homme, & sont considérés comme heureux; & les six autres, qui président sur les femmes, sont malheureux, si l'on en croit les Astrologues.

Le Bélier, l'Ecrevisse, la Balance, & le Capricorne, sont Mobiles; le Lion, le Taureau, le Scorpion,

Oktobre, où le SCORPION, animal qui pique dangereusement de sa queue, nous désigne les maladies, qui arrivent à la chute des feuilles en Automne, de même que la piqueure d'autres insectes qui incommodent pendant ce temps.

Novembre, le SAGITTAIRE, désigne la Chasse; parce que c'est dans cette saison qu'on s'y adonne davantage, où le Gibier est meilleur.

Décembre, où se rencontre le Solstice d'Hyver, où le Soleil remonte jusqu'à l'autre Tropique, est marqué par un BOUC, attendu que les Chévres, & animaux de pareille espèce, broutent en grimpant.

Janvier, saison fâcheuse de neige, de pluie & de grimas, est désigné par le VERSEAU.

Février, par les POISSONS, vu que la génération de ces animaux commence à se déclarer à la fin de l'Hyver.

(a) Chacun de ces Signes occupe trois cent soixante degrés quarrez.

pion, & le Verseau, sont fixes ; les Jumeaux, la Vierge, le Sagittaire, & les Poissons, sont communs.

Outre ces Signes, il y a trente-trois Constellations au Firmament ; vingt dans l'Hémisphère Septentrional, & les autres dans le Méridional. Les premières sont les deux Ourses, dont l'une, qui est Hélice, (a) l'emporte en éclat sur les plus grands Astres ; Cinoûtre, (b) nommée la petite, sert de guide aux Pilotes.

On découvre, entre ces deux Ourses, le Dragon, serpentant comme un Fleuve ; d'un côté est Céphée, (c) de l'autre Cassiopée, (d) voisine de la Couronne d'Ariadne. (e)

Près du Cygne, (f) on aperçoit Hercule, qui semble

(a) LA GRANDE OURSE. Constellation. On a prétendu que c'étoit une ville du Golphe de Corinthe, qui avoit été engloutie par la Mer, & que les Poètes ont misé au rang des Astres.

(b) Calisto, Nymphé de Diane, engrossée par Jupiter, & mise au rang des Astres.

(c) Roi d'Ethiopie, pere d'Androméde ; Persée la délivra d'un Monstre, & par une Métamorphose, ce Roi fut mis au Ciel.

(d) Femme de Céphée. On nommoit de ce nom une Contrée, vers les Frontières de la Macédoine, à cause d'une petite ville d'Épire, appellée Cassiope.

(e) Fille de Minos. Lorsque Thésée fut envoyé en Crète, avec les autres jeunes Athéniens, destiné pour servir de proye au Minotaure ; Ariadne en devint amoureuse & lui donna un Peloton de fil pour l'aider à ressortir du Labyrinthe. Ce jeune Héros l'emmenga, & par une ingratitudo, dont on ne voit que trop d'exemples, il l'abandonna dans Naxos, Isle de l'Archipel. Il y avoit dans cette Isle un fameux Temple, consacré à Bachus, dont le Grand-Prêtre é, ousa Ariadne. Les Poètes ont feint que ce fut Bachus même, & que ce Dieu plaça, parmi les Etoiles, la Couronne de cette Princesse.

(f) Jupiter, transformé en Cigne, abusa de Léda, femme de Tindare. Lorsqu'elle se baignoit dans le Fleuve Eurotas, elle acoucha d'un œuf, qui renfermoit Pollux & Hélène.

semble admirer & écouter la Lyre d'Arion ; (a) au-delà d'Hercules, Bootes (b) paroît garder la grande Ourse ; Persée est aussi dans cet Hémisphère, où il tient la tête de Méduse degoutante de sang.

Là se voit le Cocher, le Serpentaire, & le Serpent ; la Fléche, qui perce l'aile de l'Aigle, (c) le Dauphin, qui nage dans les airs, Pégase & Andromède, qui le suit. Derrière elle, est le Delta. (d)

Les treize Constellations Méridionales, sont la Baleine, tuée par Persée ; (e) Orion, (f) sous ses armes,

ne, qui étoient du fait de Jupiter ; & quelque-tems après elle accoucha d'un autre œuf, du fait de Tindare son mari, qui contenoit Castor & Clitemnestre ; ce qui fait qu'on appelle les Juineaux, Signe Céleste. Les Tindarides, comme qui diroit les fils de Tindare, par une Loi qui subsiste encore actuellement, où le mari d'une femme est toujours censé le pere des enfans dont elle accouche ; *Constante matrimonii fidus est quem nupsit demonstrant.*

(a) Le même que celui dont nous avons parlé, qui fut sauvé du naufrage par un Dauphin.

(b) Quelques-uns croient que c'est le Bouvier, qui conduissoit le Chariot où étoit le nœud Gordien ; d'autres estiment qu'il est le même que l'Argus, gardien de la Vache Io ; d'autres enfin, que c'est celui qu'Hercules rencontra mourant de faim ; que ce Bouvier se mit à maudire Hercules, parce qu'il mangea un de ses Taureaux.

(c) Cet Aigle est le même que le Vautour, qui mangeoit les entrailles renâssantes du Prométhée. Hercules le tua d'une de ses fléches, dont il le perça sous l'aile.

(d) Quatrième lettre des Grecs, regardée avec vénération, parce qu'elle represente le nombre mystérieux de quatre. Cette Constellation est faite comme le Δ , qui est triangulaire. On prétend qu'une contrée d'Egypte portoit ce nom, parce qu'elle en avoit la figure. La plupart des Peintres représentent Dieu comme un *Triangulum Luminosum*. Ce qui est de sûr, c'est que le Saint Nom de Dieu est exprimé, presque en toutes les Langues, en quatre lettres.

(e) Monstre Marin, qui vouloit dévorer Andromède.

(f) Il étoit fils de la Terre, (selon Apollodore) homme d'une grandeur démesurée. Il étoit fils de Neptune & d'Euriale, selon Phécicide : son pere lui avoit donné le pouvoir de marcher sur la mer.

armes, l'Eridan, ou le Nil (a) a plusieurs branches; le Lièvre timide, le grand & le petit Chien, (b) qui semblent le suivre, le Vaisseau des Argonautes, (c) l'Autel, (d) le grand Vase (e) d'Apollon près du Corbeau; le fier Centaure est au-dessus; & près, l'Hydre de Lefne, domptée par Hercules. On trouve aussi dans cette Région le poisson Austral.

Voilà quelles sont les Constellations; examinons à présent combien chacune comprend d'Etoiles. Hélice, qu'on nomme la grande Ourse, à cause de sa splendeur, en a sept; & quoique Cinoûre en ait vingt & une, on la nomme la petite, parce qu'elle rend moins de lumière.

Le vigilant Dragon, placé entre les deux Ourses, en comprend quinze, & Persée dix-neuf.

On

La plus commune omission, selon Homère & Ovide, est qu'il étoit fils de Jupiter. Il aima la Chasse, & mourut de la morture d'un Scorpion. Neptune & Mercure le changèrent en un Signe Céleste, en reconnaissance de ce qu'il les avoit logez. Voilà une hospitalité bien récompensée.

(a) Le plus renommé Fleuve d'Afrique. On prétend qu'il a sa source dans la Haute-Ethyopie, au Royaume du Preste-Jean, ou Roi des Abyssins. Il arrose l'Egypte, qu'il fertilise par ses débordements, en sortant du Grand Caire. Il forme le Delta Δ des Grecs, & se décharge dans la mer par sept embouchures, & selon quelques Géographes, par neuf.

(b) La Canicule.

(c) C'est le nom qu'on donne à ces braves de la Grèce, qui, sous la conduite de Jason, firent voile en Colchide, pour la Conquête de la T o i s o n d'Or. Les principaux étoient, Hercules, Hylas, Thésée, & son ami Pirithoüs, Orphée Poète de Thrace, Pelée, Télamon pere d'Ajax. Leur Vaisseau, qu'on appelle le NAVIRE ARGO, a été mis au rang des Astres.

(d) Autel de pitié à Athènes, où les Héraclides demandèrent aux Athéniens du secours contre les poursuites d'Eurydice.

(e) Vase d'Or, donné à Hercules par le Soleil, dans lequel, comme dans un Navire, il passa la mer & parvint à la terre, qui est à l'opposite de la Lybie.

On en compte treize sur Cassiopée , neuf dans la Couronne , & seulement trois dans le Cygne de Léda ; dix-neuf composent la Constellation d’Hercules ; quatorze celle de Bootes , sur la Ceinture duquel l’Etoile de la queue d’Hélise jette ses brillants rayons . Persée est désigné par dix-sept Etoiles , & le Cocher par sept ; on donne le nom de la Chèvre (a) à la plus grande , qui paroît sur son épaule gauche , & celui des Chèvreaux aux deux autres , qu’il porte sur sa main gauche , & qui souvent effrayent les Nauteuniers .

Le Serpentaire est composé de dix-sept Etoiles , & son Serpent de vingt-deux ; la Lyre d’Orphée en a neuf . On n’en compte que quatre sur la Flèche , & autant sur l’Aigle , ravisseur du beau Ganimède ; mais le Céleste Dauphin en a dix petites , & l’on en distingue dix-huit sur Pégase .

Andromède en fait briller vingt , & trois forment le Delta ou le Triangle . Je vais à présent faire l’énumération des Etoiles , qui forment les Signes du Zodiaque ; le Bélier (b) marche à la tête , & est composé de dix-huit Etoiles .

Le Taureau (c) de vingt & une ; & l’on donne le nom de Plaïades (d) aux sept qui sont sur son dos ;

(a) Amalthee , chèvre , nourrice de Jupiter .

(b) Le BÉLIER , étoit un Mouton , sur lequel Phrixus & sa sœur Hellès , montèrent pour passer la mer à la nage . Hellès se noya , & cette mer prit son nom , HELLÈS PONT ; Phrixus parvint à Coléhos , & sacrifia ce Mouton , à TOISON D’OR , à Jupiter , dont la Conquête fut depuis faite par Jason . Il désigne le mois de Mars . On croit que c'est dans ce tems que la nature se ranime , que les Philosophes commencent l’Oeuvre . Voyez les EMBLEMES DU TRIOMPHE HERMÉTIQUE .

(c) Métamorphose , sous laquelle Jupiter enleva Europe .

(d) Filles d’Athlas & de Pléionné ; elles étoient , Alcyône , Nérépe , Céleno , Eleôtra , Stérope , Taygète , Maïa , mère de Mercure , qu’elle conçut avec Jupiter . LE TAUREAU est le Signe du mois d’Avril . Heureuse saison pour la fertilité de la terre ; ce qui fait qu’on fait naître Mercure en ce tems .

180 *Le Zodiaque de la vie humaine.*

dos ; & les sept qu'il porte sur la tête , sont nommées les *Hyades* , (a) parce qu'elles pronostiquent la pluie. On compte dix - huit Etoiles sur les *Jumeaux* ; (b) sçavoir , dix sur l'un , & huit sur l'autre ; l'*Ecrevisse* en a autant : des deux qui paroissent sur son dos ; l'une se nomme l'*Ane* ; l'autre la *Créche* : il y en a dix - neuf sur le *Lion* ; (c) & dix - huit sur la *Vierge* , qui porte un *Epi*.

Deux

(a) *Nymphes* , qui demeuroient à *Nisa* , ville d'*Asie* , transformées en Etoiles par *Jupiter*.

(b) *Castor* & *Pollux* , apellez *Tyndarides* , comme nous l'avons dit ci-devant ; *Pollux* & *Hélène* étoient nez d'un œuf , dont acoucha *Léda* , du fait de *Jupiter* , changé en *Cygne* ; & *Castor* & *Clytemnestre* étoient d'un autre œuf , dont la même acoucha quelque-tems après , du fait de son mari *Tyndare*.

Pollux , comme étant de la race de *Jupiter* , étoit immortel , & *Castor* fut tué à l'expédition de la *Colchide* , en nettoyant les *Mers de Pirates*. *Pollux* voulut lui faire part de son immortalité ; desorte qu'ils mourroient & vivoient l'un après l'autre. Le fondement de cette *Fable* provient de ce que ces deux *Constellations* ne se font jamais bien voir toutes deux a la fois.

(c) *Lion de Némée* , tué par *Hercules*. Cette bête avoit été engendrée par *Typhon* & étoit invulnérable. *Hercules* , en le cherchant , arriva à la ville de *Cleone* , où il fut reçû par *Molorchus* , pauvre gagne denier , qui voulant festoyer son nouvel hôte , se disposoit à immoler une *Victime*. *Hercules* lui dit de différer , & qu'il la gardât jusqu'au trentième jour d'après , parce que s'il retournoit , sain & sauf de la *Chasse* , il l'immoleroit à *Jupiter le Conservateur* ; & s'il mourroit en combatant le lion , qu'alors *Molorchus* le lui sacrifia , comme à un *Héros demi-Dieu*. Il parvint à la forêt de *Némée*. Il se mit à la quête du lion , & le trouva. Il tira sur lui plusieurs flèches inutilement. Il charpenta une massue , avec laquelle il le poursuivit jusques dans sa grotte , qui avoit deux issues , dont il boucha l'une , & entra par l'autre , il assailli la bête & l'étoffa. Il la chargea sur ses épaules pour l'emporter à *Mycénes*. Il trouva *Molorchus* préparé à lui sacrifier la *Victime* , qui fut immolée par *Hercules* à *Jupiter le Conservateur*. Cette *Fable* paroît avoir été également copiée sur *S A M S O N*.

Deux Etoiles representent la Balance ; (a) mais le Corps du Scorpion est couvert de quinze ; il en paroît autant sur celui du Sagittaire , (b) & il tient sous les pieds une Couronne qui en a sept. Enfin on en découvre vingt-deux sur le Capricorne ; quatorze sur le Verseau , (c) & dix-huit sur l'un des Poissons , quoique l'autre n'en ait que douze.

Passons aux Constellations Méridionales ; quoique nous n'en ayons pas une connoissance fort exacte , attendu leur éloignement.

La Baleine est composée de trente Etoiles ; le Nil en a un pareil nombre ; le Liévre en a six ; Orion en a dix-sept ; le grand Chien en a dix-neuf ; mais le petit n'en a que trois ; le Navire d'Argos en a vingt-trois ; le Centaure en a une de plus ; mais la Victime , (d) qu'il porte renversée dans ses mains , est ornée de douze étoiles , & l'Autel brille de quatre.

On en compte vingt-six sur l'Hydre ; elle occupe , par sa longueur , l'espace de trois Signes ; scavoir , l'Ecrevice , le Lion rugissant , & la Vierge. Le Corbeau a sept étoiles , le Vase en a huit , & le Poisson Méridional douze.

Il faut à présent décrire le lever & le coucher de ces Astres : ils se levent & se couchent de trois manières ; on nomme lever ou coucher , Cosmique ou du Monde ; quand le matin , au soleil levant , quelque Signe se leve avec lui , de la Région de l'Aurore , ou bien quand il se couche le matin dans les eaux. On appelle lever Chronique , celuid'un Astre , qui se le-
ve ou

(a) LA BALANCE qu'Astrée , en se retirant de la terre , changea en Constellation ; elle sert d'attribut à Thémis. On la met quelquefois dans les mains de Rhée.

(b) C'étoit le Centaure Chiron , qui étoit fils de Saturne & de Philyra.

(c) Ganimède , enlevé par Jupiter , eut la fonction de verser le nectar aux Dieux ; c'est pourquoi il est l'un des Signes Célestes , qu'on représente tenant un vase qu'il renverse.

(d) Le Loup.

Tome II,

Q

ve ou se couche, pendant que le Soleil se plonge dans les gouffres de l'Ocean, & qu'il permet que d'autres Etoiles fixes répandent leur lumière ; on regarde enfin comme lever Héliaque, lorsqu'un Astre est caché par le Soleil, qui en est voisin ; & que celui-ci, passant, laisse à l'autre la liberté de se montrer ; on regarde, au contraire, comme coucher Héliaque, quand le Soleil entre dans quelque Signe, qu'il l'assombrisse par sa lumière & l'empêche d'être vu.

Il me reste maintenant à expliquer de quelle manière chacun des Signes se lève & se couche, pourvu que je sois inspiré par les Muses & qu'Apollon ne me refuse pas son assistance.

Quand le Bélier se lève, la partie gauche d'Andromède se lève aussi, & la tête de Persée, avec la moitié du Corps, jusqu'au ventre de l'Autel, se cache alors vers l'Occident ; le Taureau, qui paraît aller en arrière, monte, & alors Persée paraît tout entier, & l'on découvre la plus grande partie du Cocher & la queue de la Baleine ; l'Autel disparaît entièrement.

Le Bouvier, gardien de l'Ourse, se cache dans les eaux au lever des Jumeaux : la Baleine paraît toute entière, & les premières parties de l'Eridan, avec l'Orion armé, se lèvent ; dans ce moment le Serpentaire a les pieds cachés dans la mer ; l'Ecrevisse, à son lever, cache la moitié de la Couronne, la queue de la Baleine, le Poisson Méridional, la tête d'Hercules & la moitié de son ventre. Le Serpentaire, depuis les épaules jusqu'aux genoux, & son Serpent, dont il ne paraît plus que la tête, & presque tout le Bouvier ; mais, de l'autre côté, paraissent le Corps d'Orion, jusqu'à la ceinture, tout le Fleuve du Nil. L'Aigle, le Lièvre, le petit Chien, les jambes du grand, & toute la tête de l'Hydre de Lerne, paraissent à nos yeux, avec le magnasime Lion ; pendant ce temps, le Bouvier tout entier, le Serpen-

Serpentaire , & son Serpent ; tout le reste de la resplendissante Couronne , & Hercules , se plongent dans la Mer d'Hespérie , excepté cependant le genouïl & le pied gauche d'Hercules.

Lorsque la Vierge se lève , on découvre tout le grand Chien , le Vase & le Navire de Thessalie , jusqu'aux voiles , qui sont attachées à son mât élevé ; à l'opposite se cachent le Dauphin , tout le Cygne , excepté sa queue , la Flèche , la Lyre , & la première partie du Nil ; Pégase a le col & la tête caché , & le reste du corps à découvert.

Quand la Balance se lève , tout le Navire d'Argos , & le Bouvier tout entier , paroissent , ainsi que l'Hydre , à sa queue près ; Hercules montre son genouïl & sa jambe droite ; on voit briller la queue du Centaure & la moitié de la Couronne ; alors le reste du corps du Cheval d'Né , la queue du Cygne , la Baleine , jusqu'à la tête , & celle d'Andromède , se cachent dans les eaux , aussi-bien que Céphée père d'Andromède , qui y plonge ses épaules , ses mains & sa tête .

Le Scorpion se lève , & avec lui , paroissent la queue de l'Hydre , le Cheval de Chiron , la Victime qu'il tient dans sa main , le reste de la Couronne , la tête du Serpent , & celle du Serpentaire ; alors disparaissent le reste du Corps d'Andromède , Céphée , depuis la tête jusqu'à la ceinture , deux Courbures de l'Eridan , la Cassiopée ; le Chien & l'Orion commencent aussi à passer sous l'Horizon .

Quand le Sagittaire se lève , il fait paroître avec lui le Serpentaire , & tout son Serpent , la tête & la main gauche d'Hercules , toute la lyre , la tête & la poitrine de Céphée Roi d'Ethiopie ; alors on voit disparaître tout Orion ; le Lièvre , le grand Chien , & le Cocher , à l'exception de la tête & des pieds : Persée disparaît aussi , à l'exception du pied & de la cuisse droite ; le Navire des Argonautes ne laisse plus voir que sa Poupe .

Q2

Quand

Quand le Capricorne se lève, il fait lever le Cygne, la Flèche, l'Autel, & l'Aigle; il fait disparaître la Poupe du Navire des Argonautes & le petit Chien. Persée se cache, pendant que le beau Ganimède, ou le Verseau, paroît: le Pégase se montre aussi; la tête de l'Hydre se cache alors, aussi-bien que le reste du corps de Chiron.

Quand les Poissons se lèvent, la partie droite du corps d'Andromède se voit, aussi-bien que le Poisson Méridional, pendant que l'Hydre & le Centaure se cachent. Je crois avoir suffisamment expliqué le lever & le coucher des Astres; passons, sans nous arrêter plus long-tems, à une autre matière; mais il faut avant tout invoquer Uranie; il faut implorer son secours & la prier de nous révéler les plus secrets mystères.

Belle Uranie, qui pénétrez jusqu'à l'intérieur le plus sacré de l'Olympe, qui habitez les Temples étoilez, & les demeures brillantes des Dieux; respectable Uranie, venez à mon secours. Expliquez-moi les Arcanes les plus impénétrables des Divinités; secouez-moi; je vais chanter vos Domaines & vos véritables Royaumes. Permettez, qu'en esprit, je voye les Dieux Larès de l'Ether, & que j'aproxime des murs en flâmez de l'Univers.

Commencez, Déesse, par m'expliquer si la matière dont le Ciel est formé, est solide & dure? Ou bien si elle est délicate & fluide, comme l'air que nous partageons avec facilité par nos moindres mouvements? après - quoi je vous ferai d'autres questions.

Il y a deux premiers principes de toute la nature, que l'on appelle matière & forme; c'est d'eux que procèdent toutes les créations les plus variées; la terre, l'eau, l'air, le feu, l'Ether même, en sont formez. C'est donc une erreur de croire, comme quelques-uns, que les corps Célestes n'ont aucune matière; parce, disent-ils, que s'ils en étoient composez, il se trou-

trouveroit en eux des contraires, qui formeroient une corruption qui occasionneroit leur destruction.

Ce Système ne me paroît pas soutenable; car ce n'est pas la faute de la matière, si le tems détruit les corps; on ne peut pas dire non plus que les contraires se corrompent par eux-mêmes, si leurs forces sont égales; ou bien il faudroit convenir que les uns fussent plus forts que les autres; parce que quand les forces & les puissances sont pareilles, il se fait un combat avec égalité, & dont aucun des deux parties n'a la victoire.

Dieu voulant donc former un Ciel, qui fût éternel, a choisi les plus pures & les meilleures parties de la matière première, & leur a donné une telle tempérie, qu'ils ne peuvent se préjudicier l'un à l'autre, ce qui force ces contraires d'avoir une paix durable entr'eux. Par conséquent le Ciel est éternel, & n'est susceptible d'aucune destruction des tems.

Il faut ensuite tirer une conséquence que l'Ether est d'une extrême dureté, parce que nous voyons les choses les plus solides durer le plus long-tems. Il doit donc être plus dur que le diamant, & la liaison des parties qui le composent doit être assez forte pour mépriser le fer & le feu, & ne craindre de force que celle du Souverain Seigneur qui l'a formé.

Il y a encore une autre raison; c'est que le premier Mobile entraîne les Sphères qu'il contient en lui-même; il les force de rouler, selon son mouvement, & il les précipite par son action, malgré leur résistance, dans des espaces qui semblent s'y opposer; ce qui ne pourroit arriver s'ils n'étoient construits de corps durs. Joignez à cet argument cette réflexion, qui est que la partie de la lune, qui n'est pas éclairée ni touchée par les rayons du soleil son frere, est très-semblable au Ciel; de même que les étoiles, qui paroissent pendant le jour être de la même couleur que le Ciel. Cependant la lune & les étoiles sont des corps durs; ce qui nous est évidemment prouvé par les

Q 3 Eclipses,

Eclipses, puisque l'interposition de la lune, entre le Soleil & nous, s'oposent au passage de sa lumière & en interceptent les rayons, dont la terre se trouve dans ces moments privée.

Il faut donc convenir que l'Olympe est dur, sans quoi il ne pourroit conserver aux astres leur fixation. Ils seroient, sans cette qualité, errants de côté & d'autre, & n'auroient pas de place certaine. Cependant le Ciel n'est pas un corps opâque, comme les étoiles, puisque de la terre où nous sommes placez nous découvrons les astres.

Si donc les corps Célestes sont très-durs & très-purs, ils doivent, m'objectera-t'on, former des sons par leurs mouvements & leurs atouchements les uns contre les autres, & doivent faire un concert agréable aux Célestes habitans, comme plusieurs savants Philosophes, d'une probité reconnue, l'ont prétendu? Muse, il faut que vous me leviez cette difficulté.

Quoique les corps Célestes soient durs & capables d'offusquer les regards humains, ils ne rendent cependant aucun sons, n'étant touchez par aucun corps solides. S'ils ne sont pas touchez, ils ne peuvent rendre de sons, étant d'ailleurs très-épais & n'étant point environnez d'air, sans lequel on ne peut espérer des sons. Ils font donc leur cours sans bruit.

Outre cela, il y a huit Sphères inférieures, (a) qui tournent de la même maniere vers l'aurore. Elles vont au-devant les unes des autres, sans se choquer ni se frapper; mais elles marchent par un ordre certain & par des mouvements fixes dans le même chemin. Elles se trouvent conduites par une douce circulation & entraînées tacitement & dans le silence, comme une danse, dont les acteurs ne s'entre-choquent point.

Le

(a) Le Ciel des Etoiles, & les sept Planètes.

Le seul premier mobile, comme il a déjà été dit, décrit un cours contraire à celui des astres, sans cependant faire aucun bruit ni rendre aucun son, puisqu'il n'y a aucun air dans les régions Ethérées, & que d'ailleurs la superficie des Sphères est très-unie, ce qui fait qu'ils roulement avec célérité & vitesse, sans être arrêtés par aucune inégalité, & leurs extrémités ne se rencontrent qu'avec un atouchement délicat; ce qui, par conséquent, n'est qu'un mouvement silencieux.

Les Anciens ont donc mal-à-propos pensé que le mouvement des Sphères formoit une harmonie qui ne nous étoit pas sensible, parce qu'elle surpassoit les sensations de nos oreilles; de la même manière qu'ils ont prétendu que la chute des eaux du Nil ne s'entend pas quand on est proche de ses Cataractes, & qu'elle fait un bruit épouvantable à un certain éloignement. Il est sûr que ce sont là des faussetez; cette raison est absolument vaine; car pourquoi s'imaginer qu'il y a du son dans les Cieux, si jamais personne ne l'a entendu? Il est même honteux d'avancer ce qui ne peut se démontrer & dont on peut donner une négative irréfutable.

Jamais on ne doit avancer des nouveautés qu'on ne soit prêt d'en établir la vérité, & les paroles, qui sont destituées de raison, ne méritent aucune croyance.

Examinons maintenant si le Ciel est rond; car la figure Sphérique est la plus parfaite, par la raison qu'elle n'a en soi ni commencement ni fin; partant que d'ailleurs elle a plus d'capacité, de simplicité, de beauté, & qu'elle est la plus facilement susceptible de mouvement, sur-tout vers le milieu; car l'Ether tourne autour de la terre, qui est au centre du monde.

Une figure aussi parfaite que l'Orbiculaire, convient donc au Ciel, au soleil, à la lune, & à tous les astres en général, quoique l'ignorance rémèbre de des

ce des Peintres nous les dépeignent autrement. (4)

Il ne faut pas à présent s'imaginer que les étoiles soient de la plus épaisse matière de l'Univers, parce que chacune d'elles est composée d'une espèce qui lui est propre, distinguée du Ciel par une différence totale; car elles sont aussi peu semblables, que le cormier l'est à l'orme, le poirier au cédratier, l'embryon enfin à l'homme accompli. Différentes couleurs nous en marquent les différences; leurs vertus & leurs clartez diffèrent infiniment aussi: chaque étoile a sa puissance qui lui est propre, & chacune d'elles a aussi une nature différente. Il ne faut donc regarder le Ciel que comme la demeure convenable aux étoiles, & non pas comme la substance & la matière qui les compose.

Quelle vertu peut-on attribuer au Ciel? Assurément toute la force est dans les astres; ce sont eux qui gouvernent toute la terre & qui changent la face de la nature: ils forment les Créations sur la terre & ont le gouvernement de toutes choses; l'Astronomie l'enseigne, & la plus commune opinion le fait croire. Car non-seulement le Ciel diffère des étoiles, par sa condensation & sa raréfaction, mais il diffère encore d'elles par ses apparences, sa nature & sa vertu.

Il faut à présent examiner la quantité des astres; si leurs mouvements sont éternels, s'ils sont fixes en une place, selon l'ancien sentiment de Platon; s'ils sont deserts, ou s'ils sont habitez; si tous les astres sont d'une grandeur égale; car on doit présumer qu'il y en a une infinité de petits qui ne sont pas perceptibles à la vue. Il y en a aussi de fort grands, mais en très-petit nombre, qui sont placés de côté & d'autre dans le Ciel, qui rendent une lumière considérable, dont les Astronomes ont fait différentes

(4) Le Poète critique ici les Peintres, qui dépeignent le Soleil, comme un homme dans un Char, traîné par quatre chevaux, Pyrhois, Eous, Ethon & Phœgus.

rentes figures & ont dépeint l'immense Ether d'une infinité de Signes.

Parmi ces astres du premier ordre, il y en a de si grands, qu'ils surpassent par leur étendue la masse de la terre & de la mer, comme cela nous est prouvé par l'Astronomie & par l'éclipse du Soleil, qui nous démontre évidemment combien grande est la lune, puisqu'elle est capable d'obscurcir le Soleil, quoiqu'ils nous paroissent petits, attendu leur immense éloignement; car la perspective, nous enseigne que plus une chose est éloignée & plus elle diminuée & trompe les yeux des spectateurs. A l'égard des étoiles fixes, elles roulent sur leur propre axe, selon le sentiment de Platon, ce qui les fait paroître étincelantes.

Ce n'est donc pas leur éloignement, comme quelques-uns l'ont prétendu, qui cause leur tremblante lumière. Cette raison est puérile, & n'a nul fondement; car ce n'est pas l'éloignement qui fait étinceler un objet lumineux; au contraire, il l'obscurcit.

Il n'y a d'ailleurs que le mouvement, qui, en fortifiant l'action de la lumière, forme l'étincellement. C'est encore ce mouvement, dont nous avons parlé, qui fait la circulation des astres avec le Soleil; Saturne, Jupiter, Mars, la Lune, Mercure & Vénus, ne se meuvent pas de la même façon; mais ils se tiennent aux Epicycles; ce qui fait que Saturne, Jupiter & Mars n'étincellent pas comme le Soleil, quoiqu'ils soient beaucoup plus élevés & plus éloignés, & qu'ils soient près des étoiles fixes: la raison est que leur mouvement n'est pas pareil à celui du Soleil; mais qu'ils soient, au contraire, conduits par les Epicycles.

Quelqu'un peut objecter que le Soleil n'étincelle pas. Pour détruire cette objection, il ne faut que le regarder le matin quand il se lève, ou que le soir il se plonge dans les eaux, qui sont les deux tems où l'on peut fixer sur lui ses regards; on s'aperçoit qu'il

roule

roule sur son axe & qu'il étincelle. L'on doit donc essayer d'être étonné de voir les astres faire un petit mouvement.

On doit être infiniment plus surpris que des corps répandus dans un Ciel aussi immense soient entraînés, par un cours si rapide, qu'il surpassé en vitesse les oyseaux, les vents & la foudre ; d'où il faut conclure que le Souverain Créateur de l'Univers a distingué ses ouvrages admirables de deux manières ; par le mouvement & par le repos.

C'est au centre de la terre que paraît être placé le repos ; tout le reste est susceptible de mouvement. L'eau coule, l'air & le feu sont dans une agitation perpétuelle ; mais c'est sur-tout dans le Ciel qu'est le mouvement le plus violent.

Plus une Sphère est élevée, & plus son cours & son agitation sont rapides, & plus elle parcourt le Monde avec vitesse. (a) Le premier mobile enfin a le plus de vitesse. On doit regarder, comme mouvement le plus violent, celui qui parcourt le plus grand espace en moins de temps.

Ce premier mobile parcoureroit l'Univers en un clin d'œil, si les Sphères qu'il contient en soi, n'arrêtoient son cours & sa vitesse ; sans quoi il entraîneroit avec lui la terre & l'Océan. Aucun animal n'y pourroit subsister.

Quel sujet d'admiration ! Et qui est-ce qui ne doit pas frémir de respect, de voir s'agiter une si grande masse en si peu de temps ? De lui voir fournir une carrière si étendue, recommencer sa course après

(a) Un Auteur très-grave, Mr. de la Bruyère, avance qu'un animal, qui seroit assez vite pour faire 25. lieues par heure, seroit vingt-cinq mille ans à faire le tour que le Soleil décrit en vingt-quatre heures. Supposons, pour un instant, que le Soleil tourne autour de la terre, de laquelle il est éloigné de trente millions de lieues : c'est cent quatre-vingt millions neuf mille lieues qu'il faut qu'il fasse en vingt-quatre heures, y compris les trois mille lieues d'épaisseur du diamètre de la terre.

iprès l'avoir achevée , ne cesser jamais de se mouvoir , & sans aucune difficulté ? C'est ce qui a fait croire , à certaines gens , que les astres étoient conduits par des Divinitez , dont chacune d'elles avoit l'intendance d'un Globe particulier , & qu'ils assurément étoient les Dieux , comme des esclaves , employez à tourner la meule d'un moulin , sans avoir de relâche , pour conduire jour & nuit ces masles effroyables. Assûrément c'est avoir des idées basses de la félicité des Dieux , que de penser de la sorte. Ce sont-là des rêveries & des pensées vaines , de ceux qui cherchent à se distinguer du commun des hommes par leurs sentiments.

O monde insensé ! combien ne produisez-vous pas de gens bizarres , & qui se plaisent à passer pour savants par des sentiments particuliers ? Pourquoi faut-il être en garde contre certaines gens , qui n'ont d'autre mérite qu'une réputation mal acquise , & d'autre renommée que la vaine qualité d'auteurs de volumes immenses ?

Souvent les plus grands hommes se sont rendus garants des choses les plus fausses , parce que la prudence la plus consommée ne nous met pas à l'abri de l'erreur.

C'est à la seule raison qu'il faut avoir recours ; c'est elle seule qui doit nous persuader dans les choses douteuses , & non pas les discours des hommes , qui souvent sont trompeurs. Quelle raison en effet peut nous persuader que des Dieux soient les maîtres du Ciel & des étoiles ? N'est-il pas plus naturel que les astres conservent en eux cette vertu morale qu'ils ont une fois reçue du Créateur ?

Quel honneur , quel gain & quel plaisir résulteroit-il pour les Dieux , d'être sans cesse occupé à conduire les Globes Célestes , & fournir les commoditez de la vie à des hommes insensés ? D'être occupé à conduire des bêtes féroces , de vils troupeaux , des oyleaux , ou des poissons ? En bonne foi ,

foi , convient-il à des maîtres de servir leurs esclaves ? Et peut-on condamner des Divinités à un si humiliant esclavage , afin de fournir des pâtureages aux animaux & des nourritures aux mortels dépravés ? N'est-il pas plus naturel d'attribuer aux Dieux une liberté entière & de les laisser libres de faire tout ce qui leur plaît ? Pourquoi leur donner d'aussi dures entraves & les assujettir dans le même lieu ; semblables à des potiers de terre , qui ne quittent pas le vase qu'ils travaillent ou la roue qu'ils tournent ? Peut-on les croire sans cesse occupés à soutenir le monde , comme l'échafas l'est à soutenir la Vigne ? Au lieu de les abandonner aux délices d'un innocent loisir ; peut-on leur attribuer une pareille occupation ? Peut-on croire qu'elles les flattent : & ces roues éternnelles qu'on leur fait tourner , sont-elles capables de botter agréablement leurs Célestes idées ?

On peut dire que c'est-à-dire un sentiment d'hommes sages bien digne de remarque ; mais malheureusement la raison le combat & le détruit manifestement.

Rien n'est éternel par soi-même , que le Souverain Créateur de l'Univers , & après lui , la nature des choses qu'il a créées , par une loi immuable ; après les avoir tirées des abîmes du néant , elles subsistent dans le même ordre qu'il l'a ordonné , quand il a jeté les fondements du monde .

L'eau sera toujours liquide , le feu brûlant , la terre stable & solide , & l'air mobile ; le Ciel doit toujours tourner en conséquence de sa volonté ; les herbes auront toujours les mêmes formes & les mêmes vertus qui leur furent attribuées ; les arbres , les animaux enfin seront les mêmes dans tous les tems .

Jusqu'à présent a-t'on vu changer l'ordre de la nature ? Non , la volonté Divine fut toujours immuable . C'est pourquoi , si le mouvement du Ciel est éternel , il faut qu'il soit naturel , comme celui des choses pesantes & légères . Ce qui est émané de la nature n'est pas sujet à destruction .

S'il

S'il y avoit un autre moteur, il faudroit qu'il se reposât quelquefois; car tout ce qui est violent ne peut être d'une éternelle durée. Peut-on conclure que la nature des choses pesantes & légères soit plus puissante que celle des Cieux & des astres? Et ne doit-on pas inférer que les derniers possèdent en eux le principe du mouvement plutôt que les premiers? Ne peuvent-ils enfin se mouvoir, sans recevoir leur agitation de la part des Divinités? Il faudroit donc imaginer que le feu & la terre sont plus nobles que les régions de l'Ether, puisque le feu a son mouvement sans secours étranger, & que ces éléments tendent par eux-mêmes & se pressent d'arriver, l'un de la circonférence au centre, & l'autre du centre à la circonférence.

Il faut donc croire que les corps Célestes se meuvent par eux-mêmes & par leur propre configuration, aussi-bien que la terre & le feu; car la nature est plus puissante que tel autre principe de mouvement qu'on puisse imaginer.

Il n'est que Dieu seul qui l'emporte sur la nature; il n'est enfin que lui qui soit meilleur & plus grand dans le vaste Univers.

La nature n'est autre chose que la loi, imposée par le Tout-puissant & le souverain Père de toutes choses, qu'il a imposée depuis l'origine du monde & qui doit durer inviolablement jusqu'à la consommation des siècles.

Dieu a placé cette loi dans la forme des choses, de façon que quand la forme donne l'Etre aux choses, cette forme exécute les ordres de Dieu, sans pouvoir s'écarte de sa loi primordiale; car les formes engendrent les choses, telles qu'étoient les formes primitives émanées de la main du Tout-puissant.

Voilà ce qu'on peut proprement appeler la nature, qui l'emporte par son excellence sur la forme & sur la matière; car forme & matière sont les principes de toutes choses; les causes premières & les

agents nécessaires à tous les composez mixtes ; & non pas la nature, qui n'est qu'un nom chimétique & sans fondement.

Mais il me paroît qu'en voilà assez sur ce sujet ; examinons à présent si les régions heureuses du Ciel sont desertes ou habitées ? Le Ciel étant aussi grand, d'une beauté si éclatante, tout brillant de tant d'astres, composez d'une matière si noble ; seroit-il naturel, dis-je, que le Ciel fut inhabité, tandis que la terre & la mer sont peuplez d'habitans innombrables ? La terre est-elle un lieu plus agréable, égale-t'elle les beautez, la grandeur & l'excellence de l'Olympe ? Quelle pourroit être la cause que la terre auroit tant de citoyens & de tant de différentes formes, pendant que l'Ether seroit inhabité ?

Y auroit-il de la prudence à un grand Roi de bâtir un Palais d'une immense structure, de l'orner du marbre le plus rare, de l'enrichir d'or, de faire que les dedans & les dehors fussent l'objet de l'admiration, pour ne pas vouloir qu'un si superbe édifice fut habité ; mais qu'au contraire, il n'y eut que les écuries & les étables d'occupées ?

Ne peut-on pas appliquer à la terre cette comparaison, puisqu'elle est remplie d'ordures, de poussière, de fange, de fumier, d'ossements d'animaux, de chairs putréfiées & de tous les excréments des brutes ? Qui pourroit, en un mot, décrire les choses impures & souillées que la terre & la mer renferment dans leur sein ? Qu'on y joigne les pluies, les broüillards, les nuées, les vents & les implacables tempêtes, qui boulversent les mers, qui ébranlent la terre, jusques dans ses fondements, & mettent l'air dans une agitation effroyable. Malgré ces infirmités, la terre est peuplée d'animaux, d'espèces innombrables ; & l'on peut après cela imaginer le Ciel inhabité ?

O Ciel, vous seriez dépourvù d'habitans ! Non, cela n'est pas possible ; il est plus naturel d'imaginer

que

net du vuide dans le cerveau de ceux qui ont des imaginations si creuses. L'Ether a ses citoyens, & les astres sont les villes du Ciel & la demeure des Dieux : c'est-là que sont les vrais peuples, les véritables Rois ; c'est-là qu'est, en un mot, le séjour de la vérité : en ces bas lieux, au contraire, il n'y a que les ombres des choses, leurs images & d'affreux simulacres, que le temps détruit, souille & dissout, & que la mort enfin anéantit.

C'est aux Cieux qu'habitent les véritables bienheureux, les immortels & les vrais sages.

Les malheureux, les mortels, & les insensez, peuplent la terre. Dans l'Olympe, est la paix, la lumière & la souveraine volupté. La terre est troublée par une guerre continuë, par des ténèbres, & par des douleurs de toute espèce. Qu'on cesse donc de louer la terre, d'être attaché à cette vie mortelle, & qu'on cesse de préférer cette étable de brutes aux Mânoirs Célestes. Il ne faut donc plus douter que l'Ether ne soit plus dur que le diamant & ne soit habité ?

Mais comment, dira-t'on, les Célestes habitans peuvent-ils y demeurer ? De quelle façon peuvent-ils se transporter de côté & d'autre dans ces vastes régions ? Peut-on labourer ou ensemencer le Ciel ? De quelle façon faite croître les dons de Cérès & de Béchus, & les autres fruits nécessaires aux usages de la vie ? Ces objections sont frivoles & dignes d'être tournées en ridicule ; car quoi que l'Ether soit d'une exacte solidité, il ne laisse pas d'être porreux, & peut facilement être cultivé. Je ne vois rien qui s'opose à la possibilité du transport des Divinités, d'un côté & d'autre. Puisque ces Intelligences ont reçû du Créateur du monde des corps très-délier & très-imperceptibles, ils n'ont besoin d'aucune ouverture pour passer ; les murs les plus épais, les marbres les plus solides, ne leur sont pas impénétrables, tant leur composition est atamée.

Ne voit-on pas les poissons habiter sous les eaux ?

R 2. Les

Les grenouilles dans le limon ; les salamandres dans le feu ; les caméléons dans l'air , & les cigales vivre de rosée ? Croiroit - on ces merveilles , sans les avoir vues ?

Combien est-il de choses que nous croyons ne pouvoir être , dont l'expérience nous justifie l'existence ? Pourquoi , par conséquent , Dieu n'auroit - il pas pu créer de pareils habitants des Cieux , & les constituer de façon , qu'ils peuvent habiter l'Ether , sans avoir besoin de nourriture ?

Si Dieu a pu le faire , certainement il l'a voulu ; car il est de la grandeur de sa Toute-puissance d'avoir peuplé des demeures si vastes , qui sans cela auraient été inutiles & superflus. Est-il besoin d'ailleurs que les Intelligences se préparent des aliments par leur labourage ? Leurs corps , étant immortels , n'ont pas besoin de restauration.

Les nourritures ne sont indispensables , que parce qu'elles rétablissent le dépérissement des corps corruptibles. Les Dieux ne sont tourmentez ni par la faim , ni par la soif ; la pauvreté leur est inconnue. Rien n'est mortel au - dessus de la Sphère de la lune. Dieu n'a réservé tout ces maux que pour la terre : il l'a renfermée dans le milieu du monde , afin qu'elle ne puisse souiller la sérénité du Ciel.

Ces immortels jouissent d'une félicité inaltérable ; ils se désaltèrent de nectar , & se nourrissent dans des champs d'ambrosie , dont les plaines du Ciel sont de tous côtés remplies.

Il y a outre cela des degrés de félicité pour ces spirituels habitans ; leur condition est plus heureuse , à proportion de leur élévation vers l'Ether.

Examinons maintenant quelles sont les tâches qui nous paroissent dans la lune , sur lesquelles les avis sont si partagés. Il faut d'abord établir pour principe que rien dans le Ciel n'est lumineux que le soleil ; toutes les étoiles empruntent de lui leur lumière , aussi - bien que la lune , qui est la dernière des étoiles ,

Etoiles, & qui occupe les plus bas lieux & plus prochains de la terre : il faut par conséquent qu'elle soit plus opâque, moins diaphane & moins lumineuse. De-là vient que ses parties ne sont pas également blanches, également serrées, unies & lumineuses ; ce qui fait que la lune ne brille pas dans sa totalité & paroît remplie de taches ; car les parties blanches, serrées & pôlies, reçoivent la réfraction du soleil, quand il est aux Antipodes, & les autres parties les plus crassées ne sont pas susceptibles de lumière : la lune luit donc ; mais pendant une partie de son cours, elle paroît sous la forme d'une nuée blanche qui a des taches.

C'est ainsi que les vers luisants rendent leur nocturne lueur, & perdent, au retour du jour, la foible lumière dont ils étoient ornés : ils représentent alors leur couleur véritable & perdent le faux éclat que les ombres de la nuit leur avoient facilité. En effet, la vérité ne craint pas le plus grand jour ; le mensonge, au contraire, se plaît dans les ténèbres.

Examinons à présent si le Ciel a subsisté de toute éternité ; s'il a eu un commencement & s'il doit finir un jour. (a) Cette matière a fait le sujet de la dispute des plus grands Philosophes : les uns & les autres sont d'avis oposez, & leurs opinions diffèrent totalement, ce qui prouve la difficulté qui se rencontre à résoudre une chose si douteuse & si difficile ; car la vérité se cache dans la caverne la plus obscure..

Il y a eu des Philosophes qui ont cru que le monde avoit été formé d'un principe, qu'il avoit eu un commencement & qu'il avoit été autrefois composé d'une matière éternelle, par la souveraine puissance de Dieu. Ils prétendent aussi que Dieu, & cette matière, avoient existé de toute éternité, & que c'est par conséquent d'eux que procèdent toutes les créatures.

D'autres

(a) Qu'on lise le TRAÎTE' DES PRE'ADAMITES DE PEYRE'EE. Ce Livre, quoiqu'universellement condamné, est assez curieux.

D'autres sont d'un avis contraire : ces derniers estiment que le monde a été créé de rien , qu'aucune matière n'a précédé sa création & n'est entrée dans sa composition : ils croient en outre que tout a été créé par le Verbe & l'ordre de Dieu.

D'autres enfin , apuyez de raisons qu'ils aleguent , prétendent que le monde a subsisté de tout tems , tel qu'il est , & qu'il doit subsister éternellement le même. Examinons maintenant quel est le meilleur de ces sentiments.

Le mien seroit de croire que le monde a été , est , & sera éternellement ce qu'il est. Si je n'étois pas arrêté par la Religion des Chrétiens , & par celle des Juifs , sectateurs des Préceptes de Moysé ; car enfin pourquoi le monde n'auroit-il pas subsisté de toute éternité ; seroit-ce parce que Dieu ne l'auroit pû ou l'çû créer de toute éternité , & qu'il seroit devenu plus habile dans un tems que dans l'autre ? Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pû faire , ou qu'il ne l'auroit pas voulu ? S'il ne l'a pû ni voulu dans un tems , il n'a dû le pouvoir ni le vouloir dans un autre , n'y ayant point de successions dans Dieu.

S'il n'étoit pas juste ni utile que le monde fût fait dans un tems , il n'a pas dû l'être dans un autre. Pourquoi donc le monde a-t'il été créé ? Si , au contraire , il étoit utile & convenable que le monde fût créé ; pourquoi Dieu atendoit-il si tard à le faire ? Car à peine compte-t'on depuis Adam huit mille ans. Pourquoi l'âge du monde est-il si court , en comparaison de l'éternité ?

Outre ce , quelle raison a pû déterminer Dieu à créer ce monde ? Avoit-il besoin de cette création ? auquel cas il n'a pû le créer assez-tôt , sans quoi il auroit souffert une privation : s'il n'en a pas eu besoin ; pourquoi donc l'a-t'il fait ? L'auroit-il créé inutilement ? Dieu ne l'çauroit rien faire d'inutile ; on ne l'çauroit l'imaginer sans être insensé. Il y a donc eu quelque cause de cette création ? Mais qu'elle

qu'elle est-elle ? C'est sans doute sa grande bonté, & sa puissance infinie, qui l'ont engagé à ne pas tenir tant de belles choses renfermées en lui-même & à les faire paroître répandues, occupant l'immenſité du vuide.

Ce seroit en vain qu'on regarderoit comme bonne, & comme puissante, une personne de laquelle il ne résulteroit rien de grand & de beau : si donc Dieu a toujouſrs été puissant & bon ; pourquoi n'a-t'il pas voulu de tous tems créer le monde ? & pourquoi a-t'il différé tant d'années ? Il n'y a aucune raison recevable, aucune fiction provenante de l'esprit le plus rafiné qui puisse prévaloir à cette vérité.

Si l'on peut se fier aux raisonnements humains ; il faut croire que le monde est éternel, qu'il n'a jamais eu de commencement & qu'il n'aura jamais de fin. Mais, dira-t'on, Dieu a révélé ces faits à Moysé. Nous devons les croire ; je l'avoue ; la raison en pareil cas doit se soumettre à la foi ; c'est un esclavage qu'elle doit subir ; car Dieu ne trompe pas, & n'est pas capable de le tromper, si jamais il a daigné révéler ses secrets à quelque mortel.

C'est donc une puérilité que de croire qu'il y ait eu une matière éternelle ni un cahos : car pourquoi Dieu auroit-il laissé cette matière inutile & si long-tems informe, s'il a pu créer le Monde de tout tems ? C'est en vain qu'on différe à opérer une chose quand elle se peut faire sur l'heure.

Ceux qui pensent que le monde a été de toute éternité ; qu'il n'a jamais été fait ni créé par personne, qu'il a subsisté par lui-même avant les siécles, & qu'il n'aura jamais de fin, se trompent assûrément ; la raison même contrarie ce sentiment : car il ne peut pas y avoir deux choses parfaites au souverain degré : ces deux principes ne pourroient être d'accord & se feroient une guerre éternelle ; on verroit en ce cas cesser l'admirable harmonie qui régne dans l'Univers.

Un

Un seul principe doit exister, qui préside à toutes choses. S'il est le premier, il est indispensableness la cause de toutes les autres choses; il devient le principe efficient, & ce qui le suit n'est que l'effet. Il faut donc inférer que Dieu a créé le monde éternel de rien; en voici la raison: la bonté & la puissance de Dieu sont éternelles, par conséquent sa volonté est éternelle aussi: il a donc dû toujours vouloir créer le monde? En posant ce principe, qui paroît raisonnable, on ne peut plus douter que le monde n'ait subsisté de tout tems, dans l'ordre admirable où l'a mis le souverain & l'adorable Ouvrier à qui il doit sa création.

Il en est du monde, par rapport à Dieu, comme du soleil par rapport à la lumière: si l'on accorde au soleil l'éternité, il faut aussi l'accorder à la lumière qui est son effet: le monde est de même l'effet dont Dieu est la cause.

Passons à présent aux éléments, qui émanent du Ciel par degréz, & tâchons d'en parler avec toute la dignité que requiert une pareille matière: Quelques Philosophes ont prétendu qu'il y avoit une région de Feu (a) sous le Ciel, qui étoit contiguë & immédia-

te à

(a) J'ai vu peu de Philosophes parler avec plus de dignité des Eléments que Cornélius Agrippa. Voici comme s'en explique cet Auteur, dans sa *PHILOSOPHIE OCULTE*, Tom. I. Pag. 7. *Edition de la Haye 1727.*

„ Chaque Elément a deux qualitez spécifiques, dont la „ premiere lui est propre & inseparable; & l'autre, com- „ me moyenne entre deux, convient avec la suivante; car „ le feu est chaud & sec, la terre est sèche & froide, l'eau „ est froide & humide, & l'air est humide & chaud; & „ c'est par deux qualitez oposées que les Eléments sont „ contraires entr'eux, comme le feu à l'eau, & la terre „ à l'air.

„ Les Eléments ont encore une autre espèce d'oposition „ entr'eux. Quelques-uns sont pesants, comme la terre & „ l'eau; & d'autres sont legers, comme l'air & le feu; la „ terre est la seule immobile, & les trois autres mobiles; „ Les Stoïciens appellent la terre & l'eau, *Eléments passifs* „ & l'air & le feu, *actifs*.

„ *Platon*

¶ à la Sphère de la lune; que ce feu ne rendoit pas de lumière , qu'il étoit cependant capable d'adustion & d'une chaleur étonnante.

La

„ Platon donne trois qualitez à chaque Elément ; à la „ terre, l'obscurité , l'épaisseur , & le repos ; & au feu, la clar- „ té , la pénétration , la rarefaction , & le mouvement. C'est en „ cela que le feu & la terre sont contraires ; mais les deux „ autres Eléments , comme l'air & l'eau , empruntent de la „ terre & du feu leurs qualitez. De sorte que l'air prend „ deux qualitez du feu ; la rarefaction , & le mouvement ; & „ une de la terre ; sçavoir , l'obscurité .

„ Au contraire , l'eau en prend deux de la terre , l'ob- „ scurité , & l'épaisseur ; & une du feu ; sçavoir , le mou- „ vement ; mais le feu est deux fois plus rarefié que l'air , „ trois fois plus mobile , & quatre fois plus actif : l'air est „ deux fois plus actif que l'eau , trois fois plus rarefié , & „ quatre fois plus mobile .

„ Ensuite l'eau est deux fois plus active que la terre , „ trois fois plus rarefié , & quatre fois plus mobile ; ainsi „ le feu a le même rapport avec l'air , que l'air avec l'eau , „ & l'eau avec la terre ; & réciproquement la terre avec „ l'eau , & l'eau avec l'air ; & enfin l'air avec le feu .

„ Chacun de ces Eléments a trois différentes qualitez , „ faisant entr'eux quatre le nombre de douze qualitez ; & „ passant par le nombre de sept à celui de dix , l'on parvient „ à cette suprême unité , d'où dépendent toutes les vertus .

Le même Auteur poursuit , CHAP. V. „ Pour l'opération „ de toutes sortes de merveilleux effets , Hermès dit que le „ feu & la terre suffisent : *Ignis & Azoth tibi sufficiunt*. La „ terre est passive , & le feu est actif. Le feu , dit DIONY- „ S I U S , paroît clairement sur toutes choses & en toutes „ choses , & il est cependant tout ensemble caché & in- „ connu , quand il existe par lui-même , & sans le mélange „ de la matière combustible , sur laquelle il fait paroître „ son action : il est immense & indivisible , disposé de soi- „ même à sa propre action mobile ; & se communiquant „ d'une certaine manière à tout ce qui s'approche de lui , il „ renouvelle les forces & conserve la nature ; il est illumin- „ natif , incompréhensible , par l'éclat différent qui l'envi- „ ronne & dont il est couvert ; il est clair , divisé , s'éle- „ vant & se portant en haut , montant en pointe ; élevé , „ sans aucune diminution , mouvant toujours , dès qu'une „ fois il est mis . Il comprend les autres Eléments , étant in-

n. com-

La raison nous engage à croire ce sentiment, attendu que nous voyons pendant la nuit, dans le beau temps, voltiger des flambeaux, & qu'on aperçoit des

„ compréhensible, sans avoir besoin d'aucun d'eux, croissant imperceptiblement de soi-même, & faisant paraître sa grandeur aux objets auxquels il se communique. Il est aérien, puissant, présent, invisiblement à toutes choses. „ Il ne veut pas être négligé, réduisant subitement la matière, comme par une espèce de vengeance, généralement & proprement, à un usage naturel, impalpable, sans diminution, quoiqu'il se communique libéralement à toutes sortes de sujets.

„ Le feu, dit Pline, est une portion des choses naturelles, qui est immense & d'une activité infinie, & dont il n'est pas aisé de dire, s'il est plus second à produire que puissant à détruire.

„ Le feu est d'un genre particulier, pénétrant par tout, comme disent les Pithagoriciens, se dilatant en haut vers le Ciel, éclairant, mais resserré en bas, ténébreux & mortifiant, conservant au milieu une partie de chaleur de ses propriétés. Le feu est donc le seul de son espèce, agissant différemment sur le sujet auquel il s'attache, & se distribuant aussi différemment sur le sujet auquel il adhère ?

„ Il se trouve dans tous les Êtres. Dans les pierres, d'un coup d'acier on l'en fait sortir. Dans la terre, qui fume en la frottant. Dans l'eau, puisqu'il échauffe les fontaines & les puits. Dans l'air, que nous voyons s'embraser. Les animaux, & tout ce qui a vie enfin, s'en nourrissent & ne subsistent que par le feu qu'ils renferment.

„ Le feu élémentaire consomme tout, par son ardeur, & rend tout stérile par son obscurité ; mais le feu Céleste & luisant chasse les esprits ténébreux ; ce qui fait aussi notre feu, ayant la ressemblance & la portée de cette lumière supérieure, & de celui qui dit ; *J'e suis la Lumière du Monde*, qui est le vrai feu, Père des Lumières, dont nous avons reçû toutes bonnes choses, qui est venu répandre l'éclat de son feu, & l'a communiqué, premièrement au Soleil & aux autres Corps Célestes, l'influant de sa capacité & de ses propriétés, par des instruments moyens à notre feu.

„ Ainsi, de même que les esprits des ténèbres, sont plus forts dans les ténèbres mêmes ; de même les bons esprits,

„ que

des flâmes qui se répandent dans le liquide de l'air , qui ressemblent à des astres qui tombent du Ciel ; ce qui ne provient que de ce que des fumées & des vapeurs délicates s'élèvent au-dessus des airs & sont embrasées par le feu qui leur est supérieur.

Il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de vapeurs , dont une est légére , sèche & très-susceptible d'inflammation , ce qui forme ces feux volants dans l'immensité du vuide de l'air ; l'autre vapeur est plus froide , plus pesante & plus crasse ; c'est de cette dernière que proviennent les nuées , les brouillards , les pluyes , les néges , les foudres , les vents , les tonnerres , la rosée , la grêle , & les gelées blanches : or s'il n'y avoit pas du feu sous le Ciel , cette vapeur ne pourroit y monter ni paroître étincelante dans les ombres de la nuit ; outre que le feu ayant plus de légéreté que l'air , doit par conséquent occuper une place plus élevée : il doit donc être placé sous le Ciel , & doit être voisin de l'Orbe de la lune .

Au-dessous , immédiatement , est l'air , (a) qui participe

„ qui sont les Anges de lumiere , deviennent plus forts par „ la lumiere , non-seulement Divine , Solaire & Céleste ; „ mais encore de celle du feu qui est chez nous .

C'est par cette raison , que les premiers Auteurs des Religions & des cérémonies , ont ordonné de ne point faire d'Oraisons , de Psalmodies , ni aucunes cérémonies , qu'après avoir allumé des Cièrges , (c'est aussi pourquoi Pithagore a dit qu'il ne faloit point parler de Dieu , sans avoir de la lumiere) & qu'ils ont voulu qu'on tint des Cièrges & des feux allumez auprès des corps morts , pour chasser les esprits malins ; & ils ont prétendu qu'on ne pouvoit les éloigner & les faire retirer dans la terre , que par des cérémonies Mystérieuses : & le Tout-puissant même vouloit , dans l'ancienne Loi , que tous les Sacrifices qu'on lui faisoit , lui fussent offerts par le feu , & qu'il brûlat toujours sur l'Autel : ce que les Vestales faisoient aussi ordinairement chez les Romains . Elles le conservoient & le gardoient continuellement , sous peine d'être enterrées vives .

(a) Voyons ce que dit le même Auteur sur cet Élement , Pag. 16.

„ L'air

cipe à la chaleur de la région Ethérée. La partie mi-
toyanne de l'air est froide ; c'est-là que les nuées se
rassemblent , que les foudres s'embrasent avec un
bruit éclatant & causent une détonation effrayante ;
les vents secouent les nuées , avec des efforts qui les
brisent , les dispersent & les dissipent à la fin.

La partie la plus basse de l'air est chaude & humi-
de ; elle est humectée par la vapeur qui s'exhale des
eaux & est échauffée par les rayons du Soleil , ré-
flechis par la terre ; ce qui forme les brouillards , les
pluies , les gelées blanches , la rosée , les néges , &
les vents de toute espèce.

Les Vents (a) font à l'air différentes impressions ;
ils

„ L'air est un esprit vital , qui pénètre tous les Estres , les
„ faisant tous vivre & subsister , liant , renouant & rempi-
„ ssant tout : c'est pourquoi les Docteurs Hébreux ne le met-
„ tent point parmi les Eléments ; mais ils le regardent com-
„ me un moyen & le lieu des différents Estres , & comme
„ l'esprit qui fortifie tous les ressorts de la nature ; car il est
„ le premier à recevoir toutes les influences des corps Cé-
„ lestes , & les communiquer à chacun des autres Eléments ,
„ & aux Mixtes ; il reçoit de même , & retient comme un
„ miroir divin , les impressions de toutes les choses , tant
„ naturelles que divines , aussi-bien que des paroles ou dis-
„ cours ; & en les portant avec soi , à mesure qu'il entre
„ dans les corps des hommes & des animaux , il leur four-
„ nit des matières de songes , de présages & d'augures
„ merveilleux .

C'est dela qu'il arrive , comme l'on dit , que ceux qui pa-
scent par quelque lieu où a été tué un homme , ou bien où il
y a un corps nouvellement enterré , sont émus de crainte
& de frayeur ; parce que l'air étant plein en cet endroit des
horribles espèces de cet homicide , dont ils sont aussi tou-
chez , il les remplit de ces mêmes espèces , leur cause des
troubles , d'où se forme la frayeur. On n'a qu'à lire , à cet
égard , le *TRAITE DE LA BAGUETTE DIVINA-
TOIRE DE JAQUES AIMARD.*

(a) Voyons ce qu'en dit le même Auteur , PAG. 19.
„ Il y en a quatre principaux , qui soufflent des quatre coins
„ du Ciel ; l'^égarvoir , le *Notus* , du côté du Midy ; Bo-
„ RR'B , du côté du Septentrion ; Z'B'PHIRE , du côté

ils le rendent froid même pendant l'été, & l'échauffent pendant l'hyver; ils causent différentes maladies,

„ de l'Occident; & **APEL'OTTE**, ou **BURUS**, du

„ côté de l'Orient; lesquels sont ainsi énoncés en ces deux

„ vers de **PONTANUS**.

*A summo Boreas, Notus immo spirat olympos,
Occasum insedit Zephyrus, venit Eurus ab oris.*

NOTUS, ou le vent du Midy, est nébuleux & humide, chaud & maladif. **S. JEROME** l'appelle, *verse Pluie*. **OVIDE** le décrit ainsi.

„ Le vent **NOTUS**, s'envole avec des ailes mouillées, couvrant son visage terrible d'obscuritez, épaisse comme poix; sa barbe pesante fait couler l'eau par des cheveux blancs; les nuës s'assemblent sur son front; ses ailes & son sein font degouter l'eau.

Mais **BOREE**, contraire à **NOTUS**, est le vent du Septentrion, violent & faisant bruit. Il chasse les nuës, rend l'air serein, & congèle l'eau. **OVIDE** le fait ainsi parler.

„ J'ai une puissance propre, par laquelle je chasse & fais trembler les nuës, tristes & soumises à mon commandement. Je renverse les arbres; je fais durcir les vapeurs, & je couvre la terre de grêle. Je suis toujours le même, lorsque je rencontre les autres vents sous la voute des Cieux; (car c'est-là ma Plaine) je me bats, avec un si grand effort, que l'air, qui se rencontre au milieu de nos coups, en retentit, & qu'il part des éclairs de la concavité des nuës. C'est moi, qui, lorsque je suis rentré & reserré au fond des antres de la terre, inquiète les Mânes & cause les tremblements.

Et **ZEPHIRE**, qui s'appelle aussi **FAVONIUS**, est un vent très-leger, qui souffle de l'Occident, & est doux, froid & humide, adoucissant les rrigueurs de l'hyver, produisant toutes les herbes & les fleurs.

EURUS, contraire à celui-ci, qui s'appelle encore **SUSSOLAIRE** & **APEL'OTTE**, est celui de l'Orient. C'est un vent aqueux, nébuleux, & dévorant promptement. **OVIDE** les exprime en ces vers.

*Eurus ad auroram Nabathea que regna recessit
Persida que, & radiis juga subdira matutinis,
Vesper & occidus qua horrora sole repescunt
Proxima sunt Zephyro. Scytiam sepm que triones
Horrifer invasit Boreas convaria tellus
Nubibus assiduis pluvia que madescit ab auctro.*

Tomme LI.

S

dies, en empêtant l'air ou en le purifiant ; ils font croître, ou détruisent les productions de la terre ; ils font enfin mourir ou vivre ses fruits.

Le vent d'Orient, procéde de l'Autore ; celui du Midy vient des contrées de la Lybie. Le Zéphire souffle du côté du couchant ; & le vent du Nord arrive des Montagnes gelées de la Scythie, & procéde de l'Ourle glacée.

Parmi ces vents, il y en a encore d'autres subdivisez, qui agitent l'air, la terre & la mer. C'est donc des vents que les nuées sont formées. C'est de la fonte de ces nuées que procèdent les pluies, la neige, la foudre, la rosée, la grêle, & les gelées blanches du matin, selon les différents tems & les différentes façons dont ils agitent l'air.

Les vents, qui s'élèvent dans le milieu du jour, engendrent les nuées, la pluie & la chaleur ; les vents du Nord causent le froid le plus glacial, la neige, les gelées blanches & les brouillards. Et dans l'été, au contraire, ils rendent le Ciel serein : le Zéphire produit les fleurs ; il orne la terre d'une riante verdure ; il fait chanter les oysseaux, & sevêt les arbres d'une chevelure nouvelle : le vent d'Orient est souvent bon, & quelquefois aussi il excite des tempêtes, qui effrayent la terre & la mer.

Ces vents sont gouvernez, ou par les astres, ou par des Dieux aériens. Comme quand un Magicien veut découvrir les trésors cachez dans les entrailles de la terre, il consacre un livre, ou force, par son art, quelque Démons ; sa conjuration fait éléver les vents, excite la tempête, renverse les moissons & détruit les dons de Bachus ; de même, la vapeur qui s'exhale des eaux, fournit le sujet aux vents, & les Divinités de l'air sont les causes premières du mouvement : de pareilles choses sont ignorées du vulgaire, & le peuple imbécile ne sçauroit les croire, que doit-on inférer de leur ignorance, sinon qu'il ne faut pas semer des pierres précieuses devant les plus vils animaux.

C'est

C'est à vous, Savants, que je parle, vous dont l'esprit a plus d'élévation. Soyez assuré qu'il y a non-seulement dans le Ciel, mais même dans les airs, une quantité innombrable d'Intelligençes, qui excitent les vents & les tempêtes, qui font gronder le tonnerre & tomber la foudre; ce n'est pas que je croye pour cela qu'il n'y ait pas d'autres causes qui font naître les vents, comme le soleil, la lune, & les astres sur-tout; enfin les sept Planettes, qu'on appelle astres errants.

La vapeur qui s'exhale est différemment déterminée par eux. J'ai vu moi-même, étant à Rome, sous le règne de Léon X. un ouvrage d'argile, qui avoit la figure d'un jeune homme, qui exhaloit par la bouche un vent très-fort, & l'eau qu'il avoit dans son estomach en sortoit en forme de vapeur, qui, étant excitée par le feu, rendoit un son pareil à celui d'un vent très-fort.

Le vent est donc causé par l'eau, qui se résout & s'exhale en vapeur par l'impulsion de la chaleur; car les contraires ont coutume de se fuir. Dans la partie la plus basse de l'air, donc nous avons déjà parlé, on découvre souvent les destins des Rois, les Comètes, & l'Arc-en-Ciel. Ce sont les rayons du Soleil, qui se forment dans la nuée, qui font paroître l'Iris. Plusieurs étoiles n'en paroissent souvent qu'une à travers de la vapeur; comme quand il paroît un cercle lumineux qui environne la lune, ce cercle est un présage de vent.

Il nous paroît de même quelquefois qu'il y a trois Soleils; il n'y en a cependant qu'un; alors c'est l'image du Soleil, qui se multiplie dans les nuées comme dans un miroir.

Après la partie la plus basse de l'air, l'eau (a) se

(a) Le même Auteur nous enseigne, PAG. 13. & suiv.
Que l'eau est si absolument nécessaire, qu'aucun animal
ne peut vivre sans elle; qu'aucune herbe ni plante ne
peut

se trouve enfin placée ; elle forme l'Océan , (4) qui environne toute la terre , & qui passant par le Détroit

„ peut produire , si l'eau ne l'humecte. La vertu féminale
„ de toutes choses se trouve en elle , à commencer par les
„ animaux , dont il est évident que la semence est aqueuse ;
„ & ensuite des fruits & des herbes , puisque , quoique leurs
„ semences soient terrestres , si l'eau ne les arrose , elles
„ ne scauroient devenir fécondes.

Moïse décrit la terre & l'eau , comme les seules capables de produire l'ame vivante ; mais il attribue à l'eau la production des volatils & des poissons.

(4) Je ne peux m'empêcher de rapporter ici quelques fragments d'un Manuscrit , intitulé *ENTRETIENS DU TELIAME D* , *Philosophe Indien* , avec un *Missionnaire Français* , au passage que fit au Caire ce Philosophe , aux années 1715. & 1716. écrits par le Missionnaire , en 1724. à un de ses amis.

Le premier entretien de ce Manuscrit , contient les preuves de la diminution de la Mer , & de la fabrication en sein de tous les terreins apparents du Globe.

Le second renferme les opinions conformes à ce Système , & celles qui lui sont opposées , avec la réfutation de ces dernières.

Le troisième comprend les conséquences naturelles , que tout ce qui a vie a dû sortir des eaux de la Mer ; ces conséquences sont soutenues de divers faits & conjectures.

Comment l'état de l'Univers se peut perpétuer de lui-même , dans les vicissitudes continues qui y arrivent , & les apparences qu'il y a sur les Phénomènes , que l'on a vû dans le Ciel jusqu'à présent , & sur les diminutions de la Mer ?

Que les Globes opaques deviennent lumineux , & que les lumineux repassent à l'état de ceux-ci , après en avoir été tiréz par un embrasement total.

J'espére que le fragment , que je vais citer ici , déterminera l'Auteur à donner au public ce morceau , qui est d'une Philosophie totalement nouvelle ; & je suis persuadé que si son Système est insoutenable en entier , on y découvrira du moins des vérités dans quelques parties , qui enrichiront la REPUBLIQUE DES LETTRES , & aideront à perfectionner la connoissance de la nature , qu'on a encore qu'ébauchée. Voici comme il débute , en faisant parler le Missionnaire.

Puisque vous desirez , Monsieur , que je vous fasse un plus

amply

**Détroit de Gibraltar, ou les Colomnes d'Hercules,
se répand par tout le Globe terrestre & prend les
noms,**

ample recit de l'opinion bizarre d'un Voyageur, que je vis ici souvent, aux années 1715. & 1716. de laquelle je vous parla: dans ma Lettre du mois de May 1717. je vais m'en aquiter, avec toute l'exacititude qui me sera possible, & j'espére y réussir, d'autant mieux, que j'ai encore l'idée présente des choses singulières que ce Voyageur me dit, dont je ne crois pas devoir obinetter les moindres particularitez.

Cet Etranger, qui avoit pris quelque confiance en moi, & qui pensoit m'avoir quelque obligations, pour les petits services que je lui avois rendus, aux Voyages qu'il avoit entrepris de cette ville du Caire, vers les Déserts, qui bordent l'Egypte; à son couchant, vers la Nubie, le Sinaï & la Syrie: pressé par mes instances, à son départ d'Egypte, pour la Mér Rouge & des Indes, de m'informer de son paix, de son nom, de sa famille, de sa Religion, & des motifs de ses Voyages, me tint à peu près ce discours.

Je me suis toujours defendu, Monsieur, de vous parler de ma Religion, parce que mes sentiments à cet égard ne peuvent vous être d'aucune utilité, & que tous les hommes étant prévenus en faveur de celle dans laquelle ils sont nés; c'est les offenser que d'en contredire les dogmes & de n'être pas de leur opinion.

J'ai sur ce principe, & suivant le conseil de feu mon pere, évité toute ma vie d'entrer dans cette matière, pour ne pas donner lieu à des disputes, dans lesquelles les hommes se font un point d'honneur & de conscience de soutenir leurs sentimens, & qu'elles n'aboutissent le plus souvent qu'à de mutuelles indispositions.

Je ne vous parlerois pas même de mes sentimens, sur la composition de ce Globe que nous habitons, dont l'étude fait l'objet de mes Voyages; si je n'avois reconnu en vous un esprit capable de triompher des préjugez de la naissance, & de ne se point effaroucher des choses que j'ai à vous dire, oposées en apparence à ce qui est conte u dans les Livres de votre Religion, quoiqu'elles y soient conformes dans le fond.

Les Philosophes (permettez-moi de me mettre de ce nombre, sans l'avoir bien mérité) trouvent rarement ces heureuses dispositious parmi ceux de votre Secte; ils ne les ont pas même rencontré dans les siècles & les paix de li-

S 3 liberté,

berté, où il a été dangereux pour quelques-uns d'avoir parlé contre le sentiment du vulgaire. Vous avez d'ailleurs, ajoute-t'il, beaucoup voyagé, & vu les pays maritimes. Vous avez de la curiosité pour les merveilles de la nature ; vous aimez enfin à douter ; un homme qui ose le faire a un grand avantage sur celui qui croit aveuglément. Le premier, s'il est dans l'erreur, est en état d'en sortir au moyen de ses doutes, & l'aveugle crédule n'en sera jamais tiré.

Les connaissances, qu'on a aquises en doutant, dit un de vos Auteurs, & en comparant le vray-seemblable d'une opinion à son oposée, sont certainement les plus sûres ; car elles partent de notre raison & non de nos préjugez souvent fauiffs.

Le desir de connoître la vérité & de s'en instruire, la douilité à écouter, sans prévention, & la retenuë à ne se déterminer qu'après avoir médité long-tems sur les raisons de probabilité ou de fausseté, pour des opinions diverses, sont les sûrs moyens de démeler le vray.

Si, avec cette conduite, on encourt presque toujours le blâme du général des hommes, on doit s'en consoler ; car comme le nombre des ignorants est infiniment plus grand que celui des sages ; c'est presque une preuve qu'on est dans la voie de la vérité, lorsqu'on se trouve du moindre parti.

Vous avez donc, poursuivit-il, Monsieur, les principales dispositions pour entrer dans les observations que j'ai à vous faire ; vous vous trouvez de plus en Egypte, où il y a des choses si particulières en faveur de mon Système, que nul pays du monde n'en renferme de plus sensibles ; tout cela me fait espérer que vous vous rendrez à l'évidence des preuves que je vous en rapporterai.

A l'égard de ma famille, de mon nom, & de mon pays ; ce que je puis vous en dire, est que je dois le jour à un pere, alors avancé en âge, dans un pays fort éloigné du vôtre, & même de celui-ci ; mon nom de famille, qui doit vous être indifférend, si ce n'est par l'amitié que vous avez pour moi & pour mon fils, est TU'LIA MEDA.

Mon pere, qui se trouva assez abondamment pourvu des biens de la fortune, avoit été élevé, par mon ayeul, dans les Sciences ; sur-tout dans l'Histoire & la méditation de la nature, qu'il avoit depuis beaucoup étudiée, & sur laquelle il avoit fait de grands progrès.

Mon

Les endroits qu'elle arrose. Elle passe par les cavernes & les gouffres de la terre ; elle fluë & refluë sans cesse ;

Mon pere eut soin de nourrir en moi la même inclination qu'il avoit héritée de mon ayeul ; & pour m'instruire d'autant mieux de la composition du Globe que nous habitons, dont il avoit fait sa principale étude ; il voulut bien, tout vieux qu'il étoit, voyager & le méditer avec moi ; mais la mort, qui me l'enleva bien-tôt, ne lui permit pas de me perfectionner dans cette connoissance.

Cependant la passion, qu'il m'avoit inspirée pour elle, & le même desir d'instruire mon fils de ces choses, me rend moi-même errant avec lui dans le monde à l'âge où vous me voyez.

Une observation que mon ayeul avoit faite, & qu'il communiqua à mon pere, fut la cause d'une étude, qui dura toute leur vie & qui a fait la principale occupation de la mienne.

La maison de mes Ancêtres, que je possède encore, est bâtie au bord de la Mer, à la pointe d'une presqu'île, très-étroite & très-longue ; au devant de cette maison est une petite île, bas-fond ou écueil, qu'un Rocher dur, & d'une forme parfaitement horizontale à la Mer, compose.

Mon ayeul, étant jeune, avoit remarqué, à ce qu'il affura à mon pere, quo dans le plus grand calme de toutes les saisons, la Mer restoit toujours supérieure à la cime de ce Rocher & le couvroit de ses eaux.

Cependant, vingt-deux années avant qu'il mourut, qui fut la 78. de sa vie, la superficie de ce Rocher, en pareil calme, se vit à see.

Ce fait, qui surprit mon ayeul, lui fit naître quelque doute sur la vérité de l'opinion établie, parmi le général des hommes, que la Mer de diminué pas, & penser, en même-tems, que si cette diminution apparente, par la découverte de ce Rocher, étoit effective, il falloit que ce fut la constitution d'une précédente, dont les terrains, plus élevés que la Mer, porteroient ou renfermeroient en eux des marques.

Cela l'engagea à les examiner, avec plus d'attention qu'il n'avoit fait jusques-là. Il reconnut qu'en effet ces lieux, déjà éloignez d'elle, n'étoient pas dissimilables à ceux qui en étoient voisins, & qu'elle baignoit même encore ; qu'ils étoient d'un même aspect, & qu'il y avoit, aux plus éloignez, comme aux plus prochains, des coquillages de Mer, collez ou insérés à leur superficie.

Vingt

222 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
elle ; elle prend différents goûts & différentes
odeurs, selon les différences des terres, par les en-
trailles

Vingt sortes de pétrifications différentes s'offroient à ses yeux. Il en trouvoit de profondes & de superficielles ; les unes d'une substance uniforme ; les autres d'une matière variée.

Des Carrières de pierre-de-taillé, dures & tendres, de plusieurs couleurs & de différents grains ; des compositions de cailloux ; d'autres de pièces rapportées, blanches, noires, grisâtres, d'un assemblage souvent bizarre ; des Carrières de marbre blanc, noir, de couleur d'agathe, rayé & sans rayure.

Le principe d'une si grande variété, dans nos terreins, joint aux lits, divers en épaisseur & en substance, comme en couleur, dont la plus grande partie de ces Carrières étoient composées, embarrasoient sa raison.

D'un côté, si ce Globe avoit été fait en un moment, & par la puissance d'une volonté aussi effective qu'absolue, il lui paroisoit que la substance solide auroit été d'une seule matière, & qu'elle ne se seroit pas sur-tout arrangée par lits, les uns sur les autres, avec justesse, dans leur inégalité même de substance & de couleur, ce qui dénotoit une composition successive dans ces lits, justifiée par cent corps étrangers, même ayant eu vie, insérée en leur matière.

D'un autre côté, il ne pouvoit pas comprendre comment la Mer auroit pu former ces pétrifications, puisqu'elles étoient extérieures & que la Mer leur étoit inférieure. Il ne seavoit comment elle auroit pu rencontrer dans son sein des matériaux si divers à y employer.

Cette réflexion le fit retourner sur ses rivages, pour y contempler de nouveau, surmonter ses doutes & découvrir enfin la véritable origine des terreins, sur l'exemple des hommes illustres & savants, qui peuploient son siècle. Il se détermina à employer sa vie à la recherche d'un objet qui lui parut si important.

Il observoit le travail des vagues, qui venoient mourir à ses pieds, le sable & les cailloux que la Mer y amenoit, selon les tems de son calme ou de son agitation.

Non content de cette spéculation, il emmenoit avec lui d'habiles plongeurs, qu'il faisoit descendre dans la Mer, avec des habits propres à cette opération. Ils étoient munis chacun d'une Boussole & d'un petit bâton pointu, au bout duquel une banderolle étoit attachée, au moyen de laquelle

trailles desquelles elle passe ; elle devient enfin sulphureuse , quand elle a touché à des Mines de souphre.

Voilà

ils reconnoissoient le sens & la force des courants , ce qu'il réitéroit à plusieurs fois , en tems différents & pendant des vents oposés.

Il ne s'entint pas - là. Il inventa de nouveaux habits de plongeurs , pour arriver aux endroits les plus profonds & où aucunes sondes ne pouvoient arriver.

L'Auteur , en cet endroit , fait une grande description des habits de plongeurs.

Pour lors il comparoît l'état des fonds de la Mer , avec celui des terres qui y sont s'ordonnent , afin de reconnoître le rapport qu'il pouvoit y avoir dans leur conformation , entre les courants qui régnoient dans le fond de la Mer , & les vents ordinaires aux Côtes attenantes , dont il avoit un soin extrême de s'informer.

Il observoit s'il y avoit des enfoncements dans le fond de la Mer , correspondants aux Golphes des terrains voisins ; & des élévations , au contraire , à la suite des Caps ; ce qui étoit presque toujours.

Il s'arrêtait long-tems sur les Isles & les Rochers des Côtes , qu'il visitoit & où il considéroit ce qui se passoit dans les tems de tempête & de calme , non-seulement à leurs propres rivages , mais encore à ceux du continent voisin , afin de mieux juger , par le travail aéuel de la Mer , de la manière dont elle avoit pu précédemment (si cela étoit véritable) former les diverses sortes de terrains qui s'élevaient de ces rivages.

Il visita , au levant & au couchant de sa maison , l'étendue de cent cinquante lieues de Côtes , qui courroient de l'Est à l'Ouest , & le fond de la Mer y joignant. Voici les principales observations qu'il tira de ce long & pénible travail.

Que la Mer avoit presque en toute son étendue des courants ; qu'il y en avoit de généraux ; c'est-à-dire , de considérables , allant d'une partie du Globe à l'autre. Par exemple , de l'Est à l'Ouest , & du Nord au Sud ; & d'autres tous contraires ; qu'il y en avoit d'alternatifs & se repliant sur eux-mêmes , après un certain espace de tems , comme le flux & reflux de la Mer ; & cela sur-tout dans le voisinage des Côtes & dans les grands Golphes.

Qu'il y en avoit d'autres continuels , sans autres variations ,

Voilà la raison pourquoi les sources des ~~flèches~~ font incariables. Ils se pressent de se précipiter dans la

tions, que le plus ou le moins de rapidité durant leurs cours; qu'il y en aye de propres à certaines Côtes & lieux, lesquels étoient aidez ou contrariez, par les vents ou une Mer supérieure, favorable ou contraire.

Qu'un courant en rencontreroit un autre qui lui étoit opposé; qu'en ce cas il se faisoit entr'eux le même contratte, qui arrive entre les eaux d'un Fleuve, lorsqu'elles rencontrent les eaux de la Mer, & qu'il s'ensuivoit aussi le même effet; c'est-à-dire, qu'il se formoit là une barre des matières, dont les eaux de ces courants étoient chargées, & des amas de sable & de limon, d'autant plus étendus & plus élevés, que ces courants avoient de largeur & de force, & la Mer de profondeur.

Qu'il y aye encore des courants de travers à d'autres, que le plus fort coupe le plus foible, dont il terminoit ainsi le cours, arrêtant à ses côtez les matières dont son adversaire étoit chargé, ce qui faisoit souvent une suite de Montagnes, quelquefois doubles, lorsqu'un courant, puissant & rapide, en séparoit deux oposés, & les laissant à droite & à gauche, continuoit sa course entre les dépôts de leurs matières, comme dans une profonde vallée.

Que les eaux de la Mer, quelques claires qu'elles parissent, étoient toujours chargées de quelques matières, qu'elles enlevoient en certains endroits, & desquelles elles se dépoüillent en d'autres.

Qu'elles en amassent, à proportion de la rapidité de leurs courants, & de la disposition des fonds par lesquels ils passoient, ou, par des hazards survenant à leurs eaux, pendant leur route.

Qu'en passant dans des lieux étroits, ils les minoient & emportent leurs matières, comme un Fleuve resserré entre ses bords, ou, qui dans sa rapidité, rencontre un lieu de peu de profondeur ou de peu de solidité, les use; & que ces courants de la Mer, après avoir épuisé la matière de certaines couches, ou de certains endroits, qu'eux-mêmes ou d'autres avoient formez précédemment, en rencontrant d'une autre sorte de qualitez & de couleur diverse, dont ils se chargent successivement, vont composer ailleurs des arrangements des mêmes matières.

Que de grandes tempêtes, survenant aux endroits d'où ils partent, ou par lesquels ils font leur route, ce qu'elles détachent

la mer , pour revenir sur leurs pas ; ils vont & reviennent , font leur cours en cercle ; enfin ils circulent

détachent de certains fonds , les coquillages , ou les oiseaux qu'elles tuent , ou brisent ; les arbres , les plantes , les feuilles d'arbres , que les rivières débordées ou les torrents entraînent dans les Mers , par lesquelles ces courants font leur route ; tout cela étoit également voituré par eux , avec les matières ordinaires à leurs eaux , & déposé , partie dans la route même , lorsque ces courants , moins réservés , par la disposition des lieux de leur passage , alloient plus lentement , & l'autre partie aux endroits où ils se terminoient , qui étoient toujours des amas de sable ou de limon , dans le fond d'une Mer qui les couvre encore , ou à d'autres , au cas qu'elle ne les cache plus , qui sont , ou les Rochers , ou les Illes & Bancs , ou les Continents apparents aujourd'hui sur la surface de ses eaux .

Que ces Courants , abordants à ces côtes , y rencontraient des matériaux d'une autre sorte , qu'ils employent , comme ceux-là , dans leurs fabrications différentes , suivant la disposition des lieux où ils les arrangeoient . Il remarque , que vers les embouchures des Fleuves , qui se dégorgent dans la Mer , des rivières & des torrents , il se fait en son sein des amas & des séparations ; d'un côté , de sable , de gravier & de cailloux ; & de l'autre , des limons & des bouës , diverses en couleur & en quantité , suivant celle des mêmes choses que les eaux des rivières voisines y charrioient avec elles .

Que ces petites Montagnes étoient plus fermes , lorsqu'elles n'étoient composées que de limon ou de bouë ; que les dernières renfermoient beaucoup d'herbes , qui , s'arrêtant sur leur superficie , étoient ensuite ensevelies sous de nouveaux limons qui survenoient aux premiers ; qu'elles étoient sujettes , par la mollesse de leur substance , à être mûes , & leurs lits dérangez ou confondus ; puisqu'après de grandes tempêtes , ou de pareils débordements des Fleuves , au voisinage desquels elles se trouvent , mon ayeul , & ses plongeurs , en avoient souvent trouvé , qui avoient changé leur forme précédente , aplatie ou allongée .

Qu'aux Plages , de peu de profondeur , la Mer rouloit & portoit , vers le rivage , jusqu'au plus loin qu'il lui étoit possible , tout ce que ses eaux rencontraient .

Que dans les Plages , au-devant desquelles il y avoit des Més , ou des Rochers , qu'elle pouvoit briser dans les Gol- phes

216 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
lent sur la terre, comme le sang dans le corps humain. La même eau forme les lacs, les marais bourbeux,

ghes, sur les eaux desquels il y avoit des Rochers pendans, dont les débris tomboient en des fonds de sable, & fermez, où des rivières & des torrents rapides aboutissoient; que la on y trouvoit des pierres, des cailloux, du gravier, & du sable; la Mer, après les avoir reçus, les rapportoit à ses rivages; les ayant roulez, frotez long-tems ensemble, & arrondis en cette sorte, les plaçoit enfin de manière, que les vagues n'avoient plus de force, pour retirer avec elle les cailloux, sur lesquels le peu d'eau qui restoit, ne lui laissoit plus la liberté d'ajouter que du gravier, ensuite que du sable sur ce même gravier; cette dernière augmentation même n'alloit pas fort loin, puisqu'après une épaisseur peu considérable, elle restoit à sec, au commencement, dans les tems de calme, & puis ensuite en tous états.

Il s'aperçut, au contraire, que les Plages étant oposées à une Mer vaste; elle n'apportoit à ses rivages que quelques coquillages, avec du sable & de la vase, selon la substance des fonds qu'elle venoit de parcourir.

Qu'aux rivages, escarpez de la Mer, il se reformoit à leurs pieds de nouvelles Montagnes, composées, tantôt de plus grosses pierres, & tantôt de plus petites, suivant la nature de la pierre des lieux supérieurs, que les injures du tems brisoient & qui tomboient à la Mer, & que parmi ces pierres, tant grandes que petites, il y en avoit quelquefois d'une couleur & qualité différentes, que le hazard y avoit aportées de loin.

Toutes lesquelles pièces étoient unies ensemble, par la vase ou le sable, dans lequel elles étoient tombées, ou que les eaux de la Mer avoient depuis fourré entr'elles.

Qu'il n'y avoit de matières, ou de pierres étrangères à ces amas, que lorsque le fond de la Mer étoit de sable, & qu'il n'y en avoit presque point lorsqu'il étoit de vase; la Mer ne pouvant, dans ce dernier cas, rouler de ces fonds des matières vers ses bords, parce qu'elles étoient retenus en route par la molesse de la vase où elles s'enfonçoient.

Qu'aux pieds des Côtes escarpées, où la Mer étoit profonde, le fond étoit toujours de vase; ses eaux, repoussées des Rochers, se repliant sur elles-mêmes, ne pouvant y rien voiturer de pesant; qu'alors cette vase étoit teinte, par les eaux qui y tomboient des Montagnes en tems de pluie, se-
108

beaux, les fontaines, les plus claires, & les puits in-tariffables.

Il faut donc conclure que c'est de l'Ocean que pro-céder toutes les eaux qui arrosent la terre, tant celles qui paroissent à l'extérieur, que celles qui se précipitent dans ses gouffres, & celles qui tombent des nuées.

Mais pourquoi, dira-t'on, la mer est-elle salée ? Est-elle naturellement telle ? Je ne le crois pas : ce goût lui est communiqué par la terre, qui est rem-plie de Montagnes de sel, qui sont couvertes par la mer qui les dissout. Ce n'est donc pas le soleil, com-me quelques-uns l'ont prétendu, mais plutôt le sel qui lui communique ce goût : car en ce cas, le soleil communiqueroit aux étrangs la même qualité.

C'est pourquoi la nature prévoyante a caché sous la mer cette partie de la terre, qui, par sa trop grande salure, ne pouvoit être aux hommes d'aucune utilité, & leur a réservé seulement celle qui étoit la meil-

Ion la couleur des terres qu'elles y entraînoient avec elles ; qu'elles étoient jaunes, même quelquefois rouges, ou diverses, selon l'imprécision qu'elles recevoient de la nature des arbres, de leurs feuilles, ou de leurs fruits, des plantes, des herbes, & généralement de toutes les autres choses qu'elles nourrissoient en elles, qui y pourrissoient & s'y mé-joient.

Qu'à l'égard des rivages, de pierres ou de Rochers, qui n'étoient pas escarpez, mais seulement raboteux, & que la Mer abordoit par un fonds à peu près semblable, elle les battoit presque toujours avec douceur, à cause de divers Ro-chers dont sa route étoit semée, & qui rompoient la force de ses vagues ; qu'elle n'apportoit en ces lieux que du sable, de petits cailloux, des coquillages, avec une infinité d'im-puretéz, & de choses de peu de poids, qu'elle arrachoit en arrivant d'un fond embarrassé, & dont elle augmentoit, petit-à-petit, les Rochers de ses bords.

En voilà assez, pour connoître que le dessein de l'Auteur du Manuscrit, n'est autre que de prouver que c'est la Mer qui forme tous les Terreins par son mouvement actuel.

Tome II.

T

meilleure, la plus digne & la plus fertile ; où sont les montagnes, les collines, les terres, les éminences, les vallées, les campagnes, les rochers, les défilés, les cimes, les forêts, les étangs, les lacs, les fontaines, les fleuves, les marais, les villes, les villages, les citadelles, les pierres, les métaux, & toutes les choses nécessaires à la conservation de la vie des hommes.

La nature & la Divinité ont préposé l'homme (a) à la terre & à toutes ses richesses ; ils l'ont fait le Roi des animaux, tant de ceux qui habitent la terre, que des Monstres Marins ; c'est à ce dessein que la raison lui a été accordée, afin qu'il fût plus excellent qu'aucun d'eux, & pût à juste titre posséder l'Empire du monde ; qu'il pût connoître Dieu, le craindre & le servir.

Il se trouve un centre au milieu de la terre, qui la soutient : Dieu a ordonné que toutes les choses pesantes devoient tendre vers ce centre, & qu'aucun mouvement naturel ne les en écartât. La terre (b) est donc immobile & contrebalancée par son propre

(a) Le grand d'Espagnette, dans son *Enchiridion, Physicæ Restitutæ*, s'en exprime, par ce bel éloge sur la nature de ce Maître des animaux, *CANON XXXVII.*

„ Postremus opificis labor tanquam operis umbilicus,
 „ aut corollarium, hinc tamem prodiit mundanæ, fa-
 „ bricæ compendium & Divinæ naturæ imaguncula. In par-
 „ tem Sextæ Lucis, & totius operis novissimam ejus ortum
 „ distulit Creator, ut dives universæ naturæ suæ vellex, om-
 „ niaque, superiorum & inferiorum munera, in humanam
 „ naturam, tanquam in alteram paudoram confluenter sic
 „ rebus universi jam ordinatis, operis complemento, qui
 „ solus desciebat additus est homo ; quo natura multiplici
 „ luce robustior facta mundiora Elementa, in temperamen-
 „ tum perfectum contribueret ; & limus furor ad vas ficti-
 „ le tam exquisitum effingendum haberetur. Talem Globus
 „ inferior, ejus que incolæ, rectorum postulabant, ut sequi
 „ jugum non detrectarent.

(b) Mais la base, & le fondement de tous les Elements, c'est la Terre ; (dit *CORNELIUS AGRIPPA*) car elle c'est

propre poids ; toutes les parties se pressent de tous côtés vers le centre , & font entr'elles un Globe immense , condensé , solide & épais , au tout duquel le soleil tourne , dans un char traîné par quatre coursiers , précédé par l'aurore , qui fait naître les fleurs . La partie de la terre , oposée au soleil , est dans une nuit obscure , qui n'est occasionnée que par l'ombre de la terre , qui se trouvant interposée entre le soleil & la lune , forme une éclipse lunaire , qui épouvanter certains peuples , qui s'imaginent que la lune est éclipsée par un charme magique .

Les nuits sont par conséquent plus longues , à proportion que le soleil est plus éloigné de nous , & plus courtes , à mesure qu'il en est plus proche & qu'il entre dans les Signes Septentrionaux , vers le Cancer ; ce qui n'est causé , comme nous l'avons déjà dits , que par la masse prodigieuse de la terre & par l'élevation des montagnes qui rendent sa surface raboteuse , que la prudente nature a opofé , afin que les nuits échan-

est l'objet , le sujet & le réceptacle de tous les rayons & de toutes les influences Célestes . Elle renferme les semences de toutes choses , & contient toutes les vertus féminales ; c'est ce qui fait qu'on l'appelle **A N I M A L E , V E G E T A N T E , & M I N E R A L E** ; parce qu'étant rendue féconde , par les autres Eléments , & les Cieux , elle est capable d'elle-même d'engendrer toutes choses : elle est susceptible de toutes sortes de féconditez , & , comme la première mère , capable de pulluler & de donner une naissance sans fin , & un accroissement infini à toutes choses ; & ainsi elle est le centre , le fondement & la mère de tout . Quoique vous lui ôtiez ses souphres naturels , épurez & subtilisez ; pour peu qu'elle se rafraîchisse & qu'elle soit exposée à l'air , elle devient aussitôt fertile & féconde , par les vertus des Corps Célestes , & produit d'elle-même des Plantes , des Vers , des Animaux , des Pierres , & des Métaux . Elle a en elle des secrets très-puissants , étant une fois purifiée par le feu , qui la fait revenir à son ancienne simplicité & pureté . Elle est la matière première de notre création , & le vrai remède de notre restauration & de notre conservation .

T 2

220 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
changeaient, à proportion de l'élévation de leurs cœurs orgueilleuses.

Car plus le soleil s'approche du Midy, & plus on voit augmenter les ombres des montagnes, qui retardent le lever de l'aurore & rendent les jours plus courts. Nous avons, pendant ce tems, les hivers; & nos Antipodes sont brûlez par une chaleur peu supportable. Quand le soleil est enfin parvenu aux lieux les plus élevés du Cancer, les nuits sont très-courtes, & les chaleurs recommencent à se faire sentir, & par conséquent l'hyver fait souffrir ses rigueurs à nos Antipodes.

C'est ainsi que, par une course variée, le soleil diversifie le tems & partage l'année en quatre parties égales. Il environne le Globe de la terre, donne à tous les peuples ses influences indispensables & forme la température nécessaire à toutes les parties du monde, qui est habitée de toutes parts par des hommes & couvert de forêts & de mers.

La nature n'a pas voulu que le soleil répandit des rayons inutiles, ou qui ne serviroient qu'à des bêtes ou à des poissons. La terre entière est habitée; il n'est pas un lieu, sous aucune Zône, où les mortels ne puissent vivre & même avoir des habitations commodes, malgré le froid le plus insupportable ou la chaleur la plus brûlante.

On voit qu'où la nature paroît avoir été ingrate, d'un côté; elle se trouve bienfaisante, par un correctif opposé; elle a réuni les extrémités d'une mère & d'une bonne mère; elle donne enfin les remèdes où elle a fait naître les maladies.

Où la chaleur, par exemple, se trouve insupportable, là règnent des vents rafraîchissants & des montagnes glacées, des forêts d'une épaisseur impénétrable, des fontaines & des fleuves qui garantissent les hommes de la chaleur. La nuit, dans ces lieux, est égale aux jours: elle tempère, par sa fraîcheur, le chaud de la journée: de-là vient qu'on

ne doit pas croire que la Zône du milieu soit absolument abandonnée , mais qu'elle doit bien plutôt avoir quantité d'habitants , qui se garantissent de ses incommoditez , par leur propre génie , ou par les correctifs que leur a fourni la prudente nature. Les Zônes , qui sont aux deux extrémitez , quoique glaciales , sont habitées de même. La raison nous engage à en être persuadéz.

Ne voit-on pas en effet , que dans ces Zônes froides la nature produit une quantité prodigieuse de bois ? Les hommes , par raison , y construisent quantité de foyers , s'y vêtissent des peaux les plus chaudes de différents animaux , qui les garantissent des rigueurs des hyvers ; aussi bien que mille autres préservatifs que la raison leur suggère contre le froid. Leurs aliments ont plus de substance , où ils s'assurent de pourvoir chez les étrangers de ce qui leur manque. C'est donc à tort qu'un Grec a avancé qu'il n'y avoit qu'une partie des Zônes occupée , & que l'homme n'habitoit que la plus petite portion de l'Univers. Il prétendoit à tort que le reste de la terre étoit abandonné , ou du moins n'étoit habité que par des poisssons & des bêtes féroces ; ce qu'il n'est pas possible d'imaginer.

La nature auroit-elle logé l'homme plus à l'étroit que les bêtes ? & son empire doit-il être plus borné ? Mais non , la terre est entièrement habitée. C'est une vérité constante , & les mortels peuvent exister sur toute la surface : leur génie leur fait corriger les défauts de la nature.

Comme nous aprochons de la fin de ce Chant , & que nous allons commencer celui qui est dédié aux Poisssons ; examinons , dans le peu qui nous reste , quelle est la raison des tremblements de terre ; quelles peuvent être les forces qui l'ébranlent , & ce qui peut occasionner les secousses dont on la voit agitée. Cela ne vient que des vastes & innombrables cavernes , qu'elle renferme dans son sein , qui compriment

T 3 des

des vents, qui, dans les combats qu'ils ont entr'eux, ébranlent la terre & renversent avec fureur les villes toutes entières, jusqu'à ce qu'ils se soient fait une île & qu'ils se soient emparé du vuide de l'air où ils ne sont pas long-tems en paix.

Ces vents ne sont engendrez dans les entrailles de la terre, que par des fumées que le feu entraîne des eaux qui lui sont voisines; car l'humidité contient en elle quantité de feu, ce qui est étonnant: ce que j'avance est cependant fondé sur la vérité; pour en être persuadé, il ne faut qu'avoir examiné le Volcan de l'Etna, où l'on trouve des sources d'eaux chaudes, aussi-bien que le Mont Vesuve, qui produit une si abondante quantité de vins.

Les Mânes, qui sont dans ces Royaumes souterrains, agitent ces vents, & ils habitent dans des obscures cavernes. Ce n'est donc pas mal-à-propos qu'on a tant debité de merveilles sur les enfers. Aucun lieu n'est inutile; tout est peuplé dessus la terre, dans l'air, dans le feu, sous le Ciel, & dessus enfin, où est la demeure Sacrée du Souverain Empereur du Monde. Réposez-vous, Musé, & préparez-vous à vos derniers travaux.



LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LES POISSONS.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIEME.

L'Ether le plus élevé ne termine pas les choses créées ; il y a hors des confins du Ciel une lumière immense, qui n'est pas corporelle. Dans ce Chant, on rapporte les rêveries des anciens Philosophes sur la triplicité du Ciel, qu'ils prétendoient être occupé par des habitants. Le Poète s'efforce de prouver qu'il y a une lumière incorporelle, & qu'elle est la forme qui communique l'estre aux choses ; que cette lumière ne peut être vue des yeux corporels ; ce qui lui donne occasion de rapporter des choses étonnantes des formes sans matière. Il prétend que l'Ether, & cette lumière, sont peuplez par une multitude innombrable de Divinités, dont il décrit la dignité & la vie. Il menace les Athées d'une ruine & d'un anéantissement éternel. Il exhorte les hommes, justes & pieux, à mépriser les biens de la terre & à s'attacher aux choses Célestes ; il les console par l'espoir d'une vie éternelle. Il prétend qu'il est facile aux hommes de s'entretenir avec les mauvais Démons, ce qui n'est pas de même avec les bons ; cette faveur n'est accordée qu'à ceux qui sont purifiés. Il assure que c'est être méchant, que de ne pas convenir de pareilles vérités ; & après avoir rendu graces à Dieu, il finit son Poème.

Dieu souverain, Roi tout-puissant, Pere très-bon, dont la sagesse ineffable a fait le monde de rien ; qui le gouvernez & le servez avec une divine sollicitude : vous qui êtes le commencement & la fin de toutes choses, c'est

s'est à vous que tout obéit ; rien ne vous égale en grandeur, en bonté, en beauté & en excellence ; vous habitez dessus les plus hauts Cieux (a) & votre félicité est inaltérable : mon esprit, pour s'élever à vous, n'a plus besoin des Muses, d'Apollon, du Parnasse, ni des fontaines de Castalie, où puissent ordinairement les Poëtes, qui débâtent de pompeuses rêveries & de vaines extravagances au vulgaire insensé.

Il me fast, ô mon Dieu, votre secours divin, & votre faveur, à qui rien ne résiste ; je suis altéré des eaux de vos Graces Sacrées ; je n'apelle, je n'implorze, je ne demande & ne suplie que vous seul, afin que votre inspiration Céleste influë sur cet Ouvrage commencé & me le fasse conduire à une heureuse fin. Remplissez donc mon cœur, ô mon Dieu, de votre esprit adorable, faites qu'avec son secours je puisse pénétrer jusqu'à l'intérieur de votre Empire, & que je puisse exprimer au reste des humains vos merveilles indicibles. Un pareil sujet doit donner à mes Chants un honneur immortel.

On croit que hors l'enceinte du Ciel il n'y a rien ; & l'on s'imagine que les extrémités du Ciel sont les confins de l'Univers ; que la nature languissante cesse d'agir par-delà ces bornes ; mais la raison me persuade du contraire ; car si la nature finit avec l'Ether, pourquoi Dieu n'auroit-il rien fait par-delà ? Seroit-ce parce qu'il n'auroit scû rien faire de plus ? Sa science ou sa puissance lui auraient-elles manqué ? L'un & l'autre de ces deux raisonnements ne sont pas admis.

(a) Quand PAUINGEN avance que Dieu habite au-dessus des plus hauts Cieux ; il n'entend pas une présence locale, telle que seroit celle d'un individu quelconque ; mais c'est une expression, ajustée au sens littéral, dont JESUSS-CHRIST même, les Prophètes, les Apôtres, & tous les SS. Pères, n'ont pas fait difficulté de se servir, puisque le CHRIST commence ainsi l'Oraison Dominicale : NOTRE PÈRE, QUI EST EN AUZ CIEUX.

admissibles, car la science Divine n'est point bornée, & sa puissance est infinie. Il n'est aucun estre qui ait pû le borner, & il n'a pas dû se borner lui-même.

J'avance là de grandes choses, qui sont prouvées par des arguments très-forts.

Si quelque chose est capable de finir & de terminer Dieu, donc cette chose est plus forte que Dieu même, & il faut que son action surpassé la puissance Divine? On ne peut assurément pas s'imaginer qu'aucun estre soit doué d'une telle puissance : Dieu ne peut donc jamais finir & n'a pas dû se donner des bornes à lui-même ?

Quel est l'estre qui veut se donner une fin à lui-même? N'est-il pas plus naturel qu'il étende sa liberté & ses forces? On ne cherche pas à diminuer; le bien-être engage à étendre ses droits & à se donner un vol plus étendu : Dieu pouvant donc être très-grand a dû vouloir être tel, & n'a pas assurément referré ses forces; il n'est pas possible de le croire autrement. Dieu n'a point de fin, à moins qu'il n'ait été borné par un estre qui lui soit supérieur, & la raison nous force de croire qu'il n'a pas dû se donner une fin à lui-même.

Après cela, nous devons conclure que l'ouvrage du Tout-puissant est infini, sans quoi la puissance & la science seroient vaines; car s'il a pû & scû créer quelque chose de plus beau & de plus grand que les Cieux, & qu'il ne l'ait pas voulu, sa science & sa puissance deviennent donc inutiles?

De la même manière, que si quelqu'un qui seroit en état d'exercer un art, l'abandonnoit sans l'exercer, il cesseroit de mériter le nom d'Artiste; cet art seroit changé en une nonchalance méprisable.

Il faut croire qu'il n'y a rien d'inutile en la nature de Dieu, puisqu'elle est infiniment parfaite : Dieu a donc fait tout ce qu'il a pû faire, & sa puissance n'a jamais été inutile ni nonchalante dans ses productions? Et comme il a pû créer des choses infinies, il faut

faut croire qu'il les a fait telles, qu'il a déployé toute sa puissance, & qu'il n'a rien réservé d'inutile au-delà dans de lui-même.

Quoique le sentiment du sçavant Aristote soit, qu'il n'y a pas de corps infini, ce que j'avoue, cela ne détruit pas ce que j'avance sur l'infinièt du monde; car je ne prétends pas qu'il y ait des corps au-delà des bornes du Ciel; il n'y a qu'une lumière immense, très-pure & incorporelle, qui l'emporte, par sa clarté, mille fois au-delà de celle de notre soleil & que nos yeux terrestres ne pourroient soutenir.

Sa source est dans Dieu même; c'est de lui qu'elle procéde, & c'est en elle que sont répandues de toutes parts les plus nobles Intelligences, qui habitent cette lumière avec leur souverain Roi. Les Intelligences, d'un ordre inférieur, habitent l'Ether.

Le monde est de cette façon partagé en trois Dominations ou trois Royaumes, qui sont; la partie Céleste; celle qui est sous les Cieux; chacune desquelles a des limites; & la troisième, qui n'a point de bornes, & qui au-delà du Ciel, étincelle d'une admirable clarté.

Quelqu'un peut objecter, qu'il n'y a point de lumière incorporelle, & que par conséquent il n'est point de lumière par-delà le Ciel. Cette objection ne seroit pas fondée; la raison justifie la vérité de ce que j'avance. Pour en être convaincu, il ne faut que faire ce raisonnement. Pourquoi le Soleil est-il lumineux? Ce n'est pas parce que la matière dont il est composé est lumineuse; ce n'est qu'à sa forme qu'il doit la lumière qui éclaire le monde.

C'est la forme seule qui donne l'estre à toutes choses, comme la Physique nous l'enseigne; c'est donc la forme & non pas la matière qui rend le Soleil lumineux, & c'est de la forme enfin que résulte la force & la beauté?

Si une grande lumière a été donnée à des formes corporelles; pourquoi pourroit-on croire que les formes

Formes incorporelles en eussent été privées, puisqu'elles sont plus pures, plus délicates & plus suscceptibles du beau & du bon. Il s'ensuit donc que les formes des Intelligences sont très-lumineuses, mais d'une clarté qui n'est pas perceptible à nos yeux corporels.

Parmi ces Estres Divins, il y a des degrés; plus ils ont de dignité & de puissance, & plus ils répandent de lumière. Ils n'ont besoin, pour être ornés, ni de l'or, des pierres précieuses, ni de la Pourpre; ils brillent par un éclat glorieux & inextinguible.

Dieu, qui est leur Souverain Monarque, l'emporte en gloire sur eux, comme le Soleil surpassé en clarté les autres étoiles. Loin de les obscurcir, par la Divine lumière qu'il répand, il soutient la leur, tant sa bonté & sa sagesse sont grandes.

On peut encore objecter que l'air, étant le sujet & le fondement de la lumière, qu'où il n'y a pas d'air, comme hors des confins du Ciel, il n'y a par conséquent point de lumière. Cette objection n'est pas mieux fondée que la précédente; car l'air n'est pas le sujet de la lumière & ne renferme point de clarté; c'est, au contraire, l'air qui est dans la lumière. Ce n'est point au sentiment d'Aristote, ni des autres Philosophes, qu'il faut s'en rapporter; mais c'est la raison seule qu'il faut consulter.

Il faut prendre une lanterne bien fermée, ou bien un flambeau, qui éclaire un endroit obscur à travers une fente; que quelqu'un pour lors agite l'air, vis-à-vis du rayon de lumière, l'air sera forcé de passer à travers le rayon de lumière, sans émouvoir la lumière. Si l'air étoit lui-même le sujet de la lumière, le même mouvement agiteroit l'air & le rayon de lumière qui se trouveroit entraîné par son sujet.

Outre cela, si quelqu'un porte pendant la nuit une torche allumée, la lumière du flambeau est émuë par l'agitation de la personne qui la porte; à mesure qu'elle change de lieu, elle éclaire les différents

férents endroits où elle est transportée : l'air cependant reste en repos & demeure immobile pendant que la lumière le parcourt. Que si l'air étoit le sujet de la lumière , il seroit émû & marcheroit avec elle ; ce qui n'arrive pas. Par où l'on justifie que la lumière n'a pas besoin de l'air , en qualité de sujet , & qu'elle peut subsister sans lui , sur-tout la lumière Divine , dont le Soleil terrestre n'est qu'une portioncule.

On doit le regarder , comme un miroir qui la réfléchit , de la même manière qu'on n'aperçoit pas le feu sublunaire , quoiqu'il soit renfermé dans sa propre sphère ; mais seulement la matière , qui l'environne , qui s'enflame. Alors on voit des Signes , qui semblent étre des étoiles , qui tombent du Ciel , ou des masses enflammées qui brillent dans les ténèbres de la nuit & qui forment des prestiges , qui causent de grandes frayeurs aux esprits pusillanimes.

La lumière Divine , de la même façon , n'est pas plus perceptible aux yeux corporels que la sublunaire. On ne peut en avoir qu'une imparfaite idée , dans le Soleil même , atendu que la matière , dont il est composé , est seulement la plus homogène à la clarté.

Dieu l'a créé tel , afin qu'il fût capable de recevoir l'impression de sa propre lumière , la communiquer ensuite à l'Univers , avec le jour , la vie , & tous les biens , dont nous admirons la prodigalité de ce Souverain Maître à notre égard.

Cette même lumière Divine s'unit intimement aux formes des Intelligences ; mais non pas à toutes avec égalité : (a) toutes les étoiles ne sont pas également lumineuses ; l'une l'emporte sur l'autre , à proportion de son degré de perfection.

Cette lumière Divine n'en est pas pour cela plus altérée , qu'une chandelle qui communique sa lumié-

(a) On peut soutenir cette vérité , par les paroles de J e s u s - C h r i s t même : *Multe sunt mansiones in domo Patrii mei* , dit le Sauveur.

ré à plusieurs autres : elle peut enfin , sans rien perdre de ses droits , communiquer sa félicité à mille autres bienheureux.

Il me reste à présent à relever les objections qu'on pourroit me faire ; sçavoir , s'il y a quelqu'autre chose d'infini hors de l'enceinte du monde ? Quoi- qu'avec tous les mortels rassemblez , je ne sois pas digne de tenter une route si impraticable , sur laquelle aucun Prophète n'osa marcher ; je vais faire mes efforts pour découvrir aux hommes les trésors de Dieu , aidé de sa sainte permission & soutenu de sa grace , qu'il ne m'a jamais refusée , toutes les fois que je l'ai imploré.

Il faut d'abord convenir que Dieu est le Pere & le Créateur universel de toutes choses ; qu'il est la source intarissable du bon & du beau ; parce qu'il est lui-même le souverain bien & la plus parfaite beauté. Par tout donc où Dieu habite , sa gloire respectable , qui en est indivisible , y habite avec lui ? C'est d'elle enfin que procèdent le bon , & le beau au plus parfait degré.

C'est Dieu , qui après avoir créé , illustre & embellit sans cesse la terre , la mer , l'Ether , les Globes Célestes enfin , qui ont le souverain bonheur d'approcher le plus près du centre de la gloire.

Qu'on cesse donc de croire que les Estres , qui ne sont pas composez de matière , soient des Estres chimériques ; ils sont d'autant plus vrais , d'autant plus beaux , & d'autant plus parfaits , qu'ils ont moins de matière & plus reçù de forme. (a) La dernière se soutient par elle-même , sans avoir besoin de la matière pour subsister , & est mille fois plus parfaite que les Estres , qui ne peuvent exister sans matière.

Ce sont ces formes pures , que la vieillesse & les tems

(a) La plupart des Philosophes ont regardé les ames comme des formes intellectuelles.

tems les plus reculés ne peuvent corrompre. Sur elles les destins & les parques n'eurent jamais de droits: ces Estres spirituels, & beaux par excellence, sont plus nombreux mille fois que toutes les choses que la nature a crées dans ce monde corporel: c'est de cette source intarissable qu'émantent sans interruption les félicités innénarrables des bienheureux. Voilà les félicitez, que les organes humains ne peuvent raconter & que la durée des siècles ne peut détruire.

L'esprit divin du grand Platon eut autrefois une juste idée de ces formes incorporelles, malgré les envieux, qui de tout tems ont fait de vains efforts pour détruire la solidité de ses raisonnements & pour jeter un ridicule sur ses sçavants écrits. (a)

Les Mystères des Dieux ne furent jamais faits pour le commun des hommes; peu de gens les conçoivent; il n'est que ceux à qui Dieu a communiqué sa lumière qui puissent entrevoir de pareilles vérités. Ces Célestes Intelligences sont en plus grand nombre que les feuilles de toutes les forêts, les sables de tous les rivages, les poissons de toutes les mers, & les étoiles de l'Empirée; ou, pour mieux dire enfin, ces esprits heureux sont innombrables. Car enfin, pourquoi Dieu auroit-il rendu leur nombre fini, puisqu'il l'a pu faire infini, pour être infinitement plus glorifié; le monde étant d'ailleurs sans bornes, comme nous l'avons ci-devant démontré par des raisons solides?

Or, puisqu'ils sont incorporels & immatériels, ils ne sont pas sujets aux tems; la vieillesse n'apporte aucun changement à leur essence; ils ne souffrent aucune calamité; ils n'ont pas besoin de réparer leurs forces, par le sommeil & par les nourritures; ils jouissent d'une jeunesse éternelle & d'une liberté entière;

(a) Platon, quand il a parlé des formes sans matière, a été critiqué aussi injustement qu'Aristote, quand il a parlé de la matière sans forme.

tière ; aucun d'eux n'est assujetti à l'autre , & aucun d'eux n'a le droit de contraindre l'autre ; ils n'ont qu'un Maître , qu'un Roi , & qu'un Père , qui leur est commun à tous. Ils le respectent , l'aiment , assistent autour de son Trône , lui obéissent & le servent , & trouvent leur félicité dans cet emploi ; leur joie enfin ne se peut décrire , quand ils chantent ses louanges & ses faits merveilleux ; chacun d'eux est ennyré de l'émulation de lui plaire.

Loin de ces Peuples divins , la discorde cruelle , la haine & l'envie font place à une paix éternelle ; un amour mutuel les anime ; aucun soupçon ne les trouble , & nulle tromperie n'altère leur félicité : ils sont tranquilles possesseurs de la plus sublime partie du monde ; tout est vie parmi eux , & leur sort est mille fois plus noble que celui de ceux qui habitent le Ciel & les astres ; car plus les Intelligences habitent les lieux voisins de la terre , plus leur condition diminue , & moins leur félicité est parfaite . C'est donc , par une extrémité oposée , que ceux qui habitent hors des confins du Ciel , sont souverainement bons , parfaitement beaux & heureux par excellence .

Les Génies , (a) au contraire , qui habitent les obscures entrailles de la terre , sont hydeux , malfaisans & d'une condition misérable ; ce qui jadis a pu donner lieu aux Poëtes de feindre les enfers , où sont tourmentez les scélérats après leur mort . Ils cherchent en vain dans ces lieux la paix & le repos , qu'on

(a) Quelques Cabalistes ont prétendu que les quatre Éléments étoient habitez. Le FEU , par les *Salamandres* , L'AIR , par les *Sylphes* . L'EAU , par les *Nymphes* ; & LA TERRE enfin , par les *Gnômes* . J'ai lu , dans un Voyage au Pérou ; que les Ouvriers , qui travailloient aux Mines du Chili & du Potosi , rencontroient , dans leurs chemins souterrains , des petits *Gnômes* , très-hydeux , & qu'ils étoient si familiers , que les Ouvriers leur avoient imposé des noms . C'est un Voyageur qui le dit . Ces faits méritent confirmation .

qu'on ne peut posséder quand on est privé de la lumière. Mais, hélas ! je crains bien de parler inutilement & de proférer des sons infructueux, en voulant procurer aux aveugles l'éclat de la lumière.

Le genre-humain est parvenu à un point de délire, qu'à peine croit-il les Dieux & les enfers. La plus grande partie traite de ridicules ceux qui leur assurent l'immortalité de l'âme. Ce sentiment occasionne leur attachement pour les richesses ; leur plus grand soin enfin est d'acquérir de l'or & des pierres précieuses : ils font de l'or une divinité prophane, & c'est à lui qu'ils adressent leurs vœux les plus sincères.

C'est lui qui excite chez le soldat l'audace furieuse dans les combats ; le marchand abandonne ses enfants, l'épouse la plus chère, son domestique, & le climat le plus heureux, pour s'embarquer sur une mer orageuse ; les sons horribles de ses flots ne l'épouventent pas ; il se transporte enfin dans un monde nouveau, sans autre conducteur, qu'un mât fragile & une voile inconstante. Un autre ne s'applique qu'à trouver des détours, des astuces délicates & des ruses (4) pour amasser de l'or ; tout le monde en veut avoir, & ce métal a sur le cœur humain des droits impérieux. Les châtiments les plus cruels, la perte de la vie même, ne peuvent étancher cette soif sacrilège.

O mortels, atachez à la terre, qui ne différez des brutes que par la seule figure ! jusqu'à quand serez-vous atachez à l'or, qui fait que l'on confond le sage avec l'insensé, quand une fortune aveugle prodigue ses faveurs aux méchants ?

Apprenez qu'il est des choses infiniment meilleures que l'or, que Dieu n'accorde ni aux insensés ni aux méchants ; je veux dire les vertus, qui sont, la piété, la

(4) On pourroit définir la chicanne, comme l'art des ruses & des astuces. Je place ois volontiers, dans la même catégorie, le chicaneur & le bréteur, ou spadassin.

la prudence, la justice; & sur-tout la sagesse, qui l'emporre sur toutes les choses du monde. Celui qui posséde ces véritables biens, est une divinité mortelle, ou un homme immortel, & qui a des félicitez inexprimables à espérer après la mort.

Celui qui se soüille de vices, se trouve précipité, à la fin de ses jours, dans les abîmes des enfers. Rien n'est si vrai que ce que j'avance: ne croyez pas que ce soit des chimères, ou des rêveries, mortels aveuglez. Croyez-moi; malheur à vous si vous ne le croyez pas; quand vous aurez cessé de vivre, vous le croirez, mais trop tard; vous êtes à présent dans la joie; mais hélas! vos plaisirs seront changer en larmes amères; un tems viendra que vous serez gisant, nuds, pauvres & misérables; alors vous demanderez des secours, d'une voix humble & suppliante, après avoir été ennorguëillis de vos richesses & de vos dominations, qui vous ont fait mépriser les Dieux & les hommes.

Pour vous, qui avez le cœur juste & pieux, & qui renfermez une ame d'une condition plus élevée, qui avez du divin dans votre origine, cessez de vous embarrasser des choses terrestres, qui sont aussi passagères qu'unenuée, & qui sont l'apanage ordinaire des insensés & des méchants. La mort, en peu de tems, leur ravit ces biens; ne vous fondez plus sur des choses aussi périssables, ou ne vous en servez qu'autant que les besoins de la vie ne peuvent s'en priver.

Soyez contents de la médiocrité; que tous vos desirs se tournent vers le Ciel; que tous vos sers s'appliquent aux choses Célestes; c'est-là que sont les vrais biens, qui doivent durer toujours, & qui ne seront jamais possédez par l'insensé & par le scélérat.

Tout ce qui flâte sur la terre, n'est que bagatelles, qui font l'objet des plus ardents desirs des hommes terrestres, qui sont de niveau avec les animaux les plus stupides. Ils les envisagent comme le

V 3 souve-

souverain bien ; ils encourent mille dangers pour les aquérir ; ils se livrent des combats & s'exposent à la mort pour se les conserver ; ils s'ennorgueillissent de leur possession & se plaisent dans l'ordure, comme les plus vils insectes ; ces gens vils, & méprisables, se plaisent aux choses honteuses.

Abandonnez, croyez-moi, des choses si terrestres ; laissez à ces pourceaux de pareilles ordures, & que les choses Célestes deviennent le noble objet de toute votre ambition : les grandes choses conviennent aux grands hommes, & les grandes entreprises aux hommes courageux ; la vie terrestre n'est qu'un passage.

Dieu vous a donné pour patrie l'Ether ; souhaitez donc avec ardeur de parvenir à ces demeures bien-heureuses, afin qu'après être sortis de la prison corporelle ; après, dis-je, avoir abandonné votre corps aux vers, aux animaux voraces, vous puissiez vivre en ces lieux dans une félicité sans bornes, débarrassez d'une chair impure & caduque, exempts de travaux & de maladies, arrachez enfin à l'empire de la mort & sortis de cette valée de larmes.

La terre en effet mérite-t'elle un autre nom ? C'est l'étable du monde ; c'est enfin la productrice & la nourrice de tous les maux ; c'est-là que régne le cruel Démon, en qualité de pere & de Roi de tous les crimes. Il faut donc penser souvent à la mort ; il faut se la représenter comme prochaine & menaçante : on doit se retracer que la jeunesse n'est pas exempte de ses coups imprévus.

O vie, que vous êtes fragile & sujète à différents hazards ! Que vous êtes courte & incertaine ! Vous disparaîtrez comme une vapeur. L'un expire d'un côté, & l'autre pérît d'autre part ; c'est vous aujourd'hui ; ce sera demain moi. Petit-à-petit nous sommes tous détruits ; semblables à des agneaux qu'un boucher réserve dans une bergerie, & qu'il destine à être égorgé les uns après les autres ; il les dépêce

dépêce tous, jusqu'à ce que les étables soient vides.

Méprisez donc cette vie fragile, qui commence par les pleurs, dont le milieu n'est que travaux & que larmes, & qui se termine enfin par la mort. Il n'y a qu'un insensé qui puisse chérir une vie pareille ; il en est une autre, que vous devez attendre, qui sera exempte de ces calamitez ; elle sera accordée après la mort à ceux qui ont servi Dieu par un culte pieux, qui n'ont point mis leur espérance aux choses de la terre, qui se sont maintenus chastes, innocents, amateurs de la vérité & de la pureté.

Ceux qui croient que l'Ether est peuplé de Divinités, voudroient sçavoir le moyen, s'il en est quelqu'un, de pouvoir s'entretenir & avoir commerce avec eux. (a) Ce seroit là le plus rare présent qu'à pût

(a) Nous sommes enfin parvenus à un article bien délicat. Il est ici question de parler de LA CABALE. Comment pouvoir s'entretenir d'une Science qu'on n'a point aprise & de laquelle on ne trouve pas de Maître compétent ? Si jamais cette Science fut réelle, elle a dû exister parmi les anciens Hébreux ; ou si ce n'est qu'une chimère spéculative, on se donne un certain ridicule d'en discourir, que je veux bien esluyer.

Cette Science, supposé que g'en soit une, est totalement décriée. Le nom de MAGIS, qu'on lui a donné, pris en mauvaise part, en est peut-être la cause, parce qu'on a perdu de vué depuis long-temps les anciens MAGIS Persans, qui étoient des Sages & des Philosophes du premier ordre, d'où elle a tiré son nom.

Ceux qu'on appelle Sorciers, ne sont rien moins que Cabalistes. Ce sont tout au plus de malheureux empoisonneurs, qui aprètent des Breuvages, des Philtres, ou des Maléfices, que le feu seul, en les embrasant, peut expier ; cependant on appelle ces sortes de gens Magiciens.

Pour moi j'ai toujours regardé la Cabale, comme la connoissance la plus parfaite de la Divinité & de la Nature, & comme la plus subtile Philosophie. Heureux ceux qui sont initiéz à de pareils Mystères ! Ils sont séparez du commun des hommes, par un intervalle qu'on ne sçauoit mesurer. Je crois même que cette Science n'est qu'une interprétation & une intelligence parfaite des Livres Sacrez. Je ne suis rien moins

236 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
pût arriver à l'homme, & je crois qu'il en est peu
qui soient dignes d'un si grand honneur. Je ne suis
pas

moins que Cabaliste ; ainsi ce que j'en pourrai dire ne scâ-
ront tirer à conséquence.

J'ai seulement lu quelques Auteurs, qui en traitent, que
je n'ai pas entendus. Je ne peux donc pas les condamner.
Je m'en suis pris à mon ignorance, & n'ai pas voulu suivre
le torrent de ceux qui condamnent *ipso facto*, ce qu'ils n'en-
tendent pas. Je crois enfin que la Philosophie ordinaire n'est
qu'une partie de la *Cabale*, de même que l'Algèbre n'est
qu'une partie des Mathématiques. J'ai recherché, parmi les
Auteurs, qui m'ont paru les moins suspectis; j'ai consulté ceux
qui m'ont paru connoître quelques principes de ces Sciences,
& je n'ai reconnu, chez les uns & les autres, que des
raisonnemens à perte de vuë, qui n'étoient soutenus d'au-
cune réalité. Cependant, à travers leurs différents senti-
ments, j'ai entrevu que L'ASTROLOGIE-JUDICIAIRE
étoit la première porte de la *Cabale*, dont voici quelques
règles générales..

I.

Il faut observer le moment, l'heure, le mois, la saison,
& l'année.

I I.

Il faut connoître le climat, la province, les mœurs des
habitans, quel Signe, quel Planète, & quelle Etoile a du
pouvoir sur ce climat, ou cette province, & même sur le
lieu particulier de la naissance.

I I I.

Il faut connoître la signification de chaque Maison, & voir
si elle est fortunée ou malheureuse.

I V.

Il faut connoître le Signe, ou les Signes qui occupent la
Maison ; examiner leurs natures & leurs significations, &
observer exactement le degré du Signe, qui est à la pointe de
chaque Maison.

V.

Il faut scâvoir quels sont les Seigneurs des Signes qui occu-
pent la Maison ; quels Planètes sont jointes avec eux, &
quels aspects ils reçoivent des autres Planètes.

V I.

Il faut prendre les Almutes des lieux, où sont logez les Sei-
gneurs de chaque Maison, & les Seigneurs des triplicités
de ces Maisons.

VII.

pas éloigné de croire que plusieurs hommes se sont entretenus avec les Démons, qu'ils évoquent par des

VII.

Il faut prendre les Consignificateurs & les Planettes for-tunez, & ceux qui se réjouissent en chaque Maison, lorsqu'ils s'y trouvent, & voir en quel lieu ils sont logez.

VIII.

Il faudra voir quels sont les Planettes infortunez de chaque Maison.

IX.

Il faut observer quels sont les Planettes, les Etoiles fixes, Autisces & Contreatisces, qui se trouvent logez en chaque Maison.

X.

Il faudra observer les aspects, qui sont envoyez à la pointe de chaque Maison & à chaque Planette.

XI.

Il faut sçavoir quel Planette, ou quel lieu du Ciel à quelque pouvoir particulier sur chaque Maison; & comment la Maison, le Seigneur de la Maison, & le Planette, sont regardez de tout ce qui est dans le Ciel.

XII.

Il faut trouver la force ou la foiblesse de tous les Significateurs des points des Maisons, & soustraire les degrés de foiblesse, pour sçavoir l'étendue, la vertu ou la force de chaque Maison, ou de chaque Planette, au regard du bien ou du mal sensible qui peut arriver par son influence.

XIII.

Tout Astre, ou tout Point du Ciel, agit avec plus de force, lorsqu'il est dans une distance, où sa vertu est la plus puissante, que lorsqu'il est dans une distance où il n'a pas tant de vertu ni de puissance.

XIV.

Toute partie du Ciel, ou tout Astre, qui est plus proche de nous, agit avec plus de force & de vertu, si ce lieu lui convient pour cet effet, que lorsqu'il en est éloigné.

XV.

Toute partie du Ciel agit sur les choses inférieures, suivant la disposition de la matière.

XVI.

Tout point du Ciel, ou toute Etoile, qui agit selon sa nature, influë avec plus de force & de vertu, que lorsqu'elle agit par accident.

XVII.

238 *Le Zodiaque de la vie humaine.*
des charmes , d'autant plus facilement , qu'ils sont
plus voisins de la terre & qu'ils vivent dans l'air : ils
sont

X V I I.

Quelque Point du Ciel, ou quelque Etoile, qui agit par accident, influe en ce moment avec plus de force & de vertu accidentielle , que par sa force & sa vertu naturelle. ' X V I I I.

L'influence générale , qui cause un bien ou un mal général , suspend l'effet des influences des nativitez particulières , qui sont contrariées & puissamment combattues par l'influence générale.

S. Thomas , dans son *TRAITE CONTRE LES GENTILS* , Liv. III. Ch. 82. démontre la force & la vertu que les Corps Célestes ont sur les corps intérieurs , & conclut de cette sorte , par ce Syllogisme.

Corpora ergo Cœlestia mouent , &
Disponunt corpora infernorum ,
Corpora igitur Cœlestia
Sunt motiva & regitiva omnium ,
Inferiorum corporum .
Oppentes ergo quod motu Cœli
Causa sit omnium aliorum motuum .

Hippocrate , au Livre de l'AIR DES EAUX ET DES LIEUX , s'exprime de cette manière. „ Il faut sur-tout observer les grands changements de tems , afin de ne point administrer de remedes dans ces saisons fâcheuses . Il faut tout-jours laisser écouler dix jours , ou environ . Les deux Solstices sont très-dangereux ; sur-tout celui d'Esté , aussi bien que les deux Equinoxes ; sur-tout celui d'Automne . Il faut avoir égard au lever des Astres ; sur-tout de la Canicule , & au coucher de l'ARCTURUS , Etoile de la première grandeur , à la queue de l'Ourse & à celui des Pléïades .

Et dans un autre endroit , il dit ; „ Qu'il faut observer le lever & le coucher des Astres , qui sont les causes des changements & des maux , occasionnez par l'excès des nourritures , qui font la plupart des maladies . " Il seroit donc nécessaire que MM. les Médecins s'appliquassent à l'Astrologie .

Ces principes d'Astrologie nous conduisent droit à la *Carte Speculatrice* , sur laquelle CORNELIUS AGRIPPA s'est fort étendu , dans sa *PHILOSOPHIE OCULTE* . Il faut commencer par sçavoir quels sont les 72. grands noms de Dieu , portez par les 72. Anges , porteurs du nom de Dieu , *SCHAM - PHORAS* , dont voici la Table suivante .

VEHUIAH.

sont fréquemment dans la compagnie des hommes;
ils

VEHUIAH.	* LEUVIAH.	* ANIEL.	* MEBAHIAH.
JELIEL.	* PAHALIAH.	* HAAMIAH.	* POJEL.
SILael.	* NELCHAEI.	* REHAHEL.	* NEMAMIAH.
ELEMIAH.	* JEJAJEL.	* JEJAZEL.	* JEJALEL.
MAHASIAH.	* MELAHEL.	* BAHABEL.	* HARABEL.
LELAHEL.	* HAHIVIAH.	* MICHAEL.	* MIZRAHEL.
ACHAIAH.	* NITHHIAH.	* VEVALIAH.	* UMABEL.
CAHETHEL.	* HAAIAH.	* JELAHIAH.	* JAHHEL.
HAZIEL.	* JERATHEL.	* SCALIAH.	* ANNABEL.
ALADIAH.	* SECHIAH.	* ARIEL.	* MEHIEL.
LAVIAH.	* REYEL.	* AZALIAH.	* DAMABIAH.
HAHALAH.	* OMAEL.	* MICHAEL.	* MANAKEL.
JESALEL.	* LECABEL.	* VEHUEL.	* EJAEL.
MEBAHEL.	* VASAVIAH.	* DANIEL.	* HABUJAH.
HARIEL.	* JEHUIAH.	* HAHASIAH.	* ROCHEL.
HAKAMIAH.	* LEHAIAH.	* IMAMIAH.	* JABANIAH.
LEVIAH.	* CHAVAKIAH.	* NANAEL.	* HAJAJEL.
CALIEL.	* MANADEL.	* NITHABEL.	* MUMIAH.
<i>NOMS DE DIEU, TRE'S-SACREZ, CAEALISTIQUES.</i>			

& les dix S'PHIROTHS.

EHEIE....	Je sRAY,	Sanumé.	KETHER....	Diadème.
JOD, ou TE-	Premier en- gendré, s a- tribué aux fils			
TRAGRAM-	gendré, s a- tribué aux fils			
MATON... .	de Dieu.	Num.	HOCHMA... .	Sagesse.
TETRA- GRAMMA- TON - ELO-	S'attribué au Saint Es- prit.			
HIM.....	Num.	BINA....	Intelligence.
E L.....	Num.	HESED....	Clémence, bonté.
ELOHIM- GIBOR....	Num.	GEBURACH.	Dieu fort, punissant les crimes.
ELOHA....	Num.	TIPHERETH.	* Beauté.
TETRA- GRAMMA- TON - SA- BAOTH, ou				
ADONAI- SABAOTH... .		Num.	NEZAH....	Triomphe, victoire.
ELOHIM- SABAOTH... .	Dieu de pitié & de con- corde.	Num.	HOD....	Leüzuge.
SCHADDAI... .	corde.	Num.	ZESOD....	Touppuisant foudrant.
ADONAI- MELECH... .	Roy.	Num.	MALEHUD.. .	Royaume, Empire.

240 *Le Zodiaque de la vie humaine.*

ils leur apparaissent, les servent de leur plein gré, & sont souvent épris d'amitié pour les jeunes gens.

Les Divinités Ethérées, au contraire, n'aiment pas la terre; ils ne daignent pas prendre connaissance des choses d'ici-bas; ils détestent les impiéitez des hommes, qui leur font détourner la vûë. Ils savent jusqu'à quel point la nature-humaine est insensée, dépravée, fausse, perfide, audacieuse, méprisante, & blasphematrice des Dieux; ce qui fait qu'il est très-difficile de commercer avec eux: c'est une grâce qu'ils accordent rarement aux hommes; ils ne prêtent pas l'oreille à leurs prières; ils détournent les yeux de dessus leurs Offrandes, qui ne procèdent souvent que de richesses, aquises par la fraude ou par l'usure.

Après s'être enrichis, par une voie pareille, ils aportent dans les Temples une petite partie de leurs richesses; comme si le Ciel étoit une chose vénale.

Animaux à deux pieds, avez-vous pu vous imaginer que les Dieux sont avares, qu'ils désirent l'or & des pierres précieuses? Avez-vous pu croire qu'ils aient besoin de quelque chose de votre part? Avez-vous cru les corrompre, comme le commun des hom-

Il y a outre cela dix degrés, pour arriver à la connaissance Cabalistique; qui sont, l'objet, le diaphane, le sens extérieur, le sens intérieur, la fantaisie, le jugement brûlé, le jugement humain, la raison, l'intellect, & l'esprit.

Il y a dans LA CABALE deux Maisons Principales, & cinquante Portes d'Intelligence.

Voyez le COMMENTAIRE DE JEAN L'ARCHANGE à ce sujet. Et pour la CABALE-PRATIQUE, il faut voir les PRINCIPES MAGIQUES DE PIERRE DE ABAN.

Il donne une assez exacte énumération de la Table Hébraïque, & de tous les Génies, qui prédisent aux heures de jour, à celles de nuit, aux différents jours de la semaine, aux quatre Parties du Monde, aux quatre Saisons. Il enseigne les Fumigations, les Caractères, & les Prières. Il marque leur Analogie, avec les Planètes; & une infinité de choses, plus curieuses peut-être pour la spéculation que pour les effets.

mes?

mes ? Vos présents sont-ils capables de les tenter ? Puisqu'ils sont parfaitement heureux ; tout ne leur appartient-il pas ; la terre, la mer, & l'Ether ? Comment pouvez-vous donc donner aux Dieux ce qui leur appartient ? N'est-ce pas d'eux que vous tenez tout ? Si les dons que vous leur offrez leur sont inutiles, il est par conséquent difficile d'attirer leur présence par ce moyen. Mais quoique nous reconnoissions la grandeur de cette entreprise, nous allons cependant examiner jusqu'à quel point nos forces sont étendues de ce côté-là. Il faut d'abord approfondir les causes qui nous attirent les grâces de ces Intelligences.

Ils ne peuvent être touchés par les richesses, la noblesse, les Dominations, les Empires, ni par les plus fastueux triomphes : la beauté ni la force ne les intéressent pas davantage ; ils méprisent toutes ces choses : ce n'est donc pas par ces moyens qu'on attire leurs divins regards ; il faut donc chercher une autre voie, pour attirer leur présence & leur entretien. Mes Chants seront-ils assez heureux pour la décrire, & pour enseigner ce grand Art Cabalistique ? Oùï, si les Intelligences me sont propices.

Il faut d'abord avoir le corps & l'esprit purs. Ah ! qu'en pareil cas l'homme devient agréable aux Dieux. Il les force de lui accorder tout leur amour ; ils détestent (que dis-je) ils abhorrent d'autant plus l'impureté, que leur nature est plus parfaite & plus épurée : il faut donc donner tous ses soins pour le purifier parfaitement ; il faut se dévêtir du vieil-homme & du vêtement noir du péché ; il faut être orné de la robe blanche ; le blanc est l'apanage des Dieux, & le noir est celui des Mânes. J'avoué qu'il est difficile de parvenir à ce point de perfection. Quel est celui qui passe sa vie sans crime ? Où est l'homme qui soit exempt de toutes taches ? Chaque chose se ressent du vice de la nature ; il n'est rien de si beau sur la terre qui n'ait quelque tache.

Il y a des péchez frivoles, véniables, & de si petite conséquence, qu'on peut presqu'assurer qu'ils n'offensent pas les Dieux & n'atirent pas leur indignation; de pareilles fautes ne sont pas des ulcères, & ne doivent être regardées que comme quelques taches répandues sur un beau corps: les Intelligen-
ces accordent facilement le pardon de pareilles fautes, en considération de l'infirmité de la nature humaine; les fautes graves, au contraire, les offendent sensiblement; ils haïssent, ils méprisent & détestent tous les criminels; ils refusent leurs offrandes, s'ils n'ont pas effacé leurs péchez par l'effusion de leurs larmes; s'ils n'ont pas fait succéder la pureté & la candeur aux taches noires que le crime leur a fait contracter, & s'ils n'ont pas obtenu leur pardon, par les prières les plus ferventes, par la douleur la plus amère, & par la pratique de la vertu.

Il faut enfin qu'ils se dépouillent de leur vieille peau; semblables au serpent, qui abandonne au printemps sa peau & ses écailles antiques, qu'il laisse au milieu des rochers; alors il lève vers le Ciel sa tête altière; l'orgueil qui le possède paroît à sa contenance, & sa langue à trois pointes forme d'horribles siflements.

C'est par une purification pareille qu'on peut apaiser les Intelligences ; c'est pour lors qu'ils se manifestent & qu'ils nous rendent des oracles. Il faut en

* Cet autre joindre la couleur de roses à la blanche; * c'est
endroit regard de le ce mélange heureux qui forme les plus beaux visages ; comme quand on broye & qu'on mêle sur le Grand Oeuvre. porphyre le blanc avec le rouge ; il en résulte une C'est la jonction du Lys couleur de roses , qui désigne l'amour , parce qu'il blanc , avec la Ro. est semblable au feu qui rend des flâmes rouges ; la couleur & la chaleur en sont émanées. Il faut en- so rouge. core aimer fortement ces Divinités ; ce n'est que par l'amour violent qu'on leur porte , qu'on se rend dignes d'en être aimé ; quiconque aime les Dieux & vit avec pureté , n'en peut être méprisé ; il jouira , tôt

ou tard, de la récompense de l'amour qu'il leur a porté ; il sera exaucé dans ses prières, & peut compter sur une félicité assurée.

Mais, hélas ! quel est celui qui aime les Dieux, ou, pour mieux dire, quel est celui qui ne leur préfère pas les plaisirs corporels & même honteux ? La plus grande partie des hommes employent leurs biens à nourrir des oyseaux de proye, pour leurs plaisirs, ou bien à engraisser des chevaux ; un autre recherche les honneurs avec une ambition démesurée ; il est le jouet de la fortune ; cet autre se renferme comme un hybou dans une masure pour conserver ses trésors ; celui-ci, épris de l'amour des richesses, les amasse par toutes sortes de moyens ; il leur adresse une prophane & sacrilège adoration.

Hélas ! ceux qui sont pareillement attachés aux choses de la terre ne se soucient pas beaucoup des choses Célestes ; on ne peut en même-tems servir deux maîtres opposés : celui qui se revêt de blanc doit mépriser la couleur noire ; si la lumière flâne quelqu'un, les ténèbres l'assistent ; celui qui aime la douceur ne sauroit s'acoutumer à l'amertume ; celui qui aproche de la terre s'éloigne du Ciel ; & l'on ne peut aimer les demeures Ethérées, qu'après s'être dépouillé de l'amour terrestre.

Mais, ô douleur ! qu'il est peu de gens qui puissent mépriser les choses d'ici bas, pour s'élever au Ciel, sur les ailes de la contemplation ! J'avoue qu'il est difficile d'y parvenir ; mais la grandeur de la récompense rend faciles les plus grands travaux ; on les entreprend avec plaisir pour l'acquérir. Qu'est-il en effet de plus grand que de pouvoir s'entretenir avec les Divinités ? Quel prix plus noble peut nous donner de l'émulation ? Qu'y a-t'il enfin de si pénible que nous ne devions pas supporter pour y parvenir ?

Les gens a-t-onnez à la mœlle souhaiteroient qu'il y eût des récompenses attachées à la digestion. Ne sait-on pas que le chemin de la vertu est presque

impratiquable ? Celui qui est laborieux aquiert la force & les honneurs, qui sont inseparables de la force de vertu. Le courageux soldat remporte des dépoüilles glorieuses; & le lâche militaire n'eût jamais de gloire. Il faut donc faire les derniers efforts pour aquérir l'amitié des Dieux; c'est à eux qu'on doit tous les heureux succès qui arrivent pendant la vie, & la récompense sans bornes attribuée après la mort.

Pourquoi faire tant de cas de la terre, qu'il faut abandonner après un instant de joüissance ? Aveugles que nous sommes ! avons-nous pu penser que les biens fugitifs dont nous jouissons seroient éternels ? Quelle démence ! Il faut en outre fatiguer les Dieux, par les prières les plus ferventes & les plus assiduës. Il ne suffit pas d'avoir détruit le vieil-homme; il faut avoir une foi fervente, soutenue d'oraisons réitérées, qui nous procurent une glorieuse victoire & nous fassent joüir de la lumière la plus pure, qui éclaire notre entendement.

Un vieux chêne n'est pas abattu du premier coup; une seule goutte d'eau ne cave pas le marbre; Rome n'a pas été construite en un jour; les moissons, les animaux, & les forêts, ne se forment que petit-à-petit, & ils ne doivent leur cruë qu'à de longues années. Peut-on après cela espérer de consommer un si grand œuvre en si peu de tems ? Les plus grands Rois ne sont pas accessibles à la première sollicitation; les Dieux sont d'une condition bien plus élevée; peut-on espérer qu'ils comblient nos vœux, s'ils ne sont, pour ainsi dire, forcez de se rendre aux prières les plus assiduës ?

On doit vâquer à l'oraison trois ou quatre fois chaque jour, pour attirer leurs Célestes presences & pour être instruits de leurs divins Arcanes. Courage, mortels, croyez mes leçons, mettez-les en pratique, surs d'aquérir dès cette vie périssable une félicité sans bornes, & de vous en assurer une beaucoup

soup plus étendue, quand vous serez dépouillez de cette chair corruptible, au milieu d'un fleuve de délices dont les Cieux sont arrosez.

C'est-là que vous découvrirez ce fameux monde Archétype, & que vous aprocherez de la gloire immortelle du Père universel de toutes les choses créées, qui est le plus beau & le meilleur de tous les Estres, qui est la Source Eternelle de la vie & de la plus pure lumière.

Que de gens vont s'imaginer que jamais les Intelligences ne se sont communiquées aux mortels & vont traiter mes écrits de rêveries ! Je leur pardonne volontiers ; la nature n'a pas donné à tout le monde le même génie. Il est des hommes qui ne sont agitez que du soin des choses Célestes ; les matières les plus sublimes les occupent ; très-peu d'autres, marchant plus terre-à-terre, s'en tiennent à la médiocrité ; ils appréhendent de s'élever par un vol trop rapide ; ils aiment la terre, leur patrie, & n'osent un instant la perdre de vue : ils n'osent imiter ces oiseaux, qui s'élèvent dans le vuide des airs & gagnent les lieux les plus sublimes, soutenus de leurs ailes empennées ; d'autres volatils, moins hardis, ne quittent jamais la moyenne région de l'air ; les plus pesants enfin n'osent s'écartez de la terre.

Il ne sera plus étonnant que mes écrits ne fassent pas d'impression sur le vulgaire ; la pesanteur de leur entendement en sera cause. Je n'ai cependant rien avancé qui n'eût pour base la vérité. En effet, quel est celui qui auroit pu passer sa vie sur les montagnes les plus escarpées, ou habiter tout seul au milieu des deserts ? Il se seroit bien-tôt livré au dessein-poir, s'il n'avoit été consolé par quelque Divinité. Croyez-moi, celui qui habite les retraites & qui fuit tout commerce humain doit être regardé comme un insensé, ou il doit avoir quelque chose de sur-naturel à l'homme, & il doit avoir de fréquentes communications avec les Saints.

C'est de cette façon qu'ont vécu les anciens Prophètes, & plusieurs Peres, après la mort du Christ, qu'on place au rang des Saints; & même de notre temps plusieurs Anacorètes. Peut-on croire que d'aussi grands hommes soient insensez, hébétés, ou méprisables, quand on les voit parler avec prudence & connaissance, faire des miracles étonnans & prédire l'avenir ? N'est-il pas plus naturel de croire qu'ils sont animés de l'Esprit Divin ? Outre cela, la Ste. Eglise nous apprend qu'il y en a eu qui ont eu des visions. Je ne vois pas, après de pareils témoignages, qu'on puisse douter.

Il est donc possible à l'homme de s'entretenir avec les Intelligences heureuses, ce qui me paroît être le bien le plus parfait qui puisse arriver à un mortel pendant cette vie, jusqu'à ce que son ame, dépouillée de la prison corporelle, entraînée avec elle ces trois parties qui la composent, qui sont, l'esprit, le sens & le mouvement, pour parvenir à la félicité parfaite, dont on jouit dans la région du feu, où il sera éternel lui-même, en habitant avec les Divinités !

O Ciel, que vous êtes immense ! ô Cour Royale des Divinités, que vous êtes pure, belle & admirable ! De combien d'étoiles ne brillez-vous pas de toutes parts ! Vous regorgez de délices. En effet, si la terre, qui est la demeure des hommes & des autres animaux, qui est la plus vile portion du monde, est ornée de si belles productions ; que doit-ce être, à plus forte raison, que la demeure des Dieux, maîtres de toutes les choses créées, & qui possèdent les Dominations les plus étendues ? Plût à Dieu, qu'après que les fatales Sœurs auront rempli la trame de mes destinées, & que je serai débarrassé de ce corps corruptible, je puisse jouir de ces demeures heureuses !

J'ai enfin parcouru, par mes Chants, les douze Signes du Zodiaque, par l'assistance Divine, qui ne m'a pas abandonné. J'ai fini un Ouvrage long, qui

m'a

me a coûté des soins & des veilles. Quelles grâces n'ai-je pas à vous rendre, Prince Souverain de l'Univers ! C'est par vos Ordres Sacrez que j'osai me charger d'une telle entreprise ; vous m'en avez donné les forces. Si j'ai fait quelque chose de bon ; si mes écrits ont quelque beauté, vous en devez être joiié & glorifié à jamais.

Tout ce qui est bon, tout ce qui est beau dans la nature, procéde immédiatement de vous. Vous en êtes la Source inépuisable. Vous êtes le commencement & la fin de mon Ouvrage, & vous avez conduit mon génie & ma main. Je n'en rends grâces qu'à vous ; & c'est à vous seul qu'en est dû tout l'honneur.

Si j'ai quelque réco mpense à espérer, je vous demande, ô mon Dieu ! que quand je serai parvenu à la fin de mes jours ; & quand je serai prêt de finir cette vie, qui n'est tissuë que de songes vains & de fictions chimériques, & qui n'est remplie que de peines & de travaux, où le vrai sage trouve tant d'amerume, vous daigniez pardonner tous mes crimes, être indulgent à ma misérable condition : vous daigniez oublier les fautes, que m'a fait commettre l'aveuglement de mon esprit, & que vous vouliez permettre que mon ame jouisse d'un plein repos dans le Ciel.

Pour vous, mon Livre, parcourez l'Univers, allez vous livrer à la plus noire envie. Vous allez trouver d'aboyants Critiques, dont la dent vénimeuse va vous déchirer ; vous trouverez bien des gens, qui, étant incapables de rien produire de louable, font leurs efforts pour détruire les productions des autres, & qui ne s'atirent de réputation que sur les ruines de celle d'autrui. Fuyez de pareils envieux ; leur bouche est empoisonnée. Ne vous livrez qu'aux gens savants & bons ; ils sont en petit nombre, & vous ne serez bien reçû que de cette petite quantité. Souvenez-vous que Dieu même n'a donné à la nature qu'un petit nombre de choses excellentes.

Apro-

Aprochez vous des bons avec respect ; c'est d'eux que vous recevrez la récompense. Je suis assez content de leur seule aprobation : embarrasser - vous peu des discours du vulgaire ; méprisez même les ridicules entretiens ; ses jugements sont infensiez , & son raisonnement imbécile. Il n'y a que la folie qui puisse être de son goût. Chacun cherehe des mets propres à son plaisir ; tout le monde ne goûte pas les mêmes plaisirs. Les gens savans , & les bons , saisissent avec avidité la piété , la vérité & l'honnêteté . ils lisent & apprennent avec joie ce qui concerne ces vertus ; c'est-là leur nourriture & la consolation de leur esprit. Vous serez agréable à de pareilles gens , si je ne me trompe , & vous en recevrez un accueil favorable.

Allez donc , Livre heureux , subsister dans l'avenir le plus reculé ; & après que mes membres auront été déposés dans un triste tombeau , soyez mon survivant. Parcourez les Peuples & les Royaumes entiers , & répandez mon nom aux deux bouts de l'Univers.

F I N.

T A B L E

Des Sommaires , Livres & Signes , contenus au Tom. 2.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIÈME.

L A B A L A N C E.

Dans ce Chant , l'unité de Dieu , premier principe de toutes choses , est prouvée ; on y montre évidemment qu'il est souverainement parfait , simple , existant , très-sage ; qu'il est le souverain bien ; qu'il est éternel , infini & incorporel . Le Poëta traite , en passant , de la pesanteur & de la lègereté . Il y établit qu'au défaut des sens , qui sont trompeurs , on doit se conduire par une saine raison , qui est la règle infaillible de la vérité . Il développe son système aux habitans raisonnables de l'Ether , qu'il regarde comme des créatures beaucoup plus nobles que les hum-
mes .

T A B L E.

mes. Il recherche s'il y a plusieurs Mondes, & convient de la difficulté qu'on rencontre quand on veut définir la nature de l'ame : il attribue la cause du mouvement à la volonté & à la chaleur : il donne ensuite son sentiment sur la douleur & la lassitude, sur les passions de l'ame & les sens du corps. Il croit que c'est l'ame seule qui agit par les organes corporels ; que par conséquent ce ne sont pas les yeux qui voyent ni les oreilles qui entendent, & ainsi des autres sens ; ce qu'il prouve clairement, par des arguments tirés des plus pures sources de la Philosophie. Il montre enfin évidemment l'immortalité de l'ame, la nécessité & l'utilité de ce dogme, qu'il insinue & qu'il inculque, en se faisant à lui-même des objections qu'il réfute.

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIEME.

L E S C O R P I O N.

L'Auteur parle de la destinée, qu'il dit n'être autre chose que l'ordre que Dieu a une fois prononcé ; que c'est dès-là que procèdent l'économie & l'arrangement de toutes les causes secondes ; il en conclut fort juste, que le hazard & la fortune ne sont que des noms vains qui ne signifient rien. Il s'efforce de concilier la Providence Divine avec le Libre-Arbitre, en expliquant ce que c'est que le Libre-Arbitre, qui ne consiste qu'à se conduire selon les loix de la droite raison, & qu'il prouve n'être pas contraire à la Providence Divine ; mais bien plutôt qu'il concourt avec elle. Il avance que l'ame humaine jouit d'une parfaite liberté, si-tôt qu'elle a dompté les passions, qui déclarent une guerre continue à la raison ; que si, au contraire, elle est soumise & entraînée par les passions déréglées, elle doit être regardée comme esclave ; il établit & traite fort au long ce sentiment. Il propose deux ou trois autres objections, & paroît un peu trop favoriser le sentiment des Epicuriens, en résolvant la dernière, & dément ce qu'il a ci-devant avancé. Il résout assez heureusement l'objection, pourquoi les honnêtes gens

sont

T A B L E.

sont souvent malheureux & les méchants presque toujours fortunés, & cela par la distinction qu'il fait des biens du corps & de ceux de l'esprit, de ceux du vulgaire & de ceux des sages. Dans toute l'étendue de ce Livre enfin, il défend avec force & énergie la Providence Divine contre les libertins.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

L E S A G I T T A I R E.

Ce Livre contient des leçons pour l'ame, quant aux mœurs : l'Auteur feint qu'il est enlevé dans la lune, où pendant qu'il expose ce qu'il a vu, il semble proposer le sentiment des Pithagoriciens sur la Métemphose : la folie & les crimes peuplent le genre-humain & l'excitent à la volupté, à l'avarice, à l'orgueil & à l'envie. Les Démons conspirent avec eux dans l'air. Il dépeint analogiquement quatre Rois, qui sont soumis à un seul plus grand Roi, & qui partagent leurs Démons en quatre troupes, qui excitent les hommes aux quatre vices ci-dessus. Il tourne ensuite son examen sur le spectacle des choses humaines. Il distingue cinq espèces d'hommes ; savoir, les pieux, les prudents, les rusés, les fols, & les fureux. Il corrige, par la seule doctrine des mœurs, les fols & les rusés. La science & la sagesse sont différentes entr'elles, & on néglige tout-à-fait celle qui est la plus nécessaire. Il prend de là occasion de donner différents préceptes suffisants & solides pour la culture de l'ame, quant aux mœurs. Il maltraite avec aigreur, quoiqu'indirectement, les Moines, & le Papel lui-même, à la fin de ce livre.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIE'ME.

L E C A P R I C O R N E.

Dans ce Livre, l'Auteur traite à fond de la culture de l'ame, pour les Sciences & les beaux Arts. Au commencement il s'emporte, avec véhémence & ironiquement, contre la luxure & l'hypocrisie des Moines, & donne la méthode d'étudier. Le sage porte aisément tout avec lui, ce que le riche en fond de terre ne fera pas.

T A B L E.

roit faire. Les anciens Philosophes, après avoir prié Dieu, ont obtenu de lui la Pierre Philosophale. L'Auteur décrit énigmatiquement la manière de la préparer. Il avance qu'il ne convient pas au sage de se marier. Qu'il ne faut faire la guerre que dans l'extrême, où l'on est réduit à défendre les Autels & les foyers domestiques. Il excite les hommes à l'amour de la vertu, en leur proposant l'exemple d'un certain Hermite, à qui les péchez des hommes causaient des maux de cœur & des envies de vomir. L'esprit de Dieu est le seul qui purifie les cœurs ; si-tôt qu'on en est parfaitement rempli, on n'a plus besoin que de très-peu de choses pour le soutien de la vie, qui est double ; celle de l'esprit & celle du corps. Les sages vivent de celle de l'esprit, & le vulgaire de celle du corps. Les méchants croient l'âme mortelle, & souhaitent qu'elle soit telle ; les gens de bien, au contraire, se réjouissent de son immortalité. Il parle avec force & énergie de la méditation des misères humaines, qui élèvent l'homme à Dieu. Il attaque, en passant, la Cour du Pape Clément lui-même ; & il finit ce Livre, en considérant combien il est difficile de parvenir à la vraie sagesse dans ce monde.

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIEME.

LE VERSE AV.

Ce Livre donne des préceptes Astronomiques ; il décrit tous les Cercles du monde, l'ordre & le mouvement des Planètes, selon le système de Ptolomée ; il fait une énumération exacte, non-seulement des Signes du Zodiaque, mais encore de tous ceux du Ciel, & des étoiles qui les composent ; il décrit en outre le lever & le coucher de chacun d'iceux, après quoi il agite la question de la matière & de la forme. Il avance que l'Ether, le plus pur & le plus élevé, est plus dur que le diamant. Il donne, pour raison des Eclipses, l'interposition de la Lune. Il prouve que le Ciel, en tournant, ne fait aucun bruit & ne rend point de son. Il avance que les Astres changent & gouvernent tout,

&

T A B L E.

¶ qu'ils se meuvent avec le Soleil. Il explique pour-
quois les Planettes ne jettent point d'étincelles. Il prou-
ve que le Ciel est le premier mobile ; ¶ que tous les
Globes, aussi-bien que lui, tournent sans cesse, par
un ordre une fois donné par le Créateur : que ce sont
les formes qui donnent l'Etre aux choses ; que l'Ether
est peuplé d'habitans, qui vivent sans avoir besoin
de nourriture. Il donne la raison des taches qu'on
aperçoit dans la Lune. Il affirme, en Physicien, que
la matière est éternelle ; ¶ en qualité de Theologien,
il nie que cela puisse être. Il parle, selon la Philosophie
à la fin du présent Livre, des Éléments & des Météo-
res, & ensuite il donne son sentiment.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIÈME.

LES POISSONS.

L'Ether le plus élevé ne termine pas les choses créées ; il
y a hors des confins du Ciel une lumière immense qui
n'est pas corporelle. Dans ce Chant, on rapporte les rê-
veries des anciens Philosophes sur la triplicité du
Ciel, qu'ils prétendoient être occupé par des habitants.
Le Poète s'efforce de prouver qu'il y a une lumière in-
corporelle, & qu'elle est la forme qui communique
l'estre aux choses ; que cette lumière ne peut être vue
des yeux corporels ; ce qui lui donne occasion de rapor-
ter des choses étonnantes des formes sans matière. Il
prétend que l'Ether, & cette lumière, sont peuplez
par une multitude innombrable de Divinités, dont
il décrit la dignité & la vie. Il menace les Athées
d'une ruine & d'un anéantissement éternel. Il ex-
horté les hommes, justes & pieux, à mépriser les biens
de la terre & à s'attacher aux choses Célestes ; il les
console par l'espoir d'une vie éternelle. Il prétend
qu'il est facile aux hommes de s'entretenir avec les
mauvais Démons, ce qui n'est pas de même avec les
bons ; cette faveur n'est accordée qu'à ceux qui sont
purifiés. Il assure que c'est être méchant, que de
ne pas convenir de pareilles vérités ; & après avoir
rendu grâces à Dieu, il finit son Poème.

Fin de la Table.





